BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE ROMA
8
14 — A
5

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

8.16.20.
8 5
C 6
20 8

Giuli 35

Digitized by Google

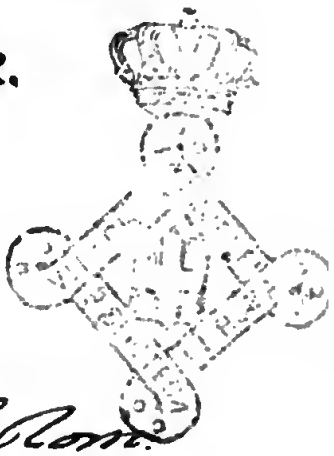
SERMONS
DU
R. P. CLAUDE
LA
COLOMBIERE.

SERMONS
PRÊCHEZ
DEVANT
SON ALTESSE ROIALE
MADAME
LA DUCHESSE D'YORK,

Par le R.P. CLAUDE LA COLOMBIERE,
de la Compagnie de JESUS.

TOME PREMIER.

QUATRIE'ME EDITION.



Bibl. Soc. Coll. Nom. Soc. Jesu

A LYON,
Chez ANISSON, & POSUEL.

M. DC. LXXXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SERMONS

PRÊCHÉS

DEVANT

SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA DUCHESSE

D'YORK.

Digitized by Google

PREFACE
SUR L'AUTEUR DE CES SERMONS.

COMME l'Auteur de cét Ouvrage a été un des plus-illuſtres calomniez dans les dernieres perſecutions d'Angleterre contre les Catholiques, ſon Nom ne peut pas être inconnu en France, mais étant mort aſſez jeune, & aïant paſſé la plus éclattante partie de ſa vie dans un Roïaume étran-

ger : la plûpart de ceux qui ont entendu parler de lui, ne le connoiſſent pas autant qu'il faudroit pour bien juger de ſes Sermons. D'ailleurs il a peu préché dans les Chaires de nos Provinces : & celle qu'il a occupée à la Cour de ſon Alteſſe Roïalle, Madame la Ducheſſe d'York, ne pouvoit pas lui fournir cette foule d'Auditeurs qu'il méritoit, & qui fait ordinairement la vogue aux Prédicateurs. C'eſt pour cela qu'il eſt à propos, ce me ſemble, de donner une connoiſſance particuliere de ſa Perſonne, afin que ceux qui liront ſes Diſcours, n'aïent pas la peine de s'en former eux-mêmes le caractere. On eſt bien-aiſe d'avoir quelque idée de l'Auteur, avant que lire ſon Ouvrage.

Le Pere la Colombiere apporta dans la Religion d'heureuſes diſ-

poſitions à remplir tous les devoirs de ſa Vocation : une complexion aſſez robuſte, un eſprit vif, & naturellement fort poli ; un jugement ſolide, fin & pénetrant, une ame noble, des inclinations honnêtes, de l'adreſſe même & de la grace en toutes choſes. On ne manqua pas de cultiver un ſi riche fond avec de grands ſoins : & l'on en recueillit tous les fruits qu'on en pouvoit attendre.

Pour ce qui regarde les Sciences : Ce Pére s'aquit dans toutes les études qu'il fit, la réputation d'habile-homme, mais il ſe diſtinguoit ſur tout par ſa maniere de penſer. Il enviſageoit les choſes d'un air ſi juſte & ſi délicat, qu'elles ſe perfectionnoient dans ſon eſprit par le tour qu'elles prenoient. Quoiqu'il ſe pluſt davantage aux connoiſſance profondes & ſerieuſes, il aima pourtant toûjours cette po-

liteſſe dont on a aujourd'hui le goût. Il ne pouvoit pas écrire ſes penſées, ſans les exprimer avec une grande pureté de langage, & ſans leur donner cét arrangement qu'un eſprit bien-fait cherche par tout. Auſſi en parlant il ne lui échapoit jamais d'expreſſion baſſe ou mauvaiſe : & celui qui l'écoutoit n'étoit jamais embarraſſé. I'oſe dire qu'il étoit un des hommes du Roïaume qui entendoit le mieux nôtre Langue. Ie dis ſur le témoignage de Monſieur Patru, qui accoûtumé lui-méme à être admiré, admiroit les réflexions du Pére la Colombiere, touchant les ſecrets les plus fins du ſtile François. Cét excellent Maître dans l'Art d'écrire & de parler, a entretenu durant pluſieurs années un commerce de Lettres avec lui: & quand il lui écrivoit il lui donnoit toûjours des marques particulieres de ſon eſti-

me : il ſembloit le conſulter, lorſqu'il répondoit à ſes difficultez ſur la Langue.

Il eſt aisé de conjecturer quelles étoient les manieres d'un homme qui avoit ce caractere d'eſprit : ſon Honnêteté & ſa Douceur accompagnoient tous ſes mouvemens : & elles avoient quelque choſe de ſi noble, qu'elles relevoient les moindres de ſes actions. On ſe laiſſoit volontiers perſuader qu'il avoit de grans ſentimens, lors même qu'il s'aquittoit des devoirs ordinaires dans le commerce des hommes. Il ſavoit plaire, quand la bienſéance lui permettoit d'être agreable : & ſon ſerieux grave & modeſte n'avoit rien de farouche & de rebutant. Si l'intereſt de la verité l'obligeoit à abandonner le ſentiment des autres dans la converſation, il propoſoit ſa penſée avec tant de circonſpection

& de reſpect, & tout enſemble avec tant de pénetration, de force & de bon ſens, qu'il engageoit ordinairement tout le monde dans ſon parti, ſans que perſonne ſe choquaſt d'être obligé d'y entrer. On euſt dit qu'il ſongeoit à apprendre; quand il enſeignoit. Son ſilence, ſon entretien, ſon maintien, ſon action, tout ſon exterieur étoit ſi peu geſné & ſi concerté, qu'en toute rencontre il paroiſſoit un honnête-homme, & un parfait Religieux.

Mais il ne faut pas s'étonner qu'il ſe poſſedaſt toûjours aſſez pour prévenir toutes ces ſaillies, qui ſuprennent quelquefois les plus moderez, & les dérobent à eux-mêmes: c'étoit ſa vertu qui regloit ſa conduite, & qui répandoit dans toutes ſes manieres cét air qui charmoit, & qui édifioit également tous ceux qui avoient quelque accés auprés de lui

Son viſage marquoit toûjours quelque penſée forte & ſainte, & une application ſinguliere à l'étude de la perfection. Pénetré de la grandeur de Dieu, & du néant des créatures, il ne pouvoit cacher l'eſprit qui le gouvernoit. On étoit touché en le voïant : & quand on l'entendoit parler, on n'euſt pas oſé concevoir des penſées indignes de la Sainteté, & un deſir mediocre de l'aquerir. Sa ſeule preſence inſpiroit des ſentimens relevez à l'égar de Dieu & du ſalut.

On peut dire que quelle que fuſt ſon occupation, l'Oraiſon l'occupoit toûjours. Il s'étoit fait une ſi grande habitude de rapporter toutes ſes réflexions aux choſes celeſtes, qu'il étoit incapable de conſiderer un motif & un intereſt humain. Comme il avoit l'ame droite & éclairée, il jugeoit extrémement

juſte ſur quelque affaire qu'il euſt à traiter. Une perſonne ſage n'avoit pas de peine à l'en croire ſur ſes raiſons ; mais quand il avoit dit ſon ſentiment, on demeuroit tout convaincu que l'affaire étoit mépriſable à moins que Dieu n'en puſt retirer quelque gloire. Et pour le Pére, on s'appercevoit bien qu'auſſi-tôt il étoit rappellé à la conſideration des veritez éternelles, ou pour mieux dire, qu'il ne l'avoit pas interrompuë en penſant à d'autres choſes.

Si j'avois entrepris un éloge reglé du Pére la Colombiere, j'entrerois dans le détail de ſes actions. Ie ne pourrois pas me diſpenſer de le ſuivre dans les emplois de Regent, de Directeur, & dans les autres fonctions, à quoi ſa profeſſion l'engageoit. Et pour peu que je vouluſſe examiner ſon procedé, je trou-

verois dans toutes ſes démarches des ſignes viſibles d'un détachement incroïable des choſes du monde, d'une ſpiritualité conſommée, & d'une grande ſainteté. Car il avoit l'œil à tous les mouvemens de ſon cœur; & il ſe défendoit avec beaucoup de rigueur tout ce qui pouvoit ſatisfaire en quelque maniere ſon amour propre. On pourra juger par ce trait particulier juſqu'où il portoit ſa mortification. Il aimoit extrémement l'harmonie, & il prenoit plaiſir à chanter. Cette inclination ne pouvoit pas échapper à ſa vigilance; s'en étant apperceû il s'obligea par vœu à ne jamais la contenter, & il ne chanta jamais plus. Mais ce n'eſt pas mon deſſein d'étendre fort loin le caractere qu'on m'a obligé de tracer. Un jour peut-être la vie de cét illuſtre Mort lui donnera un rang conſide-

rable dans l'hiſtoire des Jeſuites : & ce n'en ſera pas l'endroit le moins éclatant. Il me ſuffit maintenant de dire que ce ſerviteur de Dieu avoit une idée fort vaſte, mais fort juſte de la perfection, & qu'il agiſſoit ſelon l'étenduë & la pureté de ſes lumiéres pour y arriver.

Le Pére la Colombiere étoit à peu prés tel que je viens de le repreſenter par cette ébauche, lorſque ſes Superieurs le mettent dans les dernieres épreuves qu'on a coûtume de faire en la Compagnie durant une troiſiéme année de Noviciat. C'eſt là qu'il fit une étude encore plus-reguliere & plus-exacte d'une vertu heroïque. C'eſt là qu'il forma ces reſolutions dont l'exécution l'a porté ſi avant dans le chemin de la ſainteté, & ſi loin des premiers veſtiges qu'il y avoit imprimé dés ſa jeuneſſe.

Pour comprendre une vie tout-à-fait ſainte en peu de paroles, je n'ai qu'à rapporter le vœu qu'il fit avec la permiſſion de ſon Directeur. Ce vœu eſt capable d'effraier les plus-ſpirituels : & je ne ſache pas qu'ils s'en ſoit jamais fait, du moins parmi les Jeſuites, qui engage un Religieux à une perfection plus-éminente. Ceux qui ont quelque connoiſſance de leurs conſtitutions, auront, ſi je ne me trompe, la méme penſée que moi : & les autres ne laiſſeront pas d'admirer ce qu'ils ne comprendront peut-être qu'à demi. J'avois crû d'abord qu'il ſeroit mieux de publier ce vœu en abregé, & de retrancher dans l'écrit où il eſt contenu les endroits qui touchent certaines regles en général, & qui pouvoient faire quelque peine à une perſonne qui ignore à quoi ils ſe rapportent. Mais aprés quelque

réflexion il m'a ſemblé, que ce ſeroit prophaner l'ouvrage de la Grace, que d'en ôter la moindre partie. Tout y eſt ſi grand, qu'il ne ſera pas neceſſaire d'en pénetrer également tous les points, pour adorer l'Eſprit Saint qui l'a inſpiré, & avoir en véneration le Religieux qui l'a accompli. Voici donc le projet du vœu que fit cét admirable Religieux, tel qu'il l'a écrit lui-même, & qu'il voulut, comme l'on verra, qu'il fuſt à la diſpoſition de ſon Confeſſeur, pour y changer tout ce qu'il lui plairoit, ou même en arrêter abſolument l'exécution.

PREFACE.

PROJET D'UN VOEU.

Juravi, & ſtatui cuſtodire judicia juſtitiæ tuæ.

JE me ſens porté à voûër à Dieu l'obſervation de nos Conſtitutions, des Regles communes, des Regles de modeſtie, & de celles de Prêtre en la maniere qui ſuit. 1. Regl.

1. De travailler toute ma vie à ma perfection particuliere par l'obſervation des regles, & à la ſanctification du prochain en profitant de toutes les occaſions que l'obéïſſance & la providence me donneront, de produire mon zéle ſans choquer les regles de la diſcretion, & de la prudence Chrêtienne. 2. Regl.

2. D'aller indifferemment ſans exception, ſans replique par tout où l'obſervation m'envoira. 3. Regl.

4. 5. 6. 7. Regl. 3. Conferer avec le Superieur des penitences exterieures, & de ne point omettre ſans neceſſité celles qu'il aura trouvé bon que je faſſe. Faire la confeſſion générale tous les ans, l'examen de conſcience deux fois le jour ; d'avoir un Confeſſeur ſtable, de lui découvrir toute ma conſience.

8. Regl. 4. De n'aimer mes parens qu'en Jesus-Christ. Il me ſemble que par la grace de nôtre Seigneur je ſuis déja en cette diſpoſition, & ainſi ce point ne me peut faire nulle peine.

9. & 10. Regl. 5. De trouver bon qu'on me reprenne, qu'on avertiſſe les Superieurs de mes défauts, & les avertir de ceux de mes fréres dans les cas où je jugerai y être obligé par la Regle.

11. Reg. 6. De ſoûaitter d'être outragé, accablé de calomnies, & d'injures; de

paſſer pour un inſenſé, ſans toutefois y donner occaſion, & ſi Dieu n'y étoit point offencé. Il me ſemble que pour cela je n'ai qu'à demander a Dieu qu'il me conſerve les ſentimens qu'il m'a déja donnez par ſa miſericorde infinie.

7. Touchant la plus-grande abnegation de ſoi-méme & la mortification continuelle. Il ſemble qu'avec la grace de nôtre Seigneur je puis voüer 1° De n'avoir jamais de volonté efficace touchant la vie, la ſanté, la proſperité, l'averſité, les emplois, les lieux, qu'autant que cette volonté ſera conforme à la ſienne. 2° De ſoûaitter autant qu'il ſera en mon pouvoir tout ce qui ſera plus contraire à mes inclinations naturelles; ſi cela n'eſt point oppoſé à ſa plus-grande gloire. Et il me ſemble que par ſa bonté infinie il m'a mis à peu-prés en cette diſpoſition. 12. Reg.

3° De ne rechercher jamais ce qui flatte les ſens ; comme les ſpectacles, les concerts, les odeurs, les choſes agréables au goût, ni ce qui peut ſatisfaire la vanité ; ne ne le rechercher, dis-je, ni en mes diſcours, ni en mes actions, & pour les meubles, & les habits de me contenter de ce qu'on me donnera, à moins que l'obéïſſance, ou la regle de la ſanté ne m'oblige d'en uſer autrement. 4° De n'éviter aucune mortification de celles qui ſe preſenteront, à moins que je ne juge ſelon Dieu que je dois en uſer autrement pour quelque raiſon qui me paroîtra veritable. 5° De ne jamais goûter aucun plaiſir de ceux où la neceſſité m'engage ; comme boire, manger, dormir, ni de ceux qu'on ne peut éviter en la Compagnie ſans quelque affectation, ou ſingularité, comme les recreations, les mets extraordinai-

res, &c. De ne les jamais prendre pour le plaiſir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en mon cœur, & de m'y mortifier en effet autant que Dieu m'inſpirera, & que je le pourray ſans me faire trop remarquer.

8. Les quatre regles ſuivantes ſont renfermées dans toutes les autres. Pour la dix-ſeptiéme qui eſt de la pureté de l'intention, je puis voûer, ce me ſemble, 1° De ne faire jamais rien avec le ſecours de nôtre Seigneur que pour la gloire de Dieu, du moins avec réflexion. 2° De ne jamais rien faire, ni rien omettre par reſpect humain. Ce dernier poinct me plaiſt fort, & il me ſemble qu'il m'établira dans une grande paix intérieure. 17. Regl.

9. Ce preſent Vœu renferme, ſi je ne me trompe, l'obſervation de la dix-neuviéme. 19. Regl.

21. Reg. 10. Pour la vint-uniéme, je puis voûër, 1° De ne manquer jamais de faire mon oraiſon, & d'obſerver ſoit dans la préparation, ſoit en l'action même, les additions de S. Ignace, à moins qu'une raiſon ou de neceſſité, ou de charité, ou quelqu'autre auſſi-bonne ne me portaſt à me diſpenſer de quelqu'un de ces points. 2° A l'égar de la Meſſe, & de l'Office de garder les regles de Prêtres.

11. Pour la Pauvreté, j'ai déja fait vœu d'obſerver toutes les regles que nous en a donné Saint Ignace.

12. Pour la Chaſteté, de ne jamais regarder nul objet qui puiſſe inſpirer des penſées contraires à cette vertu, du moins de deſſein formé, ou ſans neceſſité indiſpenſable, de ne rien lire, ni entendre dire qui ne ſoit chaſte, à moins que la charité ou la neceſſité de mon emploi ne m'y engage; de garder les regles des

Prêtres pour la confeſſion, & les viſites des femmes.

13. De manger toûjours avec temperance, modeſtie, & bien-ſeance; de dire la benediction & graces avec reſpect & dévotion.

14. Pour l'obéïſſance, j'ai déja voûé de la pratiquer ſelon nos Regles.

15. D'obſerver ce qui regarde les lettres qu'on envoïe, ou qu'on reçoit comme les Superieurs ſoûhaiteront qu'il s'obſerve.

16. De rendre compte de conſience ſelon la formule que nous en avons en nos conſtitutions.

17. De n'avoir rien de caché pour mon Confeſſeur, du moins de ce qu'il doit ſçavoir pour me conduire.

18. Ce qui regarde l'union & la charité fraternelle, les affaires purement ſeculieres, le ſoin de la ſanté: il n'y a pour moi nulle difficulté,

non plus qu'à la maniere d'agir qu'on doit obſerver quand on eſt malade.

REGLES COMMUNES.

1. De faire tous les jours deux fois l'examen de conſcience, & l'examen particulier, & d'en marquer le profit ſelon l'inſtruction de S. Ignace. La lecture ſpirituelle quand je le pourrai. De ne m'abſenter point du Sermon ſans congé lorſque je ſerai à la maiſon. De ne me confeſſer qu'à mon Confeſſeur ordinaire. L'abſtinence du Vendredi, de ne point précher ſans l'approbation des Superieurs. Les trois ſuivantes regardent la pauvreté, toutes les autres me paroiſſent ſans difficulté. On peut voüer, ce me ſemble, de ne s'en diſpenſer jamais ſans congé.

Il faudroit ſe reſſouvenir en arrivant à une maiſon de demander ces

congés au Superieur. 1. D'avoir des Livres. 2. De voir ſouvent les malades, ſi ce n'eſt pas l'uſage de demander congé chaque fois qu'on les va voir. 3. D'entrer pour un moment en la chambre de certaines perſonnes en certaines occaſions, comme pour prendre de la lumiére, pour rendre un Livre, &c. 4. De parler à la maiſon avec les externes, & les appeller s'il étoit beſoin. 5. De faire les commiſſions de ceux de dehors dans la maiſon, & de ceux de la maiſon au déhors quand on en eſt prié, lors qu'on ne jugera pas qu'il y ait rien d'extraordinaire. 6. Décrire des Lettres, bien entendu qu'on les montrera à qui il faut, ſi ce n'eſt pas l'uſage de demander congé chaque fois qu'on veut écrire.

Les Regles de modeſtie ſont compoſées de telle ſorte qu'elles ne peuvent faire aucune peine.

Celles des Prêtres ne contiennent rien, ce me ſemble, qui puiſſe faire de la peine. Celle qui recommande l'inſtruction des enfans, n'impoſe pas, à mon avis, de plus-grande obligation, que celle qui eſt renfermée dans le vœu qu'en font les Profez.

On pourroit vouër les regles des emplois particuliers à meſure qu'on y ſeroit appliqué.

MOTIFS DE CE VOEV.

1° Pour s'impoſer une neceſſité indiſpenſable de remplir autant qu'il eſt poſſible les devoirs de nôtre état, & d'être fidele à Dieu, méme dans le plus-petites choſes.

2° Pour rompre tout d'un coup toutes les chaînes de l'amour propre, & lui retrancher pour toûjours l'eſperance de ſe ſatisfaire en quelque rencontre, laquelle eſperance me

ſemble toûjours vivre dans le cœur, dans quelque état preſent de mortification qu'on puiſſe étre ?

3° Pour aquerir tout d'un coup le mérite d'une tres-longue vie, dans l'extréme incertitude où nous ſommes de vivre ſeulement un jour, & ſe mettre en état de ne pas appréhender que la mort vienne nous ravir les moïens de glorifier Dieu davantage ; car cette volonté qu'on a de le faire éternellement ne peut manquer d'étre priſe pour l'effet, puis qu'on s'oblige ſi étroitement à l'accomplir.

4° Pour reparer les irregularitez paſſées par la neceſſité où l'on ſe met d'étre regulier autant de tems qu'il plaira à Dieu de nous prolonger la vie. Ce motif me touche beaucoup, & me preſſe beaucoup plus que tous les autres.

5° Pour reconnoître en quelque

ſortes les miſericordes infinies que Dieu a exercées en mon endroit, en m'engageant indiſpenſablement à exécuter ſes plus-petits ordres.

6° Par reſpect à la volonté Divine, qui mérite bien d'être exécutée ſous peine de dannation éternelle, quoi-que Dieu par ſa bonté infinie ne nous y engage pas toûjours ſous de ſi griéves peines.

7° Pour faire de mon côté tout ce qui eſt en mon pouvoir pour être à Dieu ſans réſerve, pour détacher mon cœur de toutes les créatures, & l'aimer de toutes mes forces, du moins d'un amour effectif.

QUELQUES CONSIDERATIONS QUI M'ENCOURAGENT A FAIRE CE VOEU.

1° Je ne trouve pas plus de peine à obſerver tout ce que ce vœu renferme, qu'un homme porté naturellement au plaiſir en doit avoir à garder la chaſteté, laquelle l'engage

à tant de combats, & à tant de vigilance.

4e Dieu qui a inſpiré nos regles à Saint Ignace, a prétendu qu'elles fuſſent obſervées. Il n'eſt donc pas impoſſible de le faire, non pas même d'une impoſſibilité morale. Or le vœu bien loin d'en rendre l'obſervation plus-difficile, la facilité au-contraire, non-ſeulement parce qu'il éloigne les tentations par la crainte de commettre un peché grief; mais encore parce qu'il engage Dieu à donner de plus-forts ſecours dans l'occaſion.

3e Berchmans a paſſé cinq ans en la Compagnie, ſans que ſa conſcience lui reprochaſt l'infraction d'aucune Regle; pourquoi avec la grace de Dieu ne le ferai-je pas en un âge où l'on doit avoir plus de force, & où on eſt moins expoſé aux reſpects humains, qui ſont les plus

dangereux ennemis qu'on ait à combatre.

4e Je n'appréhende pas que cela m'ôte le repos de l'ame, & me ſoit une pierre de ſcandale. *Pax multa diligentibus legem tuam, & non eſt illis ſcandalum.* C'eſt un article de Foi, & par-conſequent plus on aime cette Loi, plus on ſe trouve tranquille. *Ambulabo in latitudine, quia mandata tua exquiſivi.* Le ſoin exact d'obéïr aux plus-menuës obſervances, met leſprit en liberté, au lieu de lui cauſer de la contrainte.

5e Il me ſemble que depuis quelque tems je vis a peu-prés comme je ſerai obligé de vivre aprés ce Vœu; c'eſt plûtôt par le deſir de m'engager à perſeverer que par celui de faire quelque choſe de nouveau; & d'extraordinaire que j'ai pris cette penſée.

6e Il me ſemble que la ſeule pen-

ſée de faire ce Vœu me détâche des choſes du monde, à peu prés comme ſi je ſentois la mort s'approcher.

7e Je ne m'apuïe ni ſur ma réſolution, ni ſur mes propres forces; mais ſur la bonté de Dieu, laquelle eſt infinie, eſt ſur ſa grace qu'il ne manque jamais de communiquer abondamment, & d'autant plus qu'on s'efforce de faire davantage pour ſon ſervice. *Non delinquent omnes qui ſperant in eo.*

8e Il me ſemble que cela ne m'engage qu'à un peu plus de vigilance que je n'en ai; car à cette heure même il me ſemble que je ne voudrois pas rompre aucune de ces Regles de volonté déliberée.

6e Pour aller au devant des ſcrupules je puis ne m'engager à rien dans le doute.

10e Je puis m'engager ſous cette condition. Que ſi aprés quelque

tems je trouve que ce Vœu me cauſe du trouble, l'engagement ceſſera, ſinon qu'il ne finira qu'avec la vie.

11e Quand on a congé on ne rompt point de regle, du moins lorſqu'il s'agit d'une regle exterieure ; car il faudroit être bien malheureux pour aimer mieux rompre une regle, & déplaire à Dieu, quand méme il n'y auroit pas d'obligation de peché mortel, que de dire un mot au Superieur.

12e Je ne pretens pas être obligé à rien en toutes les occaſions, où un autre pourroit ſe diſpenſer de la regle ſans rien faire contre la perfection.

11. La penſée de cet engagement me réjoüit bien-loin de m'éffraïer. Il me ſemble que bien-loin de me rendre eſclave, je vais entrer dans le roïaume de la liberté, & de la paix. L'amour propre n'oſera plus me chi-

caner

caner lorſqu'il y aura un ſi grand peril à ſuivre ſes mouvemens. Il me ſemble que je touche à mon bonheur, & que j'ay enfin trouvé le treſor pour lequel il faut tout donner.

14e Ce n'eſt point une ferveur paſſagere, il y a long-tems que je médite ce deſſein, mais je m'étois toûjours réſervé de l'examiner à fons en cette rencontre, & plus le tems s'approche de l'exécuter, plus j'y découvre de facilité, & plus je me ſens de force & de réſolution.

15e Nonobſtant tout cela j'attendrai la réſolution de vôtre Reverence avant que de paſſer outre. C'eſt pourquoi je la ſupplie d'examiner un peu cét écrit, & de faire réflexion ſur tout à ces dernieres conſiderations, dans leſquelles elle trouvera peus-être des marques de l'Eſprit de Dieu; ſinon elle n'a qu'à me dire qu'elle ne juge pas à propos que j'e-

xécute ce projet, & j'aurai pour ſon ſentiment le même reſpect que je dois à la parole de Dieu.

Le Directeur dans les mains de qui ce projet fut mis, étoit extrémement ſage, d'une vertu exemplaire; d'une grande droiture d'ame, & d'une longue experience dans la direction; il examina cét écrit avec beaucoup d'attention: & perſuadé que le Pére la Colombiere pourroit aller avec la grace de IESUS-CHRIST, à ce degré de perfection, où il vivroit, il n'eut pas de peine à lui permettre de prononcer ſon Vœu. Le ſerviteur de Dieu voûa donc tout ce qui étoit contenu dans ſon projet: aprés quoi il ne ſe ſentit point plus géné qu'auparavant: & il n'eut jamais de ſcrupule ſur l'obſervation des lois rigoureuſes qu'il s'étoit faites. Ceux qui ont demeuré avec lui, & qui ont

appris depuis ſa mort ce qu'il avoit voûé, portent auſſi témoignage qu'ils ne l'ont jamais veû ſe dementir de ſa promeſſe dans la moindre choſe. Je ne dois rien ajouter à cela.

On le tira de ce ſecond Novitiat, & on l'envoïa à Paroi ville du Duché de Bourgogne, pour y gouverner la Reſidence de la Compagnie. Il y vécut en Apôtre, & les peuples de la Province l'honnorerent comme un Saint. Auſſi ne ménageoit-il ni ſon repos, ni ſes forces, ni ſa vie, pour travailler à leur ſalut. Il ſeût ſi bien profiter de leur reſpect & de leur confiance, qu'il ſoûmit à Dieu tous les eſprits & tous les cœurs que ſon honnêteté, ſa douceur, ſes diſcours, & ſes exemples lui avoient gagnez à lui-même. La Providence a permis qu'il ſoit rétourné dans ce même lieu pour y mourir. La grande idée qu'on avoit conceûë de ſa ver-

tu, éclata à ſa mort par des témoignages ſinguliers de véneration. Le Magiſtrat demanda ſon corps pour lui conſacrer un monument dans l'Egliſe de la Paroiſſe. Le Superieur de la Reſidence ne jugea pas à propos de priver nôtre Egliſe de ce tréſor precieux. On lui rendit avec empreſſement ces honneurs qui diſtinguent la ſainteté; & aujourd'hui ſon tombeau eſt comme le depoſitaire des vœux & de la pieté des Fideles d'alentour.

Tandis que le Pére la Colombiere donnoit tant de gloire à Dieu dans ſa Reſidence, ſes Superieurs ſongeoient à ouvrir un champ plus-vaſte à ſon zele & à ſes rares talens; mais Dieu avoit des deſſeins ſur lui: il voulut diſpoſer lui-même de ſon Serviteur. On ſoûaite dans ce tems d'avoir un Jeſuite pour Prédicateur à la Chapelle de ſon Alteſſe Roïale,

Madame la Ducheſſe d'Yorck; & le Reverend Pére de la Chaize, Confeſſeur du Roi, fut prié de le nommer. Comme il avoit une grande eſtime pour le Pére la Colombiere, il n'héſita point à le choiſir pour un emploi ſi important. On a ſujet de croire que tout cela ne ſe fit pas ſans une inſpiration particuliére du Ciel. Le Pére la Colombiere fut auſſi-tôt preſt à partir: & il alla en Angleterre, comme un homme qui n'avoit d'autres intereſts que ceux de Dieu. Quoi-que Meſſieurs ſes Parens ne fuſſent pas bien éloignez, il ne voulut point les voir avant ſon départ: il ne déclara à perſonne le choix qu'on avoit fait de lui: il n'en écrivit à qui que ce ſoit. Son indifférence pour toutes ſortes d'emplois, & le plaiſir d'exécuter l'ordre qu'il avoit reçeû, furent tous les préparatifs de ſon voïage.

Il trouva à Londres de nouveaux ſujets d'exercer des vertus ſublimes, de la pratique deſquelles il s'étoit fait par ſon vœu une obligation indiſpenſable : & le deſir qu'il conceût d'avoir quelque part aux maux qui menaçoient les Catoliques d'Angleterre, ſervit encore d'aiguillon à ſon ardeur dans le ſervice de Dieu. Celui qui écrira ſes actions, ne ſera pas en peine de ſoûtenir ſon Ouvrage par de grandes choſes ; s'il raconte les effets éclatans de ſon zele, de ſa prudence, & de ſa pieté : s'il parle des Apoſtats qu'il a ramenez à l'Egliſe, des Catoliques qu'il a tirez du grand monde ; des Impies qu'il a touchez, qu'il a convaincus par ſes diſcours pleins de force & de ſageſſe. Ce qu'il a entrepris, le ſuccés de ſon entrepriſe, toute la ſuite de ſon Miniſtere fournira une belle matiere à ſon hiſtorien. Sans m'engager à un denom-

brement ſi long, je recueillerai ſeulement quelques actions peu conſiderables en apparence ; mais que les perſonnes ſpirituelles ſauront eſtimer, & ſur quoi ils pourront former quelque idée des traits plus-remarquables que je ne raconte pas.

Le Pére la Colombiere eût ſon logement à Londres dans le Palais du Roi, il n'entra toutefois que dans les endroits par où il falloit paſſer pour ſe rendre à l'appartement de Madame la Ducheſſe d'York. Sa chambre avoit veûë ſur la place devant le Palais, & jamais il ne s'approcha de la fenêtre : jamais il ne jetta les yeux ſur les objets divertiſſants qu'elle lui préſentoit. Il eſt ſorti de Londres ſans avoir aſſiſté à aucun ſpectacle, ſans avoir veû la moindre curioſité de la Ville, ſans avoir été une ſeule fois à la promenade. Il n'y a viſité que des malades, ou des per-

ſonnes à qui il eſperoit d'étre utile : il n'y a méme converſé qu'avec ceux qui le conſultoient pour les affaires de leur ſalut.

Tous les momens de la journée lui apportoient quelque nouvelle peine : & comme il cherchoit lui-méme dequoi ſe mortifier ſans ceſſe, il les embraſſoit toutes avec joïe. Nul ſoin de ménager ſes forces & ſa ſanté. Il ſe laiſſoit nourrir à l'Angloiſe, quoi-qu'il y euſt une grande repugnance, & qu'il en ſouffrit beaucoup. Il n'eut pour lit qu'un matelas qu'il faiſoit étendre au milieu de ſa chambre, quand il vouloit ſe coucher. Il ne permit jamais qu'on lui allumaſt un feu particulier. C'étoit une ſeverité ſans rélâche envers lui-méme : & les penitences corporelles qu'il faiſoit, lui donnoient encore un ſentiment plus vif de toutes ſes autres mortifications.

L'argent qu'on l'obligeoit de prendre pour ſa penſion ; alloit bien au-delà de ſes beſoins ; l'étroite pauvreté qu'il profeſſoit en augmentoit de beaucoup le ſuperflu : il l'emploïoit tout entier à de bonnes œuvres, & il s'impoſa méme par un vœu exprés l'obligation de n'en point faire d'autre uſage. Il eut l'honneur de s'entretenir trois ou quatre fois avec le Roi d'Angleterre : il étoit appellé aſſez ſouvent chaque ſemaine auprés de Madame la Ducheſſe d'Yorck : il n'a regardé en face ni l'un ni l'autre. Pour la Princeſſe, il n'a pas même arrêté ſes regars ſur ſon viſage, lors qu'elle aſſiſtoit aux Sermons qu'il a faits dans ſa Chapelle durant dix-huit mois. Il ſemble qu'il faut être bien maître de ſoi-même pour ſe défendre des mouvemens qui ſurprennent ſi aiſément méme les plus ſages.

Un Prédicateur auſſi habile que celui dont je parle, ne pouvoit pas toûjours mettre ſon humilité à l'abri des applaudiſſemens : mais il les recevoit avec un froid qui les étouffoit auſſi-tôt, & de peur qu'il ne lui échapaſt quelque parole, qui fuſt l'occaſion des loüanges qu'il auroit à ſouffrir, il fit un nouveau vœu de ne jamais rien dire qui puſt tourner à ſon avantage. Il y a lieu de s'étonner qu'il oppoſaſt avec tant de facilité la force des vœux aux foibleſſes les plus ordinaires de l'homme ; mais cette ſorte de joug le rendoit, diſoit-il, plus-leger, pour ſuivre les impreſſions de la grace, quoi-qu'il euſt conſeillé à peu de perſonnes d'en uſer ainſi.

Comment un homme de ce merite euſt-il pû ſe dérober à la calomnie, lors qu'on forma en Angleterre le deſſein de perdre tous

les Catoliques ? Les fripons qui étoient l'ame de cette noire intrigue, n'avoient garde de laiſſer en repos le Pére la Colombiere : ſa vertu éclatoit trop pour être oubliée. Dans un tems où la Religion & la Pieté faiſoient le crime des accuſez, pouvoit-il manquer d'accuſateurs ? Je ne me ſuis pas propoſé d'écrire l'Hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé à ſon égar dans cette guerre également furieuſe & ridicule, durant laquelle les Proteſtans parlementaires ont répandu ces années paſſées tant de ſang innocent. L'Auteur de l'*Apologie pour les Catoliques, contre les fauſſetez & les calomnies d'un Livre intitulé la Politique du Clergé de France*, a dit le moins de choſes qu'il a pû pour la défenſe des Ieſuites : il en a toutefois aſſez dit ſur le ſujet du Pére la Colombiere, pour ſoûtenir ce que j'ai

avancé de ſa vertu, & pour prouver ſon innocence. Il cite un endroit d'un livre qui a pour titre. *Les Conſpirations d'Angleterre, &c.* où il eſt parlé de ce Pére, & où le Proteſtant qui l'a compoſé s'explique en ces termes ſur ſon chapitre. *Le Pére la Colombiere Jeſuite, Aumônier de Madame la Ducheſſe d'Yorck, fut accusé d'être de la conſpiration*: Ce qui ſuit fut le motif de la calomnie. *Il étoit fort eſtimé & conſideré de ceux de ſa Religion, paſſant pour un homme fort devot, ſage & zele, &c.* Puiſque l'Apologiſte n'a pas ſupprimé ces lignes qui contiennent l'éloge du Pére la Colombiere; & qu'il s'eſt même un peu étendu pour faire voir l'indigne procedé du menteur impudent qui l'accuſoit: il faut croire qu'il étoit bien perſuadé de la verité. Car il eſt tout viſible que c'eſt elle qui lui arrache ce qu'il écrit ſur l'innocence des Jeſuites. On ne

lui fait pas tort de dire qu'il a lui-même *ces deux pois & ces deux meſures*, qu'il reproche ſi juſtement aux Huguenots. De la maniére dont il tourne ſes réflexions, ne ſemble-t-il pas qu'il n'y a que fourberie trop groſſiere de faux témoins, qui doive ſauver les Jeſuites contre leſquels ils depoſent. Leur profeſſion & leur mérite particulier ne trouvent point de place parmi ſes raiſonnemens. Le zele dont il paroit animé pour les Catoliques en général, ſent fort le parti : puis qu'il n'a pû arréter les traits de l'averſion qu'on voit bien qu'il a pour des Péres. Dans une cauſe commune, & d'ailleurs ſi ſainte & ſi célebre, la charité n'empéche point cét écrivain de diſtinguer, ſans raiſon, Catolique d'avec Catolique, ni même de bleſſer ceux qu'il eſt contraint de défendre. Quoi qu'il en ſoit des intereſts & des écrits de

l'Apologie (car il importoit peu au Pére la Colombiere de l'avoir pour défenſeur) le Predicateur de Madame la Ducheſſe d'Yorк fut accuſé d'étre complice de cette chimerique conſpiration, qui a été le pretexte infame de tant de barbares injuſtices.

Il comparut devant le Parlement. Avant que d'entrer dans le parquet, on le fit attendre quelque tems dans une ſale qui étoit tout proche : & là à la veuë d'une foule de toutes ſortes de perſonnes, il prit ſon Bréviaire, pour reciter l'Office divin. Il ſe preſenta en ſuite à ſes Iuges avec une modeſtie, qui étoit un préjugé ſenſible de ſon innocence. Il répondit à l'interrogatoire, où les Seigneurs qui compoſoient la Chambre, montrerent bien qu'ils ne le croïoient point coupable. Quelques-uns de ſes Commiſſaires le traitterent aſſez civilement, & on n'allegua contre lui que

les converſations auſquelles il avoit travaillé. Mais aprés tout c'étoit une néceſſité d'en uſer envers le Pére comme s'il euſt été criminel, pour n'être pas obligé, ſi on le déclaroit innocent, de perdre les ſcelerats, qui perdoient tant de gens de-bien. Il fut dont jetté dans les priſons publiques, ou il demeura environ un mois; & enfin par arrêt du Parlement il fut condanné à un exil perpetuel d'Angleterre. Ce procés vaut un Panegirique entier à celui à qu'il a été intenté. Une Vertu mediocre ſeroit demeurée dans l'obſcurité: les Perſecuteurs n'euſſent pas daigné la mettre à l'épreuve. On en vouloit particulierement à ceux dont la Doctrine & les Exemples étoient le plus-ferme appui de la Foi en Angleterre.

Le Pére la Colombiere ne fit que languir depuis ſon retour en France. Durant quatre ans il cracha le ſang.

Il avoit contracté cette maladie à Londres dans les fatigues de ſon emploi, dans les incommoditez de ſa priſon, & les rigueurs de ſa penitence. Sa langueur ne lui permettoit pas l'action : & ſa plus grande peine fut la néceſſité de ſe ménager. Il obéït toutefois à ceux qui avoient ſoin de ſa ſanté ; mais jamais il ne ſe rélâcha dans l'étude & la pratique de la perfection. Toûjours égal à lui-même, toûjours veillant aux plus-legeres impreſſions de ſes ſens, & aux moindres mouvemens de ſon ame. Au reſte la mort n'eût jamais pour lui que des attraits. Ce lui étoit un plaiſir ſingulier de conſiderer juſqu'à quel point elle nous humilie, & d'eſperer qu'il donneroit à Dieu une marque ſincere de ſa ſoûmiſſion en l'acceptant.

Les Sermons qu'on donne au public ont été le ſujet pourquoi on

m'a

m'a obligé de faire cette ébauche du caractere de leur Auteur. Ie ne crains pas qu'on m'accuſe de l'avoir flatté. Diverſes perſonnes, méme de grande qualité, mais des plus-vertueuſes & des plus ſpirituelles du Roïaume ſe ſont miſes ſous ſa direction, & ont eû commerce de lettres avec lui pour profiter de ſes lumieres: je ſuis ſeûr que loin de croire que j'aïe eſſaïé de renfermer tout ſon mérite dans cette Préface, elles me ſauront mauvais gré d'avoir dérobé beaucoup de gloire à ce grand ſerviteur de Dieu. Il y en a méme qui ſavent que le Ciel l'a honoré de graces extraordinaires: & qu'il s'eſt fait des merveilles en ſa faveur, qui ſont des fortes preuves du rang qu'il tenoit auprés de Dieu. Mais il ne faut pas trahir la modeſtie des perſonnes encore vivantes, pour donner de la gloire aux morts.

Je laiſſe aux Lecteurs à juger eux-même de cét Ouvrage : je ne me ſuis engagé qu'à leur donner quelque connoiſſance de celui qui l'a compoſé. Il ſera aiſé de découvrir le bon ſens & la politeſſe qui regne dans tous ſes diſcours. Néanmoins il faut avoûër que ſes grandes occupations ne lui ont pas permis de leur donner toutes les graces dont il étoit capable de les embellir, & de les mettre dans cette perfection où il pouvoit les porter. Il a prêché deux Carémes devant ſon Alteſſe Roïale Madame la Ducheſſe d'York, & tous les Dimanches & les Fétes durant dix-huit mois. Ses Prédications ne le diſpenſoient pas de ſonger aux beſoins des Catoliques, & des Hérétiques, de telle ſorte qu'il étoit toûjours accablé de travail, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'il écrivît ſes Sermons de la manié-

re qu'il l'euſt fait, s'il n'euſt penſé qu'à les écrire, ou s'il euſt préveû qu'on les imprimeroit un jour.

J'ai dit au commencement de cette Préface, que le Pére la Colombiere étoit monté rarement dans les chaires de ces Provinces; il eſt vrai pourtant qu'il a préché les Dominicales à Lyon, & qu'il y a fait divers diſcours: & ce livre en contient encora quelques-uns de ceux-là; mais j'ai crû que je devois avoir plus d'égard à la chaire où il a préché la plus grande partie de ce recueil. Enfin le mélange des ſujets qu'il a traittez en tant d'occaſions différentes, & le rang incertain qu'on a trouvé parmi ſes Sermons, ont été la cauſe pourquoi on ne préſente point ſon Ouvrage ſous le titre d'Avent, de Caréme, ou d'autre ſemblable.

TABLE

DES SERMONS CONTENUS en ce premier Volume.

SERMON PREMIER.

Pour la Fête de tous les Saints.

LA ſainteté renferme la vraïe ſageſſe, laquelle habite dans les Saints & regne dans leur conduite.

SERMON SECOND.

Pour la Fête de tous les Saints.

Le Paradis eſt la Cité des bien-heureux, où il n'y aura aucun peché, nulle des peines qui ſont deuës aux pechez, nulles bornes aux recompenſes qui ſont promiſes à la vertu.

SERMON TROISIE'ME.

Pour le jour des Morts.

La Mort quelque terrible qu'elle ſoit en elle méme, ne peut être fâcheuſe à l'homme de bien qui ne voit

rien à craindre dans le tems paſsé & a ſujet de ſoûaiter l'avenir.

SERMON QUATRIE'ME.
Pour le jour des Morts.

L'impie à l'heure de la mort, n'apperçoit par tout que des ſujets de douleur & de deſeſpoir. La veuë du paſsé le deſeſpere parce qu'il y voit des biens qu'il a trop aimez & qu'il ne peut plus retenir. L'avenir met le comble à ſon deſeſpoir, parce qu'il y voit des maux qu'il n'a pas aſſez craints & qu'il ne peut plus éviter.

SERMON CINQUIE'ME,
Pour le jour de Noël.

JESUS-CHRIST *naît pour ſervir de guide aux fidelles. Il ſait toutes les voïes par où l'on peut aller à Dieu, il les enſeigne avec beaucoup de clarté & d'exactitude, il marche toûjours devant par ſes exemples & il aide à marcher, il porte même les fidelles par la grace.*

SERMON SIXIE'ME.
Pour le jour de Noël.

Dans la diſtribution des biens que JESUS-CHRIST *apporte en naiſſant, il prefere les Pauvres aux riches, puiſque non ſeulement il eſt né pauvre, mais encore il ſemble n'être né que pour les Pauvres.*

SERMON SEPTIE'ME.
Pour le jour de la Circonciſion.

Le Nom de Sauveur eſt veritablement deû à JESUS-CHRIST *qui n'a rien laiſſé à faire de tout ce*

que ce Nom peut ſignifier dans le ſens le plus étendu & qui eſt venu à bout de toutes ces choſes par de grans travaux, & par de grandes ſouffrances.

SERMON HUITIE'ME.

Pour le jour de la Circonciſion.

Les Chrêtiens ignorent le prix du temps qu'ils ont pour gagner le Ciel, en la maniere d'en bien uſer, quoiqu'ils ne manquent pas de motifs qui les obligent à l'employer utilement, ni de moiens pour en faire un emploi utile.

SERMON NEUVIE'ME.

Pour le jour de l'Epiphanie.

JESUS-CHRIST *en ce jour fait éclater à l'égar des Souverains une autorité ſouveraine ſe faiſant obeïr aux Rois. Il fait paroître une puiſſance ſouveraine ſe faiſant craindre aux Rois : il montre une Majeſté ſouveraine ſe faiſant reſpecter des mêmes Rois.*

SERMON DIXIE'ME.

Pour le jour de l'Epiphanie.

Les Riches & les Grands du monde ſont obligez de veiller, de travailler ſans relâche à leur ſalut, à cauſe des obſtacles qu'ils trouvent dans leur condition, à cauſe des ſecours qu'elle leur fournit pour une vertu parfaite.

TABLE

SERMON ONZIE'ME,

Pour le jour de la Paſſion.

Les Douleurs que JESUS-CHRIST *ſouffre dans ſa paſſion au Corps & à l'Ame ſont ſi grandes que nulles autres ſouffrances ne les égalent. Il eſt même fort difficile de juger quelles ont été les plus cruelles, les exterieures du corps, ou les interieures de l'ame.*

SERMON DOUZIE'ME,

Pour le jour de la Paſſion.

SERMON TREIZIE'ME,

Pour le jour de Pâques.

La Reſurrection de JESUS-CHRIST *eſt tres-bien établie, & elle établit merveilleuſement bien la verité de nôtre créance.*

SERMON QUATORZIE'ME,

Pour le jour de Pâques.

La gloire qu'on preparoit à JESUS-CHRIST *méritoit d'être acheptée tres-cherement, & il ne pouvoit l'obtenir ſans l'acheter à ce prix.*

SERMON QUINZIE'ME,

Pour le jour de l'Aſcenſion.

La ſainteté de JESUS-CHRIST *eſt au deſſus de*

tout éloge, eû égar aux graces qui ont été comme les ſemences de cette haute perfection, & à ſes actions vertueuſes qui en ont été comme les fruits.

SERMON SEIZIE'ME,
Pour le jour de l'Aſcenſion.

L'Aſcenſion de JESUS-CHRIST *doit réjoüir tous ceux qui l'aiment veritablement, parce qu'elle aſſeure à celui que nous aimons la poſſeſſion de toutes ſortes de biens, & qu'elle nous aſſeure la poſſeſſion à nous-mêmes de celui que nos aimons.*

SERMON DIX-SEPTIE'ME,
Pour le jour de la Pentecôte.

Le Saint Eſprit donne les derniers traits à l'homme Chrêtien pour le rendre Saint, ajoûtant l'intelligence à la Foi, le Zele à la Charité, & la Force à la Grace.

SERMON DIX-HUITIE'ME,
Pour le jour de la Pentecôte.

L'Eſprit de verité ne peut pas compatir avec le monde qui eſt tout charnel, & ne ſubſiſte que par le menſonge.

SERMON DIX-NEUVIE'ME.
Pour le jour de la Sainte Trinité.

Il n'eſt rien de plus-obſcur à la raiſon que le Miſtere de la Tres-Sainte Trinité, quoi-qu'il ne ſoit rien de plus-évident pour la Foi.

Fin de la Table du premier Volume.

SERMON

SERMON I.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sapientiam Sanctorum narrent populi, & laudem eorum nuntiet Ecclesia.

Que les peuples parlent de la Sagesse des Saints, & que l'Eglise en fasse le sujet de leur Eloge. Eccl. 44.

La Sainteté renferme la vraie Sagesse, laquelle habite dans les Saints, & regne dans leur conduite.

PLus je considere la Sagesse des hommes qui jugent, & qui vivent selon le monde, plus je me persuade que c'est avec raison que JESUS-CHRIST l'a méprisée, qu'il l'a réprouvée. Cette Sagesse est bor-

née, imparfaite, aveugle en plusieurs choses; mais elle est extravagante, & tout-à-fait ridicule en ce point, qu'elle veut faire passer la vie des Saints pour folie, & les Saints eux-mêmes pour des insensez. On entend tous les jours les discours que tiennent sur ce sujet les personnes qui se croient capables de juger de tout, & qui passent en effet pour avoir beaucoup de lumiere. Il n'y a qu'illusion, que foiblesse dans la conduite des gens-de-bien, leur Foi est une sotte credulité, leur Crainte une terreur panique, leur Amour pour Dieu une chimere, leur Devotion est une folie plaisante, & leur zele une folie incommode, leur Mortification une fureur. Enfin c'est un humeur noire & melancolique qui leur fait aimer la solitude, & s'ils en viennent jusqu'à mépriser les biens, les honneurs, les plaisirs du monde, c'est qu'ils ont tout à-fait perdu l'esprit & qu'ils ne sont plus capables de discernement. Je sai, Messieurs, qu'on leur fera justice quelque jour aux yeux de tout l'Univers: je sai que ces faux sages reconnoîtront enfin leur aveuglement, & s'accuseront eux-mémes d'avoir jugé comme des enfans, & vécu comme des fous. Mais comme ces lumieres leur viendront trop tard, & qu'alors elle ne pourront leur être utiles, je m'en vais tâcher de les détromper dés aujourd'hui, & de leur faire voir la sagesse incomparable qui est renfermée dans la Sainteté. Comme dans les Panegiriques particuliers qu'on fait durant le cours de l'année on s'attache à certains caracteres particuliers, qui distinguent chaque Saint de tous les autres, aujourd'hui que l'Eglise celebre en une même-solemnité la Fête de

tous les Bien-heureux, il a fallu chercher quelque choſe qui fût commune à tous les Saints, & j'ai choiſi la Sainteté-même. C'eſt donc l'Eloge de la Sainteté que je m'en vais faire à la gloire de tous les habitans de la Jeruſalem celeſte, & pour en donner l'idée la plus-juſte, & en même-tems la plus magnifique qu'il eſt poſſible d'en former, je vais faire voir que la Sainteté eſt la véritable & la ſeule Sageſſe.

Divin Eſprit je ſai que les Saints ne peuvent être bien loüez que par d'autres Saints; que pour parler comme il faut de la Sainteté, il faudroit y être déja parvenu; mais j'eſpere que vous ſuppléerez par vos lumiéres à mon peu d'experience. Toute l'Egliſe Triomphante s'intereſſe à la priére que je vous en fais : MARIE ſur-tout, comme je l'eſpere, l'appuïera par ſon interceſſion, c'eſt dequoi nous l'allons ſupplier par les paroles de l'Ange. *Ave Maria.*

Quoi-que la ſageſſe, ſelon la penſée des Philoſophes, & dans le ſentiment-même des Peres conſiſte dans la connoiſſance des choſes Divines; il me ſemble toute-fois que dans le ſens ordinaire, quand on parle d'un homme ſage, on entend quelque autre choſe qu'un Savant Téologien. Cette ſageſſe qu'on a tant exaltée dans l'Antiquité, & à qui l'on donne encore aujourd'hui de ſi grans éloges, ſi je ne me trompe, eſt une qualité toute morale mais il me ſemble que l'idée que nous en avons communément aujourd'hui, ne ſe raporte pas tout-à-fait à celle que les Anciens en ont eûë. Ils l'ont fait conſiſter dans le juſte diſcernement des choſes qui meritent nôtre eſtime, & de celles

qui meritent d'être mépriſées : Aujourd'hui on la confond preſqu'avec la Prudence, & l'on appelle un homme ſage celui qui ſait faire le choix des moiens qui peuvent le conduire plus ſeûrement à ſon but ; qui ſait profiter de ſes avantages, & éloigner, ou vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à ſes deſſeins. Le ſage pris dans le premier ſens eſt encore en vénération à tous ceux qui ſe piquent un peu de Philoſphie, & qui comtent pour quelque choſe l'avantage, que la raiſon nous donne ſur les animaux. Dans le ſecond ſens, le ſage eſt, pour-ainſi-dire, l'Idole & la Divinité du monde ; on ne s'eſt jamais tant étudié à le former, & à le rendre parfait, & ſans ce genre de ſageſſe au ſiecle où nous ſommes, les Philoſophes-mêmes paſſent pour fous.

Or, Meſſieurs, je veux tâcher de faire voir en ce Saint Jour que la Sainteté renferme la ſouveraine Sageſſe, en quelque ſens qu'on veüille prendre ce mot. Qu'il n'y eût jamais de plus-excellente Philoſophie que celle des Saints, & que leur Prudence eſt bien autrement éclairée que la vaine habileté, dont je vois qu'on ſe pique tant aujourd'hui, voila donc quel ſera le ſujet & l'ordre de ce diſcours.

Les Saints ſont véritablement ſages, en premier lieu de cette ſageſſe qui régle tous les ſentimens, & tous les mouvemens interieurs : En ſecond lieu de celle qui régle toutes les actions de la vie, c'eſt-à-dire, en-un-mot que la ſageſſe habite dans les Saints, ce ſera le premier point, qu'elle regne dans leur conduite, ce ſera le ſecond. Voila tout le plan de cét entretien.

Rien ne me fait tant admirer l'homme, que les ſentimens de ces anciens Philoſophes, leſquels quoi-qu'enveloppez dans les ténebres du Paganiſme, aidez des ſeules lumiéres de la raiſon, ont formé une idée de ſageſſe, à quoi il ſemble d'abor que l'Evangile même n'ait eû que bien peu de choſe à ajoûter.

Ils ont pénétré ſi avant dans tout ce qui nous ébloüit; & nous enchante ici-bas, qu'ils ont reconnu qu'il-y-avoit plus de grandeur à les mépriſer, qu'à en avoir la poſſeſſion. Ils ont enſeigné qu'il n'y avoit pas de plus grand bon-heur que celui de connoître Dieu, & que c'étoit une erreur groſſiere, & honteuſe de faire conſiſter la felicité dans la joüiſſance des richeſſes & des plaiſirs; ils ont découvert que l'homme étoit né pour la liberté, & en même-tems que de toutes les ſervitudes, celle qui nous aſſujettit à nos mouvemens déreglez, eſt la ſeule qui nous prive de cét avantage.

C'eſt pour-quoi leur ſage eſt un homme ſans deſir, ſans crainte, en un mot ſans paſſion: Il n'appréhende point la mort; il eſt inſenſible à la douleur, & tous les autres maux de la vie ont pour lui des endroits agréables, par où il les enviſage, ſans en être épouvanté. Il ſe perſuade que la pauvreté le met au deſſus de la fortune, qu'elle le rend même ſemblable aux Dieux immortels, bien loin de porter envie aux riches, il les plaint d'avoir beſoin de tant de choſes, dont il n'a que faire. Pour-vû-que ſon eſprit ſoit en liberté, il ne ſe trouve nullement geſné dans les plus étroites priſons. Il n'y-a-point de banniſſement pour-lui;

parce-qu'il ſe croit non ſeulement citoïen, mais encore maître du monde. Il ne ſe ſoucie point ſur qu'elle mer il navige, ni quelle terre il foule ſous ſes piés, pourveû-qu'il ſoit toûjours ſous le même Ciel. En ſortant de ſa Patrie d'où il eſt chaſſé, il s'étonne de la ſimplicité de ceux qui croient le punir, en l'obligeant d'aller reſpirer un plus grand air, & qui s'imaginent qu'on ne peut-être content, à moins que de porter toûjours ſa maiſon ſur le dos comme des Tortuës. Il a peine à ſe perſuader que ſon corps ſoit une partie de lui-même, tant il ſe ſent l'ame élevée au-deſſus de cette bouë animée. C'eſt pour-quoi il ne ſauroit ſe réſoudre à ſe plaindre des douleurs de la pierre & de la goutte, on l'enfermeroit dans un Taureau de bronze ardent, qu'il n'avoûeroit pas que c'eſt lui qui brûle, ni qu'il prenne quelque part à ce qu'on lui fait ſouffrir.

Voilà, Meſſieurs, quel étoit le ſage qu'on prétendoit former dans les écoles d'Athenes; voila quelle étoit cette fameuſe Philoſophie qu'on y débitoit avec tant de faſte, & qu'on y venoit apprendre de toutes les parties du monde. Ceux qui en ont fait profeſſion ont été appellez les reſtes du ſiécle d'or, les plus-grans Conquerans ſe ſont détournez de leur route, pour les aller viſiter dans des Cabanes. Les Empereurs ont fait gloire de leur amitié; ils les ont couvers de leur Pourpre; Ils les ont conduits eux-mêmes en triomphe; on les a regardé comme des hommes divins. Les Villes ſe ſont diſputées les unes aux autres l'honneur de leur avoir donné la naiſſance, & les Peuples ſe ſont ſoûmis volontairement à leur conduite.

Or, Meſſieurs, ce qu'on a appellé Sageſſe dans le Paganiſme ; c'eſt ce que les Chrêtiens nomment Sainteté, & autant qu'il peut y avoir de rapport entre les choſes ſacrées & celles qui ſont purement humaines, nos Saints répondent à leurs Philoſophes. Toute la terre, dit Clement d'Alexandrie, eſt devenuë une école de Philoſophie, où le Verbe incarné enſeigne par ſes exemples, & par ſes paroles une Sageſſe plus-excellente que celle dont les Grecs ont donné tant de préceptes, & cette Sageſſe n'eſt autre choſe que la Sainteté. Eſtre Saint, Meſſieurs, c'eſt être Chrétiennement Philoſophe, comme parle le grand Saint Grégoire, c'eſt-à-dire être détrompé des erreurs communes, purgé de toutes les paſſions qui peuvent troubler la tranquilité de l'ame, détaché des creatures & de ſoi-même, élevé au deſſus de l'univers, & tellement uni à Dieu par la connoiſſance & par l'amour, qu'on oublie tout ce qui n'eſt pas Dieu même. La Sainteté eſt ſouvent appellée du nom de Juſtice, parce-que faiſant un juſte diſcernement du mérite de chaque choſe, elle donne toute ſon eſtime au ſouverain bien, & n'a que du mépris pour les choſes temporelles. On la confond auſſi quelque-fois avec la Religion, parce-qu'elle renferme un hommage & comme un ſacrifice de tout être créé à l'être Divin & immortel. Saint Thomas croit que l'effet de la Sainteté, ſelon l'étimologie Grecque & Latine, eſt de nous rendre purs & inébranlables dans le bien, Purs en ſeparant l'ame de tout ce qui eſt corruptible de ſa nature ; Inébranlables dans le bien en ôtant, pour ainſi dire, aux objets tout

ce qui eſt capable d'émouvoir les paſſions.

Cela étant ſuppoſé: Que dires-vous de ceux qui traittent la Sainteté de folie, & qui mépriſent dans les Chrêtiens ce que tout l'univers a admiré dans les Gentils ? N'eſt-il pas bien étrange que la même-ſageſſe qui a été en veneration parmi les Païens, ſoit condamnée par les Diſciples de l'Evangile ? Et que les adorateurs d'un Dieu aneanti, d'un Dieu crucifié, d'un Dieu pauvre : ne puiſſent comprendre ce même dépoüillement, cette indolence, dont les ſeules lumiéres de la raiſon ont découvert les avantages à tant d'Idolâtres ?

Mais c'eſt faire tort à la ſageſſe du Chriſtianiſme que de la tenir ſi long-tems en comparaiſon avec la ſageſſe des Païens. Il s'en faut bien que celle-la ne ſoit allé auſſi loin que celle-ci ; que ſes ſentimens n'aient été auſſi-droits, ni ſes maximes auſſi-pures. Cette chetive Philoſophie, dit Saint Jean Chriſoſtôme, comparée à celle des Saints, ne méritoit pas le nom de Philoſophie, elle ne valoit pas l'argent qu'on la vendoit dans les écoles.

La Philoſophie ancienne a enſeigné le mépris des richeſſes temporelles, parce qu'on s'en pouvoit paſſer. Le Chriſtianiſme en inſpire même la haine, parce-qu'elles peuvent nous corrompre. Celle-là fourniſſoit des conſolations à ceux que la fortune avoit reduits dans l'indigence ; celle-ci perſuade la pauvreté volontaire à ceux qui joüiſſent des plus-grans biens. Un Philoſophe ſouffroit ſans ſe plaindre, dans la penſée que les maux du corps ne donnoient nulle atteinte à l'ame ; un Saint qui connoit de plus qu'ils lui ſont utiles, va

au-devant de ces mêmes-maux, & ſe fait un plaiſir de les endurer. Un Philoſophe eſſuira toutes ſortes d'injures, ſans être émeû, parce-qu'il eſt perſuadé que ceux qui l'outragent, ſe nuiſent à eux-mêmes, en voulant lui nuire. Un Saint ſe réjoûiroit d'être mal-traitté, s'il n'y alloit que de ſon interêt propre, mais il eſt touché du tort qu'on ſe fait en l'outrageant. Celui-la mépriſe ſes ennemis, celui-ci les aime & leur fait du bien. Le Philoſophe fait profeſſion d'avoir peu d'attache à la vie & nulle crainte de la mort. Pour un Saint la vie eſt un tourment, & la mort un jour de fête. *Patienter vivit*, dit Saint Auguſtin, *& delectabiliter moritur*. Le Philoſophe ſe reſout à mourir, parce-qu'il a long-tems medité ſur la neceſſité indiſpenſable qu'il y-a de ſubir cette dure loi. Un Saint s'eſtime heureux de finir ſes jours à la fleur méme de l'âge, lors-qu'il pourroit les prolonger en moderant ſon zéle, ou diſſimulant ſa créance. Enfin la Philoſophie enſeignoit à vaincre les paſſions de deſir, de crainte, de colere, de triſteſſe, de deſeſpoir, mais elle ſe laiſſoit vaincre elle-méme à la vanité & à l'orgueil, inſenſible aux injures des hommes, elle étoit inſatiable de leurs loûanges, elle faiſoit paſſer pour vertu la paſſion de la gloire, & la vertu d'humilité lui étoit inconnuë, ou odieuſe. C'eſt pour-quoi ceux qui en faiſoient profeſſion, aprés s'être dépoüillez de tout, retenoient encore le manteau de Philoſophe, & ils ne le préferoient aux habits les plus ſuperbes, que parce-qu'ils croioient qu'il y avoit encore plus d'honneur à le porter, qu'à être révêtus de pourpre.

O que la Philoſophie Sainte donne à ſes Sectateurs des lumieres bien plus-parfaites, des ſentimens bien plus-relevez, elle leur fait appercevoir la vanité, & la folie-même de cette Philoſophie pretenduë. Elle leur fait voir que ces Sages ſi ſages, ſi renommez qui croioient s'être élevez par leur morale juſqu'à la condition des Dieux, n'étoient à vrai-dire que des animaux de gloire, comme les appelle Tertullien. Elle enſeigne à mépriſer juſqu'aux jugemens des hommes, juſqu'à cette gloire chimerique, pour laquelle les Socrates & les Catons ont mépriſé tout le reſte. Elle fait des ſages qui ne ſont point entétez de leur ſageſſe, qui ne foulent point le faſte par une autre faſte, comme cét Ancien: Des ſages, qui ſe contentoient d'être ſages ſans le paroître, qui ſont même ravis de paſſer pour fous dans l'eſtime du monde, parce qu'ils le regardent lui-même comme un aveugle & un inſenſé. Qui aiment mieux ſouffrir la confuſion & les peines dûës aux ſelerats, que les éviter en prenant part à leurs deſordres. En un mot des ſages qui parlent humblement de la plus-haute vertu, qui cachent avec ſoin leur vertu particuliere; & qui s'eſtiment plus obligez à ceux qui leur donnent lieu de l'exercer par leurs injuſtices, qu'à ceux qui les expoſent à la perdre par leur flatterie & leurs fauſſes complaiſances.

Ce ſont-là, Meſſieurs, les principes de la Philoſophie des Saints. Si c'eſt être fou que d'avoir ces ſenſimens, je vous prie de me dire ce que c'eſt que veritable ſageſſe. Certainement les Academies & de Grece & d'Italie n'en ont pas jugé ainſi. Lors-que les Apôtres commencerent à dé-

biter ces maximes, quoique dépoüillez de tout ornement & deſtituez du ſecours des ſubtilitez ſophiſtiques; ils reconnurent d'abord la conformité qu'elles avoient avec la lumiere de la plus pure raiſon, & bien-tôt aprés ils confeſſerent qu'elles ſurpaſſoient infiniment tout ce qu'il y avoit de plus relevé dans la ſcience des mœurs; C'eſt pourquoi ils écouterent avec reſpect cette nouvelle Doctrine, & n'eurent pas honte de prendre la qualité de Diſciples de l'école de JESUS-CHRIST. Mais peut-être que ce que l'on blâme dans les Saints n'eſt pas la hardieſſe de leurs ſentimens, mais ſeulement la temérité de leur entrepriſe. Il n'eſt rien de ſi beau, dira-t'on, rien de ſi Divin que l'idée de la Sainteté, mais c'eſt une grande extravagance à un homme de vouloir ſe former ſur cette idée. La ſageſſe des Philoſophes toute imparfaite qu'elle étoit, ne s'eſt jamais trouvée que dans leurs écrits. On a toûjours remarqué une oppoſition preſque entiere entre leurs diſcours & leur conduite. Il auroit fallu des hommes de marbre & de bronze, pour mettre en pratique leurs chimeriques leçons. Comment donc des creatures ſi foibles peuvent-elles prétendre à la Sainteté, qui eſt une ſageſſe infiniment plus ſublime, & qui n'eſt propre à vraidire, que pour de purs eſprits, ou pour des hommes reſſuſcitez?

Meſſieurs, cette objection ne paroît que trop plauſible à pluſieurs, ſans parler de ceux qui accuſent l'Egliſe Romaine d'impoſer à ſes enfans un joug peu proportionné à leurs forces, en les obligeant à la pratique des œuvres de Charité & de Penitence; qui l'accuſent de nous engager à une

ſorte de vie, dont la corruption de la nature nous rend incapables, en nous exhortant au célibat, & à la pauvreté volontaire. On ne voit que trop de bons Catholiques qui étouffent tous les deſirs que Dieu leur donne d'une vie plus-parfaite, qui reſiſtent à toutes les voix qui les appellent à la Sainteté ſous prétexte, que ce ſeroit pour eux une entrepriſe frivole, qu'il n'y-a que Dieu ſeul qui ſoit Saint; Qu'il n'y-a-pas d'apparence, vû nôtre fragilité que nous puiſſions jamais ſoûtenir une vie crucifiée, une vie ſpirituelle, qu'il faudroit pour cela n'avoir pas de corps, ou ne l'avoir pas compoſé de terre & de boüe.

Mais ſi cela eſt vrai, Chrêtienne Compagnie, que devient l'Evangile, que deviennent tous les miſtéres de l'Incarnation, de la Vie & de la Mort de Jesus-Christ. Quoi un Dieu ſe ſera révêtu de nôtre chair pour nous enſeigner un chemin inacceſſible, pour nous mettre devant les yeux une régle à quoi on ne peut ſe conformer, pour nous donner les leçons qui nous paſſent, & des exemples qu'on ne peut ſuivre? Le Verbe Eternel ſera deſcendu du Ciel pour nous apprendre la ſcience des Saints? Il aura converſé parmi nous durant l'eſpace de trente-trois ans pour nous en découvrir tous les ſecrets? Il en aura pratiqué lui méme & à nos yeux toutes les plus fortes maximes? Il les aura confirmées par des miracles? Il les aura écrites de ſon propre Sang? Il aura envoié ſon Eſprit Saint pour les graver en nos cœurs en caracteres de feu, & toute cette ſience, toutes ces maximes ne pourront être de nul uſage? La Sageſſe éternelle aura perdu ſon tems & ſa peine, à

nous donner la connoiſſance d'une Sainteté imaginaire, ou JESUS-CHRIST n'aura pas connu nôtre impuiſſance, ou il ſe ſera moqué de nous, en nous exortant à des choſes qu'il ſavoit tres-bien nous être impoſſibles;

Non, mon tres-aimable Redempteur, il m'eſt impoſſible de le croire, on ne me perſuadera jamais que lorſque vous m'invitez avec tant de douceur à m'aſſujettir à vôtre joug, & à me charger de la Croix, lors-qu'avec tant de zéle vous m'exortez à la pauvreté d'eſprit, à l'amour des ſouffrances, à l'amour de ceux qui me font ſouffrir, à la haine du monde & de moi-même: Lors-que vous m'ordonnez de vivre ſans inquiétude, de ne craindre ni la mort, ni tout ce que la cruauté peut inventer de ſupplices, de me réjoüir, de treſſaïllir de joïe au milieu des plus-ſanglantes perſecutions; Lors-que vous me conſeillez, que vous me preſſez de quitter toutes choſes pour aller à vous, que par tous les motifs de crainte, d'amour, d'eſpérance vous tâchez de me porter à une vie chaſte, à une vie penitente, à une vie mortifiée. Je ne ſaurois croire; Seigneur! que ce ſoient tous conſeils impoſſibles, & qu'il y puiſſe avoir de l'imprudence à les embraſſer.

Et quand nous n'aurions pas une preuve ſi convainquante contre cette impoſſibilité pretenduë. Comment eſt-ce qu'on l'oſe alléguer à la veuë du Paradis, & de ce nombre innombrable d'Eſprits Bien-heureux qui y reçoivent la recompenſe de leur Sainteté? Comment eſt-ce que ce qui a été fait par tant de millions d'hommes & de femmes de tous états, de toutes complexions, nous peut

paroître impoſſible? Oſons-nous même dire qu'il y ait quelque difficulté aprés-que tant de jeunes enfans, tant de jeunes filles élevées dans le luxe & dans la molleſſe des Cours, l'ont ſi généreuſement entrepris, & ſi conſtamment pratiqué? Combien de témoins le Ciel produit-il aujourd'hui contre un ſentiment ſi peu raiſonnable, ou plûtôt contre nôtre lâcheté? Treize millions de Martirs ſont allez en riant au dernier ſupplice. On dit que l'Angleterre a fourni pour une-fois onze-mille filles qui ont mieux-aimé mourir que de ſoüiller leur virginité. On a conté juſqu'à douze-mille ſolitaires dans un ſeul deſert. L'Egliſe a trouvé dans le ſeul Monaſtére du Mont-Caſſin cinq-mille cinq-cens Religieux à canonizer, & plus de cinquante-mille dans le ſeul Ordre de Saint Benoît. Il n'eſt point d'eſprit ſi vaſte, ni ſi borné, point de perſonne ſi ſavante ou ſi idiote, point de naturel ſi doux ou ſi rude, point de temperamment ſi délicat ou ſi robuſte; qui ne trouve dans la celeſte Jeruſalem des millions de Saints de ſon caractere, & l'on dit que la Sainteté eſt quelque choſe d'impoſſible aux hommes, & que c'eſt folie d'y prétendre.

Seroit-il bien poſſible, Meſſieurs, que ſur un ſi foible prétexte vous renonçaſſiez à la gloire & à la récompenſe des amis de Dieu? Hélas! on attaque tous les jours des Villes, qui juſqu'ici ont paſſé pour imprenables, & qui en effet n'ont jamais été ni emportées de force ni renduës. On s'expoſe ſur des mers inconnuës, on penétre dans des terres qui n'ont point été découvertes, les Mathématiciens ſe morfondent encore aujour-

d'hui à trouver des demonſtrations, qu'on cherche inutilement depuis prés de trois-mille ans; l'expérience de tous ceux qui ſe ſont appliquez à faire de l'or, l'inutilité de leur recherche, la ruine de leurs maiſons n'a pû encore perſuader aux Avares & aux Chimiſtes, qu'il étoit impoſſible d'y réüſſir: & cependant nous voulons croire qu'il nous eſt impoſſible de nous faire Saints, quoi-que nous ſolemniſions tous les jours la mémoire de ceux qui ſe ſont ſanctifiez, que nous aions en main des volumes entiers remplis de leurs noms, & que nous ſoions perſuadez que nous en ignorons beaucoup plus qu'il n'en eſt venu à nôtre connoiſſance. Non, Meſſieurs, la Sainteté n'eſt impoſſible à perſonne; je ne ſache même perſonne à qui elle ſoit difficile à la reſerve des riches, auſquels on ne peut pas diſſimuler qu'il eſt mal-aiſé d'entrer dans cette voie Sainte; que l'Evangile a coûtume d'appeller le Roiaume du Ciel, puis-que c'eſt Jesus-Christ-même, qui nous en aſſeure. Mais quelque difficulté qu'ils aient d'entrer dans les voies de la Sainteté, il ne leur eſt pas abſolument impoſſible, en tout cas ils peuvent à l'exemple de tant d'autres, briſer les chaînes, dont ils ſont liez, abandonner tout pour l'amour de Jesus-Christ, & du plus grand obſtacle qu'on puiſſe avoir à la perfection Evangelique, ſe faire une marche pour y monter. De plus ils peuvent méme être pauvres dans l'abondance par le rétranchement du luxe & des voluptez, par la fuite de ce même-monde, où leur proſperité leur donne entrée, & bien loin qu'on les puiſſe blâmer de folie, lors qu'ils aſpirent à ce degré de vertu, j'oſe

dire que c'eſt pour eux encore plus que pour les autres le comble de la ſageſſe : veû qu'il eſt tres-probable qu'on ſe ſauve rarement dans une grande fortune, à moins qu'on ne s'y faſſe tou-à-fait Saint, qu'il eſt comme impoſſible de s'y tenir dans un état médiocre, & que quiconque y renonce à la perfection, eſt dans un tres-grand danger de s'y perdre.

Il eſt donc vrai, Chrêtiens Auditeurs. que l'idée de la Sainteté renferme la ſouveraine Sageſſe, & que ce n'eſt point une pure idée, & que par conséquent les Saints qui s'attachent à l'acquerir, ne peuvent être traittez d'inſenſez ; puis-qu'ils aſpirent à un état tres-parfait & nullement impoſſible. Mais aprés vous avoir montré qu'il n'y a pas des gens plus ſages dans leurs ſentimens que les Saints. Il eſt tems de vous faire voir qu'il n'y en a pas de plus prudent dans leur conduite. C'eſt ma ſeconde partie.

Les enfans du ſiécle qui croient avoir le bon ſens, & l'habileté pour partage, & de qui le Sauveur lui même a dit qu'ils ſe gouvernent plus ſagement dans leurs affaires, que les enfans de la lumiére ; les gens du monde, dis-je, ne conviennent pas que la prudence ſoit une vertu propre des Saints. Ils s'imaginent au contraire que l'indiſcretion les accompagne par tout, qu'il font profeſſion de porter toutes choſes à l'extrémité, d'ignorer les ſages temperamens, de negliger toutes les régles, pour s'abandonner à un zéle inconſideré, & à une aveugle ferveur. Qu'à la vérité quand on conſidere leurs ſentimens & les diſpoſitions de leur ame, on ne peut s'empécher de les admirer, mais

mais qu'à voir leurs actions, & la conduite qu'ils observent dans le monde, on a bien de la peine à s'empêcher ou d'en gronder, ou d'en rire. Pour détruire une opinion si fausse & si injurieuse à la Sainteté; je vous prie d'observer, Messieurs, que la prudence pour être parfaite doit avoir deux conditions. Il faut qu'elle ait en veûë une fin parfaite; c'est-à dire, comme l'explique Saint Thomas, qu'elle tende à ce bien, auquel toute la vie se doit rapporter. En second lieu, il faut qu'elle fasse choix des moiens qui sont les plus propres pour parvenir à cette fin. Par le défaut de la premiere condition, la subtilité d'un voleur, qui prend si bien ses mesures qu'on ne le sauroit surprendre, cette subtilité, dis-je, ne peut-être appellée Prudence, parce qu'elle tend au mal; & l'adresse d'un joûeur, qui fait bien toutes ses parties, qui ne fait jamais de faute en joûant, n'est pas une Prudence parfaite, parce-qu'elle n'a qu'une fin indifferente & fort imparfaite. Faute de s'appliquer à chercher les remédes necessaires pour rendre la santé à un malade, ou d'en savoir faire le choix, le Medecin du monde le mieux intentionné, le plus infaillible dans le jugement qu'il porte des maladies, ne passera jamais pour un prudent Medecin.

Cela supposé, voions, s'il vous plaît, en quoi c'est que la prudence des Saints est défecteueuse. L'unique fin qu'ils se proposent dans toutes leurs actions, c'est de servir Dieu, pour lequel ils ont esté creés; & de se procurer une felicité éternelle: surquoi, Messieurs, je vous prie de faire avec moi trois ou quatre petites reflexions.

J'observe en premier lieu, que dans le monde on

loüe le jugement d'un homme, qui pouvant choisir un maître, se donne à un grand Prince sage, solide, genéreux, qui fait gloire d'observer religieusement sa parole, & de n'abandonner jamais ceux qu'il a une fois reçûs à son service : Si cela est, comme je l'entens dire tous les jours, est il rien de plus judicieux que la conduite des Saints qui s'attachent a un Dieu immortel, incapable de manquer à ses promesses ni par infidelité, ni par impuissance ; a un Maître qui se declare si hautement pour tous ceux qui sont à lui, qui prend leur défence contre tout ce qu'il y a de plus redoutable dans l'Vnivers, à un maître enfin qui est le maître de tous les autres.

De plus, on tient pour fous dans le monde tous ceux qui ne songent qu'au present, qui ne s'appliquent point à se préparer une vieillesse heureuse & tranquile, à faire des établissemens, dont leur posterité puisse joüir. Quoi-que nul ne soit assuré ni de vieillir, ni d'avoir des enfans qui lui survivent. Peut-il donc y avoir une plus grande Sagesse que de porter la veûë jusques dans l'Eternité, qui ne peut manquer de succeder à ce peu d'années que nous vivons, cette Sagesse est la Sagesse des Saints ?

La troisiéme reflexion, C'est que dans la politique-même où l'on croit que la Prudence, à son plus noble & son principal emploi, il me semble que les plus-éclairez ont pour maxime d'avoir toûjours en veûë le principal interêt, d'abandonner les formalitez aux esprits pointilleux & peu solides, de se relâcher dans des points de moindre consequence, de sacrifier de menuës

pretentions pour ſauver l'eſſentiel, & pour avancer les deſſeins les plus importans. Mais que ſont Meſſieurs, que ſont les deſſeins des plus grans Princes & de leurs premiers Miniſtres : en comparaiſon de cette fin générale où tous les hommes doivent tendre, en comparaiſon de cette affaire, où il s'agit de gagner, ou de perdre un Dieu ; & de le perdre ſans reſſource ? Donc il eſt fort raiſonnable de négliger toutes choſes pour l'interêt de ſon Salut, qui ne ſont pas à beaucoup pres d'une ſi grande importance, & les Saints qui pour cette raiſon font peu d'état de ce que le monde eſtime. Les Saints, dis je en cela font une leçon de prudence aux politiques, laquelle vaut elle ſeule toutes leurs maximes.

La quatriéme reflexion. C'eſt que ceux qui ſont veritablement habiles dans le monde, non-ſeulement préferent les grandes affaires aux plus petites, mais ils ne font rien de ſi petit, qu'ils ne le rapportent à leurs fins, de ſorte qu'on peut dire en verité qu'ils n'ont qu'une affaire. Leurs diſcours les plus indifferens, leurs actions les plus communes, leurs divertiſſemens même, leur oiſiveté, tout ſe fait avec deſſein. C'eſt pourquoy on les étudie, on obſerve toutes leurs démarches, tous leurs mouvemens on eſt perſuadé qu'il y a par tout du miſtere, on ne peut croire que des gens ſi Sages faſſent rien legerément, & ſans ſonger à ce qui les doit occuper ſans ceſſe. Les Saints ne ſe contentent pas de travailler pour leur derniere fin, de n'avoir que du mépris pour tout le reſte. Mais encore ils ne font rien que pour cette fin toutes leurs actions, toutes leurs penſées s'y rappor-

tent. Ils ne veulent pas qu'il y ait un moment de tems, pas une parole, pas un mouvement inutile. Tout tend à Dieu, à l'Eternité, & ils rapportent tout à ce bon-heur incomparable, & en effet tout les y conduit.

Je ſuis ſeûr, Meſſieurs, qu'aprés ces reflexions, il n'y a point d'homme raiſonnable, qui ne ſoit convaincu que les Saints ſont veritablement prudens dans le choix de la fin, qu'ils ſe propoſent, lequel choix, ſelon le Docteur de l'Ecole, eſt la principale partie de cette vertu. Je ne ſai ſi tout le monde conviendra, qu'ils ſoient auſſi judicieux dans le choix qu'ils font des moïens, pour y parvenir.

Mais pour-quoi en diſconvient-on? c'eſt par le mépris du monde & de ſes maximes, c'eſt par la haine d'eux-mêms, par un exercice continuel de Penitence, qu'ils ont tâché de gagner le Ciel. Il y a des voïes plus-douces, plus-humaines, plus-conformes à la maniere de vivre des autres hommes, plus-portionnées à nôtre foibleſſe. Il eſt vrai, mais y-en-a t-il de plus-ſeures & de plus-courtes. Parmi les moïens, qui nous conduiſent à une fin, la Prudence ne veut-elle pas qu'on préfére ceux-qui y conduiſent plû-tôt & plus-ſeurément. Ce ſont-là les moïens que JESUS-CHRIST nous a recommandez ſur tous les autres. Qui ſait mieux que lui-même ce qui lui doit plaire davantage? Qui ſait mieux ce qui nous doit étre plus-utile pour l'Eternité?

On vous reproche, Ames Saintes, de vous étre attachées à Dieu de telle-ſorte qu'il ne vous eſt plus reſté d'application pour tout le reſte, d'avoir

oublié juſqu'à vos peres & à vos meres, de vous être trop declarez contre la vie ordinaire des gens du monde, d'avoir rompu tout commerce avec vos meilleurs amis, de n'avoir plus gardé de meſures, de vous être diſpenſez de tout, & des loix même les plus-indiſpenſables de la bienſéance. Mais de quelle part viennent des reproches ſi odieux; ne viennent-ils point de ceux-là-mêmes, qui croient ſe comporter tres-prudemment, en faiſant pour le monde tout ce que vous avez fait pour le Ciel? Combien de perſonnes s'attachent ſi fort à ce qu'ils appellent grandes affaires, qu'il ne leur reſte plus de tems pour leur Salut? Combien de faux ſages font ceder tous les jours les interéts de Dieu à ceux de l'Etat, font un mépris viſible de toutes les loix les plus ſacrées, & ſe perſuadent que la Religion n'eſt elle-même qu'une partie de la politique, qui doit être ajuſtée au tems & à la néceſſité des affaires temporelles? Eh quoi Seigneur! y aura-t-il de l'imprudence à faire pour vous ce que le monde fait contre vous, & le zéle ne ſera-t-il raiſonnable que quand il ſera joint à l'impieté?

Enfin pour juſtifier cette vie auſtére, cette pénitence ſi odieuſe aux réformateurs de l'Egliſe, & à toutes les perſonnes mondaines; je me contenterai, Meſſieurs, de vous faire reſſouvenir de ces Gouverneurs; qui ſe voulant mettre en état de défendre une Place fort importante, commencent ou par faire raſer les Faux-bourgs, ou par inonder toutes les plaines voiſines: De ces Princes qui craignant d'être défaits par un ennemi trop puiſſant, qui les attaque dans leurs frontiéres,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ſe retirent dans le cœur du Roïaume, faiſant le dégât par tout où ils paſſent, pour s'empécher d'être ſuivis : à voir ces grans Hommes qui ravagent ainſi leurs propres Païs, qui mettent le feu par tout, qui déſolent tout ; Ne diroit-on pas qu'ils ſont furieux, & que ce trait de prudence militaire eſt l'effet d'une folie achevée ? Voilà, Meſſieurs, l'injuſtice que nous faiſons à la conduite des Saints. Cette ame pure qui voit que les ennemis de ſon ſalut, trouvent dans ſon propre corps de-quoi lui faire la guerre, lui fait la guerre à lui-même, & croit d'agir prudemment de le détruire, de-peur d'en être détruite. Elle abandonne, elle ruïne même ces déors, pour ſauver le corps de la Place, elle aime-mieux affoiblir cette chair corruptible, lui faire perdre ſon embon-point, la défigurer, que de voir l'eſprit qui eſt immortel, perdre quelque choſe ou de ſa beauté, ou de ſa force. Le monde l'accuſe pour cela de manquer de prudence & de diſcretion; Mais hélas, Meſſieurs ! que les Saints ſeroient imprudens, s'ils vouloient écouter ſur cela les diſcours du monde, & s'arrêter à ſon jugement.

J'en dis trop, Chrêtienne Compagnie, en un jour où l'Egliſe nous ouvre, pour ainſi dire, le Paradis, pour y contempler la gloire des Saints, à la veûë de cette gloire inéfable, à la veûë de cette magnifique Cité toute bâtie de criſtal & de fin or, à la veûë de ces riches Trônes, & de ces Couronnes ſi éclatantes, de ces habits ſi pompeux, à la veûë de tant de beautez, de tant de plaiſirs, de tant de lumieres,

Qui peut dire qu'ils ont manqué de conduite, qu'ils ont pris le mauvais parti, qu'ils ont mal-fait, ou qu'ils ont trop fait ? *Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, & finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter filios Dei ; & inter Sanctos sors illorum est.* Bien-heureux Saints, qui vivez présentement une vie pleine d'honneur & de délices au dessus du Soleil & du Firmament. Que vous avez esté sages de renoncer aux vains honneurs, & aux voluptez passageres de cette vie :

Il est vrai que durant le peu d'années que vous avez vêcu sur la terre, vous avez esté privez des douceurs, que l'on y goûte, on ne vous a point vûs dans ces grandes Assemblées, où regne la vanité. Vous-vous êtes entretenus avec Dieu dans la solitude, tandis qu'on étoit au théatre ; vous avez passé dans la lecture des Livres Saints ces nuits, que le monde donnoit au jeu & aux danses, ces soins que les hommes de vôtre temps employoient à noüer des intrigues, à bâtir des Palais, à multiplier leurs revénus, à gagner la faveur des grans, à s'élever au-dessus des autres hommes : Ces soins, dis-je, vous les avez réservez pour vôtre ame, vous les avez employez à domter vos passions, à reprimer vos desirs, à vous préparer une heureuse mort. Mais que vous voila bien payez de toutes vos peines ; Que vous joüirez long-temps du fruit d'une conduite si judicieuse. Mon Dieu que vous devez vous savoir de gré d'en avoir usé de la sorte ! Que vous auriez esté mal-conseillés, si vous aviez écouté les respects humains, si

vous aviez appréendé les mépris & la cenſûre du monde. Ce monde autre-fois ſi déraiſonnable & ſi injuſte revére aujourd'hui juſqu'à vôtre mémoire, juſqu'à vos cendres. On enchaſſe dans l'or, dans les pierreries ces membres, que vous avez conſumez de jeûnes. Ceux même qui ſont révêtus de pourpre, comme parle Saint Jean Criſoſtôme, viennent ſe proſterner devant vos tombeaux, & rechercher vôtre protection, au-lieu que vôtre Nom auroit eſté enſeveli dans l'oubli, vôtre Corps dans un ſepulchre vil & infect, & vôtre Ame peut-être dans les Enfers.

Intelligite hæc, qui obliviſcimini Deum, & ſtulti aliquando ſapite. Comprenez bien ceci ô vous qui oubliez Dieu, qui vous oubliez vous-mêmes, qui ſemblez ignorer & la bréveté de cette vie, & la fin pour laquelle vous avez eſté creés. Quelles ténebres, ô mon Dieu! Quel étrange aveuglement empêche les Chrêtiens de connoître la vanité de leurs deſſeins & de leur prudence terreſtre! Hélas! faut-il être ſi éclairé, pour s'appercevoir que l'on s'amuſe à bâtir ſur le ſable, ſur le bord d'un torrent impetueux, qui détruit, qui entraîne & les édifices & ceux qui les ont élevez? Qui ne voit que même ce qu'on appelle grandes affaires dans le monde, ne ſont que des jeux d'enfans, qui n'aboutiſſent à rien, que cette paix qu'on regardoit comme le chef-d'œuvre de la Politique, eſt rompuë pour un petit interêt, que cette guerre conduite avec tant de ſageſſe & tant de bon-heur, qui avoit coûté tant de millions, tant de ſang, tant d'inquiétude

ſt terminée par un traitté, qui remet les choſes a-peu-prés comme elles étoient auparavant? Qui ne voit que le tems change, qu'il renverſe les fortunes les mieux établies; qu'il efface juſqu'à la memoire des hommes, qui ont joüé les plus grans rôlles ſur le téatre du monde, que toute leur grandeur, toute leur gloire perit avec eux, & ſouvent même avant eux? Qu'enfin le tombeau engloutit tout, qu'il égale tout, & que le ſeul Jugement de Dieu mettra entre les grans & les petits, entre les imprudens & les ſages une diſtinction qui ne finira jamais? Mon Dieu! Que j'ai pitié de ces grans genies, qui emploient toutes leus lumiéres à tracer des plans magnifiques ſur un avenir, qui ne ſera jamais pour eux, qui ſe conſument eux-mêmes à faire réüſſir des entrepriſes, qui leur ſeront peut-être funeſtes, & qui commencent avec des efforts incroiables, avec d'immenſes préparatifs une carriére de trois pas! Que je ſuis touché de les voir porter juſques ſur le bord de leur ſepulchre leurs inutiles penſées: de les voir toûjours plongez dans ces bagatelles, qui ne les regardent point, & qui n'ont aucun raport avec l'Eternité, où ils vont entrer!

Soions plus-Sages, Chrêtiens Auditeurs, je vous en conjure: Laiſſons la prudence humaine s'enfler d'orgueïl, & s'évanouïr dans ſes deſſeins. Laiſſons-la ſe vanter de tout pénétrer, de tout faire, qu'elle ſe flatte de ſavoir l'art d'amaſſer, de conſerver, de ſervir, de nuire, de diſſimuler, de ſurprendre & de s'empêcher d'être ſurpriſe. Croiez-moi, la veritable Prudence eſt de craindre Dieu, & de s'étudier à lui plaire. *Initium Sa-*

pientiæ, coronæ ſapientiæ, dit le plus Sage de tous les Rois. *Timor Domini.* Le commencement & le comble de la ſageſſe, c'eſt la crainte du Seigneur, la Sageſſe-même incarnée ne nous en a pas enſeigné d'autre. C'eſt cette Divine Prudence qui vous portera tous, comme je le ſoûaitte, comme je l'eſpere à préferer l'Ame au corps, l'Eternité au tems, le Ciel à la terre, Dieu aux hommes; qui vous fera mépriſer une vie courte, incertaine, mal-heureuſe, pour vous rendre dignes d'une bien-heureuſe immortalité. *Amen.*

SERMON II.

POUR LA FETE DE TOUS LES SAINTS.

Vidi Civitatem Sanctam Jeruſalem novam deſcendentem de Cœlo.

J'ai vû deſcendre du Ciel la Cité Sainte, la nouvelle Iéruſalem. Apoc. 21.

Le Paradis eſt la Cité Sainte des Bien-heureux, où il n'y aura nul peché, nulles des peines qui ſont deûës aux pechez, nulles bornes aux recompenſes qui ſont promiſes à la vertu.

COMME c'eſt du Paradis que les Predicateurs ont coûtume de parler en ce jour ſi ſolennel, je ne m'étonne point de voir que les

Chrêtiens viennent en foule entendre un diſcours qui leur doit être ſi agréable. Il eſt aſſés naturel que de pauvres exilez prennent plaiſir qu'on les entretienne de leur Patrie, qu'on leur faſſe la peinture d'une region, où ils doivent regner quelque jour, & que par le ſouvenir des biens éternels qui les y attendent, on tâche d'adoucir les maux qu'ils ſouffrent. Vous auriez bien plus de ſujet de vous étonner, Meſſieurs, qu'il ſe trouve des perſonnes, qui oſent vous parler de ce bon-heur incompréenſible. Quelle apparence de tracer le plan, de raconter les beautez & les richeſſes d'un lieu, qu'on n'a jamais vû, & duquel on n'a nulle connoiſſance, nulle idée. Cependant vous ne devez pas en être ſurpris, il ſeroit encore plus difficile de parler du Paradis, à qui l'auroit vû de ſes yeux, à qui en auroit goûté toutes les delices, on peut dire que nous n'en parlons que parce que nous ne ſavons ce que c'eſt, & S. Paul dont les lumieres ont éclairci les points les plus embrouïllez, dont l'éloquence pouvoit embelir les ſujets les plus ſteriles; S. Paul, dis-je, n'a été muet ſur cette matiére, que parce-qu'il en avoit des connoiſſances trop exactes.

Eſprit Saint, je ne vous demande donc pas que vous me découvriez aujourd'hui cette divine clarté; dont les Bien-heureux ſont révêtus, elle ne ſerviroit qu'à m'éblouïr, & à me lier la langue: Je demande des lumieres que je puiſſe communiquer à ceux qui m'écoutent. Je vous demande ces connoiſſances que les Saints ont eûës du Paradis, lorsqu'ils étoient encore ſur la terre; ces veûës qui allumoient dans leurs cœurs un deſir ſi ardent d'aller

dans le Ciel, qui les faiſoient gémir dans l'attente de la mort, qui leur inſpiroient tant de mépris pour tout ce que nous aimons ici bas, & qui les ont portez à faire, & à ſouffrir de ſi grandes choſes pour vôtre amour.

Que je ſerois heureux, ſi par ce que je dois dire aujourd'hui du bon-heur des Saints, ſi même par toutes les Prédications que je ferai cette année, je pouvois faire ſeulement un Saint. Car s'il eſt vrai qu'un Chrêtien vraiment Saint fait plus d'honneur à Dieu qu'un million de Chrêtiens lâches & imparfaits; quel plus grand bien pourroit-il m'arriver en la vie, que d'avoir contribué quelque choſe à mettre un ame en la voie de la veritable Sainteté.

Je ſai, Madame, que lors-que Vôtre Alteſſe Roialle m'a commandé de monter en cette chaire, elle n'a point eû d'autre veûë que de procurer à tous ceux qui m'entendront un moien de ſe ſantifier eux-mêmes, & je proteſte en preſence de JESUS-CHRIST, qu'en obeïſſant à vos ordres, je n'aurai jamais d'autre deſſein que de travailler à la ſantification de mes Auditeurs. Mais quelques bonnes que ſoient les intentions de V. A. R. quelque ſoin que j'aie réſolu de prendre pour les ſeconder, j'attendrois peu de fruit de tous mes ſoins, ſi je ne ſavois qu'ils ſeront ſoûtenus par vos bons exemples. Les mauvais Chrêtiens ne ſe defendroient peut-être que trop contre toutes les raiſons que je leur propoſerai, pour les convaincre de leur devoir, mais que peuvent-ils répondre à l'exemple d'une Princeſſe, qui à la fleur de ſon âge, dans un rang où la plû-part des

hommes s'imaginent que tout eſt permis, avec tous les avantages de corps & d'eſprit, qui ont coûtume d'inſpirer l'amour du monde, ſe déclare hautement pour la pieté, & en pratique tous les exercices avec tant d'exactitude & tant de ferveur. D'ailleurs, Madame, parlant devant une perſonne auſſi irreprochable que vous l'étes, je ne ſerai point obligé à tous ces égars, que la prudence veut qu'on aïe quelque-fois pour les Princes vicieux & déréglez. Il n'eſt point de vice auquel je ne puiſſe faire une guerre ouverte, puis-qu'il n'en eſt aucun que vôtre conduite elle-même ne condamne; je pourrai dire tout ce que l'eſprit de Dieu daignera m'inſpirer de plus fort contre tous les deſordres de nôtre ſiécle, on ne croira jamais que mes reproches s'addreſſent à V. A. R. & ainſi, Madame, la parole de Dieu ne ſera point liée par vôtre préſence, on ne diſſimulera point devant vous les plaïes du pecheur, on les fera même paroître plus honteuſes par l'oppoſition de vôtre vertu. Outre ces ſecours, que je ne puis manquer de recevoir de la pieté de V. A. R. vous voulez bien, Madame, que je prenne encore la liberté de vous demander celui de vos priéres, pour obtenir du Saint Eſprit cette aſſiſtance néceſſaire que nous implorerons s'il vous plaît tous enſemble par l'interceſſion de tous les Saints, & ſur tout par celle de la Sainte Vierge qui eſt leur Reine, & nôtre grande Avocate. *Ave Maria.*

De tous les Eloges que le Saint Eſprit fait du Paradis en divers endroits de l'Ecriture; celui qui m'en donne le plus d'idée, c'eſt le nom de Cité Sainte, ou de Cité des Saints, que je trouve au

vint uniéme chapitre de l'Apocalipſe. Saint Jean n'oublie rien en ce même endroit, pour nous faire une peinture avantageuſe de cette celeſte Jeruſalem : il y emploie tout ce que la nature a formé de plus précieux, tout ce que l'art, tout ce que l'imagination peut ajoûter à la nature. Il n'eſt pas dit-il, juſqu'aux fondemens de cette grande Ville, qui ne ſoient compoſez d'emeraudes & de ſaphirs, tous les édifices y ſont de criſtal, & de fin or, l'or y brille juſques ſous les piés des Habitans, les ruës & les places publiques en ſont parées. Elle eſt coupée en divers endroits d'un canal d'eau vive bordé d'arbres toûjours fleuris, toûjours vers, leſquels portent tous les mois de nouveaux fruits. Enfin un Aſtre infiniment plus-beau que le Soleil y répand par tout une lumiere également douce & brillante, qui ſans bleſſer les yeux reléve admirablement l'éclat de tant de richeſſes. Cét Aſtre y produit un jour éternel, un jour toûjours ſerein, toûjours calme, il n'eſt jamais couvert de nuages, il ne s'éloigne jamais pour faire place à la nuit, *Nox enim non erit illic*, car en ce beau lieu, il n'y aura plus de nuit, plus de tenebres.

Voila ſans doute un admiraale ſejour, & je ne ſai comment il nous reſte encore quelque amour pour la terre, pour cette demeure ſombre & infecte, pour cét égout de l'Vnivers, aprés avoir jetté les yeux ſur une région ſi délicieuſe, & ſi riante. Toute-fois ce n'eſt pas, Meſſieurs, ce qui me fait ſoûpirer davantage pour le Ciel : Quelque-beau qu'il me paroiſſe dans le tableau qu'en a fait Saint Jean, je dis que j'en forme une idée infiniment plus magnifique : lors que je fais reflexion

que le Paradis eſt la Cité Sainte des Bien-heureux, & voici ſur quoi je me fonde. Le Paradis eſt une Cité & comme une Republique toute composée de Saints ; Doncques dans le Paradis il n'y aura nul peché, nulle des peines qui ſont deûës aux pechez, nulles bornes aux récompenſes qui ſont promiſes à la vertu. Le peché eſt par lui-même un fort grand mal, c'eſt aſſeurément le plus grand de tous les maux ; C'eſt donc un grand bien que le peché ne ſe trouve point dans le Paradis, je le montrerai dans le premier poinct ; C'eſt le peché, qui nous attire tous les autres maux, tous les autres maux ſeront donc bannis du Paradis auſſi bien que le peché, ce ſera le ſecond poinct : Le peché donne des bornes à la liberalité de Dieu, il l'empéche de ſe répandre avec profuſion ſur les hommes, puis-que dans le Paradis cét obſtacle ſera levé, la liberalité de Dieu y ſera ſans bornes, c'eſt ce que je ferai voir au troiſiéme poinct. Voila tout le plan de ce diſcours, nul peché, nulle peine deûë au peché, nulles bornes aux recompenſes de la vertu.

Il n'eſt gueres de conſideration plus-capable d'inſpiter un grand deſir du Paradis à une perſonne remplie de la crainte & de l'amour du Seigneur que cette parfaite innocence, cét éloignement de toute foibleſſe, de toute imperfection, où l'on vivra dans le Ciel. Ces ames vraiment Chrétiennes qui de tous les maux de la vie ne craignent que le peché, qui pleurent ſi amérement des fautes, leſquelles paroiſſent inévitables à nôtre fragilité, qui vont chercher dans les plus affreuſes ſolitudes un azile contre les tentations, à qui la mort-même

paroît

paroît agréable par cette seule raison, qu'elle les retire du peril d'offencer Dieu. Ces ames saintes peuvent-elles trouver dans le Paradis quelque chose qui les touche davantage que l'asseûrance infaillible de ne plus pecher.

Mais hélas! qu'il est peu d'hommes sur la terre, qui puissent goûter cette pensée, qu'elle fera peu d'impression sur ces ames sensuelles qui passent leur vie dans des plaisirs criminels, & qui croïent qu'on ne peut être heureux & homme-de bien tout-ensemble! Cependant il faut avoûër que quelque-volupteux que soit un pecheur, ce n'est pas précisément le peché qu'il aime dans le plaisir. Saint Augustin s'accuse au second Livre de ses Confessions que dans le plus fort de ses débauches, il a esté jusqu'à cét excés de fureur que d'aimer ce qui estoit défendu, simplement parce-qu'il étoit défendu, mais il se récrie lui-même sur ce sentiment comme sur une brutalité inoûïe, il ne peut comprendre comme son cœur a esté capable de le former. *O monstrum vitæ, ô mortis profunditas, potuit ne liberè, quod non licebat, non ob aliud nisi quia non licebat.* O vie monstrueuse! ô abîme de malice! comment s'est-il pû faire, que je me sois plû dans des choses qui n'étoient pas permises, seulement parce-qu'elles n'étoient pas permises? Je suppose que je parle à des Chretiens, à des personnes qui croient un Dieu, une Eternité: cela supposé, je dis qu'il n'est point d'homme qui ne trouvât encore plus de plaisir dans le plaisir-même, s'il pouvoit être séparé du crime. Tandis qu'il vous restera encore un raïon de foi dans l'esprit, vous avez beau faire, quelque soin que vous

preniez d'étouffer les reproches de la conſience ; vous ne ſauriez empêcher que la penſée de Dieu, qui voit tout, que le ſouvenir de la mort, que la crainte de l'enfer ne vienne quelque-fois vous troubler dans vos délices. Pour goûter un plaiſir bien pur, pour former une félicité accomplie, il faudroit, pouvoir allier les plus-grans plaiſirs avec une parfaite vertu.

Or cette alliance ſe fera dans le Paradis. Les Saints ſont plongez dans des délices. au prix deſquelles toutes les nôtres ne ſont qu'amertumes ; mais cette vie délicieuſe ne les deshonore point, elle n'eſt ni criminelle, ni dangereuſe, elle eſt encore plus ſainte que ne l'a eſté leur penitence ſur la terre, & par conſéquent elle n'eſt ſujette ni à la crainte qui accompagne les plaiſirs de ce monde, ni à la confuſion qui les ſuit, ni au repentir qui eſt le fruit ordinaire, & comme le ſupplice naturel de la volupté criminelle.

Mais quand l'innocence ne ſeroit pas en nous-mêmes un auſſi grand bien, qu'elle l'eſt effectivement, on ne ſauroit nier que du moins dans les autres elle ne ſoit quelque choſe de fort aimable. Il ne ſe trouve que trop de gens qui aiment le mal, mais on n'en voit gueres, qui ne haïſſent les méchans, on les éloigne de ſoi le plus qu'on peut, on voudroit, s'il étoit poſſible, n'avoir jamais à faire qu'à des perſonnes irreprochables & d'une vertu reconnuë. En éffet, quelle douceur n'y auroit-il pas à vivre toûjours parmi des perſonnes ſages, incapables de rien faire contre la plus parfaite vertu. S'il y avoit une Ville au monde, où tous les Citoiens vécuſſent dans cette innocence,

dans cette simplicité ; dans ce desintéressement, avec la douceur & la moderation que JESUS-CHRIST demande aux Fidéles, une Ville où il ne se commît nul desordre de tous ceux que l'Evangile condanne, où l'on s'entr'aimât d'aussi bonne-foi & avec autant de tendresse, que chacun s'aime soi même, cette Ville, Chrêtiens Auditeurs, de tous les sejours de l'univers ne seroit-elle pas le plus-charmant ? Mais hélas bien-loin d'y avoir des Villes entieres, où les choses soient dans ce bel ordre, à peine trouve-t-on une famille, où il soit parfaitement observé. Nous-nous faisons tous souffrir les uns-les autres, soit à cause des naturels qui se trouvent opposez, ou de l'humeur qui n'est pas toûjours égale, ou des interêts qui sont presque toûjours contraires.

Voila la source de la plû-part de nos chagrins, & de nos peines, c'est que nous vivons parmi des hommes fort imparfaits, & pour la plûpart même assés vicieux : vous ne sauriez éloigner de vous toutes les personnes, qui peuvent troubler vôtre repos. Un enfant n'aura pas d'obeïssance, un parent vous des-honorera par sa conduite, ce mary sera débauché, cette femme imprudente ou libertine, cét ami vous traïra, ce voisin vous chicanera, ce serviteur sera insolent ou infidéle, il faut toûjourr vivre dans la défiance, toûjours être sur ses gardes, examiner toutes ses paroles, avoir pour suspects, ceux-mêmes qui ne sont auprés de vous que pour asseûrer vos biens & vos vies.

Et quand tout cela ne seroit pas, on ne peut pas être renfermé dans son domestique, on seroit bien-aise d'avoir quelque commerce avec les hommes ?

mais où trouver des compagnies, où il y ait quelque plaiſir & point de danger, ou trouver des perſonnes qui ne ſoient ni ignorantes, ni enflées de leur ſavoir? Des perſonnes vraiment raiſonnables, qui ne ſoient point ou aveuglez par leurs paſſions, ou enteſtez de leurs ſentimens? Des hommes qui aient de la pieté, & qui ne manquent pas de diſcrétion? Qui aient de la politeſſe & de la ſimplicité, qui ſachent parler & ſe taire, qui ne ſoient ni ſauvages, ni fâcheux, qui ſoient agréables & ſolides, qui aient de l'eſprit, du bons ſens, & de l'amitié?

Ajoûtez à tout cela que quelque heureux, quelque ſage même que vous ſoiez, quelque étude que vous faſſiez pour tenir vos paſſions fort ſoûmiſes, pour n'être incommode à perſonne, vous n'empêcherez pas que le monde ne ſoit rempli de gens mal-faits, mal-intentionnez, mal honêtes; il y aura toûjours des emportez qui ſe choqueront de la raiſon & de la juſtice même: des envieux à l'égard deſquels ce ſera aſſés d'être irrepréenſible, pour être entierement inſupportable, des médiſans qui prendront à tâche de noircir les plus-parfaites vertus; des eſprits malins qui ne ſe plairont qu'à nuire, qui s'étudieront à donner de méchans jours aux actions les plus-innocentes, à expliquer en mal les plus-droites intentions. *Heu mihi*, s'écrie David dans cette veûë, *Hu mihi, quia incolatus meus prolongatus eſt, habitavi cum habitantibus Cedar.* Hélas que je ſuis mal-heureux, on a reculé le terme de mon exil, me voici encore parmi les habitans de Cédar, c'eſt-à-dire, parmi des impies & des avares, parmi des orgueïlleux, & des im-

humains, il faut mal-gré-moi que j'entende leurs blaſphémes, que je ſois témoin de leur ſacrileges, que j'éprouve tous les jours leur dureté, que j'eſſuie leur humeur fiére & brutale, *quia incolatus meus prolongatus eſt, habitavi cum habitantibus Cedar.*

Jeruſalem, Sainte, & Céleſte Jéruſalem, Bienheureux Citoiens du Paradis, on ne doit plus entendre parmi vous ces ſortes de plaintes, c'eſt à cette heure, dit le Prophete, que vous devez prendre vos habits les plus pompeux, & donner toutes les marques d'une joïe parfaite, puis-que le Seigneur ne permettra jamais qu'il ſe mêle parmi vous nulle perſonne, qui puiſſe des-honorer vôtre troupe, ou alterer le-moins du monde la paix, dont vous joüiſſez. *Induere veſtimentis gloriæ tuæ Civitas Sancti, quia non adjiciet ultra; ut pertranſeat per te incircumciſus, & immundus.* Vous n'aurez plus parmi vous d'eſprit déréglé, ni d'ame impure, bien loin de pecher de deſſein formé & par malice, nul de vous ne tombera pas même par fragilité, ni par ignorance. Il n'y aura plus de ſuperbe qui vous mépriſe, plus d'ambitieux qui vous trouble, plus d'avare qui vous perſecute, plus d'envieux qui vous calomnie, plus de jaloux qui vous ſoupçonne, plus de teméraire, plus d'audacieux qui vous outrage, plus de fâcheux qui vous importune. *Nemo lædetur*, dit le venerable Bede, *Iraſcetur nemo, nemo invidet, cupiditas nulla exardeſcit, nullum ibi deſiderium honoris pulſat, aut poteſtatis ambitio.* Vôtre corps ſera tout composé de Saints, d'hommes entierement réformez, & en leurs eſprits & en leurs mœurs, ornez de toutes les

mais on n'y ſouffrira nulle des peines qui ſont deûës aux pechez, c'eſt le ſecond poinct.

C'eſt ici une partie du bon heur des Saints qui ne paſſe point nôtre intelligence, nous n'avons rien ici-bas qui nous puiſſe aider à concevoir les biens inéfables, dont ils jouiſſent, mais pour les maux dont ils ſont exémts, hélas nous ne les connoiſſons que trop par nôtre propre expétience; C'eſt pourquoi comme on a jugé que pour ſe former quelque idée de Dieu, on ne pouvoit mieux faire que de le conſidérer comme un étre exemt des défauts de tous les autres, de même pour comprendre en quelque ſorte le bon-heur de l'autre vie, la voie la plus ſeure à mon ſens, la-moins ſujette aux illuſions, c'eſt de penſer qu'elle eſt affranchies de toutes les miſeres de celle-ci. Les douleurs, les maladies, la mort, n'ont eſté introduites dans le monde, que pour en punir les deſordres; tous ces maux nous ſont venus avec le peché. Or comme le peché n'entrera jamais dans le Paradis; tous ces maux en ſeront bannis éternellement.

Nous voila tout-d'un-coup déchargés d'un grand fardeau. Qui pourroit jamais conter toute les miſeres, dont cette malheureuſe vie eſt affligée? Tout ce qui afflige le corps, tout ce qu bleſſe le cœur, tout ce qui nous cauſe de la honte, tout ce qui nous peut donner de l'inquietude en-un mot toute douleur ſoit ſpirituelle, ſoit ſenſible; tout-cela, dis-je, n'approchera point du ſejour des Bien-heureux. Combien de défauts naturels & à l'exterieur, & dans l'ame, qui ſont comme des Croix où nous naiſſons attachez, & dont nous ne ſaurions nous défaire; tous ces défauts

ſeront corrigez dans le Paradis ; toutes les tailles y ſeront droites & aiſées, tous les traits agréables & reguliers, tous les membres ſaints, tous les temperamens inalterables, tous les eſprits pénétrans & délicats. Pauvres gens ! qui êtes ici le rebut du monde & comme les eſclaves des riches, aïez un peu de patience, les choſes prendront bien un autre face en la Cité Sainte, vôtre naiſſance ne vous y fera point de tort, & ces grans qui vous mépriſent y tiendront pour la plû-part un rang bien inferieur au vôtre. Mais du-moins n'y ſouffrirez-vous plus, ni faim ; ni ſoif, ni ſommeil, ni laſſitude ; le froid dont vous avez tant de peine de vous défendre, le chaud qui vous rend le travail ſi rude, la pauvreté qui vous eſt une ſource inépuiſables de toutes ſortes de miſeres, tout cela eſt exclu du Paradis pour toûjours. Le jour & le prin-tems y ſont éternels, nul objet n'y choque la veûë, nul ſon n'y bleſſe l'oüie, toutes les odeurs y ſont douces, l'air qu'on y reſpire eſt toûjours parfumé, nul beſoin, nul deſir inquiet, nul ſouvenir du paſsé, nulle crainte de l'avenir n'y viendra troubler vôtre joïe. Beniſſez vôtre Dieu Sainte Cité de Sion, dit le Prophete David : parce qu'il ne s'eſt pas contenté de fermer, & de fortifier toutes vos portes, il a élevé ſur vos frontiéres les plus reculées, comme un rempart, une muraille de paix, à la faveur de laquelle vous vous raſſaſierez de la fleur du froment, c'eſt-à-dire, des plus-pures délices du Ciel, ſans être ſujette aux alarmes, ni aux fatigues à quoi nous ſommes tous expoſez en cette vie. *Lauda Deum tuum Sion, quoniam confortavit ſeras portarum tuarum : poſuit fines tuos pa-*

cem, & adipe frumenti ſatiat te.

Dites-moy, Meſſieurs, ce qui vous fait aujourd'hui le plus de peine, rappellez un peu en vôtre eſprit tous les ſujets que vous croiez avoir de vous affliger. Vous n'avez-pas de bien, on vous mépriſe, on ne connoît pas vôtre mérite; vous avez des dettes, des procez, des ennemis, vôtre ſanté eſt foible, vous êtes ſujet à des douleurs fort aiguës de dents, de tête, de reins, d'eſtomac, je ne puis pas vous promettre la fin de vos maux dés cette vie, peut être en avez-vous juſqu'au tombeau; mais levez les yeux au Ciel, c'eſt-là que vous ſerez déchargé de toutes ces Croix, c'eſt-là infailliblement que vous aurez des tréſors immenſes, dont perſonne ne vous diſputera la poſſeſſion: c'eſt-là que vous ſerez aimé & conſideré de tout le monde, vous y ſerez hors d'atteinte à toutes les maladies. Préſentement ou vous manquez d'emploi, ou ceux que vous avez ne vous plaiſent pas, ils ſont ou trop ennuïeux, ou trop fatiguans, ils demandent trop d'aſſiduité & trop de contrainte. Eh bien dans le Paradis vous ne vous occuperez qu'à des choſes agréables, vous y joüirez d'une oiſiveté honorable, & accompagnée de mille plaiſirs; les ſiécles y paſſeront comme des momens, & les plaiſirs y auront tous les jours un nouveau goût. Femme Chrétienne vous avez perdu vôtre enfant, vôtre mary, vôtre bonne amie, vous retrouverez toutes ces perſonnes dans le Paradis, elles vous y attendent pour vous embraſſer, pour vous y faire part de leur bon-heur; vous y verrez, vous y aimerez tout ce que vous aurez aimé ici bas d'un amour raiſonnable & legitime. Enfin vôtre âge

eſt ſur le retour ; la vie n'a plus de douceurs pour vous, & cependant la mort vous éfraïe ? Dans la Jeruſalem céleſte on vit une vie qui ne finit point ; une vie glorieuſe & immortelle. *Et mors ultra non erit, neque luctus ; neque clamor, neque dolor erit ultra.*

Que ſi même dés cette vie, c'eſt ici une reflexion de l'admirable S. Jean Chriſoſtôme, ſi dés cette vie quelque miſerable qu'elle ſoit, il ſe trouve des perſonnes qui joüiſſent d'une paix parfaite, ſi mal-gré les douleurs & les autres averſitez dont la Divine Providence prend quelque-fois plaiſir d'éprouver les gens de bien, on en voit qui ne laiſſent pas de conſerver au fond de leur cœur, & de faire éclatter même au dehors une joïe inalterable : Que ſera-ce lors-que toutes les douleurs, toutes les épreuves auront ceſſé ? De quel bon-heur ne joüirez-vous-point dans le Paradis, ames Saintes ? On vous voit ſupporter avec joïe les plus-penibles travaux, vous-vous faites des plaiſirs de tout ce qui déplait à la nature, les plus-grandes auſteritez, les mortifications les plus cruelles ont pour vous quelque choſe de delicieux, parce qu'un peu d'amour les aſſaiſonne ? Que ſera-ce lors-que cét amour ſera monté à ſon comble, & que le tems de la penitence ſera paſſé : que ſera-ce lors-que vous aurez en vous-même ce qui pourroit adoucir les plus-grans maux & que tous ces maux ſe ſeront évanoüis.

Mais je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, de faire un moment de reflexion ſur ce que j'ai dit, que non ſeulement tous les maux de cette vie, mais que la mort-même n'aura jamais d'entrée dans le Ciel. C'eſt un avantage qui mérite bien d'être

conſideré un peu plus à loiſir, ſur tout par les grans & par les riches du ſiécle. On dit qu'il eſt peu d'hommes quelque miſerables qu'ils ſoient, à qui il ne fâche de mourir, mais pour ceux que leurs richeſſes & leur qualité exemtent de la plû-part des maux de la vie, qui peut dire combien la préſence de la mort leur fait de peine? Quel ſeroit vôtre bon heur, Grans du monde, avec quel ſurcroît de plaiſir ne goûteriez-vous point ces honneurs, & ces délices qui vous accompagnent par tout, ſi cela ne devoit jamais finir, s'il n'y avoit point de tombeau pour vous; ſi vous ne ſaviez pas que la mort vous traitera un jour, comme elle traite les plus-vils eſclaves, qu'elle vous dépoüillera, qu'elle vous défigurera, qu'elle vous donnera en proye aux vers & à la pourriture comme les derniers de vos ſujets? Le monde vous eſtime bien-heureux, mais quel comble de felicité, ſi on pouvoit ôter cette épine de vôtre Couronne! Quand le Paradis n'ajoûteroit à vôtre fortune préſente que le privilege de cette glorieuſe immortalité, tout-de-bon ne croïez-vous point que le Paradis ſeroit digne de tous vos deſirs? être Roi, être Prince, être des premiers d'un grand Roïaume, & ne vieillir point, ne mourir jamais, voila ce me ſemble, juſqu'où peut aller vôtre ambition.

Or je dis, que dans le Ciel cette ambition ſera entierement ſatisfaite. Pardonnez-moi, Seigneur, ſi parlant de la gloire de vos Saints, je la compare à celle des Rois & des Princes de la terre: Nous n'avons point d'image plus-éclatante, pour repréſenter aux hommes cette gloire incompréenſible; je ſai que les plus-grandes Cours de l'Univers ne

ſont rien en comparaiſon de la Cour Céleſte ? Mais je dis que dans le Ciel avec que tout ce qu'on peut imaginer de grandeurs & de plaiſirs, on ne ſera point ſujet ni à craindre, ni à voir la fin de ſon bon heur. Ie dis que le Soleil qui luit dans le Paradis, n'eſt point un Aſtre mobile, qui s'éloigne, ou qui ſe cache aprés quelque tems, & qui par ſes revolutions marque le nombre ni des jours, ni des années. C'eſt une lumiere fixe qui ne fait qu'un ſeul jour, lequel ne finit jamais ; Je dis que quelque avancé que l'on ſoit en âge, on y rajeunira infailliblement, & que cette ſeconde jeuneſſe ne paſſera point : En un mot, qu'on y joüira d'une ſanté éternelle, qu'on n'y éntendra plus parler ni de vieilleſſe, ni de mort. *Et mors ultra non erit.*

Voila un article de nôtre Foi, Meſſieurs, mais n'eſt-il pas vrai que la plû-part des gens, ou ne le croient pas, ou n'y ſongent gueres. Car ſi on le croioit ; ſi l'on y penſoit un peu, que ne feroient point pour aller au Ciel ces perſonnes, qui par tant de contraintes & tant d'artifices, s'eforcent de retenir je ne-ſai quelle fleur de beauté que l'âge emporte mal-gré elles ? Que ne feroient point pour aller au Ciel ceux qui craignent ſi fort de mourir, ceux qui pour vivre un peu plus-long-temps ſe condamnent à un regime ſi auſtére, renoncent preſqu'à toutes les douceurs de la vie. Mon Dieu, vous nous offrez une vie bien-heureuſe & éternelle; & comme ſi nous-nous défions de vos promeſſes, ou que nous oubliaſſions nos deſirs les

plus-naturels, nous continüons de vivre, comme s'il n'y avoit point de vie à eſperer aprés celle-ci.

Paſſons s'il vous plaît au troiſiéme poinct, qui eſt le troiſiéme avantage de la Cité Sainte, lequel conſiſte en ce que n'y aïant plus nul peché, ni par conſequent nulle des peines deûës au peché, il ne peut non plus y avoir des bornes aux récompenſes qu'on y prépare à la vertu, c'eſt le dernier poinct.

Il eſt certain, qu'il n'eſt rien de plus-naturel à Dieu que la volonté de faire du bien, on peut dire qu'elle égale au-moins ſa puiſſance, & que ſi rien ne retenoit ſa bonté, comme rien ne peut réſiſter à ſon pouvoir, il ne pourroit s'empêcher de nous faire part de ſes tréſors avec des profuſions incroïables, mais le peché s'oppoſe par tout à cette généreuſe inclination. Il y-a des gens-de bien dans le monde, cela eſt vrai, il y-en a même beaucoup plus qu'on ne croit pas, mais ils ſont par tout mélez avec les méchans: & comme il ne faut qu'un Saint, pour empêcher que Dieu n'éclate contre les pêcheurs avec toute la ſeverité de ſa juſtice; auſſi un ſeul pêcheur eſt capable de fermer les ſources de ſa liberalité envers ſes amis les plus-fidéles. La priére de Moïſe lioit les bras du Seigneur en ſa plus-grande colere, Mais combien de fois le peché d'un Prince & même d'un ſimple Soldat l'a-t-il obligé de ſuſpendre les effets de protection ſur ſon peuple bien-aimé.

Et non-ſeulement il y-a toûjours des méchans parmi les bons, mais dans la plû-part-même des

bons tandis-qu'ils ſont en cette vie, il y-a toûjours quelque petite tache qui ſoüille leur vertu, quelque legére imperfection qui la ternit: de ſorte que Dieu ne trouvant pas en eux une pureté proportionnée à l'excellence de ſes dons, il eſt comme contraint de ſe moderer, & de retenir dans des bornes fort étroites, la paſſion qu'il a de ſe communiquer à ſes creatures. C'eſt pour cela que la grande Sainte Thereſe, cette Sainte ſi judicieuſe & ſi éclairée diſoit en gemiſſant, que même entre les perſonnes d'une grande pieté, il y-en avoit tres-peu, qui en donnant beaucoup à Dieu, n'accordaſſent encore quelque choſe à la nature; que'les tenoient preſques toutes à la terre, du-moins par un filet, & qu'on ne ſauroit dire ni le nombre, ni le prix des bienfaits auſquels ce petit lien, cét atome d'amour-propre fermoit l'entrée.

Or, Meſſieurs, dans le Paradis cét obſtacle qui s'oppoſe ici-bas à la liberalité divine, ſera entierement levé, la ſeparation des bons & des mauvais aura été faite, toute l'ivraie aura eſté jettée au feu, la Pénitence ou le Purgatoire auront conſumé dans les Elûs juſqu'aux plus petits pechez. Concevez-donc, s'il eſt poſſible, avec quelle impetuoſité & quelle abondance ce torrent ſi rapide, cette divine liberalité ſe répandra ſur les Bienheureux. Il eſt étrange de voir avec quelle rigueur Dieu exerce ſa juſtice ſur les dannez. Toutes ſortes de tourmens, tous les maux unis enſemble, nul mélange de bien, nulle conſolation, nul rafraîchiſſement, pas une goute d'eau, pas un moment de relâche, toûjours brûler, & tout cela pour toûjours, Dieu d'amour & de bonté, qu'eſt-ce qui

peut vous obliger à une si grande rigueur ? vous qui êtes le Pere des misericordes & de toute consolation. Chrêtiens Auditeurs, c'est que dans l'Enfer Dieu ne voit que des objets de haine, & il n'y voit que le peché tout pur, sa colere, n'y trouve nul obstacle, pas une larme, pas un seul mouvement de veritable repentir, tout ce qui y est l'irrite, & l'anime à la vengeance. Que si nôtre Dieu qui ne se vange qu'à regret, & qui par lui-même n'a nulle pente à la severité, qui n'est pas même juste de son fond, comme parle S. Augustin; mais seulement par la necessité de punir que lui impose nôtre malice ; si, dis-je, il ne laisse pas d'user d'une si grande rigueur, lors-que rien n'arrête sa justice, je vous laisse à penser, combien il sera magnifique, avec quelle profusion il repandra ses faveurs, lors-que rien ne s'opposera à sa liberalité, au desir naturel & infini qu'il a de faire du bien.

J'ai dit que dans le Ciel rien ne s'opposera à la libéralité de Dieu, j'ajoûte que toutes choses le porteront à la magnificence, & que sa justice elle-même s'accordera en ce point avec sa bonté. C'est ici une consideration qui me donne une grande idée du Paradis, & il me semble qu'elle doit faire le même effet sur tout le monde.

Vous avez oüi parler mille-fois de la grandeur de l'ancienne Rome, il est vrai qu'on n'a jamais rien vû qui ait égalé ni la majesté de son Senat, ni la magnificence de ses bâtimens, ni la splendeur de ses triomphes, ni le luxe de ses jeux & de ses fêtes publiques : On ne sçauroit dire combien de Provinces on avoit dépoüillées pour embélir cette seule Ville: on y avoit apporté tout ce qu'il y-avoit

de rare & de précieux dans tout le reſte du monde. Ses Citoïens étoient parvenus à un ſi haut dégré de puiſſance, qu'ils s'eſtimoient tous plus que des Rois. S. Auguſtin confeſſe, qu'une des choſes qu'il auroit ſoûaité avec plus de paſſion, ç'auroit eſté de voir cette Capitale de l'Univers en un état ſi floriſſant, mais pour-quoi tant de gloire, tant de richeſſes, pour quoi une ſi grande proſperité? Tout cela, Meſſieurs ſi nous en croions le même S. Auguſtin, étoit pour récompenſer, je ne-ſai quelles vertus morales, dont quelques-uns d'entre eux avoient donné des exemples. Je ne dis point que ces vertus étoient mélées d'un nombre incroïable de vices horribles, que ces Païens vertueux ne laiſſoient pas d'être ſuperbes, ambitieux, idolâtres, je dis que ces vertus n'étoient elles-mêmes, pour la plû-part que des vices ſpecieux, que n'étant pas animées de la grace, ce n'étoit tout au-plus que des ombres & des fantômes de vertu. Cependant le Seigneur ne les a pas laiſſées ſans récompenſe, & vous voïez avec quelle profuſion de biens temporels il a païé des actions ſi imparfaites, & où il n'avoit nulle part. Que fera-t'il donc lors-qu'il voudra récompenſer de veritables vertus, des vertus ſurnaturelles & héroïques?

Repréſentez-vous, s'il vous plaît, les tourmens horribles, que douze ou treize millions de Martirs ont enduré pour l'amour de JESUS CHRIST. R'appellez en vôtre memoire tant de Princes, tant de grans Seigneurs & de grandes Dames, qui ont ſacrifié & leur fortune & leurs eſperances, & leur vie-même au deſir de plaire à Dieu. Combien de jeunes Chrêtiennes ont préferé une mort cruelle & honteuſe

honteuſe à tout ce que la paſſion, jointe au faux zele des Tirans, pouvoient leur offrir d'honneur & de bien, pour les ſeduire. Combien de meres ont exôrté leurs propres enfans à ſe laiſſer déchirer & brûler tout vifs, & les ont preſentez-elles mêmes aux bourreaux, qui les cherchoient pour les égorger. Jettez les yeux ſur ces vaſtes ſolitudes, où l'on a vû quelque-fois juſqu'à quatorze ou quinze mille Solitaires vieillir ſous la haire & ſous le cilice, paſſer les ſoixante & quatre-vints années dans une penitence affreuſe, & dont le ſeul recit nous fait peur. Repaſſez un peu dans vôtre eſprit ces prodiges de force & de conſtance, dont les vies de nos Saints ſont toutes remplies. Les heritages vendus & diſtribuez aux pauvres, les Couronnes & les Empires abandonnez, pour embraſſer une vie obſcure; la Virginité conſervée au milieu des Cours les plus corrompuës, conſervée même dans le Mariage & juſques dans le Lit Roial, tant de victoires ſignalées remportées ſur les plus violentes paſſions, tant de ſacrifices ſi pénibles à la nature, où le cœur s'eſt laiſſé comme déchirer, pour obéïr à la volonté de Dieu. Rien de tout cela n'a eſté recompenſé ſur la terre, c'eſt dans le Paradis que le Seigneur s'eſt réſervé de couronner des vertus ſi parfaites & ſi difficiles, c'eſt là qu'il doit combler les deſirs de ces grandes ames, qui n'ont eû que du degoût pour tout ce que la vie a de plus-charmant, qui n'ont pû être raſſaſiées par tout ce qu'il y a de biens & de plaiſirs dans le monde, qui n'auroient pas daigné faire un pas, pour aquerir l'empire de l'univers. C'eſt-là qu'il doit reconnoître ces fidéles ſerviteurs, qui l'ont aimé ſans re-

lâche, qui ſe ſont conſumez pour ſa gloire, qui auroient donné mille-vies plû-tôt que de lui déplaire le-moins du monde. Ce Dieu ſi riche, ſi bien faiſant qui a usé d'une ſi grande liberalité, quand il s'eſt agi de paier les fauſſes vertus des infidéles, qui fait du bien à ſes plus-mortels ennemis, que fera-t-il pour ſes Eleûs, pour ſes Saints, pour ſes Bien-aimez? Ce qu'il fera, Meſſieurs, on peut dire qu'il ne gardera nulles meſures dans la récompenſe qu'il leur donnera; non ſeulement il partagera avec eux tous ſes biens, mais il ſe donnera lui-même à eux ſans réſerve. Je ſerai moi-même vôtre récompenſe, nous dit-il, par ſon Prophete. *Ego ero merces tua magna nimis.* Cette communication que Dieu fera de ſoi-méme aux Bien-heureux, ſe fera par la connoiſſance, & elle ſera ſi parfaite, qu'elle produira dans les Saints une parfaite reſſemblance avec la Divinité. *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum ſicuti eſt.* Comme nous le verrons tel qu'il eſt, nous ſerons ſemblables à lui, impeccables comme-lui, immortels, impaſſibles comme lui, libres, puiſſans, tranquiles, heureux comme-lui, & du même bon-heur que lui & pour autant de tems que lui. *Similes ei erimus quoniam videbimus eum ſicuti eſt.* De-plus cette veûë de Dieu cauſera à l'ame des extaſes, des tranſports de joie & d'amour, dont toute l'éloquence humaine ne ſauroit exprimer ni la violence, ni la douceur. On en peut conjecturer quelque choſe parce-que je m'en vais dire.

Lorſqu'il plait à Dieu de ſoulager un peu ſes ſerviteurs dans les travaux de cette vie, il fait luire à leur eſprit certaines lumiéres, qui leur décou-

vrent ou quelqu'une de ſes divines perfections, ou quelque verité Chrétienne. Ces lumiéres quelque-brillantes qu'elles puiſſent être, ſont toûjours mélées de beaucoup d'obſcurité, ce ſont des graces qui augmentent la Foi, mais qui ne changent pas ſa nature, qui eſt d'être ſombre & tenebreuſe; & néanmoins ces divines illuſtrations cauſent à l'ame de ſi grans plaiſirs, que quand il n'y-auroit pas de Paradis à eſperer, tous ceux qui les ont goûtez proteſtent, qu'ils n'héſiteroient pas à la préferer à toutes les douceurs de cette vie. Saint François de Borgia qui avoit quitté de ſi grands biens & de ſi grandes eſperances, diſoit qu'un quart-d'heure de tems paſſé à l'Oratoire, le paîoit avec uſure de tout ce qu'il avoit laiſſé au monde, auſſi ne ſortoit-il de l'Oratoire qu'à regret, & ſeulement aprés ſept ou huit heures d'Oraiſon. Voiez le grand S. Anthoine au milieu de ſon Deſert, aprés avoir paſſé toute la nuit à genou, lors que le Soleil ramene la joïe au reſte du monde; il ſe plaint de ce qu'il vient troubler la ſienne, en interrompant ſon entretien avec Dieu. Sainte Téreſe au vint-huitiéme chapitre de ſa vie, dit qu'elle a long-tems cherché des expreſſions pour faire comprendre quelque choſe de ce qui ſe paſſoit en ſon ame, lorſ qu'elle recevoit ſes faveurs, mais qu'enfin elle a reconnu qu'elles étoient inéfables: que tout ce qu'elle en peut dire, c'eſt qu'elles lui ont fait perdre le goût de tous les autres plaiſirs, que depuis-qu'il a plû à Jesus-Christ lui faire voir quelques raîons de cette clarté qui l'environne dans le Ciel, tous les Aſtres & le Soleil-même ne lui ſemblent verſer que des ombres ſur la terre; que tous les

hommes paroiſſent à ſes yeux comme de triſtes fantômes : qu'elle ſe meurt d'ennui du moment que ces ſortes de délices lui ſont ſouſtraites, & que quand elle y eſt plongée, il s'en faut peu qu'elle ne meure de plaiſir.

Que ſera-ce donc, ô mon Dieu, lors-que toutes les tenébres étant diſſipées, & tous les voiles tirez, nous vous verrons tel que vous êtes, tel que vous vous voïez vous-même ? Quel torrent de volupté, lorſ-que vous depliérez tous vos tréſors, que toutes vos beautez paroîtront dans leur plus-grand jour, qu'on ſera frappé en même tems de l'éclat de toutes vos perfections infinies ? Quel plaiſir de contempler cét Etre immenſe, éternel, incompréenſible ? cét Etre qui eſt la ſource de tous les autres, qui les renferme tous, & qui eſt infiniment élevé au-deſſus de tout ? de voir en lui clairement & ſans crainte d'illuſion, toutes les veritez naturelles & ſurnaturelles, les cauſes de tous les effets, les raiſons de tous les évenemens, tous les deſſeins, tous les reſſorts de la providence ? Mais quelle douceur de pénetrer juſques dans le cœur de Dieu, d'y découvrir les pensées amoureuſes, les tendres mouvemens qu'il a bien daigné avoir pour nous durant l'éternité ? Quelle douceur de ſe convaincre de ſes propres yeux qu'on en eſt aimé, & d'y lire le decret immuable qu'il a formé de nous aimer éternellement.

Mon Dieu ! d'où vient que nous ſommes ſi frois & ſi lâches ? ſont-ce-là des biens à mépriſer ? Quoi cette aimable, cette paiſible innocence, cette compagnie de perſonnes ſi raiſonnables, ſi ſpirituelles, ſi accomplies, cét éloignement de toutes ſortes de

maux, cette precieuſe immortalité, ce comble de biens & de plaiſirs, ces profuſions, ces derniers effors de la toute-puiſſance, & de la liberalité de Dieu: le Paradis, le chef-d'œuvre de celui à qui le Ciel & les Etoiles n'ont coûté qu'une parole, qui a fait en ſe joûant & l'Aurore & le Soleil, le Palais du Createur, de celui qui pare la terre, la demeure de ſes ennemis, qui la pare, dis-je, au printems avec tant de ſoin & tant de magnificence: tout-cela ne merite-t-il point un peu plus d'ardeur, un peu plus d'empreſſement que nous n'en avons? S Grégoire le Grand au livre quatriéme de ſes Dialogues, le Venerable Bede, le Cardinal Bellarmin & pluſieurs autres grans Docteurs, aſſeûrent que dans le Purgatoire, il y-a un lieu particulier, où l'on ne ſouffre point d'autre peine qu'un extrême deſir de poſſeder Dieu, & que ce lieu eſt deſtiné pour les ames, qui dans cette vie n'ont pas aſſez ſoûaité un ſi grand bien. Si cela eſt, s'il y-a un Purgatoire pour ceux qui ont deſiré froidement le Paradis, à quel ſupplice doivent s'attendre ceux qui ne daignent pas même y ſonger, ceux qui ne veulent rien faire pour y parvenir; ceux qui le mepriſent, ceux qui traitent de chimeres, & de viſions tout ce qu'on leur en peut dire; ceux enfin qui prefereroient de tout leur cœur, de vivre éternellement ſur la terre, à tout ce qu'il peut y avoir de biens, & de plaiſirs dans la Bien-heureuſe Eternité? Car il faut l'avoûër, il n'eſt que trop vrai ce qu'on a dit, que le monde eſt plein de gens qui renonceroient volontiers à toutes les pretentions qu'ils ont au Ciel, s'ils étoient aſſeûrez de n'aller point en Enfer. Vous-mêmes examinez-vous un peu

ſur ce point, vous mettriez-vous beaucoup en peine de voir Dieu, ſi vous pouviez être éternellement ce que vous êtes ? n'eſt-il pas vrai qu'en ce cas le Paradis n'auroit pas de fort-grans attraits pour vous ? Cela eſt étrange, ſans doute, mais voici qui eſt bien plus-étrange encore : non ſeulement nous préfererions de vivre éternellement ſur la terre, à l'avantage de vivre éternellement dans le Ciel, mais ce peu de vie que nous avons ici-bas toute courte, toute fragile qu'elle eſt, nous ne laiſſons pas de la préferer à la vie, à la felicité éternelle, dans le choix que nous avons de joûir durant quelques jours, de je ne ſai quel bon-heur, ou de commencer dans peu de jours un bon-heur qui n'aura jamais de fin ; on choiſit de ſens froid cette felicité vaine & paſſagere, on n'heſite pas à perdre celle qui n'eſt point ſujette à la mort, on ſe détermine à n'avoir jamais de Paradis. *Pro nihilo habuerunt terram deſiderabilem.* Ils ont comté pour rien la terre promiſe, la terre de benediction, l'éritage des enfans de Dieu, le prix de tant de travaux, l'objet de tant de veux & de tant de larmes. *Pro nihilo habuerunt terram deſiderabilem.*

Grans Saints qui êtes déja dans la gloire ! que dites-vous d'un aveuglement ſi déplorable ? ne vous fait-il pas grand' pitié ? Car enfin vous voiez, vous poſſedez déja ce que nous pourrions poſſeder avec vous ; & d'ailleurs vous ſavez ce qui nous lie à la terre, ce qui nous fait mépriſer vôtre bon heur. Oûi, Meſſieurs, les Saints nous regardent en pitié du haut du Ciel, & ne peuvent déplorer aſſez nôtre folie. Pauvres inſen-

ſez, diſent-ils, hélas ſi vous ſaviez ce que vous perdez ? ſi vous ſaviez ce que vous pourriez aquerir en ce peu de temps que Dieu vous donne, & que vous laiſſez couler inutilement ; ſi vous ſaviez ce que vous pourriez achêter avec cet argent qui s'enroüille dans vos coffres ! ſi vous ſaviez ; ah ! ſi vous ſaviez en quelle Roïale Cour, en quelle brillante Compagnie vous donneroit entrée un peu de retraite & de ſolitude ! ſi vous voïez comme nous le voïons, de quels feſtins on récompenſe ici quelques jeûnes ! de quels concerts de Muſique, de quels parfums on y paie un peu de mortification ! quels treſors on reçoit pour une petite aumône ! Vous nous appellez bien-heureux, & certes vous avez bien raiſon de le faire ; nous le ſommes en effet plus que vous ne le ſauriez croire, plus que nous ne ſaurions dire, infiniment plus que nous ne l'aurions eſperé. Mais que vous êtes mal-heureux de renoncer à un ſi grand bon-heur pour ſi peu de choſe. Il ne tient qu'à vous d'être ce que nous ſommes, & plus encore que nous ne ſommes ; vous avez la clef du Ciel entre les mains ; vous avez, pour-ainſi-dire, l'or & les diamans à diſcretion, vous pouvez vous placer auſſi-haut que vous voudrez : vous pouvez vous faire une couronne auſſi riche qu'il vous plaira : & vous ne profitez point de vôtre avantage ! Que ne ferions-nous point, ſi nous étions encore ce que vous êtes ? Mais vous-mêmes, que ne feriez-vous pas, ſi avec le tems qui vous reſte, vous aviez encore les connoiſſances que nous avons ?

Courage, Ames Saintes, dont la vie eſt un exercice continuël de penitence & d'auſterirez; laiſſez, laiſſez le monde en ſa fauſſe joïe, avoir pour vous une vaine & fauſſe compaſſion. Ne vous laſſez point de pleurer & de ſouffrir: non vous n'en ſauriez faire aſſez pour arriver où nous ſommes parvenus? *Non ſunt condignæ paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Et vous pauvres affligez que la providence a comme donnez en proie aux perſécutions, aux maladies, à la pauvreté, ah! gardez-vous bien de vous plaindre, le Seigneur ne pouvoit mieux vous témoigner qu'il vous aime: nous voïons ici les triomphes qu'on prépare à vôtre perſevérance, que de délices que de gloire pour un peu de douleur & d'humiliation! *Gaudete & exultate*; C'eſt peu de ſouffrir ſans murmurer, quelque-grans que ſoient vos maux; Vous avez ſujet de vous réjoüir & treſſaillir de joïe, dans la veûë du bon-heur immenſe que ces mêmes maux vous procureront. *Quoniam merces veſtra copioſa eſt in Cœlis.* Grans Apôtres, glorieux Martirs, invincibles Confeſſeurs, Saintes Vierges, illuſtres Anachoretes, charitables Protecteurs des hommes qui ſont encore dans le peril? Ce n'eſt pas aſſez de vos Conſeils; ni de vos exemples, nous avons encore beſoin de vos Priéres, vous connoiſſez nôtre foibleſſe & les forces de nos ennemis: obtenez-nous les ſecours que vous ſavez nous être ſi neceſſaires. Obtenez-nous la grace d'avoir toûjours devant les yeux, & ce que vous avez fait pour Dieu, & ce que Dieu fait pré-

ſentement pour vous ; afin que vos bons exemples nous apprennent, comment-c'eſt que nous devons vivre, & que la veûë de vôtre récompenſe nous anime à vivre comme nous devons. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON III.

POUR LE JOUR

DES MORTS.

Si quis Sermonem meum ſervaverit, mortem non guſtabit in æternum.

Celui qui gardera ma parole, ne goûtera point la mort. S. Jean chap. 8.

La mort quelque-terrible qu'elle ſoit en elle même ne peut-être fâcheuſe à l'homme de-bien, qui ne voit rien á craindre dans le tems paſſé, & a ſujet de ſoûaiter l'avenir.

C'Eſt une queſtion aſſez curieuſe que celle que Saint Auguſtin a proposée au troiſiéme livre de la Cité de Dieu chapitre quatriéme. Il demande pour-quoi c'eſt que Dieu nous aïant affranchis du-peché par les merites de ſa Mort, il

ne nous a pas délivrez en même tems de la mort, qui n'avoit eſté introduite dans le monde que pour être un châtiment du peché. Il ſe répond à lui-même, que c'eſt pour éprouver davantage nôtre Foi, & l'eſperance que nous avons d'entrer par la réſurrection dans une vie immortelle. On pourroit peut être encore dire, qu'en nous exemtant de la crainte de mourir, le Seigneur auroit ôté aux ames foibles un des plus preſſans motifs, qu'elles aient, pour ſe détâcher des choſes terreſtres & paſſageres, & aux grandes ames la plus belle occaſion de ſignaler leur amour. Si JESUS mourant pour nous, nous avoit rendu le privilége de nôtre immortalité, il ſe ſeroit privé lui-même de la gloire qu'il a receûë par la conſtance de tant de Martirs; & je ne ſai, ſi nous aurions vû les deſerts peuplez de tant d'illuſtres Solitaires, qui ont mépriſé à la ſeule veûë du tombeau, tout ce qu'ils prévoioient que la mort leur devoit ravir.

Quoi qu'il en ſoit, cette peine de la déſobeïſſance d'Adam, qui nous eſt reſtée aprés l'expiation de ſon crime, ne fait point de tort à la gloire du Rédempteur. Il eſt vrai qu'il n'a pas tout-à-fait détruit la mort, mais pour rendre la rédemption accomplie, c'étoit aſſez qu'il la vainquît, qu'il la deſarmât, qu'il lui ôtât, pour-ainſi-dire, tout ce qu'elle avoit d'amer & de mauvais goût; c'étoit aſſez qu'à l'égard de ceux qui doivent profiter du ſacrifice de la Croix, elle n'eût plus rien de penible, ni de rebutant, & que bien loin d'être un ſupplice pour les Juſtes, ils y pûſſent recevoir la premiere récompenſe de leur vertu. Il me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, que la grace de JESUS-

CHRIST, a produit cét effet, & qu'elle le produit encore tous les jours; c'eſt ce que JESUS-CHRIST lui-même nous veut faire entendre, ſi je ne me trompe, par les paroles de l'Evangile que j'ai proposées. *Si quis Sermonem meum ſervaverit, mortem non guſtabit in æternum*, il ne dit pas préciſement que celui qui gardera ſa Parole ne mourra point, mais qu'il ne goûtera point la mort, comme s'il vouloit dire, qu'elle n'aura rien de fâcheux pour lui, qu'il n'en ſentira pas l'amertume. Il m'eſt aiſé, Meſſieurs, de juſtifier la verité que je tire de ce texte. Je fis voir il n'y a pas longtems le bon-heur qui accompagne la vie des gens-de-bien, je ſerai bien-aiſe de vous montrer aujourd'hui, qu'ils meurent encore plus-doucement qu'ils n'ont vécu, & que comme la grace applanit toutes les difficultéz qui ſe rencontrent dans la pratique de la piété, auſſi la piété pratiquée avec perſévérance, adoucit tout ce qu'il y a de plus-rude, & de plus-inſuportable à la mort. Ne m'abandonnez pas Divin Eſprit dans une occaſion, qui me paroît ſi avantageuſe pour la ſantification de ceux qui m'écoutent, aïez égard aux priéres de MARIE, dont nous emploions le credit auprés de vous, & que nous allons ſalüer avec l'Egliſe. *Ave Maria.*

Il eſt difficile de bien perſuader aux pecheurs; que la vie des Saints eſt une vie fort heureuſe, mais il me ſemble que tout le monde eſt aſſez perſuadé de la douceur de léur mort. C'eſt pour cela que les plus-impies, qui ont tant d'horreur de vivre comme eux, ſoûhaitent néanmoins de mourir comme eux, *mortem ſpiritualium optant ſibi etiam*

carnales, quorum tamen vitam abhorrent, dit le Devot Saint Bernard. Et en effet, la choſe eſt ſi claire & ſi viſible, que pour peu qu'on y veuïlle faire de reflexion, on ne peut manquer d'être convaincu de la verité. Deux veûës occupent entierement l'eſprit d'un homme, qüi ſent aprocher ſa derniere heure. Comme il ſe trouve alors entre le tems & l'éternité, toutes ſes pensées ſe partagent entre le tems qui va finir, & l'éternité qui va commencer. Il jette un regar ſur ce qu'il a eſté, & un autre ſur ce qu'il doit être; & ſelon ce qu'il voit dans le paſſé, & ce qu'il prévoit dans l'avenir, il ſe trouve plongé ou dans la douleur ou dans la joïe. Cela ſuposé je dis, que la mort quelque-terrible qu'elle ſoit en elle-même, ne peut être facheuſe à l'homme de bien, qu'elle ne peut lui cauſer le moinde trouble, parce-que de quelque côté qu'il porte la veûë, ſur le tems paſſé, ou ſur le tems avenir, il ne découvre rien de triſte, rien qui ne ſoit capable de le conſoler. S'il enviſage le paſſé, il n'a nul ſujet de craindre la mort; je vous le ferai voir dans le premier poinct de ce diſcours; s'il conſidere l'avenir, il a même ſujet de la ſoûaiter, je le prouverai en la ſeconde partie. Ce ſera tout l'entretien d'aujourd'hui.

Il eſt certain que la perte de tout ce qu'on a aimé ſur la terre, & de tout ce qu'on a poſſedé avec attache, eſt ce qui rend ſi amere aux lâches Chrêtiens, non-ſeulement la pensée, mais beaucoup plus encore la preſence de la mort: Si l'on n'eſtimoit rien ici bas, ou qu'on pût emporter avec ſoi ce qu'on eſtime, on auroit auſſi peu de peine à ſortir du monde, qu'on en a à quiter une

maiſon ruineuſe pour paſſer dans un Palais, où l'on porteroit avec ſoi tout ce qu'on a de plus précieux. Or, Meſſieurs, les gens-de-bien ont aſſeûrément ce double avantage, ils ne laiſſent rien en mourant que ce qu'ils ont toûjours haï, toûjours mépriſé durant leur vie, & ils s'en vont chargez de tout ce qu'ils ont jugé digne de leur eſtime, & de leur amour.

Commençons par cette chair qui eſt unie à l'eſprit par des nœuds ſi étroits & ſi anciens. C'eſt une grande douleur pour une perſonne mondaine, de ſe voir contrainte d'abandonner la compagnie de tous ſes plaiſirs, le cher inſtrument de ſes voluptez ſenſuelles, & de l'abandonner aux vers & à la corruption ? un homme de bien ſouffre ſans peine cette diſgrace, il la regarde même comme un grand bon-heur. Vous ſavez que la vie d'un veritable fidele ſe paſſe dans une continuelle guerre avec ſon corps, lequel ne lui donne point de tréve, & qu'il perſecute auſſi ſans relâche, de-peur d'être accablé par ſes revoltes ; & par-conſequent bien loin d'appréender d'en être défait par la mort, il a ſujet de le deſirer, & de ſe réjoûir ; lorſ-qu'il perit effectivement. Quelle plus grande joie que de voir finir une guerre auſſi-rude & auſſi-perilleuſe que celle-là, de la voir finir, dis-je, par la défaite entiére de ſon ennemi. Je ſai que cela eſt inconcevable aux hommes charnels, qui accordent tout à leurs appetits, & qui tous les jours ſe laiſſent vaincre ſans rendre même de combat, Mais ceux qui vivent ſelon l'eſprit, comprennent tres-bien ce que je veux dire.

Pour les honneurs, les richeſſes, & les autres

biens de la fortune ; les gens-de bien en ont toûjours fait un ſi grand mépris, qu'ils ne peuvent pas comter pour un mal la perte qu'ils en doivent faire en mourant. Les uns s'en ſont déja défaits de leur plein gré, & ont crû en les abandonnant de laiſſer au monde une dépoüille funeſte. Les autres ne s'en ſont retenu l'uſage, que pour en faire part à leurs freres, que pour les diſtribüer à tous ceux qui en ont eu beſoin. Toute leur étude a eſté d'en détacher leur affection, ils ont toûjours eſté diſpoſez à les rendre à celui qui les leur avoit donnez, ils ſe ſont trouvez fort à plaindre d'être chargez de cette adminiſtration, ils ont envié le bonheur des pauvres, ils ont même eſté pauvres d'eſprit ; c'eſt à-dire, de deſir & de volonté. Vous ſavez, Meſſieurs, que les mal-heureux, ceux qui ſemblent n'être nez que pour ſouffrir, & qui ne poſſedent rien dans la vie de tout ce qui la peut rendre agréable ; vous ſavez, dis-je, que ceux-là n'ont pas beaucoup de peine à quitter la vie. La mort leur eſt même extrémement douce, dit Saint Iſidore, & ils l'attendent comme un tems de repos & de conſolation. *O mors! quam dulcis es miſeris, quam ſuavis amarè viventibus, quàm jucunda triſtibus atque lugentibus* ! Cependant comme les plus miſerables, les plus dépourveûs de biens temporels ne ſont pas toûjours ceux qui en font le moins d'état, ils peuvent encore s'attacher à la terre par le deſir d'en acquerir, par l'eſperance d'une meilleure fortune. Mais comme les Saints n'ont pas ſeulement renoncé aux richeſſes, mais encore au deſir & à l'eſperance d'en avoir ; comme ceux d'entr'eux, qui vivent dans l'abondance ſe la ren-

dent comme inutile, en ſe retranchant volontairement les délices & les commoditez même, qui la font eſtimer des voluptueux, il eſt tout viſible qu'ils doivent ſortir du monde avec moins de regret, que ceux qui n'y-ont eû pour partage qu'une pauvreté involontaire.

C'eſt trop peu dire, Chrêtienne Compagnie, que de dire qu'ils n'ont nul regret de perdre ce qu'ils ont toûjours méprisé, combien ſe ſavent-ils de gré d'avoir toûjours méprisé ce qu'il faut perdre. Tout le tems de cette mal-heureuſe vie, n'eſt à-vrai-dire qu'une nuit ſombre, dont la Foi ſemble plû-tôt augmenter les tenébres par ſon obſcurité, que les diſſiper par la verité des choſes qu'elle nous enſeigne. Durant cette nuit, les juſtes & les pecheurs marchent par des routes toutes opposées, mais avec une extréme incertitude du terme, où ces routes doivent aboutir. Les méchans s'applaudiſſent d'avoir pris la voïe la plus large & la plus unie, & ſe flattent qu'ils n'auront pas ſujet de s'en repentir. Les bons croïent d'avoir choiſi la plus droite & la plus-ſeûre, mais ils en ſentent les difficultez, & n'entrevoïent que fort obſcurement le lieu, où elle les doit conduire. Mais au dernier jour du voïage, comme on eſt ſur le point d'arriver au terme, les choſes commencent à s'éclaircir; La mort que les Saints Peres ont appellé l'aurore de l'éternité, découvre aux uns leurs erreurs, & fait voir aux autres qu'ils ne ſe ſont nullement trompez dans leur croïance, & que ſi c'étoit à recommencer il faudroit reprendre le méme-chemin. Quelle joïe à ce moment où toutes les illuſions du monde, tous les vains enchantemens

de

de la volupté s'évanouïſſent, que les plus-aveugles ſont ſi perſuadez de la vanité de toutes choſes ? Quelle joïe, dis-je de voir ſi clairement qu'on a eû raiſon de ſe détacher de tout, & qu'on auroit eſté fort imprudent d'un uſer d'une autre maniere? Quelle joïe de reconnoître que dans une choſe de ſi grande conſequence, on a pris le bon parti, qu'on a franchi heureuſement un pas ſi gliſſant & ſi dangereux, qu'on ne s'eſt point laiſſé ſurprendre au-déôrs de ce faux bon-heur, qui en a trompé tant d'autres. *Vitè mendaces erant montes, & altitudo montium*, dit on alors avec le Prophete. Il eſt bien vrai, & je n'en puis plus-douter maintenant, que ces emplois, ces dignitez, ces grandes richeſſes, ce grand monde, ces hautes montagnes qui ſembloient toucher le Ciel, & qu'on croioit devoir conduire infailliblement à la ſouveraine félicité; il eſt vrai, dis-je, que tout cela ne pouvoit mener qu'à d'horribles précipices. Je l'avois bien toûjours penſé, qu'il n'y-avoit rien ſur la terre, qui méritât nos empreſſemens; m'en voila parfaitement convaincu, tout ce que j'ai abandonné ne méritoit pas en effet d'être retenu, le monde nous trompoit par ſes promeſſes ſi avantageuſes, & je ne me ſuis point trompé en les mépriſant ? Quelle joïe encore une-fois pour cette bonne ame, de voir qu'elle s'eſt détachée volontairement, & que pour plaire à celui qui la doit juger, elle s'eſt détâchée il y-a long-tems de tout ce que la mort lui va ravir pour toûjours ? Qu'elle s'eſt fait un merite & un grand merite, de la néceſſité inévitable d'abandonner tôt-ou-tard, tout ce qui peut attâcher un cœur à la vie ! Qu'elle a prévenu cette triſte ſe-

paration, qui fait tant de peine aux hommes mondains, en renonçant de bonne heure pour l'amour de Dieu à tout ce qu'on aime, & qu'on eſtime le plus dans le monde ; s'il eſt vrai qu'il n'eſt point de Chrêtien qui à l'heure de la mort, ne voulût avoir vécu éloigné des plaiſirs & des vains honneurs du ſiécle, quelle conſolation d'avoir pratiqué effectivement cette abnegation, que tous les autres deſirent inutilement d'avoir pratiquée.

Que ſi la veûë des plaiſirs & des biens de la vie, ne fait nulle peine aux gens-de-bien, quand il les faut quitter à la mort, ſi même elle leur cauſe de la joïe, parce-qu'ils en ont connû & mépriſé la vanité ; le ſouvenir des travaux qu'ils ont ſouffert pour JESUS-CHRIST ; le ſouvenir d'une vie penitente & rétirée, d'une vie qui n'a eſté qu'une ſuite de bonnes œuvres & d'exercices de devotion ; combien, dis-je, ce ſouvenir leur ſera-t-il agréable ! Il faut avoûër, Chrêtiens Auditeurs, qu'une vie ſainte & mortifiée, fait ſur l'eſprit des hommes des impreſſions bien differentes, ſelon le point dont on l'enviſage. A la conſiderer du moment qu'elle commence, c'eſt quelque choſe d'affreu que trente ou quarante-ans de ſolitude, de contrainte, trente ou quarante-ans de combats contre tous les deſirs & toutes les inclinations de la nature, combien d'ames perdent courage à cette veûë, & ſont rebutées de faire une parfaite converſion ? Mais cette même vie conſiderée du moment quelle finit, du lit de la mort, qu'on la trouve charmante, qu'elle paroît belle même aux libertins.

C'eſt alors qu'on entend dire aux perſonnes les

plus mondaine ces paroles si ordinaires en la bouche des agonisans, mon Dieu, si c'étoit à recommencer, si j'avois à prévoir ce que je vois aujourd'hui. Hélas que vous m'auriez aimé Seigneur, si dés ma premiere jeunesse, vous m'aviez ôté les moïens de vivre dans le luxe & dans les délices? Ha, qu'il vaudroit bien mieux pour moi, que j'eusse suivi la pensée, qui me portoit à estre Chartreux, & à passer mes jours dans un parfait éloignement de tous les plaisirs. Qu'il y auroit bien plus de douceur à rendre l'ame dans un desert & sous un cilice, que sous cét alcove, & dans ce lit de drap d'or.

Mais si cette même Penitence, qui a toûjours paru si affreuse aux ames délicates & voluptueuses leur semble alors si digne d'envie, qu'elle joïe, pour ceux qui l'ont prariquée jusqu'au bout avec tant de courage & tant de constance? Peut-on douter, que plus les austeritez ont esté grandes & continüelles, plus la solitude a esté parfaite & inaccessible aux hommes, plus la mortification des sens, de la curiosité, de toutes les passions, de tous les desirs a esté exacte, plus aussi cette joïe, ne soit pure & accomplie. Ce grand nombre d'années composées de tant de jours, ces jours dont tous les momens ont esté mis à profit, & rendus précieux par la pratique de mille exercices de piété, de tant de bonnes œuvres, de si excellentes vertus; Tout cela, dis je, se presente à la memoire comme un grand tresor, comme un amas immense de richesses qu'on a aquises, qu'on doit infailliblement faire passer en l'autre vie, & qui suffisent, pour y acheter un grand Roiaume, où l'on doit

regner éternellement. *Ingredieris in abundantia ſepulchrum.* Dieu ſoit loüé, nous n'entrerons point au tombeau, nûs & dépoüillez, comme le commun des hommes, nous ne laiſſerons point à d'autres le fruit de nos travaux & de nos peines. Ce ſont ici des biens qu'on peut emporter avec ſoi, qu'on ne peut pas même partager avec ceux qui nous ſurvivent.

C'eſt à ce moment, que repaſſant avec un plaiſir inéfable ſur les grandes promeſſes qui ont été faites aux vrais ſerviteurs de Dieu, une ame ſainte aperçoit dans ſa vie toutes les vertus, auſquelles les plus grandes récompenſes ont été promiſes. Elle y voit & cette humilité qui doit être exaltée, & ce détachement à qui le Royaume du Ciel apartient, & ces larmes qui doivent être changées en une éternelle conſolation, & cette pureté à qui la veûë de Dieu eſt deſtinée, & cette abnegation à qui on a promis le centuple, & toutes ces œuvres de miſericorde à qui le Paradis a été préparé dés la naiſſance du monde. Quel ſujet de conſolation, quand elle vient à conſidérer, que la gloire lui eſt deûë par tant de titres differens? Qu'on la donne pour un verre d'eau: & qu'elle a tout donné pour s'en rendre digne! Qu'on y a droit pour avoir obſervé les Commandemens, & qu'elle a embraſſé juſqu'aux conſeils les plus difficiles? Que les derniers venus ne ſont pas exclus du ſalaire, & qu'elle a porté le poids du jour & de la chaleur? *Egredere*, diſoit à cette veûë le grand Hilarion, *Egredere anima mea, quid times? Septuaginta annis ſerviſti Deo, & adhuc times!* Courage mon ame, nous n'avons rien à craindre, & nous avons lieu de

tout eſperer. Voila ſoixante & dix-ans de mortifications & de priéres preſque continuelles. Il y a ſoixante&dix-ans que tu veilles,que tu jeûnes,que tu ſouffres,que tu vis dans le travail & dans le ſilence. Le demon ne te peut pas accuſer d'avoir attendu l'extrêmité pour ſonger à ton ſalut. On ne te reprochera point de n'avoir réſervé à Dieu que le rebut des creatures, puis-que tu lui as conſacré tous tes âges depuis l'enfance. Ce n'eſt pas un ſimple deſir de changer de vie, ni un repentir d'un moment, que tu vas offrir à ton rédoutable Juge, c'eſt toute ta vie, c'eſt prés d'un ſiécle de ſervices, & d'une inviolable fidélité. Ouy durant l'eſpace de-prés d'un ſiécle, tu as fait la guerre à tes paſſions, tu as tout refuſé à tes appetits, tu as fui tout ce qui pouvoit flater tes ſens, tu as perſevéré malgré tous les efforts de l'Enfer,& toutes les contradictions de la nature dans un entier renoncement de toi-méme. *Egredere, quid times: ſeptuaginta annis ſerviſti Deo? & adhuc times?* Sors, ſors, que crains-tu! aprés une pareille vie, toutes tes craintes ne ſont que de vaines fraieurs, & que des terreurs paniques.

Il eſt impoſſible, Chrêtienne Compagnie, de bien comprendre la douceur, que ces reflexions cauſeront à l'ame fidéle. Mais je voudrois bien que nous ſongeaſſions un peu,qu'a ce dernier moment nôtre vie ſe préſentera à nos yeux, & qu'aparemment elle excitera en nos cœurs des mouvemens bien oppoſez. Je ne vous dis pas qu'au lit de la mort,la plû part des objets vous paroîtront fort changez, que vous trouverez énormes des fautes, que vous mépriſez aujourd'hui comme legéres,

que vous vous étonnerez d'avoir trouvé mal-aiſé ce qui vous paroît impoſſible, que vous ne pourrez comprendre ce-que-c'eſt que vous avez aimé dans les creatures, qui vous ont fait renoncer à l'amour de Dieu. Je dis ſeulement que toute vôtre vie s'offrira à vôtre memoire telle qu'elle aura eſté & qu'elle vous ſera ſi preſente, ſi nettement exprimée, que vous ne pourrez vous empêcher d'en conſiderer toutes les parties. Mais enfin qu'eſt-ce que cette veûë repréſentera à nôtre eſprit, ſi ce n'eſt ce que nous avons fait juſqu'à préſent, ce que nous faiſons tous les jours, & ce que nous ferons juſqu'à la mort? Dans ce qui eſt déja écoulé nous verrons beaucoup de pechez, preſque point de Pénitence. Quelques Confeſſions, mais peu de douleur, nul amandement, des recheûtes continüelles, un grand attachement au monde, un grand amour de nous mêmes, un grand ſoin de tout ce qui ſe paſſe avec le tems, un oubli entier de l'Eternité.

Pour le préſent, croïez-vous que cette vie tiéde, cette vie partagée, & ſi inégalement partagée à Dieu & au monde, ces longues journées conſacrées à l'oiſiveté & aux divertiſſemens, ces priéres ſi rares, ſi courtes, ſi froides: Croïez-vous dis-je, que tout cela s'offrant alors à vôtre memoire, doive former un ſpectacle fort capable de vous réjoüir, ou même de vous conſoler? Malheureux & inconſiderez que nous ſommes, peut-être que nôtre plus-grand ſoin, nôtre unique étude eſt d'éloigner de nous tout ce qui pourroit nous donner quelque plaiſir à la mort; c'eſt-à-dire d'éviter tout ce qui peut crucifier nôtre chair, &

rendre nôtre vie ſemblable à celle des Saints.

Quoi, Chrêtiens Auditeurs, nous ſavons certainement quel effet doit produire nôtre vie enviſagée de ce dernier point, de ce dernier moment qui doit la finir, nous ſavons ce qui nous y doit plaire, ce que nous ſerions ravis d'avoir fait, ou de n'avoir pas fait, d'où vient donc que nous ne diſpoſons pas les choſes de telle-ſorte qu'alors nous puiſſions étre contens de tout, que du moins il n'y-ait rien qui nous choque dans cette vuë? Comment ne ſongeons-nous point à faire quelque choſe de grand, de généreux, d'heroïque, dont l'éclat releve, pour ainſi-dire, le tableau qui nous doit étre preſenté au lit de la mort? Comment chaque jour n'y ajoutons-nous point quelque nouveau trait, quelque ornement qui l'enrichiſſe, & qui en augmente la beauté? Pour-quoi prenons-nous plaiſir à le gâter, à le barbouill[illegible], à le ſalir, & à le couvrir d'ordures, à le mettre dans un état qui nous faſſe honte, qui nous faſſe horreur, qui nous faſſe mourir ou deſeſperer? En voila aſſez, ce me ſemble, pour faire voir, que ſi à l'heure de nôtre mort, toutes nos réflexions s'arrêtoient ſur le tems paſſé, les Saints n'auroient pas ſujet de la craindre. Mais ils ne peuvent s'empécher de jetter encore les yeux ſur l'avenir, où ils découvrent d'abor un redoutable jugement, & une éternité encore plus-redoutable, il eſt bien difficile de demeurer calme dans l'attente de deux choſes de ſi grande conſequeuce; je pretens néanmoins, que bien-loin p'être troublez par cette penſée, elle rend leur joïe plus-pleine, & plus-accomplie. C'eſt le ſecond poinct.

S'il eſt vrai comme l'aſſeûre S. Auguſtin Pſalme cinquante-ſept, s'il eſt vrai, dis-je, que le Batême eſt comme une conception ſpirituelle, par laquelle nous entrons dans le ſein de l'Egliſe, pour y être formez de la Doctrine de JESUS-CHRIST, on ne peut douter, que la mort ne ſoit à vrai dire la naiſſance de tous les Chrêtiens, puis-que ce n'eſt qu'alors qu'ils quittent le ſein de leur mere, qui les enfante à l'éternité. C'eſt pour cela ſans doute, que S. Grégoire de Niſſe compare la mort à une acoucheuſe, qui nous aide à ſortir de la priſon & des ténébres, où nous vivons ſur la terre, pour nous faire paſſer dans ce grand jour, que nulle nuit ne doit jamais obſcurcir ? Mais ſi cela eſt ainſi, d'où vient qne la naiſſance naturelle paſſe pour un jour heureux dans l'eſprit de tous les hommes, & que la mort dans l'opinion même des Chrêtiens, eſt un jour triſte & funeſte ? La raiſon de cela, ſi je ne me trompe, c'eſt qu'à cette derniere naiſſance, il ſe fait, ſi je l'oſe dire ainſi, quantité de fauſſes couches ; c'eſt que pluſieurs y naiſſent comme de miſerables avortons mal-formez, privez de la grace, ils n'y naiſſent que pour mourir & d'une mort éternelle. Mais les gens-de-bien, qui ont profité du ſejour qu'ils ont fait au monde, pour ſe rendre des hommes parfaits, de nouveaux hommes, pour ſe réformer ſur le modéle de JESUS-CHRIST ; les gens-de-bien regardent la mort, comme un paſſage à une meilleure vie, & on les voit ſe réjoüir aux approches de leur derniere heure, comme feroient les enfans, s'ils avoient de la raiſon, quand ils ſont ſur le point de ſortir du ventre qui les a conçeûs.

Je ſai, Meſſieurs, que la crainte, qui eſt le commencement de la Sageſſe, en eſt auſſi la conſommation ſelon cette parole du Sage. *Corona Sapientiæ timor Domini.* Je n'ai pas oublié cét autre mot du même Prophete. Bien-heureux l'homme, qui ne ceſſe jamais de craindre. *Beatus homo qui ſemper eſt pavidus.* Enfin je n'ignore pas que le Seigneur eſt terrible; mais je ſai auſſi qu'il n'eſt point injuſte dans ſes jugemens, & que comme on ne peut trop apréender de lui déplaire, auſſi ne doit-on nullément appréender d'en être traité avec rigueur, quand on s'eſt étudié à le ſervir. C'étoit cette penſée qui rendoit l'Apôtre ſi intrepide, que ſentant approcher ſon dernier jour, bien-loin de trembler dans la penſée du jugement, il ne faiſoit nulle difficulté de dire, qu'il y attendoit de la juſtice de ſon Juge la Couronne de gloire, pour laquelle il avoit eſſuié tant de fatigues. C'eſt-pour cela que tous les Peres diſent, que les gens-de-bien, n'ont nulle crainte de la mort, & que les Saints la deſirent, qu'ils meurent auſſi-bien que les pecheurs, mais qu'ils ne tremblent pas en mourant, comme les pecheurs, qu'il faut qu'ils ſubiſſent la loi commune, mais avec cette difference, que cette néceſſité ſi facheuſe aux autres leur eſt utile, & même agréable. En effet, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'il y-a dans ce jugement, dont la mort doit être ſuivie, qui puiſſe épouvanter une ame vraiment Chrêtienne? Qu'y-a-t-il dans ce jugement, qui ne doive le lui faire déſirer. Il y faudra rendre comte de toutes nos actions, de toutes les graces qu'on aura reçeûës, & de l'uſage qu'on aura fait même des biens temporels. Voilà

qui doit effraïer tous ceux qui auront vécu dans le deſordre, ou dans la tiédeur, mais pour un Chrêtien reglé & fervent, quoi de plus a ſoûaiter qu'un comte de cette nature ? Un Général d'armée, qui dans ſix mois de tems a gagné des batailles, pris des Villes, reduit des Provinces, qui n'a épargné ni ſes ſueürs, ni ſon ſang pour rendre les armes de ſon Prince victorieuſes, que deſire-t-il davantage, que de venir à la Cour étaler les priſes, qu'il a faites ſur l'ennemi, montrer ſes plaies, & faire à ſon Roi le détail d'une ſi glorieuſe campagne ? C'eſt une choſe terrible, que d'eſtre obligé à rendre comte d'une auſſi-grande & auſſi-importante adminiſtration, que celle qui nous eſt confiée, quand on n'a ſongé à rien moins qu'à s'en aquiter fidélement, qu'on a négligé les interéts de ſon maître ; Mais eſt-il rien de plus agréable, que de comter, quand on n'a que des gains, que des profits, que des augmentations à produire ? Quand on peut dire avec ce fidéle Intendant. *Domine quinque talenta tradidiſti mihi, ecce alia quinque ſuperlucratus ſum.* Seigneur vous m'aviez donné cinq talens, j'avoûë que j'aurois dû les multiplier plus que je n'ai fait, mais du-moins ne les ai-je pas enfouïs, je les ai fait valoir, & en voila dix que je vous raporte : vous m'aviez donné des richeſſes, je ne m'en ſuis point ſervi à entretenir le luxe & la vanité dans ma maiſon ; les pauvres y ont eu part, auſſi bien que mes enfans, j'en ai paré vos Autels, j'en ai révêtu vos membres. Quoi que j'aïe eu beaucoup de tems, je n'ai pas crû qu'un ſi grand tréſor m'eût été accordé pour le diſſiper ; j'ai conſacré ce loiſir à la meditation de vos divines

paroles, à la contemplation de vos Miſtéres, à l'inſtruction & à la ſantification des ames, que vous m'aviez confiées ; ou qui ſe ſont trouvées comme ſous ma main. J'ai donné des journées entiéres à la viſite des malades, je me ſuis occupé à conſoler les mal-heureux, & à pacifier les différens, qui naiſſoient entre mes freres. Vous m'aviez donné des yeux, je les ai uſez à la lecture des Livres Saints, des oreilles elles n'ont éſté ouvertes qu'à vôtre parole, & aux diſcours qui pouvoient m'édifier ; une langue elle ne s'eſt plûë qu'à parler à vous ou de vous. Je n'ai rien oublié pour faire un bon uſage de toutes vos inſpirations, de toutes vos graces, je me ſuis ſenti appellé à la ſolitude & j'ai fui le grand monde. Vous m'avez porté à la mortification de mes ſens, & je me ſuis privé des plus doux plaiſirs. Vous m'avez inſpiré le deſir de la priére, je me ſuis rendu à cet attrait, & depuis je ne l'ai jamais abandonnée, non pas même quand j'en ai eſté le plus-rebuté. Vous m'avez ordonné d'aimer mes freres, & vous ſavez Seigneur, que je n'ai ceſſé de vous prier même pour mes ennemis. Enfin vous m'avez envoié des maladies, je les ai ſouffertes ſans murmurer ; des pertes de bien, je vous en ai beni de tout mon cœur, des confuſions, je les ai receûës avec action de graces.

Lors-que les comptes ſont en cét état, ne ſeroit-on pas bien mal-heureux, ſi l'on n'étoit point appellé pour les rendre, que doit craindre à la mort un ſerviteur ſi fidelle, mais que ne doit-il pas eſperer dans l'éternité ? C'eſt ici, Meſſieurs, le comble du bon-heur des Saints, & la plus

grande ſource de la joïe, dans laquelle ils ont coûtume de rendre l'eſprit. C'eſt pourtant de-quoi je vous entretiendrai le moins, parce-que je me ſens entiérement accablé par la ſeule veûë de cette éternité délicieuſe, où ils ſe voïent ſi prés d'être admis.

Si un malade aprés une longue maladie ſe réjoüit du rétour de ſa ſanté, ſi un eſclave aprés une ſervitude de pluſieurs années voit briſer ſa chaîne avec plaiſir, ſi un Pilote aprés une perilleuſe navigation treſſaille de joie à la veûë du Port & de ſa Patrie : ſi l'on attend avec impatience un jour de Fête, & de divertiſſement, ſi toute la nature ſemble révivre, lors-que les premiers traits de l'aurore commencent à peindre le Ciel, & à promettre un beau jour ; qui pourra jamais exprimer l'allegreſſe, le tranſport d'une ame ſainte ; laquelle ſe voit ſur le point de finir une vie ſi triſte, ſi laborieuſe, expoſée à tant de périls, & à la veille d'être comblée de biens, d'honneur, de plaiſir pour une éternité toute entiére. *Conſummatum eſt* : Peut-elle dire alors avec Jesus-Christ : C'en eſt fait, nous voila au bout de la carriére. La courſe a eſté longue & penible, il m'a falu faire de grans efforts, ſurmonter de grands obſtacles, ſoûtenir de rudes combats, il m'en a coûté bien de ſueurs, bien du ſang. Mais le Seigneur en ſoit éternellement glorifié. La voila enfin terminée, on eſt content de mes ſervices, le tems du travail ne reviendra jamais plus. Il n'y aura plus de maladies, plus d'adverſitez, plus de croix, plus de contrainte, plus de penitence. Nous n'aurons plus de deſir à reprimer,

plus de paſſion à combatre ; nous voila à la ſource des plaiſirs & des délices, je m'en vais joüir d'une entiére liberté ; je m'en vais voir de mes yeux, tout ce que j'ai crû, juſqu'ici avec tant de peine, je m'en vais poſſeder ce que j'ai eſperé avec tant d'inquiétude, je m'en vais aimer, & être aimé éternellement ſans plus appréender ni la colere de Dieu, ni mon inconſtance.

Et ne croïez point, Chrêtiens Auditeurs, qu'il y-ait de la préſomption dans ces ſentimens, & que ce ſoit chanter victoire avant la fin du combat. Je ſai que tandis qu'il nous reſte un ſouffle de vie, les plus-Saints peuvent perir, comme les plus-méchans peuvent changer. Cela eſt poſſible abſolument, mais à mon ſens cela eſt moralement impoſſible ; Cela n'eſt jamais arrivé & n'arrivera jamais. Oüy, Meſſieurs, ce ſeroit en vain que les bons craindroient de ſe pervertir à la mort, comme c'eſt en vain, que les pécheurs eſperent de s'y convertir ; ce n'eſt plus un tems de Pénitence, ni pour les uns ni pour les autres, il faloit commencer plû-tôt à pleurer ſes crimes ; & quand on a vécu dans l'innocence ; on doit alors commencer à ſe réjoüir. C'eſt pour-quoi on peut obſerver dans la mort des Saints, qu'ils en ont preſque tous reçûs la nouvelle avec actions de graces, que les uns ſe ſont mis à entonner des Cantiques de loüanges, & les autres ont prié qu'on en chantât au tour de leur lit, ils ont conſolé leurs amis, ils ont rit de leurs larmes ; ils s'en ſont plaints, les plus-humbles, les plus timides ont dit hardiment qu'ils alloient voir Dieu, ils ont promis leurs priéres à ceux-même qui ne les leur demandoient pas.

Que ſi vous en êtes ſcandaliſez, ſi vous leur reprochez l'excés de leur joie, ſi vous les avertiſſez de craindre l'orgueil, & les jugemens de Dieu, ils vous répondront comme fit le grand S. François d'Aſſiſe à ſon Confeſſeur, qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de prendre de triſtes penſées, ſachant que dans un moment ils doivent être dans le Paradis, *non licere ſibi aliter facere, cum ſciret ſe brevi fore cum Deo.* Dieu leur inſpire alors une ſi grande confiance, qu'ils croïent déja voir le Ciel ouvert, & la place qui leur eſt marquée parmi les éleûs; vous avez beau leur dire qu'il faut trembler juſqu'au bout, tandis-que le Seigneur lui-même leur ordonne d'être calmes, & de venir à lui teſte lévée. *Reſpicite, & levate capita veſtra, quoniam appropinquat redemptio veſtra.* Laiſſez, laiſſez trembler les ſerviteurs lâches & infidéles, ils en ont encore plus de raiſon qu'ils ne penſent; Mais pour vous regardez le Ciel, où vous êtes attendu, & où vous allez être païez ſi liberalement de tous vos ſervices.

Saint Jérôme dans l'éloge qu'il a fait de Népotien, dit que ce Saint homme étant ſur le point de rendre l'ame, en preſence de tous ſes amis, il étoit le ſeul, dont le viſage parût gai & riant, & que tandis que tout le monde fondoit en larmes, il reſſentoit une joïe qui éclatoit même au-déôrs. On voïoit bien, dit ce Saint Pere, qu'il ne mouroit pas en effet, mais qu'il changeoit ſeulement de demeure, qu'il ne quittoit ſes amis que pour en aller réjoindre d'autres, dont la compagnie lui devoit eſtre encore plus-douce, *Intelligeres illum non emori ſed migrare, mutare amicos, non relinquere.*

Saint Grégoire le Grand raconte, qu'un homme de-bien nommé Servule, ſentant une nuit par le rédoublement de ſes douleurs, que ſa derniere heure eſtoit venuë, ſe mit à crier, & fit lever les pauvres, qu'il avoit toûjours en ſa maiſon en grand nombre, non pas pour demander un promt ſecours à ſon mal, ou pour faire appeller des Prêtres qui l'aſſiſtaſſent dans un accident ſi ſubit; mais entonnant lui-même un des Pſaumes de David, il les pria de le chanter avec lui, pour rendre graces à Dieu, de ce que ſa mort étoit proche: J'ai vû moi-même un agoniſant, qui entendant au tour de ſon lit quelques perſonnes, qui ne pouvoient retenir leurs gémiſſemens, il les enviſagea d'une maniere, qui ſembloit leur reprocher leur foibleſſe & leur peu de Foi; puis refermant les yeux avec un air ſerein & tranquille, Eſt-il poſſible, leur dit-il, qu'on m'aime ſi peu, qu'on ne prenne nulle part à ma joïe, & qu'on ne puiſſe ſe réjoüir avec moi de mon bon-heur? Pourquoi pleurer, ajouta-t-il en montrant le Ciel avec la main: C'eſt-là-haut que nous allons? Combien en a-t-on vû, & combien en ai-je vû moi-même, qui défendoient poſitivement qu'on priât Dieu de leur prolonger la vie, & qu'on n'a jamais pû réſoudre à faire des vœux pour le récouvrement de leur ſanté? Combien d'autres qui avoûoient qu'ils n'auroient jamais crû qu'il eût eſté ſi doux de mourir? J'en ai vû moi-même qui revenant comme par miracle du ſein de la mort, ne pouvoient retenir leurs larmes, ni ſe conſoler de ce qu'un ſi grand bien leur étoit differé: *Ubi eſt mors victoria tua*? Doit-on s'écrier à la veûë de

ces exemples ; *Ubi eſt mors ſtimulus tuus.* O mort redoutable, & hideuſe mort, que ſont donc devénuës ces armes cruelles, cette préſence affreuſe, qui fait pâlir les plus intrepides ? Cét aiguillon autre-fois ſi pénétrant, s'eſt-il ſi fort émouſſé qu'on n'en ſente plus les coups ? Quel ſi grand changement s'eſt donc fait en ce viſage difforme & terrible, qu'on t'enviſage ſans fraieur, qu'on ne t'appréende plus, qu'on t'aime, qu'on te deſire, Quelle difference, Meſſieurs, de ces doux ſentimens, de ce calme, de cette joïe, avec les inquiétudes & les terreurs mortelles, les agonies & le deſeſpoir, où l'on voit mourir les perſonnes, qui ont aimé le monde & ſes vains plaiſirs ? Que de précautions il faut prendre, pour les avertir du peril, où ils ſe trouvent. Quelle tempête n'excite point dans leurs cœurs une ſi triſte nouvelle ; dans quel trouble, dans quelles mortelles agitations ne ſe paſſent point ces derniéres heures de leur vie : Que d'amers & d'inutiles repentirs du paſſé ! Que de juſtes craintes à la veûë d'un avenir, qui les attend, qui les preſſe, qui ne leur donne plus de loiſir de réparer le temps perdu. *Pretioſa in conſpectu Domini mors ſanctorum ejus.* Ouï certainement, la mort d'un homme-de-bien eſt quelque choſe de précieux, & quoi-qu'on donne, quoi-qu'on ſouffre pour l'aquerir, on ne la ſauroit trop païer ; Quel bon heur d'attendre ſans émotion ce dernier paſſage, dont le ſouvenir a coûtume d'épouvanter tout le monde ? Quel privilege d'être en aſſeûrance, de joüir d'un parfait repos d'eſprit, de ſe ſentir le cœur tout plein d'allegreſſe, en un tems où tout gémit, où tout ſoûpire, où tout tremble ; en un

tems

temps où les Grans du monde ſouffrent plus de douleurs en un moment, qu'ils n'ont goûté de plaiſirs en toute leur vie, en ce tems, dis-je, ſe trouver ſans effroi, ſans ſouci, ſans défiance; voir la mort venir à nous, pour-ainſi-dire, les armes baiſſées, ne recevoir que des careſſes de ce Lion rugiſſant, ſe joûër de ce monſtre affreux & cruel. Eſt-il quelque genre de vie ſi auſtere, qu'il ne falût embraſſer? Eſt-il quelque action ſi difficile & ſi opposé à nôtre humeur, qu'il ne falût entreprendre, pour ſe procurer un ſi grand bien?

Je ne m'étonne pas que les méchans-mêmes ſoûaittent de finir ainſi leurs jours, & qu'ils diſent avec l'impie Balaan: *Moriatur anima mea morte juſtorum.* Les Impies ſoûaittent de mourir comme les Juſtes, dit le Savant Toſtat, par-ce qu'ils n'ignorent pas que mourir de la ſorte, c'eſt goûter par avance les douceurs du Paradis. *Volunt bonam mortem, quia felicitas eſt.* Mais ne ſont-ils pas bien inſenſez de s'y attendre, s'il eſt vrai, que ce qui fait à la mort le bon-heur des Juſtes, eſt la veûë du paſſé qui a été Saint, & de l'avenir qui doit répondre exactement & infailliblement au paſſé: N'eſt-il pas autant impoſſible qu'un mauvais Chrêtien meure de la mort des Saints, qu'il eſt impoſſible qu'il n'ait pas été ce qu'il a été effectivement? Vous êtes trop raiſonnables, Chrêtiens Auditeurs, pour vous flater d'une eſperance ſi vaine. Mais prenons garde, que par nôtre négligence, par l'attache que nous avons aux amuſemens de la vie, faute de ſonger aſſez à

l'éternité, faute de mediter ſouvent ſur la mort, ſur cette terrible mort, nous ne ſoïons privez des douceurs, qui accompagnent celle des Saints, que je vous ſoûaitte au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON IV.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Venient dies in te, & circumdabunt te inimici tui vallo, & circumdabunt te & coanguſtabunt te undique, & ad terram poſternent te.

Il viendra un jour mal-heureux pour toi, que tes ennemis t'aſſiégeront, qu'ils t'environneront de tranchées, qu'ils te ſerreront de toutes parts, qu'ils te renverſeront, & te détruiront entierement. S. Luc chap. 19.

L'Impie à l'heure de la mort n'apperçoit par tout que des ſujets de douleur & de deſeſpoir; La veûë du paſſé le deſeſpere, parce-qu'il y voit des biens qu'il a trop aimez; & qu'il ne peut plus retenir. L'avenir met le comble à ſon deſeſpoir, parce-qu'il y voit des maux qu'il n'a pas aſſez craint, & qu'il ne peut plus éviter.

CETTE Prophetie de la deſtruction de Jeruſalem, eſt une figure de la mort funeſte des méchans, ſelon la remarque du grand Saint

Gregoire en ſon Homelie trente-neuvieme. Ces tranchées, ces attaques, ces ruines nous repréſentent les tentations, les craintes, & les fraieurs, le deſeſpoir d'un pécheur agoniſant : Ces ennemis ſont les Demons qui l'aſſiégent, la conſcience qui le preſſe, la juſtice de Dieu, qui l'accable par la ſeule veûë des tourmens, qu'elle lui prepare. Mais quelque terrible que ſoit cette image, quoique toute l'hiſtoire & ancienne & moderne, n'ait rien de ſi triſte que la déſolation de cette Ville infortunée ; j'oſe dire que tout cela n'exprime que foiblement l'état, où ſe trouve un mauvais Chrêtien, lors-qu'il faut mourir.

O ſi je pouvois vous faire aujourd'hui une peinture exacte de ce déplorable état, ſi je pouvois vous faire voir tout ce que le pécheur voit alors d'horrible, & devant lui, & autour de lui, & dans lui-même : Quelles ſont ſes penſées, ſes mouvémens, ſes peines, & ſes tortures ſecretes ! il n'en faudroit pas davantage pour ébranler les cœurs les plus-endurcis dans le mal, & pour rendre les gens de-bien en quelque ſorte inébranlables. Ce que je puis vous dire en deux mots, c'eſt que la mort ſelon l'expreſſion d'un Pere, eſt comme l'horiſon du tems & de l'éternité, c'eſt-à-dire le point qui les lie & qui les ſépare tout-enſemble, le milieu par où l'on paſſe de l'un-à-l'autre. Or comme le milieu participe aux qualitez des deux extrémitez qu'il unit, la mort tient quelque choſe & de la vie dont elle eſt la fin, & de l'éternité qu'elle commence. De-ſorte, que la mort des méchans eſt toûjours impie comme leur vie, & toûjours mal-heureuſe comme leur éternité. Je ne

vous parlerai pas dans ce diſcours de l'impenitence finale du pécheur, qui met le comble à ſes crimes par ſon obſtination ; Je vous parlerai ſeulement aujourd'hui de cette douleur amere & inutile, de cét Enfer anticipé que le pécheur endure en ſon dernier jour. La Sainte Vierge de qui nous eſperons tous la grace de mourir de la mort des Saints, nous obtiendra aiſément du ſecours, pour parler avec profit de celle des réprouvez ; Faiſons lui pour cela cette priére, qui lui eſt ſi agréable. *Ave Maria, &c.*

C'eſt un ſpectacle bien triſte, Meſſieurs, que de voir un malade à l'agonie, qui-deſtitué de tout ſecours, rend encore contre la mort un foible & inutile combat. Vous voyez un corps étendu & immobile ſous un drap, privé de l'uſage de tous les ſens exterieurs, qui n'a preſque plus rien de vivant que ſon ame, qu'il ne retient qu'à grand peine, ſes yeux s'éteignent, ſe renfoncent dans la teſte, ſes joues ſe rident, ſes lévres ſe retirent, ſes dents s'enroüillent & ſe noirciſſent à veûë d'œil, ſa bouche ſe remplit d'écume, tout ſon viſage pâle & défiguré eſt noyé dans une ſueur froide & mortelle, ſa poitrine s'éleve par de violentes ſecouſſes, un rallement affreux accompagne ſes reſpirations courtes & fréquentes, tous ſes membres ſe glacent & ſe roidiſſent. Parmi ceux qui l'environnent, les uns l'exôrtent à haute voix de profiter des derniers momens, les autres éclatent en des cris que la douleur leur arrache : Mais il ne voit plus ni ces bons amis, ni ces parens déſolez ; Il n'entend plus ni leurs avis, ni leurs plaintes. Voila une fidéle image de ce que nous ſerons in-

failliblement quelque-jour. Les uns dans fort peu de tems, les autres un peu plus-tard, mais tous certainement beaucoup plû-tôt que nous ne croïons. Mon Dieu! comment eſt-ce que cette penſée ne nous guerit point de tous les vains attachémens que nous avons ici-bas? Comment pouvons-nous ſonger à nous y établir, à y aquerir de l'honneur & des richeſſes, puiſque les riches auſſi-bien que les pauvres, les grans auſſi bien-que les petits, les ſavans & les idiots, ſeront tous enfin reduits en l'état affreux, dont je viens de vous faire la peinture.

Dans une ſi grande calamité, ne penſez-pas, Chrêtiens Auditeurs, que l'ame d'un pecheur n'ait à combattre que le mal, qui la chaſſe de ſa demeure mortelle, dans l'impuiſſance où elle eſt d'y reſter long-tems, elle tourne les yeux de toutes parts, pour chercher quelque adouciſſement à ſa miſere: Mais hélas! de quelque côté qu'elle jette la veûë, ſoit qu'elle s'arrête ſur le paſſé, ou qu'elle la porte dans l'avenir, elle n'aperçoit par tout que des ſujets de douleur & de deſeſpoir! Dans le paſſé elle trouve des plaiſirs plus-cruels que les plus-cruels ſuplices; dans l'avenir elle découvre des tourmens, qui ne ſont déja que trop préſens pour elle. Le paſſé la deſeſpere, parce, qu'elle y voit des biens qu'elle a trop aimez, & qu'elle ne peut plus retenir. L'avenir met le comble à ſon deſeſpoir, parce-qu'il lui préſente des maux quelle n'a pas aſſez craint, & qu'elle ne peut plus éviter. En-un-mot, un bon-heur qui ne ſubſiſte plus que dans ſa memoire, un mal-heur qui n'eſt encore que dans ſon imagination, ſont les deux

cauſes de l'Enfer réel qu'elle ſouffre : Ce ſeront auſſi les deux points de ce Diſcours.

On dit que la mort eſt toûjours ſemblable à la vie, & cela eſt vrai au ſens qu'on le dit ; mais il n'eſt pas moins vrai dans une autre ſens, qu'il y-a toûjours une extrême oppoſition entre la vie & la mort, puiſ-que quand la vie s'eſt paſſée dans les larmes & dans les ſouffrances, on meurt dans la joïe & dans une grande tranquillité : Et qu'au-contraire une vie agreable & voluptueuſe eſt toûjours ſuivie d'une triſte mort. C'eſt ce que le Sage a voulu nous enſeigner par ce Proverbe : Le dueil ſe trouve à la fin des plus grandes Fêtes. *Extrema gaudii luctus occupat.*

Comme la penſée de la mort trouble les pecheurs dans leurs plaiſirs, la penſée de leurs plaiſirs les vient troubler à ſon tour au lit de la mort. Car ou ils en conſiderent la douceur, & ils ne voudroient pas les quitter ſi-tôt ; ou ils en reconnoiſſent la vanité, & ils voudroient les avoir quité plû-tôt ; ou ils en voient le déreglement, & ils voudroient bien ne les avoir jamais goûtez. Trois deſirs, qui étant en eux plus-violens que nous ne ſaurions les concevoir, & pour des choſes abſolument impoſſibles, leur cauſent neceſſairement un tourment inexplicable.

O mort ! s'ecrie l'Autheur de l'Eccleſiaſtique ; Que ton ſouvenir eſt amer à quiconque a établi ſa paix dans la joüiſſance de ſes richeſſes ! *O mors ! quàm amara eſt memoria tua homini pacem habenti in divitiis ſuis !* Mais ſi le ſimple ſouvenir de la mort eſt rempli de tant d'amertumes, que doit-on penſer de la preſence-même de la mort : Quelle peine

pour cét homme qui s'étoit fait comme une idole de ſon argent ? pour cette femme qui n'a jamais ſongé qu'à ſe divertir, qu'à joüir de toutes les commoditez, de toutes les douceurs de la vie, qui a encore mille deſſeins dans l'eſprit, mille attachemens dans le cœur : Quelle peine, dis-je, pour ces perſonnes, de ſe voir contraintes de renoncer tout-d'un-coup à toutes ces choſes, & lors qu'on s'y attendoit le-moins ? *Siccine ſeparas amara mors !* Quoi de tant d'habits & de meubles ſi précieux me voila donc reduit à une biére, & à un ſuaire, il faut que je paſſe dans une region inconnuë, ſans ſuite, ſans compagnie, ſans adreſſe, ſans viatique, comme un miſerable qu'on expoſeroit tout nud dans une Iſle deſerte, ou dans quelque terre inhabitée ! On continuëra de joüir, & de ſe réjoüir dans le monde ; on y fera grand-chere de mon bien, on s'y habillera magnifiquement de mes dépoüilles, on logera dans les Palais que j'ai bâtis, on conſumera en toutes ſortes de plaiſirs l'or & l'argent que j'ai amaſſé, tandis-que je pourrirai dans un cimetiere, que j'y mangerai la terre, & que j'y ſerai mangé des vers !

De-là vient, Meſſieurs, qu'on n'oſe dire à ces gens-là le peril où ils ſe trouvent, ils n'ont plus quelque fois qu'une heure de vie qu'on diſpute encore à qui leur portera la nouvelle de la mort, & quand on a enfin paſſé ce triſte mot, qu'on leur a dit cette parole amere & cruelle ; *Il faut mourir*, on a grand ſoin de faire retirer toutes les perſonnes que le malade a aimées, de peur que leur préſence ne lui augmente encore le ſentimét de la per-

te qu'il en va faire. On éloigne les compagnons de ſes plaiſirs, afin qu'il en perde plû-tôt l'idée. O ſupprime tout diſcours d'enfans, de femme, de biens temporels, afin qu'il quitte tout avec moins de peine. Mais en vain ces précautions, toutes ces choſes lui tiennent trop au cœur, pour les oublier ſi facilement. Il demande encore le Medecin, il ſe plaint qu'on l'abandonne, qu'on lui épargne les remédes, qu'on le laiſſe mourir ſans ſecours, il offre la moitié de ſon bien à qui le rétirera de ce peril. Il me ſemble voir un grand arbre, lequel a vieilli dans le champ où il eſt planté, & qui a rempli la terre de ſes racines, on a beau le déchauſſer, & foüir bien avant tout à l'entour, on ne ſauroit l'arracher de-là, il tient à la terre par trop de liens, qu'il ne peut ni quitter, ni attirer aprés lui, il y faut néceſſairement emploier le fer & la coignée. *Iam ſecuris ad radicem arboris poſita eſt.* La main de Dieu a frappé ce mauvais Chrétien, il faut qu'il tombe, il réſiſte en vain à une ſi grande puiſſance, tout ce qui l'attache au monde n'eſt pas capable de l'y arrêter. Et c'eſt cette néceſſité indiſpenſable, qui lui faiſant faire réflexion ſur la vanité des choſes qu'il a aimées, & auſquelles il mettoit ſa confiance, lui cauſe un ſecond regret encore plûs-amer que le premier, qui eſt de n'avoir pas plû-tôt quitté ce qu'il devoit quitter ſi-tôt.

Nous voïons mourir de tems en tems des perſonnes de la premiere qualité, deux ans, un an, quelque-fois ſix mois aprés être entrez dans le grand monde, aprés s'y être liez par le Mariage, aprés avoir commencé à vivre dans l'éclat & dans

le luxe. Lors-que cela arrive, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même; hélas! pour un an de tems, pour ſix mois, faloit-il prendre de ſi grans engagemens avec les-creatures? Si ce jeune homme, ſi cette jeune femme avoient pris le parti de la Retraite & de la Croix, ils ſeroient déja au bout de leurs peines, & ils ſeroient de grans Saints, au-lieu-que pour avoir mal choiſi, les voila mal-heureuſement privez des biens d'ici-bas & de ceux du Ciel! Quelle douleur à ceux qui comtoient ſans doute ſur une fort longue vie, qui avoient peut-être eſté détournez de ſe donner à Dieu par la vaine appréenſion de cinquante ou ſoixante-années d'auſteritez? Quelle douleur de voir qu'il ne s'agiſſoit que de quelques mois, qu'ils ont perdu l'occaſion de faire un ſi beau ſacrifice, & de meriter à ſi peu de frais une grande récompenſe? Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous comprenez bien tout ce que cette penſée doit avoir de deſolant, pour moy, je confeſſe qu'elle me paroît tout-à-fait inſupportable. Or quelque âge que nous aions vécu, ſi nous n'avons pas vécu Chrêtiennement, nous devons nous attendre aux mêmes regrets.

Car c'eſt merveille combien la plus-longue vie paroît courte, quand on eſt au bout. Ce n'eſt qu'un jour, ce n'eſt qu'un moment; Alors, dit Saint Pierre de Damien, le pecheur regarde derriere ſoi, & il ne voit qu'une carriere d'un pas, il regarde devant ſoi, & il aperçoit les eſpaces infinis de l'éternité, & pleure d'avoir pû par un chemin ſi court, s'ouvrir une carriere éternelle de bon-heur & de délices. Il conſidere, que ſi au-

lieu des plaiſirs qu'il a recherchez ; il avoit embraſſé les travaux de la Pénitence, ces travaux ſeroient paſſez comme ces vains plaiſirs le ſont, & que de toutes ces ſouffrances, il ne lui reſteroit qu'un doux & délicieux ſouvenir. Ce qui affligera d'autant plus, que les objets prenant alors une autre face à ſon égard, il ne trouvera rien de ſi aiſé, que ce qui lui aura paru le plus-impoſſible. Il verra clairement, qu'il pouvoit faire ce que tant d'autres ont bien fait. Il s'étonnera, qu'il ait délibéré un ſeul moment à les ſuivre ; les choſes pour leſquelles il a eſté le plus-paſſionné, s'éffaçant inſenſiblement comme les couleurs, lorsque le Soleil ſe retire, ſe preſenteront à ſon eſprit deſtituées de tous les atraits qui l'ont autre-fois ſurpris. Qui m'avoit enſorcelé, ſe dira-t-il lui-même, pour me faire trouver des charmes à ce viſage qui devoit pourrir, à cét honneur qui devoit s'évanoüir, à cet or que je ne pouvois conſerver, à cette vie qui devoit être ſi courte ?

Toutes ces veritez lui paroîtront ſi évidentes, il en ſera tellement perſuadé ; il verra d'une maniere ſi palpable & ſi ſenſible qu'il a vécu comme un aveugle, comme un enfant, comme un fou, qu'il merite d'être la riſée de tout ce qu'il y aura jamais de perſonnes raiſonnables : Il ſera, dis-je, ſi perſuadé, ſi convaincu de toutes ces choſes, que nous le ſommes moins de ce que nous voions de nos yeux, & de ce que nous touchons de nos mains. Or cette lumiére ſi brillante, cette veüë ſi claire & ſi nette allumera en ſon cœur de ſi grans deſirs de rétourner ſur ſes pas, pour recommencer ſa courſe, qu'il n'eſt point de pen-

chant si rapide, point d'instinct si fort, point de passion si ardente, qui puisse exprimer la violence de ces mouvemens. Quelle-sera donc sa peine & son desespoir, lors-qu'il se verra arrêté par un obstacle invincible, lors-que sa volonté emportée par la conviction de l'esprit, comme par un poids immense, viendra hurter & se briser contre le decret immuable de la volonté Divine, qui a fixé la mort à ce moment? *Manere fatagit, ire compellitur.*

Representez-vous, Chrêtiens Auditeurs, l'infortuné Pharaon, qui s'étant folement engagé à poursuivre le Peuple d'Israël par la route que Dieu leur avoit ouverte au milieu de la mer rouge; & voiant que le Ciel prenant le parti de ses ennemis foudroye son armée de toutes part, fait brusquement sonner la retraite, & tourne visage pour gagner l'autre bord à toute bride, quel est son desespoir lors qu'il aperçoit que les flots se sont réünis derriere lui, qu'ils opposent à sa fuite des abîmes impénétrables, qu'il lui faut perir au milieu de ces abîmes, sans pouvoir faire un seul pas pour reculer. Voilà l'image du pécheur mourant, qui s'aperçoit enfin des mauvaises voies qu'il a tenuës, & qui conçoit des violens, mais d'inutiles desirs de corriger ses imprudentes démarches.

Il reconnoît donc encore une fois qu'il faut partir, & son terme aprochant toûjours davantage, ses plaisirs dont-il n'a encore envisagé que la douceur & la vanité, paroissent enfin avec toute la laideur, que leur cause leur déreglement, & lui font voir le plus terrible, & le plus affreux spectacle qu'on puisse imaginer. Car il est cer-

tain, Chrêtiens Auditeurs, que tandis-que le pêcheur joüit encore de la vie, il ne voit ni le nombre, ni l'énormité de ſes crimes. Pour le nombre, on diroit que ce ſont des ennemis qui ſe cachent à luy, de peur d'être découverts, juſqu'à ce-que l'aïant atiré comme dans leur embuſcade & reduit au point de ne pouvoir échaper, ils ſe produiſent tous en un moment, & viennent fondre ſur lui, pour l'accabler par leur multitude. De-ſorte-qu'il peut dire alors avec David : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, & non potui ut viderem : multiplicatæ ſunt ſuper capillos capitis mei.* Me voici tombé ſubitement entre les mains de mes propres crimes, le nombre en eſt ſi grand, que je ne puis me rendre à les regarder, il ſurpaſſe de beaucoup celui des cheveux que j'ai à la teſte. Oüy, Meſſieurs, à l'heure de la mort le pécheur verra toutes les taches de ſa vie ; au défaut de ſa memoire qui dans cette occaſion ne lui ſera que trop fidêle, les demons l'en feront reſſouvenir ; Dieu-même lui ouvrira ſa conſcience, & lui en fera voir toutes les plaïes d'une ſeule veûë. O Dieu quelle corruption! Quelle effroyable ſentine ! Et qui pourra en ſupporter la puanteur ſans mourir ! Que de deſordres qu'il n'avoit jamais aperçeûs, que de pechez en un ſeul peché, que de pechez même dans ſes bonnes œuvres ! Dans cette foule preſque innombrable de penſées, de paroles, d'actions ; qui devoient toutes être pour Dieu ſeul, à peine en trouve-t-il une ſeule qui n'ait été contre Dieu. Ce n'eſt par-tout que haine, que colere, qu'envie, qu'orgueil, qu'amour déreglé, qu'ambition, qu'avarice, En effet il a toûjours été poſſedé de quelqu'une de ces paſſions

& l'on ſait aſſez que tandis-qu'elles regnent dans un cœur, elles emportent toutes les penſées qu'on ne peut preſque parler d'autre choſe, qu'on ne ſonge qu'à les contenter. Quelle confuſion pour ce mal-heureux, lors-que d'un côté pénetrant vivement qu'il n'étoit au monde que pour loüer, & pour ſervir ſon Createur, il ſe reſſouviendra qu'il a vécu dans une rebellion preſque continüelle contre lui, qu'il l'a mépriſé, qu'il l'a outragé en mille manieres, qu'il lui a même débauché les autres hommes, qu'il s'eſt ſervi de toutes ſes creatures pour l'offencer? Croïez-vous qu'aprés ces veüës, ils oſe pretendre, qu'il oſe penſer au Paradis? Oſera-t-il même ſe preſenter devant Dieu? Il ne l'oſeroit pas ſans doute, & comme il voit qu'il ne peut pas s'en défendre, on ne ſauroit dire combien cette néceſſité lui paroît cruelle. Pour le comprendre, outre le nombre de ſes crimes, il faudroit pouvoir imaginer la laideur avec laquelle ils paroiſſent à ſes yeux. Il ne faut pas croire qu'on continuë à ce moment de traiter les adulteres de galanterie, & les fourbéries de prudence ou d'habileté. On prend bien alors d'autres idée, on commence enfin à connoître Dieu, & à ſe connoître ſoi-même, & cette double lumiere fait découvrir tant de difformité dans les moindres déreglemens que je ne doute point qu'un ſimple peché veniel enviſagé dans ce grand jour, ne nous portât dans le deſeſpoir, ſi nous n'étions ſoûtenus d'une grace particuliere.

Jugés donc du trouble de ce mal-heureux, qui ſe voit contraint d'aller étaler aux yeux du Seigneur, toutes ſes abominations, ſur le point de

paroître devant le Dieu de la pureté, que ſes ordures, que ſes impuretez lui doivent cauſer de honte ! qu'il doit trouver abominables ſes cruautez & ſes vengeances, dont il faut qu'il aille répondre devant un Dieu, qui lui avoit ordonné d'aimer ſes ennemis, & de leur faire du bien ! Que penſe-t-il de ſes ſcandales, lors-qu'il fait réflexion qu'ils ont danné des ames, qui étoient ſi cheres à celui qui le va juger ? Quel effroi ? Quel accablement lors-qu'il oppoſe ſes impiétez & ſes irrevérences dans les Egliſes à cette Majeſté terrible, qui en a eſté outragée, & qui l'attend ſur ſon trône, pour les lui reprocher en face ? *O ſi redivivum Pœnitentiæ tempus mereri potuiſſet*, dit ſur ce ſujet Saint Pierre de Damien, *quam duræ converſationis iter arriperet.* O ſi avant-que d'être porté à ce redoutable Tribunal, on vouloit bien lui donner le loiſir d'expier ſes fautes par la mortification, avec quelle ardeur en embraſſeroit-il les plus rudes exercices ! O s'il lui reſtoit encor un peu de ce temps, qu'il a ſi mal emploïé : Mon Dieu ſi c'étoit à recommencer ! à quoi ne s'engageroit-il point, pour obtenir une de ces années qu'il a paſſées dans la débauche ? Jeûnes, cilices, continence, pauvreté, qui lui faiſiez peur autre-fois, qu'il s'eſtimeroit heureux s'il lui eſtoit permis d'éprouver toutes vos rigueurs, qu'il trouve que les Antoines, les Hilarions, les Simeons Stilites en ont eſté quites à bon marché. Qu'eſt-ce-que ſoixante-années de ſolitude, de maladie, ou même de tourmens & de tortures, en comparaiſon de ce qu'il voudroit faire, ſi l'on vouloit bien accepter ſon repentir ? *Quàm duræ converſationis iter arriperet*,

qualia & quanta promitteret, quantis se devotionum vinculis innodaret.

Beaux desirs de Pénitence ! généreux, mais inutiles sentimens ! vaine & tardive ferveur ! Que ne veniez vous un peu plû-tôt, vous auriez fait un Saint Augustin de ce scelerat impenitent ? Mais c'en est fait, vous ne pouvez plus qu'augmenter sa peine & ses crimes, & rendre son desespoir plus-amer ! Quel mal-heur, Chrêtienne Compagnie, d'avoir de si fortes envies de faire le bien, & de n'avoir pas le tems de se satisfaire ! Mais ne sommes-nous pas encore plus mal-heureux, nous qui avons le tems, & qui n'avons point ces envies ? Que nous sert-il de n'être pas encore reduits à cette cruelle extremité ? si nous ne profitons pas de nôtre avantage ? si nous ne voulons pas encore ce que ces infortunez ne peuvent plus ? Ne prévoïons-nous point que nos délais nous conduisent insensiblement dans le même piége où ils sont pris ; & que si nous continüons de r'envoyer nôtre Pénitence, nous-nous repentirons enfin inutilement ? C'est aujourd'hui qu'il faut commencer, parce que peut-être il faudra finir demain.

C'est un triste spectacle pour un Chrêtien qui se meurt, qu'une vie toute passée dans les plaisirs & dans la fausse joïe du monde, soit qu'il r'appelle en son esprit la douceur de cette vie, soit qu'il en considére la vanité, soit qu'il en examine les desordres : Ce n'est pourtant qu'une partie de l'Enfer, que le pecheur souffre à la mort. Si la veûë du passé le desespere ; celle de l'avenir acheve de l'accabler : C'est ma seconde partie.

Il faut l'avoüer, Messieurs, de quelque maniére

niére qu'on ait vécu, c'eſt une terrible conjoncture, que celle où ſe trouve un homme qui n'a plus qu'un moment à vivre. Comme ce moment doit le rendre heureux, ou mal-heureux éternellement à la réſerve de quelques ames extrémement pures, il eſt peu de perſonnes que la grand eurdu peril n'éfraïe & qui ne fremiſſe dans l'attente d'un ſuccés, qui lui eſt de ſi grande conſequence : Sans cette cruelle incertitude, la mort n'auroit rien de trop funeſte pour la plû part des Chrêtiens, il s'en trouveroit même pluſieurs qui la deſireroient, au lieu de la craindre. Mais ſi dans l'incertitude où l'on eſt de paſſer de la vie à une autre vie, ou par la mort à une autre mort, toute ame ſouffre de ſi mortelles angoiſſes, quel doit étre le trouble, & le deſeſpoir de ceux qui ne doutent plus de leur état avenir, & qui ſont aſſeûrez de leur éternelle dannarion ? Songez, s'il vous plaît quelle horreur, & quelles émotions ſent un criminel déja condanné à la roüe, quand il entend tirer le verroüil, & ouvrir la porte de ſon cachot, pour être conduit au ſuplice. C'eſt une ombre de ce que ſouffre un pêcheur, qui ſent que ſon ame commence à ſe détâcher, & que le moment de partir eſt enfin venu.

Une de ces grandes inquiétudes durant la vie a été de ſavoir, s'il y-avoit un Enfer, ou s'il n'y-en-avoit pas, ſi ce n'étoit point une fable que ce qu'on diſoit de l'Eternité. Mais que le voila bien affermi préſentement dans ſa créance ! Non, Meſſieurs, il ne doute plus de la verité, il n'en eſt que trop convaincu pour ſon mal-heur. Tout ce qu'on lui a jamais dit de l'état des dannez, & des

tourmens qu'ils endurent, tout cela ſe préſente à ſa memoire par des images ſi vives, qu'il lui ſemble déja voir & ſentir toutes ces choſes. Il ſe croit déja plongé dans ces braſiers ſombres & ardens, dans ces brûlantes ténebres, & noyé dans ces étangs de ſouffre alumez. C'eſt pour cela qu'on en a entendu pluſieurs, qui crioient délors, comme le mauvais riche. *Crucior in hac flamma*; je brûle, je ſuis danné. L'Eternité, cette épouvantable Eternité, dont il n'eſt plus éloigné que d'un ſeul moment, toute immenſe & toute infinie qu'elle eſt, eſt déja toute ramaſſée en ſon eſprit, & commence à l'accabler de ſon poids. Concevez, s'il eſt poſſible, les mouvemens, les agitations, la détreſſe d'une ame, qui ſe voit ſur le point d'être jettée dans une priſon ardente, d'où elle ſait infailliblement qu'elle ne ſortira jamais, qui ſent qu'on la pouſſe avec une violence, à quoi elle ne peut plus réſiſter, dans un précipice affreux, d'où jamais perſonne n'eſt revenu. En-un-mot qui n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans un gouffre, où ſont r'aſſemblez tous les maux, & où tous les maux ſont éternels.

Faut-il s'étonner, ſi non-obſtant les douleurs aiguës de la maladie, quoi-que deſormais elle ſoit moins dans le corps pour vivre que pour ſouffrir, elle fait encore de ſi grans efforts pour y reſter? Faut il s'étonner qu'étant venuë cent-fois juſques ſur les lévres pour ſortir, elle rentre cent-fois toute alarmée, & cherche encore un azile dans cette maiſon ruïneuſe? Quel moien de ſe reſondre à commencer une carriére de ſouffrances infinies, dont on deſeſpere de voir le bout, parce-qu'effe-

ctivement elle n'en a point ? Mais c'eſt en vain quelle réſiſte, une troupe de demons qui viennent pour l'enlever, l'aſſiégent dans ſon foible rétranchement, & ſe jettent ſur elle comme des chiens affamez ſur une pauvre biche, qui rend les derniers abois. Ils redoublent ſa frayeur par leurs figures épouvantables, ils l'attaquent par mille horribles tentations. L'un la porte à des mouvemens de deſeſpoir, l'autre lui inſpire des penſées de blaſphémes, un autre lui propoſe encore les objets de ſes brûtales paſſions, tous la preſſent de ſe rendre, & tâchent de la tirer de ſon fort. *Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obſederunt me, aperuerunt ſuper me os ſuum ſicut leo rapiens & rugiens.* Vraiment elle le peut bien dire qu'elle eſt environnée de taureaux forts & robuſtes, plus-cruels & plus-furieux que des Lions rugiſſans : Que fera-t-elle toute ſeule, deſtituée de tout ſecours contre un ſi grand nombre d'ennemis ? Elle gemit, elle crie, elle implore l'aide & du Ciel & de la terre ; mais c'eſt trop tard les hommes ſont impuiſſans, les Anges ſe ſont retirez, Dieu l'a livrée à Satan, & à ſes infames miniſtres. Ceux ci la ſaiſiſſent avec fureur, ils l'arrachent du corps, il l'entraînent dans les Enfers triomphans de leur victoire, & exerçans ſur elle tout ce que leur haïne, & leur rage peut leur inſpirer de cruauté. Si la penſée du ſepulchre & des vers, qui doivent y manger ſon corps, à été capable de l'arrêter, comment ne reculeroit-elle point à la veûë de ces flammes, où elle va être enſevelie, de ces ſerpents dont elle va devenir la proïe, &

ſur tout de ce ver immortel qui commence à la ronger, & à qui ſon cœur doit ſervir d'une éternelle pâture, Une perſonne qui meurt en grace ſe conſole aïſément de la perte d'une chair, qu'elle doit récouvrer quelque-jour glorieuſe & immortelle, ſi elle laiſſe une partie de ſes amis ſur la terre, elle va réjoindre les autres, qui l'ont déja précedée au Ciel. Elle n'a garde de regretter les biens qu'elle quitte, elle qui s'en va à la ſource de tous les biens. Mais cette mal-heureuſe ame, cette ame pêchereſſe & reprouvée voit la mort avec une horreur, que la penſée de la reſurrection redouble encore, il faut ſortir de ce corps, & ce qui eſt encore plus-affligeant, c'eſt qu'il y faudra entrer quelque-jour, pour lui faire part de ſes peines. Elle ſe ſepare de ſes tendres amis, & c'eſt pour tomber entre les mains de ſes ennemis les plus-barbares. Enfin on la dépoüille de toute-ſorte de biens, & elle voit à ſes piés un abîme de mal-heurs, qui n'a ni fond, ni iſſuë. C'eſt pour cela qu'elle combat, qu'elle n'oublie rien pour s'empêcher de partir, elle ſaiſit tout ce qui ſe trouve ſous ſa main, comme pour s'y attacher. C'eſt-là la cauſe de cette ſueür, de ces mouvemens inquiéts, de ces horribles convulſions, de cette longue, de cette cruelle agonie.

Juſte Dieu, que vous êtes rigoureux! Vous êtes lent, vous êtes tardif à punir: Mais que vous vous récompenſez bien de vos délais, & de vos remiſes par la peſanteur de vos coups! Cét homme, il eſt vrai, a vécu quelque-tems dans l'abondance, les gens-de-bien ont eu peine à s'empêcher de murmurer de ſa grande proſperité, peu s'en faut

qu'ils ne la lui aïent enviée : Mais eſt-il quelcun ou ſi miſerable, ou ſi dur qui ne le plaigne aujourd'hui, & qui bien loin de vous blâmer, Seigneur, de trop d'indulgence, ne frémiſſe de vôtre éfroïable ſeverité ?

Quelle difference, Chrêtienne Compagnie, entre cette mort & celle des Saints, qui attendoient avec impatience leur heure fortunée, qui ne vouloient point être pleurez, qui invitoient au contraire les aſſiſtans à chanter des cantiques de loûange, qui en chantoient eux-mêmes juſqu'aux derniers ſoûpirs, qui expiroient enfin à la veûë du Ciel ouvert, & entre les bras de leurs bon Anges.

C'eſt à nous Meſſieurs, à choiſir de ces deux maniéres de mourir, celle qui nous agréra davantage; la choſe dépend de nous & nous avons grand ſujet de loûër la miſericorde de Dieu, qui nous en laiſſe encore les maîtres. Hélas ! ſi nonobſtant cette grace nous étions aſſez mal-heureux pour nous laiſſer ſurprendre, comme ceux dont nous déplorons l'infortune ! Ouy ce paſſé, qui les tourmente ſi fort, & qui attire enſuite cét avenir ſi funeſte, grace à la bonté Divine : Ce paſſé, dis-je, eſt encore à venir, ou préſent pour nous. Ce que nous faiſons aujourd'hui, ce que nous ferons demain, c'eſt ce qui nous rendra la mort ou agréable, ou fâcheuſe. Nôtre vie eſt comme une perſpective, que nous enviſageons tous de ce point fatal, qui en doit fermer le cours, nous faiſons chaque jour quelque partie de ce tableau : Faiſons le avec ſoin, Chrêtiens Auditeurs, effaçons avec nos larmes ce que nôtre négligence y a laiſſé gliſſer juſqu'ici de difforme & d'irregulier, &

deſormais n'y ajoûtons pas un ſeul trait, c'eſt-à-dire aucune action, pas une ſeule couleur, c'eſt-à-dire, aucune intention, dont la veûë ne nous puiſſe réjoûïr en mourant, & qui ne mérite l'approbation de Dieu-même dés cette vie, & ſes récompenſes en l'autre. *Amen.*

SERMON V.

POUR LE JOUR

DE NOËL.

Pax hominibus bonæ voluntatis.

La Paix aux hommes de bonne volonté.

JESUS-CHRIST *n'aît pour ſervir de guide aux fidéles. Il ſait toutes les voïes par où l'on peut aller à Dieu, il les enſeigne avec beaucoup de clarté & d'exactitude, il marche toûjours devant par ſes exemples, & il aide à marcher, il porte même les fidéles par ſa grace.*

IL eſt vray qu'à la naiſſance de JESUS-CHRIST tout l'Univers joüiſſoit d'une paix profonde ſous le regne du Grand Auguſte, mais on peut-dire que cette paix étoit ſemblable au calme, & au ſilence de la nuit aſſez commode pour ceux qui ne

cherchent que le repos, ou la liberté de tout faire impunement, mais triſte & affreuſe pour ceux qui aiment un travail honnéte, ou qui ſont obligez de marcher pour ſe rendre au gîte.

L'Idolatrie étoit alors ſi fort répanduë, qu'à la réſerve du peuple Juif, toute la terre y étoit plongée, elle s'étoit multipliée en un point, que le nombre des Dieux égaloit preſque celui des hommes. Il eſt vrai, que quelques eſprits plus-éclairez en connoiſſoient la fauſſeté & l'extravagance, mais elle étoit ſi établie, que ceux qui avoient encore ces lumiéres, n'oſoient plus ni les communiquer, ni les ſuivre. Que dirai-je de la corruption des mœurs, laquelle ſe trouve toûjours, où la verité ne ſe trouve point? On n'oſeroit raporter dans une Aſſemblée comme celle-ci, ce que Saint Paul en a toûché en ſa premiére Epître aux Romains, & ce que Saint Jerôme en dit plus au long dans ſes commentaires ſur Iſaïe. Il ſuffit de dire que le vice ne regnoit pas ſeulement, qu'il ſe faiſoit même adorer, qu'il étoit comme la divinité commune, qui réüniſſoit toutes les ſectes, & que chaque peuple avoit ajoûtée à ſes Dieux particuliers.

Au milieu de ſi épaiſſes ténébres, les pêcheurs joüiſſoient ſans doute d'une grande paix, rien ne les reveillant du profond aſſoupiſſement, où ils étoient, leurs deſordres étant comme autoriſez par la dépravation génerale, & par l'exemple-même des Dieux. Mais pour les ames pures, pour ceux qui auroient eu plus de connoiſſance de la vertu, & qui auroient deſiré de la pratiquer: Quelle peine, quelle douleur de n'en trouver nul-

le trace ſur la terre, de n'avoir ni lumiére pour découvrir les routes qui y conduiſent, ni guide pour les enſeigner ? Dieu ſoit à jamais glorifié, qu'il ſoit loüé & béni éternellement : Voila un grand jour qui commence à luire, à la faveur duquel nous allons ſortir d'un état ſi déplorable. Le Fils de Dieu vient au monde pour nous éclairer, & pour aprendre les voyes de la Sainteté, à ceux qui ſont touchez du deſir de leur propre ſantification. *Pax hominibus bonæ voluntatis.* C'eſt ce que les Anges ont chanté à la naiſſance de ce Prince pacifique. Que tous ceux à qui Dieu a donné une bonne volonté, ceſſent de s'inquiéter & de craindre ! JESUS va leur ouvrir le chemin du Ciel, & il ſera lui-même leur guide dans ce chemin. Souffrez, Meſſieurs, que je vous explique cette verité ; elle eſt d'une grande conſolation pour tous ceux qui deſirent de vivre Chrêtiennement, & je ne doute point que nous n'aïons tous conceû ce deſir aujourd'hui au Sacrement de Pénitence: Demandons à Dieu les lumiéres qui nous ſont neceſſaires, pour tirer quelque fruit de ce diſcours ; Il ne peut rien nous refuſer, aprés nous avoir donné ſon Fils unique, ſur-tout ſi nous employons le credit de celle par qui il nous l'a donné. *Ave Maria, &c.*

Un homme de bonne volonté dans le ſens le plus-naturel & le plus-litteral, eſt celui dont la volonté eſt portée au bien, & qui deſire de devenir bon. Mais il eſt des deſirs de pluſieurs ſortes, & il eſt tout viſible qu'il s'agit ici des plus-efficaces. Je ne ſaurois mieux vous repréſenter ce que j'ai ſouvent obſervé moi-même à l'égard de ces

veritables deſirs, qu'en vous faiſant reſſouvenir de ces perſonnes alterées, qui courent les montagnes & les valons, pour éteindre la ſoif qui les brûle; qui ſe jettent avidement ſur le premier ruiſſeau qu'ils rencontrent, ſans conſidérer s'il eſt net, ou s'il eſt bourbeux, comme ces mal-heureux Grecs, qui ſe ſentant preſſez en même-tems & de la ſoif & des ennemis, oubliant le peril où ils étoient d'être tuez, s'entrebâtient pour puiſer d'une eau, où la bouë étoit mêlée avec leur propre ſang.

Voilà, Chrêtiens Auditeurs, l'image la plus naive que je vous puiſſe donner de la bonne volonté. C'eſt la diſpoſition d'un homme qui a faim & ſoif de la juſtice, comme parle JESUS-CHRIST; mais qui en eſt affamé, qui en eſt alteré en un point, qu'il n'eſt ni fatigue, ni danger qu'il n'eſſuie, pour ſe ſatisfaire, qui embraſſe aveuglement tous les moyens qu'on lui offre de ſe ſantifier, ſans examier, s'ils ſont aiſez ou penibles, s'ils ſont doux ou amers à la nature. O le grand don, s'écrie Saint Bernard, que cette volonté ſainte & fervente! Que ceux qui l'auront receûë du Ciel, ſe verront bien-tôt comblez de biens & de graces ſurnaturelles! Qu'ils laiſſeront loin derriere-eux ces ames froides & timides qui n'ont que des deſirs languiſſans, pour la choſe du monde qui merite le plus d'être deſirée. *Grande donum, bona voluntas! quia in animo omnium eſt origo bonorum, & omnium mater virtutum.* Mais cette bonne volonté, qui eſt à-preſent la ſource de tant de biens, que pouvoit-elle produire avant la naiſſance de JESUS-CHRIST, que du trouble & d'inutiles

ſoucis ? Si les maîtres de la vie ſpirituelle ont obſervé qu'aujourd'hui même une ame fervente, ſi elle n'eſt bien conduite, ſe fatigüe inutilement, & fait beaucoup de chemin ſans rien avancer. Que pouvoit-on attendre de la plus-grande ferveur avant l'incarnation du Verbe, & la publication de l'Evangile ? Il eſt vrai que l'ancienne Loi a donné des hommes tres-vertueux, mais enfin ils étoient ſujets aux erreurs & aux foibleſſes des autres hommes, & l'on auroit pû ſe tromper en les imitant. D'ailleurs ce n'étoient ni des exemples de toutes ſortes de vertu, ni de vertus pour toutes ſortes de perſonnes. Rien ne pouvoit ſatisfaire ceux qui ſe ſentoient enflammez du deſir de ſervir Dieu. Mais depuis que JESUS-CHRIST eſt né, Ames Chrêtiennes, vous avez un guide, ſous la conduite duquel vous ne pouvez plus vous égarer, un guide qui appliquera, qui conduira, qui ſatisfera vos bons deſirs ? Ce guide, premiérement, ſait toutes les voyes par où l'on peut aller à Dieu. En deuxiéme lieu, il les enſeigne avec beaucoup de clarté & d'exactitude. En troiſiéme lieu, il marchera toûjours devant vous par ſes exemples. En quatriéme lieu, il vous aidera à marcher, il vous portera même par ſa grace. Je n'ai qu'un mot à dire ſur chacun de ces quatre points, qui feront le partage de ce diſcours.

Il eſt certain, Chrêtienne Compagnie, que lors-que l'ame de JESUS-CHRIST fut créée, Dieu l'aſſortit de tous les dons naturels & ſurnaturels, qui pouvoient la rendre digne du Verbe, auquel elle devoit être unie perſonnellement, il la combla de toutes les graces infuſes, qui ont

quelque raport aux perfections divines, & il eut ſoin que ces graces fuſſent d'une excellence en quelque-ſorte infinie. Mais comme la Sageſſe eſt le caractere particulier de la ſeconde Perſonne, il prit un ſoin tout particulier d'orner cette ame d'une Sageſſe admirable, d'une Sageſſe dont celle des plus-grans Rois, celle du plus-Sage de tous les hommes, n'avoit été qu'une figure fort imparfaite. Et pour cette raiſon, Meſſieurs, quand le Sauveur du monde n'auroit pas été uni à la Divinité, il mériteroit d'être le conſeil & le maître des nations, il y-auroit de la prudence à ſe conduire par ſes lumiéres & par ſes maximes.

De-plus, parmi les connoiſſances que lui donnoit cette admirable Sageſſe, la plus-profonde, la plus-diſtincte; en un-mot la plus-parfaite, étoit ſans doute la connoiſſance des voyes du ſalut & de la perfection. La raiſon eſt qu'il étoit deſtiné pour nous ſervir de guide en ces voyes, & que Dieu eſt obligé de proportionner les talens de ſes Miniſtres aux deſſeins qu'il à ſur eux. Moiſe à qui la conduite du peuple d'Iſraël avoit été confiée, avoit connu par une faveur ſpéciale les ſentiers, par où le Seigneur a coûtume de ramener à lui ſes créatures, ſelon ce mot de Dieu. *Notas fecit vias ſuas Moiſi.* Combien JESUS-CHRIST doit-il avoir éte plus-éclairé ſur ce ſujet, lui qui devoit être le chef de tous les prédeſtinez.

Outre cette ſience infuſe des voyes du ſalut, il en a eu une autre qu'on appelle experimentale, qui ne le rend pas moins capable de nous y ſervir de guide. Je veux dire, qu'il s'eſt ſervi de tous les moyens, qui peuvent être mis en uſage pour parve-

nir à la plus-haute vertu, non-seulement, il a aquis lui seul plus de Sainteté que tous les autres Saints ensemble; mais encore il a réünien soi tous les caracteres de Sainteté: il est allé à la perfection par tous les chemins qui y conduisent, par l'innocence, par la pénitence, par la joie, par la douleur, par l'honneur, par l'infamie, par les graces les plus signalées, par les plus rudes épreuves, par un zéle infatigable, par une continuelle contemplation. Dites-moi, je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, qui peut mieux nous enséigner les voyes du salut, que celui qui les a toutes éprouvées, & qui est allé plus loin par ces mêmes voyes, que tous ceux qui y sont jamais entrez.

J'ajoûte encore à cela, que JESUS quoi-qu'voyageur sur la terre, ne laissoit pas d'être en même tems compréenseur, comme parle l'Ecole c'est-à-dire, que quoi-qu'il marchât dans les voyes de la Sainteté comme les autres Saints, qui sont sur la terre, il ne laissoit pas de joüir de la veûë de Dieu, en la maniére que les bien-heureux en joüissent dans le Ciel, il méritoit tous les jours la récompense qu'il avoit déja reçeûë, il étoit habitant de la Jérusalem Céleste, quoi-qu'encore pelerin dans ce lieu d'exil.

Céla étant supposé pouvoit-il manquer de voir clairement dans Dieu tout ce qui est capable de plaire à Dieu, ayant une connoissance si distincte du plus parfait de tous les Etres? Qui pouvoit savoir mieux que luice qu'il falloit faire pour lui ressembler? En un-mot, peut-il manquer de nous conduire fort seûrement, puis-que dés le commencement du chemin il void le terme, où nous

aſpirons, & qu'il ne le perd jamais de veûë. Tout cela eſt encore peu, Chrêtienne Compagnie, non-ſeulement JESUS-CHRIST eſt tout-enſemble & dans la voye & au terme ; mais il eſt lui-même & la voye & le terme, où nous devons tendre. *Ego ſum via*, dit-il, dans l'Evangile, *veritas, & vita.* Je ſuis le chemin qui conduit à la verité, je ſuis la verité qui mene à la vie, je ſuis cette vie-même où la verité conduit. De-ſorte-que quiconque voudra ſe ſoûmettre à la direction de JESUS-CHRIST, & s'attacher à lui, pour être conduit à Dieu, il eſt autant impoſſible qu'il ſe perde en ſon chemin, qu'il eſt impoſſible que le chemin lui même s'éloigne du terme, où il ſe va rendre ? Non-ſeulement, il trouvera ce qu'il cherche ſous une ſi ſage conduite, mais il l'a déjà trouvé.

Quel ſujet de joïe pour ces ames qui ſont ſi généreuſes, & néanmoins ſi craintives ! Qui n'ont point de plus grande paſſion que de faire le bien, & qui craignent toûjours de mal faire. *Deus tuus ipſe eſt Doctor tuus.* Vôtre Dieu ſera déſormais vôtre Directeur, le voila qui ſe preſente viſiblement à vous dans vôtre chair, comme l'Ange s'offrit à Tobie ſous la figure d'un homme, pour le mener à Gabel. Il n'ignore pas ce-que c'eſt-que la Sainteté. *Novi*, vous peut-il dire avec Raphaël, *& omnia itinera ejus frequenter ambulavi.* Je le ſai vraiment ; j'en ai parcouru toutes les voyes, je ſuis moi-même le ſentier & la voye, qui y conduit, je ſuis même cette Sainteté pour laquelle vous ſoûpirez, attachez vous à moi, & vous y arriverez infailliblement : Mais non-ſeulement, il fait tous

les chemins qui peuvent conduire à Dieu ; il les enſeigne avec beaucoup de clarté & d'exactitude. C'eſt la ſeconde conſidération.

On ne peut pas douter, Meſſieurs, que parmi les Patriarches & les Prophetes de l'ancienne loi, quelques-uns n'aient-eû connoiſſance de la Sainteté, puis-qu'il y-en-a eu de tres-Saints : Mais l'on peut-dire, ce me ſemble, qu'aucun d'entr'eux ne l'a enſeignée, ou s'il l'a fait ç'a été d'une maniére ſi miſterieuſe & ſi obſcure, que perſonne ne l'a conçeûë. La loi-même de Moïſe n'a préſcrit les régles de la perfection qu'en figure, & ſous le voile des obſervances exterieures, bien-loin d'élever les hommes au-deſſus de leur foibleſſe naturelle, elle s'accommodoit elle-même à la foibleſſe des hommes : Témoin la multiplicité des femmes qu'elle permettoit, & le pouvoir de les repudier qu'elle donnoit aux maris, témoin encore l'uſure avec les étrangers, de-quoi elle n'avoit jamais fait un crime au peuple Juif, & la haine des ennemis, dont elle lui avoit même fait un précepte.

Jesus-Christ n'a rien ignoré de tout ce qui peut former la pieté la plus-excellente, & il nous a communiqué toutes ſes lumiéres. Il nous aſſeûre lui-même qu'il nous a revelé ſes plus-grans ſecrets qu'il a verſé, pour-ainſi-dire, dans nos eſprits tous ſes tréſors de Sience & de Sageſſe, dont ſon Pere l'avoit enrichi. *Omnia quæcunque didici à Patre meo, nota feci vobis.* On ne ſauroit ſoûaiter une preuve ni plus-convainquante, ni plus utile, de cette verité, que le détail de ſa Doctrine ; il n'eſt rien de plus-exact que les

leçons qu'il nous fait, rien de plus-efficace que les moyens qu'il nous ſuggere, pour nôtre ſanti-fication. C'eſt-lui, qui pour nous éloigner des actions criminelles, nous a fait entendre qu'il falloit éviter les penſées, qui ſont comme les ſemences de ces actions, & les regars-même, qui font naître les penſées. C'eſt lui, qui pour aller au devant de tous les maux que la foif de l'or & de l'argent a accoûtumé de faire dans le monde, nous a découvert cét admirable ſecret de la pauvreté de cœur, qui nous détache des biens-même, que nous poſſedons. C'eſt lui, qui nous a fait connoître l'importance des fautes legéres, qui conduiſent infailliblement aux plus-grandes, qui nous a défendu juſqu'aux paroles oïſeuſes, afin-que le ſoin de les éviter, répouſſe bien-loin de nous la tentation de mentir & de médire. C'eſt lui, qui pour prévenir les funeſtes effets de la colere & de la vengéance, eſt allé juſqu'au cœur ſecher la ſource de ces paſſions, en nous ordonnant d'aimer nos ennemis, & de faire du bien à ceux qui nous font du mal. Pour nous faciliter la vertu de la patience ſi néceſſaire en cete malheureuſe vie, il nous fait voir les tréſors, qui ſont cachez dans les averſitez & dans les perſécutions; il nous fait voir qu'il y-a des ſujets de joïe dans tout ce qui nous afflige, & que tout ce que le monde appelle malheur, infortune, calamité, eſt juſtement ce qui nous doit rendre heureux, & en cette vie & en l'autre. *Beati qui lugent, beati qui perſecutionem patiuntur.*

C'eſt ainſi que pour nous conduire à la pureté des mœurs, & à l'innocence de la vie, il nous ouvre

ouvre des routes jusqu'alors inconnuës, droites & seûres. Mais ce n'est pas assez pour vous, Chrêtiens Auditeurs, d'observer les commandemens, de pratiquer les vertus necessaires au salut; vous êtes tout enflammez du desir de la perfection, & vous soûaitez qu'on vous en ouvre la carriére; avant JESUS-CHRIST personnne n'en avoit donné les regles, ces grandes maximes de dépoüillement, de mépris du monde, de haine de soi-même, de mortification, de mort, de vie spirituelle, tout cela n'étoit point encore venu à la connoissance des hommes; au contraire les anciennes Ecritures étoient remplies de promesses qui sembloient n'avoir été faites, que pour nourrir dans les cœurs l'amour des honneurs, & des prosperitez temporelles. Le Sauveur du monde a été le premier, qui nous a fait connoître la différance qu'il y-a entre une mediocre vertu, & une piété parfaite; il a dit sur ce sujet tout ce que l'on pouvoit dire, & il en a parlé si clairement que je ne saurois concevoir, comment il arrive que tant de personnes prennent le change dans la devotion, & y font de fausses démarches.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum. N'a t'il pas dit nettement & plus d'une-fois, que celui qui me veut suivre, se renonce soi-même, qu'il ne songe plus ni à sa reputation, ni à ses propres intérêts, qu'il n'écoute ni ses passions, ni ses inclinations naturelles, qu'il déclare la guerre à ses appetits, à ses desirs, à sa propre chair, & à sa volonté propre, qu'il se regarde comme un étranger, comme son plus mortel ennemi. Celui qui ne haît son pere & sa mere, sa femme, ses enfans, ses

freres, ſes ſœurs, c'eſt-à-dire, qui aimera mieux leur plaire qu'à moy, qui de peur de leur déplaire, negligera ce qui eſt de mon ſervice, qui ne ſera pas diſpoſé à leur paſſer ſur le ventre, lors-qu'il ne pourra autrement accomplir ma volonté, celui-là, dis-je, ne peut-être mon Diſciple. *Qui non bajulat crucem ſuam, & venit poſt me, non poteſt meus eſſe diſcipulus.* Ne vous y trompez pas, mes diſciples, ſi vous avez deſſein de ſantifier vos ames, il faut que vous embraſſiez vôtre croix, & que vous la portiez de bonne grace. Je dis vôtre croix, celle qui vous a été donnée, car ce ſeroit en vain que vous jeûneriez, que vous pratiqueriez les plus rudes mortifications, ſi vous vous plaigniez de cette pauvreté, où la providence vous a reduit, de ces maladies, de cét-ennemi, de cette diſgrace, ſi vous ne pouvez ſupporter l'humeur de ce mari, de cette maîtreſſe auſquels le Seigneur vous a ſoûmis. *Qui non bajulat crucem ſuam, ſinite mortuos ſepelire mortuos ſuos.* Le monde doit être conſidéré de ceux qui aſpirent à la perfection, comme une région de morts, avec qui les vivans ne doivent avoir nul commerce. Laiſſez-les s'empreſſer, s'embarraſſer dans leurs affaires temporelles: laiſſez les s'appliquer à l'obſervation de leurs Loix profanes, de leurs bien-ſéances pretenduës. Ne vous rendez ni les admirateurs, ni les eſclaves de ce nombre réprouvé; ſongez uniquement à plaire à celui qui doit être vôtre unique maître.

Enfin ſi quelcun n'eſt pas ſatisfait de ces Conſeils, il y en a de plus forts encore, & je veux bien les publier en faveur de ces grandes ames, qui ne donnent point de bornes à leur amour. *Si vis per-*

fectus esse, vade, vende omnia quæ habes, da pauperibus, & sequere me; Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous ce que vous posſedez donnez-en le prix aux pauvres, & dans cét entier dénûëment soyez prét a faire tout ce qu'il me plaira exiger de vous. Il y a des gens qui s'éloignent du mariage, pour en éviter les peines, mais il y-en-a qui le fuient simplement pour en éviter les plaisirs: voyez si vous auriez le courage de les imiter. Enfin le plus-haut qu'on puisse porter la perfection, c'est de donner sa propre vie, c'est d'être toûjours prét à mourir, non-seulement pour sauver son ame, mais pour sauver même celle d'autrui. *Majorem charitatem nemo habet quàm ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

Voilà la voïe, Chrêtienne Compagnie; il n'est rien de plus-net, rien de plus-intelligible; on sera peut-être épouvanté de ces maximes si contraires à la nature; Mais du moins n'aura-t-on pas sujet de dire, qu'on a ignoré ce qu'il falloit faire pour être Saint; O mon Dieu que nous vous sommes obligez de nous l'avoir si bien appris! Qui pourra jamais comprendre la grandeur de ce bien fait? Pour moy je ne saurois mieux vous exprimer mes sentimens sur ce sujet, que par ces paroles de saint Paul, que l'on vous a leûës à la Messe. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus.* Nôtre Dieu, nôtre Rédempteur nous a fait voir sa grande misericorde & sa bonté infinie; en quoi, grand Apôtre. *Erudiens nos, ut abnegantes impietatem, & sæcularia desideria sobriè, justè, & piè vivamus in hoc sæculo.* Ce n'est pas simplement en ce qu'il s'est révétu de nôtre chair, & a élevé nôtre nature

juſques ſur le trône du Tout-puiſſant. Ce n'eſt point, ce me ſemble, en ſe chargeant de nos pechez & des peines qui leurs étoient deûës, ce n'eſt ni en répandant ſon ſang, ni en deſarmant la mort; ni en nous donnant une ferme eſperance de la réſurrection. *Apparuit gratia Dei erudiens nos.* Tout cela ſont de grandes preuves de ſon amour, je n'en doute pas: mais la plus-grande de toutes à mon ſens, c'eſt qu'il nous a inſtruit par lui-même à nous renoncer nous-mêmes, à mépriſer le monde, à briſer les liens qui nous y attachent, à nous affranchir de la ſervitude des vains deſirs: c'eſt qu'il nous a montré les voyes de la ſainteté & de la juſtice. *Ut abnegantes impietatem, & ſæcularia deſideria ſobriè, & piè vivamus in hoc ſæculo.* Heureux mille-fois ceux qui ſous un guide ſi fidelle entreront dans ces belles voïes: on les appelle étroites, parce-que la nature s'y trouve d'abor génée & contrainte; mais à quelle paix, à quelle douce liberté ne conduiſent-elle pas une ame qui s'y engage! Il eſt vrai que la ſeule penſée de ce bien-heureux état me comble de joïe, & qu'elle m'emporteroit bien-loin ôrs de mon ſujet, ſi je ne me reſouvenois des bornes que je me ſuis d'abor preſcrites. Revenons donc à nôtre guide, je vous ai fait voir qu'il nous enſeigne le chemin avec beaucoup de clarté, & d'exactitude: voyons maintenant comme il marche toûjours devant nous par ſes exemples.

Le Prophete Iſaïe parlant de l'Incarnation du Verbe Eternel, fait eſperer au peuple choiſi, qu'il aura un maître qu'il pourra voir de ſes yeux. *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* Il pouvoit dire encore plus, Chrêtiens Auditeurs, il pouvoit leur

promettre que ce maître visible leur donneroit des leçons visibles, qu'il ne se révêtiroit pas seulement de chair, mais qu'il incarneroit encore, s'il m'est permis de parler ainsi, ses préceptes, & ses maximes, leur représentant en lui-même, leur exprimant par des actions tout ce qu'il leur auroit fait entendre par ses paroles. Et certes Messieurs, il falloit que nôtre Rédempteur en usât de la sorte, pour prévenir tous les doutes des personnes de bonne volonté, pour aller au-devant de toutes leurs inquiétudes. S'il s'étoit contenté de leur donner de bouche, ou par écrit des regles de perfection, quelque-faciles, quelque-intelligibles que ces regles eussent été, elles auroient pû être obscurcies par les interpretations; on leur auroit pû donner des sens differens, & dans la crainte qu'on auroit eu de s'y méprendre, on les auroit peut-être entiérement négligées. Mais JESUS-CHRIST pratiquant lui-même ce qu'il enseigne, marchant devant nous dans le chemin qu'il nous a montré: Quel lieu peut-il rester au doute & à l'irrésolution? Quoique l'étoile qui apparut aux Mages en Orient, leur eût fait entendre par sa situation en quel païs ils devoient aller chercher le Messie, ainsi que Saint Jean Chrisostôme l'a observé. Quoi-que les Docteurs de Jerusalem leur eussent marqué précisement que Betléem étoit le lieu de sa naissance, ils ne laissoient pas de marcher avec quelque incertitude & comme dans les ténébres; mais du moment qae cette même étoile, qui les avoit fait mettre en chemin, se remontra à eux sur leur route, & qu'elle commença à les devancer pas-à pas, ajustant son cours à leurs forces, ou plû-tôt à leur

foibleſſe alors toutes leurs inquiétudes furent diſſipées, & ils acheverent le voyage, avec une joïe que l'écriture ne peut aſſez exagerer. *Gavisi ſunt gaudio magno valde.*

Voilà, Chrêtiens Auditeurs, ce qui arrive aux bonnes ames, qui cherchent Dieu dans la ſimplicité de leur cœur. Elles ſont excitées par les paroles de JESUS-CHRIST à faire cette recherche, ſelon les inſtructions qu'il leur a données: Les ſavans Directeurs qu'elles trouvent en leur chemin leur ſervent à la redreſſer, & à les raſſeûrer dans les perplexitez qui leur arrivent; mais ſi JESUS-CHRIST qui les a engagées dans cette voye, ſe préſente lui-même, & leur marque tous les pas par ſes exemples: Qu'eſt-ce qui ſera capable de les troubler, ou de leur faire la moindre peine.

C'eſt-ce qu'il a fait, Chrêtiens Auditeurs, avec une bonté; & une charité incroïable. Il nous a dit pluſieurs-fois que pour aller à ſon Pere, il falloit paſſer par les croix & les tribulations, que la pauvreté, le mépris du monde, l'amour des confuſions, la haine de ſoi-méme, l'amour des ennemis étoient les démarches: qu'il falloit faire pour arriver au parfait amour de Dieu; mais il ne s'eſt pas contenté de nous montrer ce chemin comme de loin, & de nous dire, comme on le diſoit aux Juifs. *Hæc eſt via, ambulate in ea, & non declinetis ad dexteram neque ad ſiniſtram.* Voilà la voye, entrez-y, ſi vous voulez, & ne vous détournez ni à droit ny à gauche. Il nous invite par tout à le ſuivre. *Venite poſt me...veni & ſequere me..qui mihi miniſtrat, me ſequatur.* Venez apres moy, je ne vous

abandonne point à vôtre propre direction; je veux vous marquer tous les pas ; vous ne sauriez vous égarer, suivez-moy seulement, & marchez sur les vestiges qui je vous aûrai tracés.

En effet il a si bien exprimé dans sa conduite toutes les maximes de sa morale, qu'il nous a rendu comme inutile, ce que les Evangelistes ont eu soin d'en raporter. Non, Messieurs, nous n'avons que faire d'étudier les paroles du Sauveur du monde, que nous ne comprendrions peut-être pas ; ou de lire les Gloses des Docteurs, lesquels ne s'accordent pas toûjours ni avec le texte, ni entr'eux, qui souvent se contredisent eux-mêmes. Avez-vous envie de devenir Saints ? *Respice, & fac secundùm exemplar, quod tibi monstratum est.* Jettez les yeux sur JESUS-CHRIST, & sur les exemples qu'il vous donne ? Voyez ce Dieu humilié dans la pauvreté d'une étable, cette sagesse muëtte & reduite à la simplicité d'un enfant. Cette Majesté obscurcie, & comme anéantie dans une creche. Vous cherchez par tout des livres de piété, vous voulez consulter tous les Peres Spirituels, pour aprendre à vous perfectionner dans la vertu: Est-ce que vous attendez qu'ils vous montrent de nouvelles routes, ou que vous manquez d'yeux pour suivre JESUS dans celles qu'il a tenuës ? Ignorez-vous que de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il en a passé trente à être dans une boutique, inconnu à tout l'Univers, que durant tout ce tems-là, il n'a point eu d'autre témoin de son admirable Sainteté que les Anges, point de volonté que celle de Joseph, & de Marie, point de vertu qui se produisit ou dehors que

l'obeïſſance la douceur & l'humilité ? Je ne parle point de ſa vie publique, où ſon zele a toujours été accompagné d'une modeſtie & d'un deſintéreſſement admirable, où il a paru ſi reſervé à juger, à condamner même les plus grands pecheurs, où il a pris tant de plaiſir à faire du bien, & tant de ſoin à eviter la gloire, qui lui en pouvoit revenir, où le jeune, la priére, la ſolitude ont trouvé leurs places au milieu des plus-grandes occupations. Il n'eſt pas encore tems de vous le repréſenter ſouffrant & mourant ſur une croix, il ſuffit de dire que quand tous les livres ſeroient perdus; toutes ſes lumiéres éteintes, tandis qu'il nous reſtera un crucifix, il ne nous manquera rien du tout ce qui nous eſt néceſſaire, pour acquerir la plus-haute perfection, *Chriſtus paſſus eſt pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus*, dit ſaint Pierre. Ames Chrétiennes, JESUS-CHRIST vous a laiſſé un exemple dans ſa paſſion & dans ſa mort. Il vous y a laiſſé toutes-ſortes de bons exemples, qui-que vous ſoiez, en quelque état que vous ſoiez, par quelque route qu'il plaiſe à Dieu vous appeller à ſon ſervice; vous trouverez ſur le Calvaire, & ſur cette route les veſtiges du Fils de Dieu profondement imprimez & marquez de ſon propre ſang.

De-ſorte-qu'au-lieu des épeſſes tenébres où l'on étoit avant la naiſſance du Meſſie, il me ſemble que nous voila avec les Paſteurs de Bethléem tout environnez de clartez. *Et claritas Dei circumfulſit illos.* Clarté bien agréable ſans doute aux ames ferventes, qui la deſiroient ſi ardamment, mais fâcheuſes aux tiédes & aux lâches, qui ne pourront

plus avoir d'excuſe, ayant la lumiére juſques dans les yeux, & voyant ce qu'ils n'auroient pas envie de voir. Si JESUS-CHRIST s'étoit contenté de nous débiter ſa Doctrine, on auroit trouvé, comme j'ai déja dit, on auroit trouvé le moyen de n'y rien comprendre, on auroit été partagé ſur ſa morale, comme on l'eſt ſur les Dogmes les plus-clairs de l'Evangile, en tout cas, on ſe ſeroit perſuadé que tout ce qu'il dit de la Sainteté, n'eſt qu'une belle idée, pour humilier l'eſprit humain dans l'impuiſſance où il eſt d'y jamais atteindre? mais quand on voit chaque point, chaque précepte ſoûtenu de mille-exemples, & des exemples d'un Dieu. Quand, dis-je, on voit un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu priant, obéiſſant, mourant volontairement ſur une Croix. *Verborum veritas ſplendet effectibus confirmata*, dit le Savant Téodoret, la verité des paroles Evangeliques, confirmée par ces actions, jette un ſi grand éclat, qu'on ne peut plus prétendre de l'ignorer, on eſt contraint d'avoûër qu'on voit tres-bien ce qu'ils faudroit faire, mais qu'on ne peut s'y réſoudre.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici du guide, que le Ciel nous a donné, qu'il en fait les voyes, qu'il les enſeigne avec beaucoup de clarté & d'exactitude, qu'il marche devant nous: Tout cela: dis-je, fait voir aſſez clairement, que nous n'avons plus rien à craindre de nôtre ignorance; mais nôtre foibleſſe pourroit bien nous rendre tous ces avantages inutiles; Ces mêmes lumiéres qui nous montrent ſi bien le chemin, nous en font voir en même-tems les difficultez: Cette veûë n'eſt-elle

point capable d'abatre le courage à ceux qui ont le plus d'ardeur pour le bien ? Elle le feroit ſans doute Chrêtiens, Auditeurs, ſi nous ne connoiſſions la force de celui qui nous conduit, & ſi nous n'êtions aſſeûrez qu'il nous donnera autant de ſecours, pour nous empêcher de défaillir en chemin, que de conſeils pour nous empêcher de nous égarer. Ce devroit être ici le quatriéme point, mais pour éviter une exceſſive longueur, il ſuffit de vous faire remarquer que les autres maîtres ſe contentent d'éclairer l'eſprit, mais que JESUS-CHRIST fortifie auſſi le cœur, qu'il eſt la ſource non ſeulement de la verité, mais encore de la grace, qu'il eſt plein de l'une & de l'autre, & qu'il les communique toutes deux en même-tems, comme dit S. Jean.

C'eſt pour cela que le Prophete prévoiant ſon avenement, aprés avoir dit que les chemins tortus ſeroient redreſſez, il ajoûte que les raboteux deviendroient unis, pour nous apprendre qu'il devoit nous découvrir les voyes du ſalut, & nous les faciliter, *erunt prava in directa, & aſpera in vias planas.* Ce nouveau guide, Chrêtiens Auditeurs, ne ſauroit être mieux comparé, ce me ſemble, qu'à la colonne de feu qui conduiſit le peuple d'Iſraël juſqu'à la terre promiſe. Il eſt vrai qu'elle le conduiſit par des deſerts affreux & ſteriles, par des païs barbares & inconnus, comme ſi elle eût voulu le donner en proie aux peuples, qui les habitoient, mais auſſi cette même nuë leur applaniſſoit toutes ces difficultez, elle s'étendoit ſur tout le camp durant le jour, pour le défendre des ardeurs du Soleil, elle pleuvoit la manne tous

les matins pour les nourrir, elle lançoit des feux & des foudres contre ceux qui s'oppoſoient à leurs paſſages. Voilà, Meſſieurs, une figure parfaite du Rédempteur. C'eſt une nuë miſtérieuſe qui nous accompagne la nuit & le jour ? Il ne diſſipe pas ſeulement les ténebres de nôtre ignorance, mais il nous ſoûlage, il nous rafraichit, pour ainſi dire, dans les travaux qu'il faut ſupporter en le ſuivant, il nous nourrit de douceurs & de conſolations celeſtes, il calme nos paſſions, il met les Demons en fuite, & nous fait vaincre preſque ſans combatre. *Pax hominibus bonæ voluntatis*, crient aujourd'hui les Anges ſur les montagnes de Betléem, ils parlent aux hommes qui aſpirent à la Sainteté, & qui brûlent du deſir de ſuivre leur nouveau Roy, ils ne les invitent point à prendre les armes, & à ſe fortifier contre les difficultez qui ſe rencontrent dans la voïe de la vertu ; au-contraire ils leur annoncent la Paix, ils leur déclarent qu'on ne demande d'eux qu'une volonté bonne & ſincere, comme s'ils vouloient dire que JESUS fera tout le reſte ; que non-ſeulement il ſe chargera du fardeau de nos crimes, ſous lequel il nous ſeroit force de ſuccomber, mais qu'il nous portera lui-même ſur ſes épaules, qu'il combatra lui ſeul, qu'il ſurmontera tout ce qui pourroit nous faire la moindre peine ; en un mot, que nous n'aurons qu'à le ſuivre, & à cueillir le fruit de ſes ſanglantes victoires. Que loüée ſoit donc à jamais la bonté & la toute-puiſſance de nôtre Dieu, qui nous a mis dans une condition ſi avantageuſe ? Pour être Saint, il ne faudra donc plus que vouloir l'être, le plus-grand de tous les biens,

le plus grand bon-heur, l'unique bon-heur de cette vie ne nous coûtera que des desirs. Que dites-vous ames tiédes, vous qui languissez depuis tant d'années dans vos instructions, & qui ne sauriez faire un seul pas, pour vous approcher de vôtre Dieu ? De quel prétexte pourrez-vous colorer une si grande langueur ? Alleguerrez-vous avec le Paralitique de l'Evangile, qu'il vous manque un homme pour vous mener, ou pour vous porter, où vous soûaiteriez bien parvenir ? *Hominem non habeo.* Voici un homme, auquel il ne manque ni lumiére pour connoître, ni zéle pour enseigner, ni charité pour conduire, ni force pour soûtenir, & pour aider à marcher dans les voyes épineuses de la vertu. Dieu lui-même s'est fait homme, pour vous rendre tous ces offices, vous ne pouvez plus ignorer ce qu'il faut faire, l'Evangile parle trop clairement, & la vie de Jesus-Christ est un modele trop visible, vous ne pouvez plus recourir à vôtre foiblesse : La grace de Jesus-Christ est un secours trop puissant, pour nous laisser aucun lieu de nous plaindre de nôtre impuissance, ce ne sont pas des forces que l'on demande de vous, Dieu sait trop bien ce qu'il a mis dans ses crêatures, pour exiger d'elles ce qu'il ne leur a pas donné, on ne vous demande qu'une volonté sincere, les forces vous doivent venir d'ailleurs & quand vôtre desir sera veritable, Dieu manquera plû-tôt de puissance, que vous ne manquerez de secours.

Si donc nous ne nous convertissons pas entiérement, Chrêtiens Auditeurs, si nous ne nous sanctifions pas, c'est asseûrement que nous ne le vou-

lons pas. Ah ! je le veux, me dites-vous, & ce deſir n'eſt que trop enraciné dans mon cœur, pour le repos de ma vie ; je vivrois en paix, ſi j'étois Saint, ou ſi je n'avois nul deſſein de l'être ; Et moy je dis que ſi vous étiez Saint, ou que vous euſſiez ſeulement bien envie de le devenir, vous joüiriez d'une paix parfaite ; *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Nous voulons être Saints, cela eſt vrai, mais il eſt vrai auſſi, que nous ne le voulons pas. *Vult & non vult piger*, dit le Sage, L'ame pareſſeuſe veut & ne veut pas en même-tems, & ce ſont ces deſirs contraires qui la troublent, juſqu'à lui cauſer la mort. *Deſideria occidunt pigrum.* Elle voudroit être à Dieu & au monde, elle voudroit aller au Ciel par des voyes qui n'y peuvent pas conduire, elle voudroit être meilleure qu'elle n'eſt, & être pourtant toûjours ce qu'elle eſt, & au lieu qu'ils faut changer de mœurs, pour devenir Sainte, elle voudroit que la Sainteté changeât de nature, pour s'accommoder à ſes inclinations ; elle voudroit ſe donner toute entiére à la pratique de la vertu, ſi rien ne l'en détournoit ; mais ce qui l'arrête eſt ſi peu de choſe, qu'il eſt tout viſible qu'elle veut bien être détournée. Un ruban, un point, une juppe, ſeront quelque-fois les liens qui la retiendront ; un peu de gloire qu'on eſpere encore tirer de ſes talens naturels, une vaine crainte de rougir ou de ſes pechez aux piés d'un Confeſſeur, ou de ſes bonnes actions en préſence des gens-du-monde, un reſte de plaiſir qui ſe mêle aux chagrins & aux dégoûts, dont une vie mondaine eſt accompagnée. Voilà les obſtacles qui s'oppoſent à ſes Saintes réſolutions, qui les rendent inutiles.

Oh que cela eſt éloigné de cette bonne volonté, à qui les Anges ont aujourd'hui annoncé la Paix. Cette bonne volonté, bien-loin de ſe laiſſer vaincre aux premiéres difficultez qui ſe préſentent, en cherche même quelque-fois qu'elle puiſſe ſurmonter, elle n'heſite qu'autant de tems qu'elle ignore la route qu'elle doit tenir; mais la carriere lui eſt-elle ouverte, il lui faut un Directeur, pour moderer ſes excez, il lui faut des commandemens pour la retenir dans les bornes de la prudence Chrêtienne? Qu'il y-a de plaiſir de la voir tan-tôt ſe livrer à Dieu ſans réſerve, & lui dire avec Saint Paul, *Domine quid me vis facere?* Seigneur me voici prét à tout, que voulez-vous que je faſſe? Tan-tôt avec le même Apôtre, défier le Ciel & l'Enfer de pouvoir ébranler ſon courage, ou rallentir ſon ardeur. *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti?* Cette ame vraiment paſſionnée pour la Sainteté, la deſire du moins autant qu'un avare deſire le bien, & un ambitieux les honneurs, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt préte de ſacrifier tout le repos de ſa vie, & d'expoſer ſa vie même mille-fois pour contenter ce deſir. Tout ce qu'il y a ſur la terre de biens, ou de maux, tout ce que la Providence peut permettre d'avantageux ou de funeſte, ne lui paroît ni triſte, ni agréable, qu'autant qu'il peut ou lui ſervir, ou lui nuire à ſon deſſein; toutes voyes lui ſont bonnes pour aller à Dieu, & elle choiſira de tout ſon cœur la plus-rude, & la plus-étroitte, pourveû quelle ſoit la plus ſeûre & la plus courte.

Voila Chrêtiens Auditeurs, ce qui s'appelle vraiment avoir faim & ſoif de la juſtice: Voilà

quels ſont ceux que JESUS-CHRIST a déclaré bienheureux dans l'Evangile, & auſquels il promet infailliblement qu'ils ſeront raſſaſiez. *Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam, quoniam ipſi ſaturabuntur.* Ils ſeront raſſaſiez, parce que Dieu ne manquera pas d'accomplir un ſi Saint deſir, ils ſeront raſſaſiez, parce-que ce deſir éteindra dans leurs cœurs tout autre deſir. Enfin ils ſeront raſſaſiez dans le Ciel, où ils auront un éternel deſir de joüir de Dieu, joint à une pleine & éternelle joüiſſance de ce qu'ils deſirent. *Amen.*

SERMON VI.

POUR LE JOUR DE NOËL.

Invenietis infantem pannis involutum positum in præsepio.

Vous trouverez un Enfant emmaillotté & couché dans une Créche. S. Luc chap. 2.

Dans la distribution des biens que JESUS-CHRIST, *apporte du Ciel en naissant, il préfére les pauvres aux riches, puis-que non-seulement il est né pauvre, mais encore il semble n'être né que pour les pauvres.*

IL y avoit quatre-mille-ans que la pauvreté passoit dans le monde pour une tache honteuse pour un fleau de Dieu, pour une malédiction, qui ne pouvoit tomber que

ſur les pecheurs. Salomon lui-même, quoi-qu'il eût ſi bien reconnu la vanité des richeſſes, avoit neanmoins ignoré le prix de la pauvreté, le plus qu'il avoit pû faire, ç'avoit été de la mettre en même-rang avec l'abondance, & de les conſidérer toutes deux, comme deux maux également redoutables. *Inopiam atque divitias ne dederis mihi.* Mais enfin voici la Sageſſe incréée, & le Maître de tous les Sages, qui vient nous faire d'autres leçons. Pauvres Artiſans, pauvres Bourgeois, Chrêtiens qui-que-vous-ſoiez, qui vivez dans l'indigence, ſoit que la Providence vous y ait fait naître, ſoit que d'une fortune plus commode Dieu ait permis que vous y ſoiez tombez: je vous anonce à tous une grande joie. Il s'en faut bien que vous ne ſoiez auſſi mal-heureux que vous l'avez crû juſqu'à cette heure. JESUS-CHRIST naiſſant préfere vôtre état à tous les états, que vous enviez davantage, & par ce choix non-ſeulement il le releve d'infamie, mais encore il le rend vénérable, il le rend comme ſacré, il le rend même néceſſaire à tous les hommes. Je ne-ſai ſi cette nouvelle apportera autant de joie aux riches du monde. Les Anges ne l'ont donnée qu'aux Paſteurs, peut-être parce qu'ils prévoioient que les autres n'y prendroient pas même-part. Toute-fois, il eſt trés important que tout le monde le ſache, puis-que la naiſſance du Sauveur doit être à l'avenir la regle de nôtre vie, nous avons tous interêt d'apprendre, comment-c'eſt qu'il a voulu naître. *Tranſeamus uſque Bethleem & videamus Verbum hoc, quod factum eſt.* Allons donc tous enſemble juſqu'à Betléem, & voïons un peu ce qui s'y

paſſe. Qu'eſt-ce que nous verrons ? Nous y verrons, Meſſieurs, le triomphe de la pauvréte, c'eſt à-dire un Dieu, qui dans le choix des biens, qu'il trouve ici-bas, préfere la pauvreté aux richeſſes : Ce ſera le premier poinct. Nous y verrons un Dieu pauvre, un Dieu qui ſemble n'étre né que pour les pauvres, un Dieu, qui dans la diſtributions des biens qu'il nous apporte du Ciel, préfere les pauvres aux riches : Ce ſera le ſecond point. Vierge Sainte, nous avons toûjours beaucoup eſperé de vôtre credit ; mais aujourd'hui que vous avez fait un ſi bel Enfant à vôtre Divin Epoux, il ne vous ſauroit rien refuſer. Demandez-lui donc, s'il vous plaît, les lumiéres qui nous ſont néceſſaires, pour eſtimer, & pour adorer la pauvreté de Jesus. *Ave Maria.*

Il y-avoit déja neuf mois, que Marie portoit Jesus en ſon ſein, ſans en étre nullement incommodée ; lors-qu'il arriva un ordre de la Cour d'Auguſte, qui obligeoit tous les ſujéts de l'empire de faire enregiſtrer leurs noms, & de renouveller le ſerment de fidelité entre les mains des Gouverneurs de Province ; Betléem étoit la Ville, ou tous ceux de la maiſon de David devoient s'aſſembler, pour obéïr à cét ordre. Marie & Joseph étoient de cette illuſtre Famille ; C'eſt pour-quoi ils ſe mirent en chemin, pour ſe rendre avec les autres au lieu qui leur avoit été marqué. Si ces deux Saintes Perſonnes n'euſſent pas été éclairées de lumiéres extraordinaires, voiant que le Sauveur du monde aloit naître à Betléem, en un tems où tous ceux de leur Tribu y étoient mandez, auroient-ils douté que cette conjoncture

n'eût été menagée par la providence, pour rendre cette naissance plus-célebre? pour procurer des adorateurs au Divin Enfant, pour rendre tous les descendans de David témoins de l'acomplissement des promesses faites à l'illustre Auteur de leur Race ?

Mais que vos pensées, ô mon Dieu sont éloignées des pensées des hommes ! Que les routes que vous prenez, pour venir à bout de vos desseins, sont opposées à celles que la prudence humaine à coûtume de choisir ! Ce denombrement universel, cette convocation extraordinaire, cette assemblée de toute la race Roïale, tout cela, dans le dessein de Dieu, ne tend qu'à procurer à son Fils unique une naissance pauvre, obscure, destituée de tout secours, accompagnée de toutes les circonstances, qui pouvoient la rendre incommode.

En effet, MARIE étant arrivée à Betléem, elle cherche une hôtellerie, & s'empresse d'autant plus pour en trouver, qu'elle sent bien que son terme approche. Mais elle s'empresse inutilement, par tout elle est rebutée, dans ce grand abor de gens, qui arrivent à toute heure, & de toutes parts; on reserve les logemens pour des hostes plus-riches, & pour de plus-grans équipages. Je me trompe, Chrêtiens Auditeurs, MARIE & JOSEPH étoient assez riches, pour trouver une retraite dans Betléem, mais Betléem n'avoit point de retraite assez pauvre pour JESUS-CHRIST. Il lui faloit une hutte de Pasteur, une cabane couverte de chaume; il lui faloit une étable, ils en trouverent une ôrs la Ville, bâtie au pié d'un roc escarpé, où les Bergers du voisinage mettoient leurs troupeaux à couvert, lors-qu'ils y étoient forcez par le mauvais

tems. Il n'y-avoit dans cette Etable qu'une Creche, un peu de Paille, un Aſne, & un Bœuf. La ſaiſon étoit froide, la nuit avancée, le lieu ruineux, ſolitaire, & ouvert de tous les coſtez.

Pere Eternel, eſt-ce donc là le Berceau, que vous deſtinez à vôtre Fils? Et il poſſible qu'on n'ait point préparé d'autre Palais, pour recevoir ce grand Prince, qu'on attend dépuis tant de ſiécles, Quoi, Seigneur, vous ne voulûtes point tirer du néant le premier homme, que vous n'euſſiez garni le Ciel de flambeaux, & déplié ſur la terre tous les ornemens, dont elle ſe pare en ſes plus-beaux jours? vous diſpoſâtes les choſes de telle-ſorte, qu'il trouva d'abor non ſeulement la plus belle des ſaiſons, mais encore une ſaiſon compoſée de tout ce que les autres ont d'agréable. Le lieu deſtiné pour ſa demeure fut un Paradis terreſtre, où vous aviez raſſemblé des beautez encore plus-rares: Et pour le ſecond Adam, pour celui qui doit vous rendre la gloire, que le premier vous a ravie, vous prenez des ſoins tout oppoſez, vous faites joûër tous les reſſorts de vôtre Sageſſe, pour faire qu'il manque de toutes choſes?

Oui, Meſſieurs, ce fut ſous cette cabane, & au pié de cette Creche, que MARIE s'étant miſe en priére avec JOSEPH, reſolut d'attendre le moment de ſes bien heureuſes couches, ce moment étant arrivé, au lieu des mortelles douleurs dont les autres meres ſont aſſaillies, elle a revelé elle-même à Sainte Brigitte, que ſon ame fut ſaiſie d'une joie celeſte, qui ſuſpendit en elle l'uſage de tous ſes ſens. Durant cette douce extaſe, l'aimable JESUS ſortit de ſon ſein: Un grand Docteur à crû

qu'il fut d'abor receû entre les mains des Anges, & que ceux-ci le remirent incontinent à sa Mere. Vous me demandérez peut-être, ce que fit alors cette Sainte Mere : mais que voulez vous que je vous réponde? Qui peut dire quels furent les mouvemens de son cœur, quelles furent les actions que ces mouvemens produisirent ? Elle adora ce Divin Enfant, elle le serra tendrement sur sa poitrine, elle le baisa mille fois, elle méla ses larmes aux siennes, elle essuia ses yeux, & les arrosa en même-tems de ses pleurs. Enfin elle l'emmaillotta, elle le coucha dans la Creche, sur un peu de paille, elle fit approcher le Bœuf & l'Asne, afin-qu'ils l'échauffassent par leur souffle. Cependant la joie, l'amour, le respect, l'admiration se succedoient, ou plû-tôt se confondoient en son ame, & pour exprimer tant, & de si divers sentimens, elle n'avoit que le silence.

Les Historiens Ecclesiastiques, & entr'autres, le Savant Orosius, racontent mille prodiges arrivez au moment de cette naissance. Les Anges apparurent aux Pasteurs, les montagnes voisines furent éclairées d'une lumiere plus-brillante que celle du jour, l'air retentit d'une merveilleuse harmonie, on vit une nouvelle Etoile en Orient, trois Soleils en Occident, une Fontaine d'huile coula durant quelque-tems auprés de Rome, les Oracles devinrent muets tout-d'un coup par tout le monde. Mais que les Paiens, que les Infidéles, pour qui se font tous ces prodiges, s'attachent à les contempler ! Pour moi, Divin Enfant, je n'aurai aujourd'hui d'attention que pour vous, ou pour ce qui vous environne, vôtre Etable, vôtre Cre-

che, ce ſein ſur lequel vous repoſez, ſont pour moi de plus grans miracles, que tous ceux que vous pouvez faire ou dans le Ciel, ou ſur la terre O s'il m'étoit permis, s'écrie S. Criſoſtôme, de voir cette Creche, où mon Seigneur a été couché! Je ſai qu'elle a été enlevée par les Chrétiens, & qu'ils en ont mis une d'argent à la place, mais la premiére étoit incomparablement plus précieuſe. L'or & l'argent ſont pour les Gentils, qui font tant de cas de ces metaux. La Foi Chrêtienne méritoit bien, remarquez, s'il vous plaît, cette expreſſion, la Foi Chrêtienne méritoit bien ce bois & ces briques, dont la Creche étoit compoſée. Ce n'eſt pas que je condanne, continue ce Pere, ceux qui ont crû donner par-là des marques de leur reſpect & de leur zele; Mais j'admire le Seigneur, lequel aiant créé le monde, ne naît point ni dans l'argent, ni dans l'or, mais ſur de l'argille. Mon Dieu, que vous me paroiſſez adorable en cét état! Que cette pauvreté ſied bien ce me ſemble, à vôtre Majeſté infinie! Je ſai que les Juifs s'en ſcandaliſent, mais il eſt vrai que pour moi rien ne me perſuade mieux ce que vous étes! Riche & glorieuſe pauvreté, qui avez eu l'honneur d'êtte comme le Berceau du Verbe incarné! Heureuſe condition, dont Dieu-même a voulu faire éclatter la grandeur en cachant la ſienne! Belle vertu, à qui il a conſacré les prémiers momens de ſa vie, à qui il a donné ſes premiers exemples! Que Jesus me paroît aimable dans vôtre ſein, & que je vous trouve aimable vous-même en la perſonne de Iesus!

Mais peut-étre que ceci n'eſt qu'une pauvreté

paſſagére & de hazard, & qu'un contre tems impréveû l'a jetté contre ſon intention dans l'extrémité, où nous venons de le voir ? Il eſt vrai, Meſſieurs, que ſi la Providence Divine n'avoit pas tiré ſes Parens de Nazaret, dans le tems qu'il devoit naître, il ſeroit né un peu plus-commodement : mais toûjours ſeroit il né fort pauvrement. La maiſon de Joſeph n'a rien de délicieux, ni de ſplendide ; il n'eſt lui-même qu'un petit Charpentier, qui vit au jour la journée, & du travail de ſes mains. Il faudra que dans ce même travail il trouve à l'avenir dequoi nourrir MARIE & JESUS. Il faudra que JESUS lui-même, dés que l'âge aura un peu fortifié ſes petits bras, que JESUS, dis-je, lui ſerve de compagnon de boutique, & qu'à la ſueur, de ſon front il gagne le pain qu'il mangera. Je n'examine point ici, ſi ce fut de plein gré, ou pour obéir à un commandement exprés du Pere Eternel, que JESUS-CHRIST embraſſa une pauvreté ſi rigoureuſe. Le ſentiment de l'Abbé Rupert a été, qu'au moment de l'Incarnation Dieu lui propoſa deux voies bien oppoſées, de ſauver les hommes, c'eſt à dire, ou par l'abondance, ou par le dénuëment de toutes choſes, ou par l'éclat & les délices de la Roiauté, ou par l'obſcurité & les miſeres d'une condition mépriſable ? Qu'il fut à ſon choix d'entrer dans l'une ou dans l'autre de ces deux voies, & qu'il ſe détermina à celle, qu'on lui a veû tenir dépuis la naiſſance juſqu'à la mort. Cette opinion ne manque ni de fondemens dans l'Ecriture, ni de Sectateurs dans l'Ecole. Mais quoi-qu'il en ſoit, que le Fils unique du Pere Eternel ait choiſi la pauvre-

té pour ſoi même, ou que le Pere Eternel ait fait ce choix pour ſon Fils unique ; il eſt vrai que dans l'eſtime d'un Dieu, la pauvreté l'a emporté ſur les richeſſes, & ſoit amour pour l'indigence, ou ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, le Créateur de l'Univers manquera de toutes choſes, & ſera reduit à faire un métier vil & penible, pour s'empêcher de mourir de faim.

Que dites-vous, aveugles Chrêtiens, pauvres ingrats & de peu de foi ? Vous qui ne ceſſes de murmurer contre vôtre Pere Celeſte, & de trouver à redire au partage, qu'il a fait des richeſſes d'ici-bas ? Oſez-vous vous plaindre de ce qu'il ne vous a pas donné plus de bien qu'à ſon Fils unique ? Vous-vous eſtimez mal-heureux, & vous l'étes en effet, puiſque vous ne connoiſſez pas vôtre bon-heur, de vous faire un ſupplice de ce qui fait les délices de JESUS-CHRIST ? Les plus-Sages d'entre les riches ſe dépoüillent volontairement, pour vivre & mourir pauvres avec leur bon Maître ; & vous ſoûpirez pour les tréſors qu'ils abandonnent ! Comment feriez-vous vôtre ſalut dans l'abondance ; puis-que Dieu vous aiant ôté cét obſtacle, qui ſans doute eſt un des plus-grans, qu'un Chrêtien puiſſe avoir à la vertu, vous êtes neanmoins ſi imparfaits ? Et ne dites pas qu'au contraire la pauvreté engage comme néceſſairement à mille baſſeſſes, à mille-lâchetez, à mille-crimes ? Vous-vous trompez, c'eſt l'avarice des pauvres, c'eſt l'averſion qu'ils ont pour la pauvreté, qui cauſe en eux ces déreglemens, & non pas la pauvreté-même. Je ſai

qu'il y-a des Pauvres vicieux. Il eſt vrai lorsqu'ils ont perdu la crainte de Dieu, ils ſont quelque-fois encore plus-débordez que les Riches.

Mais c'eſt à tort qu'on attribuë ces deſordres à leur état, au contraire il exemte par lui-même de tout deſordre. C'eſt un état d'innocence, de ſainteté, de prédeſtination. La pauvreté met à couvert du luxe de la vanité, de cét orgueïl du ſiécle ſi contraire au Chriſtianiſme, & qui conduit à l'apoſtaſie & l'infidelité. Il eſt aiſé aux pauvres d'étre ſobres par vertu, puiſ-qu'ils le ſont déja par neceſſité. Comment aimeroient ils l'injuſtice, eux qui n'ont pas le pouvoir de la commettre, & qui ne peuvent que la ſouffrir? La pauvreté conſerve la pureté du corps pas l'éloignement des plaiſirs, & celle du cœur par le ſoin de ſonger à la ſubſiſtance, lequel la défend de l'oiſiveté, elle étouffe toutes les paſſions dés leur naiſſance, dumoins par le deſeſpoir de les pouvoir ſatisfaire. Comme elle eſt accoûtumée de ſe paſſer des choſes méme-permiſes, elle n'eſt guere tentée de ſe permettre les défendües, Elle eſt ſimple de ſa nature, loiale, ſincere, & plus-expoſée à étre trompée, que portée à tromper perſonne. Elle eſt tendre & charitable envers le prochain, l'expérience de ſes propres miſeres, la rendant ſenſible à celles d'autrui. Elle porte à ſoûpirer pour le Ciel, elle borne ſes deſirs au néceſſaire à l'égar des biens d'ici-bas, & les moiens humains lui manquant, pour rien obtenir par elle-méme; elle eſt heureuſement contrainte d'attendre de Dieu ſeul l'accompliſſement de ſes deſirs. La pauvreté diſpoſe à ſouffrir les grans maux avec patience, & à re-

cevoir les biens avec un extréme gratitude. En un mot la pauvreté eſt bien-aimée de JESUS-CHRIST. Il ne l'auroit pas choiſie, ſi elle étoit un auſſi grand mal qu'on l'eſtime dans le monde, ſi étant venu pour nous montrer le chemin du Ciel, elle n'étoit une voie ſeûre pour y aller. Cependant il y a des hommes, qui ſe perdent par la pauvreté, cela peut-être, car de quels biens ne peut-on pas faire un mauvais uſage? Mais certainement il faut être bien mal-heureux, pour ſe danner par la méme route, que le Rédemteur à voulu prendre, pour nous ſauver, & qui a conduit les Apôtres, & la plû-part des plus-grans Saints à une ſi grande gloire.

Je vous ai donc fait voir que le Fils de Dieu ſe faiſant homme dans le choix des divers biens, que le monde lui préſentoit, il a préferé cette pauvreté aux richeſſes: & ſi cela ne ſuffit pas encore pour vous la faire eſtimer. Je veux bien vous apprendre que dans la diſtribution des biens, qu'il apporte du Ciel en naiſſant, il préfere les pauvres aux riches: Non-ſeulement il eſt né pauvre; mais encore il ſemble n'étre né que pour les pauvres, C'eſt mon ſecond Point.

JESUS-CHRIST ne fut pas plû-tôt né dans Betléem pauvre & inconnu, comme nous venons de le dire, que ſon Pere commença à travailler à ſa gloire. Ce fut un ſoin qu'il n'abandonna jamais depuis, & qu'on lui vit redoubler dans toutes les occaſions, où ce Fils bien-aimé voulut s'humilier davantage. Tous les Anges eurent commandement de venir ſe proſterner à ſes piés, & de lui préſenter leurs ſervices, comme à leur Maître.

Dicit, & adorent eum omnes Angeli. Nul d'entr'eux ne fut diſpenſé de ce devoir. Tout le Ciel fut vuide, un moment aprés que l'ordre eût été donné, & tandis que JESUS fut dans l'étable, elle ne deſemplit point de ces Courtiſans celeſtes. Mais comme il venoit pour les hommes, & qu'il étoit dans l'impatience de leur procurer le plus-grand de tous les biens, en ſe faiſant connoître à eux, une troupe de ces eſprits Saints fut commandée, pour leur aller porter la nouvelle de ſa naiſſance.

Si l'hiſtoire de cette fameuſe ambaſſade n'étoit pas auſſi-connuë, qu'elle l'eſt de tous les Chrétiens, il eſt ſeûr que je vous ſurprendrois étrangement en vous diſant à qui elle fut addreſſée. L'héritier du Roiaume de David vient de naître : Ce Meſſie, ce Prince, ce Liberateur prophetiſé, promis, attendu depuis tant de ſiécles eſt enfin venu au monde. Une compagnie d'Anges part du lieu de ſa naïſſance, pour en porter l'avis. A qui? Sans doute à tout le peuple d'Iſraël; puiſ qu'il avoit été promis à tout ce peuple, que tout Iſraël l'attendoit : Du-moins à toute la Ville de Jéruſalem, au Roi, à ſes Miniſtres, à ſes Courtiſans, au grand Prêtre, aux Docteurs de la Loi, à ces enfans des Patriarches & des Prophetes. Tout cela, Meſſieurs, eſt enſeveli dans un profond ſommeil : De petits Bergers veillent cependant ſur la plus-prochaine coline, pour défendre leurs troupeaux contre les perils de la nuit. C'eſt à ces pauvres gens, que les Anges ſont envoiez ; C'eſt à eux ſeuls, que JESUS-CHRIST fait donner avis de ſon arrivée, il ne veut voir qu'eux dans ſon étable. *Ita*

Pater, quoniam ſic fuit placitum ante te. Oüi, Seigneur, c'eſt ainſi qu'il vous plût en uſer alors, vous dédaignâtes le faſte de la ſageſſe, & de la grandeur du ſiecle, pour revêler aux ſimples, & aux pauvres vos plus-admirables miſtéres.

Voila donc ces pauvres Bergers environnez tout d'un-coup d'un grand éclat de lumiére, qui les remplit de terreur, mais l'Ange les raſſeûra incontinent, & fit ſucceder à cette vaine crainte une joie, qu'on ne ſauroit exprimer. *Nolite timere*, leur dit-il, *ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus eſt vobis ſalvator.* Ne craignez rien, mais amis, je vous apporte une grande joie, voila qu'il vient de vous naître un Liberateur, c'eſt auprés de Betléem qu'il eſt né, vous trouverez un Enfant dans une creche, envélopé de petits drapeaux. Cét enfant eſt vôtre Dieu, c'eſt le Sauveur que je vous anonce. *Invenietis Infantem pannis involutum poſitum in præſepio.* Aprés ces paroles l'Ange alla réjoindre ſa troupe, & s'élevant tous-enſemble, ils reprirent leur route par le milieu de l'air du côté de Betléem, faiſant retenir toute la montagne du concert admirable de leurs voix, & répetant mille-fois ce beau Cantique: Gloire ſoit à Dieu dans le Ciel, & la paix aux hommes de bonne volonté *Gloria in excelſis Deo, pax hominibus bonæ voluntatis.*

Allez Bien-heureux Paſteurs, hommes vraiment chéris de Dieu, allez voir ce beau Prince, qui vous eſt né, ce Prince, qui vous mande auſſitôt qu'il eſt ſur la terre, & qui ſemble n'y avoir été attiré que par le deſir de ſe faire voir à vous *Beati oculi qui vident, quæ vos videtis!* Heuréux

les yeux qui verront ce que vous allez voir ! combien de perſonnes, combien de Rois, & de Reines vous envîront cét inéffable bon heur ! combien de Princes verra-t-on venir des extrémitez de l'Occident, traînant aprés eux une multitude préſqu'infinie d'hommes armez, à deſſein de s'ouvrir un paſſage dans Betléem à travers mille-perils ; non pas pour y voir le divin Enfant, qui vous appelle ; mais ſeulement les ruines de l'étable, & les reſtes à démi-rongez de la creche, où il eſt emmaillotté ?

Ils y vont, Meſſieurs, ils rencontrent tout ce qu'on leur à prédit, ils trouvent encore Joſeph, ils trouvent Marie, dont la modeſtie & la beauté, dés le tems de ſa vie mortéle, étoit capable d'arrêter les yeux des Anges-mêmes : mais Jesus attire d'abor tous les regars : ils ſe proſternent au pié de ſa creche, ils l'adorent avec reſpect, ils lui font des preſens de peu de valeur à la verité, mais qui ne laiſſent pas d'étre les marques d'une grande foi, & d'un amour tres-ſincere.

Je vous avoûë, Chrétiens Auditeurs, qu'aprés avoir bien conſidéré la conduite de ces bonnes gens, leur obéiſſance, leur départ hâté, pour ne pas dire précipité, à une heure qui ſembloit indûë, par un chemin aſſez long, dans une ſaiſon incommode, en un temps où leur préſence pouvoit être ſi néceſſaire à leurs troupeaux. Quand je les vois ſe jetter aux piés de Jesus ſans douter, ſans héſiter le-moins de monde, n'être rebutez ni par ſa pauvreté, ni par ſon enfance, le reconnoître pour le Meſſie, pour leur Dieu ; je ne m'étonne plus qu'ils aient été préferez & aux courtiſans, &

aux Pontifes. Si l'Ange ſe fut adreſſé aux plus-riches d'entre les Juifs, outre que durant le ſommeil ils n'auroient peut être pas entendu la voix ; ils n'auroient pû ſe reſoudre a quiter ſi-tôt, par le froid qu'il faiſoit, les lits où ils dormoient ſi mollement ; ils auroient voulu attendre le jour : peut-être que la ſaiſon les auroit même entiérement arrêtez. D'ailleurs je ne ſai s'ils auroient ajoûté quelque foi à cette nouvelle ; & ſi de peur de paſſer pour des eſprits foibles, ils n'auroient point refuſé de ſe mettre en chemin ſur une ſimple viſion. Mais lorſ-qu'ils auroient veû la grotte de Betléem ; n'auroient ils point apréendé de traîner leurs magnifiques habits parmi les ordures d'une étable ? Si d'abor ils n'avoient pas été tout-à-fait choquez de la miſere de ce Dieu muët & enfant, avant que de bien croire, avant que de ſe reſoudre à l'adorer, combien de diſcours, combien de queſtions n'auroient-ils pas voulu faire & à Saint Joſeph & à Marie ; Que de doutes, que de ſubtilitez, que de chicanes n'auroient-ils pas formées ſur un Miſtere ſi profond, & qui d'ailleurs confondoit leur ſuperbe & leur avarice ? Y-avoit-il la moindre circonſtance ſur quoi ils n'euſſent trouvé à pointiller ; ſur quoi ils n'euſſent eû béſoin d'éclairciſſement ? Ils auroient voulu conſulter tous les Prophetes, entendre des raiſons, voir des miracles, ils auroient fait ce que font tous les jours, à l'égar des veritez de la foi les mieux établies ; non pas les ſages & les veritables Savans, mais ceux qui aiant l'eſprit corrompu par l'oiſiveté, & par les délices, ſe perſuadent que les richeſſes donnent plus de lumiéres

que tous les livres, & que quand on a beaucoup de bien, il ne ſied pas mal d'avoir un peu moins de Religion. Cependant JESUS-CHRIST cherchoit des adorateurs, il demandoit des eſprits ſimples & doctes, qui n'opoſaſſent nul obſtacle à ſes deſſeins, qui ſe hâtaſſent de recevoir les graces, qu'il étoit dans l'impatience de communiquer aux hommes.

Mais qui pourroit dire quels furent les tréſors, que nos Bergers raporterent de leur viſite ? Saint Ambroiſe dit que l'entretien, qu'ils eurent avec la Sainte Vierge lui ſervit à elle-même, pour ſe fortifier en la foi, je vous laiſſe à penſer, ſi ce même-entretien, leur fut inutile. Le Soleil n'eſt jamais ſi fecond, ni ſi bien faiſant que lorſ-qu'il ſe leve, c'eſt dans l'Orient dans ces terres qui reçoivent ſes premiers raions, qu'il produit les perles & les diamans, qu'ils parfume les fruits, & les arbres-mêmes. Il ne faut pas douter qu'il n'y eût des graces toutes ſingulieres, des benedictions choiſies pour ceux, qui eurent l'honneur de voir les premiers le Verbe-Incarné, & de l'adorer à ſa naiſſance. Je ne parle point de la ſainteté, où ils parvinrent avant que de mourir, les hiſtoriens Eccleſiaſtiques nous aſſeûrent qu'elle fût éminénte; & le vénérable Bede, entre tous les autres, parle d'une Egliſe bâtie au même-endroit, où l'Ange s'étoit apparu à eux, dans laquelle il dit que de ſon tems, on révéroit encore leurs ſepulcres. Sans aller chercher ſi loin des preuves de ce que je dis, à-peine ſont-ils ſortis de l'étable, qu'ils deviennent les Apôtres du Meſſie. Ils ne ſe contentent pas de loüer Dieu entre eux de toutes les merveilles,

dont ils ont été témoins. *Reverſi ſunt glorificantes, & laudantes Deum in omnibus, quæ audierant, & viderant.* Ils les publient hautement, ils parlent du Sauveur à tout le monde, & ils en parlent avec tant de zele, qu'ils ſe font admirer de tous ceux, qui les entendent : *Et omnes qui audierunt mirati ſunt in his, quæ dicta erant à Paſtoribus.* Toute cette nobleſſe, qui étoit aſſemblée à Bethléem, apprit d'eux ce qui ſe paſſoit dans leur voiſinage, nous ne trouvons pas qu'elle ait profité de cette connoiſſance, pour venir adorer JESUS-CHRIST. Mais remarquez, s'il vous plaît, que Dieu envoie des Anges aux Paſteurs, pour leur apprendre la naiſſance de ſon Fils, & que la voulant faire ſavoir aux Grans & aux riches, il ſe contente de leur envoier des Paſteurs. Il fera quelque jour encore plus, il envoîra ce même Dieu, qui vient de naître, enſeigner aux pauvres ſa nouvelle Loi. *Evangelizare pauperibus miſit me*; & pour anoncer cette même-Loi aux Souverains, aux Maîtres de la terre, il n'emploira que des pauvres, que quelque petits peſcheurs.

Apprenez à vous humilier, Riches du monde, & ſouvenez-vous que lorſ-que vous vous comparez aux autres hommes, vous devez comter pour rien tout cét or, toutes ces poſſeſſions, tout cét appareil de grandeur, qui vous environne, & qui vous enfle. La plû part des gens ſe laiſſent éblouir à ces vains déors, mais certainement le jugement du Seigneur n'eſt pas pour vous. Apprenez à conſidérer, & à honorer les pauvres, que Dieu préfere aux riches en toutes rencontres ; & qu'il honore lui-même d'une maniere ſi eclatante. Mais

ſur

ſur-tout craignez, & ne ceſſez de trembler de vous voir dans un état, que JESUS-CHRIST ſemble avoir mépriſé, qu'il ſemble avoir rejetté, qu'il a reprouvé en quelque-ſorte. *Videte vocationem veſtram, fratres*, diſoit Saint Paul écrivant à ceux de Corinte. Voiez mes freres, ceux que JESUS-CHRIST a choiſi parmi vous pour être ſes enfans, & ſes ſerviteurs; car c'eſt ainſi que Saint Jean Chriſoſtôme explique ces paroles de l'Apôtre: Voiez, dis-je, ceux d'entre-vous, que JESUS-CHRIST a appellé à ſon ſervice; vous en trouérez peu de riches, peu de nobles, peu de grans, ou de ſages ſelon le monde, il y en a par la miſericorde de Dieu, mais le nombre en eſt petit. *Non multi ſapientes ſecundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles.* La raiſon de ce mal-heur, c'eſt que les richeſſes engendrent l'orgueïl comme naturellement, la ſuperbe eſt le ver des richeſſes, dit Saint Auguſtin, *Vermis divitiarum ſuperbia.* Or de tous les vices l'orgueïl eſt celui qui a le plus d'oppoſition avec le ſalut. De-plus les grans biens ſont toûjours accompagnez ou d'un grend loiſir, ou de beaucoup d'occupations. Tan-tôt ils produiſent trop d'épines, & quelque-fois trop de fleurs, c'eſt-à-dire, trop de ſoucis, ou trop de délices; cépendant le ſalut doit être nôtre ſoin unique, & la croix eſt l'unique voie qui conduit au Ciel. C'eſt ce qui a donné lieu à quelques héretiques de ſoûtenir que les richeſſes étoient mauvaiſes de leur nature, qu'on ne les pouvoit recevoir que de la main des démons: & aux Pélagiens d'enſeigner que nul riche n'entréroit dans le Paradis, s'il ne vendoit tous ſes

biens, pour en distribuër le prix aux pauvres. Ce sont deux erreurs, dont l'une a été combattuë par Saint Epiphane, l'autre par Saint Augustin; & toutes deux condannées par l'Eglise. Mais c'est une verité Evangelique, que la pauvreté d'esprit est essentielle au Christianisme, & que nul état ne peut nous en dispenser.

Si vous voulez être sage, disoit un Ancien, il faut que vous soïez un pauvre effectivement, ou tout-à-fait semblable à un pauvre. *Aut pauper sis oportet, aut pauperi similis.* Je vous dis la même chose, Messieurs, si vous voulez vous sauver, il faut ou vous dépouiller de vos richesses, ou vivre au milieu de vos richesses, comme si vous n'en aviez point. *Aut pauper sis oportet, aut pauperi similis.* C'est à-dire qu'il faut être aussi humble, aussi doux, aussi modeste, aussi vigilant à mortifier vos passions, aussi reservé dans l'usage de vos propres biens: Enfin aussi peut attaché à leur possession, que s'ils n'étoient pas à vous. *Qui utuntur hoc mundo, quasi non utantur.*

Mais cela est bien difficile, me direz-vous, cela est presque impossible. Peu de gens en voient toute la difficulté, pour moi je ne l'envisage jamais sans frémir, & sans être touché de compassion, pour tous ceux que je vois engagez dans de si effroiables perils. O que vous avez bien raison de le dire, qu'il est mal-aisé à un homme riche d'être humble, d'être charitable, d'aimer la croix, & la mortification, de n'aimer pas ses richesses. Il est plus-aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille: Ecoûtez, s'il vous plaît, quel est le sentiment du Fils de Dieu sur ce point. Vous

avez oüi parler de ce jeune homme, qui s'adreſſa un jour au Sauveur du monde, à deſſein de recevoir de lui quelques avis pour ſa ſantification; Seigneur, lui dit il, que faut-il que je faſſe pour mériter la vie éternelle? *Quid faciendo vitam æternam poſſidebo?* Gardez les commandemens, lui répondit JESUS CHRIST. *Serva mandata.* Je les ai gardés, repartit le jeune homme, dés les premiéres années de ma jeuneſſe; mais je ſerois bien-aiſe d'ajoûter à cette pratique d'obligation quelque choſe de ſurcroît, pour aſſeûrer toûjours davantage mon ſalut. JESUS-CHRIST, dit l'Evangile, fut charmé de cette réponſe, il enviſagea ce nouveau diſciple avec complaiſance, & ne put s'empêcher de l'aimer. *Jeſus autem intuitus eum, dilexit eum.* Qu'en dites-vous Meſſieurs; ne ſont-ce pas là de belles diſpoſitions pour une haute ſainteté? Il eſt jeune, il eſt innocent, il ne demande pas mieux que de s'avancer; il a déja gagné le cœur de ſon maître: Voila un ſaint, voila un Apôtre, voila un autre ſaint Jean. Ouï, Meſſieurs, il alloit être tout cela, ſi pour ſon mal-heur il ne ſe fût trouvé riche. Mon cher enfant, lui dit alors le Sauveur, il ne vous manque qu'une choſe. *Unum tibi deeſt, vade, quæcumque habes vende; & habebis theſaurum in cœlo, & veni, ſequere me.* Vous avez du bien, allez-le diſtribûer aux pauvres, vous aurez en récompenſe un grand tréſor dans le Ciel; & dés-ici je vous reçois dans ma compagnie, & au nombre de mes plus-chers confidens. Il n'en avoit pas tant fallu pour aucun des autres Apôtres, quoiqu'ils ne fuſſent pas à beaucoup prés; ni ſi bien

élévez, ni ſi bien inſtruits, ni apparemment ſi bien diſpoſez en toutes manieres que ce jeune homme. Ils n'avoient ſur lui qu'un ſeul avantage, ils étoient pauvres, celui-ci avoit de grans biens. *Erat enim habens multas poſſeſſiones.* C'eſt pour cela que frappé de ces paroles du Fils de Dieu, comme d'un coup de foudre, & accablé d'une triſteſſe mortelle, il lui tourna bruſquement le dos, & ſe retira, ſans rien repliquer.

Funeſtes richeſſes, quel eſt donc ce charme ſi puiſſant, qui peut réſiſter aux charmes de JESUS-CHRIST? Qui peut réſiſter à ſes promeſſes, à ſes invitations les plus-douces & les plus-tendres? Ce fut alors que le Fils de Dieu ſaiſi d'étonnement, & l'aiant ſuivi quelque-tems des yeux, puis les tournant ſur ceux qui étoient autour de lui; Il s'écria. *Quàm difficile, qui pecunias habent introibunt in regnum Dei!* O Dieu, que ceux qui ont des richeſſes, auront de peine d'entrer dans le Roiaume de Dieu! JESUS-CHRIST n'avoit pas coûtume de ſe récrier à faux, ni ſur des ſujets frivoles. C'eſt pour-quoi cette façon de parler ſi emphatique toucha étrangement tous ſes Auditeurs. Ils attendoient en ſilence la ſuite d'un diſcours ſi ſurprenant; lors-qu'il cria une ſeconde fois & d'une maniére encore plus-forte: *Filioli quàm difficile eſt confidentes in pecuniis in regnum Dei introire!* Mes chers enfans, qu'il eſt difficile qu'un homme qui aime l'argent, & qui en fait cas, prenne jamais le chemin du Paradis, je ne dis pas qu'il y entre; je dis même qu'il en prenne le chemin. Car c'eſt ce que ſignifie ce Roiaume de Dieu au ſentiment de tous les Peres: Je vous dis

en verité qu'un chameau paſſera plus-aiſement par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans les voies de ſon ſalut. *Facilius eſt*, ouï cela eſt plus aiſé : *Facilius eſt camelum per foramen acus tranſire ; quàm divitem intrare in regnum Dei.* Et vous aimez encore vos richeſſes, avares Chrêtiens ! Et vous penſez à remplir vos maiſons de ces biens dangereux & empeſtez, & vous ne penſez qu'à cela ! Peres ! lâches & perfides peres, c'eſt tout ce que vous ſongez à laiſſer à vos enfans ! C'eſt l'unique choſe dont vous craignez qu'ils n'aient pas aſſez ! Quelle conviction plus-manifeſte peut-on ſoûaiter de la difficulté qu'ont les riches de faire leur ſalut, qu'une inſenſibilité ſi prodigieuſe ? Qui pourra les détacher de l'amour de l'or & de l'argent, ſi ce coup de tonnerre n'eſt pas capable de les ébranler ?

Mais ſi c'eſt un article de foi que les riches ne ſe ſauvent qu'avec peine, & que d'ailleurs nous voions qu'ils prennent tres-peu de peine pour ſe ſauver ; ne ſuit-il pas par une conſéquence infaillible qu'ils ſe perdent pour la plû-part ? Je vous prie, Meſſieurs, de faire un peu de reflexion ſur ce raiſonnement avec lequel je finis : *Difficile eſt divitem introire in regnum Dei.* Qu'un riche entre dans le Ciel c'eſt une choſe extrémement difficile. Et le Verbe Incarné n'a point d'expreſſion aſſez forte, pour en repréſenter la difficulté ? *Difficile eſt.* C'eſt-à-dire qu'à moins de faire quelque grand affort, à moins d'une vigilance extraordinaire, d'une application toute particuliére à ſervir Dieu, à faire de bonnes œuvres : à-moins de cela, dis-je, on n'en viendra pas à-bout. Si donc on remarque

que les riches pour l'ordinaire, ſont ceux qui penſent le moins à leur ſalut, ſi bien-loin de faire de grans efforts, ils vivent dans une extréme tiedeur, ils ne ſe font nulle violence, ils s'abandonnent au courant du monde, n'eſt-il pas tout viſible qu'ils n'entreront jamais dans le Paradis ? Si cette vie molle & mondaine peut vous conduire à la vie bien-heureuſe ; quelle raiſon a eû JESUS-CHRIST d'exagerer ſi fort la difficulté du ſalut parmi les richeſſes? Pour-quoi cette double exclamation, & cette comparaiſon du chameau ſi forte & ſi ſurprenante ? Il eſt difficile, & tres-difficile, qu'un riche ſe ſauve : donc il eſt abſolument impoſſible qu'il ſe ſauve, en menant une vie tiéde, une vie douce & commode.

JESUS! rien ne vous eſt impoſſible, rien ne vous eſt difficile. *Omnia tibi poſſibilia ſunt*. Hélas! que ne pouvez-vous point faire en nôtre faveur? Mais que n'avez-vous point déja fait, pour nous donner lieu d'eſperer toutes choſes de vôtre amour ? Vous-vous étes fait pauvre pour nous faire part de vos richeſſes: Faites-nous encore part de vôtre pauvreté même, de cette pauvreté d'eſprit, qui détache le cœur de toutes choſes, qui l'attache à vous, mon Dieu qui ſeul étes capable de le remplir! Vous avez préferé les Bergers aux Princes d'Iſraël, mais vous n'avez pas néanmoins tout-à-fait rejetté ceux-ci. Vous avez été envoié pour inſtruire les pauvres, mais ſouvenez-vous que vous venez ſauver tout le monde. Le ſalut que vous apportez doit s'étendre juſques ſur les animaux, ſelon la parole du Prophete : *Homines & jumenta ſalvabis Domine*. Seroit-il poſſible qu'il y eût quélque condition

patmi les hommes, qui en fut excluë ? Les riches, aimable Sauveur, les riches & les enfans des riches ſont pour l'ordinaire les mieux partagez des dons de la nature, & ceux qui naiſſent avec plus d'eſprit, plus de naturel, plus de courage, c'eſt merveille de voir le bel effet, que font toutes ces qualitez aſſemblées, ſur-tout lorſ-qu'elles ſont miſes en œuvre par une excellente éducation, telle qu'ils la reçoivent pour l'ordinaire : ſeroit-il poſſible que tous ces preſens, qu'ils tiennent aprés tout de vôtre main; leur fuſſent inutiles, leur devinſſent même pernicieux ? Quoi le démon aura-t-il pour ſon partage la fleur du monde, & tous ceux qui ont reçeû plus de talens pour vous ſervir ?

Ah plût-tôt, Seigneur ! plû-tôt que cela ſoit, enlevez-leur ces funeſtes biens, qui les corrompent, reduiſez-les à cette pauvreté, qu'ils appréendent ſi fort ; ſi vous ne pouvez autrement leur faire appréender les perils, qui les menaçent. Traittez les en bon pere, en medecin charitable, ôtez-leur les moiens de ſe perdre, ſi vous ne pouvez les porter à ſe ſervir de ces mêmes moiens, pour ſe ſauver ! Enfin divin Jesus, ſauvez-les, ſauvez-nous par quelque voie que ce puiſſe être ! Faites qu'aprés avoir, ou ſouffert la pauvreté avec patience, ou poſſedé les richeſſes ſans attachement en cette vie, nous aions part aux tréſors, que vous nous préparez en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON VII.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Vocatum eſt nomen ejus Jesus.

On lui donne le Nom de Jesus S. Luc. ch. 2.

Le Nom de Sauveur eſt veritablemene deû à Jesus-Christ, *qui n'a rien laiſsè à faire de tout ce que ce nom peut ſignifier dans le ſens le plus-étendu, & qui eſt venu à bout de toutes ces choſes par de grans travaux & par de grandes ſouffrances.*

LORS-qu'il fut queſtion de nommer Saint-Jean-baptiſte le huitiéme jour de ſa naiſſance, l'Evangile nous apprend qu'on eût bien de la peine à convenir du nom qu'il devoit porter, &

que toute ſa famille fut partagée ſur ce ſujet ; juſqu'à ce que ſon Pere, qui depuis neuf mois avoit perdu l'uſage de la parole, le recouvra ſubitement, pour déclarer quelle étoit ſa volonté, ou plû-tôt la volonté de Dieu ſur ce point. Nous ne voions pas qu'à la Circonciſion du Fils de MARIE, il s'éleve de pareille conteſtation. Quand un Ange n'auroit pas apporté du Ciel le nom, qui a été deſtiné à cét Enfant avant tous les Siécles. Quand JOSEPH & MARIE ignoreroient qu'il eſt venu au monde, pour ſauver le monde, il eſt tout viſible que le Fils unique de Dieu doit porter le plus-grand, le plus beau de tous les noms, & le nom de JESUS a ſur tous les autres un avantage preſque infini.

Non, Meſſieurs, ni le nom de Sage & de Pacifique qui fut donné à Salomon, ni le nom d'Auguſte qui a paru ſi propre aux Romains, pour exprimer la Majeſté de leur Empire, ni celui de bon, qui ne peut bien convenir qu'à Dieu ; ni celui de Grand qui renferme tous les autres, qui eſt un nom d'admiration, s'il m'eſt permis de parler ainſi, que les hommes ont coûtume de donner à ceux dont ils ne peuvent bien repréſenter, ni même bien comprendre tout le mérite. Tous ces noms, dis-je, n'ont rien de comparable au Nom de JESUS, qui veut dire Rédempteur, & Sauveur des hommes. *Nomen quod eſt ſuper omne omen.*

Mais s'il eſt vrai que les plus-grans noms ne ſont rien, s'ils ne ſont ou la marque, ou le prix d'un grand mérite : comment eſt-ce que l'Enfant qu'on nomme aujourd'hui Sauveur, n'aiant encore que huit jours, peut avoir mérité le plus-

illuſtre de tous les noms ? Ne croira-t-on point qu'il le doit uniquement ou à ſa naiſſance, ou à l'amour aveugle de ſes Parens, ou à la flatterie des hommes ? Oüi, Meſſieurs, on le pourroit croire, ſi l'on ne ſavoit pas d'ailleurs que ce nom eſt une Prophetie de la mort de JESUS-CHRIST, & une récompenſe anticipées des grandes actions qu'il doit faire durant ſa vie. *Chriſtus factus eſt obediens uſque ad mortem, mortem autem Crucis, propter quod & Deus dedit illi nomen, quod eſt ſuper omne Nomen.* JESUS a été obéiſſant juſqu'à la mort, & c'eſt pour récompenſer cette obéiſſance que dés le commencement de ſa vie, on lui a donné le nom de JESUS, qui eſt au-deſſus de tous les noms. Mais afin qu'il ne reſte nul doute ſur ce point, lequel eſt de ſi grande conſequence pour la gloire de nôtre Maître: Je m'en vais vous faire voir en ce diſcours, qu'il n'y eût jamais de nom donné avec plus de juſtice que celui-ci. J'eſpere que pour le prouver, le Saint Eſprit m'inſpirera des raiſons qui ſeront propres pour vous convaincre, & pour vous édifier en même-tems, qui ſeront glorieuſes au Sauveur, & qui ne nous ſeront pas inutiles pour nôtre ſalut. Demandons-lui cette grace par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Il me ſemble qu'un beau nom eſt deû avec d'autant plus de juſtice, & par conſequent qu'il fait d'autant plus d'honneur à ceux qui le portent, qu'ils l'ont mieux rempli, & qu'il leur a coûté davantage. Comment s'eſt-il pû trouver des Empereurs ou aſſez ſtupides, ou aſſez vains, pour ſouffrir qu'on ajoûtât à leur nom, le nom de certaines

Provinces, dont ils avoient à peine conquis les frontiéres, ou qu'ils n'avoient ſubjuguées que par la valeur de leurs Lieutenans : Ces noms glorieux ne convenoiét-ils pas mieux aux braves Généraux, qui leur avoient gagné ces Provinces, & qui ne les avoient emportées que par la force & au peril de leur vie ? C'eſt un beau nom que le nom de Conquerant de l'univers, on l'a donné autre-fois à des Princes, qui n'avoient pas vaincu la quatriéme partie de l'une des quatre parties de la terre : Mais ſi un ſeul homme avoit effectivement reduit tout le monde ſous ſa puiſſance, & qu'au retour d'une ſi grande conquête, il fit voir non ſeulemens des tas de Sceptres & de Couronnes, des troupes de Rois captifs, mais encore un corps tout percé de coups, & tout épuiſé de ſang : Pourroit-on lui refuſer la qualité de vainqueur des nations, aprés avoir rempli ſi exactement tout le ſens d'un nom ſi pompeux, aprés l'avoir acheté ſi cherement ?

Voila des exemples, Chrétiens Auditeurs, qui vous feront concevoir dés l'entrée de ce diſcours, tout ce que j'ai à dire dans la ſuite. Je dis que le nom de Sauveur eſt veritablement deû à JESUS-CHRIST. En premier lieu, parce-qu'il n'a rien laiſſé à faire de tout ce que ce nom peut ſignifier dans le ſens le plus étendu. En ſecond lieu, parce-qu'il eſt venu à-bout de toutes ces choſes par de grans travaux, & par de grandes ſouffrances. Voila deux points que je vais tâcher d'établir dans les deux parties de cét entretiens, JESUS-CHRIST mérite bien le Nom qu'on lui donne, pourquoi ? Parce-qu'il l'a bien rempli, ce ſera le premier

poinct : Parce-qu'il l'a bien paié, ce ſera le ſecond. C'eſt tout ce que j'ai à dire.

C'eſt une Doctrine enſeignée par S. Auguſtin en divers endroits de ſes Ouvrages, que quoi-que les hommes aient le libre uſage de leur volonté, Dieu toute-fois ne peut pas permettre qu'ils faſſent aucun mal, que dans la veûë de quelque bien, qu'il pourra tirer de ce mal-même. *Neque enim poſſet mala eſſe ſinere, niſi ex malis noſcet bona facere*, dit ce grand Saint. Bien davantage, il y-a de tres-Savans Téologiens qui ſoûtiennent, que ſi le bien que Dieu doit tirer du mal, n'étoit pas plus-conſiderable que le mal n'eſt grand, il ſeroit obligé d'empêcher ce mal : autrement, diſent-ils, ils ne ſeroit pas infiniment Sage, & l'on pourroit imaginer quelque choſe de mieux reglé que ſa providence. Il eſt d'une Sageſſe infinie, de ne rien faire, & même de ne rien ſouffrir, s'il eſt poſſible, non-ſeulement qui ſoit contraire, mais encore qui ſoit inutile à la fin qu'on ſe propoſe. Or tous les maux qui arrivent par la permiſſion Divine, ſeroient inutiles à cette fin, ſi Dieu ſe contentoit préciſement de les reparer, s'il ne les reparoit pas avec avantage.

Voila un grand ſujet de conſolation pour vous, Ames zelées. C'eſt une choſe bien triſte & bien déplorable que le mal-heur de tant d'Héretiques, qui periſſent dans leurs ténebres, de tant de Chrêtiens, qui ſe dannent dans la veritable Egliſe, qui, pour le dire ainſi, vont en enfer par le chemin qui conduit au Ciel. Mais enfin c'eſt un mal-heur que nôtre Dieu ſouffre, quoi-qu'il le pût empêcher, & par conſequent nous ſommes certains qu'il n'y

perdra rien, qu'il ſaura bien ſe récompenſer d'ailleurs. Les pechez de ce libertin ſerviront peut-être à rendre quelque jour ſa pénitence plus-amere & plus éclatante. Si les Juifs quittent le ſervice du Seigneur, leur infidelité va être l'occaſion du ſalut de tous les Gentils, c'eſt-à-dire, que pour un petit peuple que Dieu perdra, il en recouvréra mille autres, & plus-nombreux & plus-fideles que celui qu'il aura perdu. Peut-être qu'à l'heure qu'il eſt, il fait valoir au centuple à l'extrémité des Indes Orientales, les graces que nous mépriſons ici. Il ſe ſervira de la lâcheté & du déreglement des mauvais Chrêtiens, pour animer les autres à une plus-grande ferveur, & ainſi il élevéra ce qui lui reſte d'amis fideles à une ſi haute Sainteté, qu'un ſeul d'entr'eux lui donnera plus de gloire, qu'un million de pecheurs ne lui en ſauroit ravir.

C'eſt ſur ce même principe que nous devons tous nous conſoler de la chûte du premier homme. Si Dieu n'avoit pas eu en main un moien ſeûr & infaillible, pour rétablir toutes choſes en un état plus-avantageux, qu'elles n'étoient dans l'état même d'innocence, il auroit détourné par ſa Sageſſe tous les maux, que le peché a attirez dans le monde, il n'auroit jamais ſouffert que le peché eût été commis, il auroit plû-tôt laiſſé le monde dans le neant. Je ſai ce que diſent les Peres des dommages que la déſobéiſſance d'Adam nous a cauſez. Je mêle volontiers mes larmes avec les leurs, je regrette avec eux cette vie tranquile, cette heureuſe immortalité, cette docilité de l'appétit, cét empire que la plus-haute partie de l'ame

auroit exercé ſur les paſſions, cette force, cette vigueur, qui nous auroit mis comme hors d'atteinte aux traits de nos ennemis. Mais lors-qu'aprés ces triſtes penſées, je viens à appercevoir JESUS dans la Créche? Lors-que je l'enviſage ſur la Croix, que je me reſſouviens qu'il eſt au milieu de nous, & que je le reçois à l'Autel, alors, Meſſieurs, je vous le confeſſe, toute ma douleur s'évanoüit; j'oublie & le Paradis terreſtre, & les priviléges de l'homme innocent; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec l'Egliſe: *O felix culpa! quæ talem, ac tantum meruit habere Redemptorem.* O heureux péché! qui as valu de ſi grans biens, qui as mérité d'avoir un tel Rédempteur.

Il n'eſt pas néceſſaire de prouver ici que ce Rédempteur eſt un Rédempteur univerſel, qu'il a rachété tous les hommes; cette vérité me paroît ſi évidente, que je ne ſaurois croire qu'il ſe ſoit jamais trouvé perſonne, qui en ait douté tout de bon. Elle étoit ſi établie dés le tems de S. Paul, qu'on auroit plû-tôt douté de la chûte de tous les hommes en la perſonne d'Adam, que de leur Rédemption par les mérites de JESUS CHRIST. C'eſt-pour-quoi ce grand Apôtre ſe ſert de la premiére de ces deux veritez, comme d'un principe ou plus-ſeûr, ou plus-connû pour confirmer la ſeconde. *Si unus pro omnibus mortuus eſt: ergo omnes mortui ſunt*: Un ſeul homme, dit il, eſt mort pour tous, cela eſt hors de toute conteſtation, doncques tous les hommes étoient morts effectivement. On peut dire encore en retournant cette propoſition; tous ſont morts par le peché d'un ſeul homme, donc un ſeul homme eſt auſſi mort

pour le peché de tous les autres. Comme perſonne n'a pû ſe défendre de la contagion d'un ſi grand mal, tout le monde a dû reſſentir l'effet d'un ſi grand remede. Quelle apparence qu'un Dieu ſe ſoit fait homme tout exprés, pour fermer cette plaïe mortelle, & qu'il ne l'ait fait qu'à démi ? Eh quoi, le Sang d'un Dieu auroit eu moins de vertu, pour guerir le genre humain, que le peché d'un homme n'auroit eu de malignité pour l'infecter ? JESUS-CHRIST, dit S. Proſper, s'eſt donné ſoi-méme pour la Rédemption de tous, il n'en a pas excepté un ſeul. *Chriſtus dedit ſemetipſum Redemptionem pro omnibus nullo excepto.*

Ouï, Meſſieurs, JESUS s'eſt donné & pour les Juifs qui l'ont trahi, & pour les Gentils auſquels il a été livré ; il nous a rachetés, nous qui avons été batiſez en ſon ſang, nous ſerions bien mal-heureux, ſi nous héſitions à le croire, aprés les graces que nous avons reçeûës en vertu de ſes mérites. Il eſt encore le Redempteur des Infideles, témoin les converſions qui ſe font tous les jours parmi les peuples les plus-barbares. Il s'eſt immolé pour ceux qui ſe ſauvent, & c'eſt pour cela qu'ils ne ceſſent de lui chanter dans le Ciel des Cantiques d'actions de graces. Ames réprouvées, ames dannées, il s'étoit encore ſacrifié pour vous, & c'eſt pour cela qu'il ſera vôtre Juge ? qu'il vous fera voir ſa Croix & ſes Plaies au jour des vengeances, qu'il vous adreſſera ces paroles, que Saint Auguſtin lui fait dire en ſon ſecond livre du Simbole aux Catécumenes. *Videtis vulnera, quæ inflixiſtis, agnoſcitis latus, quod pupugiſtis,*

quoniam & per vos, & propter vos apertum eſt nec tamen intrare voluiſtis. Vous voiez les mains que vous avez percées, vous reconnoiſſez le Flanc que vous avez ouvert, ces Plaies ont été faites par vous, elles ont été faites pour vous, & toute-fois vous n'y avez pas voulu entrer. *Quoniam & per vos, & propter vos apertum eſt, nec tamen intrare voluiſtis.*

Et non ſeulement JESUS-CHRIST à délivré tous les hommes du peché originel, mais il les a délivrez tout-d'un-coup de toutes ſortes de pechez. *Sanguis Jeſu Chriſti filii ejus emundat nos ab omni peccato.* Le Sang du Fils de Dieu efface toutes nos taches. Quand nous n'aurions jamais eu d'autre plaïe en l'ame, que celle dont nous avions hérité de nôtre pere, c'étoit aſſez pour être perdus, mais ſi le Sauveur n'eût fermé que cette plaie, ce n'étoit pas aſſez pour être ſauvez. Le premier homme nous avoit aſſujetis au demon, il nous avoit rendus ſes eſclaves: Mais outre ce premier titre, par combien de nouveaux engagemens avions-nous augmenté nôtre ſervitude, de combien d'autres chaînes nous étions-nous chargez volontairemẽt? Or, Meſſieurs, JESUS-CHRIST a briſé toutes ces chaînes. Ce n'eſt pas encore tout, il ne ſe contente pas de m'avoir une-fois entiérement affranchi; comme je puis retomber encore en la puiſſance du Tiran, il veut être mon libérateur perpetuel, & il ne tiendra qu'à moi: qu'il ne le ſoit autant-de-fois que j'aurai beſoin de délivrance. *Salvare in perpetuum poteſt*: dit Saint Paul, il nous peut ſauver éternellement: Et Saint Jean; *Filioli hæc ſcribo vobis, ut non peccetis, ſed & ſi quis peccaverit, advocatum*

advocatum habemus apud Patrem Jeſum Chriſtum juſtum, & ipſe eſt propitiatio pro peccatis noſtris.

Mes bien-aimez, dit ce Saint en ſa premiére Epître chapitre ſecond. Je vous écris cette lettre, pour vous ſupplier de ne point offencer Dieu ; Que ſi néanmoins quelcun d'entre vous eſt aſſez malheureux pour le faire, nous avons un Avocat auprés de nôtre Pere celeſte, c'eſt JESUS-CHRIST qui n'a point peché, qui s'eſt offert, qui s'offre encore tous les jours pour nos pechez Quel Sauveur, Chrêtienne Compagnie ! Quelle abondance de Rédemption ! On ne s'eſt pas contenté d'aquitter les dettes que nous avons contractées, on a prévenu toutes celles que nous pouvions contracter à l'avenir, on en a avancé le paiement, on les a eſſuiées avant-qu'elles aient été faites.

Mon Dieu, ſi vous faiſiez aux hommes la grace de comprendre cét excez de miſericorde ! ſe pourroit-il faire qu'il n'en fuſſent pas attendris, & qu'ils ne vous aimaſſent pas de tout leur cœur ? C'étoit une grande grace que de ſauver des malheureux, quoi-que ſeulement déja condannez par la faute de leur pere. Mais les arracher aux ſupplices, qui leur ſont deûs par leurs propres crimes, ſatisfaire même par avance pour tous ceux, qu'ils pourroient jamais commettre. Quoi-que cette conduite doive diminüer à quelques uns la crainte, qu'on doit avoir d'offencer le Rédempteur, vous aimez-mieux leur donner cette occaſion innocente de pecher, que de laiſſer un ſeul de leurs pechez ſans rédemption. Si cela ne nous touche pas, ou nous avons bien peu de foi, ou nous n'avons point du tout de ſentiment. Vous me direz peut-être,

qu'il ne ſuffit pas, qu'on nous ait délivrez de toute ſorte de maux, que la rédemption ne peut pas être parfaite, ſi nous ne ſommes remis en poſſeſſion de tous les biens qui nous avoient été ravis. Cela eſt viſible, Chrétiens Auditeurs, mais je prétens que de tous les biens que nous avions perdus, il n'en eſt pas un ſeul, qui ne nous ait été rendu au centuple. Il pourroit être, à la verité, que nous n'aurions pas récouvert les mêmes avantages, qu'on avoit dans l'état de l'innocence, mais ſi ces avantages ont été remplacez par de faveurs infiniment plus-précieuſes, ſerions-nous aſſez ingrats pour nous plaindre? Imiterions-nous ces murmurateurs qui demandoient qu'on leur rendît les viandes d'Egipte, quoi-qu'à la place de ces viandes groſſieres, on leur eût donné la manne du Ciel?

Trois ſeules choſes peuvent faire ici quelque ſorte de difficulté. L'uſage du fruit de vie qui fut interdit à Adam, lors-qu'on le chaſſa du Paradis, & qui ne nous a point été rendu. Le privilege de l'immortalité que Dieu lui ôta, & dans lequel nous n'avons point été rétablis. Enfin cette eſpece d'impeccabilité qu'il perdit par la revolte de toutes ſes paſſions, & que nous regrettons encore. Je ne dirai rien du premier point, parce-que je ne penſe pas que perſonne oſe comparer ni l'Arbre de vie, ni celui de la ſcience, ni tous les autres fruits, qui étoient dans le Paradis terreſtre: Je ne penſe pas, dis-je, qu'on oſe le comparer avec nôtre Euchariſtie, avec ce pain des Anges, cette viande Divine, ce Dieu incarné que nous recevons à la ſainte Table. Pour le ſecond, il eſt vrai

que nous aurions été exemts de la mort, ſi Adam n'eût pas peché, il eſt vrai encore, que quoi-que ce peché ait été effacé par le ſang du Rédempteur, nous ne laiſſons pas de mourir. La raiſon qu'en rend S. Auguſtin, c'eſt que ſi nous fuſſions rentrez dans ce privilege, nous aurions perdu la foi & l'eſperance de la réſurrection, deux vertus infiniment plus précieuſes que l'immortalité-même. On peut ajoûter qu'étant aſſeûrez de reſſuſciter, il eſt bien plus glorieux de ſortir vivans du ſein de la mort, & de triompher d'elle à l'exemple de JESUS-CHRIST, que de ne tomber jamais plus en ſa puiſſance. Ce doit être aſſez pour nous, que même dans le tombeau elle ne-ſauroit nous nuire, qu'elle ne peut pas nous y ôter un chéveu de nôtre teſte ; que nous n'y entrons, pour-ainſi dire, que pour y changer d'habit, pour y quitter des haïllons, & nous y révêtir d'immortalité & de gloire.

Et quand tout cela ne ſeroit pas, qu'importe que JESUS-CHRIST n'ait pas ôté entiérement la mort du monde, pourveû qu'il lui ait ôté à elle-même, tout ce-qu'elle avoit de funeſte & de lugubre, pourveû-qu'il l'ait déſarmée, qu'elle ſoit ſans aiguillon, qu'elle n'ait plus-rien de farouche. On n'a point égorgé ce lion, qui rempliſſoit toute la terre de meurtres & de carnages : Non, on ne l'a pas même enchaîné, mais on lui a arraché les dents & les griffes, on l'a domté, on l'a rendu plus-traittable & plus-ſouple qu'un agneau ; il ne tiendra qu'à vous de vous en joüer à l'avenir, & d'en tirer même des ſervices. Mais eſt-il bien vrai que le rédempteur ait oté à la mort tout ce qu'elle avoit d'affreux & de triſte ? Cela eſt vrai,

Meſſieurs, j'en prens à témoin ce nombre preſque infini de Martirs, qui non-ſeulement ne l'ont pas appréendée, mais qui l'ont deſirée avec ardeur, qui l'ont recherchée avec empreſſement, qui l'ont ſoufferte avec joie. J'en prens à témoin tant de Saints Réligieux, qui l'ont inſultée: comme parle Saint Bernard, & que Saint Jean Chriſoſtôme, & Saint Grégoire nous repréſentent à l'agonie, comme des gens qui ſe préparent à un voiage agréable; qui ſe préparent à un triomphe, & qu'on n'oſeroit accompagner qu'avec de Cantiques d'action de graces. Je vous en prens à témoin vous-mêmes, ſi jamais vous-vous étes trouvez préſens à la mort de quelque veritable fidele; car pour les autres qui n'ont du Chriſtianiſme que le Batéme, & qui ſemblent ignorer qu'il y ait un Redempteur, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient peu de part aux fruits de nôtre Rédemption. J'en ai vû mourir de veritables Chrétiens, & ſi vous voulez bien recevoir mon témoignage, je puis confirmer par pluſieurs exemples la verité que je préche.

J'ai vû des perſonnes qui étant prés de mourir, quoi-quelles fuſsét accablées de douleurs cruelles, aſſeuroient avec ſerment, qu'elles ne s'étoient jamais trouvées ſi heureuſes, que dépuis qu'elles étoient dans cét état ſi fâcheux & ſi triſte en apparence. J'en ai vû d'autres, qui attendoient le dernier moment avec une douce, mais veritable, impatience. J'en ai vû qui conſoloient eux-mêmes ceux qui s'affligeoient de leur depart. J'en ai vû qui ne pouvoient ſouffrir les larmes de leurs amis, qui les leur reprochoient comme des marques de

peu d'amitié & du peu de part, qu'ils prenoient à leur bon heur. J'en ai vû encore qu'on n'a jamais pû obliger à faire des Vœux pour leur gueriſon; j'en ai vû qui refuſoient conſtamment l'offre qu'on leur faiſoit de demander à Dieu le retour de leur ſanté, qui prioient avec inſtance qu'on ne le fît pas. Enfin j'en ai vû qui étant échappez de ce peril contre toute eſperance, étoient inconſolables. Je les ai vû pleurer au ſouvenir du bon-heur, dont ils avoient été ſi proches, & qui leur étoit encore differé. *Ubi eſt mors ſtimulus tuus?* doit-on dire à la veûë de tant de conſtance. *Ubi eſt mors victoria tua?* O mort cruelle! mort terrible! que ſont donc devenuës tes armes funeſtes? Qu'eſt devenu cêt air ſi affreux, cette préſence ſi redoutable qui faiſoit pâlir les plus-intrepides?

Pour ce qui regarde la ſoûmiſſion de la chair à l'eſprit, & ce frein par quoi la raiſon imprimoit ſans peine tous les mouvemens de l'appetit inferieur, c'étoit ſans doute le plus-beau privilege de la nature innocente, nous l'avons perdu par le peché; mais il eſt certain que la grace de Jesus-Christ nous recompenſe de cette perte avec un avantage incomparable. Ouï, Meſſieurs, cette grace à l'égar de ceux qui veulent bien s'en ſervir, produit un effet encore plus-avantageux que ne faiſoit ce frein, dont nous venons de parler; non-ſeulement elle balance en nous la pente que nous avons tous au mal, de-ſorte que la volonté humaine ſe trouve en état de déliberer, & de faire un choix vraiment libre, mais encore elle a la force de faire pencher le cœur vers le bien, de le lui rendre aiſé, de lui rendre le mal, en quelque-ſor-

te impoſſible. Témoin cette Sainte, qui diſoit en mourant, qu'elle ſortoit de ce monde, ſans avoir jamais pû comprendre, comment il ſe pouvoit faire qu'un Chrêtien offençât Dieu mortellement.

Mais ne ſont-ce point là de belles paroles, me direz-vous? Ne ſont-ce point là de pures idées, qu'ont eu les Saints Peres, & les Téologiens? Car enfin on a beau nous vanter la grace & la vertu toute divine, pendant-que nous nous ſentirons portez, & comme entraînez au mal. L'on éprouve la violence des tentations, & l'on ne ſe trouve point de force, le péché nous eſt comme néceſſaire, nous ne pouvons nous défendre de l'attrait qui nous y engage; & cette grace du Rédempteur eſt à nôtre égar, comme s'il n'y-avoit jamais eu de rédemption. Si cela eſt, vous étes bien malheureux d'avoir ſi peu de part à un bien, qui ſe donne avec tant d'abondance & avec tant de profuſion. Si vous ne daignez pas ſeulement prendre la peine de demander cette grace, ſi vous n'allez point aux ſources où elle ſe puiſe, ſi vous ne luy ouvrez pas même vôtre cœur, lors qu'elle ſe preſente pour y entrer, il ne faut pas s'étonner que vous n'en reſſentiez pas la vertu.

Lors que les Iſraëlites ſe trouverent infeſtez des ſerpens dans le déſert, Moïſe eut ordre de faire un ſerpent de bronze, qu'il expoſa à la veuë de tout le peuple. Dépuis ce tems-là, ſi quelqu'un ſe ſentoit picqué, il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur cette figure, & auſſi-tôt le venin perdoit ſa force, & ne faiſoit plus de progrés. Que ſi l'on negligeoit un remede ſi aiſé, on étoit emporté infailli-

blement par une mort prompte & cuelle. Vous ſavez que ce ſerpent expoſé aux yeux des malades, étoit une image de JESUS crucifié ; c'eſt JESUS lui même qui l'a dit dans l'Evangile. *Sicut exaltavit Moyſes ſerpentem in deſerto.* Or dites-moi : Quand eſt-ce que vous ſentant comme piqué par la tentation, vous avez jetté les yeux ſur vôtre Crucifix, comme pour lui demander du ſecours ? Quand eſt-ce que la crainte de ſuccomber, vous a porté à vous proſterner contre terre, & à prononcer de tout vôtre cœur, ou ces paroles, ou d'autres ſemblables : *Domine ſalva nos perimus.* Seigneur, je ſuis perdu ſi vous n'avez pitié de moi ? Cette grace, Meſſieurs, elle ſe puiſe dans les livres Saints, dans la conſideration des ſouffrances du Sauveur, elle ſe puiſe ſur tout dans les Sacremens. Quand eſt-ce que pour étoufer un deſir de vengeance, ou un mouvement de colere vous-vous étes faits lire l'hiſtoire des douleurs & de la patience de JESUS, ou que vous-vous l'étes lui-même repréſenté immobile, & muët au milieu des outrages les plus-ſanglans ? Quand eſt-ce, que vous étant aperçeû qu'une nouvelle paſſion ſe formoit dans vôtre cœur, qu'elle commençoit à s'en rendre la maîtreſſe, que vous n'y réſiſtiez plus que foiblement, vous avez eu recours à ce ſacrifice adorable, par lequel les mérites du ſacrifice de la Croix nous ſont infailliblement appliquez ? Combien avez vous fait dire de Meſſes, pour obtenir la victoire ſur cette paſſion naiſſante ? Vous-vous trouvez quelque-fois comme acablez de foibleſſe, il ſemble que vôtre volonté ſoit comme liée, qu'on lui ait ôté toute liberté, tout pouvoir de ſe

défendre ; Pour vous ſoûtenir dans le tems de ces foibleſſes extraordinaires, êtes-vous allé quelquefois vous confeſſer & communier extraordinairement. *Nunquid non eſt reſina in Galaad, aut Medicus non eſt ibi ? Quare ergo non eſt obducta cicatrix populi mei ?* Eſt-ce qu'il n'y a ni baume, ni Medecin dans Galaad, dit le Seigneur ? D'où vient donc que la plaïe de mon peuple, cette vieille plaïe, cette plaïe originelle, n'eſt pas encore fermée ? D'où vient qu'elle ſaigne encore, qu'on ne revient point de cette foibleſſe extrême qu'elle a cauſée à la nature ? *Nunquid non eſt reſina in Galaad, aut Medicus non eſt ibi ?* Non ſans doute, on ne manque ni de Medecin, ni de remede, mais c'eſt qu'on mépriſe & l'art & les remedes du Medecin ; c'eſt qu'on neglige entierement cette plaïe, qu'on la porte toute découverte à l'air le plus froid, le plus corrompu ; qu'au lieu d'en avoir ſoin, on n'oublie rien pour la r'ouvrir, pour l'empoiſonner. Demandez à cette perſonne qui ne ceſſe de prier Dieu, qu'il lui accorde dans ſon état une chaſteté parfaite ; & qui l'en prie par la mort & par les ſouffrances de JESUS-CHRIST. Demandez-luy ſi elle n'eſt pas exaucée en ſa priere ? Demandez à cette autre, qui au lieu de perdre le tems à la Meſſe, s'y occupe tous les jours à faire des réflexions ſur l'humilité, ſur la douceur, ſur la patience du Fils de Dieu, qui a même un tems particulier pour conſiderer les exemples, qu'ils nous a laiſſé en ſa vie & en ſa mort ; Demandez-lui ſi ſon naturel ne s'adoucit pas peu-à peu, & ſi tous les jours elle ne devient pas moins vaine &

moins emportée ? Informez-vous de cette autre qui va tous les huit jours à Confeſſe, & ſe laver dans le Sang du Sauveur, & qui tous les huit jours reçoit le Sauveur lui-même à la ſainte Table ? Demandez-lui ſi les Commandemens de Dieu lui ſont impoſſibles, ſi elle eſt ſeulement tentée de pecher mortellement.

Que nous nous trouverons loin de nôtre compte, ſi lors que JESUS-CHRIST nous reprochera nos crimes au jour du Jugement univerſel, nous prétendons nous ſauver ſur nôtre fragilité & ſur la corruption de nôtre nature. Il faudroit donc que JESUS-CHRIST tombât lui-même en confuſion en préſence de tout l'univers ; Il faudroit donc qu'il reconnût que la Rédemption dont il prétend tirer tant de gloire, n'a été qu'une vaine cérémonie, qui n'a rien produit de ſolide, rien d'effectif. Il auroit donc conſervé pour ſa propre honte ſes cicatrices, qu'il a bien voulu porter dans le Ciel, à deſſein de s'en ſervir pour confondre les réprouvez, & pour leur fermer la bouche. Voyez où vous-vous trouvérez réduit à ce dernier jour ; il faudra confeſſer que vous étes inexcuſables, ou dire que JESUS-CHRIST s'eſt mal aquité de l'emploi de Rédempteur dont il s'eſt chargé, qu'il ne mérite pas d'en porter le nom.

Seigneur, vous ſerez pleinement juſtifié ſans doute, il n'y aura de honte & de confuſion que pour nous ! Que le pecheur profite du ſalut que vous apportez au monde, ou qu'il refuſe d'y prendre part, vous aurez toûjours la gloire d'un parfait Sauveur. Mais cette gloire ne ſeroit-elle

point encore plus grande, ſi nous étions ſauvez effectivement ? Je ſai qu'il ne tient qu'à nous de l'étre : je ſai que ſi nous periſſons, ce n'eſt que parce que nous voulons bien perir. Il eſt vrai que ce n'eſt que lorſ-qu'il s'agit des choſes érernelles, que nous ſommes foibles, aveugles, inconſiderez, que nous nous endurciſſons volontairement, que nous craignons de nous convertir, que nous craignons preſque d'être ſauvez. Tout cela eſt vrai, je n'en ſaurois diſconvenir, nous ne ſommes que trop dignes du mal heur qui nous menace. Mais quoi, Seigneur, la plns-grand part des Chrêtiens, perira donc ſans reſſource ? Vous les aurez rachêtez, & un autre vous les ravira, ils auront eu un ſi grand Sauveur, & ils ne ſeront pas ſauvez ?

Des ames immortelles creées avec de ſi grans avantages, creées à l'image de Dieu, creées pour loüer Dieu pour l'aimer érernellement, ſeront éternellement ſeparées de Dieu ? Elles ne ſerviront qu'à remplir l'enfer, & à y nourrir les feux dont elles ſeront brûlées ? Mon Dieu, cela ſe peut-il ſouffrir ! Non divin JESUS, vous ne le permettez pas, vous étes venu pour nous guerir de tous nos maux ; vous n'oublirés pas les plus-grans de tous, qui ſont nôtre aveuglement & nôtre inſenſibilité ; vous flechirez cette volonté endurcie, vous la forcerez de conſentir à ſa délivrance ; vous nous ſauverez s'il vous plaît malgré nos ennémis, & ſi nous ſommes aſſez malheureux pour continuër de nous oppoſer à nôtre bon-heur, vous nous ſauverez malgré nous-mêmes. Diſons deux mots de la ſeconde partie, & faiſons voir que JESUS a mérité le Nom de

Sauveur, non-ſeulement parce qu'il l'a bien rempli, mais encore parce-qu'il l'a païé fort cherement; c'eſt ce qui me reſte à vous prouver.

Quoi-qu'il n'y-ait rien de ſi grand, ni de ſi glorieux au monde que de retirer un miſerable ou de la pauvreté, ou de la ſervitude, ou du peril de la mort. Quoi-qu'un homme qui rend ces ſortes d'offices à un autre homme, s'éleve ſoi-même au deſſus de ſa propre condition, & s'approche en quelque ſorte de la divinité, nous ne voïons pas toute-fois qu'on s'empreſſe extrémement pour aquerir cette gloire; non-ſeulement on n'expoſe pas volontiers ſa propre perſonne, pour aller au ſecours d'une autre qui eſt en quelque danger: mais les plus riches ménagent même leurs biens en des occaſions où ils pourroient s'en ſervir, pour changer la fortune des mal-heureux, pour leur rendre la joïe & la liberté, pour ſauver ou leur honneur, ou leur vie.

Que nous vous ſommes obligez, divin Jesus, de vous étre livré vous-même, d'avoir ſacrifié ſi volontiers toutes choſes, lorſ-que nous avons eû beſoin de vôtre ſecours! Que nous ſerions ingrats ſi nous heſitions à vous appeller nôtre Redemteur, aprés ce que vous avez fait pour nous racheter! Je remarque que ceux qui ont porté le nom de Sauveur avant Jesus-Christ, ont tous eu cette qualité à fort bon compte. Joſeph ſauva l'Egipte, il ne lui en coûta que des conſeils, leſquels ne lui coûtoient rien, & dont néanmoins il fut aſſez bien païé, puiſ-qu'on lui donna pour récompenſe, au trône prés, toutes les marques de la roïauté, & une autorité méme roiale dans tous les

étas de Pharaon. Le nom de JESUS fut donné à Josué, pour avoir établi son peuple en la terre de Chanaan, il remporta bien des victoires à la verité, mais le Dieu des armées combattoit pour lui, il n'avoit, pour ainsi-dire, qu'à se couronner des lauriers, qu'on lui jettoit du Ciel à pleines mains. Enfin JESUS fils de Sirac méritat ce nom pour la grande connoissance, qu'il avoit de l'art de la medecine, quoi-que pour rendre la santé aux malades de son tems, nous ne lisons pas qu'il ait jamais hazardé la sienne.

Nôtre Rédempteur, Chrêtienne Compagnie, n'a pas eu le même nom pour le même prix, il a souffert tous les maux dont il nous a délivrez. Pour nous tirer de la pauvreté, il s'est réduit lui-même à la derniere indigence; si nous sommes libres, c'est qu'il s'est fait esclave à nôtre place. Il a pris sur soi toutes nos douleurs, toutes nos infirmitez, & c'est ainsi qu'il nous a gueris. *Vere languores nostros ipse tulit, & dolores nostros ipse portavit.* Mais de toutes les figures de l'ancienne loi, la sortie d'Egypte est celle qui a exprimé plus magnifiquement, & avec plus d'exactitude le mistére de nôtre Rédemption. Le peuple choisi y est affranchi d'une longue servitude, il l'échappe au travers d'une mer rouge, où tous ses ennemis sont ensevelis. Enfin il est délivré par la vertu d'une baguette, qui représente la croix. Il y-a sans doute de grans rapports entre ces deux délivrances, & cépendant je trouve une extréme opposition entre les deux liberateurs. Moïse n'est pas plû-tôt choisi pour étre le sauveur d'Israël, que de simple Berger qu'il étoit auparavant, il est fait

le chef de ſon peuple, & le Dieu de Pharaon. *Conſtituite Deum Pharaonis.* JESUS au contraire n'a pas plû-tôt formé le deſſein de nous ſauver que, quoi-qu'il fût Dieu par nature, & Roi par le droit de ſa naiſſance, il ſe fait homme, & le dernier de tous les hommes. *Deſideravimus eum deſpectum, & noviſſimum Virorum.* C'eſt Moïſe qui frappe les Egiptiens, & qui les accable de fleaux, & c'eſt JESUS-CHRIST qui eſt frappé par les Gentils, qui eſt flagellé cruellement. Moïſe porte ſa baguette à la main, comme une marque d'autorité & de juriſdiction, JESUS-CHRIST eſt attaché à ſa Croix comme un criminel. Enfin Moïſe ſe ſauve avec ſon peuple au travers de la mer rouge. JESUS-CHRIST eſt noié dans ſon propre ſang.

Il eſt bien aiſé à un grand Roi de faire ouvrir les priſons au retour d'une glorieuſe campagne, faire publier une amniſtie générale, aprés avoir étouffé la rebellion. Mais s'il falloit qu'il tirât de ſon épargne, de quoi paier toutes les dettes de ſes ſujets, s'il falloit qu'il ſouffrit lui-même le châtiment, qu'il voudroit remettre aux rebelles: croiez-vous qu'il voulût bien acheter à ce prix la réputation de bon Prince, & le ſurnom de Liberateur des hommes? Non, Chrêtiens Auditeurs, Il n'y-avoit que JESUS au monde, qui fût capable de porter l'amour à un ſi haut point. Il a païé en effet de ſon propre fond toutes les dettes que nous avions contractées; il s'eſt anéanti lui-même, pour nous épargner les peines, qui étoient deûës à nôtre orgueil, & pour nous retirer des mains de la mort, où nous étions tombez par

nôtre déſobeïſſance il a bien voulu ſe rendre obéiſſant juſqu'a la mort. Mais juſqu'à quelle mort ? Eh qui auroit jamais eſperé une pareille rédemption.

Grans Patriarches, & vous Prophetes d'Iſraël ? s'il eſt vrai que vous aiez préveû les douleurs & les ignominies du Sauveur; s'il eſt vrai que vous aiez ſû toutes les indignitez qu'il devoit ſouffrir ; comme il devoit être mépriſé, moqué, traitté de fou, d'impoſteur, de ſelérat ; s'il eſt vrai qu'à la faveur des lumiéres que Dieu vous communiquoit vous l'aïez vû tel qu'il étoit à la croix, tout meurtri, tout défiguré, tout couvert de ſang & de plaies : Comment oſiez-vous le demander avec tant d'inſtances ? Comment aviez-vous le courage de le preſſer lui-même de venir parmi les hommes ? Auriez-vous bien ſoûaitté d'être délivrez par de ſi grandes ſouffrances, n'auriez-vous point mieux-aimé gémir dans une éternelle ſervitude ?

Mais n'eſt-il pas encore plus-admirable, que le Fils de Dieu lui-même ait deſiré de nous delivrer par cette voie, ſans y être forcé que par ſa charité immenſe, ſans qu'il y eût même de néceſſité pour nous ? Il y-auroit eu de l'injuſtice, dit l'éloquent Salvien, à exiger la mort d'un bon fils pour rançon d'un eſclave vicieux; le Pere Eternel nous connoît trop bien pour nous avoir mis à un ſi haut prix, de-ſorte-que c'eſt JESUS-CHRIST lui-même qui nous a taxé, & qui de ſon plein gré à offert cette exceſſive rançon :

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que pour en uſer de la ſorte, il falloit qu'il eût bien envie de nous

ſauver ? N'eſt-il pas vrai qu'il falloit, ou qu'il nous aimât, ou qu'il nous eſtimât beaucoup, pour croire qu'il ne pouvoit pas trop donner, pour nous empécher de perir ? Pour croire qu'il ne nous paioit pas ſuffiſamment, s'il ne donnoit ſon ſang juſqu'à la derniere goutte ?

Mon Dieu, eſt-il bien poſſible que vous aiez fait tant de cas de cette pauvre ame ! Mais eſt-il poſſible que cette ame que vous avez tant eſtimée, ſoit celle-la même, dont nous faiſons ſi peu d'état, & pour laquelle nous ne ſaurions nous contraindre en quoi-que-ce-ſoit ? J'eſpere, Meſſieurs, que l'exemple de JESUS nous inſpirera un peu plus de zele pour nôtre ſalut, mais j'eſpere bien davantage, j'eſpere qu'il nous en inſpirera même pour le ſalut de nos freres. Quoi que nôtre Rédempteur ait déja beaucoup fait pour eux ; cependant il reſte encore beaucoup à faire, & je crains bien que tous ſes travaux ne ſoient inutiles, s'il n'en recueïlle le fruit par nos mains. Vous me direz ſans doute que cette réflexion regarde les prédicateurs, & que c'eſt à moi à tâcher d'en faire mon profit : Mais non elle eſt pour tous les fideles, & vous y avez peut-étre encore plus de part que ceux qui vous préchent.

Prenez y bien garde, les prédications ne ſont que pour peu de gens, elles ne ſont quaſi que pour ceux qui ſont déja aſſez bons, & qui pourroient s'en paſſer. Les pecheurs ne viennent gueres nous entendre, ils ne font pas aſſez de cas de la parole de Dieu. De plus lorſque la curioſité ou quelque autre motif les y amene, ils s'arment, pour-ainſi-dire, contre nôtre zele, ils ſe préven-

nent eux-mêmes, ils ſont en garde contre tous ce qu'on leur peut dire, pour les toucher. Mais vous, qui au ſortir de cette chapelle, allez vous méler dans ce qu'on appelle le monde; qui allez vous répandre dans toute cette grande ville; vous, qui allez traitter avec ceux qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui marchent ſur le bord du précipice; vous dont on ne ſe défie point; vous qu'on aime, qu'on conſidere, vous dont on eſtime l'eſprit & le jugement! Quel bien ne fériez vous pas parmi vos freres, ſi vous vouliez bien vous ſervir de ces avantages?

Ce n'eſt pas que je prétende vous engager à faire les précheurs dans les compagnies, beaucoup moins encore de vous ériger en cenſeurs publics, & à vous déchâiner en toutes les occaſions contre le relâchement du ſiécle. Ces zelez de profeſſion, qui veulent tout reformer dés le premier jour, qui font tant de bruit, qui ne gardent point de meſures. Ces dévots qui ſe récrient ſur les plus petits deſordres, qui ſe ſcandaliſent de tout, qui veulent à toutes forces mettre tout le monde ſur un même pié: ces devots, dis-je, ſont bien intentionnez, je n'en doute pas; mais certainement ce n'eſt pas là le caractére du zele chrétien, & l'on fait grand tort à la veritable dévotion, qui eſt ſi raiſonnable & ſi ſage, ſi on lui attribuë les emportemens, & l'imprudence de ces gens-là. Le veritable zele n'eſt ni turbulent, ni impétueux: il eſt moderé, il eſt diſcret, il ſait prendre ſon tems pour s'inſinüer avec douceur, il eſt tendre & compatiſſant, il eſt patient, il eſt humble, ce n'eſt pas par de grans diſcours qu'il fait les plus grans effets;

C'eſt

C'eſt bien ſouvent par des complaiſances, par des ſervices rendus à propos, c'eſt par le prudent uſage qu'il fait de l'autorité qu'on a ſur les autres, de la confiance que les autres ont en nous, de l'amitié qu'on nous porte, de la reconnoiſſance qu'on nous doit; c'eſt ſur tout par les bons exemples, c'eſt par les prieres, leſquelles attirent la benediction du Ciel ſur tous ces moïens.

Voila, Meſſieurs, quel eſt le zele que je vous recommande aujourd'huy. Ce ſera par là que cette femme ſanctifiera ſon mary, ſes enfans, tout ſon domeſtique. Ce ſera par ces moyens que cet homme convertira ſon voiſin, que cette demoiſelle fera un fruit incroyable parmi ſes amies. C'eſt par là que les grands, que tous les autres feront, quand il leur plaira, des prodiges & des progrez, qu'on attendroit en vain des plus fervens miſſionnaires; car qui peut reſiſter à leur autorité, à leur exemples, à leurs careſſes, à leurs prieres? C'étoit pour cette raiſon que ſainte Téreſe, qui étoit d'ailleurs ſi contente de ſa pauvreté, envioit neanmoins la condition des Roys. C'eſt pour cela qu'elle prioit Dieu, qu'il ne luy laiſſât que les graces dont-elle avoit beſoin, pour ſe ſauver, & qu'il diſtribuât ces grandes lumieres, ces extaſes, ces raviſſemens, & toutes les autres faveurs qu'elle recevoit tous les jours, & qu'elle ne pouvoit expliquer, qu'il les diſtribuât, dis-je, aux perſonnes qui tiennent le premier rang dans le monde, parce que ces graces, diſoit-elle, ne manqueront pas d'allumer en eux un fort grand zele, & leur zele aura bien-tôt fait changer de face & aux villes & aux Provinces.

Courage donc Chrêtiens Auditeurs, au nom de JESUS-CHRIST, n'enfouiſſez pas les talens, que le Seigneur vous a donnez. Hélas! le monde eſt rempli d'hommes & de femmes, qui ſemblent n'y être que pour faire danner les autres, Le démon a par tout des émiſſaires, & des zelez partiſans: & il ne ſe trouvera perſonne qui s'oppoſe à eux, qui veüille aider JESUS-CHRIST à ſauver des ames qu'il a rachetées: Quel regret pour moy s'il y en avoit une ſeule dans les enfers, que j'euſſe pû ſauver en quelque maniere? Au contraire ſi j'étois aſſeuré d'en avoir mis au moins une dans le Paradis, quel ſujet & de joye & d'eſperance? Quel protecteur n'aurois-je pas dans le Ciel? Qu'y feroit-elle dans le Ciel, cette pauvre ame, à qui j'en aurois ouvert l'entrée? Qu'y feroit-elle, Seigneur, ſi ce n'eſt vous aimer, & prier pour moy? S'il eſt vray que les bien-heureux ont tant de credit auprés de Dieu, pourroit-elle ſouffrir que je me dannaſſe; moi qu'elle regarderoit comme ſon liberateur, & ſans qui elle auroit été dannée elle-méme. Mais vous-même, aimable JESUS, ſi je vous avois ſauvé une ſeule de vos épouſes, une de ces épouſes qui vous ſont ſi cheres, pour qui vous avez donné ſi volontiers tout vôtre ſang, ſi aprés l'avoir arrachée à vôtre ennemi, je vous l'avois remiſe entre les mains, pourriez-vous bien vous reſoudre à me livrer moy-même à cet ennemi

Allons donc, allons travailler à nôtre ſanctification, & à celle de nos freres; n'oublions rien pour rendre la gloire de nôtre Redempteur

accomplie ; faiſons-lui valoir autant que nous pourrons le prix qu'il a donné pour nous racheter : En un mot tâchons de porter tout le monde à craindre Dieu, afin d'obliger Dieu à aimer & à ſauver tout le monde. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Ecce breves anni tranſeunt, & ſemitam, per quam non revertar, ambulo.

Voila de quelle maniére paſſent nos courtes années, & comment nous avançons dans un chemin, que nous ne referons jamais. Job. chap. 16.

Les Chrétiens ignorent le prix du tems qu'ils ont pour gagner le Ciel, ou la maniere d'en bien uſer, quoi-qu'ils ne manquent pas de motifs qui les obligent à l'emploïer utilement, ni de moïens pour en faire un emploi utile.

QUOY-QUE la Circonciſion du Sauveur du monde, dont nous ſolenniſons la mémoire, ſoit un miſtére tres-devot & fort inſtructif,

cependant, Meſſieurs ; l'année que nous venons de finir, le commencement d'une année nouvelle, dont voici le premier jour, m'emportent comme malgré-moi, & me donnent d'autres penſées. Comme quand on ſe trouve ſur le bord d'un large torrent ; on s'attache inſenſiblement à le regarder avec tant d'application, qu'on ne peut s'en retirer, ſon impetuoſité nous tenant comme dans une eſpece d'extaſe ; De même quand on conſidere cette revolution de tems, qui ſe fait avec tant d'exactitude & tant de viteſſe, cette ſuite d'années compoſées de jours & de nuits, comme d'autant de flots, qui ſe pouſſent les uns les autres, & qui précipitent leur cours avec tant de rapidité. il eſt mal-aiſé de détourner d'abor ſon eſprit de cette meditation, & ce ne ſeroit qu'avec peine qu'on s'engageroit à parler de quelque autre choſe.

D'ailleurs comme c'eſt une coûtume établie par tout de s'entre-donner aujourd'hui de nouvelles marques d'amitié ; j'ai crû qu'on devoit attendre d'un Prédicateur évangélique, quelque choſe de plus qu'un vain compliment, & que vous auriez lieu de douter de l'affection, avec laquelle je vous ſoûaitte à tous une heureuſe année, ſi en même-tems je ne vous donnois quelques moiens pour la rendre telle que je la ſoûaitte. C'eſt par cette raiſon que je me ſuis determiné à vous entretenir aujourd'hui du tems & du bon uſage qu'on en doit faire, il eſt tout viſible qu'on ne ſauroit traiter un ſujet de plus grande conſequence, & qu'on ne peut trop ſe hâter de le faire dés le commencement de l'année, afin que ſi Dieu veut bien ſe ſervir de moi pour vous porter à l'emploïer utile-

ment, vous en perdiez le moins qu'il vous ſera poſſible. Mais vous n'ignorez-pas que je perdrai moi-même mon tems à vous exôrter à bien profiter du vôtre, ſi le Saint Eſprit, ne m'éclaire, & ne vous touche. Pour obtenir cette grace emploions l'interceſſion de Marie nôtre bonne mere. *Ave Maria.*

Je ne vois rien de plus terrible dans tous les jugemens de Dieu, que cette juſtice ſi prompte qu'il a exercée contre Lucifer, & les autres complices de ſa revolte. Il eſt étrange que quoi-que les Anges fuſſent les ouvrages & les plus-beaux ouvrages du Créateur, il ait pris ſi peu de tés pour ſe déterminer à les perdre, & qu'il ne leur en ait point donné pour ſe repentir. Il en uſe envers l'homme d'une maniére bien différente, non-ſeulement il ne l'accable pas incontinent aprés ſa cheûte, mais il attend qu'il lui plaiſe de ſe rélever, non ſeulement il nous offre d'abor le pardon de nos offences, mais il ſouffre même long-tems le refus, que nous en faiſons. Il uſeroit envers nous d'une grande miſericorde, quand aprés un peché mortel, il ne nous accorderoit qu'autant de tems qu'il en faut pour le reparer : Quand il ne nous feroit cette grace qu'une ſeule-fois en toute la vie ; Que dirons-nous donc de ſa bonté, & des richeſſes de ſa patience, qui nous donne des années de terme pour une ſatisfaction, que nous devrions, & que nous pourrions faire ſur l'heure ? Il ſuſpend ſa colere même aprés mille-recheûtes, il permet que nous nous endormions, pour ainſi parler, ſur un tas de crimes, & que nous differions d'année en année nôtre penitence. Voila ſans doute une prodigieuſe diſtin-

ction, voila l'homme bien privilegié, bien favoriſé en comparaiſon de ces mal-heureux eſprits. Mais que nous ſert cet avantage, ſi nous ne laiſſons pas de perir? Que nous ſert-il d'avoir eu des années entieres & pluſieurs années, pour nous relever, ſi nous brulons neanmoins éternellement avec ceux, à qui on a refuſé la même grace? Si on avoit accordé aux démons un ſeul moment pour expier leur rebellion, il n'y auroit pas un ſeul démon dans les enfers? Les Chrêtiens ont vingt & trente années pour effacer leur déreglement, & l'enfer ne laiſſe pas d'être rempli de Chrêtiens. D'où peut venir un ſi grand mal-heur, Chrêtienne Compagnie? Ce mal heur ne peut, ce me ſemble avoir que deux ſources. La premiere c'eſt que nous ignorons le prix de ce tems, que nous avons pour gagner le Ciel. La deuxiéme, c'eſt que nous ignorons la maniere d'en bien uſer, ou nous ne daignons pas nous en ſervir, ou nous ne ſçavons pas nous en ſervir. Ainſi ce riche preſent que nous recevons de Dieu nous eſt entierement inutile, & quoyque maîtres d'un ſi grand treſor, nous vivons, nous mourrons dans une triſte indigence. Il faut donc que je tâche de vous apprendre aujourd'huy en premier lieu à faire plus de cas du tems. En ſecond lieu à en faire un meilleur uſage. Dans le premier Poinct, je produiray les motifs, qui nous obligent à l'employer utilement: & dans le ſecond les moïens d'en faire un emploi utile; C'eſt tout le ſujet de ce diſcours.

Il ne faut pas beaucoup raiſonner pour faire voir que nous devons bien emploïer le tems

que Dieu nous donne ici-bas, il ſuffit de dire que nous avons peu de tems, que nous avons des affaires de la derniere importance à ménager, & que de ce peu que nous avons, tout n'eſt pas propre pour ménager ces importantes affaires. Je ne vous dis pas que juſqu'ici vous aiez-eu peu de tems pour ſonger à vôtre ſalut; il y-a peut-être pluſieurs années, que vous étes ſur la terre; il y-a peut-être long-tems que Dieu vous preſſe de travailler pour le Ciel, ſi vous aviez voulu profiter de ce loiſir, & de ces graces, vous ſeriez chargé de vertus & de mérites, mais ſi vous ne l'avez pas fait, ce tems eſt paſſé, & par conſéquent perdu pour vous. Jé ne vous dis pas non plus qu'il vous reſte peu de tems à vivre, c'eſt Dieu qui a arrêté le jour, auquel vous devez mourir; & ce jour n'eſt connû que de Dieu ſeul. Ce qu'il y-a de certain en cela, c'eſt que la choſe eſt extrémement incertaine. L'avenir n'eſt pas un fond, dont vous puiſſiez diſpoſer, il n'eſt pas encore entre vos mains, il n'y ſera peut-être jamais. Et ainſi le ſeul tems qui vous reſte, c'eſt le tems préſent, & ce tems eſt infiniment court, il eſt indiviſible, il eſtil n'eſt déja plus, il n'eſt de nulle durée.

Et quand nous ſerions encore maîtres de l'avenir, ce que nous ſavons trés-bien n'étre pas, il eſt ſeûr du-moins pour la plû-part de nous, que ce ſera beaucoup, s'il égale le paſſé, ſi nous vivons autant-que nous avons déja vécu. Or Meſſieurs, tout ce paſſé, comment s'eſt-il écoulé? comment s'eſt-il évanoüi? Hélas ce n'eſt qu'un inſtant, ce n'eſt rien! l'avenir tout au plus ſera le même, il paſſéra avec la même rapidité. Pour moi, lors-que

j'y fais un peu de réflexion, quand je conſidére que ce tems qui me reſte à vivre coule déja, qu'une partie en eſt paſſée depuis que j'en parle, que juſqu'à la mort toutes les heures, tous les jours, toutes les années s'en iront avec cette même viteſſe, qui m'éblouît, qui me les rend imperceptibles, il me ſemble que je touche au dernier moment, & je me conte déja pour mort. C'eſt pour cette raiſon que Dieu nous preſſe avec tant d'inſtance, qu'il nous avertit de nous hâter, de ne nous amuſer pas à amaſſer de l'or & de l'argent, ni à bâtir des Palais que nous n'aurons pas loiſir d'achever. *Numquid tempus vobis eſt, ut habitetis in domibus laqueatis*, nous dit-il, par le Prophete Aggée? Eſt-ce que vous avez aſſez de vie. Pour loger dans des maiſons lambriſſées, pour le peu de ſejour que vous avez à faire ici bas, ne ſeroit-ce pas aſſez d'avoir des tentes, qui ſe dreſſent, & qui s'enlévent en un moment? C'eſt pour cela que Saint Paul nous crie ſans ceſſe, *Tempus breve eſt*, Le tems eſt court, mes freres, le tems eſt fort court. Vraiment vous avez bien le loiſir de ſonger, ni à vos femmes, ni à vos biens; de vous réjoûir de vos bons ſuccez, ou de pleurer vos diſgraces. Vous n'avez plus qu'un pas à faire, & vous voila au bout de vôtre carriére, il importe peu comment, & avec qui vous courez, ſi c'eſt par un chemin aiſé ou penible: Gardez vous ſeulement de vous égarer, & de manquer le terme que vous approchez en courant. *Reliquum eſt, ut & qui habent uxores, tamquam non habentes ſint, & qui flent tanquam non flentes.*

C'eſt encore pour cette même raiſon, que Saint

Jean dit que le Demon vient à nous comme un Lion ; qu'il déploye toute ſa colere, qu'il redouble les tentations, qu'il nous attaque avec chaleur, qu'il y va de toutes ſes forces. *Deſcendit Diabolus ad vos habens iram magnam, ſciens quod modicum tempus habet.* C'eſt qu'il n'ignore pas qu'il a peu de tems pour nous perdre. Nous ſommes les ſeuls, Chrêtienne Compagnie, qui croyons que rien ne nous preſſe, & que nous en aurons toûjours aſſez pour nous ſauver. Nous n'avons qu'un moment à vivre, me direz vous, mais auſſi nous n'avons qu'une ſeule choſe à faire. *Porrò unum eſt neceſſarium.* Vous avez raiſon, cette parole eſt de JESVS CHRIST, mais croyez-vous que lorsqu'il l'a proferée, ſon deſſein ait été de nous inſpirer la nonchalance, & de fournir un prétexte à l'oiſiveté ? Il nous avertit que nous n'avons qu'une ſeule affaire, pour nous faire entendre que nous n'avons pas le loiſir d'en faire deux, que cette affaire demande elle ſeule tout nôtre tems, & toute l'application de nôtre eſprit. En effet, cette affaire que nous avons à traitter, & à conclurre en ſi peu de tems, c'eſt l'affaire de tous les tems, c'eſt l'affaire de l'Eternité. Il s'agit d'éviter un malheur qui ne doit jamais finir ; il s'agit de nous établir dans le Ciel, non pas ſeulement pour quélques années, mais pour toûjours. Il faut amaſſer de quoy acheter un Royaume qui a coûté à JESVS-CHRIST trente-trois ans de travaux continuels, qui luy a coûté la vie. Nous avons à faire une penitence, qui nous exemte des flammes éternelles, qui ſont deûës à nos pechez ; nous avons à faire proviſion de vertus, de merites, de

bonnes œuvres pour une éternité toute entiére. Pour tout cela, Chrêtiens Auditeurs, vous n'avez de bien aſſeûré que le moment que je vous parle, il eſt incertain ſi l'on vous donnéra encore le reſte du jour. Si vous aviez un procés, ou il s'agit de tout vôtre bien & même de vôtre vie, & qu'on vous vint dire que la choſe court hazard d'être jugée avant la nuit, quoi-que vous n'euſſiez encore ni vû les Juges, ni inſtruit les Avocats, ni ſongé en nulle maniére à vous défendre: Quel trouble ne vous cauſeroit pas cette nouvelle? Vous amuſeriez-vous encore à joûër & à médire? Si l'on vous commandoit de vous tenir prét dans deux jours, pour une navigation de pluſieurs années, quel ſeroit vôtre empreſſement durant ces deux jours? Tous vos Parens, tous vos Amis, vous ſuffiroient-ils pour vous aider à faire vôtre équipage, à mettre des proviſions dans le Vaiſſeau, à diſpoſer toutes choſes pour un ſi long voyage, & pour un départ ſi precipité? Si je diſois à ce Marchand qui a tout ſon bien dans ſes magaſins, que paſſé huit jours de tems ſa marchandiſe ne ſera plus de nulle vente, qu'on en défendra l'uſage, qu'elle ſera entierement gâtée, qu'il en viendra d'autres de même eſpece qui rendra la ſienne mépriſable & de nul prix, qu'il n'a que ces huit jours pour ſe garantir d'une ruine entiére & irréparable: Croiez-vous que cet homme fût ſans ſouci, & que ſa boutique fermée, il paſſât tout ce tems-là à joüer ou à dormir ſur ſes ballots? Si cet Ouvrier qui veille, qui jeûne, qui ſe conſume pour prevenir l'indigence où il peut tomber, du moins aux dernieres années de ſa vie: Si, dis-je, il

nous qui attendons, non pas ſept ans, ni ſept ſiécles, mais une éternité toute entiére de ſterilité, & qui n'avons peut-étre pas ſept heures de tems, pour faire proviſion de ce qui nous eſt néceſſaire pour une ſi longue diſette, nous différons à la derniére heure, bien davantage, cette derniére heure eſt peut-étre déja venuë, & nous ne nous mettons point en devoir de commencer. Je vous avoûë, Meſſieurs, que cét aveuglement m'effraïe, & que plus j'y ſonge, moins je le comprens; Nous manquons de foi, de prudence ſurnaturelle, je le ſai bien; mais il faut qu'il y ait encore quelqu'autre choſe, au défaut de la foi, le moindre doute, les ſeules lumiéres de la raiſon, nous devroient rendre plus-ſages dans une choſe de ſi grande conſequence. Il ſemble qu'on nous ait enſorcelé, & qu'on nous ait rendus aveugles & immobiles par un eſpece d'enchantement.

Je paſſe encore plus loin, & je dis non ſeulement que nôtre tems eſt court, nos affaires de grande importance, mais encore que tout tems n'eſt pas propre pour les ménager. *Omni negotio tempus eſt, & opportunitas*, dit le Sage; Il y-a un tems, une occaſion à prendre pour chaque affaire, ſi vous manquez le moment favorable, vous ne ſauriez plus y revenir. Or ce moment à l'égar du ſalut eſt inconnu à tous les hommes, auſſi-bien que le moment de leur mort, de-ſorte-que s'ils en perdent un ſeul, quelque tems qui leur reſte encore à vivre, il ſe peut faire qu'ils perdent tout ſans reſſource. Les Saints Peres ont obſervé, que le figuier qui fut maudit par le fils de Dieu, n'étoit point ſterile, & que Jesus ne le fit point

arracher ſur l'heure : Cependant il ne porta jamais de fruit, parce-qu'il s'en trouva deſtitué au moment que le Sauveur y en étoit venu chercher : Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que ce n'étoit point encore la ſaiſon des fruits : *Non enim erat tempus ficorum.* C'eſt un avis pour ceux qui ſe perſuadent, qu'il y-a un âge pour ſonger à ſon ſalut, & que ce n'eſt pas un ſoin qui regarde la jeuneſſe. Le Seigneur, qui a fait tous les âges, prétend qu'il a droit ſur tous également, & il ne faut pas douter que ces vieilleſſes diſſolües & endurcies, dont les déreglemens nous font horreur, ne ſoient un effet de la malediction qu'on s'eſt attirée, par la réſiſtance qu'on fait à Dieu aux premiéres années de la vie, qu'on croit n'étre pas le tems des fruits. *Non erat enim tempus ficorum.*

Infortunée Jéruſalem, diſoit autrefois JESUS-CHRIST, en pleurant ſur cette Ville criminelle, tes murailles ſubſiſteront encore l'eſpace d'environ trente-ſept ans, tes Citoiens erreront parmi le monde juſqu'à la fin des ſiécles. Ils verront les merveilles, que mon nom opérera dans tout l'univers, il ſeront témoins des triomphes de mon Egliſe, mais ce terme que je te donne, ces graces que je ferai à tes enfans, ne leur ſerviront de rien, parce qu'ils n'ont pas profité du tems que je ſuis venu à eux, & que j'avois marqué pour leur faire miſéricorde. *Si cognoviſſes & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* Si tu avois connu ton devoir au jour que je t'avois deſtiné, tu aurois évité les maux dont tu vas étre accablée, ce jour eſt paſſé, pour ne revenir jamais; & ainſi ton ſalut eſt deſeſperé, & ta perte inévitable.

Il ne faut donc pas s'étonner, s'il eſt parlé ſi ſouvent dans l'Ecriture du tems favorable, du tems d'acceptation, du jour de ſalut, du tems du plaiſir & du bon plaiſir de Dieu. C'eſt qu'il y a des tems & des jours, qui ne nous ſont pas avantageux, & où il ne plaît pas à Dieu de nous appeller à lui, ny de nous écouter, ſi nous l'invoquons. C'eſt pourquoy dans l'ignorance où nous ſommes de ces momens importans, la prudence demanderoit que nous profitaſſions de tous les momens. Vous renvoïez toute-fois vôtre converſion à l'année prochaine, aux Fêtes de Pâques, comme ſi vous étiez bien certain que ce n'eſt pas aujourd'huy le dernier jour que Dieu a reſolu de vous attendre à pénitence. Il ne ceſſe de dire, que c'eſt aujourd'huy qu'il faut commencer. *Ecce nunc tempus acceptabile...hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra....donec hodie cognominatur, Hodie*; en ce jour, en ce moment. *Nunc*: Nous avons toûjours en bouche cette autre parole, *Cras, cras*: Démain, démain, funeſte démain qui eſt un terme que nôtre Dieu ne nous donnera peut-être jamais.

Enfin quand tous les momens de nôtre vie ſeroient également propres pour gagner le Ciel: Seroit-ce une raiſon pour les laiſſer couler inutilement? Ne ſeroit-ce pas au contraire un grand motif, pour nous engager à travailler ſans-relâche: Le Seigneur nous appelle, il nous reçoit dans ſa grace quand il luy plaît, mais quand une fois nous ſommes reconciliez avec lui, il ne tient qu'à nous de mettre tout à profit; chaque inſtant peut nous valoir une Couronne éternelle. Il ne faut qu'un moment pour gagner le Paradis: Je le veux,

mais croyez-vous que ſi vous donniez plus de tems au ſervice de vôtre Dieu, il n'auroit pas de quoy vous païer de tous vos ſervices? *An putas ô homo*, dit le dévot S.Bernard, *biennii tantùm, aut triennii opus ab omnipotente poſſe recompenſari?* Si vous eſperez qu'il vous rendra éternellement heureux pour lui avoir reſervé les deux ou trois derniéres années de vôtre vie: Que ne feroit-il point ſi vous lui conſacriés toute la vie? Quelle perte! hé qui pourra jamais aſſez la déplorer! Nous admirons les vertus des Saints; nous envions & leurs graces & leur gloire, nous ſçavons que le rang qu'ils ont dans le Paradis, ſurpaſſe infiniment celui qu'on deſtine aux vertus communes. Nous pourrions emploïer nôtre tems à les imiter, à pratiquer ces grandes vertus, à acquerir cette Sainteté, qu'ils ont bien acquiſe eux-mêmes. Chaque moment pourroit augmenter nos merites, & enrichir la Couronne qu'on nous prepare, & nous aimons mieux perdre ces momens, nous aimons mieux nous ennuïer, ou ennuïer & fatiguer les autres par de froides viſites & d'inutiles diſcours.

Vous le ſçavez mieux que moy: Le monde eſt plein de gens, qui ſemblent ne ſçavoir que faire de leur loiſir, qui donnent des heures entieres au premier qui les leur demande, comme ſi c'étoit des choſes de nulle valeur, & de nul uſage. Qui ſavent gré à ceux qui leur fourniſſent de nouveaux moiens de le conſumer inutilement, & qui ſont contens à la fin de la journée, quoi qu'ils l'ayent perduë toute entiere, pourvû qu'elle leur ait paru courte. Quoi d'une journée, qui nous avoit été accordée par une faveur ſi particuliere, par

la

la miſericorde infinie de Dieu : De cette journée, en laquelle je pouvois faire une ſi abondante moiſſon, j'en ai été embarraſſé comme d'un bien inutile ? je l'ai toute emploiée au hazard, j'ai appréhendé qu'elle ne fut longue ? je l'ai prodiguée à qui l'a voulu ? je me ſuis réjoûi dans le tems que je la perdois, & même de ce que je la perdois ? Que dites-vous de ces aveugles ſentimens, malheureuſes ames, vous qui brûlez dans les flammes de l'enfer, & qui faute d'une heure de tems y brûlerez durant toute l'éternité ? Quelle peine ! Quel ſurcroît de tourment pour vous, de voir ainſi diſſiper un ſi grand tréſor, dont une petite partie ſuffiroit pour vous enrichir à jamais ! De quelle rage, de quel deſeſpoir ne vous ſentez-vous point ſaiſies, voiant qu'on vous refuſe un moment, que vous emploiriez à loüer Dieu, à ſatisfaire ſa juſtice, à benir ſa miſericorde, à vous purger, à vous ſantifier vous-mêmes, tandis-qu'on accorde & des jours & des années à des perſonnes qui n'en retirent nul avantage ?

J'en dis trop, Meſſieurs, pour des perſonnes qui ſont déja tres-perſuadées de la verité que j'explique, qui connoiſſent la valeur du tems, & qui ſont dans l'impatience d'apprendre les moiens d'en faire un bon & un Saint uſage. C'eſt ma ſeconde partie.

Tout ce que vous attendez de moi Chrétienne Compagnie, c'eſt ſans doute que je vous enſeigne à bien uſer du tems préſent, qui eſt l'unique que vous avez entre les mains ; mais je ferai davantage avec le ſecours du Ciel : Je vous apprendrai à profiter de celui qui n'eſt déja plus, & de celui

qui n'eſt pas encore. Je vous aprendray à faire un bon uſage & de tout le tems paſſé que vous avez mal heureuſement perdu, & de tout le tems préſent lequel eſt partagé par tant d'occupations differentes, & de beaucoup plus de tems avenir que vous n'en aurez jamais en vôtre diſpoſition. Saint Bernard au livre de la conſideration, parlant du tourment que les dannés ſouffrent à la veûë des choſes paſſées, dit qu'elles ſont paſſées pour eux, & qu'elles ne le ſont pas. Elles ſont paſſées de la main, dit ce ſaint Pere, mais elles ſont preſentes à l'eſprit, & c'eſt aſſez pour leur cauſer une peine qui ne paſſera jamais. *Tranſierunt, & non tranſierunt : tranſierunt à manu, ſed non à mente.* Je dis à peu prés la même choſe des années de nôtre vie, qui ſe ſont déja écoulées, elles ſe ſont, pour ainſi dire, évanouïes de nos mains, mais elles peuvent ſubſiſter dans nôtre ſouvenir, & cela ſuffit pour nous en faire un ſujet de merite, & d'une éternelle recompenſe. Qui peut dire les fruits que produit dans une ame vraiment convertie, la veûë continuelle de ce tems perdu, ou mal employé ? Ils ſont quelquefois ſi grans, qu'on trouve enfin que cette perte a été avantageuſe, & qu'il y a lieu de douter ſi la penitence qu'elle cauſe, ne vaut pas mieux que l'innocence qu'on voudroit avoir conſervée.

De cette veûë naît, en premier lieu, une humilité profonde, cette vertu qui eſt la baſe, & l'ornement de toutes les autres vertus, qui prépare l'ame aux dons les plus precieux, & qui luy conſerve ces mêmes dons contre les artifices nos ennemis. En ſecond lieu, c'eſt la veûë de ce paſſé

& de l'abus qu'on en a fait, qui met dans un ſi grand jour la patience, le zele, la bonté de nôtre Dieu; qu'il n'eſt plus en nôtre pouvoir de ne l'aimer pas, ou de l'aimer froidement. De là vient encore cette facilité à ſouffrir les plus grans maux, qu'on ſait trés-bien qu'on a mérite, cette ferveur à pratiquer le bien, pour remplacer celui qu'on a négligé de faire. Ainſi il arrive tres-ſouvent, comme l'a remarqué S. Gregoire, qu'une vie eſt d'autant plus ſainte, qu'elle a été quelque tems plus dereglée. Ainſi les derniers venus paſſent ſouvent les premiers, ſelon le mot de l'Evangile. Ainſi les femmes proſtituées devancent dans le Roiaume de Dieu les plus réguliers d'entre les Phariſiens, & S. Paul aprés avoir perſecuté les Apôtres, s'étant enfin joint à eux, a plus travaillé, & par conſequent plus mérité que tous les autres. C'eſt l'exemple qu'apporte S. Jerôme, pour confirmer la verité que je préche. *Paulus Apoſtolus de perſecutore mutatus, noviſſimus in ordine, primus in meritis eſt, quia extremus licèt, plus omnibus laboravit.*

Pour bien uſer du préſent, ne penſez pas que je veuille vous exôrter à conſacrer tout vôtre tems à la priére & à la pratique des bonnes œuvres. Non : cela n'eſt pas néceſſaire, on ne peut s'empécher d'en donner une grande partie aux beſoins de la nature, & une autre partie aux affaires temporelles, à quoi ces mêmes beſoins nous engagent. Il ſuffit que les bonnes œuvres & la priére ne ſoient pas exclues, moiennant quoi il eſt aiſé de mettre à profit le tems-méme des plus-indifférentes occupations. Vous n'ignorez pas, que les

actions que la nature exige de nous pour ſa propre conſervation, celles qui ſont attachées à l'état, & aux emplois même civils d'un chacun, outre les fins particulieres qui nous y engagent, ſont encore ordonnées par la Providence, pour une fin générale & ſurnaturelle qui eſt ſa Gloire & nôtre Salut. La veuë de cette fin ſurnaturelle, lors que nous voulons bien l'enviſager, fait changer de nature à tout ce que nous faiſons de plus humain, & l'éleve à un ordre divin & ſurnaturel. De ſorte que pour ſantifier ce qu'il y a de moins ſaint dans nôtre vie tout le ſecret eſt de nous conſiderer en toutes choſes, comme les ſujets de la Providence, & de n'agir que pour contribuër à l'execution de ſes admirables deſſeins.

Mais pour le faire de bonne foy & avec conſtance, il faut, ſi je ne me trompe, que nous reglions nôtre tems, & que non ſeulement nous en prenions pour chaque choſe autant qu'il en faut, mais encore que nous aſſignions à chaque choſe ce qui lui ſera le plus propre. Qu'arrive-t-il de là, Chrêtienne Compagnie ? il arrive que la journée étant ſagement diſtribuée une-fois pour tout, on ne fait plus rien, que pour obeïr à la regle qui a été dreſſée en veuë de Dieu, & qu'on regarde comme un ordre précis de la volonté divine ; on ne mange plus quand on a appetit, ni parce qu'on a appetit, mais quand il en eſt tems, & parce-qu'il en eſt tems ; ſi l'on ſe couche, ce n'eſt plus pour obeïr à l'attrait de la nature, qui nous invite au repos, ſi l'on prend une honnête récreation, ce n'eſt pas ſimplement par le plaiſir qu'on y trouve ; ſi l'on vaque à ſes affaires, ce n'eſt ni l'amour du bien,

ni celui-même des enfans, qui fait aimer ce travail, on fait toutes ces choſes à l'heure marquée, & parce que cette heure eſt arrivée.

Par le défaut de cette regle, non ſeulement on perdra beaucoup de tems, mais nous courons même hazard de perdre tout nôtre tems. Nôtre volonté propre ſera le motif de nos plus-ſaints Exercices, & ce motif eſt capable de tout corrompre Nous irons à la priére, lors que nous y ſerons portez par je ne ſai quelle ferveur, qui nous la rend agréable, nous la quitterons par le dégoût qui nous en prendra. Si nous ſortons pour faire de bonnes œuvres, ce ne ſera que lors-que nous ſerons ennuiez de la ſolitude : Si nous recherchons la retraitte, ce ſera lors-que nous y ſerons portez par une humeur ſombre & melancholique : On ſe Confeſſera, parce qu'il s'en préſentera une occaſion favorable ; on Communiéra, parce-qu'on le verra faire à quelques autres. Une perſonne reglée n'agit jamais que par le motif de l'obéïſſance, & de la ſoûmiſſion qu'elle doit à Dieu ; comme elle fait conſtamment les mêmes-choſes en quelque diſpoſition qu'elle ſe trouve, on ne peut pas dire que ce ſoit le caprice, ou l'amour propre qui la gouverne ; elle n'a nul ſujet de ſe défier elle-même de ſes intentions, elle peut s'aſſeûrer qu'en tout ce qu'elle fait, elle a le bon-heur de plaire au Seigneur & de le glorifier. Les beaux jours, que des jours reglez de la ſorte ! Qu'il y-a de plaiſir de ſe trouver au bout d'une année, laquelle a éte toute compoſée de pareils jours ! Que de graces, que de mérites n'y-a-t-on pas recueillis ? *Dies pleni invenientur in eis.* Sans doute ce ſont ceux-là

q'on peut appeller des jours pleins, puis qu'il n'y a pas un inſtant de vuide, pas un moment inutile.

Il reſte à dire un mot de l'avenir, duquel on peut profiter, qu'on peut même prolonger par diverſes voyes, quelque court qu'il doive être à nôtre égard. Les Grands, Chrêtienne Compagnie, peuvent porter leurs mérites bien-avant dans le tems futur, en fondant des Hôpitaux & des Monaſtéres, en faiſant des établiſſemens pour l'éducation de la jeuneſſe, & pour l'inſtruction des peuples. Les Auteurs des Livres de Piété recevront la recompenſe d'un zele d'autant de ſiécles, que leurs Livres ſubſiſteront, & contribueront à l'éducation des fidelles. On contera à ce pere & à cette mere, non-ſeulement leurs propres années, mais encore, celles des enfans qu'ils auront eû ſoin de former à la devotion, & qu'ils laiſſeront aprés eux, vivant dans la crainte & l'amour du Seigneur. Mais outre ces moyens particuliers, il en eſt de communs, dont chacun peut uſer, pour gagner en peu de tems le mérite d'une longue vie. Le premier c'eſt de ſe donner à Dieu le plû-tôt qu'on peut afin de faire voir le deſir qu'on a d'être à lui long-tems; Car quand on differe de jour en jour de ſe dévoûër à ſon ſervice, on témoigne aſſez qu'on ſoûaitteroit de n'y venir qu'à l'extrémité.

Le ſecond c'eſt de n'être jamais content du bien qu'on a fait de tendre ſans ceſſe à de plus-excellentes vertus, à une ſainteté plus parfaite; parce que cette ferveur qui croît, qui s'augmente au lieu de ſe rallentir, fait voir qu'elle eſt incapa-

ble de manquer, & qu'elle ſeroit éternelle, ſi la vie ne finiſſoit point. C'eſt pour cette raiſon, dit le dévot S. Bernard, que le Sage aſſeure que les Saints vivent pluſieurs ſiécles en trés peu d'années: *Conſummatus in brevi explevit tempora multa.* C'eſt que le Juſte ne dit jamais, c'eſt aſſez; il eſt toûjours affamé, toûjours alteré de la juſtice, de ſorte que s'il vivoit toûjours, il croîtroit toûjours en vertu, bien loin de ſe relâcher. *Juſtus numquam dicit, ſatis eſt, ſed ſuper eſuriit, ſititque juſtitiam, ita ut ſi ſemper viveret; ſemper quantum in ſe eſt juſtior eſſe contenderet.* Enfin Meſſieurs, pour mériter tout d'un coup ce qui ne pourroit être que le fruit d'une longue vie, il n'eſt rien de plus infaillible, qu'un engagement éternel & irrevocable, tel qu'eſt celui que les perſonnes Réligieuſes prennent par les Vœux, les gens du monde peuvent les imiter en pluſieurs manieres: mais ſur tout en ſe declarant ſi hautement pour la pieté, qu'il ne ſoit plus en leur pouvoir de revenir aux plaiſirs & aux vanitez du monde. Cette femme, qui depuis huit ou quinze jours, s'offre à Dieu tous les matins pour le reſte de la journée, & qui fait en ſecret bien des priéres & des aumônes; ſi elle mouroit aujourd'huy, on luy tiendroit, un conte fidelle, d'autant de jours qu'elle en a paſſez dans cette vie dévote. Mais cette autre, qui ſans craindre les diſcours du monde, a renoncé tout d'un coup aux attaches qu'elle y avoit, qui veut bien qu'on reconnoiſſe à la modeſtie de ſes habits, à la frugalité de ſa table, & au retranchement de ſon train: en un mot, à ſa vie exemplaire & retirée, le changement qui s'eſt fait en

elle qui par cette profeſſion ſi publique de piété, ſe ferme tout retour à ſa premiere façon de vivre: Celle là, dis-je, quand Dieu l'appelleroit dés le commencement de cette nouvelle vie, on lui compteroit autant d'années de retraitte & de mortification qu'elle auroit vécu, ſi elle étoit allée juſqu'au plus grand âge; parce qu'elle s'eſt impoſée une eſpece de néceſſité de vivre ſaintement juſqu'à la mort.

Voila, Meſſieurs, de quelle maniére on peut rendre & fort bonne, & fort longue cette malheureuſe & courte vie, que Dieu nous a donnée, pour gagner l'éternité. C'eſt à vous préſentement de prendre vos meſures ſur ce que j'ai dit, & de voir quel uſage vous prétendez faire deſormais de vôtre tems, de ce tems ſi précieux, mais ſi rapide, qui s'enfuit, qui s'envole, & qui ne retourne plus. *Videte itaque fratres, quomodo cautè ambuletis, non quaſi inſipientes, ſed ut ſapientes, redimentes tempus: quoniam dies mali ſunt.* Uſez-en, je vous en conjure; non comme des enfans ou des inſenſez, qui aiant un grand tréſor entre les mains, le donnent pour des bagatelles, cherchent à le diſſiper mal-à propos, ou même à le jetter & à le repandre. Imitez les ſages du monde, qui ſe voiant maîtres de beaucoup de bien, ne ſe contentent pas de le conſerver avec ſoin, de s'en ſervir pour les néceſſitez & pour les commoditez de la vie, mais encore qui le font valoir, qui tâchent de le multiplier par quelque voie ſeûre & legitime.

Mais non, j'eſpere que nous prendrons des penſées plus Chrétiennes & plus-raiſonnables

non-ſeulement nous profiterons de tous les momens de cette année, mais encore nous nous engagerons ſi étroitement à ſervir nôtre Dieu juſqu'à la mort quelque éloignée qu'elle puiſſe être, que quand elle ſeroit fort proche, nous ne laiſſerions pas d'avoir le mérite d'une longue vie. Oui, mon Dieu, je vous conſacre aujourd'hui en preſence du Ciel & de la terre tout ce qui me reſte de vie ! C'eſt peut-être vous offrir bien peu de choſe, parce-que je n'ai peut-être que fort peu de jours à vivre ; mais enfin que ce ſoit peu ou beaucoup, je prétens emploier pour vous tout le tems, que je recevrai de vous. Seigneur je reconnois que je ſuis indigne que mes jours ſoient encore prolongez, veû le mauvais uſage que j'en ai fait juſqu'ici, toute-fois j'eſpere de vôtre miſericorde, que vous ne me refuſérez pas un tems, que je deſtine tout entier à vôtre ſervice : Vous qui m'en avez tant accordé, lorſ-que je l'emploiois à vous déplaire. Le monde ne m'a déja que trop emporté de cette vie, que je ne tenois pas de lui, & que vous ne m'aviez pas donnée pour lui. Hélas! il y a bien de l'apparence qu'il en a eu la plus-grande partie, & il eſt certain qu'il en a eu la plus-belle. Si vous voulez bien, ô Dieu infiniment bon, accepter celle qui me reſte, je vous jure qu'il n'y aura nulle part, & que je vous rendrai comte de tous les momens. Quand je ſerois aſſeûré d'autant d'années que j'en-ai déja vécu, ce que trés peu de perſonnes ſe peuvent promettre : ſeroit-ce trop, ô mon Créateur, de vous donner la moitié de ce qui vous appartenoit ſans réſerve? Seroit-ce commencer trop-tôt à vous aimer, qui avez

commencé à m'aimer avant tous les ſiécles, & qui ne m'avez mis au monde que pour vous aimer.

Adieu donc vains entretiens, vaines penſées, adieu folles occupations, cruels divertiſſemens, qui m'avez ravi de ſi belles heures, je vous renonce pour toûjours, j'ay en horreur juſqu'à vôtre ſouvenir! Comment pourrois-je vous aimer aprés les pertes de tems que vous m'avez cauſées, & le peril où vous m'avez mis de perdre l'éternité. Non Seigneur! il n'y aura plus tant de tems ny pour le ſommeil, ny pour le repas, ny pour les viſites inutiles, & il n'y en aura point du tout pour l'oiſiveté. Le ſoin de conſerver & d'orner ce corps mortel & terreſtre ne m'enportera déſormais que ce que je ne pourray luy ôter. Je m'en vais partager chaque jour de telle ſorte que la nature n'aura preciſément que le neceſſaire, le monde, que ce qui eſt d'un indiſpenſable devoir, & que cela même ne laiſſera pas d'être tout à vous, ô mon Dieu, à qui appartiennent tous les tems, & de qui nous attendons l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, au nom du pere, du Fils & du ſaint Eſprit.

SERMON IX.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

Ubi eſt, qui natus eſt Rex ?

Où eſt le Roi, qui eſt nouvellement né?
Saint Matth. chap. 2.

JESUS *en ce jour fait éclater à l'égard des Souverains une autorité ſouveraine ſe faiſant obeïr aux Rois ; il y fait paroître une puiſſance ſouveraine ſe faiſant craindre des Rois ; Il y montre une Majeſté ſouveraine ſe faiſant reſpecter des mêmes Rois.*

VOICI un Miſtére, qui va donner une idée du Sauveur bien oppoſée à celle, qu'on en dût concevoir à ſa naiſſance : Il vous ſouvient, Meſſieurs, de l'indigence, &

de la ſolitude, où il ſe trouva au ſortir du ſein de MARIE. On ne vit auprés de lui que quelques Bergers, qui étoient bien plus capables d'augmenter l'humiliation de ſa chrêche, que de lui faire quelque honneur par leur viſite. Tout ſe paſſa dans l'obſcurité & dans le ſilence, & nous nous étonnâmes de voir les hommes ſi peu empreſſez à recevoir ce Meſſie, qu'ils attendoient depuis tant de ſiécles. Mais ſi nous retournons aujourd'hui à Betléem, nous y trouvérons bien du changement. Toute la ville peut à-peine contenir les trains, & les équipages de ceux qui viennent adorer, JESUS. On ne voit, qu'or, que pourpre; que parfums en ſon étable : au lieu des Paſteurs ce ſont des Rois qui ſe proſternent devant lui, & qui mettent leurs couronnes a ſes piés. Ces Princes qui viennent des extrémitez de l'Orient, ont repandu ſur toute leur route la nouvelle, qui leur a fait entreprendre un ſi long voiage, ils l'ont publiée dans Jéruſalem, ils l'ont portée juſqu'au palais d'Hérodes, le Tiran en eſt alarmé, & tremble déja ſur ſon trône.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, le miſtére que l'Egliſe célebre en ce jour; Je ne ſai quelles penſées vôtre dévotion vous aura ſuggerée en le meditant, pour moi il me ſemble que c'eſt le miſtére de la Roiauté de JESUS-CHRIST, comme ſa naiſſance a été celui de ſa Pauvreté. Je vous fis voir le jour de Noël, qu'il étoit né pauvre, & qu'il ſembloit étre ſeulement le Dieu des pauvres; mais aujourd'hui je trouve qu'il eſt Roi, & qu'il eſt méme le Roi des Rois. Je produirai les raiſons, qui m'obligent à lui donner cette qualité, aprés que nous aurons

ſalué la Reine des Anges & que nous luy aurons demandé humblement ſa protection. *Ave Maria.*

La Roïauté eſt une qualité compoſée de pluſieurs autres, leſquelles peuvent ſe reduire à trois principales. Elle renferme l'autorité, qui fait qu'on luy obeït; la Puiſſance, par quoy elle ſe fait craindre, & la Majeſté qui lui attire le reſpect & la veneration des hommes. L'autorité eſt comme la baſe & le fondement du trône: la puiſſance lui ſert comme d'apuy, & la Majeſté en eſt comme l'ornement, & l'éclat. Or de tous les Souverains qui ont jamais regné ſur la terre, on ne peut pas douter que JESUS-CHRIST n'ait été celui qui a poſſédé plus parfaitement ces royales prérogatives. Son pere lui avoit donné ſur toutes les créatures l'autorité infinie qu'il a ſur elles, il lui avoit communiqué ſa Toute Puiſſance en lui faiſant part de ſa nature, & la Divinité qui habitoit en lui corporellement, comme parle ſaint Pierre, ſe produiſoit ſur ſon viſage par des traits ſi beaux & ſi auguſtes, qu'il n'avoit qu'à ſe faire voir, pour ſe faire reſpecter. Mais quoi qu'il eût tous ces avantages, quoi que ce monde viſible fût une partie de ſon Roïaume, il eſt vrai néanmoins que ſon regne n'a pas été de ce monde. Il n'a voulu regner ſur la terre, que par le mépris de toutes les grandeurs terreſtres; & quoy que dés lors il fut au deſſus de tous les Rois par ſa dignité, il s'eſt contenté de faire voir qu'il étoit au deſſus de la Roiauté-méme par ſa vertu.

L'Epiphanie a été l'unique miſtére, où il ait paru ce qu'il étoit. Il a fait ce que le Soleil fait quelque-fois aux plus triſtes jours de la ſaiſon, où

nous ſommes ; avant-que de s'enſevelir entiérement dans le brouïllar qui le doit couvrir juſqu'à la nuit, il ſe montre un moment à ſon lever comme pour avertir les hommes, qu'il commence ſa cariére, & que s'il n'eſt pas viſible le reſte du jour il ne laiſſera pas d'être preſent. Mais il eſt vrai que dans ce moment Jesus a paru couronné de tous ſes raïons, pour donner une preuve inconteſtable qu'il eſt le Roi de tous les hommes, il a fait voir qu'il étoit le Roi des Rois-mêmes. Ouï Meſſieurs, c'eſt à l'égar des ſouverains, que Jesus fait éclatter aujourd'hui une autorité ſouveraine, une Puiſſance ſouveraine, une Majeſté ſouveraine, Je m'en vais vous le montrer dans les trois parties de ce diſcours, en vous faiſant voir dans la premiére comment il ſe fait obéïr aux Rois, dans la deuxiéme comment il ſe fait craindre des Rois, dans la troiſiéme comment il ſe fait reſpecter des mêmes-Rois. Il ſe fait obéïr au moindre ſigne de ſa Volonté. Il fait craindre juſqu'à ſon Nom. Il n'a qu'à ſe faire voir, pour ſe faire reſpecter. Deux petits mots, & un peu de morale ſur châque Poinct, voila qui fera tout nôtre entretien.

S'il eſt vrai, comme c'eſt l'opinion commune de tous les fidelles, appuïée ſur l'autorité de ſaint Auguſtin, & de ſaint Leon ; s'il eſt vrai, dis-je, que les Mages arriverent à Betléem treize-jours aprés la naiſſance du Sauveur du monde, on ne peut pas douter qu'ils ne fuſſent partis de l'Arabie, où ils regnoient, auſſi tôt qu'ils eurent découvert la nouvelle étoile. Un ſi long voiage ne s'eſt pû faire en ſi peu de jours, à moins qu'ils n'aient uſé d'une extréme diligence ; auſſi diſent-

ils eux-mêmes qu'ils n'ont point perdu de tems. *Ecce vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus.* Nous n'avons pas plûtoſt aperçû, l'étoile que nous nous ſommes mis en chemin, nous avons vû, & nous avons obeï, il n'y a pas eu un ſeul moment de délai : à peine l'ordre étoit-il donné pour partir que nous nous ſommes mis en devoir pour l'executer. *Vidimus, & venimus.*

En effet l'étoille elle-même, quoi que portée par un Ange au milieu de l'air, ne les devança que de bien peu : *Et ecce ſtellam quam viderant in Oriente, antecedebat eos*, Peut-être l'auroient-ils devancée elle-même ſans le ſéjour, qu'ils furent obligez de faire à Jéruſalem pour s'informer du lieu où JESUS-CHRIST étoit né. Je ſçai que cette étoile haſte, ou retarde ſon mouvement au gré des Mages, qu'elle conduit ; *Temperat gradum*, dit ſaint Auguſtin, *donec Magos perducat ad puerum* : Mais je ſçay auſſi qu'elle étoit une figure de la grace, laquelle, comme dit ſaint Bernard, eſt ennemie des retardemens & de la lenteur, de ſorte que ſi elle avoit égar à leur foibleſſe, elle ne ſe ſeroit pas accommodée à leur negligence. D'où je conclus que leur obeïſſance ne peut avoir été plus prompte, puis qu'elle a ſuivi de ſi prés celle de l'Ange, qui leur avoit été donné pour guide, puis qu'elle a répondu au déſir qu'avoit JESUS-CHRIST de recevoir leurs hommages.

Or cela eſt d'autant plus admirable, que cét aſtre aprés s'être montré à eux en leur païs, fut caché durant tout le chemin, juſqu'à ce qu'ils furent aſſez prés de Bethléem. C'eſt la penſée de ſaint Jean Chriſoſtome, & l'Evangile ne permet

pas, ce me ſemble, d'en douter : *vidimus ſtellam, ejus in oriente*, nous avons vû ſon étoile en Orient, diſent-ils au Roi Hérodes, & un peu aprés l'Evangeliſte dit lui-même ; *Et ecce ſtella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos.* Et voila qu'ils revirent tout d'un coup l'étoile, qui s'étoit apparuë à eux en Orient, ce qui fait voir, ſi je ne me trompe, qu'elle avoit diſparu depuis ce tems-là. C'eſt pour cette raiſon que la revoïant au ſortir de Jéruſalem, ils conçûrent une joye, que ſaint Mathieu ne peut aſſez exagerer. *Gaviſi ſunt gaudio magno valdè.* Ils furent tous tranſportez de joie, ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi leur ſurpriſe n'eût été extrême, s'ils n'euſſent revû cette étoile aprés de longues tenebres, & lors-qu'il ne s'y attendoit plus. Il plût à Dieu d'en uſer ainſi pour mettre leur obeïſſance à une plus rude épreuve, s'ils n'avoient jamais perdu de veuë cette lumiére, ſi elle avoit toûjours marché devant eux, elle auroit diſſipé tous les doutes, dont apparamment ils furent ſouvent attaquez durant un ſi long chemin. Ce miracle continuel auroit ſoûtenu leur foy, il auroit entretenu la ferveur qu'il leur avoit d'abord inſpirée. Mais le nouveau Roy exigeoit d'eux une ſoumiſſion aveugle & pénible; il vouloit par la ſouſtraction de ce ſecours extérieur, donner lieu au combat, qu'il y eût ſans doute en leur eſprit, entre le déſir d'obéir, & la crainte de s'être trompez, entre les motifs & les difficultez de l'obeïſſance.

Mais dites-moy, je vous prie, comment c'eſt qu'ils ont appris la volonté de leur nouveau Maîtres ? Je ſai ce que dit ſaint Auguſtin, que cette étoile

étoile étoit comme la langue du Ciel, qui annonçoit par ſon éclat extraordinaire le merveilleux enfantement d'une Vierge. *Mirifica lingua cœli, qua inuſitatum Virginis partum, inuſitato fulgore clamaret.* Mais aprés tout c'étoit une langue muette, quelque brillante que fût cette étoile, elle étoit un ſigne aſſez obſcur de la naiſſance du Sauveur, & trés-obſcur de la volonté de Dieu, qui les appelloit à Betléem. Il auroit bien pû leur envoier par un Ange un ordre exprés de partir pour ce voiage, ce fut ainſi qu'il en uſa avec les Bergers. Le rang que les Mages tiennent dans le monde, & d'ailleurs la difficulté du commandement ſembleroit exiger quelque choſe de plus-formel, qu'un ſigne de cette nature; mais le Sauveur, qui s'eſt rendu ſemblable aux pauvres, veut traiter les Bergers comme ſes freres, & pour les Rois dont il eſt venu fouler aux piés le faſte & l'orgueïl, il lui plaît d'agir avec eux en Roi. Une nouvelle étoile marque aſſez bien pour eux le nouveau Monarque, qui leur eſt né. Et s'il eſt vrai, comme quelques Auteurs l'ont crû, que cét aſtre avoit une queüe comme les cometes, & qu'il la tournoit du côté de la Judée, il n'en falloit pas davantage, pour leur faire entendre, qu'il les attendoit en une ville de ce Roiaume, & qu'ils ſe devoient hâter de prendre leur route de ce côté-là. En tout-cas il vaut mieux hazarder un voiage long & penible, que de ſe mettre en danger de deſobéïr à ſon Souverain, peut-être ne demande-t-il pas d'eux une auſſi forte preuve de leur ſoûmiſſion, mais peut-être la demande-t-il auſſi; il ne faut pas

que dans le doute un bon ſujet heſite à prendre le parti, qui ne peut déplaire à ſon Prince, quelque difficulté qu'il y trouve.

Mais n'admirez-vous pas Chrêtiens Auditeurs, la docilité de ces trois Rois ? Si JESUS fait bien le maître à leur égard, ne s'aquittent-ils pas bien de leur devoir de ſujets envers JESUS ? On ſe contente d'un ſigne fort ambigu pour leur commander, ils n'attendent rien de plus-formel pour obéïr. Ils ne manquoient pas de prétextes, pour colorer le refus qu'ils auroient fait de quitter leurs Etats, & d'entrer dans un Roiaume étranger ; mais bien-loin de ſonger à ſe former de vaines difficultez, ils ne penſent qu'aux moiens de vaincre les obſtacles les plus-réels, & les plus-invincibles.

Allez grans Rois, Princes vraîement dignes de commander à toute la terre, puiſque vous ſavez ſi bien obéïr. Allez rendre vos hommages à l'Enfant qui vous appelle ; vous ne ferez rien d'indigne de vôtre rang, en lui faiſant offre de vos ſervices ; puiſque c'eſt regner que de le ſervir. Allez encore une-fois, le ſeul plaiſir de le voir vous récompenſera bien de toutes vos peines ; & toute-fois ce plaiſir ne ſera pas vôtre ſeule récompenſe. A quel comble de grandeur n'allez-vous pas étre élevez pour avoir adoré les divins abbaiſſémens de JESUS ? Tous les Roïaumes du monde lui appartienneut, & il ſuffit de dire qu'il vous fera aſſeoir ſur ſon trône ; qu'il vous aſſociéra à ſon empire ; vous deviendrez quelque jour ſes Apôtres, & par conſequent les Juges de l'univers, & la mort qui renverſe toutes les couronnes,

augmentera le nombre des vôtres, en y ajoûtant celle du martire.

Avoüons cépendant que JESUS-CHRIST a peu de ſujets auſſi ſoûmis que les Mages. Il eſt étrange que de tant de Gentils, qui ont vû la méme étoile, ils aient été les ſeuls, qui aient obéï, mais il eſt bien plus-étrange que de tant d'étoiles qui nous apparoiſſent tous les jours, nulle ne ſoit capable de nous porter à imiter leur obeïſſance. J'appelle étoile avec les ſaints Péres, toute inſpiration qui nous invite à craindre, ou à aimer Dieu; combien en avez-vous déja eu de pareilles inſpirations, ſans parler des bons mouvémens que Dieu vous donne, ſoit dans la proſperité, ſoit dans les diſgraces qui vous arrivent? Combien de Prédicateurs inſpirez de Dieu, vous ont marqué préciſément ce que vous deviez faire pour le contenter? Vôtre Confeſſeur ne vous le dit-il pas tous les jours; & quand il ne vous le diroit pas, pouvez-vous n'entendre pas la voix de Dieu-même, qui vous parle au fond de l'ame? pouvez-vous ne vous entendre pas vous-mêmes? car ſaint Gregoire le Grand dit que Dieu ſe ſert quelque-fois de nous-mêmes, pour nous appeller nous-mêmes à lui. *Vocat per Apoſtolos, vocat per paſtores; vocat etiam per nos.* En effet vous-vous étes dit mille-fois à vous-même de la part de Dieu, tout ce que Dieu demande de vous. Non ſans doute je ne vis point en veritable Chrêtien, on diroit que je ſuis au monde pour une éternité, ou que je n'y ſuis pas pour gagner l'étérnité. Aſſurément je fais trop de dépenſes inutiles, & je ne fais pas aſſez d'aumônes. Il

ſeroit tems que je me retiraſſe du monde, pour ſonger tout de bon à mon ſalut ; ſi je n'y prens garde, la mort me ſurprendra au milieu de la vanité, ou dans l'embarras de mille affaires. On a beau me dire que je n'offence pas Dieu en joüant, en cauſant toute la journée, en ne ſongéant qu'à rire, & à faire bonne chere : Mais je ſens bien que je lui plairois d'avantage ; ſi je voulois faire un meilleur uſage de la vie & de mon loiſir. Je ſuis trop âpre au gain, trop attaché à la vanité. Je n'ai point de veritable amour pour mon prochain ; & quoi-que j'en puiſſe dire, ce que je ſens contre ceux qui m'ont offenſé, eſt une veritable haine. Que je ſuis éloigné de la perfection du Chriſtianiſme ! Puis je dire que je marche dans cette voie étroitte, qui conduit au Ciel ? Moi qui ne me refuſe rien à moi-même ; moi qui n'ai nulle application à reprimer en moi les mouvemens de la colere, à étouffer l'amour du plaiſir & le deſir des richeſſes ; Cependant Dieu deſire cela de moi, il y-a long-tems qu'il m'en preſſe. *Vocat etiam per nos.* Voila ce que nous-nous diſons tous les jours.

Que dirons-nous donc, Meſſieurs, lorſ-que Dieu nous reprochéra nôtre déſobéïſſance, qu'il nous prendra nous-mêmes à témoin contre nous-mêmes, qu'il nous produira nos propres penſées, dont il ſe ſera ſervi pour nous déclarer ſes intentions ? Le mépris que nous faiſons de ſes penſées, tandis que le monde nous enchante, & que les paſſions nous aveuglent : ce mépris, dis-je, nous paroît quaſi comme rien, mais croiez moi, on en juge tout autrement à la mort. On a une étran-

ge confusion d'aller paroître devant JESUS-CHRIST apres avoir fait si peu de cas de ses conseils ; aprés lui avoir refusé si opiniâtrement des choses, qu'il nous a demandées avec tant de douceur & tant d'instance ; il faudroit étre bien hardi, pour oser aprés cela lui demander le Paradis à lui-même.

Mais suivons nos Mages à Jérusalem, & voions les effets de la puissance du nouveau Roi, dont le seul nom fait trembler jusques sur le trône un des plus-grans Monarques du monde: C'est ma seconde partie. Je ne sai si dans ce que je vais dire, il y a lieu d'admirer davantage, ou ces Princes étrangers, ou le Roi Hérodes, ou la resolution que ceux-là firent paroître en venant demander le Roi des Juifs au Roi-même de la Judée, ou la crainte dont celui-ci fut saisi à une nouvelle si peu attenduë. Les Mages ne pouvoient pas ignorer quel homme c'étoit qu'Hérodes il étoit connu par toute la terre, & par ses grandes actions, & par ses grands crimes. Il avoit usurpé le trône sur lequel il étoit assis, & aprés s'en étre ouvert le chemin par ses fourberies, il avoit rempli de meurtres sa propre maison, de peur qu'on ne lui enlevât quelque-jour ce qu'il avoit lui-même ravi à d'autres. Il avoit déja fait mourir & le pére & la mère & le cousin de sa femme, auſquels le Roiaume appartenoit. La naissance de l'illustre Marianne, sa beauté incomparable, son admirable vertu, ne l'avoit pû sauver de la cruauté de ce mari ambitieux, il la fit mourir. quoi-que l'amour qu'il avoit pour elle. fût si grand, que les historiens asseûrent, qu'on n'a jamais vû d'exemple d'une si grande passion,

Il n'avoit pas épargné les beaux enfans qu'il avoit eus de cette vertueuſe Princeſſe de peur qu'il ne leur prît envie de regner en vertu du droit de leur mere. Voila quel eſt le tiran, à qui nos Rois viennent demander des nouvelles du Roi legitime de la Judée, Voila quel eſt l'homme, auquel ils viennent apprendre que le Ciel s'eſt declaré pour un autre Prince. C'eſt dans ſa ville capitale, c'eſt dans le propre Palais d'Hérodes, qu'ils oſent publier la Naiſſance de ce nouveau Roi, & dire hautement qu'ils ſont venus exprés de fort loin, pour lui rendre les honneurs, qui lui ſont deûs. Cette intrepidité eſt une grande preuve du pouvoir de JESUS naiſſant, cela veut dire qu'on ne hazarde rien en ſe declarant pour lui, puiſqu'il fait trouver à ſes ſujets une ſeureté entiere juſques dans la Cour d'un ſi méchant Prince.

Oppoſez maintenant à cette aſſeurance la foibleſſe d'Hérodes, que ſes Gardes, que ſes immenſes richeſſes, que la reputation, & les armes des Romains qui le favoriſent, ne peuvent raſſeurer contre la crainte qu'il a conceuë. *Audiens autem Herodes Rex turbatus eſt*; Il fut ſaiſi de fraieur, dés qu'ils entendit nommer le Roi des Juifs; & ſi l'on en doit juger par les effets, cette fraïeur fut extrême. Car ſans parler du trouble, qu'elle cauſa à ce vieux ſerpent, lequel s'étoit tiré de ſi mauvais pas, par le ſecours de ſa politique & de ſes tréſors: Voïez je vous prie, à quelles extremitez elle le porta. Premierement à jurer la mort du nouveau Roi, & à recourir à la perfidie pour le perdre, comme s'il eut deſeſperé de pouvoir

l'accabler à force ouverte. Il aſſemble les Docteurs de la Loi, dit l'Evangile, il demande où c'eſt qu'on pourra trouver JESUS-CHRIST, & aiant appris que les Prophetes avoient marqué Betléem pour le lieu de ſa naiſſance, il y envoie les Mages, il les ſupplie de chercher JESUS avec grand ſoin, & quand ils l'auront trouvé de lui en donner avis, feignant qu'il avoit deſſein d'aller à ſon tour lui rendre hommage. Mais d'où vient que ſachant où il étoit né, ſous prérexte d'aller adorer le Meſſie, ou de faire compagnie à ces trois Princes; il ne va pas exécuter lui-même auſſi le deſſein barbare, qu'il a formé ? Pour-quoi ſe fier à des inconnûs, qui avoient pû remarquer ſon trouble, qui connoiſſoient ſon humeur ambitieuſe & ſanguinaire, & qui en effet le trompérent, & ſe moquérent de lui ? Pour-quoi differer? pourquoi négliger uue choſe, qui étoit de ſi grande conſéquence pour le repos de ſa vie ? Combien d'inquietudes ? combien de meurtres ſe ſeroit-il épargné, s'il avoit ſuivi ce conſeil ? N'étoit-ce pas le chemin le plus court & le plus-ſeûr ? Ouï, Meſſieurs, ce l'étoit ſans doute ; mais Herodes craint de trouver avec les Mages l'Enfant, dont la naiſſance l'a alarmé : Il ſent que cét Enfant eſt ſon Maître, ſon cœur le lui a dit auſſi-tôt, qui l'a oûï nommer : & il ne ſe croir pas aſſez fort, pour ſoûtenir la préſence de celui, dont le ſeul Nom a failli à le faire pâmer de fraieur.

Puis-qu'il s'étoit informé avec tant de ſoin du tems, que l'étoile avoit commencé à paroître, *clam vocatis Magis diligenter didicit ab eis tempus ſtellæ* ; & d'ailleurs aïant sû, comme on le croit,

le jour que JESUS avoit été préſenté au Temple, il ne pouvoit ignorer ſon âge : Pour-quoi donc immoler à ſa défiance tous les enfans, qui avoient deux ans, ou moins de deux ans ? C'eſt que la crainte, lorſ-qu'elle eſt à ſon comble, ne raiſonne plus, elle ne croit jamais avoir aſſez pris de précautions, elle craint méme ce qui n'eſt nullement à craindre. En quatriéme lieu ce fut l'excés de ſa crainte, qui lui fit ordonner le maſſacre d'un ſi grand nombre d'enfans, de peur que celui qui faiſoit le ſujet de ſon inquiétude, ne lui échapât. Car ſi la crainte lui avoit laiſſé la liberté de raiſonner le moins du monde, n'auroit-il pas fait réflexion, qu'un enfant dont le Ciel avoit annoncé la naiſſance par une étoile miraculeuſe, dont tous les Prophetes avoient prédit la grandeur, & qui avoit été promis aux Juifs par ce meme-Dieu, qui avoit domté Pharaon, & toute l'Egipte ; que cét enfant, dis-je, ſeroit hors d'atteinte à ſa cruauté, & qu'il devoit plû tôt ſonger à mériter ſes bonnes graces, qu'à le perſecuter dés ſon berceau. Quoi Herodes vous-vous armez contre le Ciel, contre le Dieu des armées ? Vous prétendez renverſer les deſſeins du Tout-puiſſant, & rendre vaines toutes ſes promeſſes ? Les Prophetes auront dit vrai dans la prédiction, qu'ils ont faite de la naiſſance du Meſſie ; & vous ferez trouver faux tout ce qu'ils ont prédit de ſa vie, & de ſes miracles ? Vous ferez tomber le Seigneur en confuſion, vôtre politique l'emportéra ſur ſa providence ? Il auroit eû toutes ces veûës, s'il avoit été à lui-même ; car au reſte, il n'y avoit pas de Prince au monde plus-éclairé. Mais

la crainte lui a renverſé l'eſprit; c'eſt pour-quoi on ne doit plus attendre de lui que des actions d'inſenſé & de phrenetique. Ce qui eſt tout-à-fait étrange, c'eſt qu'un carnage ſi horrible n'a point encore calmé ſon eſprit, il porteroit volontiers dans tous les états la même déſolation, qu'il a cauſée dans ſa Ville, & aux environs de Betléem, il le croit voir en ſon propre fils; & nous liſons dans un Hiſtorien Païen de Religion, qu'il ſacrifia lui-méme ce fils innocent, aux mêmes ſoupçons qui lui en avoient fait égorger tant d'autres.

Quel prodige qu'un Enfant de dix jours ait été capable de faire perdre l'eſprit à l'un des plus-habiles, & des plus puiſſans Monarques de toute l'Aſie? Encore ſi cét Enfant étoit né dans la Poupre, & au milieu d'une armée dévoûée à ſon ſervice; mais il eſt né dans une Creche, il n'a pas même un ſerviteur auprés de ſa Perſonne Roiale. Il eſt vrai qu'il a quelque choſe ſur le front & dans les yeux, capable de porter la terreur juſques dans l'ame du Tiran; Mais Hérodes ne la pas vû, il l'a ſeulement oüi nommer. C'eſt aſſez, tout bon Sujet doit reſpecter juſqu'au nom de ſon maître; & tout Sujet rebelle doit trembler à ce même Nom. Du moment que le Roi des Rois eſt né, tous les Princes ont un Souverain, & tous les mauvais Princes un Juge, & par-conſéquent tous les Princes doivent commencer à s'humilier, & les mauvais Princes à craindre.

Que ſi Jesus au Berceau fait déja trembler les plus-grands Monarques, combien ſera-t-il terrible à tout le monde, lors-qu'il ſera ſur le Trône? Cette réflexion eſt du grand S. Auguſtin en un

Sermon qu'il a fait ſur ce Miſtére. *Quid erit tribunal Judicantis, quando ſuperbos Reges Cuna terrebat Infantis* ? On n'aime gueres JESUS-CHRIST, je ne m'en étonne pas, je vois que les hommes pour la plû-part, n'ont d'amour que pour eux mêmes ; mais je m'étonne qu'étant ſi ſuſceptibles de toutes ſortes de craintes ; il n'y ait que Dieu ſeul, qu'ils ne craignent point. Cependant il eſt trés-vrai qu'il n'y-a que Dieu ſeul à craindre un monde. Car en quoi eſt ce que me peuvent nuire toutes les Puiſſances de l'univers, ſi je ſuis ſous la protection du Seigneur ? Et ſi le Seigneur me pourſuit en ſa colere, quelle puiſſance peut me mettre à couvert de la ſienne ? Quel ſi grand mal me peuvent faire les hommes, que je ne m'en faſſe un grand bien, ſi je le veux ? Quels biens peuvent-ils m'ôter, qu'il ne me ſoit avantageux de perdre pour Dieu, & dont la privation ne m'enrichiſſe ? Quelque diſgrace qui m'arrive, ſi je ſauve mon ame, il n'y-a rien de perdu. Or mon ame n'eſt point expoſée à l'injuſtice ni à la violence des hommes: au-contraire, quelques ſuccés que j'aie d'ailleurs, tout eſt perdu ſi l'ame eſt perduë, & il eſt au pouvoir de Dieu de la perdre. Venez-ici hommes timides & de peu de cœur, vous dont l'ame eſt éternellement agitée de vaines défiance & de vaines craintes ! Vous, qui vous rendez volontairement eſclaves de la fortune des autres hommes, de leurs paſſions, de leurs diſcours, & même de leurs penſées. *Oſtendam vobis, quem timeatis* : Je veux vous apprendre, qui c'eſt que vous devez craindre. Craignez celui qui peut vous ôter la vie à chaque moment, & enſuite vous

rendre mal-heureux pour l'éternité. Dites moi, quelle puiſſance ſoit humaine ſoit celeſte, peut retirer du tombeau le corps de ce Seigneur & de cette Dame, que Dieu y-a mis depuis peu de jours, & qu'il a donné en proie aux vers & à la corruption? Quel Roi, quel Souverain peut arracher aux démons l'ame de cette autre perſonne, que le Seigneur vient peut-étre de précipiter dans les Enfers? Voila quel eſt celui que vous devez craindre. Ouï, dit le Seigneur, je vous le répete, voila celui que vous devez craindre. *Timete eum, qui poſtquam occiderit, habet poteſtatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timete.*

Vous me direz peut-étre, que c'eſt quelque choſe de bien triſte, que de trembler toûjours, que de vivre toûjours dans la crainte. Il faut diſtinguer, Chrétiens Auditeurs, la crainte d'un méchant homme, ou pour me ſervir de l'exemple de S. Auguſtin, la crainte d'une femme qui ne vit pas bien, qui appréende ſans ceſſe d'étre ſurpriſe, d'être poignardée ou empoiſonnée par ſon mari, qui ne le voit jamais rentrer au logis qu'elle ne ſoit ſaiſie de fraieur, qui ſe croit découverte ſur le moindre ſigne qu'il donne de chagrin ou d'inquiétude: je vous avoûë que cette crainte eſt quelque choſe de bien cruel. Mais la crainte d'une honnête femme, qui craint de déplaire à ſon mari, parce qu'il a du mérite & de la bonté, parce-qu'elle l'aime, & qu'elle ſait trés-bien qu'elle en eſt aimée: Cette crainte, ſi je ne me trompe, eſt quelque choſe non-ſeulement de fort raiſonnable, mais encore de bien. doux. Or ſi nous ne ſommes pas tout-à-fait deſeſperez, nous ne ſaurions nous em-

pêcher de craindre Dieu en l'une ou en l'autre de ces maniéres ; voiez à laquelle de ces deux craintes vous aimez-mieux abandonner vôtre cœur. Si vous ne craignez pas d'offencer Dieu, vous devez craindre qu'il ne vous puniſſe. Il le peut faire à toutes les heures, vôtre ame & vôtre corps ſont entre ſes mains, il n'y-a qu'un pas entre vous & le tombeau ; & ſi vous êtes ennemis de Dieu, mourir & être damné c'eſt pour vous la même choſe.

Quoi donc, je verrai toûjours cét horrible Enfer ouvert à mes piés ? Il ne tonnéra jamais, que je n'aie ſujet de penſer que c'eſt contre moi que le Ciel gronde ? Je ne ſerai jamais ſeul, que mon imagination troublée ne me repréſente mille-ſpectres, mille fantômes ? A chaque faux pas que je ferai, il me ſembléra que la terre va s'ouvrir, & que c'eſt la main de Dieu qui me pouſſe dans les abîmes ? Toutes les fois que la nuit viendra, l'horreur de mon crime ſe repréſentéra à mon eſprit, & le moindre bruit, la moindre ombre, me fera pâmer de fraieur ; Je ne pourrai m'endormir ſans ſonger, que c'eſt entre les bras du démon que je m'endors, & que de ce lit je ſerai peut-être porté ſur des lits de feu, & dans des étangs de ſouffre allumez. *Confige timore tuo carnes meas.* Ah plû-tôt Seigneur, rempliſſez-moi de vôtre crainte, & faites que j'en ſois tout pénetré. De cette crainte amoureuſe, qui fait les plus-doux plaiſirs du cœur, & qui le comble d'allegreſſe, comme l'aſſeûre David *Timor Domini delectabit eor, & dabit lætitiam, & gaudium in longitudinem dierum.* De cette crainte, qui bien-loin de nous troubler, raſſeûre &

calme l'eſprit : De cette crainte qui bannit toute autre crainte, qui rend intrepide dans les perils, qui fait mépriſer la mort, qui la fait même deſirer. Faites que je craigne de vous offenſer, ô mon Dieu ! Que je ne craigne rien tant que cela, que je ne craigne que cela, puiſque dans la verité il n'y a que cela qui mérite d'étre craint, puis-que c'eſt à l'egard de cela ſeul, que la crainte eſt ſalutaire, & qu'elle delivre du mal qu'on craint.

Nous avons donc vû, Chrêtiens Auditeurs, des preuves bien convaincantes de l'Autorité & de la puiſſance du nouveau Roi ſur les autres Rois, diſons un mot de ſa Majeſté Roiale, & voions s'il eſt vrai, qu'il n'a qu'à ſe faire voir pour ſe faire reſpecter. Meſſieurs, vous n'ignorez pas que lors que le Verbe Eternel s'unit à l'humanité ſainte du Sauveur, il lui fit part de toutes ſes perfections infinies, que délors l'homme fut puiſſant, immenſe, immortel, ſage comme Dieu, parce-qu'il ne fut plus qu'une même-perſonne avec Dieu. Mais outre ſes divines perfections, le Créateur répandit dans l'ame de JESUS-CHRIST, des qualitez créées & ſurnaturelles, & naturelles proportionnées en quelque maniere à la Divinité, à laquelle il étoit uni ; de ſorte-que même à ne conſiderer que ce qu'il avoit d'humain, il étoit bon, ſage, ſaint, ſavant d'une maniére toute divine, & bien différente de celle des autres hommes. Il n'y eût pas juſqu'à ſon corps, qui ne ſe reſſentît de la Divinité, qui y habitoit ; on peut dire en quelque ſens qu'il étoit Divinement beau, qu'il avoit une majeſté Divine, que Dieu ne s'étoit pas ſeulement uni à cette partie terreſtre & ſenſible, mais

qu'il s'étoit rendu comme corporel & ſenſible en elle. C'eſt le ſens, que quelques Docteurs donnent à ces paroles de S. Pierre : *In quo inhabitat plenitudo Divinitatis corporaliter.*

En effet dit S. Jerôme, écrivant à une Sainte Fille nommée Principia, il falloit bien que ſur le viſage & dans les yeux du Sauveur, il y-eût quelque choſe de Divin ; Car ſans cela les Apôtres ne ſe ſeroient pas ſi fort hâtez de le ſuivre à la premiere invitation : Eux, dis-je, qui étoient alors ſi groſſiers & qui ne pouvoient encore être touchez que par les ſens. Quand on le cherchoit de la part des prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit qu'il étoit nuit, & qu'on le cherchoit aux flambeaux : cela n'empécha pas que les Soldats ne fuſſent ébloüis par l'éclat de ſon viſage, & il y-a des Peres qui aſſeûrent que ce fut la ſurpriſe que ce grand éclat leur cauſa, qui les fit tomber par terre. Mais le Miſtére de ce jour, ce qui ſe paſſe à Betléem à l'arrivée des Rois Mages, nous doit perſuader de la beauté auguſte & majeſtueuſe de JESUS-CHRIST, encore plus fortement que tous les exemples. Car ces Rois ne l'ont pas plûtôt apperceû entre les bras de MARIE, que frappez de je ne-ſai quels rayons, qui ſortoient de ſa Perſonne ; oubliant leur rang & leur propre Majeſté ils ſe proſternent devant ſa Creche, & l'adorent avec toutes les marques de reſpect le plus-profond : *Et procidentes adoraverunt eum.* Si la Majeſté de JESUS peut faire ce prodige dans un âge, où cette qualité ne ſe produit encore que foiblement, que ſera-ce lors-que ſes traits ſeront mieux formez, & qu'ils auront toute leur perfe-

ction ? Mais combien faut-il qu'elle ait eté grande dés cét âge même, pour ſurmonter le mépris que l'enfance attire naturellement, & pour inſpirer des mouvemens tout contraires ; Combien faut-il qu'elle ait été grande, pour faire une impreſſion ſi forte ſur l'eſprit des Mages, malgré tant de circonſtances deſavantageuſes, qui devoient empécher ce grand effet.

La Majeſté, Chrétiens Auditeurs, quoi-qu'en diſe la flattérie, n'eſt dans la plû-part des plus-grans Rois qu'un faux avantage, qu'ils doivent à la prévention de nos eſprits, & à l'erreur de nos ſens. Leur Palais, leurs Gardes, le nombre & la qualité de leurs Officiers, la maniére auguſte & miſtérieuſe dont ils ſont ſervis, le Trône, la Pourpre, la Couronne, tout cela nous aide à nous tromper en leur faveur, & à nous perſuader que nous voions en eux quelque choſe qui les diſtingue des autres hommes. On ne peut pas dire qu'une pareille illuſion ait porté nos Rois à s'humilier en préſence de Jesus. L'Etable & la Creche, la pauvreté de Joseph & de Marie ne ſont gueres propres pour impoſer aux yeux des hommes ; tout cela eſt bien plus-capable d'étouffer une veritable Majeſté, que d'en donner une imaginaire. Nonobſtant tout cela, la Majeſté de Jesus ne laiſſe pas de briller, de percer tous ces nuages qui la couvrent, de ſe faire ſentir juſqu'au fond de l'ame & dés la premiere veûë. Cela eſt d'autant plus-digne d'admiration, que ces Mages avoient vû le fils d'Herodes en paſſant par Jéruſalem, & ils ne l'avoient point adoré. Quoi-que ce Prince fût né dans la Pourpre, qu'il fut logé

dans un ſuperbe Palais, quoi-qu'il fût vétu & ſervi à la roiale, ils ne ſe ſentirent point portez en le voiant à plier le genou devant ſon Berceau. S. Fulgence dit, qu'ils n'eurent que du mépris pour lui, qu'ils ne daignérent pas même le ſaluër. Jesus au-contraire, quoi-que deſtitué de tout cét appareil de grandeur, attire d'abor tous leurs reſpects, il trouve dans ſa Majeſté vraiment Roiale, ce que les autres cherchent en vain dans la pompe qui les environne. *Ille natus in Palatio contemnitur, iſte natus in diverſorio quæritur, ille à Magis nullatenus nominatur, iſte inventus ſupplici ter adoratur.*

Que nous ſommes obligez à Dieu d'avoir amené ces grans hommes à la Creche de ſon Fils. Quoi-que la viſite des Pauvres Paſteurs nous eût beaucoup édifiez, il nous a été incomparablement plus-utile de le voir adoré par les Rois Mages; Car outre que ce ſont ici les prémices des Nations, & qu'ils nous ouvrent à tous un chemin, qui juſqu'à cette heure nous avoit été fermé: Si pour ſoûtenir nôtre Foi nous n'avions eû que le témoignage des Paſteurs, nôtre Foi auroit toujours été foible & chancelante; on auroit dit, que ces bonnes gens auroient pris un ſonge pour une apparition, & que prévenus de la penſée qu'un Ange leur avoit parlé, ils auroient trouvé dans cét Enfant, tout ce qu'il auroit plû à leur imagination de leur figurer de grand & d'auguſte, Mais dépuis-que les Mages ont été à l'Etable de Betléem, il ne reſte plus de lieu aux doutes ni aux défiances des incredules; ce ne ſont ici ni des Bergers, ni des idiots, ce ſont des Rois qui ne voudroient

droient pas s'exposer à la risée de tout l'univers, en venant de si loin pour s'humilier devant le fils d'un pauvre Artisan; s'ils n'eussent été bien persuadez que cét enfant étoit quelque chose de plus que ce qu'il paroissoit être par sa naissance temporelle.

De-plus ils étoient savans & apparemment les plus-savans de leur Nation, ils étoient sur-tout bien versez dans l'Astrologie; ils avoient vû une Etoile, & ils étoient trois qui l'avoient vûë, & ils ne l'avoient pas vûë une seule-fois, ou seulement un moment de tems; mais elle leur a apparu dans leurs Païs, où ils ont eu tout le loisir de la considérer, avant-que de se mettre en chemin; & la voila encore qui les conduit à l'Etable. Au reste, ils sont si convaîcus de ce qu'ils croïent, qu'ils n'hesitent pas le-moins du monde; ils demandent hardiment dans Jerusalem, où est né le Roi des Juifs, & quoi-que personne n'en ait entendu parler dans cette Ville, qui est pourtant la Capitale du Roïaume, ils ne craignent point pour cela de s'être trompez. Ils trouvent enfin ce Roi dans l'indigence, & entre les mains d'une Mére pauvre & obscure, & ils n'en sont nullement surpris; mais ils sont si surpris de la Beauté & de la Majesté de son Visage, qu'ils tombent à ses Piés, & se prosternent pour l'adorer. *Et intrantes domum invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus, & procidentes adoraverunt eum.*

Aprés cét exemple, Chrétiens Auditeurs, je ne crois pas que nul d'entre nous refuse d'aller reconnoître le Fils de Dieu jusques dans le sein de MARIE, jusques dans la Creche où il est né,

Mais avant-que nous allions tous enſemble nous aquitter de ce devoir, vous voulez bien que je vous donne un avis ſur la maniére, dont il veut étre adoré. *Venit hora, & nunc eſt, quando veri adoratores adorabunt Deum in ſpiritu & veritate, & Pater tales quærit, qui adorent eum.* JESUS cherche de véritables adorateurs, c'eſt-à-dire, des perſonnes qui l'adorent en eſprit. S'il ſe contentoit des révérences, des cerémonies extérieures; s'il ne vouloit qu'étre encenſé, que voir ſon Etable inondée du ſang des victimes, il n'auroit pas fait venir de ſi loin ces Princes, que vous voiez à genou devant ſa Creche. Les Juifs étoient les gens du monde les plus-propres, pour lui rendre cette eſpece de culte; mais depuis-que le Seigneur s'eſt rendu viſible aux hommes, il demande un culte inviſible, des ſacrifices ſpirituels, dont le peuple Juif ignore l'uſage.

Prénons garde, Meſſieurs, que toute nôtre Réligion, auſſi-bien-que celle de ce peuple, ne conſiſte pas en des choſes extérieures & ſenſibles. Venir à la Meſſe, à la Prédication, jeûner, communier, dire force Priéres vocales, ce ſont toutes actions Saintes & Crétiennes; elles honorent Dieu, nous n'en pouvons pas douter; Mais ſi Dieu ne demandoit que cela, on peut dire qu'il trouvéroit de veritables adorateurs, ſans qu'il ſe mît trop en peine d'en chercher. Mais il cherche des gens qui lui ſacrifient leurs deſirs, leurs inclinations, leurs repugnances; qui choiſiſſent pour victime l'Idole de leur cœur; ce qui fait ſon plaiſir, ce qu'il aime, ce qu'il adore. Cette femme avare renonce volontiers aux ajuſtemens, cette

femme vaine eſt charitable envers les pauvres. Ce ſont-là des ſacrifices fort imparfaits: Le véritable ſacrifice ſeroit, ſi celle qui eſt portée à la vanité; s'habilloit fort ſimplement, & que l'avare donnât l'aumône. Cét homme qui eſt colere & vindicatif de ſon naturel, ſe défend des paſſions tendres, cét autre qui aime le plaiſir, pardonne aiſement les injures qu'on lui a faites: Si le vindicatif s'appliquoit à ne haïr que ſoi-même, & le voluptueux à n'aimer que Dieu, ils ſeroient l'un & l'autre des parfaits adorateurs. Ce ſont-là les adorateurs que Dieu cherche, Chrêtienne Compagnie, *Et Pater tales quærit, qui adorent eum.* Il en trouve peu même parmi les perſonnes qui ſe croient dévotes, & qui paſſent pour telles dans le monde: mais auſſi, quand il en trouve, on ne ſauroit dire combien il les diſtingue de tous les autres, combien il les careſſe, combien il les aime. On ne ſauroit dire tout ce qu'il fait pour leur témoigner qu'il agrée leur ſacrifice. Je n'oſerois vous inviter tous, à entreprendre un exercice, qui va ſi directement à la deſtruction de l'amour propre, quoi-que je ſoûaittaſſe de vous voir tous dans cét exercice. Mais j'exôrte de tout mon cœur toutes les perſonnes, qui ſe ſentent appellées à la Dévotion, de ne prendre point d'autre voie que celle-ci. Qu'elles s'étudient elles-mêmes, qu'elles tâchent de découvrir leurs paſſions, & tous les mouvemens de leur cœur, & qu'elles s'appliquent à les reprimer. Qu'elles ſe reſolvent à donner au Seigneur ce que la nature voudroit ſe reſerver pour elle-même. Croiez-moi, Meſſieurs, toutes les autres routes ſont non-ſeulement fort longues, mais elles ſont

dangereuſes, au-lieu que par celle-ci on va fort ſeûrement, & fort-loin en fort peu de tems. Elle eſt rude, elle eſt épineuſe, il eſt vrai; mais elle nous mene bien-tôt à JESUS & du moment qu'on l'a trouvé, toutes les épines ſe changent en roſes, toutes les peines en plaiſirs : On commence à joûïr dés cette vie, d'une felicité parfaite, & l'on eſt aſſeûré d'en avoir en l'autre une éternelle. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON X.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

Et intrantes domum invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus,& procidentes adoraverunt eum.

Les Mages entrant dans la maiſon, trouvérent l'Enfant avec MARIE, *& ſe proſternant en terre ils l'adorérent.* S.Matth. cap 2.

Les Riches & les Grans du monde ſont obligez de veiller, de travailler ſans rélâche à leur Salut, à cauſe des obſtacles qu'ils trouvent dans leur condition, à cauſe des ſecours qu'elle leur fournit pour une vertu parfaitte.

DE tous les Miſterés, que l'Egliſe célebre durant le cours de l'année, il n'en eſt aucun qui puiſſe me donner une conſolation plus-ſolide

dans l'emploi où la providence m'a engagé, que celuy qu'on ſolemniſe en ce jour. Je ne ſaurois dire avec quelle joie, je vois les Rois Mages entrer dans l'étable de Betléem, ſe proſterner devant la Crêche, mettre leurs Couronnes & leurs Tréſors aux piés de JESUS Enfant, & y donner toutes les marques d'une Foi & d'une pieté heroïque. A voir le choix que le Sauveur du monde avoit fait de Parens obſcurs; à le voir naître dans une ſi grande indigence, & pour ainſi-dire, dans le ſein même de la pauvreté; à voir les Paſteurs avertis par les Anges de la naiſſance du Meſſie, & invitez à luy venir faire leur Cour, à l'excluſion de tout le reſte du monde, il ſembloit qu'il n'étoit pas né pour tous les hommes, & que le ſalut ne devoit être que pour les pauvres.

Mais que le Seigneur ſoit loüé & beni éternellement? JESUS ſera le Sauveur & des pauvres & des riches, cette étoile qui paroit de ſa part en Orient, eſt un preſage certain que ſon Evangile ſera annoncée par tout l'univers, & l'obeiſſance que rendent les Mages à ce premier ſigne de ſa volonté, fait voir que ceux qui ſeront envoïés pour prêcher dans les Cours-mêmes des Princes, n'y perdront pas le fruit de leurs travaux, & de leur zele. Dans cette ferme eſperance, j'adreſſe aujourd'huy mon Diſcours aux Grands & aux Riches de ce monde, pour les exhorter à s'appliquer tout de bon à leur ſalut éternel. Je feray voir qu'ils ne doivent point perdre courage dans leur condition; qu'ils doivent encore moins s'y negliger, qu'ils ont plus de raiſon que les autres hommes de ſe donner ſans reſerve au ſoin de leur ame, &

que toutes choſes les engagent à une vigilance extraordinaire. Divin eſprit, qui avez promis à vos Apôtres une éloquence & une ſageſſe, à laquelle les Rois ni les Princes ne pourroient pas réſiſter, donnez à mes foibles paroles une force, à quoi les Grands & les riches qui m'écoutent, ſoient comme forcez de ſe rendre. Je vous demande cette grace par les merites de vôtre Epouſe, que nous allons ſaluër avec les paroles de l'Ange. *Ave Maria.*

Quand on conſidére ce que Dieu a declaré au ſujet des riches, tant dans l'ancien que dans le nouveau Teſtament, il eſt difficile de n'être pas épouvanté des menaces qu'il leur fait, & des maledictions qu'il leur donne. Il leur dit tout net qu'ils ſont reprouvés, qu'il les a deſtinés pour être les victimes de ſa colére, qu'ils font leur Paradis en ce monde-ci : En un mot, qu'un Chameau paſſera plûtoſt par le trou d'une aiguille, qu'ils n'entreront dans le Roïaume du Ciel. *Facilius eſt Camelum per foramen acus tranſire, quam divitem intrare in Regnum Cœlorum.* Voila qui eſt terrible, Meſſieurs, ſans être du nombre des grans, il faut être bien dur, quand on entend ces paroles, pour n'être point touché du malheur, où leur état les expoſe. Je ne m'étonne point que ces tonnerres aïent porté tant de Souverains, tant de perſonnes riches & qualifiées, à embraſſer une vie pauvre & obſcure ; ſi le peril avoit été également connu de tous les autres, je ne doute point qu'ils n'euſſent tous pris le même parti, & qu'une condition ſi enviée de la pluſpart des hommes du Siécle, ne fût devenuë un objet

d'horreur pour tous les Chrétiens.

Cependant tous les Peres, tous les Interprêtes asſeurent, & c'eſt un article de Foi, que ces comparaiſons, ces expreſſions ſi fortes ne ſe doivent point entendre à la rigueur, que le ſaint Eſprit n'a point petendu qu'il fût impoſſible aux riches de ſe ſauver; mais ſeulement, qu'il leur eſt extrêmement difficile, & qu'ils ont ſujet de craindre. En effet, on ne le ſauroit déſavoüer, la condition des riches du monde oppoſe au ſalut de grandes difficultez, & pour cette raiſon on a ſujet de leur recommander la crainte & la vigilance. Il eſt vrai que cette même condition leur fournit aſſi de grans avantages pour gagner le Ciel. Mais bien loin que cette penſée doive les raſſeurer, ou les endormir. Je pretens au contraire, qu'elle doit les rendre encore plus craintifs, & plus vigilans. Ouï les riches & les grans du ſiécle doivent travailler à leur ſalut avec une application, & un ſoin trés particulier. Premierement à cauſe des obſtacles qu'ils trouvent dans leur condition. En ſecond lieu, à cauſe des ſecours qu'elle leur fournit pour une vertu parfaite. Voila le ſujet & le partage de ce Diſcours. Ils ſont obligez de veiller, de travailler ſans relâche: Pourquoy? parce-qu'ils ont de grans combats à ſoûtenir; ce ſera le premier poinct: parce qu'ils ont de grans comptes à rendre, c'eſt le ſecond.

Tout le monde ſait que l'ignorance & la foibleſſe, ſont les deux plus-mortelles plaïes que nous aïons reçûes par le peché. Depuis la cheûte d'Adam nous ſommes aveugles, nous n'avons point d'yeux pour découvrir la verité, nous ſom-

mes foibles, & lors même que nous l'avons apperçuë, nous n'avons pas la force de la ſuivre. Mais je vous prie de remarquer, Chrêtiens Auditeurs, qu'outre cét aveuglement, qui eſt en nous, & qui nous rend les choſes comme inviſibles, il y-a encore quelque-fois hors de nous des voiles, qui nous les cachent, outre la foibleſſe qui nous empéche de nous avancer vers le bien, il y a ſouvent ſur le chemin comme des barrieres, qui nous arrêtent. La grace qui eſt une lumiére dans l'entendement, & une force dans l'appétit ſurmonteroit aiſément nôtre infirmité & nôtre ignorance naturelle; mais elle eſt ſouvent ſurmontée, ou du-moins renduë inutile par ces obſtacles exterieurs. Or je dis que ces obſtacles ſont plus-grans, plus invincibles à meſure qu'on a plus de bien, & qu'on eſt d'une condition plus relevée.

Pour ce qui regarde l'entendement rien ne nous eſt plus neceſſaire, que de bien ſavoir ce que nous ſommes, que de connoître & nos miſeres, pour nous en humilier, & nos vices pour en concevoir de l'horreur. Cette connoiſſance eſt comme impoſſible aux Grans du monde; leurs habits, leurs cours, cette pompe qui les environne, les honneurs qu'on leur rend, le profond reſpect qu'on a pour eux, ne leur permettent pas de voir qu'ils ſont tout comme les autres mortels; qu'à ces déhors prés il y-a des miſerables à leur ſervice, qui leur reſſemblent en toutes choſes, qu'il n'y-a que les idiots, qui y trouvent de la difference, parce-qu'ils ſe laiſſent éblouïr par l'éclat de l'or & des pierreries. Mais que les ſages n'y

qui les fait appercevoir du changement, qui s'eſt fait en eux. Au lieu que les riches, en qui on ne révére que la naiſſance & la qualité, comme ils ne changent pas de fortune, en changeant de vie, quelque vicieux qu'ils puiſſent être, ils ne perdent rien des honneurs, ni des complaiſances qu'on leur rendoit. De ſorte qu'ils ſe perſuadent aiſement, qu'on ne les en eſtime pas moins, & enſuite qu'ils n'en ſont gueres moins dignes d'eſtime. C'eſt ainſi que David le plus-ſaint d'ailleurs, & le plus grand de tous les Rois, aprés avoir commis des crimes, qui crioient vengeance contre le Ciel, fut trés long-tems ſans reconnoître, & ſans avoir nul ſcrupule; je ne ſai même, s'il ſeroit jamais revenu de ſon aſſoupiſſement, ſi Nathan n'étoit venu de la part de Dieu, lui reprocher ſon injuſtice & ſa cruauté.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eut des perſonnes aſſez généreuſes, pour rendre un pareil ſervice aux riches, qui ne vivent pas Chrêtiennement, aux Grans qui ignorent, ou qui oublient leurs devoirs en quelque maniere que ce puiſſe être. Mais c'eſt avantage que leur grandeur leur dérobe encore. Dans une condition baſſe & obſcure, on eſt averti de ſes fautes: les Superieurs, les amis ne font nulle difficulté de nous repreſenter les obligations de nôtre érat; & ſi l'on vient à y manquer, on eſt accablé de reproches. Vous ſavez, Meſſieurs, que les veritez fâcheuſes, quelque utiles quelles puiſſent être, ne trouvent gueres d'accez auprés des perſonnes élevées en honneur & en dignité. La flatterie, dont elles ſont preſque toûjours aſſiegées, les rend pour l'ordi-

ce par l'endroit qu'il eſt vû de tout le monde, & qui le rend odieux. J'avoûë qu'il en faut uſer ainſi envers les Grans pour mille-raiſons treschrêtiennes, mais cette néceſſité quelque raiſonnable qu'elle puiſſe étre, ne laiſſe pas de leur être extrémement deſavantageuſe, & de les priver d'un des plus-grans ſecours, que puiſſe avoir le pecheur pour ſe convertir.

Que ſi c'eſt un mal-heur pour les riches de n'avoir perſonne, qui les faſſe reſſouvenir de leur devoir, qui leur démaſque leurs propres défauts: que ſera-ce d'avoir de faux amis, des flateurs, qui les leur déguiſent, qui les en loûënt, qui les font paſſer pour des vertus, qui tâchent de leur repréſenter la pauvreté comme une choſe ridicule, qui ſied mal ſur-tout aux perſonnes d'eſprit & de qualité, qui leur eſt même abſolument impoſſible? Qui ignore que les Cours ſont remplies de ces peſtes, de ces lâches empoiſonneurs, qu'ils ne s'attachent qu'aux grandes fortunes, & qu'ils ont tant d'artifices pour s'inſinüer, pour ſe rendre maîtres des eſprits des Grans, qu'il leur eſt comme impoſſible de s'en défendre.

Que veut dire tout cela, ſi ce n'eſt que plus on eſt élevé dans le monde, plus on a béſoin de s'étudier, & de s'examiner devant Dieu, pour aquerir cette connoiſſance de ſoi-même ſi néceſſaire au ſalut. Les petits peuvent ſe repoſer d'une partie de ce ſoin ſur le zele & ſur la charité d'autrui; mais il faut que les Grans ſe rendent à eux-mêmes cét office, qu'ils ſoient leurs propres cenſeurs, & qu'à cét égard ils ſe défient de tous ceux, qui les approchent. Ils faut qu'ils cherchent dans

eux-mêmes ce que les autres y découvrent ? ce qu'ils y blâment ſecrétement. Il faut qu'ils ſe comparent ſouvent avec le reſte des hommes ; qu'ils ſe comparent avec les perſonnes qui paſſent pour accomplies, & avec celles dont la conduite eſt généralement condamnée comme peu chrêtienne & peu réguliére, qu'ils s'examinent ſerieuſement ſur les vertus de celles-là, & ſur les vices de celles-ci, qu'ils ſe perſuadent que ce qu'ils trouvent à redire au dernier de leurs domeſtiques, eſt encore plus-blâmable en eux ; & qu'il eſt effectivement plus blâmé : En-un-mot faute d'amis qui leur montrent les taches, qui les défigurent, ils ſont obligez d'avoir ſans ceſſe le miroir en main par la meditation de la vie, & des maximes de JESUS-CHRIST, & par la lecture des livres qui leur repreſentent les devoirs de leur état. Lors que par toutes ces voïes, ils auront ſurmonté les obſtacles, qui leur dérobent la connoiſſance de la verité, ils trouvéront des difficultez à la ſuivre, qui ne ſe peuvent vaincre que par un grand courage, & beaucoup d'application.

Il eſt certain que les biens & les honneurs, qui mettent une ſi grande difference entre les Chrêtiens, conſidérez ſimplement comme parties d'un même corps civil, ne les diſtinguent nullement, ſi on les regarde comme membres d'une même Egliſe. A cét égar nous ſommes tous freres, & comme nous avons fait les mêmes vœux au Baptême, nous avons tous les mêmes obligations eſſentielles. De ſorte que de quelque qualité que vous ſoiez, quelque rang que vous teniez ſoit à

la Cour, ſoit ailleurs ; l'humilité, la douceur, le mépris du monde, le détachement des richeſſes, la mortification, l'amour de la croix ſont des vertus qu'il vous faut neceſſairement aquerir, vous-vous étes engagez à les pratiquer toute vôtre vie, par le plus ſolemnel de tous les ſermens.

Je n'ignore pas, Meſſieurs, que la plû-part des riches ſont obligez par leur condition à porter des habits, à avoir des meubles, des équipages qui inſpirent l'orgueil & la vanité, je ſai qu'ils doivent tenir des tables ſomptueuſes & delicates ; conſerver de grans biens, ſe trouver dans les compagnies, & ſouvent même dans les plaiſirs, & dans les divertiſſemens du grand monde. Mais c'eſt en cela-même, que conſiſte la difficulté dont je parle ; car ces obligations humaines, ne les pouvant pas diſpenſer des devoirs Chrêtiens, il faut qu'ils ſoient humbles dans l'honneur, mortifiez dans les délices, pauvres dans la poſſeſſion des plus grans tréſors détachez de toutes choſes dans l'uſage & dans l'abondance de toutes choſes ; ils faut qu'ils aïent autant d'horreur de ce monde, qu'ils ſont contraints de ſouffrir & de hanter, qu'ils en auroient d'un cadavre, auquel on les auroit liez par force, & qu'ils regardent comme une cruelle ſervitude l'engagement qu'ils ont à prendre part à tous ſes plaiſirs. Je vous laiſſe à penſer, s'il eſt aiſé d'entretenir au milieu de la Cour des ſentimens, qu'un Anachorete ne conſerve qu'à-peine dans ſon deſert.

Ce ſeroit peu, s'il n'étoit mal-aiſé aux riches, que de pratiquer les plus-hautes vertus du Chriſtianiſme, il leur eſt même difficile de ne tomber

que ce qu'il a de plus-agréable.

Ajoûtez à cela que le demon s'attache d'autant plus à tenter les hommes, qu'ils ont plus d'autorité, que leur fortune les rend plus-considerables. Soit que par orgueïl il se plaise à se voir servi parce qu'il y-a de plus grand parmi les hommes, soit que pour faire dépit à Dieu, il tâche de revolter contre lui ceux qu'il a obligez par plus de bien-faits à lui être fidelles, soit que l'exemple des grans étant extrémement pernicieux, il croie gagner plusieurs ames dans la conquête d'une seule, soit enfin qu'aïant besoin des moiens humains pour étendre son empire, il s'attache à ceux qui en ont le plus, à ceux qui peuvent ébranler la constance des gens-de-bien par leurs menaces, & par leur autorité corrompre l'integrité des juges à force d'argent, vaincre la pudeur & la chasteté par de magnifiques presens, & par des promesses encore plus magnifiques. Quoi-qu'il en soit, on peut dire de lui à cette occasion ce que le Prophéte Habacuc en a dit en un autre sens : *Cibus ejus electus.* C'est un monstre, qui ne se nourrit que de morceaux exquis & que de viandes choisies ; qui veut avoir la fleur du troupeau, & les plus-précieux fruits de la terre : *Cibus ejus electus.*

Cela étant ainsi, faut-il s'étonner que le Sage ait osé dire, qu'il étoit comme impossible à un homme qui a du bien, de se conserver dans l'innocence. *Si fueris dives, non eris immunis à delicto.* Faut-il s'étonner que JESUS-CHRIST lui-même raportant le supplice du mauvais Riche, ne lui reproche point d'autre crime, que ces-mêmes ri-

cheſſes, qu'il a poſſedées ſur la terre, comme ſi c'étoit aſſez pour faire entendre, qu'il s'eſt rendu coupable de mille crimes. *Mortuus eſt dives, & ſepultus eſt in inferno.* Mais quoi faut-il donc que tous ceux qui vivent dans l'honneur & dans l'abondance, deſeſperent de leur ſalut? Non: mais il faut qu'ils y travaillent avec crainte; & avec beaucoup d'application; Il faut que par des priéres ferventes & continuelles, ils tâchent d'attirer du Ciel les grans ſecours, dont-ils ont beſoin pour éviter les piéges qui les environnent, & que par le fréquent uſage des Sacremens, ils ne ceſſent de ſe fortifier contre de ſi redoutables ennemis. Il ne faut pas qu'ils ſe croient tout-à-fait exemts de l'uſage de la penitence & de la mortification. On a vû des Reines & d'autres perſonnes de la premiere qualité, qui ne pouvant ſe diſpenſer de paroître dans des aſſemblées, où il y avoit quelques perils, ne ſe contentoient pas de s'y preparer par une longue oraiſon, mais y alloient encore armées d'une haire ou d'un cilice. Sur-tout il faut que les Grans dans la néceſſité où ils ſont d'étre richement vêtus, de loger ſuperbement, de ſe faire ſervir juſqu'aux délices, de prendre part aux vains plaiſirs des mondains: Il faut dis-je, que dans cette néceſſité, ils prennent bien garde de ne rien faire au de-là de ce qu'exige la pure néceſſité, qu'ils puiſſent dire avec verité de tout cét éclat qui les environne, de tous ces plaiſirs qui les ſuivent, ce que l'incomparable Eſter diſoit à Dieu de ſa Couronne, & de ſon manteau Roial: *Domine tu ſcis neceſſitatem meam, & quòd abominer omne ſignum ſuperbiæ, & gloriæ*

quod eſt ſuper caput meum in die oſtentationis meæ. Seigneur vous ſavez par quel motif je me pare aux jours que je dois paroître en public, ou être préſentée au Roi mon Epoux. Vous ſavez l'averſion que j'ai pour toutes ces marques de vanité & d'orgueil ; que je ne les mets que le moins qu'il m'eſt poſſible, & lors ſeulement que mon devoir ne me permet pas de m'en diſpenſer. Quand vous en uſerez de la ſorte, vous pourrez dire que ſi vous courez quelque hazar de vous perdre, c'eſt la providence elle-même qui vous y engage, & que c'eſt à elle à vous en tirer.

Mais que dirons-nous de ces perſonnes mondaines, qui bien-loin de ſe tenir dans ces bornes, bien-loin de craindre, & d'uſer des précautions, que nous avons dites, vivent au milieu du plus-grand monde, & dans une tres-grande abondance, avec auſſi peu de ſouci, que s'ils étoient aſſeûrez de leur ſalut, qui outre les dangers attachez à leur condition, s'expoſent ſans ceſſe à toutes les occaſions d'offencer Dieu, & qui ne s'empreſſent pas plus pour gagner le Ciel : que s'ils n'avoient jamais entendu cét Oracle ſorti de la bouche du Verbe incarné. *Dives difficile intrabit in Regnum Cœlorum.* Il eſt difficile que les riches aillent dans le Paradis, c'eſt-à-dire, qu'à moins d'une vigilance extréme, à moins de faire de grans efforts, à moins d'une application toute particuliére à fuïr le mal, & à faire tout le bien, qu'ils peuvent faire ils n'y auront jamais de part ; mais s'ils ſe negligent entiérement, s'ils ne ſont jamais en garde contre les tentations, s'ils vont chercher leur ennemi & les piéges, qu'il leu-

tend par tout : qui peut douter que le ſalut ne leur ſoit non-ſeulement difficile, mais entiérement impoſſible ? Ce qu'il y a de plus-ſurprenant en ceci, c'eſt que quelque perilleuſe que ſoit leur condition, elle ne leur fournira nulle excuſe, pour ſe mettre à couvert au jour des vengeances, c'eſt que les difficultez qui s'y rencontrent pour bien vivre, ſont balancées par de tres-grands avantages ; de-ſorte-que quoi-qu'ils aient plus de combats à ſoûtenir en cette vie que le reſte des Chrêtiens, ils ne laiſſeront pas d'avoir plus de compte à rendre en l'autre : C'eſt ma ſeconde Partie.

Saint Ambroiſe au livre huitiéme, ſur Saint Luc avertit ſagement les riches, que le mal des richeſſes n'eſt pas dans les richeſſes-mêmes, mais dans ceux qui en font un mauvais uſage, & que comme elles ſont des empéchemens pour la vertu à l'égar des impies, elles ſont aux bons d'un trés-grand ſecours, pour devenir Saints. *Diſcant autem in facultatibus crimen habere, ſed in iis qui uti neſciunt facultatibus, nam divitiæ, ut impedimenta improbis, ita bonis ſunt adjumenta virtutis.* Je ne parle point de la facilité, qu'ils ont d'effacer par des aumônes des pechez que les autres ne peuvent laver, pour ainſi-dire, que dans leur ſang, qu'il leur faut du moins expier par des jeûnes, ou par des auſteritez : Je dis qu'aprés s'être ainſi purifiez, leur état-même leur ouvre un chemin admirable à la plus-haute perfection. Car en premier lieu, il leur inſpire comme naturellement le mépris du monde, dont-ils voient le fond, & dont par conſequent la vanité leur eſt mieux con-

nuë qu'à nous, qui n'en voïons que les déors. Quand on ne poſſede qu'un peu de bien, on ſe perſuade aiſément qu'on ſeroit heureux, ſi l'on en avoit d'avantage, & c'eſt cette penſée qui réveille les deſirs, dont les pauvres ſont tourmentez; mais quand on eſt élevé au plus haut point de la felicité humaine, comme on ne s'en ſent pas le cœur moins vuide, ni moins alteré, on reconnoît que rien de creé ne ſauroit le ſatisfaire, & alors on eſt porté comme naturellement à chercher le ſeul objet, qui eſt capable de nous remplir. Si Salomon eſt ſauvé, il doit ſon ſalut à cette reflexion, ſon bon-heur l'avoit aveuglé, lors-qu'il étoit encore imparfait, mais quand apparamment il devoit étre à ſon comble, il s'apperçeût de ſon erreur, & la ſoif ardente qu'il avoit eûë des plaiſirs, ſe changea en dégoût, qui lui rendit toutes ſes lumiéres, & qui le fit parler encore une-fois comme le plus-ſage de tous les hommes. En cette maniére les grandes richeſſes peuvent inſpirer le deſir de chercher Dieu.

Je dis en ſecond lieu qu'elles donnent un fort grand loiſir, pour le faire. Vous ne doutez, pas, Meſſieurs, que ce ne ſoit la Providence, qui a reglé le monde en la maniére, que nous le voyons, & qui l'a compoſé d'états, & d'emplois ſi differens. C'eſt elle qui a verſé l'or & l'argent avec profuſion dans le ſein des grans, qui a ordonné aux pauvres de travailler jour & nuit pour leur ſervice, qui leur a aſſigné ce grand nombre d'Officiers & de ſerviteurs, qui veillent à tous leurs beſoins, qui les exemtent des ſourcis, & des plus-legers travaux de

la vie. Mais pourquoi penſez-vous que Dieu en ait uſé de la ſorte à leur égard ; croïez-vous qu'il l'ait fait, afin que délivrez de tous ſoins, ils aïent plus de tems pour donner au jeu & à la coqueterie ? A vôtre avis ſeroit-ce là une fin digne de la ſageſſe du Seigneur & du Crateur de toutes choſes ? Seroit-ce là un motif, pour l'obliger à faire une diſtribution ſi inégale des biens d'ici bas, & à s'expoſer aux murmures & aux blaſphémes des mal-contens ? Il eſt tout viſible que ſon intention a été d'avoir des ſerviteurs, qui n'euſſent à ſonger qu'à luy ſeul; tandis que toute la terre ſeroit occupée à les ſervir. Il eſt certain qu'il n'auroit pas pris tant de ſoin de leur conſerver tout leur tems, s'il n'avoit deſſein de leur faire rendre un compte fort rigoureux.

On pourroit me dire que c'eſt en vain qu'ils ont le loiſir de pratiquer toutes ſortes de vertus, puis que leur éducation molle & ſenſuelle leur en a ôté les forces, & que la mortification ſi néceſſaire ne s'accommode guéres avec leur délicateſſe, que la moindre choſe les bleſſe, ou altere leur ſanté. Il eſt vrai que les riches ſont ordinairement aſſez délicats, mais à la place des forces, que l'éducation leur a ôtées, la naiſſance leur a inſpiré un courage qui les rend capables de tout faire, & de tout ſouffrir. Témoins les travaux de la guerre, où ils s'accoûtument quaſi dés le premier jour, & où ils paroiſſent ſi infatigables: Témoins tant de Princes, & tant de Princeſſes : qui aïant embraſſé la croix de JESUS-CHRIT, ont porté les rigueurs de la mortification plus-loin que ces anciens Solitaires, qui dés leurs plus-

tendres années s'étoient endurcis dans le déſert aux exercices de la penitence. O le beau talent, que ce courage ! Qu'il rend les Grans bien propres pour une grande ſainteté, & que c'eſt grand dommage, qu'ils le conſument inutilement à pourſuivre un vain honneur, & une fumée de gloire ! C'eſt ce courage qui me fait dire quelquefois, qu'à la verité il eſt plus aiſé de convertir un pauvre qu'un riche ; mais que l'un & l'autre étant une fois retiré du mal, celui-ci parviendra plûtoſt à une éminente vertu. La perfection ne ſe peut acquerir, que par violence; c'eſt pourquoi les lâches n'y doivent pas aſpirer, il faut de la reſolution pour declarer au monde une guerre ouverte, pour s'engager à une guerre éternelle contre ſoi-me, pour mépriſer les diſcours des hommes, pour ſacrifier tous les interéts, tous les plaiſirs, qui peuvent s'oppoſer au deſſein, qu'on a de plaire à Dieu ſeul. Ce n'eſt pas là une entrepriſe pour une ame timide & irreſoluë, pour y reüſſir il faut de ces grandes ames, à qui naturellement les plus grandes choſes paroiſſent petites, & à qui les difficultez mêmes ſont des motifs, pour s'attacher aux plus difficiles deſſeins.

Enfin outre le loiſir & le courage, les riches ont entre les mains des moïens ſeurs & faciles de rendre à Dieu les ſervices les plus importans, par leur autorité, par leurs biens, par leurs exemples, ils peuvent corrompre toute la terre ; mais ils peuvent auſſi la ſantifier. Tout ce que peut faire un Apôtre par ſes courſes, par ſes fatigues, par ſes Prédications, ils le peuvent faire ſans effort,

& ſans qu'il leur en coûte que tres-peu de ſoin. Il ſuffit pour cela qu'ils faſſent profeſſion de n'admettre à leur ſervice, de n'honorer de leur amitié que ceux qui font eux mêmes profeſſion de vertu. Qu'ils n'ayent de faveur, de bien-faits, de careſſes que pour ceux, qui s'en rendent dignes par leur pieté, & qu'on ſoit perſuadé que faire ſon devoir envers Dieu, eſt une voie ſeure pour gagner leurs bonnes graces. Cét argent avec quoi l'on dit qu'on vient à bout de toutes choſes, ne pourroit-il point devenir entre leurs mains un inſtrument de zele, avec lequel ils attireroient à Dieu tous les miſerables, dont les ames, quoi-que rachettées par le ſang de JESUS-CHRIST, ſont ordinairement ſi négligées? On les portera d'abor par l'interêt, & puis par des motifs plus purs à-la patience, à la ſoûmiſſion, à faire des priéres, à frequenter les Sacremens, à des réconciliations, à ſe corriger de leurs vices, comme des juremens, de la médiſance, un avis accompagné d'un preſent entre juſqu'au fond de l'ame. Mais quand ils ne pourroient faire d'autre bien que celui, qu'ils feront même ſans y ſonger par l'éclat, & par l'odeur de leur ſainte vie, qui peut eſtimer le fruit, qu'ils en peuvent recueïllir? Je veux que les plus-libertins ne s'y rendent pas; du-moins eſt-il aſſeûré que leur exemple ſoûtiendra les foibles, qu'il donnera du cœur aux timides, qu'il r'aſſeûréra ceux qui chancellent, qu'il réveillera les tiédes, qu'il enflammera les fervens, qu'il conſolera les Saints, & confondra les impies.

Voila les avantages qu'apporte la grandeur,

& les richeſſes pour aquerir la vertu, & pour s'y perfectionner. Ils ſont grans, ſans doute, Meſſieurs, & c'eſt avec beaucoup de juſtice, qu'on rédemandera à tous ceux qui occupent les premiers rangs dans le monde, un compte bien plus-rigoureux, qu'à ceux qui ſont d'une condition obſcure. *Audite Reges, diſcite judices finium terræ, prebete aures, vos qui continetis multitudines, & placetis vobis in turbis nationum.* Ecoutez Grans de la terre, vous que Dieu a établis ſur les autres hommes, vous qui êtes élevez au deſſus des Nations, & qui avez tant de complaiſance de vous voir toûjours environnez d'un peuple entier de Serviteurs ou de Courtiſans. *Exiguo conceditur miſericordia, potentes autem potenter tormenta patientur.* On fait grace aux petites gens, mais pour vous la conſideration de vôtre puiſſance fera qu'on ne vous épargnera point, qu'au-contraire vous ſerez punis plus-ſeverement. Si c'étoit un pauvre homme, ou quelque Courtiſan diſgracié, qui proferât ces paroles, on pourroit dire qu'il cherche à ſe conſoler dans ſa miſere, ou à ſe venger du bon-heur des Grans, duquel il eſt envieux. Mais outre que c'eſt le Saint Eſprit lui-même qui parle, c'eſt par la bouche du plus-riche & du plus-heureux de tous les Monarques, lequel par conſequent ne peut avoir été porté à prononcer cét Arrêt contre lui-même, que par la ſeule connoiſſance de la verité. Ce ſeul texte a fermé autre-fois la bouche à Jovinien & à ſes Sectateurs, qui ſoûtenoient que dans les Enfers toutes les peines ſeroient égales. Ouï, Meſſieurs, les Grans & les riches du monde, doivent s'a-

tendre à une plus grande rigueur que les perſonnes du commun. *Fortioribus autem fortior inſtat cruciatio.* Pourquoi?

En premier lieu, à cauſe de l'ingratitude envers Dieu, qui les aïant comblez de biens, & n'aïant fait, ce ſemble, que pour eux tout le reſte des créatures, n'a pas trouvé en eux la reconnoiſſance que méritoient de ſi grands bien-fais. De plus, ils ſouffriront plus que les pauvres, parce que ceux-ci auront déja épié dans les incommoditez de cette vie une partie de leur pechez; au-lieu que les Grans, qui ont toûjours été dans les délices, n'aïant rien païé à la juſtice de Dieu, ſe trouveront redévables de tout. En troiſiéme lieu, comme rien ne s'eſt opoſé à leurs paſſions, qu'ils ont trouvé une extrême facilité à faire le mal: il ne ſe peut faire que la qualité, & le nombre de leurs crimes ne ſurpaſſent de beaucoup ceux qui ſe commettent dans une mediocre fortune.

Ajoûtez à cela que ce ne ſera pas ſeulement de leurs propres déſordres, qu'ils auront à rendre compte; mais encore de ceux d'autrui, ſoit qu'ils aient negligé de veiller ſur les perſonnes qui leur ſont ſoûmiſes, ſoit que par leur exemple, qui a coûtume d'être ſi contagieux, ils aient introduit ou autoriſé le vice & la vanité. Mais ſur tout parce que la Providence les avoit particulierement deſtinez pour honorer Dieu, & pour le faire honorer, & que pour cela, elle avoit mis en leur pouvoir tout ce qu'il y a au monde de plus efficace pour avancer ce deſſein.

Mais, Meſſieurs, ſi dans les Enfers il y a pour les mauvais riches des tourmens plus cruels, &

plus exquis : qui peut dire de combien la recompenſe des bons ſurpaſſera dans le Ciel celle des Saints ordinaires ? S'il y a des Couronnes pour cette humilité obſcure & mépriſée, pour ce détachement qui a truvé un ſi grand ſecours dans la pauvreté effective, pour une moderation qui a toûjours été jointe à l'impuiſſance de nuire, & de ſe venger, pour une Chaſteté ſauvage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, toujours armée de haires & de cilices, toûjours armée de grilles & de murailles, en un mot pour une innocence comme forcée & involontaire.

Quels trônes, quels triomphes ne prepare-t'on point à ces vertus héroïques, qui ſe ſeront ſoûtenuë & même augmentées au milieu des Cours les plus corrompuës ? Quels éloges ne recevra point cette humilité qui aura crû dans les honneurs, cet eſprit de pauvreté qui ſe ſera conſervé au milieu des plus grands tréſors, cét éloignement des plaiſirs dans des perſonnes que tous les plaiſirs ſemblent rechercher, une pureté inviolable dans un air ſi infecté, dans un monde qui lui tend des piéges de toutes parts, qui la perſecute, qui la décrie, en un mot qui fait gloire de l'incontinence ? *Beatus dives qui inventus eſt ſine macula, & qui poſt aurum non abiit, nec ſperavit in pecunia theſauris.* Heureuſe mille-fois, & mille fois cette perſonne riche & illuſtre, dont le cœur n'a point été ſoüillé par la poſſeſſion des tréſors, qui a mené une vie innocente dans un monde ſi dépravé. *Quis eſt hic, & laudabimus eum : fecit enim mirabilia in vita ſua ?* Qu'elle vienne, s'écrieront les Anges à ſon trépas, qu'elle vienne cette grande

ame ? Il eſt juſte que tout le Paradis rétentiſſe de ſes loûanges, on n'a que faire de miracles, pour lui donner rang parmi les Saints, puis-que toute ſa vie n'a été qu'un miracle continuel ? *Qui probatus eſt in illo, & perfectus eſt, erit illi gloria aterna.* Puis-qu'elle a pû ſoûtenir cette grande épreuve, que bien-loin de ſe corrompre dans la proſperité, elle s'y eſt purifiée ? elle mérite d'être élevée au plus-haut point de la gloire. *Qui potuit tranſgredi & non eſt tranſgreſſus, facere mala & non fecit.* Quel prodige ! Quel miracle de fidelité & de conſtance, qu'aiant pû ſe donner une liberté entiére de tout faire, elle ſe ſoit toûjours tenuë dans les bornes étroites de la Loi de Dieu, qu'aiant pû faire le mal, elle ne l'ait pas fait; qu'au-contraire elle ait fait le bien, & l'ait fait faire à tant d'autres !

Ideo ſtabilita ſunt bona illius in Domino. C'eſt pour cela que ſes richeſſes ſont établies en Dieu, que la mort ne les lui ravira point, que ſa grandeur l'accompagnera juſques ſur le firmament, qu'elle n'y verra point ſur ſa tête ceux qui ſe ſont long-tems eſtimé heureux d'être à ſes piés : En-un-mot, qu'elle y ſera encore parmi les Saints, ce qu'elle a été ſur la terre parmi les hommes, qu'elle y vivra dans l'abondance & dans les délices, qu'elle y regnera éternellement. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XI.

POUR LE JOUR DE LA PASSION.

Attendite, & videte si est dolor sicut dolor meus.

Considerez, & voiez s'il est une douleur égale à la mienne. Des Lament. de Jerem. c. 1.

Les douleurs que Jesus-Christ *souffre dans sa Passion au corps & a l'ame, sont si grandes, que nulles autres souffrances ne les égalent; Il est même fort difficile de juger quelles ont été les plus cruelles, les extérieures du Corps, ou les interieures de l'Ame?*

NON, Messieurs, il n'est point de douleur égale à celles dont je dois vous entretenir aujourd'hui; Plus je m'applique à chercher des

exemples auſquels je la puiſſe comparer, & plus je la trouve au-deſſus de toute comparaiſon. C'eſt le Seigneur lui-même, qui a voulu en exprimer quelque choſe en ces grans hommes, qui dans l'ancienne Loi ont été les figures de Jesus ſouffrant; mais aprés tout, ce ne ſont que des figures, chacune en particulier ne repreſente qu'une partie des ſouffrances de nôtre bon Maître, & toutes enſemble ne le repreſentent que fort imparfaitement. Qui oſéroit comparer l'envie de Caïn avec la jalouſie des Docteurs & des Pontifes, & le meurtre d'Abel avec le ſupplice de Jesus-Christ? Qu'eſt-ce qu'Iſaac diſpoſé à recevoir la mort de la main d'Abraham, en comparaiſon de Jesus ſacrifié par ſon propre Pere à la haine de ſes ennemis? Joſeph perſecuté, vendu par ſes freres, calomnié par la femme de Putiphar, enfermé dans une priſon: Joſeph, dis-je, a quelque rapport avec le Sauveur trahi par ſes Diſciples, accuſé par la Sinagogue, & lié par les Soldats; mais ce n'eſt là ni toute la Paſſion, ni tout ce qu'il y-a-eu de plus-cruel en la Paſſion. C'eſt quelque choſe de bien triſte, que de voir David chaſſé de ſa Ville capitale par ſon propre fils, abandonné de ſes Sujets, reduit à prendre la fuite, montant pié nû, & teſte nuë la colline des Oliviers, tandis que Semeï le pourſuit à coups de pierres, & qu'il le charge d'injures & de maledictions? Mais, Meſſieurs, Jesus-Christ lié, couronné d'épines, chargé d'une péſante Croix, allant au Calvaire pour y ſouffrir une mort infame, combien mérite-t-il plus de compaſſion que ce Prince infortuné? Job même, quoi-qu'étendu

ſur un fumier, quoi que couvert d'ulcéres & affligé de tant de maladies differentes, quoi-qu'il ſemble avoir eſſuïé tous les fleaux dont la Providence a coûtume d'éprouver les gens-de bien, & de châtier les pecheurs, Job, dis-je, ne fut qu'une foible image de Jesus ſouffrant, il ſouffrit de moindres maux & avec moins de patience.

Que ſi de ces grans hommes, qui ont repréſenté les douleurs du Fils de Dieu, je paſſe à ceux qui l'ont imité dans ſa Paſſion, je trouve des douceurs mélées parmi les peines des Martirs, leurs tourmens n'ont rien de honteux, & ils leur cauſent plus de joïe que de triſteſſe. *Attendite, & videte, ſi eſt dolor ſicut dolor meus.* Non, Seigneur, nulles ſouffrances n'égalent les vôtres, on ne vous peut comparer qu'avec vous-même, ni vos douleurs qu'avec vos propres douleurs; Et dans cette comparaiſon, on eſt bien en peine de dire qu'elles ont été les plus-cruelles. Lors-que je m'attache à conſiderer ce que vous avez ſouffert en vôtre Ame, il me ſemble qu'on ne peut rien imaginer de pareil: lors-que je paſſe à examiner ce que vous avez enduré au Corps, je doute ſi ces peines extérieures ne ſurpaſſent point encore celles de l'intérieur. Peut-être, Meſſieurs, qu'il vous ſera plus aiſé qu'à moi de prendre parti, & que ſur les raiſons qui me font pancher, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, vous jugérez mieux quelle eſt l'opinion à laquelle il ſe faut tenir. Voila à quoi j'ai deſſein d'emploier tout cét entrétien, à vous repreſenter ſéparement les douleurs ſecrettes de Jesus-Christ, & ſes

douleurs corporelles & ſenſibles, à les oppoſer les unes aux autres, & vous faire remarquer en quoi elles s'entre-ſurpaſſent mutuellement.

Divine Croix à qui eſt-ce que nous nous adreſſérons aujourd'hui, ſi ce n'eſt à vous. MARIE eſt plongée dans le deüil, JESUS eſt couvert d'opprobres, vous ſeule triomphez en ce triſte jour, & devenez glorieuſe par les confuſions que vous cauſez. Vous dés-honorez le Fils de Dieu, & il vous réléve d'infamie, vous en faites un objet de meledi&tion ſelon ce mot de l'Ecriture, *Maledictus quipendet in ligno*, il vous rend digne des profons reſpe&ts que nous vous allons rendre avec toute l'Egliſe Catholique. *O Crux ave ſpes unica.*

Il eſt des peines de l'eſprit à peu-prés comme des plaiſirs ſpirituels, il faut les ſentir pour les comprendre; mais comme quand on a goûté les delices que Dieu a préparées à ceux qu'il aime, on ne fait plus d'état de la volupté ſenſuelle, tout de même ceux qui auront été éprouvez par des deſolations & des Croix intérieures, avoûëront aiſément qu'elles ſont beaucoup plus-difficiles à ſupporter, que les douleurs qui ne paſſent point juſqu'à l'ame. De-plus, les affli&tions du cœur ſont beaucoup plus-communes que celles du corps, il y-a des gens qui ne ſont malades qu'une-fois en la vie, & il en eſt peu, qui n'aient preſque tous les jours quelque petit ſujet d'affli&tion. Il eſt des conditions, où l'on a peu à ſouffrir à l'exterieur, mais ni les richeſſes, ni le trône-même ne ſauroient défendre l'ame de la triſteſſe, ni des autres paſſions qui la troublent, & qui la plongent dans l'amertume

tume. De sorte-que s'il est vrai que Jesus ait voulu porter toutes nos douleurs, selon ce mot du Prophete, *Verè dolores nostros ipse portavit* : il a eu le Cœur beaucoup plus chargé que le Corps, il a souffert en son Ame & beaucoup plus de douleurs, & des douleurs beaucoup plus ameres,

De plus, Jesus-Christ n'a pas seulement souffert pour nous apprendre, & pour nous animer par son exemple à souffrir Chrêtiennement, il a encore enduré pour nous épargner les souffrances de l'autre vie, pour païer pour nous à la justice de son Pere, ce que nous lui devions par nos pechez. Il y a des Docteurs qui dans cette veûë ont osé avancer, que les peines de sa Passion ont égalé celles des Enfers. Je n'oserois souscrire à cette pensée. Mais il est vrai & certain, qu'elles ont dû répondre en quelque sorte aux supplices des dannez, puis-qu'elles nous doivent exempter de ces supplices. Or il est tres-seûr, que dans les Enfers, la peine où l'ame sera plongée, surpassera de beaucoup celle des sens. Ce ne sera rien que ce feu, dont on nous exagere tant les éternelles ardeurs, en comparaison du regret d'avoir perdu Dieu, & du desespoir où l'on sera de le récouvrer, & par consequent il est probable que Jesus souffrant pour nous affranchir des peines de l'autre vie, a ressenti dans son Ame des douleurs, à quoi celles du Corps ne peuvent pas être comparées.

Mais encore quelles ont été ces douleurs secrettes, & par quels objets ont elles été causées? Pour répondre avec quelque ordre à cette questiõ, permettez-moi, Messieurs, de distinguer trois tems

différens : Dont le prémier eſt celui qui a précedé toute ſa paſſion extérieure : Le ſecond celui de cette même Paſſion juſqu'aux dernieres heures de ſa vie ; & le troiſiéme ces dernieres heures qu'il paſſe ſur la Croix élevé entre deux voleurs. Chaque tems a eu ſes douleurs particuliéres & chaque douleur diverſes cauſes.

Jesus n'avoit rien encore ſouffert en ſon Corps, qu'il ſouffroit déja dans ſon Ame tout ce que ſon Corps devoit ſouffrir. Ce fut au Jardin que tous les tourmens qu'on lui préparoit,& ſur-tout cette mort infame & cruelle, ſe preſentant à ſon imagination, de la maniere du monde la plus vive & la plus-exacte, ſon Ame fut ſaiſie d'un ſi grande horreur, & d'une triſteſſe ſi accablante, qu'elle parut plier ſous le faix, & ceder à la violence de ces paſſions. Sa douleur égale dés ce premier tems toutes les peines du Corps, puis-qu'effectivement elle les reſſentit toutes. J'oſe même dire, que dés-lors elle ſouffrit plus que le Corps n'endura pendant tout le cours de ſa paſſion, puis qu'elle ſouffrit en même tems toutes les cruautez, qu'on n'exerça ſur lui qu'en divers tems,& les unes aprés les autres. Jesus fut meurtri de ſouflets chez Caïphe,il fut foüetté le lendemain chez Pilate,la nuit d'aprés on le couronna d'épines,il porta ſa Croix, & il y fut attaché le jour ſuivant ; il y eut peu d'intervale entre ces ſupplices, à peine lui donnoit-on le loiſir de reſpirer ; mais néanmoins il ne les ſouffrit pas tous à la-fois, au lieu qu'au Jardin ces maux viennent en foule aſſaillir ſon Ame déſolée, elle découvre d'une ſeule veüë toute cette longue & tragique hiſtoire. Je me reſſou-

viens encore ici du mal-heureux Job, qui reçoit en même-tems, quoi que de divers endroits les nouvelles de toutes ses disgraces qui se voit environné de Messagers, dont l'un lui apprend que ses grands troupeaux de Bœufs & d'Anesses lui ont été enlévez, & ses Serviteurs passés au fil de l'épée. L'autre qu'on emmene ses Chameaux, aprés avoir tué ceux qui les gardoient; Que le tonnerre est tombé sur ses Bergéries, & a consommé les Pasteurs & ses Brebis; L'autre que tous ses enfans ont été accablez sous les ruines d'une maison.

Tel qui pourroit résister en détail à tous ces mal-heurs; est accablé par la multitude, Job déchire ses habits, & tombe par terre de foiblesse. Jesus à la veûë de tant de maux, semble manquer & de force & de courage, il s'abandonne à une tristesse mortelle, aux cris, aux pleurs, à une espéce de desespoir; Voulez-vous savoir, Messieurs, quand c'est que Jesus a plus souffert? Si c'est lors qu'il a été dans les tourmens, ou lorsqu'ils les a prévûs? vous n'avez qu'à comparer l'état où il se trouve au jardin; avec celui où il est à la Colonne & sur la Croix-même; il endure les foüets, les cloux, les épines avec un silence, une douceur une serenité de visage, & une tranquilité d'esprit qui fait bien voir qu'en tout cela il n'y a rien qui soit au dessus de sa constance; mais il semble que sa constance est ébranlée, & qu'elle succombe à Getsemani: il pâlit, il tremble, il suë, il tombe sur ses Génous & sur sa Face; il se plaint, il éclate en de pitoiables gémissemens, il combat en lui-même contre-lui-même, Il

n'en peut plus, on diroit qu'il va ceder ou mourir dans le combat.

O Jesus, l'appui des foibles, & la force même des forts! grande-ame dont les généreux ſentimens ſont ſi élévez au-deſſus de toutes les infirmitez des hommes, vous qui avez une connoiſſance ſi parfaite des biens & des maux, qui ne pouvez ni aimer, ni craindre, ni vous affliger, qu'autant que chaque choſe le mérite; dites-nous je vous en conjure, quelle peut-être la cauſe d'une douleur ſi vive & ſi pénétrante. Car je ne ſaurois croire que l'attente de ces ignominies, de cette mort que vous nous avez appris à mépriſer, & où vous nous ordonnez d'aller en riant, puiſſe vous cauſer un ſi grand deuil. Non ſans doute, ce n'en eſt pas là la ſeule cauſe, il y-en-a une autre bien plus conſiderable que celle-là. C'eſt un ſpectacle terrible que de voir Jesus-Christ triſte, abbatu, inquiet, déſolé, inconſolable; mais quand je me reſſouviens, qu'il avoit alors devant les yeux non ſeulement toutes les rigueurs qu'on devoit exercer ſur lui, mais encore tous les pechez, qui avoient été commis juſqu'alors contre Dieu, & tous ceux qui devoient être commis juſqu'à la fin du monde, je ſuis perſuadé que ni cette mortelle fraïeur, ni cette ſûeur ſanglante, ni cette agonie, qui n'a jamais eu de pareille, que tout cela n'exprime qu'une petite & tres-petite partie de l'affliction de ſon cœur. O mon Dieu ſi vous vouliez bien nous découvrir ici cét abîme d'amertume! quels mouvemens de compaſſion, quelles larmes n'exciteriez-vous point dans cette Aſſemblée?

Pour moi j'avoüe, que je ne trouve ni comparaiſon, ni figuré, ni expreſſion, ni terme qui puiſſe vous faire entendre ce que je penſe ſur ce ſujet La douleur de ce Roi, qui aiant été fait eſclave, voioit des fenêtres de ſa priſon ſes favoris demander l'aumône, ſa fille porter de l'eau comme une ſervante, & ſes fils pendus à des arbres. Celle de cet autre Prince que ſon propre frere obligea de manger la chair de ſes enfans égorgez, & de boire leur ſang dans leur crane; Celle d'une jeune femme, qui juſtement le jour de ſes nopées, verroit étrangler, ou percer de mille coups celui qu'elle avoit long-tems déſiré avec des empreſſemens incroiables? Toute cette douleur n'eſt rien, je dis rien du tout, comparée à celle que JESUS commence à reſſentir dés l'entrée de ſa Paſſion, pour un ſeul des pechez que j'ai commis, & qu'il doit expier par ſa mort. Magdelaine endure ſans doute un cruel ſuplice, en voyant expirer ſon amour ſur une Croix; MARIE, ſi nous en croions les ſaints Peres, a le cœur percé par les mêmes cloux qui déchiroient les mains de ſon Fils unique; ſon Martire ſurpaſſe celui de tous les Martirs enſemble, ſa douleur partagée à tous les hommes ſuffiroit pour les faire tous mourir de douleur; cependant cette exceſſive douleur, Ames Pénitentes, n'aproche pas de celle que ſentit JESUS au Jardin, pour la premiere infidelité qui vous a ravi l'innocence baptiſmale.

Je vous diſois, il y a quelque tems, qu'on a vû & des hommes & des femmes à la veuë de leurs déſordres paſſez, être étouffez par l'excez d'une amoureuſe contrition. JESUS a été plus tou-

che d'un ſeul peché veniel commis contre Dieu, que ces grans Pénitens n'ont été affligés de leurs plus grands crimes. Il a eu autant de contrition, que chaque pécheur en devroit avoir pour ſes fautes particulieres, plus pour chaque peché en particulier, que tous les hommes enſemble n'en peuvent avoir pour tous leurs pechez. Comprénez Meſſieurs, combien le Seigneur eſt bon, combien il eſt aimable en lui-même, combien JESUS-CHRIST en-tant qu'homme avoit de raiſon d'aimer ce Dieu, qui l'avoit choiſi parmi toutes les créatures, pour le faire Dieu égal à lui même; Comprenez, s'il eſt poſſible, combien il avoit de connoiſſance de ſes infinies perfections, & quel amour, qu'elle ardeur répondoient à de ſi grandes lumieres, & vous comprendrez combien il lui a été dur de ſe voir mépriſé, offencé, outragé preſque par tous les hommes, dans tous les lieux de l'univers, & dépuis le commencement du monde juſqu'à la fin des Siécles. Si un ſeul peché mortel ou même veniel lui a cauſé aſſez de triſteſſe, pour lui arracher l'ame du corps. Ces pechez ſi énormes qui font honte à la nature, qui font horreur aux Démons, cet amas immenſe d'iniquitez, cette mer d'abomination qui a innondé la terre, quel accablement doit-elle cauſer à cette pauvre Ame, combien de cruelles morts lui fait-elle endurer à chaque moment;

Nous comparons les peines ſécrettes de JESUS avec ce qu'il a ſouffert en ſon Corps? hélas je ſuis perſuadé que ces ſouffrances exterieures, bien loin d'égaler les autres, étoient un remede, ou du moins un ſoulagement pour ſon cœur briſé de

componction : Croiez-vous qu'il reſſentît des plaïes, qui réparoient les outrages faits à ſon Pere, avec quelle joie penſez-vous qu'il vît le peché détruit par la deſtruction de ſa Chair, la gloire du Seigneur reparée par l'éffuſion de ſon Sang, ſa juſtice vengée, le monde purifié ; réconcilié avec Dieu, & remis en état de faire honneur à celui qui l'a creé. Remarquez, s'il vous plaît, comment aprés trois heures de la plus-exceſſive déſolation, qu'on ait jamais vûë ſur la terre, il n'apperçoit pas plû-tôt les Soldats, qu'au lieu de redoubler ſes cris & ſes lamentations, comme on fait ordinairement à la veûë des maux, qu'on a extrémement appréendez ; il ſe léve au contraire, il revient à lui, il congédie les Apôtres ; il leur permet de dormir, tant qu'il leur plaira, comme n'aiant plus béſoin de conſolation ; il paroît fort, intrepide, comme ſi ſa Priére avoit été exaucée, il va au-devant de ces Lions affamez, il ſe livre à eux, & paroît juſqu'à la mort ſi peu emeû, ſi calme, ſi reſigné, qu'on ne peut douter, ce me ſemble, que ſes ſupplices n'aient un peu appaiſé la douleur, qui le preſſoit. O douleur inconcevable ! ô incroiable amertume du Cœur de Jesus ! qui le rend inſenſible à de ſi grans maux, qui trouve même dans ces maux une eſpéce d'addouciſſement ? Mais n'abandonnons pas nôtre bon Maître, ſuivons deprés les Barbares, qui viennent de nous l'enléver, & continuons d'examiner la Paſſion de ſon Ame, qui même dans le tems que le Corps ſouffre le plus, eſt expoſée à des peines beaucoup plus-grandes que celles du corps.

Oui, Meſſieurs dans chaque tourment qu'on

a fait endurer au Fils de Dieu, il y a toûjours eu quelque choſe pour ſon Cœur mille fois plus cruel, que ce qui ne ſembloit être que pour le Corps. Je ne parle plus de ces crimes, qui durant l'eſpace de trois jours, furent continuellement commis contre Dieu, & qui furent les plus énormes qui ſoient jamais ſortis de l'Enfer, puis que le Soleil en perdit la lumiere, que la terre en fremit d'horreur, que toute la nature en parut épouvantée? Je vous laiſſe à penſer ſi l'ame de JESUS-CHRIST y fut inſenſible: mais je m'attache à des choſes plus proportionnées à l'intelligence humaine, & plus conformes à nos ſentimens.

J'avouë qu'être déchiré à coup de fouëts & & cloüé à une potence, c'eſt quelque choſe de tres douloureux, cependant quand une ame un peu forte a pris ſa reſolution, ſur tout quand elle eſt poſſedée d'un grand amour, & qu'elle eſpere en ſouffrant de faire connoître ſa paſſion, elle eſt capable de ſe dévoüer de plein gré à ce ſuplice. Mais plus on a de cœur, plus on a de generoſité & de tendreſſe, plus on a de peine à ſuporter l'injuſtice & l'ingratitude, & qu'on ſe voit ſacrifié à l'envie de ſes ennemis, & traï par ceux de qui on avoit lieu d'attendre du ſecours dans ſa diſgrace; c'eſt un crêve-cœur, qui met à bout toute patience, & qui eſt capable de faire étouffer de dépit les plus conſtans.

Cela ſupoſé, faites un peu de refléxion, Chrétienne Compagnie, à ce qui ſe paſſe à l'égar de JESUS-CHRIST. On vient de ſe ſaiſir de ſa Perſonne, on l'accuſe, on le livre aux Gentils, on lui prépare une Croix, on l'y attache, il y meurt

comme un ſcelérat. N'eſt-ce point qu'on ſe trompe? qu'on le prend pour quelqu'autre qui a merité cette rigueur? Non, on ne ſe trompe point, on ſait combien ſa vie a toûjours été irreprochable, ſainte, exemplaire, digne de l'admiration, & de l'imitation de tous les hommes, c'eſt pour cela méme qu'on le perſecute, il ſait que la ſeule jalouſie des Prêtres leur fait déſirer ſa mort, il voit que quoi-que Pilate ait pénetré dans leurs ſentimens, qu'il ait découvert leur malignité, il ne laiſſe pas de l'immoler à leur paſſion. Encore ſi le piege étoit tendu avec quelque adreſſe, ſi on avoit pu donner quelque couleur, quelque ombre de verité au crime qu'on lui impute? Mais on lui reproche des choſes, qui n'ont ni verité, ni vrai-ſemblance? Tout le monde voit la fauſſeté & l'impertinence de ces ridicules accuſations, & cependãt il ne ſe trouve perſonne qui lui veuille faire juſtice, tous les tribunaux ſont contre lui, le Conſeil de la Sinagogue, le Gouverneur, le Peuple même, tout le condamne à mourir, quoiqu'au fond ſon innocence ſoit plus-viſible que la lumiere du jour, & qu'elle ébloüiſſe, pour le dire-ainſi, & ſes Accuſateurs & ſes Juges.

Mais que ne parle-t-il en ſa faveur, & que ne repreſente-t-il l'injuſtice horrible, qu'on lui fait ſouffrir? que dira-t-il? les Docteurs & les Phariſiens ſe découvrent eux mémes par l'ardeur & par l'empreſſement de leur pourſuite. Les Témoins n'attendent pas qu'on les refute, ils juſtifient eux-mêmes le criminel par leurs contradictions, le Juge en convient, il le declare hautement; & par ſes actions, & par ſes paroles, & neanmoins l'inno-

cent meurt, non point accablé par la calomnie, on enlevé à la juſtice par une fureur populaire, c'eſt par l'authorité publique qu'il meurt, c'eſt en vertu d'une ſentence donnée dans les formes par ceux, à qui la garde des loix a été confiée, & qui ont juré de proteger les bons contre l'oppreſſion des méchans. O Meſſieurs, que cela eſt dur, qu'on auroit de peine à ſouffrir de pareils jugemens, dans un païs, où l'on n'auroit pas encore perdu toute liberté, qu'il faudroit peu de pareilles actions, pour faire ſoulever tout un Roïaume contre les puiſſances les plus-legitimes. Il n'eſt jamais rien arrivé, ni il n'arrivera jamais rien de ſemblable ſous aucune domination. Et vous avez ſouffert cette injuſtice, mon adorable Sauveur, vous n'avez point témoigné l'indignation que vous cauſoit un procedé ſi barbare, ſi innoûi, vous avez pû vous taire en cette rencontre.

Mais vous peuple ingrat & inſenſible, qui avez entendu la doctrine de JESUS, qui en avez admiré la pureté, & la ſainteté, qui avez été ſi touché de ſes bons exemples, qui avés vû tant de miracles, qui avez trouvé en lui un médecin ſi charitable dans vos plus grands maux, vous qui avez paru ſi attaché à ſa perſonne, qui avez oublié vos enfans & vos maiſons, qui vous étes oublié vous-méme pour le ſuivre dans le deſert, qui avez voulu le forcer à étre vôtre Roi, comme il étoit vôtre pourvoieur & vôtre bon pere, vous dont l'amour lui a ſervi juſqu'ici de rempart contre la haine de ſes ennemis, qu'il ne s'eſt attirée que pour vous avoir fait trop de biens: JESUS eſt condamné injuſtement, on vous ôte vôtre bon

maître & vous ne dites mot, & vous ſouffrez qu'il ſoit la victime de l'envie, & de l'hypocriſie des Phariſiens ? *Quid dicam, aut quid reſpondebis mihi cum ipſe fecerit.*

Mais que me répondra cette multitude inſenſée, veû que c'eſt elle-même qui ſollicite, qui arrache la condamnation de JESUS-CHRIST, qui menace de ſe mutiner ſi on ne le crucifie, Qui l'auroit jamais pû prévoir que ce peuple bien-aimé, & favoriſé en tant de maniéres, ce Penple preſque tout compoſé des aveugles auſquels il avoit donné la veuë, des ſourds auſquels il avoit rendu l'ouïe, des muets dont il avoit délié la langue, des malades qu'il avoit guéris, des poſſedez qu'il avoit délivrez de la tyrannie du démon ; ce peuple dont l'amour & le reſpect l'avoit rendu odieux & redoutable aux Phariſiens : Que ce peuple, dis-je, deût être ſi alteré de ſon Sang, & démander ſa mort avec tant d'inſtance ? Certainement ce n'étoit pas la penſée de Pilate, qui crût que pour ſauver l'innocent, il n'y avoit pas de voix plus ſeûre, que de les rendre maîtres de ce jugement, en ſe remettant à eux du choix du criminel, qu'il avoit coûtume de relâcher tous les ans à leur priere. Il ne douta point que JESUS ne fût preferé, & ſur tout n'aïant pour competiteur de cette grace, qu'un ſcelerat décrié par ſes meurtres & par ſes ſeditions ; cependant tout le contraire arriva : *Expectavit, ut faceret judicium & ecce iniquitas; & juſtitiam & ecce clamor.* Le Sauveur du monde n'eût pas une ſeule voix pour lui, il eût la confuſion de ſe voir rejetté pluſieurs fois de la maniere du monde la plus outrageuſe, pour

tout jugement on n'entendit que des cris, par leſquels on demandoit qu'on fit grace à Barrabas. Le Roi des Juifs eſt crucifié, & on le demandoit même avec inſtance, & en menaçant le Gouverneur de la diſgrace de Ceſar, *Si hunc dimittis, non es amicus Cæſaris.*

Quel triomphe pour les Phariſiens, qui juſqu'alors n'avoient rien tant appréhendé, que l'affection & le reſpect qu'on avoit communément pour JESUS-CHRIST, quelle joie, dis-je, de voir un changement ſi peu attendu; quelle douleur pour JESUS-CHRIST de ſe voir ainſi l'objet de l'averſion du peuple qu'il avoit toûjours cheri, & comblé de tant de bien-faits? Peut-on douter que cela ne lui ait été beaucoup plus ſenſible que les rigueurs de la mort, puis qu'il le déclare lui-même ſi expreſſement par ſon Prophête; *Si inimicus meus maledixiſſet mihi, ſuſtinuiſſem utique.* Hélas s'il n'avoit falu qu'endurer l'injuſtice des Juges, & la cruauté des Bourreaux, je n'avois garde de me plaindre, j'allois au ſupplice & à la mort ſans murmurer, j'y allois même avec joie, penſant aux avantages que ce pauvre peuple en retireroit: mais quand je vois ce même peuple, que je n'ai jamais offenſé, que j'ai aimé, que j'ai obligé en toute rencontre, pour lequel je me ſacrifie, quand je le vois plein de rage & de venin, ſe joindre pour me perdre à mes plus mortels ennemis, je ſens que toute ma force eſt ſur le point de m'abandonner: Je n'ai plus aſſez de conſtance pour ſupporter une ſi grande perfidie. Vous l'avez ſupporté toute-fois, Seigneur, & avec une douceur admirable, on ne vous a pas entendu proferer

un ſeul mot de plainte, vous avés avallé cette partie du calice du méme-air, que vous avez pris tout le reſte. Mais je vous entens, vous voulés dire qu'en cette rencontre vous avez eû beſoin de toute vôtre patience, que cela vous a fait incomparablement plus de peine que tous vos tourmens corporels.

Vous voïés donc, Chrêtienne Compagnie, que l'ame de JESUS-CHRIST a eu part à tous les ſupplices, & qu'elle y a eu la plus grande part, par ce qu'en effet, elle a plus ſouffert de l'injuſtice, & de l'ingratitude de ſes ennemis, que le corps n'a ſouffert de leur cruauté. Que ſi vous ajoûtez à cela les peines particuliéres, qui n'ont été que pour elle, il n'y aura plus du tout de comparaiſon.

La prémiére de ſes peines, c'eſt l'infidelité de tous ſes Diſciples & de ſes propres Apôtres, dont l'un le vendit, l'autre le renia avec des ſermés exécrables, & tous les autres l'abandonnérent, *Tunc diſcipuli omne relicto eo fugerunt.* Que va-t-on dire de vous, mon adorable Redempteur? Quoi de tant de perſonnes, que vous aviés pris ſoin de cultiver durant l'eſpace de trois années, qui ont été témoins de tant de merveilles, qui vous ont accompagné par tout, qui ont étudié vos maximes, qui apparemment vous ont connu juſqu'au fond de l'ame, il n'y en-a-pas un ſeul qui demeure auprés de vous, pas un ſeul qui oſe ſe déclarer, ni paroître même publiquement, depuis que vous êtes entre les mains de vos ennemis? Eſt-ce que vous les aviez ou mal-connûs ou mal-choiſis, ou mal-élevez, ou mal-édifiez par vôtre

vie particuliere? Que penſera-t-on d'une conduite ſi mal-heureuſe? que dira-t-on d'un homme à qui il ne reſte pas un ſeul ami dans ſon infortune? qui eſt trâï par les uns, & déſavoûé par les autres, ou du moins délaiſſé? Quelle plaie au cœur fidele & tendre de Jesus-Christ? lui qui avoit aimé ſes Diſciples avec tant de ſincerité, qui avoit tant appréendé, qu'ils ne couruſſent quelque péril à ſon occaſion, qui étoit allé au devant des Prêtres, & des ſoldats, qui s'étoit rendu à eux à diſcretion, de-peur-que ſa reſiſtance ne les obligeât à mal-traiter ceux qui l'avoient ſuivi au jardin, qui pour route grace avoit demandé qu'on les épargnat; voir que dans ſon mal-heur non-ſeulement ils évitent le danger, mais qu'ils le fuient lâchement, qu'ils feignent ne l'avoir jamais connu, que dans le fond ils ſont refroidis, qu'ils commencent même à douter de ſa bonne-foi, à ténir pour ſuſpecte la verité de ſa miſſion, & tous ſans qu'il lui en reſte un ſeul, à qui il puiſſe ſe plaindre de l'infidelité des autres. Qui peut expliquer combien cela lui fut ſenſible; & ne ſommes nous pas bien mal-heureux, nous qui ſommes obligez de vous entretenir aujourd'hui, d'avoir un ſi grand nombre de ſi grandes choſes à vous dire, d'en comprendre, d'en ſentir en partie la grandeur, de voir l'impreſſion qu'elles ſeroient capables de faire ſi elles étoient compriſes, & cependant de ne pouvoir les faire comprendre.

La ſeconde peine, qui fut toute pour l'ame déſolée de Jesus-Christ, ce fut la perte entiére de ſa réputation; il eſt étrange que les plus-déſintereſſez, ceux qui étoient les plus-pré-

venus en sa faveur, ceux qui devoient être les plus-éclairez ; comme Herodes & toute sa cour, ne peuvent s'empêcher de croire qu'il étoit fou, & de le regarder comme un visionnaire, qui s'étoit mis en tête qu'il étoit Dieu, & qui se repaissoit de cette extravagante pensée. Tous les Juifs de Jerusalem crûrent avoir été seduits par de faux miracles, ils furent tout honteux d'y avoir donné tant de créance, & le dépit qu'ils en eurent alla si avant qu'ils n'en purent être consolez que par sa mort. Les étrangers qui étoient venus de toutes les paries du monde pour celébrer la féte de Pâques, s'en retournerent tous persuadez, que cét homme étoit un hipocrite, ou même un grand scelerat, ils répandirent ces sentimens dans les diverses Provinces où ils retournerent, & peu de tems aprés on raconta par toute la terre l'histoire de JESUS le Nazaréen, comme les avantures d'un fourbe insigne, qui avoit été païé comme il méritoit de toutes ses imposture. Il n'est pas necessaire de vous dire combien il lui devoit étre dur, en perdant toutes choses, de ne pouvoit sauver une réputation si bien aquise, si bien établie, si utile aux peuples, si glorieuse à son Pere, & de dévenir l'objet ou de la risée, ou de l'execration du genre humain.

Faudra-t-il encore que je vous parle du mépris horrible qu'on fit de cét homme-Dieu durant tout le tems de sa Passion. Faudra-t-il que je vous dise comme il fut balotté, pour ainsi-dire, comme ses juges se le renvoioïent les uns aux autres pour leurs interêts particuliers, & pour satisfaire leur ambition, & leur vaine curiosité ? Vous fè-

rai-je reſſouvenir comme il ſervit de joüet à la plus vile canaille, comme tout le monde prend la liberté de lui faire inſulte, comme on eſt aſſeûré de le pouvoir faire impunément, comme ſes miſeres quelques grandes qu'elle puiſſent étre, ne lui attirent nulle compaſſion? au contraire on en fait des riſées cruelles, on applaudit à ceux qui le traittent le plus-indignement, on ne daigne pas méme obſerver en ſa faveur des loix que leur juſtice & le pouvoir immenſe des Romains rendoient inviolables par tout l'univers? De toutes les prédictions qui ont été faites du Sauveur du monde. Je n'entrouve point qui ait été accomplie plus-exactement que celle-ci, où le Sauveur luimême s'explique par la bouche du Prophete des mépris, qu'il doit endurer, *Ego vermis & non homo, opprobrium hominum, & abjectio plebis.* On me foule au pié comme un ver, on me regarde comme le des-honneur du genre humain, & le rebut de la derniere populace.

Meſſieurs, je me plaignois tout-à-l'heure de la condition des Prédicateurs, mais il me ſemble qu'en cét endroit je parle avec grand avantage; car enfin je parle à des perſonnes, qui ſavent ce que ſouffre naturellement un grand cœur, lorſqu'il ſe voit mépriſe; La plû-part des gens conviennent qu'ils peuvent tout ſupporter hors cela; & en effet, il faut avoûër qu'il n'eſt rien de plus-inſuportable en la vie, ſur-tout quand on ſe ſent un peu de mérite, & qu'on ne voit pas que ceux qui nous mépriſent, aient nul ſujet de le faire. O Jesus Fils unique du Dieu vivant! Qu'eſt-ce donc que les hommes peuvent mépriſer en

vous

vous, en vous dis-je, devant qui tous les Anges plient le genou, & que le createur de l'univers juge digne de toutes ſes complaiſances ? Que trouve-t-on de mépriſable ou en vôtre naiſſance, qui eſt éternelle, ou en vôtre ſageſſe, qui eſt divine, ou en vôtre conduite qui eſt ſi irreprochable, ou en vôtre perſonne, dont la beauté & la majeſté a ébloüi, & renverſé par terre vos plus mortels ennemis. O mon Dieu ! quand je vous vois habillé en fou, & conduit en ce ridicule équipage par toutes les ruës de Jéruſalem ; quand je vous conſidere dans la Cour de Pilate aſſis ſur une pierre à demi-rû, vêtu en Roi de farce au milieu d'une troupe de miſerables ſoldats, qui ſe divertiſſent à vous cracher au né, à vous frapper ſur la joûe, à vous arracher le poil de la barbe, je ne-ſai plus en quelle poſture aſſez humble, en quelle place aſſez baſſe je me dois mettre : oſe-je bien me plaindre encore de quelque choſe, comment puis-je deſirer l'honneur, comment puis-je même le ſouffrir. Or, Meſſieurs, tous ces mépris ont été du calice de l'ame, & je ſuis ſeur que bien des gens trouveront, que c'eſt ce qu'il y-a eû de plus-cruel, de plus exquis, pour ainſi-dire, en toute la Paſſion

Montons s'il vous plaît ſur le Calvaire, & voions ce que Jesus a ſouffert interieurement dans tout le tems qu'il a été crucifié. Il me ſemble que j'y trouve d'abor une preuve ſi-forte de l'excez de ſes peines ſecrettes qu'elle rend toutes les autres preuves inutiles : Jesus couronné d'épines, couvert de plaïes, attaché par trois ou quatre gros clous à un tronc de cheſne, au comble

de ſes douleurs corporelles, s'écrie encore qu'il a ſoif, c'eſt-à-dire, comme l'expliquent les Peres, qu'il deſire de ſouffrir en ſa chair de plus-rudes,& de nouveaux tourmens,tandis-qu'accablé dans ſon ame, & pliant ſous le fais de ſa triſteſſe, il ſe plaint à ſon Pere de ſon exceſſive rigueur, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus Deus meus quare me dereliquiſti?* N'attendez-pas, Chrêtiens Auditeurs, que je vous explique ici le miſtere de ce délaiſſement ſpirituel, ce fut apparemmẽt une ſouſtraction de toute conſolation ſenſible, de toute douceur ſpirituelle, de toutes les veûës, qui pouvoient le fortifier, ou le ſoûtenir dans ſes travaux, ce fut comme une eſpece d'éclipſe dans la partie ſuperieure de l'ame, une nuit obſcure durant laquelle toutes les plus-ſombres, & les plus-triſtes paſſions, comme autant de bêtes farouches ſe réveillerẽt dans l'appetit,ſelon ce mot de David: *Poſuiſti tenebras, & facta eſt nox: in ipſa pertranſibunt omnes beſtiæ ſylvæ.* Dans ce tems-là rien que de funeſte ne ſe preſenta à ſon eſprit, une mort honteuſe & cruelle, un peuple ingrat, des diſciples égarez, la terre couverte de crimes, l'enfer rempli de criminels, ſon Pere offencé, irrité, inéxorable, en-un-mot ce fut un état de pure ſouffrance, où il ne beuvoit pas ſeulement dans une coupe fort amére, mais où il étoit tellement plongé & noié dans l'amertume, qu'il n'y avoit pas un atome, pour ainſi dire, en ſon ame, qui n'en fût entiérement pénétré.

Sans doute il falloit que ce fût une extréme ſouffrance, qui obligea ce Fils ſi ſoûmis, ſi obéiſſant qui l'obligea dis-je, à former des plaintes contre

ſon Pere, & à les faire éclatter en préſence d'une ſi grande multitude ; Croiez-vous que ç'ait été pour peu de choſe, que JESUS aprés avoir tant ſouffert, ſans dire un ſeul mot, rompt enfin un ſi long ſilence, lors-qu'il ne lui reſte plus que quelques momens à ſouffrir, & qu'il demande à Dieu quelle raiſon il a de lui être impitoiable. Téophilacte dit que dans ce moment la perte entiere des Juifs, de ſa chere nation lui vint en la penſée, & qu'il ne pût retenir la douleur, que ce ſouvenir lui cauſa. Origéne dit que c'étoit au peu de fruit, que les hommes en général devoient tirer de ſa paſſion, qu'il ſongeoit alors ; au grand nombre d'ames, qui ne laiſſeroient pas d'être dannées. Pour moi, Meſſieurs, je ne crois pas que le Sauveur ait attendu de faire cette derniere réſtexion, qu'il ait été ſur la Croix. Mais je ne doute point qu'à ces derniers momens de ſa vie, elle n'ait fait ſur ſon eſprit une impreſſion de douleur tout à fait extraordinaire.

Pour concevoir cette verité autant que nous ſommes capables de la concevoir, il faut ſe reſſouvenir de ce zéle incompréenſible, qui l'a fait deſcendre ſur la terre,& qui l'a porté à faire, & à ſouffrir de ſi grandes choſes pour nous ſauver. D'ailleurs remarquez s'il vous plaît, qu'il étoit alors au plus-fort de ſes douleurs, qu'il étoit accablé de peines extérieures & interieures, qu'il n'avoit plus de ſang, plus de force, plus de vie ; & que pour tout le fruit de tant de travaux, il a le déplaiſir de voir un mal-heureux qui ſe danne à ſes côtés, qui eſt précipité dans les enfers au moment qu'il meurt, pour l'en garentir, & dans

cét homme un nombre infini d'autres hommes, qui en ſouffriront autant durant toute l'éternité, que ſi un Dieu n'avoit pas ſouffert pour eux. *In vacuum laboravi ſine cauſa; & vanè fortitudinem meam conſumpſi.* J'ai donc travaillé inutilement, c'eſt donc en vain que je me conſomme dans ces douleurs. L'enfer ne laiſſera pas de ſe remplir, le démon aura la plû-part des ames, que je paie ſi cherement, de cent mille ames à peine en pourrai-je retenir une. Le ſang d'Abel a crié vengeance, & il a été écouté, le mien demande miſericorde, & il ne peut l'obtenir, je ſuis deſcendu du Ciel, j'ai vécu, j'ai ſouffert durant trente-trois années, je meurs accablé de ſouffrance & d'infamie, tout cela pour ſauver les hommes, & je ne les ſauve pas.

Il y-a-eu des héréſiarques, qui ont dit que Jesus s'abandonna pour lors à un veritable deſeſpoir? c'eſt un blaſpheme horrible; mais il eſt certain que rien n'étoit plus-capable de l'y porter, que la veûë de l'inutilité de ſon zéle; il ſoûtint cette veûë avec conſtance; mais avec quel excez de douleur? C'eſt ce que nul homme, nul Ange même ne ſauroit vous expliquer. Je ſuis perſuadé que ſi ce ne fut pas là ce qui avança ſa mort, lors-que dans la penſée de Pilate, & dans toutes les apparences, il avoit encore pluſieurs heures à vivre, la violence de la douleur, & ce qu'il en reſſentit étoit capable de luy arracher mille vies: Je ne doute point, que quand le Seigneur auroit accordé aux mérites de ſa paſſion, le ſalut de tous ceux qui periſſent, à la reſerve d'un ſeul; ouï la perte de cette ſeule ame auroit peû le faire mou-

rir d'affliction, jugez donc quelle a été ſa douleur, en voiant perir tout le peuple Juif ſon cher peuple, la plus-belle portion de ſon héritage, des Roïaumes, des mondes entiers d'infidelles, enfin la moitié des Chrêtiens ſeduits par l'héréſie, & l'autre moitié à la reſerve de quelques-uns corrompus par le vice, & mourant dans le peché. *O vos qui tranſitis per viam, attendite, & videte, ſi eſt dolor ſicut dolor meus.* O hommes qui vous contentez de jetter les yeux en paſſant ſur ce corps déchiré, & percé de clous, entrez un peu dans mes plaïes ſecrettes, & voiez, s'il eſt une douleur pareille à celle que je ſouffre dans mon ame.

Non Seigneur, rien ne peut être comparé à cette douleur, *magna eſt velut mare contritio tua.* L'affliction de vôtre cœur eſt un ocean d'affliction, dont la ſeule veûë m'effraie, & m'accable de triſteſſe, enflé de tous les pechez des hommes, & des torrens d'iniquité, qui inondent toute la terre. C'eſt une mer où toutes les peines même du corps ſe vont raſſembler, comme autant de fleuves d'abſinte; leſquels y contractent encore une nouvelle amertume par l'injuſtice & l'ingratitude, qui les accompagne. C'eſt un abîme de confuſion cauſé par la perfidie de tous vos amis, par les impoſtures, que vos ennemis répandent par tout l'univers, par les mépris horribles que vous eſſuiez, & des plus-grans, & des plus-mépriſables d'entre les hommes. C'eſt un gouffre auſſi ténebreux & auſſi profond que les enfers, où il ne ſe trouve nulle douceur, & où vôtre amour vous fait ſouffrir en quelque ſorte toutes les peines de ceux qui ſe dãnent. *Magna eſt velut mare cõtriti-*

tua, quis medebitur tibi, Je le vois bien, Seigneur, vos plus grans maux ſont ceux qu'on connoît le-moins, & pour leſquels on a le moins de compaſſion : mais de quels ſecours vous peut être la compaſſion de vos pauvres créatures dans de ſi grans maux, *Quis medebitur tibi.* Ouï mon Dieu c'eſt à cette paſſion interieure, à ces croix ſecretes que je veux m'attacher deſormais par la meditation ? C'eſt à ce cœur affligé que je veux donner toute ma tendreſſe, je veux deſormais m'occuper à pleurer ſes douloureuſes bleſſûres; je veux ſur tout deplorer avec lui l'inutilité de vos ſouffrances ce peu d'amour qu'il s'eſt attiré par un amour ſi exceſſif, & le mal-heur de tant d'ames que vous avez rachetées, & qui ne laiſſent pas de perir. O Jesus qui pourroit guerir cette plaïe, qu'il auroit bien-tôt fermé toutes les autres ? Quel ſoulagement pour vous, quelle conſolation dans l'extreme deſolation, où je vous vois abiſmé ?

Si nous pouvions du moins arracher à vôtre ennemi quelques-unes de ces ames, qu'il tâche de vous enlever. Seigneur nous en avons chacun une, qui juſqu'ici n'a tiré que bien peu de fruit de vos ſouffrances, nous allons tous travailler à la ſauver, afin-que vous n'aïez pas le déplaiſir de la voir perir avec tant d'autres. O que cette conſideration nous va bien rendre plus zelez, plus-vigilans, que n'a pû faire juſqu'ici ni l'eſperance du Paradis, ni la crainte même de l'enfer. Ouï mon aimable Jesus, nous allons nous appliquer à purifier, & à ſantifier nos ames, parce qu'elles ſont à vous, parce-que vous les avez achetées par

votre ſang. Elles nous deviendront cheres, parce-que vous les aimez, nous n'oublirons rien pour vous épargner le mortel déplaiſir, que leur perte vous cauſeroit. Le beau motif, qu'il eſt digne d'un grand cœur, d'un cœur tendre & reconnoiſſant, qu'il y-a de plaiſir, ce me ſemble, de travailler dans cette veuë à ſon ſalut, & à ſa ſanctification. Prenons un moment de tems pour nous entretenir dans cette penſée ſi douce; elle vous délaſſera d'une longue attention. Aprés quoi nous entrerons dans la ſeconde Partie laquelle ſera courte.

Aprés tout ce que je viens de dire des douleurs interieures de Jesus-Christ. Quoi-que j'aïe été perſuadé qu'elles ſurpaſſoient de-beaucoup les peines ſenſibles, & que je vous l'aïe peut-être encore perſuadé à vous-même, je ſuis obligé d'avoüer que du moment, que j'enviſage le corps ſouffrant de nôtre bon maître, je commence à craindre que je ne me ſois trompé dans mon jugement, & que je ne vous aïe impoſé par mon diſcours. Le pourrez-vous bien croire, qu'il y ait quelque ſujet de douter dans une queſtion qui paroit ſi nettement, & ſi juſtement décidée, & qu'on puiſſe ſoûtenir avec quelque apparence de raiſon, le contraire de ce que j'ai établi dans le premier Poinct? Vous en jugerez s'il vous plaît parce-que je m'en vais dire.

Meſſieurs, il y-a une liaiſon ſi étroite entre l'eſprit & le corps, que quoi-qu'ils ſoient de deux natures extrémement differentes, ils s'éntre-communiquent toutes leurs joïes, & toutes leurs peines. Le corps ſur-tout qui eſt comme l'eſ-

clave de l'eſprit, ſouffre toûjours des mauvaiſes humeurs de ſon maître, il reſſent ſes chagrins, il eſt ordinairement contraint de porter le poids qui le fait gémir ? Si cela eſt vrai, voila tout-d'un coup les choſes miſes du moins dans l'égalité, ce faix immenſe de douleur, ſous lequel l'ame de JESUS eſt contrainte de plier, tombe tout entier ſur le corps, qui lui eſt uni. Il me ſemble voir un géant accablé par la cheûte d'une montagne, lequel vient tomber lui-même ſur un enfant, qui eſt écraſé en même-tems, & par le géant, & par le rocher qui l'accable. C'eſt pour cela qu'au jardin de Getſemani, où nous avons dit, que le Sauveur ſouffrit en ſon cœur un ſupplice, qui n'eût jamais de pareil, on vit ſon corps dans une foibleſſe, & dans une ſueur, qui n'avoit jamais eu d'exemple. Il s'en fallut peu que la mort ne ſuivît effectivement l'agonie mortelle, où il ſe trouva, il verſa du ſang par tous ſes pores, comme par autant de plaïes, que la douleur lui avoit faites, & par où il ſembloit que l'ame devoit ſortir.

Ajoûtez à cela que de deux parties, qui ſouffrent les mêmes tourmens, la plus-foible eſt ſans doute la plus à plaindre, parce-qu'elle eſt la moins-capable de reſiſter. Or c'eſt une verité connuë, & confirmée par l'oracle du Fils de Dieu-même, que l'eſprit eſt prompt, c'eſt-à-dire, fort & courageux, au lieu-que l'infirmité de la chair eſt extréme. *Spiritus promptus eſt, caro autem infirma.* Cela eſt vrai dans tous les hommes, Chrêtiens Auditeurs. Mais il eſt encore plus-vrai à l'égar de JESUS-CHRIST qu'à l'égar de nul autre

homme; Car enfin il n'y-eut jamais d'Ame ſi grande, ſi magnanime, ni de Corps ſi ſenſible & ſi delicat; Comme le Verbe ne s'incarnoit que pour ſouffrir, le Saint Eſprit lui avoit fait un Corps tout propre pour ce deſſein, c'eſt-à dire le plus ſuſceptible de douleur qu'il eſt poſſible d'imaginer. *Corpus autem aptaſti mihi.* Il avoit choiſi le plus-pur ſang de MARIE pour le former, & il avoit donné à ſon temperament & à ſes facultez naturelles, cette perfection que Dieu donne à tout ce qu'il fait immediatement par lui-même; De ſorte-qu'il étoit d'un ſentiment ſi exquis que les memes-tourmens lui étoient beaucoup plus douloureux, qu'ils n'auroient été à nul autre. Cependant, Meſſieurs, cette ſenſibilité ne fit point de pitié à ſes bourreaux, quoi-qu'ils puſſent aiſément juger, qu'elle étoit extréme par la blancheur & par la delicateſſe de ſon teint. Ils frappérent ſur cette chair tendre & innocente avec plus de brutalité, qu'ils n'auroient pû faire ſur un eſclave durci à la peine, ou ſur un bœuf inſenſible à l'aiguillon. C'eſt en vain qu'aux premiers coups de foüets ils voient ſon Dos, ſes Epaules, ſes Bras, ſon Sein, ſes Flancs ſe noircir, s'enfler, ſe ſillonner, s'ouvrir de toutes parts, ſe couvrir du plus-beau Sang qui fut jamais, ils ſemblent être animez à continuer par ce ſpectacle, qui auroit attendri des Tigres.

Il eſt vrai, que cette même-raiſon, qui lui rendoit les tourmens plus inſuportables, devoit auſſi les rendre plus courts, veû-que des douleurs ſi aiguës ne peuvent manquer de cauſer une prompte mort. Mais JESUS ne profita point de cét avanta-

ge. La Divinité qui en quelque-ſorte s'étoit ſouſtraite à l'Ame pour la laiſſer ſouffrir, ſoûtint le Corps & à la colonne & ailleurs, pour le rendre capable d'un tourment auſſi long qu'il étoit cruel: On peut dire que Dieu en uſa ici, envers le Corps de Jesus, avec la même rigueur qu'il fera envers ceux des réprouvez, que ſa toute-puiſſance conſervera dans les flammes, afin qu'ils puiſſent brûler éternellement, & n'être jamais reduits en cendre. On ne-ſauroit dire combien ce miracle coûta de douleurs à Jesus-Christ. Il donna le loiſir aux Bourreaux d'exercer ſur lui une barbarie, que nul criminel n'avoit encore jamais éprouvée, ils lui donnerent des coups, dont trente ſuffiſoient pour arracher la vie à un homme, & ils lui en donnerent juſqu'à cinq mille. Comptez je vous prie, cóbien de morts en un ſeul tourment? Ils demanderent de nouveaux foûets, aprés avoir uſé les premieres verges, & on eut la cruauté de leur en porter. Les premiers Bourreaux étãs fatiguez, il s'en trouva qui voulurent bien prendre leur place, & qui eurent le courage de fraper ſur les Playes que les autres avoient faites. Le pavé nage dans le Sang, les lambeaux de chair s'attachent aux nœus; & puis ſe r'attachent aux os découverts, ſur leſquels on frape encore; Jesus eſt dans un état à faire horreur, & il ne leur fait pas encore pitié. J'avouë, Meſſieurs, que cecy eſt ſurprenant, qu'on n'a jamais rien ouy dire de pareil, que jamais homme ne fut traité de la ſorte; Mais il faut ſuppoſer que Pilate ayant témoigné qu'il renvoiroit l'Innocẽt abſous, aprés qu'il auroit été flagellé, les Bourreaux s'étoient engagez aux Prêtres, qu'il

mourroit entre leurs mains. C'eſt-pour-quoi ils le foüetterent, pour ainſi dire, à toute outrance, ils s'obſtinoient à le frapper, pour s'aquitter de leurs promeſſes, & le Sauveur vouloit vivre, pour accomplir les Prophéties, & pour mourir dans un ſupplice encore plus-cruel & plus-honteux.

Mais que vôtre patience eſt grande mon adorable Sauveur, elle a été admirable dans toute vôtre Paſſion; mais il faut avoüer qu'elle eſt divine en cette rencontre. C'eſt ici qu'elle combat contre la haine des Prêtres & la cruauté des Bourreaux, qu'elle ſoûtient un corps foible & delicat contre pluſieurs bras robuſtes & vigoureux; elle triomphe, mais pour-quoi une ſi rude épreuve. Vôtre Pere ne demande point ces excez. C'eſt trop pour des miſerables Créatures, c'eſt trop même pour toutes nos iniquitez. Mais helas il le faut pourtant avoüer. Ce n'eſt pas aſſez pour amollir la dureté de nos cœurs; Helas ſavez-vous bien ce que cela fera ſur nous. Le puis-je dire, rien du tout ſi inſenſibles nous ſommes? Vous ſouffrez pourtant aimable Iesus, & il endure pour nous épagner ces peines? Penſez-y, Chrêtienne Compagnie, & profitez de cét exces d'amour.

Je remarque, en troiſiéme lieu, que quelques exceſſives qu'aïent été les ſouffrances de l'Ame de Jesus-Christ, elle n'a ſouffert que d'elle même & de ſes propres paſſions, émûës par les objets qui les reveillant naturellement, elle n'a été au pouvoir ni des Hommes ni des demons; il en eſt toûjours démeuré le maître, mais ſon Corps a entiérement été en la puiſſance de ſes ennemis, il a

été livré aux Valets, aux Soldats, aux Gardes, à plusieurs Bourreaux, à quiconque a bien voulu lui faire du mal, il a essuié toute la rage & des Juifs & des Gentils, & par eux toute la fureur des Démons dont ils étoient possedez. On ne le conduit chez Caïphe qu'à coup d'épées & de bâtons, *cum gladiis & fustibus*, à peine est-il arrivé, qu'on le remet entre les mains d'une garde insolente, qui abuse de sa patience en mille-manieres. On le soufflette, on lui arrache la barbe & les cheveux, on lui donne des coups dans les Flancs & au Visage; chez Pilate tout est permis aux Bourreaux & aux Soldats, bien-loin d'étre prévenus par la crainte des Loix & des Juges, on les anime, on les paie, on loüe ceux qui le traittent plus-inhumainement. Saint Jean Chrisostôme dit que les Juifs en userent en cela comme des Chasseurs, qui aiant enfin trouvé la Biche quils poursuivoient, ne se contentent pas de la prendre, ni de la faire simplement mourir; mais qui se font un plaisir de la fatiguer, de la tourmenter, de lâcher tous les chiens sur elle; de la faire fouler & déchirer toute vive.

A Dieu ne plaise, ô mon tres-aimable JESUS & Redempteur, que je diminuë en rien la compassion qu'on doit avoir pour vôtre cœur affligé, en voulant exagerer les peines de vôtre corps adorable, je ne prétens autre chose, que de faire voir que tous vos maux sont extremes, qu'ils s'entre-cedent, qu'ils s'entre-surpassent tous les uns les autres, & que tout ce qu'on en peut dire de plus-certain, c'est qu'ils sont tous au-dessus de toute comparaison. Qu'il me soit donc permis d'a-

joûter encore à ce que j'ay déja dit, que vôtre Ame, quoi-que tout-à-fait inconſolable en ſes Croix ſecretes, ne fut pourtant pas privée de toute conſolation. Un Ange la fortifia dans le Jardin, elle ſe ſoûtint elle-même par ſon amour durant tout le cours de ſes ſouffrances. Pilate refuſa quelque-tems d'écouter les demandes injuſtes des Juifs ; les femmes vous accompagnerent de leurs larmes, le bon Larron vous reconnut pour ſon Dieu, c'étoit bien peu de choſe tout cela, en comparaiſon de ce que nous diſions tan-tôt; c'étoit tout-au-plus une goute d'eau douce dans un torrent de fiel & d'abſinte. Mais enfin je ne trouve pas qu'il y ait eu une ſeule goute de conſolation pour le corps, il ſouffrit durant l'eſpace d'environ trois jours, ſans qu'on lui preſentât un verre d'eau, pour le rafraichir dans les tourmens, qui ont coûtume de cauſer une ſoif extréme, durant tout ce tems-là, on ne lui offrit rien à manger, on ne lui donna rien, pas un ſeul moment pour dormir, que dis-je dormir, il n'eut pas même le tems de reſpirer entre les ſupplices.

Aprés la ſanglante Flagellation dont nous avons parlé, les Bourreaux laſſez, épuiſez de force, eurent beſoin de repos, & ils ſe retirerent pour en prendre. Dieu ſait ſi Jesus en avoit beſoin, lui qui avoit reçeu tous les coups qui avoient cauſé leur laſſitude; mais il ne fut pas plû-tôt délié que les Soldats ſe jettant ſur lui, ſe mirent à lui faire une Couronne d'épines, & à la lui enfoncer dans la teſte; & pour faire durer ce ſupplice, & l'augmenter à chaque moment, juſqu'à ce qu'on lui en preparât un nouveau, ils ſe divertirent durant

plusieurs heures à frapper sur ces épines avec un roseau, qu'ils lui avoient mis entre les mains par derision en forme de sceptre. Quand aprés cela on lui auroit donné un peu de relâche, on n'auroit pas pour cela interrompu ses douleurs, puisqu'il ne quitta plus ce funeste Diadême, qu'il le porta jusqu'à la mort; mais ce jeu inhumain duroit encore, lors-qu'il fut appellé devant Pilate, on n'eut pas le tems de lui ôter la ridicule Pourpre dont il étoit revêtu. Pilate le condanne, on le charge d'une Croix, on lui arrache ses habits, qui s'étoient colez à ses Plaïes, on le crucifie, on avoit coûtume de donner aux criminels certain vin de Mirre, qui avoit la vertu d'émousser le sentiment, & de rendre ainsi le tourment de la Croix plus-suportable, il refuse ce petit soulagement, il brûle de soif, il ne peut pas le dissimuler, on lui refuse une goutte d'eau.

O mon Dieu, que nos délicatesses vous coûtent cher! que de rigueurs pour expier ces soins excessifs, que nous prenons de nous-mêmes, cét empressement que nous avons à nous choier, à prendre tous nos plaisirs, à éviter jusqu'aux plus-petites mortifications, à chercher nos aises jusques dans nos Prieres, jusques dans nos jeûnes, qu'il faut que cette vie molle & délicieuse vous déplaise, puis-que vous avez tant souffert, pour nous faire entendre qu'elle vous déplaît! Nous le comprenons, mon adorable Sauveur, car qui ne seroit pas frappé d'une si grande lumiere? Mais, helas que cette connoissance fait peu d'impression sur des ames molles & foibles tels que nous sommes, sur des ames qui ne se connoissent, qui ne s'esti-

ment, qui ne s'aiment point elles-mêmes, qui ne ſont état que de leurs corps, qui en ſont auſſi amoureuſes, que s'il étoit immortel, ou qu'elles deuſſent mourir avec lui.

Enfin, Meſſieurs, vous n'ignorez pas qu'il y avoit deux parties dans l'Ame de Jesus-Christ, auſſi-bien que dans celle des autres hommes, & que dans ſa Paſſion il ne ſouffrit que dans la partie inferieure, l'autre étant comme une region élevée au-deſſus des vents, où tout étoit calme dans le tems de la plus grande tempête. C'eſt-à-dire que les tourmens, la mort, le peché-même, & la reprobation des hommes, dans cette region ſuperieure de l'Ame n'avoient rien de dur, rien de fâcheux. La volonté de Dieu y regnoit uniquement, tout ce qui étoit ordonné par cette volonté ſouveraine, étoit accepté non-ſeulement avec ſoûmiſſion, mais même avec joïe. Il n'eſt pas de même du Corps adorable de mon Redempteur, il a ſouffert en toutes ſes parties, & preſque en chaque partie des tourmens. *A planta pedis uſque ad verticem non eſt in eo ſanitas*, depuis la plante des piés juſqu'au haut de la tête tout eſt plaïe, tout eſt douleur : Voila pour-quoi Iſaïe le compare à un Lepreux qui n'a rien de ſain en ſa perſonne ; à un homme frappé de Dieu & humilié, c'eſt à-dire tout couvert d'ulceres, ou d'autres maux qui font horreur, & qui l'obligent de ſe retirer du commerce des autres hommes. Tout le Viſage de Jesus eſt meurtri, eſt enflé des rudes ſoufflets qu'il a reçeu, on ne le reconnoit plus ; du plus-bel homme du monde, le

voila reduit à un état, où l'on diſtingue à peine les traits d'un homme : Quelle partie de ſon corps a été épargnée à la Flagellation ? N'avoit-il pas déja reçeu mille & mille baſtonnades ſur les mêmes épaules, où l'on déchargea tant de coups de foüets ? Laquelle de ſes bleſſures ne fut pas rénouvellée deux fois, lors-qu'on le dépouïlla chez Pilate & ſur le Calvaire ? & de combien d'épines cette tête ne fut-elle pas percée ? & combien de coups de roſeaux ſur ces épines ? Enfin ce fut ſur des playes qu'il porta la croix. Je ne parle ni des chûtes frequentes qu'il fit, ni des coups de piés qu'on lui donna, ſoit dans les Jambes, ſoit dans les Flancs pour le relever. La faim, la ſoif, le ſommeil le firent ſouffrir juſques dans ſes entrailles, & la laſſitude mortelle qui lui reſtoit aprés de ſi grandes & continuelles ſouffrances, lui avoiét comme briſé tous les os. Ses mains avoient enduré les rudes nœus dont on les avoit liées, ſes piés avoient ſouvent été foulez par les ſoldats, qui le preſſoient en le conduiſant, mais la plante des piés, & la paume des mains n'avoient encore eu que de legeres atteintes, on les réſervoit pour le plus-cruel de tous les ſupplices.

O qu'il eſt difficile d'imaginer ce que ſouffre un malheureux, quand on lui perce les piés & les mains, quelque inſtrument qu'on puiſſe emploier pour le faire! mais quand c'eſt avec des cloux qu'õ les lui perce, & avec de gros clous longs, rabouteux & émouſſez, qu'on enfonce à coup de marteau, & qu'on enfonce juſqu'à la teſte, juſqu'à ce qu'à travers les piés & les mains ils ſoient entrez dans une poutre aſſez groſſe, pour ſoûtenir tous

tout le corps ; je laisse à juger de l'excez de cette douleur, à ceux qui ont examiné plus exactement combien d'os, de muscles, de nerfs, de tendons devoient être offencez, rompus, déchirez dans ce tourment, & qui sçavent dans quels simptomes, dans quelles convulsions on a coûtume de tomber, pour peu qu'on soit piqué dans des parties si sensibles.

Voila, Messieurs, comme on a traité le plus innocent, le plus saint de tous les hommes, celui qui nous avoit aimé davantage, & qui méritoit le plus d'être aimé. O si vous l'aviez vû dans l'état pitoyable où tant de tourmens l'avoient reduits, en l'état où il parut aux yeux d'une multitude presque infinie de peuples, lors qu'on leva la Croix, à laquelle il avoit été cloüé ; en cet état, dis-je, qui fit pâlir le soleil, & fendre les pierres ? Quels mouvemens ce spectable n'auroit-il pas excité dans des cœurs aussi bons & aussi tendres que les vôtres ? En voila une image, Chrêtienne Compagnie, mais hélas qu'elle est peu ressemblante, qu'elle est flattée, qu'elle represente foiblement les miseres dont je vous ay entretenu : O ! que ce visage étoit bien autrement défiguré, que ce sein étoit bien déchiré d'une autre maniere, que ces cloux étoient bien plus rudes, & ces ouvertures plus larges & plus affreuses, quelle difference entre cette éclatante blancheur, & la couleur pâle, livide, sanglante de JESUS crucifié. De toute l'idée que je me suis formée de mon Redempteur souffrant, ce portrait ne semble bien exprimer que son silence. Ouy JESUS

au milieu de tant de maux, dans le tems qu'on exerçoit ſur luy les plus injuſtes, & les plus exceſſives cruautez ; dans ce tems-là, dis-je, JESUS a été auſſi froid, il a été auſſi muet que cette figure, mais s'il s'eſt tû ſi conſtamment, c'eſt moins un effet de ſa patience que de ſon amour, c'eſt qu'il n'a pas crû que nôtre Salut devant étre le prix de ſes douleurs, il eut aucun ſujet de ſe plaindre. Il eſt vray que c'eſt là à peu prés la poſture, où il a paſſé les trois derniéres heures de la vie ; c'eſt à vray dire une eſpece de queſtion & de torture cruelle, quand il auroit été attaché avec des cordons de ſoye, aïant ainſi les bras élevez & attirez en bas par le poids du corps, il n'auroit pas laiſſé de ſouffrir un cruel martire, ſur tout étant briſé & tout épuiſé de force comme il étoit. Mais quel ſurcroit de douleur d'être ainſi ſuſpendu ſur des clous, appuïé ſur des playes toutes fraiches, & qui s'augmentent, qui ſe renouvellent à chaque moment.

Je ne vous demande plus, Chrêtiens Auditeurs, ce que vous penſez de la comparaiſon, que j'ai eu deſſein de faire entre les peines ſpirituelles & les peines ſenſibles de JESUS-CHRIST, elles ont été toutes exceſſives, toutes communes aux deux parties dont JESUS étoit compoſé paſſant ſans ceſſe de l'une à l'autre, celles du Corps penetrant juſqu'à l'Ame, celles de l'Ame retombant à leur tour ſur ce foible Corps. A la veuë du Sauveur mourant, je ne puis avoir d'autre penſée que celle qu'il a lui-même il ne ſongeoit qu'à nôtre Salut. Et ſi nous n'y ſon-

geons pas tout de bon, en le voyant mourir aujour d'huy pour nous; je ne vois pas ce qui pourra jamais être capable de nous y faire songer. Quelle foule quel amas de motifs dans ce seul objet pour nous obliger à vivre Chrêtiennement! Vous y pouvez voir comme en abbregé toutes les veritez, que je vous ay prêchées durant le Carême, mais toutes miſes dans un ſi grand jour, & expoſées avec tant de force, qu'à moins de s'aveugler & de s'endurcir volontairement, il eſt impoſſible d'y reſiſter.

Voyez, Ames Chrêtiennes, ce que c'eſt que ce peché, dont nous faiſons ſi peu de cas; il a falu qu'un Dieu ſoit mort pour en expier un ſeul; vous comptez pour rien les peines preparées aux ſerviteurs infidelles. Voila ce que la ſeule compaſſion à fait ſouffrir à JESUS-CHRIST, pour les épargner à ſes ennemis. Voilà juſqu'à quel point il a eſtimé cet ame, que vous negligez ſi fort. Voila juſqu'à quel point il vous aime, juſqu'à quel point il aime vos freres, juſqu'à quel point il eſt alteré des opprobres & des ſouffrances, dont vous avez tant d'horreur. Voila quels ſont les jugemens du monde, de ce monde impie, pour lequel vous avez tant de complaiſance & de conſideration; il a mépriſé la Sageſſe éternelle & incarnée, il l'a fait paſſer pour extravagance, il l'a jugé digne de mort, & a fait mourir effectivement l'Auteur de la vie. Si tout cela ne vous touche point, qui pourra eſperer d'en venir à bout, à quel artifice me faudra-t'il recourir? Que ferons nous, ſi tout ce que JESUS-CHRIST a pû faire ſe trouve

inutile ; Mais que ne ferai-je point avant que de deſeſpérer de vôtre entiére converſion, aïant devant les yeux & entre les mains un ſi grand ſujet de confiance.

Pere Eternel je m'adreſſerai à vous, je vous préſenterai vôtre Fils, en l'état où l'amour l'a réduit, & j'eſpere que vous ſerez plus-ſenſible à ce ſpectacle ; car comment ſe pourroit-il faire que je trouvaſſe en vous cette même dureté, que vous ne pouvés pardonner aux hommes ? Que pouvez-vous me réfuſer, ô Dieu de toute bonté; Pére de miſericorde, à la veûe de cét Agneau qui s'eſt laiſſé égorger pour vous témoigner ſon obeïſſance ! C'eſt par cette innocente victime, c'eſt par ſes plaïes, & par ſa mort que je vous prie aujourd'hui, & qu'eſt-ce que je vous demande, ô mon Dieu ! rien autre choſe, ſi ce n'eſt que vous ne mépriſiez pas les douleurs de vôtre Fils unique, que vous aiez quelque égar à ce qu'il endure, & que vous ne laiſſiez pas de ſi grans mérites ſans recompenſe ! *Dignus eſt agnus qui occiſus eſt accipere virtutem, & divinitatem, & ſapientiam, & fortitudinem, & honorem, & gloriam, & benedictionem.* Oui certainement, il eſt digne d'être aimé, reſpecté, beni, glorifié de toute la terre, il mérite d'être le Roi & le Dieu-même de tous ceux qu'il a rachetés. Faites-donc, ô Dieu de juſtice, qu'il regne effectivement ſur tous les cœurs ; que tous les impies changent leur blaſphémes en benedictions, tous les pecheurs leurs obſtinations en tendreſſe, toutes les ames foibles & imparfaites leur tiedeur en ferveur, & leurs deſirs en effets ; faites je vous en conjure que

tous ceux, ſur qui ce précieux Sang ſera verſé à ces Fêtes par le Sacrement de la Pénitence, en ſoient veritablement purifiez, qu'il les trouve tous diſpoſez par une amére douleur de leurs fautes, & par un deſir ſincére de changer de vie, à profiter d'un ſi grand bien-fait; ſur tout, ô mon Dieu, ne permettez-pas que ce Sang ſerve à la condanation d'aucune ame; puis que cela eſt ſi éloigné de l'intention de celui qui l'a répandu. Je m'adreſſerai encore à vous, ô mon aimable Redempteur! Ah je vous conjure par vous même, par cette ſanglante Paſſion, par ce zéle infini que vous nous avez témoigné en mourant pour nôtre ſalut; faites reſſentir du-moins à tous mes Auditeurs les effets d'un amour ſi généreux, & d'une rédemption ſi abondante. Quoi, Seigneur, vous aurez donné vôtre Ame? Vous aurez avancé un prix immenſe, & nous n'aurons que des graces inefficaces! Souvenez vous qu'avant vôtre Paſſion vous avez dit, que vous attireriez à vous toutes choſes, auſſi-tôt qu'on vous auroit levé en croix. Puis-qu'enfin vous y voila cloüé, aimable JESUS, ſouffrez que je vous faſſe reſſouvenir de vôtre prédiction. Faites voir en l'accompliſſant, que vous étes vraiment nôtre Dieu. O que j'en ſerai bien mieux convaincu par-là, que par les éclipſes des Aſtres, que par les tremblemens de terre, & par la réſurrection des morts. Autant de perſonnes qui ſont ici aſſemblées, ce ſont autant de cœurs, qui ne demandent qu'à étre attirez, & qui ſont tous preſts à ſuivre les mouvemens qu'il vous plaira leur donner par vôtre grace. Attirez-les donc, Seigneur, avec cette dou-

ceur invincible? à quoi vous ſavez que nulle obſtination ne peut reſiſter ; attachez-les avec vos liens, que nulle inconſtance ne ſauroit rompre, Donnez leur par vous-mêmes, toutes les benedictions que vous leur avez méritées : & que je leur ſoûaite en vôtre Nom, à la gloire du Pere & du ſaint Eſprit. *Amen.*

SERMON XII.

POUR LE JOUR DE LA PASSION.

Attendite, & videte si est dolor sicut dolor meus.

Considerez, & voïez s'il y a une douleur pareille à la mienne. Jerem. 1.

JE suis obligé de traiter aujourd'hui le sujet le plus auguste le plus-touchant, le plus-riche, le plus-fort pour convertir les pecheurs, le plus-propre pour faire des Saints, le plus-efficace pour la consolation des affligez, le plus-utile pour toutes sortes de personnes, mais le plus-desavantageux pour un Prédicateur Evangelique, qu'il soit possible d'imaginer. Vous étes venus ici, Messieurs,

dans une eſperance comme certaine de goûter toutes les douceurs de la plus ſenſible devotion, vous y étes venus tout diſpoſez à verſer des larmes ſur vôtre bon Maître, & à abandonner vôtre cœur à tous les mouvemens que le recit de la Paſſion y peut exciter, & moi j'y viens dans un veritable deſeſpoir de pouvoir rien dire, qui réponde à vôtre attente, de pouvoir même expliquer ce que je penſe, & ce que je ſens.

Pour dire quelque choſe de raiſonnable ſur la Paſſion & ſur la mort de JESUS-CHRIST, il faudroit avant toutes choſes pouvoir faire comprendre ce que c'eſt que JESUS-CHRIST, quelle étoit ſon innocence, ſa ſainteté, ſon pouvoir ſur toutes les créatures, ſa bonté & ſa ſageſſe infinie? il faudroit pouvoir vous repreſenter la beauté & la douceur de ſon Viſage, la pente que ſon Cœur avoit à faire du bien, & le bien qu'il faiſoit en effet à tout le monde: De plus il faudroit vous entretenir de ſes douleurs ſecrettes & interieures, qui ſurpaſſent celles de ſon Corps autant que la peine du dan ſurpaſſe dans les enfers toutes les peines ſenſibles. Enfin il faudroit pouvoir dire avec quels ſentiments interieurs, & ſur-tout avec quel amour pour les hommes, il a enduré les plus-horribles tourmens, qui ſont toutes choſes inéfables, & pour la plû-part même incompréenſibles.

Les tourmens-même exterieurs, qui nous auroient touchez ſi vivement, ſi nous en avions été témoins, ne peuvent guéres nous émouvoir, quand nous les entendons raconter, outre-que n'en pouvant rien dire qui n'ait été déja dit mille-fois

il eſt impoſſible que je faſſe ſur vôtre ame ces grandes impreſſions, qu'y feroient des choſes innoüies & ineſperées.

Cela ſuppoſé Chrêtienne Compagnie, par quel art, par quelle éloquence de ſi grandes difficultez peuvent-elles étre ſurmontées? Qui aura jamais le courage, pour ne dire pas la temerité, d'entreprendre de parler de cette mort, dont les circonſtances ſont toutes ou trop connuës, ou entiérement inconnuës: de ces douleurs dont quelques-unes ſont le ſujet ordinaire de tant de méditations, de tant de diſcours, & les autres ſont au-deſſus des expreſſions, & de l'intelligence même des hommes? J'en parlerai toute-fois, Meſſieurs puis-que je ne puis pas m'en diſpenſer: mais j'en parlerai ſans art, ſans étude, je ne m'attacherai à rien de particulier, je dirai ſimplement ce que les Evangeliſtes en ont écrit, & dans le même ordre qu'ils l'ont écrit. Il n'appartient qu'à vous divin Eſprit d'exciter dans mes Auditeurs les ſentimens de compaſſion, & de tendreſſe, qu'ils croient peut-étre que je leur dois inſpirer, ce ſera tantôt à l'oratoire & dans la retraite, lorsqu'ils répaſſeront ſur ce que je m'en vais dire, que vous leur donnerez s'il vous plaît deux fontaines de larmes pour méler avec le ſang de leur Sauveur. Preſentement je ne vous demande ni pour eux, ni pour moi que les lumiéres, dont nous avons beſoin, pour admirer les grans exemples, qu'il nous donne en ſouffrant pour nous, & pour comprendre l'obligation étroitte que nous avons de les imiter. Adorable Croix nous vous rendrons aujourd'hui les mêmes honneurs, que nous

avons coûtume de rendre à Marie, nous eſperons d'obtenir par vous les mêmes ſecours quelle nous a toûjours procurez. *O Crux ave ſpes unica.*

Jesus ſentant approcher l'heure que ſon Pere lui avoit marquée pour mourir, il ſe hâta de donner à ſes Diſciples les derniers témoignages de ſon amour; il leur lava lui-même les piés, il leur donna ſon corps à manger, & ſon ſang à boire, enfin il prit congé d'eux par un diſcours rempli d'admirables inſtructions & d'une incroiable tendreſſe. Il ſortit enſuite de la ville de Jeruſalem, pour ſe rendre en une petite ſolitude, où il avoit coûtume de ſe retirer aprés les travaux du jour, & où il ſavoit que ſes ennemis le devoient venir chercher. Il étoit nuit, Chrétiens Auditeurs, lorſqu'il ſortit du Cenacle, & je ne doute point que les puiſſances de l'enfer, qui étoient alors déchaînées, & qui travailloient de toutes leurs forces au plus-grand crime qui ait jamais été commis, n'augmentaſſent l'horreur des ténebres.

Ce fut alors proprement que commença la paſſion du Sauveur du monde. Car une triſteſſe mortelle s'étoit emparée de ſon cœur, il marcha en ſilence juſqu'au lieu appellé Getſemani, où ne pouvant plus reſiſter tout ſeul à l'abbattement extréme, où il ſe trouvoit, il fut contraint de s'addreſſer à ſes Apôtres, comme pour leur demander du ſoulagement. *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem.* Je n'en puis plus, leur dit-il, je me meurs, il faut que mon ame cede à la triſteſſe; dont elle eſt ſaiſie, mais comme il ne réçoit d'eux aucune conſolation, il ſe rétire à l'écart, non pas

tant pour cacher ſon trouble & ſa crainte, que pour s'y abandonner tout entier. En effet Meſſieurs, voiez-le, s'il vous plaît dans le coin de ce jardin comme il pâlit, & comme il tremble, comme il tombe ſur ſes genoux, & en ſuite ſur ſa face. Voiez ce viſage tout moüillé de larmes, ſes habits percez d'une ſuëur de ſang qui coule par ruiſſeaux juſques à terre; Il éléve ſes mains, & ſa voix au Ciel, il revient à ſes diſciples juſqu'à deux fois, pour ſe plaindre à eux du peu de ſecours qu'il en reçoit dans ſon affliction; il retourne autant de fois a ſa rétraite, mais c'eſt par tout la même choſe, rien n'eſt capable de le calmer, il en eſt encore à cette priere. Mon Pere rien ne vous eſt impoſſible, détournez ce calice; ne m'obligez pas de me livrer à la fureur de mes ennemis. *Abba Pater omnia tibi poſſibilia ſunt, transfer calicem hunc à me.*

Je ne-ſai, Meſſieurs, quel eſt vôtre ſentiment pour moi j'avoûe, que ce miſtere m'étonne en un point, que je ne puis dire. Ce n'eſt rien qu'un Dieu humilié, un Dieu ſouffrant, un Dieu mort; mon eſprit tout borné qu'il eſt, n'a pas trop de peine à deméler ces Enigmes; mais un Jesus troublé dans ſon ame, un Jesus ſaiſi de crainte, un Jesus triſte juſqu'à mourir, peu s'en faut que je ne me trouble moi-même, & que je ne me perde dans cette penſée. Quoi ce Meſſie, que Dieu nous a envoié pour nous ſervir de maître & d'exemple, ce Jesus qui n'eſt venu ſur la terre que pour ſouffrir, qui a témoigné tant d'impatience de verſer ſon Sang pour l'amour de nous, maintenant que l'heure eſt venüe, ſemble

heſiter & manquer de réſolution : Il nous a enſeigné qu'on n'a nul ſujet de craindre ceux qui ne pêuvent tuër que le corps; que c'eſt ſauver ſa vie que de la perdre pour la charité; qu'on doit ſe réjoüir, qu'on doit treſſaillir de joie, quand on eſt accuſé, condamné, maltraitté des hommes, & il tremble lui-méme, il frémit, il ſuë juſqu'au ſang, aux approches de ſa paſſion. On verra des enfans, on verra de jeunes filles qui iront au martire en loüant Dieu, qui chanteront, qui riront au milieu des feux, qui embraſſeront leurs bourreaux, & les inſtrumens de leur ſupplice avec des tranſports d'une veritable joïe, & la ſeule penſée des tourmens abiſme JESUS dans une triſteſſe qui n'eut jamais de ſemblable ? Le voila comme dans une eſpece de deſeſpoir, étendu ſur la terre, noié dans ſon ſang, ſouffrant depuis trois heures une cruelle agonie, & ne ceſſant de répeter ces paroles, *Tranſeat, tranſeat calix iſte à me.* Ah mon Pére éloignez de moi ce calice, dont la ſeule veûë me fait mourir.

Mais quoi, Seigneur, nous voila donc perdus ſans reſſource; vous oubliez donc ceux que vous aimés, vous les abandonnez à leurs ennemis, & à leur mauvaiſe fortune. Ce ſera donc en vain, que vous-vous ſerez révétu de nôtre chair, & qu'on vous aura attendu durant tant de ſiécles. Le demon demeurera le maître du monde, & il remplira l'enfer de vos créatures.

Quelle injuſtice ne ferions-nous pas à JESUS-CHRIST, ſi nous penſions que la crainte de la mort eût-pû ſuſpendre un ſeul moment dans ſon cœur les mouvemens de ſa charité ; & de ſa

compaſſion ? Hélas bien loin de manquer de zéle pour nôtre ſalut, cette exceſſive triſteſſe eſt un effet d'un zéle exceſſif, du déſir ardent qu'il a de ſauver tous les hommes, joint à la connoiſſance, qu'il a du petit nombre des hommes qui ſeront ſauvez. Cette penſée eſt de tous les interprêtes, elle eſt de tous les contemplatifs.

Et cela ſuppoſé, le trouble, l'agonie du Sauveur du monde ne me fait plus nulle peine. Je comprens, ce me ſemble, combien celui qui nous aimoit juſqu'à mourir pour nous retirer de l'enfer, devoit être affligé de ne pouvoir nous en retirer même en mourant; nous mêmes quelque durs que nous ſoïons, nous ne laiſſons pas d'être quelque fois vivement touchez, à la veuë de cette multitude innombrable d'infidéles, qui meurent dans l'aveuglement. Les perſonnes un peu zelées ne peuvent retenir leurs larmes, quand elles font réflexions, que la pluſpart même des Chrêtiens ſe damnent, qu'il y a ſi peu de veritable converſion, ſi peu de veritable pieté, ſi peu de perſonnes qui connoiſſent Dieu, qui l'aiment ſincerement, ſi peu qui perſeverent dans ſon ſervice juſqu'à la fin. Je vous confeſſe que depuis que la providence m'a amené dans ce Royaume, je ne penſe jamais au grand nombre d'ames qui y periſſent, ſans avoir le cœur percé de douleur; & quel cœur, fut-il de marbre ou de bronze, pourroit voir ſans être attendri, une ſi générale, & ſi funeſte déſolation? Que ſi nous ſommes touchez du mal-heur de ſes pauvres ames, combien croyez-vous que JESUS CHRIST y ait été plus ſenſible ? Lui, dis-je, à qui ces ames apartiennent, lui qui connoit ce

qu'elles valent, qui ſait ce que c'eſt que d'être damné, ce que c'eſt que d'être éternellement ſeparé de ſon Createur.

Cette douleur l'accompagna dans toute ſa paſſion, il eut ſans ceſſe devant les yeux nos crimes, nôtre ingratitude, nôtre aveuglement. Il vit ſon ſang mépriſé par les mauvais Chrêtiens, profané par les mauvais Prêtres, foulé aux piés par les faux pénitens, en un mot devenu le ſujet de la condemnation de ceux là même; pour qui il étoit répandu, cette veüe continuelle fut à toutes ſes autres ſouffrances, ce que le vinaigre & le ſel ſont aux plaïes encore fraîches, & je ne ſçay comment elle ne le fit pas mourir mille fois dans ce même jardin, où elle lui cauſa de ſi mortelles angoiſſes. Vous vous preſentâtes alors à ſon eſprit, Ames ſaintes, Ames vrayement penitentes, vous fûtes toute ſa conſolation dans un ſi grand deüil, il s'encouragea à ſouffrir par l'utilité, qu'il prévit, que vous tireriez de ſes ſouffrances; vôtre nombre lui parut bien petit pour ſon zéle, mais ſes douleurs ne lui parurent point trop grandes même pour ce petit nombre: Il auroit voulu ſauver tous les hommes, mais l'eſperance de ſauver une ſeule d'entre vous auroit ſurmonté toutes les repugnances, qu'il avoit à être crucifié.

En effet, Meſſieurs, quelque extrême que ſoit la déſolation, où il ſe trouve, quelque petit que doive être le nombre de ceux, qui profiteront de ſa mort, il n'aperçoit pas plûtoſt les ſoldats, qui viennent pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, qu'oubliant toute ſa douleur, & toute ſa crainte, il ſe leve,

il s'avance ſans déliberer, & ſe livre lui-méme de plein gré à ſes ennemis. Judas un de ſes Diſciples étoit à la tête de la troupe, & pluſieurs Prêtres & Anciens du peuple les accompagnoient. Tout cela ſembloit avoir été ménagé, pour rendre ſa priſe plus cruelle, & plus ignominieuſe. Eſtre trahi par ſon Diſciple, être pris à la veuë de ſes envieux, & par une compagnie entiere de gens-d'armes & de valets, comme un ſeditieux, & un voleur; vous comprenez aſſez, Meſſieurs, ce qu'il y avoit de dur, & de honteux dans ces circonſtances. Toute-fois Jesus n'en eſt nullement troublé, il reçoit le baiſer du traitre avec une douceur capable d'adoucir un Tigre. Il ſe nomme, il ſe fait connoître, il guérit le ſerviteur du Pontife, qui avoit été bleſſé par ſaint Pierre, & ſa preſence auguſte aiant comme interdit, & même renverſé tous ces ſatellites, il les raſſeure, & les encourage à executer les ordres, qu'ils ont réçûs.

Il eſt étrange qu'un procedé ſi honnête, & ſi généreux ne touche point ces Soldats, au contraire bien loin de les adoucir, & de les obliger d'en uſer avec Jesus, un peu plus honnêtement qu'avec un autre homme, ils le traitent avec une brutalité & une cruauté inoüie. Ils n'avoient qu'à le prendre & à le conduire, il ne faiſoit nulle reſiſtance, il les ſuivoit de tout ſon cœur, & cependant, ils ſe lancent ſur lui comme des chiens enragez, ils le jettent par terre, & l'ayant lié de pluſieurs cordes, tantôt ils le traînent inhumainement, tantôt ils le relevent à grands coups de piés, & le roûent de coups de

bâtons & de hallebardes. Mais quoy me direz-vous ce-n'eſt point de la ſorte qu'on a coûtume de traiter les plus criminels, à moins qu'ils ne ſe revoltent ? C'eſt là veritablement punir un malheureux, avant qu'il ait été jugé coupable, qui eſt une injuſtice, que les peuples les plus barbabares ont en horreur? Vous avez raiſon, Meſſieurs, mais il faut vous avertir une fois pour toutes, que dans toute la paſſion de JESUS-CHRIST, vous ne devez vous attendre à nulle formalité, à nulle apparence de juſtice ; Il ſemble que pour lui on ait oublié toutes les loix de l'équité la plus naturelle, que tout le monde ſe ſoit dépoüillé de tout ſentiment d'humanité. C'eſt une conduite toute extraordinaire, un horrible renverſement de toutes choſes. On diroit que ce n'eſt pas un homme qu'on mal-traite, que c'eſt un vil animal, un ver de terre qu'on peut fouler, qu'on peut écraſer impunément.

De cette maniére JESUS eſt traîné au Tribunal des Pontifes, il paroit lié & tête nuë devant les hommes, dont il étoit lui-même le juge, & qui ne meritoient pas de lui délier la courroye de ſes ſouliers. C'eſt une étrange humiliation pour un Roy, de paroître en qualité de criminel devant ſes propres ſujets, & d'être obligé de leur rendre compte de ſa conduite, ſur tout ſi c'eſt un grand Prince, s'il a du merite, & de la vertu, s'il eſt innocent, & ſi ceux qui l'accuſent, ou qui preſident à ce jugement injuſte, ſont des ſelerats, qui méritent eux mêmes toutes les rigueurs de la juſtice. Meſſieurs, le Fils unique de Dieu, qui eſt Dieu comme ſon Pere, eſt amené devant

Anne, & devant Caïphe, deux mauvais Prêtres indigne de leur caractere, & de l'office de Juge qu'ils exerçoient. On lui réproche en leur préſence mille-crimes, qui n'ont pas ſeulement l'ombre de la verité, qui s'entre-détruiſent les uns les autres; On l'oblige à répondre à ces ridicules accuſations. A la premiere parole, qu'il profere, un miſerable ſoldat a l'inſolence de lui donner un ſoufflet, & les Juges laiſſent cette action impunie. JESUS demeure donc dans le ſilence, mais on n'eſt pas plus-content de ſon ſilence que de ſes paroles; on veut qu'il parle, pour avoir occaſion de le ſurprendre dans ſes réponſes, quoi-qu'il connoiſſe leurs intentions, il ne laiſſe pas d'obéir, & ſur ce qu'il dit, qu'il eſt en effet le Fils de Dieu, le Pontife ſe récrie comme s'il avoit oûi un blaſphéme, il déchire ſes habits, il demande juſtice à tout le conſeil, & tout le conſeil juge que JESUS-CHRIST mérite la mort, ſans qu'il s'en trouve un ſeul, qui ſoit d'un avis contraire. *Qui omnes condemnaverunt eum eſſe reum mortis.*

Voila le ſentiment de la Sinagogue, c'eſt à-dire, des Pontifes, des Prêtres, des Docteurs de la Loi, & des plus-anciéns du peuple, ſi l'on veut s'en tenir à ce qu'ils en penſent, JESUS-CHRIST eſt un impie, il eſt digne du dernier ſupplice. O jugement des hommes, que vous me paroiſſez mépriſable aprés cette injuſte ſentence! Qui n'aura honte à l'avenir; O mon aimable Sauveur, d'étre loûé, & d'eſtre eſtimé du monde! Qui ne fera gloire d'étre condanné de ceux à qui vous avez paru digne de l'étre.

Je ne m'arretérai point ici à réchercher, pourquoi les Juifs aiant-déclaré JESUS coupable, ils ne le firent pas mourir eux-mêmes. Saint Tomas, & plusieurs autres Docteurs, disent que les Romains leur en avoient ôté le pouvoir. Saint Augustin, & Saint Cirille croient que cela leur étoit défendu au tems de Pâques, quelques autres pensent que ce qu'ils répondirent à Pilate, *Nobis non licet interficere quemquam*: Il ne nous est pas permis de tuer personne, que cette réponse, dis-je, ne fut qu'un faux prétexte des Pharisiens pour faire mourir JESUS-CHRIST avec plus d'ignominie, & pour se décharger sur les Romains de la haine du peuple, qu'ils craignoient que cette mort ne leur attirât. Quoiqu'il en soit voila un homme dévoûé à la mort, on n'attend plus que le lever du Soleil, pour le livrer aux Gentils: cependant on le met entre les mains des soldats pour le garder.

Quand JESUS n'auroit-eû à souffrir durant toute cette nuit que la douleur des coups, qu'il avoit reçeû, que les nœuds des cordes qui le serroient, & l'attente d'une mort cruelle qu'il devoit souffrir le lendemain, il est tout visible, qu'il ne la pouvoit passer que fort tristement. Mais non, ses gardes ne lui donnerent pas le loisir, ni de se plaindre des maux passez, ni de songer aux maux à venir. Ils le reçoivent avec empressement, comme un fou capable de les divertir, ou comme un méchant homme, de qui on ne devoit avoir nulle pitié. Ils le conduisent dans une sale écartée, avec ces railleries fades & outrageuses, avec ces brutales & cruelles derisions,

dont vous ſavez que la canaille a coûtume d'uſer dans ſes joïes les plus diſſoluës. Le voila debout au milieu de cette garde inſolente, les bras liez, & un bandeau ſur les yeux. Le jeu à quoi ils paſſerent toute la nuit, fut à l'aborder en ſilence, à lui cracher au viſage, puis lui donnant les uns de grans ſoufflets, & les autres des coups de poing dans le né, à lui dire, Dévine ſi tu peux qui t'a frappé. JESUS fut muët, Chrêtienne Compagnie, il fut ſourd, il fut immobile au milieu de tant d'outrages.

C'étoit à qui lui donneroit de meilleurs coups, & à qui le rendroit plus-ridicule en le frappant: les plus-rudes ſoufflets, ceux qui faiſoient rétentir toute la ſale, ou qui renverſoient JESUS-CHRIST par terre, étoient ſuivis de cris & des applaudiſſemens de toute la troupe. Cela dura toute la nuit & bien avant dans le jour, juſqu'à ce que le Gouverneur fut en état de donner audiance aux Phariſiens. Ce doux Agneau ne donna jamais nulle marque d'impatience, il ne ſe plaignit point, il ne murmura point dans ſon cœur, il eut pitié de l'aveuglement de ces pauvres mal heureux, il ſe fit un plaiſir de faire connoître par ſon ſilence le reſpect, qu'il avoit pour ſon Pére, & pour tous ceux qui exécutoient ſes volontez.

Quand nous avons lû dans l'Ecriture l'état pitoïable, où les Philiſtins avoient réduit le pauvre Sanſon, & ſur-tout, comme aprés lui avoir crévé les yeux, ils le faiſoient venir dans leurs aſſemblées aux jours de leur plus-grandes feſtes, pour en faire leur joüet, nous apprenons en ſuite

avec un plaiſir extréme de quelle maniére il ſe vengea enfin de leurs inſultes ; en faiſant tomber ſur eux la maiſon, où ils s'aſſembloient, & les enſevéliſſant ſous les ruines. On admire le pouvoir du grand Elie, & on lui ſait bon-gré de s'en étre ſervi, pour faire deſcendre le feu du Ciel ſur deux Capitaines, & ſur cent-hommes-d'armes, qui venoient pour le ſurprendre, & pour le livrer à Ochoſias. On admire encore le credit du Prophéte Eliſée, qui ſe voïant pourſuivi avec des huées par une troupe d'enfans, que ceux de Betel avoient envoiez pour l'outrager, fit ſortir de la foreſt voiſine deux Ours furieux, qui dévorérent quarante-deux de ces petits téméraires. Mais combien vous admire-je davantage, mon divin Sauveur, vous qui étes le Roi du Ciel & de la terre, vous de qui tous les Anges n'attendent qu'un ſignal, pour fondre ſur les inſolens, qui vous mal-traittent, vous qui par une de vos paroles pourriez les rendre aveugles, les changer en ſtatuës, les livrer à Lucifer, faire ouvrir la terre ſous leurs piés pour les engloutir, d'aimer-mieux vous taire, d'aimer-mieux ſouffrir comme le plus-foible de tous les hommes, d'aimer-mieux eſſuier leurs outrages, & leur ſervir de riſée juſqu'au-bout.

Enfin le jour parut, ce jour ſi agreable à la jalouſie des prêtres, & à l'amour de JESUS ; ce grand jour dont nous ſolenniſons aujourd'hui la triſte memoire ; ce jour qui fut le dernier de la plus-belle & de la plus-innocente vie qui fut jamais. On conduit le Sauveur du monde à Pilate, tous les Docteurs de la Loi, toute la foule

des Pharisiens se rend au Palais; les Juifs attirez. par la curiosité accourent de toutes parts, pour voir ce qui arrivera au jugement de cét homme, qui a rempli toute la Judée du bruit de son éloquence & de ses miracles. C'est devant une si illustre & si nombreuse assemblée, que JESUS est chargé de mille crimes, tous confirmez par plusieurs faux témoins Il se leve à chaque moment de nouveaux accusateurs, il en arrive sans cesse qui succedent aux prémiers, & qui font instance pour être oüis dans leurs dépositions. Il est étrange qu'il se soit trouvé tant de personnes disposées à calomnier un homme, qui n'avoit jamais fait mal à personne. Il est étrange que de toute cette grande multitude, nul ne se presente pour réfuter ces calomnies, & pour prendre le parti de l'innocent. JESUS-CHRIST, avoit-eu douze Apôtres & soixante & douze Disciples, qui avoient été témoins de ses actions, il avoit gueri un million de malades, & ressuscité plusieurs morts, il avoit rendu l'usage de la parole à je ne sai combien de muets, & cependant tout se taît, personne ne paroît pour le défendre. Quelle lacheté, quelle ingratitude! Mais quelle confusion, quel sujet de douleur pour le Fils de Dieu, de se voir ainsi abandonné dans une necessité si pressante? De voir qu'on-a honte de se déclarer pour lui, que ses meilleurs amis le rénoncent, qu'ils feignent de ne l'avoir jamais connu.

Mais que répond-il lui-même à tant, & à de si importantes accusations? il ne répond rien, pas une parole, on l'invite à refuter les crimes, qu'on lui impute, on le presse, on lui demande, s'il

n'entend pas ce que l'on dit contre lui, ou s'il reconnoît qu'il eſt coupable, on le conjure de dire quelque choſe pour ſa juſtification : A tout cela, Meſſieurs, nulle réponſe, Pilate ne peut s'en étonner aſſez, il n'a jamais veu d'homme muët en ſa propre cauſe, ce ſilence eſt un énigme, qui l'embarraſſe, & qu'il ne peut démeler. *Et non reſpondit ei verbum, ita ut mirareteur præſes vehementer.* Mon Dieu la belle occaſion qu'il avoit alors de parler, & de faire triompher ſon éloquence. Le beau ſujet de diſcours pour le Verbe incarné, que la ſainteté de ſes mœuts, la pureté de ſa Doctrine, & l'hypocriſie des Phariſiens ! Avec quel ſilence ne ſe ſeroit-il pas fait écouter, quels mouvemens n'auroit-il pas excité dans tous les eſprits, de quelle confuſion n'auroit-il pas couvert les auteurs de tant d'impoſtures ? Combien les auroit-il rendu ridicules, & odieux à toute la terre. Mais ſi de criminel dévenant accuſateur, il eût fait aux yeux de cette grande aſſemblée le veritable portrait des Prêtres & des Phariſiens, il eût découvert juſqu'aux plus ſecrettes penſées de ces hipocrites, & renouvellé les miracles qu'il avoit fait en faveur de la femme adultéres, lors-que pour fermer la bouche à ceux qui l'accuſoient, quoi-que juſtement, il ſe mit à écrire avec le doit les crimes dont chacun d'eux étoit coupable ; S'il eut fait cela, Chrétiens Auditeurs, quelle gloire pour lui ! Quelle acclamation ! quel triomphe ! il pouvoit faire encore plus, il pouvoit prendre lui-méme la qualité de juge, commander à Pilate de deſcendre du tribunal, y monter en ſa place, y condamner tous ceux qui

l'avoient noirci par leurs calomnies, les faire mourir ſur l'heure, les punir par telle autre peine de corps ou d'eſprit qu'il lui auroit plû, & demeurer ſeul libre & maître, pour ainſi dire, du champ de bataille. Nous aurions tous applaudi à une action ſi éclattante, elle nous auroit paru digne d'un Dieu. Mais JESUS croit que rien n'eſt plus digne de lui que de ſouffrir, & de ſe taire. *Ieſus autem tacebat.*

Que dirons-nous à cét exemple, nous qui ſommes ſi ſenſibles à tout ce qui touche l'honneur; & qui croïons que tout eſt permis pour le ſauver? Je ne ſuis pas le maître de ma réputation, dit-on ordinairement, on eſt obligé de ſe défendre, on fait tort au public, ſi l'on ne demande juſtice contre ceux, qui ont mal-parlé de nous, ſi nous ne nous purgeons de leurs calomnies, il faut ſemer par tout des apologies, fatiguer le monde de nos juſtifications, faire connoître à toute la terre nos accuſateurs, les décrier afin de les rendre incapables de nous nuire. *Ieſus autem tacebat.* JESUS n'a pas eu tant de zéle pour ſa réputation, il n'a point crû qu'il fût obligé à de ſi grans ſoins, il n'a répondu que par le ſilence; il n'a pas dit un ſeul mot, lors qu'on le faiſoit paſſer pour un ſéditieux, pour un impoſteur, *Et non reſpondit ei ad ullum verbum.* O adorable ſilence de JESUS-CHRIST! ô ſilence encore plus-admirable que ſes plus-admirables diſcours! Que vous me dites de grandes choſes, ſi je veux bien vous entendre que vous me faites de belles & d'excellentes léçons! Que j'ai de plaiſir de vous voir accomplir ſi exactement cette parole du Prophéte.

Pour moi, je faisois le sourd à tous ces reproches, je ressemblois un muet, qui ne peut rien dire pour se defendre. *Ego autem tanquam surdus non audiebam, & quasi mutus non aperiens os suum.*

Jesus se comporta de la sorte devant tous les tribunaux, ausquels il fut presenté. Pilate admira cette conduite. Mais le Roi Herodes la prit pour un signe de folie & de foiblesse d'esprit, il se mocque du Sauveur & de la crédulité du peuple, qui faisoit passer cét homme pour un grand Prophéte. Toute la cour de ce Prince, tous les Officiers de son armée se mirent à lui faire des questions, à le railler sur ses qualitez prétenduës de Roi & de fils de Dieu, à se divertir de sa stupidité apparente. Enfin on le renvoia vêtu d'une robe blanche, qu'on mettoit en ce tems-là aux insensez, afin qu'ils fussent par tout réconnûs à cette marque. Je vous laisse à penser, Messieurs, quels triomphes les Pharisiens firent sur cette avanture. Ils le rémenerent ainsi vétu, par toutes les ruës de Jérusalem, pour faire savoir à tout le monde le jugement qu'Hérodes avoit fait de lui. Ils ne manquerent pas de dire qu'il étoit aisé d'imposer au peuple, lequel donne à tout, qui est toûjours disposé à croire les choses les plus incroiables, & qui se laisse aisément surprendre, par le déors d'une fausse pieté. Mais que la cour avoit paru trop raffinée à ce prétendu Messie, qu'il n'avoit eû garde d'y débiter ses visions, ni d'y étaller ses faux miracles qu'il avoit pris le parti de se taire & de faire l'idiot, afin de persuader aux gens que les fausses qualitez, qu'il s'attribuoit étoient moins l'effet de

son ambition, que de son cerveau blessé.

Ces discours font impression sur les esprits: La foiblesse que le Sauveur fait paroître, l'avantage que ses ennemis ont sur lui, le jugement de toute la Sinagogue, confirmé par celui de toute la Cour; tout cela, dis-je donne aux impostures des Prêtres quelque apparence de verité. On ne doute plus que Jesus ne soit lui-même le plus-grand imposteur qui fut jamais. On passe en un moment de la véneration qu'on avoit pour lui, au dépit qu'on a d'avoir été abusé & au desir d'en tirer une cruelle & promte vengeance.

En effet Jesus aïant été réconduit au Prétoire de Pilate, au lieu de quelques témoins apostez, qui avoient parlé la prémiere-fois, c'est tout Jerusalem qui d'une voix demande la mort du faux Prophete, & qui est prête de se soulever si on ne le crucifie. Voilà Jesus dans l'abîme de l'humiliation, le voila détruit dans l'esprit de tout le monde, le voila anéanti; tous ses Miracles n'ont été que prestiges & qu'illusion, toute sa doctrine que mensonge, toute sa Sainteté qu'hipocrisie, le voila l'objet de la haine & de l'execration publique. On croit faire un sacrifice à Dieu que de hâter son supplice par toutes sortes de voïes. Pilate, qui s'est apperçeû de la jalousie & des intrigues des Prêtres, qui est persuadé de l'innocence & de la sainteté de Jesus-Christ, & qui a de grandes raisons, pour croire qu'il est en effet le Fils de Dieu; Pilate, dis-je, soûaitteroit bien de le sauver, mais parler seulement de le renvoïer absous, c'est s'exposer à la fureur de cette populace insensée, c'est se déclarer protecteur du

crime, & ennemi des Loix & de l'Empereur. Barrabas eſt encore tout ſanglant du dernier meurtre qu'il a fait, mais en comparaiſon de Jesus, Barrabas eſt un homme de-bien, & qui mérite le ſuffrage & la faveur du Public. Si le Juge craint de le condanner injuſtement; il n'y a pas un Juif qui ne ſe charge de tout ſon cœur de la peine de cete injuſtice, & qui ne prie le Seigneur de la faire tomber & ſur lui & ſur tous ſes enfans. *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.*

Pauvre peuple qui t'a donc ainſi enſorcelé? Qui t'a inſpiré contre ton bien-faiteur, contre ton bon Maître des ſentimens ſi oppoſez à ceux que tu avois de ſa vertu & de ſon crédit auprés de Dieu? N'eſt-ce pas ici ce même homme que vous ſuiviez par tout avec tant d'ardeur, pour avoir le plaiſir de le voir & de l'entendre parler; N'eſt-ce pas le même que vous aviez réſolu de choiſir pour vôtre Roi, s'il eût voulu accepter cét honneur, & s'il ne ſe fût enfui pour l'éviter? Il n'y a que quelques jours, que les Prêtres n'oſoient ſe ſaiſir de ſa Perſonne, de-peur de vous irriter, & de vous porter à une ſédition, vous étiez déclarés pour lui, au point d'expoſer vos vies pour ſauver la ſienne. Qu'eſt-il arrivé dépuis ce tems là? Qu'a-t-il fait dépuis la réſurrection du Lazare, laquelle vous cauſa ces jours paſſez une ſi grande admiration; Qu'a-t-il fait dépuis quatre-jours, que vous allâtes au-devant de lui, portant en vos mains des rameaux d'oliviers, & couvrant les chemins de verdure & de vos propres habits? N'eſt-ce pas lui que vous réceûtes dans vôtre Ville comme en triomphe; Ne vous ſouvient-il plus de ces cris de

joïe, dont vous fites rétentir alors toutes les ruës de Jéruſalem ? Salut & gloire au Fils de David, Beni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur ? *Hoſanna Filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.*

O homme ! ô amour, ô gloire des hommes ! mal-heur à celui qui mettra en vous ſa confiance, & qui s'appuïera ſur des roſeaux ſi fragiles. *Maledictus homo qui confidit in homine, & ponit carnem brachium ſuum.* Il eſt étrange, Meſſieurs, que rien ne puiſſe vous deſabuſer ſur ce poinct. Nous voïons tous les jours les meilleurs maîtres traïs par leurs domeſtiques : les plus fidelles ſerviteurs mépriſés & délaiſſez de leurs maîtres ; Nous voions que ceux que la fortune, ou la nature même a le plus-étroittement liez, s'entre-traïſſent pour de legers interéts : Les maris abandonnent leurs propres femmes, les femmes prenent parti contre leurs maris, les enfans font des procez à leurs peres, nos amis nous livrent à ceux qui nous perſecutent, ceux qu'on a le plus obligé deviennent nos plus-cruels ennemis, & cependant rien ne nous peut détacher de ce faux appui, nous les préferons à Dieu, qui eſt ſi ſeûr, ſi fidélle, qui ne manqua jamais à perſonne, qui eſt le ſeul que l'adverſité n'éloigne point, qu'elle fait approcher au-contraire de tous ceux qui ont eſperé en lui.

Que fera donc Pilate, Chrêtiens Auditeurs ? La fureur de ce peuple ne l'aveugle point, mais il voudroit bien trouver un temperament pour ſauver ſa conſcience ſans perdre l'amitié des Juifs. Tous les expédiens que ſa politique lui a fournis juſqu'ici, n'ont point eu le ſuccez qu'il en eſpe-

roit, il s'en preſente un nouveau auſſi injuſte, mais beaucoup plus-cruel que tous les autres. Il ne peut ſe réſoudre à faire mourir un innocent; mais pour ne pas réfuſer à ce peuple toute ſorte de ſatisfaction, il condanne Jesus à être foüetté. *Non invenio in eo cauſam, corripiam ergo illum, & dimittam.* Je ne le trouve coupable de rien, dit-il, je m'en vais donc le faire battre à coup de verges, & le renvoïer. Mais pour-quoi ces verges, s'il n'eſt coupable de rien? Quelle injuſte & barbare Sentence; qui déclare un homme innocent, & le condanne à même-tems à la peine des criminels? Eſt-ce que c'eſt un crime de n'avoir point commis de crime, ou qu'il n'y a point d'autre difference à faire entre un homme juſte & un méchant homme, que de leur faire ſouffrir des ſupplices differens. O Jesus le plus doux, le plus chaſte, le plus-ſaint, le plus-aimable de tous les enfans des hommes, vous ſerez donc dépoüillé publiquement, & foüetté comme un voleur. Il eſt innocent, je m'en vais donc le faire déchirer à coups de foüets; Quelle tirannie! mais quelle extravagante concluſion! Ne faloit-il pas dire au contraire, il eſt innocent, je le renvoirai avec éloge, j'obligerai ſes ennemis à lui faire réparatiõ d'honneur, je punirai ſévérement ceux qui l'ont voulu noircir. Je condannerai ſes accuſateurs à la même mort qu'ils ont voulu lui procurer par leurs calomnies. Mais, Meſſieurs, en vain tous nos raiſonnemens, en vain toutes nos reflexions, tandis que nous plaidons la cauſe de l'innocent, on l'attache à un pilier, on le dépoüille, le voila environné de Bourreaux, qui ſe diſpoſent à le flageller.

Je ne dis rien de la honte de ce ſupplice, c'étoit le ſupplice des eſclaves. Rome qui étoit alors la maîtreſſe de l'univers, avoit ordonné que ſes citoiens en ſeroient exemts par toute la terre, auſſi-bien que de la croix, de quelque crime qu'ils pûſſent être convaincus. Saint Paul eût recours à ce privilege pour ſe délivrer de cette confuſion, parce-que quoi qu'il tint à grand honneur d'endurer pour JESUS-CHRIST, il appréenda de dévenir ſi infame par ce genre de tourment, qu'il ne ſeroit plus capable d'exercer avec fruit le miniſtére Apoſtolique, qui lui avoit été confié. Pour ce qui regarde ce que cette Flagellation eut de cruel, je vous prie, Meſſieurs, que ſi je dis quelque choſe d'extraordinaire, & qui vous paroiſſe entiérement incroiable, je vous prie de ſuſpendre un peu vôtre jugement, juſqu'à ce que je vous aie dit les raiſons, qui ont diſſipé tous les doutes, que j'ai eû moi-même ſur ce ſujet.

Les Bourreaux s'approchent donc de JESUS-CHRIST, & commencent à le frapper de toutes leurs forces : dés les prémiers coups les verges s'impriment ſur ce chaſte corps, qui de tous les corps a été le plus-délicat & le plus-ſenſible. Je vois ſes épaules qui déviennent rouges, qui s'enflent, qui d'une blancheur qui auroit effacé l'éclat de la neige, paſſent à une couleur bleûë & noirâtre. La chair ſe fend, & s'ouvre par des longs ſillons ; le Sang coule, il réjallit de toutes parts, la colomne en eſt déja teinte, on diroit que les Bourreaux y ont trempé leurs cruelles mains, tous leurs habits en ſont couverts, ils en ont juſques dans les yeux, il coule par ruiſſeaux

ſur le pavé. La Loi qui avoit condamné les malfaiteurs à étre foüettez, avoit défendu qu'on leur donnât plus de trente coups; mais pour JESUS-CHRIST, on ne daigne pas de tenir de compte. Aprés avoir uſé les verges, on récommence avec des cordes noüées, & avec des chaînes de fer, ſoit-que les Bourreaux ſe ſoient armez de la prémiére choſe qu'ils ont trouvée ſous leurs mains, ſoit qu'aïant demandé d'autres foüets, les ennemis du Sauveur leur aient préſenté ceux-ci. Quoi-qu'il en ſoit, ces nouveaux inſtrumens venant à frapper ſur des plaïes, ſur une chair toute meurtrie, toute déchirée, ils n'en tient preſque plus de ſang, mais ils enlévent la chair-même, il en tombe des morceaux par terre, on en voit des lambeaux qui démeurent attachés aux cordes & aux chaînes, dõt on la bat. Enfin on le frappe juſqu'à ce qu'on ſe ſoit épuiſé de forces, qu'on l'aïe lui même épuiſé de ſang, qu'on lui ait découvert les os, qu'on ait accompli la Prophetie de David, qui dit qu'on les lui pourra tous compter. *Dinumeraverunt omnia oſſa mea.* Cela n'eſt-il pas bien étrange; il n'y-a jamais eu de ſi méchant homme, qui étant dans les tourmens, n'ait émeu la compaſſion des cœurs les plus-durs, on tâche d'addoucir la Sentence en l'éxecutant, il y-a des coups de grace pour les crimes les plus-odieux, on n'oublie rien pour tromper les Juges, ſi on ne peut pas les fléchir. Si l'on fait ſouffrir un mal-heureux au-delà de ce qui eſt préciſément ordonné, on entend les places rétentir de cris pitoïables, on murmure, on menace, on fait voler les cailloux contre les éxecuteurs de la juſtice? JESUS eſt le ſeul pour qui l'on n'a

aucune compaſſion, on ſouffre qu'on le faſſe ſouffrir contre toute ſorte de Juſtice, contre toute les Loix, au-dela de toute raiſon, de toute méſure. On ſouffre que pour trente-coups on lui en donne cinq mille, & bien-loin que quelqu'un murmure, ou qu'on en faſſe des plaintes, les bourreaux ſont loüez de leur cruauté, ils en ſont même récompenſez par les Prêtres.

Mais vous, mon adorable Sauveur, que dites-vous, & qu'elles ſont vos penſées dans un ſi ſanglant ſupplice. *Tamquam agnus coram tondente ſe obmutuit.* Vous êtes muët comme un Agneau à qui l'on ôte la toiſon, vous ſongez plus à mes plaïes qu'aux vôtres, vous-vous conſolez de tant de douleurs par l'eſperance qu'elles vous donnent de ma pénitence, vous-vous réjoüiſſez de voir croître cette mer de ſang, qui ſe forme au-tour de vous, afin que toutes mes iniquitez y puiſſent étre noïées. Mes pechez dont vous-vous étes chargé, vous paroiſſent quelque choſe de ſi horrible; Mon ame, pour qui vous ſouffrez, vous eſt ſi chere & ſi précieuſe, que vous trouvez encore toutes ces peines légeres.

Cependant, Meſſieurs, les Bourreaux ſe laſſent, ils ſe rétirent tout épuiſez, tout hors d'haleine, ils ſe jettent par terre, pour prendre un peu de répos aprés une ſi longue fatigue. Mais de-peur que Jesus n'ait à même-tems quelque rélache, les Soldats s'approchent de lui, & l'aiant à peine rétiré de ſon ſang, dans lequel il étoit tombé, ils le font aſſéoir ſur une pierre, pour lui faire ſouffrir un nouveau tourment. Ils avoient oüi dire qu'il s'attribuoit la qualité de Roi des Juifs, c'eſt

pour-quoi ils lui jettent un vieux haillon rouge ſur le dos, pour lui tenir lieu de manteau Roial; pour ſceptre ils lui mettent un roſeau à la main, & pour couronne ils prennent des épines, dont ils compoſent une eſpece de diadéme, qu'ils lui enfoncent dans la teſte. La patience avec quoi JESUS ſouffre cette cruauté, auroit dû toucher ces mal-heureux, mais au-contraire ils appellent tous leurs camarades, pour leur donner leur part du plaiſir, & toute la compagnie aſſemblée, ils fléchiſſent le génou devant lui par dériſion, ils lui crachent en même-tems au viſage, ils lui donnent des ſoufflets, ils prennent ſon roſeau, & lui en donnent des coups ſur la teſte, pour faire entrer les épines toûjours plus-avant, & pour rénouveller la douleur extréme qu'elles lui cauſent; *Et dabant ei alapas; & percutiebant caput ejus arundine & conſpuebent eum.* Et tout cela, Meſſieurs, ſans raiſon, ſans aucun ordre, de leur propre autorité: Ce ſeroit un crime qui mériteroit châtiment, que d'en avoir uſé de la ſorte envers tout autre homme, mais tout eſt permis contre JESUS CHRIST, tout le monde à droit de ſe divertir à le tourmenter.

Que ſi vous me demandez, d'où vient que tout eſt ainſi déchaîné contre le Sauveur du monde, & qu'il ſemble que pour lui on ait oublié toute juſtice, toute humanité, je vous dirai, Meſſieurs, qu'il y en a pluſieurs raiſons. La prémiére, c'eſt que JESUS-CHRIST avoit été comme abandonné par le Pere Eternel, à la fureur du demon, de même que Job avoit autre-fois été livré à Satan, pour étre éprouvé par toutes ſortes de diſgraces

D'où

D'où vient que JESUS-CHRIST, dit lui-même quand on vient pour le saisir, *Hæc est hora vestra, & potestas tenebrarum.* Voici vôtre tems, voici l'heure où l'Enfer a un pouvoir entier sur moi. Et ainsi le Demon s'étoit emparé de tous les esprits il les avoit comme ensorcelez, il leur avoit inspiré toute sa rage. De plus Pilate qui avoit dessein de lui sauver la vie, étoit bien-aise qu'on le mit en un état qui pût satisfaire la haine du peuple, & atirer, s'il étoit possible, la compassion même des Prêtres; & dans cette veûë il croioit que c'étoit être fort pitoiable, que de n'avoir point de pitié de lui. Enfin les Prêtres qui voioient que le Gouverneur s'obstinoit à le renvoier absous, gagnerent les Bourreaux & les Soldats, ils leur donnerent même de l'argent, ils leur promirent toute-sorte d'impunité, pour les obliger à le traiter le plus-inhumainement qu'il seroit possible, esperant qu'il pourroit mourir sans être condamné à la mort. Et en effet tout le monde convient qu'il auroit expiré à la colomne, s'il ne se fût soûtenu par un miracle. Mais il voulut se réserver, pour achever son sacrifice sur la Croix, & pour y accomplir le reste des Propheties.

Donc aprés bien des outrages & des insultes, on le remene à Pilate, qui l'aiant envisagé dans l'état pitoiable, & deplorable où il étoit, ne douta point que ses plus cruels ennemis n'en dûssent être touchez. Il le prend par la main, & sort avec lui sur le perron de son Palais, pour le faire voir au peuple qui l'attendoit. *Exivit ergo* JESUS *portans spineam coronam, & purpureum vestimentum, & dicit illis: Ecce homo.* JESUS parut donc

à la veûë de tout ce peuple, revêtu de pourpre, portant ſur la teſte une couronne d'épines. Le Gouverneur en le produiſant ne dit autre choſe que ces paroles. *Ecce Homo.* Voila l'Homme ; il erût que ce mot ſuffiſoit, & qu'on n'avoit qu'à le regarder pour entendre tout le reſte. Il ne lui reſtoit plus rien de cette beauté Divine, de cét air doux & grand tout-enſemble, par lequel il gagnoit les cœurs, à-peine avoit-il figure d'homme, *Non erat ſpecies neque decor, vidimus eum, & non erat aſpectus, & reputavimus eum quaſi leproſum & percuſſum à Deo.* Et c'eſt peut-étre pour cela, que Pilate ſe crût obligé d'avertir que c'étoit l'homme dont il étoit queſtion. *Ecce Homo.*

Mais ce nouvel expedient lui réüſſit, comme tous les autres. Bien-loin d'étre attendri par un ſpectacle ſi touchant, il ſemble qu'on en devienne plus-alteré du Sang du Sauveur. A-peine paroit-il devant ce peuple aſſemblé, qu'au lieu des larmes de compaſſion, à quoi on avoit lieu de s'attendre, il s'éleve tout-d'un-coup de toute la place, un horrible cri, pareil à ceux qu'on avoit déja entendu. *Tolle tolle, crucifige eum*, Qu'il meure, qu'on le crucifie ; mais enfin quelle eſt la cauſe d'une haine ſi opiniâtre & ſi mortelle. *Quid enim mali fecit?* Je ſai que juſqu'ici il a été l'objet de la jalouſie des Prêtres, mais eſt-il poſſible que dans l'état où il eſt, il puiſſe cauſer à qui que-ce ſoit d'autres mouvemens que des mouvemens de pitié? Pour-quoi voulez-vous me forcer à accabler un miſerable, en qui je ne trouve point de crime, & qui a déſormais plus de ſujet de haïr la vie, que vous en avez de lui ſoûaiter la mort? Que

lui peut-on faire de pire que de le laiſſer vivre autant qu'il pourra, pour prolonger & ſa honte & ſes ſouffrances ? Laiſſez-le aller le mal-heureux, il ne peut manquer de mourir bien-tôt aprés ce qu'il a ſouffert, & quand il pourroit ſurvivre à de ſi grand maux, il n'a garde de ſe preſenter jamais à vos yeux, il ira cacher bien-loin ſon infamie, pouvez-vous croire qu'il ſonge deſormais à la Roïauté, & que quelqu'un oſe le ſuivre, ou s'attacher à ſa perſonne ? Tout cela, Meſſieurs, n'appaiſe point cette multitude, elle n'entend nulle raiſon ſur cela, qu'il ſoit innocent ou coupable ce ſeroit un crime de lui pardonner, il faut qu'il ſoit cloüé à une croix, & qu'il y meure, *Tolle, tolle, crucifige eum.* O Jesus, ô doux Nom de Sauveur & d'Emanuël ! ô promeſſes faites à Abraham, à Iſaac, & à Jacob ! ô deſirs ſi ardens & ſi long-tems differez ! ô figures ! ô propheties ! le Ciel n'a-t-il donc enfin accordé ce liberateur, que pour le voir ainſi rebutté & haï de tout ſon peuple ? Eſt-il poſſible, qu'aprés plus de quatre-mille ans de priéres & de vœux, on n'ait enfin reçû le Meſſie que pour le livrer aux Gentils, pour lui préférer un voleur infame, pour exercer ſur lui toutes ſortes de cruauté, pour demander ſa mort avec autant d'opiniâtreté qu'on avoit eu de conſtance à demander ſon avénement.

Si Pilate avoit autant aimé la juſtice, que les Juifs haïſſoient le mérite de Jesus-Christ, il auroit réſiſté plus long-tems à leurs injuſtes deſirs : Mais enfin, le propre interêt, les vaines craintes, les raiſons humaines & politiques, l'emportent ſur toutes les Loix. Ce foible Juge monte ſur ſon

avoit été prononcé de la propre bouche de ſon Pére.

Voila donc les Juifs ſatis-faits, Pilate ſe retire l'ame troublée par l'horreur du crime qu'il vient de commettre; les Prêtres & les Phariſiens triomphent de leur victoire, les Bourreaux lient JESUS CHRIST, les Soldats s'aprêtent & commencent à marcher, tous les chemins du Calvaire ſe bordent de peuple, la montagne en eſt déja toute couverte, on court de toute part, pour voir mourir un homme, qu'on avoit crû Dieu juſqu'à lors. Enfin on lui preſente la Croix, il s'en charge, il veut bien la porter lui-même juſqu'au lieu du ſupplice. Que ne puis-je, aimable JESUS, que ne puis-je ici découvrir à ceux qui m'entendent, quels furent les mouvemens de vôtre cœur, lors que vous vîtes cet objet de vos plus ardens déſirs? Si nous ſommes ſi édifiez des paroles que Saint André proféra, lors qu'il vit la Croix qu'on lui avoit preparée, que n'auriez-vous pas dit, mon Sauveur, à la veûë de la vôtre, ſi vous aviez bien voulu nous faire part de vos ſentimens? Mais qu'eſt-il beſoin de paroles, où les actions parlent ſi fortement, & d'une maniere ſi intelligible. Cette Croix étoit & longue & peſante, JESUS étoit ſi fort affoibli, par ce qu'il avoit déja ſouffert, qu'il lui étoit abſolument impoſſible de la porter: Et neanmoins, il l'embraſſe ſans héſiter un ſeul moment, il aime mieux non ſeulement plier & gémir, mais ſuccomber même, & expirer ſous le faix, que de refuſer d'obeïr juſqu'à la mort. Il auroit bien pû dire à ces inhumains, helas je voudrois étre en état de faire ce que vous

m'ordonnez, plût-à Dieu que la choſe me fût auſſi aiſée, qu'elle me ſeroit agréable, mais je ne me ſens plus aſſez de force pour cela, ſi vous me contraignez de porter ma Croix, vous n'aurez pas le plaiſir de m'y voir mourir avec infamie. Je ne ſçai ſi je pourrai bien me trainer moi-même juſqu'au haut du Calvaire, mais aſſeurément, je ne m'y rendray jamais avec un fardeau ſi lourd. Quand il auroit parlé de la ſorte, Chrêtiens Auditeurs, y auroit-il eu ſujet d'en être ſcandaliſé, & de l'accuſer de peu de ſoûmiſſion? Non ſans doute; mais quel ſujet n'avons-nous pas d'admirer ſon obeïſſance? voyant que ſans avoir égar ni à ſa foibleſſe, ny à la longueur du chemin, ſans conſiderer ſi ce qu'on lui commande eſt poſſible ou non, il ne ſonge qu'à executer le commandement qu'on lui fait: Il ſe courbe donc, il marche ou plû-tôt il rampe ſous cette Croix, il plie, il tombe ſur les genoux, il donne du né en terre preſque à chaque pas, le voila tout en ſuëur, tout hors d'haleine, il n'en peut déja plus, & toutefois il ne ſe rend point, il ne demande point qu'on le ſoulage, on fut contraint de le faire, de peur qu'il ne rendît l'ame, plû-ôt qu'on ne ſoûaittoit, mais il n'y eut que le déſir de ſe rendre obeïſſant, qui pût luy faire abandonner ce qu'il avoit pris pour obeïr.

On arrive donc enfin au lieu, où il doit être crucifié, & tandis qu'on prépare toutes les choſes neceſſaires, que les uns percent la croix aux endroits où l'on doit planter les clous, que d'autres creuſent la terre, qu'on apprête les marteaux, on dépoüille JESUS-CHRIST, pour

la ſeconde-fois,& tout le monde voit avec fraïeur l'état horrible,où il a été mis par la flagellation. On lui commande de ſe mettre ſur la croix, & il ſe couche, il s'étend ſur ce lit de douleur,lévant les yeux au Ciel pour offrir ſon ſacrifice à ſon Pére, il donne volontiers ſes piés & ſes mains pour être percées, témoignant en cela d'autant plus de courage & d'amour pour nous, qu'il n'ignoroit pas qu'il alloit ſouffrir une de plus-grandes douleurs qu'il eſt poſſible de ſouffrir en cette vie.

Tout le monde ſait qu'il n'eſt point de plaïes ſi douloureuſes que celles des piés& des mains,parce-que ces parties ſont compoſées d'un grand nombre d'os, de nerfs, de veines, d'artéres qui les rendent infinement plus-ſenſibles que toutes les autres. Il ne faut que piquer un nerf pour cauſer d'horribles convulſions. Je vous laiſſe à penſer ce que doivent faire de gros clous tout raboteux & tout émouſſez qui ne piquent pas, mais qui déchirent, qui briſent, qu'on n'enfonce qu'à-peine, & à grans coups de marteaux ? On leve la croix, on la laiſſe tomber dans ſa foſſe, & cette cheûte donne une ſecouſſe au corps de Jesus, laquelle étoit capable de le faire pâmer de douleur. Ce fut à peu-prés la même-choſe durant les trois heures qu'il vécut dans ce ſupplice ; car tout le corps attirant les mains par ſon poids,& tombant en même-tems ſur les piés, il n'étoit ſoûtenu que ſur les clous & par ſes plaïes, ce qui lui cauſoit un tourment qu'on ne ſauroit exprimer. C'eſt-pour-quoi la plû-part des mal-heureux,qui finiſſoient leur vie par ce genre de ſupplice mouroient enragez,& en blaſphémant comme le mau-

vais larron. Mon Dieu vous avez voulu ſouffrir ce cruel martire, pour condanner & pour expier en même-tems la délicateſſe des hommes. On n'eſt jamais couché, on n'eſt jamais vétu, jamais aſſis aſſez mollement, on ne peut trouver de voiture aſſez douce, ni de poſture aſſez commode. Cette chair qui doit pourrir, & qui fera peut-être perir nôtre ame, cette chair, dis-je, emporte tous nos ſens, & pouvant la ſauver en la traittant avec un peu moins d'indulgence, nous aimons-mieux nous perdre avec elle.

A-peine Jesus-Christ fut il élevé à la veûë d'une multitude preſque infinie de Juifs, de Grecs, de Romains, qui etoient accourus à ce ſpectacle, qu'au lieu d'être plaint, & de recevoir quelque conſolation dans des peines ſi cruelles, il fut aſſailli de toutes parts d'inſultes & de malédictions, comme un excommunié, comme l'anatéme & l'horreur du genre humain. Va, lui diſoient quelques uns, toi qui rébâtis le Temple en trois jours, deſcens de la Croix, & ſauve-toi, ſi tu peux: les autres le faiſant reſſouvenir de ſes miracles, qu'ils ne regardoient plus que comme des preſtiges & des œuvres du demon, l'invitoient en ſe moquant à en faire pour lui-même. Les Princes des Prêtres & les Docteurs de la Loi, le railloient encore plus cruellement, & méloient mille-blaſphémes à leurs railleries, les deux voleurs qui étoient crucifiez avec lui en faiſoient autant, parce-qu'il ne les délivroit pas de la mort, lui qui ſe vantoit d'être le Fils de Dieu tout-puiſſant.

Au milieu d'une perſécution ſi opiniâtre & ſi cruelle, vous plait-il, Meſſieurs de jetter les yeux ſur Jesus Crucifié? Non-ſeulement il ne

donne nulle marque de chagrin, ni d'impatience, mais tenant la veûë,& la teſte baiſſée il eſſuie tout avec une modeſtie inalterable, & une profonde humilité. Ce n'eſt point cét air fier, & intrepide des Martirs, ce viſage riant & agréable qui ſembloit inſulter les tirans & les ſupplices, cela eſt digne d'admiration ſans doute, mais cela eſt trop beau, & trop éclattant pour Jesus anéanti. Ses ſentimens ſur la Croix ſont les ſentimens d'un homme humilié, d'un pécheur qui fait pénitence, d'un homme que Dieu frappe, qu'il pourſuit en ſa colére; il n'irrite point la cruauté des bourreaux,mais il ſemble l'approuver par ſon ſilence, il n'inſulte point ſes ennemis, mais il ſouffre leurs inſultes, de telle-ſorte qu'on diroit qu'il les a bien méritées. Il me ſemble voir un criminel convaincu de l'énormité de ſes crimes, & accablé par les reproches de ſa conſcience, un ſélérat qui ſe reconnoît indigne de vivre, & qui a plus de confuſion de ce qu'il a fait, que de toute la honte qu'il ſouffre. *Et nos putavimus eum quaſi leproſum, & percuſſum à Deo, & humiliatum.*

Etonnante diſpoſition,& qui doit bien confondre nôtre impatience & nôtre orgueil! Hélas nous avons coûtume de nous enfler, de nous hériſſer pour ainſi dire, à la moindre injure que nous recevons des hommes, nous n'avons jamais aſſez exageré ni nôtre innocence ni leur injuſtice. Lors-même que nous croyons ſouffrir patiemment, nous voulons qu'on nous plaigne, qu'on admire nôtre patience, qu'on blâme le procedé de nos ennemis, qu'on en ait horreur, que Dieu

en prenne vengeance pour nous. *Ego autem ſum vermis, & non homo, opprobrium hominum, & abjectio plebis.* Pour moi, dit JESUS au milieu de ſon cœur, hélas dequoi me plaindrois-je ? Je ne ſuis qu'un eſclave, qu'un ver de terre, la honte du genre humain, & le rebut de la plus-vile populace.

Mais quoi, mon Sauveur, ſerez-vous donc muët juſqu'à la mort ? N'aurons-nous point la conſolation de voir ouvrir encore une-fois cette bouche qui a prononcé tant d'oracles, tant de paroles de vie ? Il va parler, Meſſieurs, mais ce ne ſera ni pour ſoi, ni pour ceux qui deſirent de l'entendre, il va parler pour ſes ennemis. *Pater*, s'écrie-t-il, Mon Pere pardonnez leur. *Dimitte illis, non enim ſciunt, quid faciunt.* O parole vraiment digne de rompre un ſi long & ſi ſaint ſilence ! O priére vraiment digne de JESUS crucifié, de JESUS mourant ! Qu'elle ſied bien, ô mon divin maître, à vôtre grandeur, & à vôtre élevation infinie ! Quelle héroique douceur ! & qui aura jamais la force de l'imiter ? On ne-ſauroit dire combien ces paroles ſi peu attenduës firent d'impreſſion ſur l'eſprit des aſſiſtans. Elles convertirent le bon Larron, elles firent taire les Prêtres & les ſoldats, elles étonnerent, & détromperent preſque tout le monde en faveur du Fils de Dieu. Mais ces ſentimens leur viennent trop tard, pour réparer les injures qu'on lui a faites. JESUS n'a plus qu'un moment de vie, il donne à ſa Mere, & au Saint Diſciple qu'il aimoit, les dernieres marques de ſon amitié, en les recommandant l'un à l'autre, aprés quoi s'étant recommandé lui-même à ſon Pé-

re, il baisse la tête sur la poictrine, & rend le dernier soûpirs.

A même tems qu'il expira le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux furent ouverts, les morts ressuscitèrent, & parurent dans Jérusalem; Enfin le Soleil perdit sa lumiére, & durant l'espace de trois heures toute la terre fut ensevelie dans les tenébres. Le Centenier voiant toutes ces choses ne peut s'empêcher de reconnoître l'Auteur de tant de Prodiges. *Verè Filius Dei erat iste*, S'écria t-il, assurément cet homme étoit Fils de Dieu. Tous ceux qui avoient vû mourir JESUS-CHRIST s'en retournerent le cœur plein de componction, & frappant leur poitrine, en signe de pénitence. *Et omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, & videbant, quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur*, dit Saint Luc.

J'espere, Chrêtienne Compagnie, que le récit de toutes ces choses, fera sur vôtre cœur le même effet qu'elles firent sur les Juifs, qui les virent de leurs yeux. Mais pour aider vôtre foy par quelque chose de sensible, ne pouvant vous faire voir l'original, je vous montreray du moins la triste figure de JESUS-crucifié. Le voila, Chêtiens Auditeurs, en l'état pitoïable, où nos pechez, & son amour l'ont reduit, voila l'abregé de tout ce que je viens de vous dire, ou plû-tôt tout ce que je vous ai dit n'a été qu'un fort petit abbregé de ce que vous découvrez ici d'une seule veuë. *Verè Filius Dei erat iste.* Quelque miserable qu'il vous paroisse, quelque grande que soit son humiliation,

quoi qu'il ſoit couvert de plaïes, qu'il n'ait plus ici de mouvement ni de vie, il ne laiſſe pas d'être vôtre Dieu : ce qui vous étonnera peut-être encore plus, c'eſt que tel qu'il eſt ſur cette Croix, il eſt le modéle de tous les prédeſtinez. Voila ſurquoi nous devons tous nous réformer ſi nous aſpirons au Paradis ; il avoit déja fait ce portrait dans l'Evangile, & il auroit pû ſe contenter de cela, mais il l'a voulu tracer en ſa perſonne, pour nous le rendre plus viſible, & pour nous obliger à en recevoir en nous tous les traits.

Si ce ſpectacle ne nous touche point, il en faut accuſer nôtre peu de foi, nôtre ingratitude, & la dureté de nôtre cœur. Car ſans parler des choſes inanimées qui parurent ſenſibles à ſa Paſſion, c'eſt à la veûë du Crucifix, que tant de Rois ont quitté la pourpre & la Couronne, que tant de perſonnes riches ont abandonné leurs biens, que tant de jeunes hommes & de jeunes filles ont renoncé à toute la vanité, à tous les plaiſirs du monde. C'eſt ce Crucifix qui a rendu les ſouffrances ſi aimables aux premiers Chrêtiens, & qui fait que les perſécutions manquans aujourd'hui aux veritables fidéles, ils exercent ſur eux-mêmes une ſainte cruauté, & déviennent leurs perſecuteurs & leurs tirans.

Quel moïen puis-je donc trouver, qui ſoit plus efficace pour vous convertir, ô vous qui héſitez peut-être encore à le faire ; que de vous préſenter Jesus-Christ en Croix ? Vous avez profané ſon Sang, voudriez-vous bien encore fouler ſon Corps, & ajoûter cet outrage à tous ceux qu'il a ſouffert pour l'amour vous. Pre-

nez ce Livre pauvres aveugles, il vous apprendra ce que c'eſt que le peché, dont vous faites ſi peu de cas. Car enfin voila vôtre ouvrage. C'eſt pour vous que l'innocent a été attaché à ce bois infame, & c'eſt pour vous qu'il a été traitté de la ſorte, vous voïez donc dans ce même-Dieu, & l'objet de vôtre eſperance, & le ſujet de vôtre condannation. C'eſt à vous de voir ſi vous aimez-mieux ou être ſauvez par ſa mort, ou en être puni comme en étant les veritables & les uniques auteurs. Il faut néceſſairement que la voix de ce ſang crie de la terre, & qu'elle demande au Ciel ou grace pour vous, ou vengeance contre vous, ſi vous réfuſez d'entendre ce que cette voix vous dit, pour vous retirer de vos deſordres, elle ſera entenduë du Pére Eternel, lors qu'elle vous accuſera au trône de ſa juſtice.

Mais ce n'eſt pas ſeulement pour les pecheurs que j'ai apporté ici l'image de mon maître Crucifié. C'eſt principalement pour vous, Ames Penitentes. C'eſt pour vous la mettre entre les mains, afin que vous l'aïez éternellement devant les yeux. Il eſt mort pour tout le monde, il eſt vrai, mais il faut avoûër que peu de perſonnes ont eu autant de part que vous aux mérites de ſa mort, il a ſouffert pour effacer tous les pechez, mais enfin il n'y a eu que vos pechez, qui aïent été effacez par ſes ſouffrances. Souvenez-vous que ſi vous vivez, ſi vous ne brûlez pas encore avec les méchans, ſi Dieu vous a attendu avec tant de patience; c'eſt uniquement à JESUS ſouffrant que vous en étes redevables. Mais ſouvenez-vous ſur-tout qu'il eſt ſur cette Croix l'idée

de la véritable penitence, & que la vôtre ne ſera jamais parfaite, que vous ne ſoiez crucifiées avec lui.

Je vous l'offre encore, Ames innocentes, ames ſaintes, je vous le donne pour amant, & pour époux éternel, vous trouverez dans ſes plaïes la ſource de ces belles lumiéres que vous récevrez, de ces délices ſpirituelles que vous goûtez dans l'éxercice de la vertu. Ces douceurs qui charment toutes vos peines, qui vous font paſſer une vie ſi agréable & ſi tranquille, ces douceurs, dis-je, lui ont coûté bien des amertúmes & bien des fatigues, vous étes trop généreuſes pour refuſer de partager avec lui ce qu'il a ſouffert pour l'amour de vous, joüiſſez à la bonne heure des chaſtes plaiſirs, qu'il vous a mérités par ſes douleurs, mais n'oubliez pas que ſes douleurs, & ſa croix doivent faire une partie de vos plaiſirs. Je vous le laiſſe ames affligées pour étre toute vôtre conſolation dans vos plus grans maux, ils vous déviendront beaucoup plus ſupportables en ſa compagnie, il vous aidera lui-même à les ſupporter, il vous les addoucira, il vous les rendra utiles & même agréables. Oppoſez-les ſouvent ces maux que vous endurez, avec ce qu'il ſouffre ſur cette croix; c'eſt lui-même qui vous invite à faire cette comparaiſon.

Attendite, & videte, ſi eſt dolor ſicut dolor meus. Regarde-moi, Chrêtien, & voi, s'il eſt quelque douleur pareille à la mienne. A l'égar de ceux qui vous perſecutent, il ne ceſſera de vous faire pour eux la même priére, qu'il offrit à ſon Pére, pardonne-leur, je t'en conjure, parce qu'ils ne ſa-

vent ce qu'ils font, non certainement ils ne ſavent ce qu'ils font, ils croient de te nuire, & ils ſe font à eux-mêmes un tort qu'on ne-ſauroit eſtimer, ils croient de te rendre mal-heureux, & ils t'ouvrent ſans y penſer le chemin d'une félicité éternelle : ils croient exercer leur haine, ils ne font qu'exécuter les ordres de mon amour envers toi. Enfin Meſſieurs, n'oubliez pas que Jesus êtant encor vivant a prédit, que lors-qu'il ſeroit crucifié, il attireroit à lui toutes choſes, *Omnia traham ad me ipſum.*

C'eſt à nous à accomplir cette prophétie, en nous laiſſant attirer, & ceſſant enfin de réſiſter à ces douces invitations. C'eſt pour-quoi aprés vous l'avoir preſenté à tous, vous voulez bien que je vous preſente tous à lui, & que je lui explique vos ſentimens par mes paroles. Je commence par moi, ô mon adorable Rédempteur, & je me donne à vous en la maniere la plus-étenduë, & la plus-parfaite qu'il m'eſt poſſible. Il y-a déja long-tems que je me ſuis comme cloûé à vôtre croix par les vœux de ma profeſſion, je les rénouvelle ces vœux, je les ratifie en preſence du Ciel & de la terre, je vous rens mille graces de me les avoir inſpiré, je proteſte que je ne me trouve point embarraſſé de mes liens, au-contraire je voudrois pouvoir les multiplier, ou en ſerrer les nœus davantage, que ne puis-je, O mon divin Rédempteur ! que ne puis-je par mille & mille vœux m'attacher à vous ſi étroittement, que non-ſeulement je ne me ſépare jamais de vous, mais que je devienne une même-choſe avec vous. Je l'embraſſe donc cette aimable Croix, & je jure,

mon Dieu ! que juſqu'à la mort elle ſera tout mon plaiſir, & toute ma gloire : *Mihi abſit gloriari niſi in cruce Domini noſtri Ieſu Chriſti, per quem mihi mundus Crucifixus eſt, & ego mundo.* A Dieu ne plaiſe, que je me glorifie, que je me réjoüiſſe jamais, ſinon en la croix de Jesus, & en Jesus-même crucifié, à Dieu ne plaiſe que j'aïé jamais d'autre tréſor, que ſa pauvreté, d'autres délices que ſes ſouffrances, & d'autre amour que lui-même. Non mon Sauveur, jamais, jamais je ne me détacherai de vous, & jamais ie ne m'attacherai qu'à vous.

Tous ceux qui ſont ici vous diſent la même choſe, autant qu'ils le peuvent, nous n'avons pas tous une même vocation, mais nous ſommes tous obligez de vous ſervir, de vivre en vôtre grace; de fuïr les occaſions de vous déplaire; il le feront déſormais, ils vous le promettent, je vous le jure en leur nom, & j'eſpere que je ne ſerai déſavoüé de perſonne. Ils ſe ſont engagez par les vœux de leur baptême, par le nom de Chrêtien qu'ils font gloire de porter, ils ſe ſont engagez à mépriſer le monde & les fauſſes vanitez du monde. Ils reconnoiſſent cét engagement, ils le rénouvellent en vôtre préſence, & vous voïez Seigneur, vous, à qui les cœurs ſont ouverts, vous voïez qu'ils ſont dans une ferme réſolution de s'aquitter des devoirs qu'un ſi grand nom leur impoſe plus éxactement qu'ils n'ont fait juſqu'ici. Comment ne le haïroient-ils pas éternellement ce monde, lequel vous a haï ſi cruellement ; ce monde qui vous a crucifié, ce monde, qui les a porté eux-mêmes à vous hair

&

& à se rendre complice de vôtre mort. Comment pourroient-ils encore l'aimer, eux qui ont reconnu sa mauvaise foi, son inconstance eux qui ont découvert les piéges qu'il leur a tendus, qui savent qu'ils ne peuvent l'aimer sans encourir vôtre haine, sans renoncer à vôtre amour.

Fortifiez O Jesus les bons desseins que vous leur avez inspiré, rendez les inébranlables dans toutes les tentations, faites qu'ils persevérent jusqu'à la mort dans la grace qu'ils recevront à ces fêtes. Je vous en conjure par vôtre sang, par toutes vos plaies, par cét amour immense, que vous leur avez témoigné en mourant pour eux; ne permettez pas qu'un si grand remede leur soit inutile. Etendez sur eux, ô mon Dieu! cette main qui a été percée pour leur être plus liberale, laissez tomber sur eux quelque goutte de ce sang, dont une seule pourroit sanctifier tout l'univers; Donnez leur une benediction qui leur attire toutes les autres, ou du-moins rendez efficace, celle que je leur vais donner de vôtre part. Au nom du Pêre & du Fils & du S. Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

POUR LE JOUR DE PÂQUES.

Surrexit, non est hîc.

Il est ressuscité, il n'est plus ici. Saint Marc. chapitre 16.

La Resurrection de JESUS-CHRIST *est tres-bien établie, & elle établit merveilleusement bien la verité de nôtre créance.*

IL faut avoûer qu'il n'y eut jamais de joie plus-juste que celle qui se produit aujourd'hui sur le visage de tous les fidelles, sans parler ni de leur réconciliation avec Dieu par le Sacrement de la penitence ni de l'alliance étroite qu'ils ont contractée avec JESUS-CHRIST par l'Eucharistie : le

ſimple ſouvenir de la Reſurrection du Sauveur du monde, doit étre pour eux le ſujet d'une éternelle allegreſſe. Ouy, Chrêtiens, vous avez toutes les raiſons du monde de vous réjoüir en ce jour, ce n'eſt pas ſeulement la plus-grande de toutes les fêtes, c'eſt le commencement d'une fête qui ne doit jamais finir. JESUS-CHRIST, reſſuſcité, dit le grand Saint Atanaſe, a fait de la vie des hommes une fête continuelle, nulle douleur, nulle ctainte ne doit plus troubler nôtre repos, nôtre eſperance n'a plus rien de chancelant, ni d'incertain; puis-que nôtre maître révit pour ne mourir plus, nous ne pouvons plus mourir que pour révivre, puis-qu'il triomphe du peché & de l'enfer, nous ne pouvons plus révivre que pour étre éternellement bien-heureux.

Mais comment eſt-ce que la Reſurrection de JESUS affermit ſi fort l'eſperance des Chrêtiens? c'eſt, Meſſieurs, ce que j'ai deſſein de vous expliquer en ce diſcours: c'eſt que ce miſtere eſt lui-même tres-bien établi, & qu'il établit merveilleuſement bien la foi Chrêtienne. Je vous montrerai en premier lieu, qu'on ne peut pas douter de la verité de cette Reſurrection. En ſecond lieu que par cette Reſurrection on ne peut plus douter de la verité de nôtre créance: en-un-mot rien de mieux prouvé en nôtre Religion que la Reſurrection du Sauveur, rien qui prouve mieux nôtre Religion. Ce ſeront les deux parties de cét entretien. Heureuſe Marie! car il me ſemble que c'eſt aujourd'hui ſeulement que vous étes la plus-heureuſe des femmes, je ne ſai ſi avant ce jour vous avez eu un ſeul moment de joïe bien pure,

& ſi vous avez jamais bien goûté la gloire de vôtre divine Maternité ; mais certainement rien ne peut déſormais vous empêcher le ſentiment d'un ſi grand bien, en révoïant Jesus Glorieux, vous pouvez bien lui dire comme ſon Pére ; c'eſt en ce jour mon Fils que je vous ai veritablement enfanté, ſoit que je conſidere les douleurs que je viens de reſſentir, ou que j'aïe égar au comble de joïe qui ſuccede à tant de douleurs, *Filius meus es tu : Ego hodie genui te.* Souffrez Vierge Sainte, que nous vous témoignions la part, que nous prenons à vôtre bon-heur, & que nous vous demandions en même-tems la grace de pouvoir bien comprendre le nôtre. *Ave Maria.*

C'étoit un état bien triſte & bien déplorable que celui où ſe trouva l'Egliſe de Jesus-Christ durant les trois jours, qu'il fut au Sepulchre ; car outre la douleur où ſa mort avoit plongé tous ſes Diſciples, outre la confuſion où ils étoient d'avoir fait paroître tant de lâcheté à ſa Paſſion ils avoient perdu toute eſperance de le voir jamais revivre, & ne-ſavoient s'il les avoit voulu tromper, en leur faiſant eſperer un prompt retour, ou s'il ne s'étoit point trompé lui-même. Le paſteur étoit mort, le troupeau s'étoit diſperſé, & l'infidelité qui les avoit détaché de leur chef, les avoit encore ſéparéz les uns des autres. La foi ſe ſoûtenoit encore en Marie, mais le ſouvenir des tourmens de ſon Fils la rendit peu capable de rélever celle des Apôtres. Elle pleuroit en ſa ſolitude ; & ſouffroit en ſon eſprit à chaque moment, tout ce que Jesus avoit ſouffert en ſon corps durant l'eſpace de trois jours. Magdelaine, Marie

Mere de Saint Jacques, & Salomé avec auſſi peu de foy que les autres, quoy qu'avec un peu plus d'amour, ne ſongeoient qu'à embaumer le corps, pour le preſerver de corruption, tant elles étoient éloignées de penſer qu'il dût retourner à la vie : En un mot la déſolation étoit generale, tout eſt ébranlé, tout chancele, tout eſt en déſordre, on eſt prét à ſe démentir. Seigneur! il eſt tems d'accomplir les oracles de l'Ecriture, & vos propres Propheties, il eſt tems de ſortir de ce tombeau, & de venir au ſecours de vos brebis, qui s'égarent de plus en plus, & que l'ennemi ne ceſſe de pourſuivre, pour les perdre ſans reſource. *Tu exurgens, miſereberis Sion*: ou ſelon un autre verſion, *Miſereare Sion, quia tempus miſerendi ejus, quia venit tempus.* Je ne doute point, Meſſieurs, que ce ne fut ce motif, qui lui fit avancer le terme de ſa Reſurrection. Le troiſiéme jour commençoit à peine à luire, lors que ſon ame bien-heureuſe ſortant des Limbes, accompagnée de tous les Saints du vieux Teſtament, ſe rendit en un moment au Sepulcre, & r'entra dans ſon Corps, qu'elle tira de ce lieu ſombre tout vivant & tout brillant de lumiere.

Il ſe fit en même temps un grand tremblement de terre, pareil à celui qui étoit arrivé à ſa mort, ce fut pour reveiller les Soldats qui le gardoient, afin qu'il n'y en eut pas un ſeul, qui ne fut témoin de ſon triomphe ; car alors un Ange étant deſcendu du Ciel, il renverſa à leurs yeux la pierre, qu'on avoit miſe à l'entrée de la caverne, & ſoit par cette action qui marquoit une force immenſe, ou par la beauté de ſon viſage qui brilloit com-

me un éclair, *Erat aſpectus ejus ſicut fulgur*, il effraia tellement les Gardes, qu'ils en demeurerent comme immobiles. Quelques Dames qui étoient venuës chargées de parfums, pour oindre le corps de Jesus, furent d'abord ſaiſies d'une pareille fraïeur, mais l'ange les r'aſſeûrant auſſi tôt, *Nolite timere vos*, leur dit-il, *Ieſum quæritis crucifixum, ſurrexit, non eſt hîc.* Pour vous femmes, ne craignez point, je ſai que vous cherchez Jesus qui a été crucifié ; Il eſt reſſuſcité : il n'eſt plus ici.

Voila, Meſſieurs, la premiere preuve de la Reſurrection du Sauveur du monde, ce ſont des Anges qui deſcendent du Ciel, pour l'annoncer comme ils en étoient deſcendus autres-fois, pour publier ſa naiſſance. Ce témoignage ne peut-être rejetté, puis-que c'eſt de la part de Dieu, qu'ils parlent, étant ſes Ambaſſadeurs auprés des hommes. La ſeconde preuve, c'eſt le témoignage, pour ainſi-dire, du Sepulchre même, car l'Ange ayant invité les femmes d'entrer, pour ſe convaincre de la verité par leurs propres yeux, elles n'y trouverent autre choſe que les linges, où leur bon Maître avoit été enſeveli. C'eſt pour-quoi ſortant promptement pleines de crainte, & de joïe elles courent à Jéruſalem porter aux Diſciples une ſi bonne nouvelle. L'Evangeliſte remarque, ce me ſemble, fort à propos, que la crainte, & la joïe étoient peintes en même-tems ſur leur viſage. Cette crainte étoit un effet de la viſion qu'elles avoient eûe : & cette joïe une preuve bien naturelle & bien convainquante de ce qu'elles diſoient, qu'elles n'avoient rien trouvé dans la

grotte. On ne les crût pas toute-fois sur leur parole; chacun veut s'asseûrer par soi-même d'une chose si surprenante, ils accourent donc au tombeau, & confirment à leur retour tout ce que les femmes avoient rapporté. Mais ce n'est pas assez que les Anges, que le tombeau-même rende témoignage à la verité de ce mistére; la Providence en a tiré une preuve bien plus-autentique de la bouche de nos plus-grans ennemis.

Vous savez, Messieurs, combien la jalousie des Prétres avoit été soigneuse d'ôter tout prétexte aux faux bruits, qu'on pourroit répandre de la Resurrection de Jesus, ils ne se contenterent pas de lui avoir ôté la vie, de savoir que son corps mort étoit renfermé dans un Sepulchre taillé dans le roc, & fermé d'une pierre, que plusieurs hommes ensemble pouvoient à peine rouler, pour empécher qu'on ne l'enlevât, ils voulurent encore qu'on mît le seau sur cette Pierre, & qu'une compagnie de Gardes veillât toute la nuit auprés du Sepulchre. Mais que la prudence humaine est foible, ô mon Dieu! quelle est aveugle, lorsqu'elle prétend s'opposer à vos desseins! Que produisirent tous ces soins, Chrêtiens Auditeurs? Ils apprirent dessors à toute la terre la prediction, que Jesus Christ avoit faite, qu'il ressusciteroit le troisiéme-jour, & prépareroit à la verité de sa Resurrection des preuves invincibles, & des témoins irréprochables. En effet les Gardes s'étant un peu remis de leur prémiere fraieur, viennent à la ville, & rapportent fort exactement ce qu'ils ont vû. Toute la Sinagogue se trouble au recit, qu'ils font; on assemble le Conseil, on

les y appelle, on apprend d'eux à quelle heure, & ſous quelle forme l'Ange s'eſt fait voir, comment la terre a tremblé à ſon arrivée, comme il a débouché la grotte ſans nul effort, comme il y a introduit Magdelaine & les autres femmes, ce qu'il leur a dit, ce qu'elles ont trouvé dans le Sepulchre, ce qu'ils y-ont apperçeu eux-mêmes, lors-que cét Ange aiant diſparu, leur crainte s'eſt diſſipée, & leur a laiſſé la liberté d'examiner plus ſoigneuſement toutes choſes.

Qui ne jugeroit, Chrêtiens Auditeurs, que ces obſtinez vont ſe rendre à la verité connuë ? Car enfin la choſe eſt toute viſible, il n'y a plus lieu de douter, il faut neceſſairement ouvrir les yeux à un ſi grand jour. Helas ! qu'il eſt bien vrai que le cœur gouverne l'eſprit, & qu'on eſt peu ſuſceptible des lumiéres de la foi, lors-que quelque paſſion s'eſt renduë maîtreſſe de la volonté ! Les libertins demandent des miracles pour s'affermir dans leur créance, & toutes autres preuves qui perſuadent les gens-de bien, leur paſſent pour des ſophiſmes, ou pour de foibles raiſons. Mais quand ils verroient guerir des aveugles, & reſſuſcirer des morts, ils s'obſtineroient dans leur incredulité, tandis qu'ils perſiſteront dans leur deſordre. *Neque ſi mortui reſurrexerint, credent.*

En voici un exemple bien étrange dans les Juifs dont nous parlons, au lieu de reconnoître le Meſſie à une marque ſi évidente, ils ne ſongent qu'à étouffer la vérité, qui ſe découvre à eux, malgré eux-mêmes. Ils donnent à ces ſoldats une grande ſomme d'argent, & les obligent à publier que tandis-qu'ils dormoient, les Apôtres ont en-

levé le corps de JESUS-CHRIST. Ces ſacrileges miniſtres du Dieu vivant, qui avoient déja païé la perfidie de Judas de l'argent du ſanctuaire, ne font point de ſcrupule de prendre dans le même fons, de quoi acheter cette nouvelle calomnie. Mais peuvent-ils nous donner une preuve plus-forte de la Reſurrection, que d'avoir recours à un ſi méchant artifice, pour la ſupprimer? Cet enlévement auroit eu quelque vrai-ſemblance, s'ils l'avoient un peu moins appréhendé, mais aprés toutes les précautions qu'ils ont priſes, pour le prévenir; il n'y eut jamais de fable plus mal inventée que celle-ci.

Quoi ces timides Diſciples, qui ont ſi lâchement abandonné leur bon maître lors qu'il vivoit, pour donner quelque couleur à une vaine impoſture, ſeroient venus aprés ſa mort, s'expoſer à un danger ſi éminent de la vie? Ce Pierre, que quelques paroles d'une ſervante avoient terraſſé, n'aura pas peut-être appréhendé une Compagnie entiére de gens-d'armes? Je veux que toute la garde ſe ſoit trouvée endormie: Comment eſt-ce qu'on a pû pénétrer dans le jardin, remuër une pierre d'un poids ſi énorme, emporter le corps, s'enfuir ſans faire aucun bruit, & s'en réveiller perſonne? De plus on a trouvé dans le Sepulchre le Suaire, & les linceuls, dont le corps avoit été enveloppé: Quelle apparence que des voleurs, qui font tout à la hâte; & qui n'ont pas de tems à perdre, ſe fuſſent arrêtez à le délier, & lui ôter tous ces linges; Mais à quoi penſez-vous, dit ſaint Auguſtin, de nous produire des gens endormis, pour témoins de l'enlevement que vous ſuppoſez

à ces Disciples ? En verité vous dormez vous-mêmes, & vous ne songez pas à ce que vous dites: *Dormientes testes adhibes ; verè & tu obdormisti.* Imposteurs que vous êtes, dit-il en un autre endroit, en s'addressant aux soldats, ou vous veilliez lors que les Disciples sont venus faire ce coup, ou cela s'est fait durant le tems de vôtre sommeil : si vous veilliez, comment ne les avez-vous pas repoussés ? Si vous dormiés, comment pouvez-vous savoir qu'ils sont venus ? Il me semble qu'on peut encore ajoûter, Si vous veilliez, & que vous-vous fussiez entendus avec les coupables, d'où vient que les Prêtres ne font point punir vôtre perfidie ? Si vous dormiez, d'où vient qu'ils récompensent même vôtre negligence? Nous savons qu'à vôtre retour vous avez touché une somme considerable, *Pecuniam copiosam :* Nous ferez-vous accroire que c'est pour vous être mal-aquittés de l'emploi, qui vous avoit été confié, qu'on vous a conté cét argent ? Eh vous mauvais Prêtres, s'il est vrai que les Disciples de JESUS ont dérobé le corps de leur maître : voila un horrible crime ! Les sceaux publics ont été rompus, l'autorité du Prince est tout visiblement violée, aussi-bien que la sainteté du Sepulchre. Comment est-ce que vous ne demandez point justice de tant d'attentats ? Pouviez-vous soûaitter une plus-belle occasion d'abolir entiérement la mémoire de cét homme, dont le nom vous étoit si odieux, en perdant tous ceux, qui ont eû quelque attachement pour sa personne? D'ailleurs où est ce zéle, qui vous faisoit tant appréender les suites de ce larcin, tandis-que vous avez crû pouvoir l'em-

pécher ? D'où vient que vous étes ſi frois aujourd'hui, que vous pretendez qu'il a été commis, & que vous en nommez même les Auteurs ? Pauvre peuple! Eſt-il poſſible, qu'on t'ait fait donner dans un panneau ſi groſſier que celui-là ? eſt-il poſſible, que tu n'aïes pas apperceû dans cette impoſture la preuve infaillible de la Reſurrection de ton Rédempteur.

Mais ce n'eſt pas aſſez, Meſſieurs, que le corps mort de JESUS ne paroiſſe plus, s'il eſt vray qu'il ſoit veritablement reſſuſcité, il le faut voir vivant, & converſant comme auparavant avec les hommes. Pour-quoi aller chercher le témoignage des Anges, des Saintes femmes, & de ſes ennemis, puis-qu'il peut ſe montrer lui-même, & diſſiper tous nos doutes par ſa préſence ; Il l'a fait Chrétiens Auditeurs, & je vous prie de conſiderer avec moy toutes les circonſtances de ſes apparitions, pour voir ſi aprés les preuves de vie qu'il a données, la plus-opiniâtre incrédulité en auroit pû ſoûaitter quelque autre, pour ſe convaincre.

Il ſe fit voir premierément à Magdelaine en habit de jardinier, & preſqu'en même-tems aux autres femmes qui étoient venuës pour l'embaumer, mais parce-que l'heureux penchant que ce ſexe a pour la pieté, les rend quelque-fois un peu credules ; & que leur témoignage pour cette raiſon auroit pû étre ſuſpect à pluſieurs : il apparut à Saint Pierre, aux Diſciples qui alloient en Emaüs, à tous les Apôtres en même-tems : Enfin à tous les Diſciples enſemble au nombre de plus de cinq-cents, qui vivoient encore pour la

plû-part, lors-que Saint Paul écrivoit ſa prémiere Epître aux Corintiens, c'eſt à-dire, environ vint-quatre-ans aprés l'Aſcenſion du Sauveur. *Deinde viſus eſt pluſquam quingentis fratribus ſimul ex quibus multi manent uſque adhuc.*

S'il ne s'étoit montré qu'une, ou deux-fois, on auroit pû croire qu'il y-avoit en cela quelque tromperie, & que ces bons pêcheurs qui n'étoient pas encore trop fins, s'étoient laiſſez joüer par quelque faiſeur de faux miracles. C'eſt pour cela, dit S. Auguſtin, qu'il voulut être avec eux durant l'eſpace de quarante-jours; de-peur qu'une ſi grande merveille ne paſſât pour une fourberie, ſi on ne leur donnoit pas le loiſir de l'examiner. *Ne tam magnum Reſurrectionis miraculum, ſi eorum oculis cito ſubtraheretur, ludificatio putaretur.*

Durant ces quarante-jours il ſe laiſſa voir, il ſe laiſſa toucher, il parla, il marcha, il mangea avec eux, il opera des prodiges en leur faveur, il les fit reſſouvenir de tout ce qu'il leur avoit dit durant tout le tems, qui avoit précedé ſa paſſion. Enfin il leur donna tant de marques de ſa Reſurrection, qu'il n'y-en-eût pas un ſeul, qui ne reſtât tres-perſuadé de la verité de ce miſtere. C'eſt beaucoup dire, Chrêtiens Auditeurs; car avant-que le Saint Eſprit eût été donné aux Apôtres, ils étoient bien differens de ce qu'ils parurent depuis la Pentecôte. C'étoient pour la plû-part des eſprits foibles, & défians: qui ne croyoient que lors-qu'ils ne pouvoient plus douter; La raiſon, les propheties, les miracles dont ils avoient été témoins: tout cela auroit fait impreſſion ſur des perſonnes raiſonnables. Ceux-ci ne jugent que

par les ſens, ils ne ſe rendent qu'aprés avoir vû, & ne croïent voir que ce qu'ils touchent. Il y-en-eût-de leur troupe, qui pouſſérent l'incredulité au-delà de toutes les bornes. Vous ſavez que Saint Tomas ſe moqua long tems de tout ce que lui pûrent dire les hommes & les femmes, il les traitta tous de viſionnaires : Je n'en croirai rien, diſoit-il hautement, je n'en croirai rien que je ne l'aie vû de mes yeux. Ce n'eſt pas tout, il faut que je touche ce corps, pour voir s'il a de la chair & des os comme les autres, ou ſi ce n'eſt point un fantôme ; de plus ce pourroit étre un autre homme que celui que nous avons veu attaché à la Croix, ſi c'eſt le même, il aura conſervé les ouvertures que la lance, & les clous lui avoient faites. Vous dites que vous les avez vûës, mais je les veux ſonder moi, ſi je ne puis planter que le doit dans ſes piés,& dans ſes mains, comme la bleſſure du côté eſt beaucoup plus large, je pretens y enfoncer ma main toute entiére, & aller chercher juſqu'au cœur la plaie par où il a répandu les dernieres gouttes de ſon Sang. *Niſi videro in manibus ejus fixuram clavorum, & mittam digitum meum in lacum clavorum, & mittam manum meam in latus ejus, non credam.* Si cét incredule peut étre content, ne penſez-vous pas que tout autre aura bien ſujet de l'étre ? Voiez-le donc proſterné aux piés du Sauveur du monde, qui aprés avoir pris toutes les aſſeûrances, qu'il deſiroit, s'écrie en l'adorant : Ouï je le crois Seigneur, vous étes veritablement mon Maître, & mon Dieu. *Domine meus & Deus meus.* O vraie chair, dit Saint Auguſtin, chair vraiment reſſuſ-

citée ! chair qu'on manie, qu'on preſſe, où la main s'imprime, & qui porte encore les marques de ſes ſouffrances ! Elle ſe donne, pour ainſi dire à toute épreuve. *Offert ſe examinandam, probandam, diligentius conſiderandam.* Et parce que la veûë ſe trompe aiſément, elle ſouffre que par le touch r, qui eſt moins ſuſceptible d'illuſion, on s'aſſeûre de ſa ſolidité, afin qu'il ne reſte plus de doute. *Accedit & curioſa manus, ut corpus contrectaretur ſolidum, & omne tolleretur ambiguum.*

Bien-heureux yeux, qui eûtes l'avantage de voir ſi ſouvent nôtre Maître reſſuſcité ! Heureuſes, & cent fois heureuſes mains, à qui Jesus ſe laiſſa toucher, & qu'il daigna conduire lui-même dans l'ouverture de ſon cœur ! Je ne doute point, Meſſieurs, que la conſideration d'une faveur ſi ſpeciale, ne vous touche: Pour moi je l'admire auſſi-bien que vous, mais c'eſt ſans l'envier toute-fois que je l'admire, & je m'eſtime même heureux de n'avoir pas vû ce que je crois; ce ſentiment eſt fondé ſur les paroles de Jesus-Christ-même. Je me contente de croire ce qu'ils ont vû. *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* C'eſt pour nous qu'elles ont été dites ces paroles, elles me paroiſſẽt tres-conſolantes: Bien-heureux ſont ceux qui n'ont pas vû, & qui n'ont pas laiſſé de croire : Bien-heureux ceux qui ont ajoûté foi à mes promeſſes, ſans attendre des preuves plus-effectives : Bien-heureux ceux dont la créance n'eſt point établie ſur le témoignage des ſens, mais qui m'ont crû reſſuſcité, parce que les Prophétes ont prédit que je reſſuſciterois, & que je l'avois prédit moi-même : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Nous

ſommes de ce nombre, Chrêtiens, par la miſericorde de Dieu, & ſi nôtre foi eſt auſſi ferme que celle des Apôtres, nous ſommes encore plus-heureux qu'eux.

Mais ſur quel fondement pouvons-nous donc croire cette Réſurrection nous autres, qui n'avons ni entendu les propheties du Fils de Dieu, ni vû ſon corps reſſuſcité ? Sur quel fondement, Chrêtienne Compagnie ? Sur le raport de plus de cinq-cens perſonnes, qui l'ont vûë, & qui l'ont publiée par tout : Sur la parole de douze diſciples, qui s'étant long-tems défendus d'en rien croire, en ont été ſi convaincus que tout pauvres, tout ignorans, tout timides qu'ils étoient, ils ont oſé l'aller annoncer à toutes les puiſſances de la terre, & n'ont pas fait difficulté de donner leur vie pour la ſoûtenir : Sur l'exemple de tout l'Univers, qui s'eſt rendu aux preuves de ces nouveaux prédicateurs. Enfin ſur le témoignage d'onze millions de Martirs, qui ſur ces mêmes preuves, ont ſigné de leur ſang la verité de la Reſurrection: je dis la verité de la reſurrection, parce-que, comme a tres-bien remarqué Saint Auguſtin, de tous les points de nôtre créance, les Païens ne combattoient que celui-ci, tous les autres étant aſſez conformes, ou du-moins n'ayant pas tant d'oppoſition avec les connoiſſances naturelles qu'ils avoient déja : Enfin tout le monde convient que la plû-part des Apôtres ont fait beaucoup plus de miracles que JESUS-CHRIST-même : Or tous ces miracles ſe faiſoient pour prouver le miſtere, que nous ſolemniſons aujourd'hui ; il ſeroit aiſé de le montrer par pluſieurs textes du livre des

Actes des Apôtres : en voici un qui le dit expreſſément, il eſt du chapitre quatriéme. Les Apôtres faiſoient un grand nombre de tres-grans miracles, pour confirmer la verité de la reſurrection de JESUS-CHRIST nôtre Seigneur, *Et virtute magnâ reddebant Apoſtoli teſtimonium Reſurrectionis Domini noſtri Ieſu Chriſti.* Il eſt donc vrai, Meſſieurs ; que dans la religion Chrêtienne, il n'eſt rien de mieux prouvé que la Reſurrection du Sauveur, on n'en pouvoit pas deſirer une preuve moins ſuſpecte, que le témoignage de ſes propres ennemis, une plus-ſenſible que la préſence même du reſſuſcité, une plus-certaine que la voix de Dieu qui s'eſt fait entendre par les miracles, & par le conſentement de tous les peuples. Voions maintenant s'il eſt vrai, que rien ne prouve mieux la Religion Chrêtienne, que ce Miſtére : C'eſt le ſecond Poinct.

Quoi-que la Divinité de JESUS-CHRIST eût été ſuffiſamment établie, ſoit par les œuvres ſurnaturelles qu'il avoit faites durant l'eſpace de trois années ; ſoit par les oracles des Prophétes qui ſe rapportoient tous ſi exactement aux diverſes circonſtances de ſa vie, & de ſa mort. Toutefois il étoit neceſſaire qu'il reſſuſcitât, pour mettre une verité ſi importante hors d'atteinte à tous les traits de la calomnie. Prémierement il avoit prédit cette Reſurrection, & ſa prédiction s'étoit répanduë parmi le peuple, elle étoit venuë aux oreilles des Prêtres & des Docteurs de la Loi, & ceux-ci en avoient donné connoiſſance aux étrangers, & au Gouverneur même de la Judée. Il avoit dit qu'il ne ſeroit point ſujet à la corruption

ption, qu'il ſeroit libre entre les morts, enfin que ſon tombeau ſeroit la ſource, & le téatre de ſa Gloire : En ſecond lieu, c'étoit un des points, que l'Ecriture avoit le mieux marqué dans l'hiſtoire prophetique qu'elle avoit fait du Rédempteur; de ſorte que ſi ce miſtére n'eût pas été accompli en ſa perſonne, il auroit manqué quelque choſe à ſes avantures, pour être veritablement le Meſſie qui avoit été promis. Mais auſſi cette derniére prophétie verifiée, tous les doutes ſont éclaircis, tous les prétextes rétranchez à l'incredulité des hommes, & il faut que toute la terre s'écrie avec le Centenier, cét homme étoit vraiment le Fils de Dieu. *Vere filius Dei erat iſte.*

Quel autre, Meſſieurs, ſi ce n'eſt un Dieu, auroit pû ſe reſſuſciter, & ſe rendre à ſoi-même une vie, qu'il n'avoit plus ? Comment eſt-ce qu'il auroit pû agir ſur lui-même pour ſe tirer du tombeau ? Si la mort qui détruit dans les autres, le principe de toute autre action, n'avoit trouvé en cét homme un principe inalterable, c'eſt-à-dire, la perſonne du Verbe, qui demeura unie à ſon corps, lors-même que l'ame en fut ſeparée.

Les Saints Péres expliquant le verſet du Pſalme quarante-quatre. *Accingere gladio tuo ſuper femur tuum potentiſſime* : Ceignez-vous de vôtre épée, Seigneur tout-puiſſant, ils diſent que le Prophete par cette priére demande en la ſeconde perſonne de la tres-ſainte Trinité, qu'elle ſe haſte de ſe revêtir de nôtre chair pour délivrer le genre humain de la ſervitude du démon. *Indue carnem, pugna contra dialolum & libera genus humanum de inferno.* C'eſt la Paraphraſe, qu'à fait ſaint Jerô-

me ſur les paroles de David, cette ſimilitude a paru propre à quelques Téologiens, pour expliquer familierement le miſtére de ce jour; car l'humanité, que le Sauveur prit en ſon Incarnation, fut en effet comme une épée, dont il s'arma pour combattre nos ennemis; il la dégaina, pour ainſi dire, ſur la croix, lors-que de ſon propre gré il tira ſon ame du corps, lequel étoit comme le fourreau de cette épée miſterieuſe, aprés avoir détruit & la mort & le peché, comme la divinité n'avoit réceû nulle atteinte dans ce combat, & qu'elle n'avoit abandonné ni le fourreau, ni l'épée, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit demeurée unie au corps & à l'ame, il lui fut aiſé de rengainer cette épée, de réünir cette ame au corps, d'où elle avoit été tirée. C'eſt pour cela qu'il étoit en ſon pouvoir de quitter ſon ame, & de la reprendre. *Habeo poteſtatem ponendi animam meam, & iterum ſumendi eam.* Il n'eſt pas de même des autres hommes; La mort, qui ſépare les deux parties, qui nous compoſent, détruit entierement la perſonne qui agiſſoit par l'une & par l'autre de ces deux parties, & ne laiſſe rien en elles, qui ſoit capable de les r'aſſembler. Dieu-même, qui peut reſſuſciter tous les morts par ſa puiſſance, & qui effectivement les reſſuſcitera tous un jour: Dieu, dis-je, ne peut pas faire qu'un homme ſe reſſuſcite ſoi-même, parce-que ſe reſſuſciter c'eſt agir & que l'action ſuppoſe la vie.

De ſorte, Meſſieurs que la Reſurrection du Sauveur, prouve par elle même ſa Divinité, & la prouve d'une maniere invincible. Toutes les autres merveilles qu'il avoit operées durant ſa vie,

pouvoient bien faire juger qu'il étoit envoyé de Dieu, mais celle-ci montre évidemment qu'il eſt Dieu lui-même. C'eſt pourquoi étant preſſé pluſieurs fois par les Phariſiens de faire quelques miracles qui les tirât de doute, il les renvoya à ſa Reſurrection. Cette race maudite me demande des miracles, je ne veux point leur en donner d'autres que celui de Jonas; car comme ce Prophéte fut trois jours dans la ventre de la Baleine, & en ſortit plein de vie, de même le Fils de l'homme ſera enfermé dans le ſein de la terre, & reſſuſcitera le troiſiéme-jour. Voila le miracle des miracles, c'eſt par là que je préteus me diſtinguer de tous les autres Prophétes. Elie rendit la vie au fils de la veuve de Sarephta; Eliſée à l'enfant de la Sunamite: Mais juſqu'ici nul ne s'eſt rendu la vie à ſoi-même.

Vous voulez un miracle, leur dit-il en un autre occaſion, pour preuve que je ſuis veritablement le Meſſie; je pourrois vous dire que j'en ai déja faits de toutes les ſortes, & que pour peu que vous veillez me ſuivre, vous me verrez rendre la veûë aux aveugles, la ſanté aux malades, & la vie aux mort: mais vous n'êtes pas gens à vous rendre à de ſemblables merveilles? Vous dites que c'eſt au nom de Beelzebut que je fais toutes ces choſes; voici ce que nul homme ne peut faire, s'il n'eſt Dieu, & que Dieu lui même ne ſauroit faire en l'homme, qu'en s'uniſſant à lui d'une maniere ineffable. *Solvite templum hoc, & poſt triduum reædificabo illud.* Faites-moi mourir, & je me reſſuſciterai. Remarquez, Meſſieurs, qu'il ne dit pas, je mourai, mais pour ôter tout ſoup-

çon de ſupercherie : faites-moi mourir vous-même en la maniere que vous l'entendrez. *Solvite*, Détruiſez cette chair abandonnée à vôtre fureur ; Mettez ce corps en l'état qu'il vous plaira, ne ceſſez point d'exercer ſur lui toute ſorte de cruauté, que vous ne ſoyez bien aſſeûrez de lui avoir arraché la vie : *Solvite templum hoc.* Ne lui laiſſez pas une ſeule goutte de ſang, donnez lui-même des coups aprés ſa mort, tout cela n'empêchera pas, que je ne le reſſuſcite ; & que je ne le rétabliſſe aprés trois jours au même état, où vous le voyez ; *Et poſt triduum reædificabo illud.* Voila, Meſſieurs, voila l'argument par lequel JESUS-CHRIST prétend confondre tous ceux, qui oſent douter de ſa Divinité. En effet les plus malins de ſes adverſaires n'y ont jamais rien trouvé à redire, il leur a paru ſi fort que pour ne demeurer pas tout-à-fait muëts, ils ſe ſont vû réduits à nier, les uns qu'il fût jamais mort, les autres qu'il fût veritablement reſſuſcité, tous convenans en ce point, que ſi ſa reſurrection étoit prouvée, on ne pouvoit pas refuſer de l'adorer comme un Dieu ; les Prêtres entre tous les autres avoient bien compris cette verité, lors-que demandant des Gardes pour mettre au Sepulche, ils diſoient à Pilate, qu'il étoit à craindre, qu'on ne le vint enlever la nuit, & qu'on ne fit acroire au peuple qu'il étoit reſſuſcité ; Et, ajoutent-ils, *Erit noviſſimus error pejor priore* : Ce faux miracle fera plus d'impreſſion ſur les eſprits que tous ceux qu'il a faits durant ſa vie. En vain l'aura-t-on condanné comme un ſélerat ; ce bruit lui rendra toute ſa gloire. Il a paſſé juſqu'ici pour un grand Prophéte, on ne

doutera plus qu'il ne ſoit en effet le Fils de Dieu. *Et erit noviſſimus error pejor priore.*

J'étois bien étonné que les Evangeliſtes euſſent été ſi ſoigneux de nous raconter tout le détail de ſa Paſſion, & qu'au lieu de paſſer legérement ſur ce funeſte endroit de ſon hiſtoire, ils ſe fuſſent tous quatre efforcez, comme à l'envi, de nous en laiſſer une peinture fort éxacte, ils n'ont point appréhendé de nous le repreſenter gémiſſant, accablé de triſteſſe, priant, ſuant, fremiſſant, de crainte : On diroit au contraire, qu'ils ont pris plaiſir d'aprendre à toute la Poſterité, qu'il a été traité non ſeulement comme un autre homme, mais comme le dernier des hommes ; Ici comme un eſclave, là comme un fou, par tout comme un inſigne mal-faiteur, qu'il a perdu dans les tourmens juſqu'à la figure humaine : en un mot, qu'il a perdu la vie. Ils ſçavoient combien il étoit important qu'on fût bien perſuadé de ſa mort, de peur qu'on ne s'aviſât d'en douter, pour affoiblir la verité de ſa reſurrection. Ils n'ignoroient pas qu'ils avoient en main de quoi effacer toute cette honte, de quoi la faire méme ſervir à ſa Gloire, Quelque idée qu'on forme de Jesus-Christ, à la veûë de cette image ſanglante & défigurée, il eſt reſſuſcité le troiſiéme jour, ceſeul trait repare tout, & ſi vous avez eu quelque ſujet de douter, s'il étoit homme en le voyant ſur la Croix, ou vous avez perdu l'eſprit, ou vous ne pouvez douter, qu'il ne ſoit Dieu en le voïant ſortir du Sepulcre.

Mais qu'eſt-il neceſſaire d'accumuler tant de raiſons où une ſeule raiſon nous peut tenir lieu de toutes les convictions les plus manifeſtes, pour

nous perſuader que rien ne confirme davantage la Divinité de JESUS, & par conſequent la Religion qu'il a établie : que le miſtere de ſa Reſurrection ; il ſuffit de dire que c'eſt la preuve qui lui a aſſujetti l'univers, & preſque l'unique qu'aient apporté les Apôtres en toutes leurs prédications. Dans tout le prémier Sermon par lequel ſaint Pierre convertit trois mille Juifs, dans tout ce ſermon, dis-je, il n'eſt parlé que de ce miſtére. La Mort la Reſurrection de JESUS fait encore tout le ſujet de ce diſcours, que le même Apôtre fit au temple, aprés avoir gueri le boiteux : ce JESUS, dit-il que vous avez livré aux Gentils, ce JESUS eſt reſſuſcité, nous en ſommes témoins. *Hunc Ieſum reſuſcitavit Deus* : C'eſt pour cela que les Prêtres le firent arréter avec ſes collegues. *Dolentes quod docerent populum, & annunciarent in Ieſu Reſurrectionem ex mortuis*; Ne pouvant ſouffrir qu'ils annonçaſſent, comme ils faiſoient la reſurrection des morts en la perſonne de JESUS. Saint Paul préche à Athenes, & entreprend de reformer cette ville plongée dans l'idolatrie, il ne les entretient que de la reſurrection, il en parle au Peuple, il en parle aux Senateurs au milieu de l'Areopage : *Et reſurrectionem annunciabat eis.* Enfin toute leur occupation, tout leur emploi à la naiſſance de l'Egliſe étoit de publier la Reſurrection de leur maître : *Et reddebant Apoſtoli teſtimonium Reſurrectionis Ieſu Chriſti.* Bien davantage il ne ſe qualifient point autrement, que témoins de la Reſurrection du Seigneur : *Oportet teſtem Reſurrectionis nobiſcum fieri unum ex iſtis.* Mes freres, dit ſaint Pierre, pro-

poſant l'élection d'un Apôtre à la place de Judas il en faut choiſir un parmi ceux-ci, qui puiſſe être avec nous témoin de la Reſurrection. Il ſemble qu'il n'y ait que ce mot à dire, que tout l'Evangile y eſt renfermé, que tout le miniſtére d'un Apôtre conſiſte à prêcher que JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité, & que toute la terre doit ſe rendre à cette marque de ſa puiſſance infinie. En effet, Meſſieurs, toute la terre s'y eſt renduë, c'eſt-elle qui a fléchi l'eſprit de nos péres, & à qui par conſequent nous devons la foi, qu'ils nous ont tranſmiſe.

Quelle eſt donc vôtre obſtination perfides Juifs! Nation maudite & reprouvée? De fermer les yeux à tant de lumieres? Qu'y a-t'il qui vous faſſe encore de la peine, & qui vous empêche de reconnoître vôtre Redempteur? Pouvez-vous douter de ſa mort, vous qui en avez été les auteurs? Pouvez-vous douter de ſa Reſurrection, vous qui en avez été les premiers témoins, & qui par le ſoin, que vous avez eu, de faire garder ſon Sepulcre, nous l'avez rendu indubitable? *O ſtulti & gravi corde ad credendum!* O inſenſez, ô ames tardives & indociles! qui eſt-ce qui ſera capable de guérir vôtre infidelité, & la dureté de vôtre cœur? Vous attendez un autre Liberateur, mais quand il viendroit effectivement, à quoi prétendez-vous le reconnoître pour le veritable Meſſie! Eſperez-vous quelque miracle plus illuſtre, que celui de ſe reſſuſciter ſoi-même, & de ſortir immortel du ſein même de la mort? Et vous mauvais Chrêtiens! Eſprits libertins & audacieux; qui oſez revoquer en doute la verité de vôtre

Religion, & qui ne ceſſés de demander des éclairciſſemens ſur des choſes mille fois plus claires que la lumiére du jour ! *O ſtulti, & gravi corde ad credendum* ! N'êtes-vous pas bien fous de vous croire plus ſages que tout ce qu'il y a eu de ſages au monde durant le cours de ſeize-cens ans ? Donnez-moi un ſeul point dans toute l'hiſtoire ou moderne ou ancienne, qui ſoit établi comme la Reſurrection du Sauveur ? Ou ſi vous la croïez aujourd'hui, comme elle fut crûë autrefois à Rome, à Athenes, à Jeruſalem, du Peuple, des Philoſophes, & des Empereurs ? D'où vient que vous balancez encore ? Eſt-ce que vous n'êtes pas ſatisfaits d'une preuve ſur laquelle nul Païen, nul Idolatre n'entra jamais en conteſtation avec les fidéles.

Mais laiſſons, Chrêtiens Auditeurs, ces malheureux, que la débauche, ou l'orgueil entretient dans leur incredulité ! Rejouïſſons nous nous-autres du bonheur que nous avons, de croire en JESUS-CHRIST, en cet homme dont la reſurrection a été prouvée par tant de marques ſi évidentes, & dont la Doctrine eſt ſi bien prouvée par ſa Reſurrection. Rejouiſſons nous de ce que nous avons l'avantage de marcher par un ſi grand jour, & d'être aſſeurés de tenir la bonne voie. Rejouiſſons nous de ce que nous avons le bon-heur de ſervir un maître vivant, glorieux, immortel, qui voit nos beſoins, qui entend nos prieres, & qui eſt en état de nous païer de tous nos ſervices. Un maître, qui peut compâtir à nos infirmitez : puis qu'il les a toutes ſouffertes ; & qui peut

nous en affranchir puis qu'il les a toutes surmontées. Enfin un maître, qui n'a vaincu la mort en sa personne que pour nous faire voir ce qu'il pouvoit faire, & ce qu'il avoit dessein de faire en nôtre faveur.

Oüi mon Seigneur & mon Dieu, je crois que vous êtes ressuscité, & j'espere que vous me ressusciterez aussi quelque jour. Je crois que vous avez apparu plein de vie à tous vos Disciples, & j'espere que je vous verrai moi-même de mes propres yeux, & en cette même chair, que vous m'ordonnez de crucifier ici-bas par la penitence. *Credo quòd Redemptor meus vivit, & in carne mea videbo Deum Salvatorem meum.* Oüi mon aimable & mon glorieux Rédempteur, nous croïons que vous vivez dans le Ciel, & que nous y vivrons éternellement avec vous. Nous sçavons que la mort détruira bien-tôt ce corps, sous le fais duquel nous gemissons, mais nous sçavons aussi que vous le réformerez, pour le rendre tout semblable au vôtre, glorieux comme le vôtre *Reposita est hæc spes in sinu meo*; Cette esperance est enracinée bien avant dans nos cœurs, & plûtost que de l'abandonner, nous consentirons qu'on nous arrache la vie. C'est cette esperance qui nous soûtient en toutes nos adversitez; C'est elle qui addoucit tous nos chagrins, qui nous fait envisager la mort sans effroi, qui nous la fait même attendre avec quelque impatience. C'est cette esperance, ô mon Sauveur, qui nous fortifie dans les combats qu'il nous faut rendre tous les jours contre le monde, & contre

nous-mêmes, pour obſerver vos Commandemens. C'eſt elle qui nous encourage à ſuivre vos divins exemples, à embraſſer vôtre Croix, à nous y attacher, à ſouhaiter d'y mourir pour vous; afin de regner un jour, & pour toûjours avec vous. Ainſi ſoit-il.

SERMON XIV.

POUR LE JOUR DE PASQUES.

Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in gloriam ſuam.

Il a fallu que JESUS-CHRIST *ſouffrit, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire.* Saint Luc chap. 24.

La Gloire qu'on préparoit à JESUS-CHRIST, *meritoit d'être achetée tres-cherement, & il ne pouvoit l'obtenir ſans l'acheter.*

JE ne me ſaurois reſſouvenir de la joïe que la Réſurrection du Sauveur cauſa à tous ceux qui avoient pleuré à ſa mort, que je ne me ſente tout rempli moi-même d'une tres-douce allegreſſe. Ces pau-

vres Disciples qui avoient tout quitté, qui s'étoient dépoüillez de tout, pour s'attacher à un homme, qu'ils croioient être le Fils de Dieu, le voiant mort & rendu infame par le supplice de la Croix, étoient dans une consternation qu'on ne sçauroit exprimer. Non seulement ils ont perdu leur bon & leur sage Maître, mais toutes leurs esperances sont ensevelies avec lui, car quelque soin qu'il eut pris pour leur faire entendre qu'il devoit ressusciter. Saint Jean dit nettement, que lors qu'il fut au Sepulcre avec S. Pierre, ce mistére leur étoit inconnu, *Nondum enim sciebant Scripturam, quia oportebat eum à mortuis resurgere.* Quelle confusion pour eux aprés avoir renoncé les uns à leurs parens, & à leur profession, les autres même à de grans biens, aprés avoir passé trois ans de tems à étudier la doctrine de ce Prophête, aprés avoir fait profession d'y ajoûter une foi entiere, & d'avoir pour sa Personne un attachement inviolable, de se voir enfin réduits à reprendre leur premiere vie, à être la risée & l'aversion même du peuple, à traîner leurs jours dans l'obscurité, & dans une pauvreté honteuse.

Mais lors que Magdelaine avec ses compagnes, venant pour embaumer le corps du Sauveur, trouve le Sepulcre ouvert, les Gardes fuians, les suaires vuides & pliez, les Anges qui leurs disent que Jesus est plein de vie. Lors qu'étant venuë porter en hâte cette nouvelle aux Apôtres; Pierre & Jean coururent au Tombeau pour s'éclaircir de la verité, & revinrent promptement confirmer le récit des femmes. Lors qu'étant tous assem-

blez, ces mêmes femmes raconterent comme il leur étoit apparu, que Pierre aſſeûrant qu'il l'avoit vû de ſes yeux; les deux qui revenoient d'Emaüs tout échauffez, dirent qu'ils avoient fait en ſa compagnie environ deux lieuës de chemin, & que les uns triomphans, & pleurans de joïe, les autres ſurpris, & ne ſachant encore que croire de tant de merveilles; JESUS parut lui-même au milieu d'eux tous, & leva toute ſorte de doute par ſa preſence: Qui peut expliquer quels furent les mouvemens de leurs cœurs.

Quel comble de conſolation! ſur-tout lorsqu'à travers d'une beauté ſi éclattante, & au milieu de la gloire qui l'environne, ils apperçoivent cette même douceur, qu'il leur avoit toûjours témoignée! Quand ils voyent que quoi-qu'ils l'aïent abandonné dans ſes humiliations, il ne les oublie pas pour cela dans ſon triomphe, qu'il les traitte avec une bonté, & une familiarité incroyable, qu'il leur permet de ſatisfaire leur curioſité, & de fortifier leur foi en le touchant, en le maniant, & en mettant leurs mains dans ſes plaies, qu'il ſe met lui-même à table, & mange avec eux pour les contenter. Je ne doute point que toutes les défiances étant enfin diſſipées, les eſprits étant un peu revenus d'une ſi grande & ſi agréable ſurpriſe, aprés avoir été long-tems muëts, les yeux collez ſur leur bon Maître; dés-qu'ils pûrent ouvrir la bouche, pour dire leurs ſentimens: je ne doute point, dis-je, qu'oubliant le ſcandale de la Croix, les premiéres paroles qu'ils s'entredirent les uns aux autres, ne fuſſent celles que j'ai priſes pour mon téme: *Oportuit Chriſtum pati, &*

ita intrare in gloriam ſuam. Oüi certainement, puis que les choſes devoient avoir un ſi beau ſuccés, il étoit à propos que JESUS ſouffrit, & que par la mort il s'ouvrit le chemin à une ſi grande gloire. Cette verité, Meſſieurs, a été encore confirmée depuis ce tems-là par bien des preuves: ſouffrez, s'il vous plaît, que je les ramaſſe brievement dans ce diſcours, aprés-que nous-nous ſerons réjoüis avec Marie de la gloire de ſon Fils, à-quoy elle prend d'autant plus de part, qu'elle avoit reſenti plus vivement ſes ignominies. Diſons-lui avec l'Egliſe: *Ave Maria.*

Il me ſemble que pour vous faire voir que JESUS a dû ſouffrir, pour entrer en ſa gloire, il faut prouver neceſſairement deux veritez, qui ſont enfermées en quelque maniére en cette propoſition. Il faut montrer en premier lieu que cette gloire devoit étre une grande gloire; & en ſecond lieu que la Croix étoit l'unique voïe par où l'on y pouvoit parvenir. Car ſi la récompenſe ne devoit être que médiocre, ce n'étoit pas la peine de s'expoſer à de ſi grans maux, & ſi on pouvoit l'avoir gratuitement, il eſt viſible qu'il n'y-avoit pas de neceſſité de mourir, pour s'en rendre digne. Il falloit que JESUS ſouffrit un cruel ſupplice, pour entrer dans la gloire, qui lui étoit préparée, c'eſt un Oracle qu'il a prononcé lui-même, & que je ſuis obligé de croire ſans l'examiner; mais ſi laiſſant à part, pour un tems l'autorité ſouveraine de la foi, on veut convaincre mon eſprit par la force de la raiſon, il faut qu'on me prouve premierement que la gloire qu'on lui prépare, merite d'être achetée ſi chérement, & de plus qu'il ne fau-

roit l'obtenir, s'il ne l'achette. Examinons s'il vous plaît ces deux poincts dans les deux parties de ce diſcours. Voions dans la premier ſi cette gloire meritoit effectivement de ſi grans travaux, & dans la ſeconde, ſi la neceſſité de la mériter étoit effective. Voila tout nôtre entretien d'aujourd'hui.

J'ai ſouvent cherché en moi-même, pour-quoi c'eſt que les Saints Auteurs de l'hiſtoire Evangelique qui affectent par tout une ſi grande breveté, qui ont paſſé ſous ſilence un ſi grand nombre des actions du Fils de Dieu, & qui nous diſent ſouvent en deux mots les plus-illuſtres: pour-quoi, dis-je, ils ſe ſont tous quatre appliquez à nous faire un long recit de ſa Paſſion, & à nous en rapporter juſqu'aux plus-menuës circonſtances? Parmi les raiſons qu'on peut rendre de cette conduite: en voici une qui s'eſt preſentée à mon eſprit comme je ſongeois à la matiere de ce diſcours. Les Evangeliſtes ſont deſcendus dans un plus-grand détail des douleurs de JESUS-CHRIST, afin-qu'on pût comparer ſa Paſſion avec les recompenſes qu'il a reçûës pour avoir ſouffert, & remarquer avec quelle exactitude, il a plû à ſon Pére de paier tout ce qu'il a enduré pour ſon amour.

Il eſt vrai Chrêtiens Auditeurs, que la choſe merite extrémement d'être obſervée, & qu'elle eſt fort à la gloire & du Pére Eternel & de ſon Fils. JESUS eſt mort, & Dieu l'a reſſuſcité, il lui a rendu cette vie ſi precieuſe, qu'il lui avoit ſacrifiée ſur la Croix. Il a rendu à ce Corps l'Ame qui en avoit été ſéparée par la violence des tourmens, & parce-qu'avant-que de fouffrir la mort, il l'avoit

appréendée, & que cette appréenſion lui avoit été encore plus-cruelle que la mort-même, il lui rend une vie immortelle, qu'il ne peut plus perdre, & qui l'affranchit pour toûjours de pareille crainte. Il avoit perdu dans les ſupplices juſqu'à la figure d'homme, le voila qui reſſuſcite plus-brillant que le ſoleil, & s'il lui reſte encore quelque veſtige de ſes plaies, elles embelliſſent ſon Corps, au lieu de le défigurer, elles en ſont le plus-riche, & le plus-glorieux ornement. Il fut lié par les ſoldats, & tenu priſonnier dans la maiſon d'Anne, il ſe trouve libre dans le Sepulchre, & même dans les enfers. *Inter mortuos liber.* Toute la terre s'oppoſe en vain à ſon ame, lors-qu'il lui plaît revenir des limbes, & la pierre qui ferme ſon tombeau, quoi-que d'un poids & d'une groſſeur énorme; ne peut empécher ſon corps d'en ſortir; Dépuis ſa Reſurrection il entre, il ſort les portes fermées, il ne peut plus ni être arrêté dans aucun lieu, ni en être exclus. Je ne dis rien du don d'impaſſibilité, il a eſſuié toutes les rigueurs des loix humaines, à l'avenir il eſt exemt des loix-mêmes de la nature. Le voila affranchi de toutes les miſeres où il s'étoit aſſujetti, en ſe revétant de nôtre chair, l'air, le feu, & les autres élemens qui n'épargnent ni l'innocence ni la grandeur, auront du reſpect pour lui, & ne pourront le bleſſer, ni l'incommoder le-moins du monde. Enfin le tombeau l'avoit dévoré, comme parle l'Ecriture, il a été forcé de le révomir, & avec lui quantité de Saints, qui reſſuſciterent en même-tems pour honorer ſon triomphe. *Et monumenta aperta ſunt, & corpora multa ſanctorum, qui dormierant, ſurrexerunt.*

Tout

Tout cela regarde les douleurs du corps, celles de l'ame n'ont pas été réparées moins exactement. C'eſt en ce jour que ſon Pére, qui ſembloit l'avoir oublié, & perſecuté dans ſa Paſſion, lui dit avec le Prophete: *Filius meus eſt tu, Ego hodie genui te.* Vous étes mon Fils, je vous donne aujourd'hui une nouvelle naiſſance, & ainſi comme déſormais je ſerai doublement vôtre Pére, je rédoublerai auſſi toutes mes tendreſſes envers vous. Les Soldats, qui l'avoient ſi horriblement mépriſé, & qui avoient fait de ſi cruelles railleries de ſa Divinité prétenduë, qui l'avoient traité comme un Roi de farce, un faux Prophete, ſont les premiers prédicateurs de ſa Réſurrection, ils la publient dans Jeruſalem, ils l'apprenent aux Prêtres, qui en conçoivent un mortel chagrin, ſans qu'ils aient rien à dire contre dés temoins ſi irréprochables. Pierre l'avoit renié trois-fois, il ne lava pas ſeulement cette faute par ſes larmes, mais il la répara par les trois amoureuſes proteſtations qu'il fit à Jesus réſſuſcité du ſincere, & ardent amour, qu'il lui portoit. *Redditur trina negatori trina Confeſſio*, dit Saint Auguſtin. Tous ſes diſciples avoient été diſperſez par ſa Paſſion, comme il le leur avoit prédit, mais ſa Réſurrection les réünit de telle ſorte que Saint Paul aſſeûre, qu'il y-en-eût plus de cinq-cens qui reçeûrent ſa derniere benediction. Pour un mal-heureux que l'enfer lui enleve à ſes côtez, dans le même tems qu'il ſouffre pour les pecheurs, ils dépoüille aujourd'hui l'enfer, & monte au Ciel ſuivi de pluſieurs millions d'eſclaves, qu'il lui a ravis

Voïez je vous prie, comment au jour de la Pentecôte ce même peuple, qui avoit demandé si insolemment la mort de JESUS, se jette par terre plein d'une veritable componction, & frapant sa poitrine demandemisericorde à Saint Pierre, s'offrant à effacer leur perfidie par telle satisfaction, qu'il lui plaira leur imposer. *Viri fratres quid faciemus ?* Où je vous prie de remarquer que cette penitence publique se fit à la veûë d'une multitude infinie, composée de toutes les nations de l'Univers, comme Saint Luc l'a remarqué expressement, pour réparer la honte, que JESUS avoit soufferte, mourant en un tems, où Jerusalem étoit remplie d'étrangers qui s'y étoient rendus pour la solemnité de Pâques. Et comme on avoit fait mettre au haut de la Croix la sentence de sa condamnation en trois langues differentes; afin qu'elle fût entenduë, de tout le monde : les Apôtres parlerent toutes sortes de langues, la premiére fois qu'ils précherent sa Divinité; afin que cette foule d'Auditeurs de differentes Nations, fussent instruits de son innocence par leurs discours, & de sa Divinité par le miracle qui se faisoit en leur faveur.

Je ne-sai si parmi les récompenses, qu'il a receûës de ses travaux, j'ozerai mettre les châtimens, que son Pére à fait souffrir à ses ennemis, Helas! ces châtimens lui ont donné plus de gloire que de plaisir. Temoin les larmes qu'il versa sur l'infortunée Jerusalem, en prevoïant les mal-heurs qu'elle s'alloit attirer, en le condannant à la mort. Il ne faut pas ômettre toute-fois, que les Prêtes qui étoient si jaloux de leur credit

& de leur autorité, perdirent & le Temple & le Sacerdoce, que les mêmes-Romains auſquels ils avoient livré JESUS pour le crucifier, furent ceux à qui Dieu les livra eux mêmes, & qui les punirent de ce fortfait, par la deſtruction entiere de la Sinagogue. Il y-eut encore un rapport bien particulier entre le crime & la vengeance; c'eſt que comme Pilate Lieutenant de l'Empereur avoit déclaré hautement avant-que de condanner JESUS-CHRIST, qu'il y étoit forcé par les inſtances des Juifs, qui le perſecutoient à tort: Auſſi l'Empereur Veſpaſien avant-que d'ordonner le ſaccagement de Jeruſalem, prit à témoin le Ciel & la terre, que c'étoit malgré luy qu'il abandonnoit cette ville à la fureur du ſoldat, qu'il y étoit forcé par l'obſtination de ce Peuple, & qu'il n'auroit point à répondre de la mort de tant d'innocens, qui periroient avec les coupables. Saint Auguſtin obſerve encore que leur mal-heur arriva juſtement en la même fête, qu'ils avoient choiſie pour perdre JESUS, & que les mêmes-Juifs étrangers, qui avoient augmenté ſa honte par leur préſence, ne furent pas ſeulement préſens lorſ-que Dieu ſe vengea de la perfidie de leurs fréres; mais qu'ils furent enveloppez dans cette même vengeance. Que dirai-je des mal-heureux reſtes de cette nation ingrate & de la ſervitude honteuſe, où elle gemit encore aujourd'hui? Le mépris, qu'on a pour eux, le rebut où ils ſont chez toutes les Nations, la liberté qu'on a preſque par tout de les inſulter impunement; qu'eſt-ce autre choſe qu'un châtiment tout viſible de la maniére indigne, dont ils en ont uſé avec le Sauveur

lui faiſant ſouffrir le ſupplice des eſclaves, & donnant pouvoir à la plus-vile canaille de le maltraitter, comme s'il n'eût été qu'un ver de terre, ou le plus mépriſable de tous les hommes ?

Mais à quoi penſe-je, Chrétiens Auditeurs ? N'appréende-je point de vous donner une idée indigne de la liberalité de Dieu envers JESUS-CHRIST, en m'amuſant à vous faire voir qu'il a été exact à le païer de tout ce qu'il a ſouffert, comme ſi la récompenſe avoit préciſement égalé les douleurs de ſa Paſſion ? Non, non : le Seigneur ne s'eſt pas contenté de le récompenſer exactement, il l'a fait liberalement, & avec une liberalité incroiable. Combien de Temples, Chrêtienne Compagnie, pour un Calvaire, combien d'Autels pour une Croix, & cette Croix ſur combien d'Autels a-t'elle été élevée elle-même ? Cette Croix infame que perſonne ne vouloit porter avec lui, de peur de ſe des-honorer en la touchant, de combien de couronnes fait-elle aujourd'hui le principal ornement ? Sur combien de teſtes Roïales avons-nous le plaiſir de la voir briller ? Une ville ingrate l'a déſavoüé pour ſon Roi, cent Roïaumes, cent Peuples divers l'ont accepté pour leur Dieu, Barrabas lui fut préferé, & il a été préferé à tous les Chefs de Secte, à tous les Legiſlateurs, à toutes les Divinitez de la terre. La crainte de la mort obligea un de ſes Apôtres à le renoncer, il s'eſt trouvé plus de quatorze millions de Chrétiens, qui ont mieux-aimé mourir que de lui faire un pareil outrage. Judas le vendit pour ſatisfaire ſon avarice : Mais qui peut dire le nombre de ceux, qui ont ou tout vendu pour le

ſoulager dans les pauvres ; ou tout quitté pour le ſuivre dans ſa pauvreté ; Il eſt vray que les Prêtres ne l'eſtimerent que trente deniers, mais les ſeuls inſtrumens de ſes ſouffrances ont paru infiniment plus précieux même aux infidelles. Les Perſes enleverent autre fois ſa croix, & crûrent qu'ils auroient en elle un treſor, qui tout ſeul pourroit leur fournir la rançon d'un Souverain. Elle leur valut encore plus qu'ils n'avoient penſé; puiſqu'Heraclius le préfera à tout ce grand Royaume, dont-il auroit pû ſe rendre le maître, aprés la défaite entiere & la mort tragique de Coſroës.

Parcourez, s'il vous plaît, toutes les autres circonſtances de ſa Paſſion, vous verrez les plus petites douleurs ; les plus legeres confuſions retracées par des honneurs infinis ? Quels reſpects n'a pas eu toute la terre pour ces pauvres pêcheurs, qui furent perſecutez à ſa conſideration? Tous ſes amis furent muëts devant Pilate, & ils le laiſſerent accabler par la calomnie; mais depuis ils ont fait entendre leur voix par toute la terre, les derniers climats de l'univers ont retenti des éloges, qu'ils ont donné à ſon innocence & à la ſainteté de ſa doctrine. *In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.* Combien de bouches éloquentes, combien de ſavantes plumes ont travaillé a l'exaltation de ſon ame? Combien de livres écrits contre ceux qui ont oſé combattre ou ſa divinité, ou la verité de la moindre de ſes paroles? Combien de bibliotéques remplies d'ouvrages qui ne prêchent que la grandeur, & la gloire de JESUS Crucifié? Je ne di-

lui faisant souffrir le supplice des esclaves, & donnant pouvoir à la plus-vile canaille de le maltraitter, comme s'il n'eût été qu'un ver de terre, ou le plus mépriſable de tous les hommes ?

Mais à quoi penſe-je, Chrétiens Auditeurs ? N'appréende-je point de vous donner une idée indigne de la liberalité de Dieu envers JESUS-CHRIST, en m'amuſant à vous faire voir qu'il a été exact à le païer de tout ce qu'il a ſouffert, comme ſi la récompenſe avoit préciſement égalé les douleurs de ſa Paſſion ? Non, non : le Seigneur ne s'eſt pas contenté de le récompenſer exactement, il l'a fait liberalement, & avec une liberalité incroiable. Combien de Temples, Chrêtienne Compagnie, pour un Calvaire, combien d'Autels pour une Croix, & cette Croix ſur combien d'Autels a-t'elle été élevée elle-même ? Cette Croix infame que perſonne ne vouloit porter avec lui, de peur de ſe des-honorer en la touchant, de combien de couronnes fait-elle aujourd'hui le principal ornement ? Sur combien de teſtes Roïales avons-nous le plaiſir de la voir briller ? Une ville ingrate l'a déſavoûé pour ſon Roi, cent Roïaumes, cent Peuples divers l'ont accepté pour leur Dieu, Barrabas lui fut préferé, & il a été préferé à tous les Chefs de Secte, à tous les Legiſlateurs, à toutes les Divinitez de la terre. La crainte de la mort obligea un de ſes Apôtres à le renoncer, il s'eſt trouvé plus de quatorze millions de Chrétiens, qui ont mieux-aimé mourir que de lui faire un pareil outrage. Judas le vendit pour ſatisfaire ſon avarice : Mais qui peut dire le nombre de ceux, qui ont ou tout vendu pour le

ſoulager dans les pauvres ; ou tout quitté pour le ſuivre dans ſa pauvreté ; Il eſt vray que les Prêtres ne l'eſtimerent que trente deniers, mais les ſeuls inſtrumens de ſes ſouffrances ont paru infiniment plus précieux même aux infidelles. Les Perſes enleverent autre fois ſa croix, & crûrent qu'ils auroient en elle un treſor, qui tout ſeul pourroit leur fournir la rançon d'un Souverain. Elle leur valut encore plus qu'ils n'avoient penſé; puiſqu'Heraclius le préféra à tout ce grand Royaume, dont-il auroit pû ſe rendre le maître, aprés la défaite entiere & la mort tragique de Coſroës.

Parcourez, s'il vous plaît, toutes les autres circonſtances de ſa Paſſion, vous verrez les plus petites douleurs ; les plus legeres confuſions retracées par des honneurs infinis ? Quels reſpects n'a pas eu toute la terre pour ces pauvres pécheurs, qui furent perſecutez à ſa conſideration? Tous ſes amis furent muëts devant Pilate, & ils le laiſſérent accabler par la calomnie; mais depuis ils ont fait entendre leur voix par toute la terre, les derniers climats de l'univers ont retenti des éloges, qu'ils ont donné à ſon innocence & à la ſainteté de ſa doctrine. *In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.* Combien de bouches éloquentes, combien de ſavantes plumes ont travaillé à l'exaltation de ſon ame? Combien de livres écrits contre ceux qui ont oſé combattre ou ſa divinité, ou la verité de la moindre de ſes paroles? Combien de bibliotéques remplies d'ouvrages qui ne prêchent que la grandeur, & la gloire de JESUS Crucifié? Je ne di-

rai point en combien de manieres, on a effacé les outrages, qu'il souffrit des Gardes, qui l'adorerent par derision. On ne s'est pas contenté de le réverer caché & déguisé sous les especes du pain; on a crû qu'on devoit du respect à tout ce qui lui appartenoit en quelque maniere, à tout ce qui avoit avec lui quelque rapport. C'est pour cela qu'on a tant de vénération pour les Saints qui l'ont servi, pour les pauvres qui sont ses membres, pour les images & pour les figures qui nous répresentent sa personne ou ses Misteres : Enfin pour les cloux, & pour les épines, qui ont eu l'honneur de toucher son sacré Corps, & pour tous les autres instrumens de son supplice.

Pour corriger le ridicule jugement qu'en fit Herodes lors-qu'il le traita d'insensé, Dieu a voulu que sa Doctrine ait-prévalu à la fausse sagesse des Païens, que la Philosophie toute orgueilleuse qu'elle est, ait soûmis ses lumiéres à la simplicité de l'Evangile, & à la misterieuse folie de la Croix. Toutes ses paroles ont été reçeûës comme des oracles, on a condanné d'erreur tout ce qui s'est éloigné tant soit peu de ses maximes. On a crû sur son témoignage des choses, qui renversoient tous les principes des siences, qui confondoient toute la raison humaine. On a crû qu'il n'y-avoit point de sagesse sur la terre, que de s'aveugler pour se soûmettre en tout à ses sentimens & à sa conduite.

Que si en toutes ces choses vous trouvez que JESUS a été payé liberalement de sa patience, je vous prie de faire réflexion que ce ne sont encore-là que les recompenses temporelles, que ce

n'eſt là que ce qu'il reçoit ſur la terre, où il n'eſt plus, ou du moins où il n'eſt qu'inviſiblement. Je n'ai garde de m'engager à vous entretenir de ſa gloire qu'il poſſede au Ciel, & qu'il y poſſedera durant toute l'éternité. C'eſt là qu'aſſis à la droite de ſon Pere, pour le refus qu'ont fait les Juifs de le reconnoître pour leur Roi, il regne dans un Roiaume, qui n'aura jamais de fin & ſur des ſujets, qui ſont tous des Rois eux-mêmes. C'eſt là que pour les crachats, dont ſon viſage a été ſali, il brille d'une lumiere qui fait toute la joie des bien-heureux, & que l'œil des plus hautes intelligences ne peut ſoûtenir. C'eſt là qu'au lieu de ces voix confuſes, & ſeditieuſes, qui s'élevoient contre lui dans le Pretoire de Pilate, tous les Anges tous les Saints ne ceſſent de chanter à ſa gloire le cantique de leur délivrance, de laquelle ils reconnoiſſent qu'ils lui ſont uniquement redevables. Enfin c'eſt là que pour s'être ſoûmis aux injuſtes jugemens des hommes, il viendra au dernier jour avec une Puiſſance, & une Majeſté infinie, exercer aux yeux de tout l'Univers cette ſouveraine juriſdiction, que ſon Pere lui a donnée ſur les vivans & les morts. *Quia ipſe eſt* dit l'Apôtre Saint Pierre, *qui conſtitutus eſt Judex vivorum & mortuorum.* Diſons-le donc ſans héſiter, Meſſieurs, *Oportuit pati Chriſtum, & ita intrare in gloriam ſuam.* Oui certainement il falloit que Jesus-Christ endurât la mort; une ſi grande gloire méritoit bien d'être achetée à un ſi grand prix. Il a beaucoup ſouffert, on n'en peut pas diſconvenir, mais graces à la Juſtice & à la Liberalité de nôtre Dieu le voila tres-exactement,

& même tres abondamment recompensé.

Gloire soit à vous Pére Saint, source de bonté & de justice! Que les Anges & les hommes vous louënt, qu'ils vous benissent, qu'ils vous glorifient éternellement pour cette tendresse infinie, pour cette parfaite reconnoissance, pour cette liberalité vraîment divine, que vous avez fait éclater envers JESUS-CHRIST nôtre Rédempteur! O que nous vous sommes obligez d'avoir si bien païé le zele, qu'il a eu pour nôtre Salut? Que vous êtes bon d'avoir témoigné agréer si fort les travaux, qu'il avoit enduré pour l'amour de nous? Hélas! qu'il auroit été mal païé de son amour excessif, si vous aviez laissé nôtre gratitude à le réconnoître! Qu'aurions-nous fait, ou qu'aurions nous pû faire, qui eut répondu en quelque sorte à une si grande generosité? Continuez, Seigneur, d'éxalter, de glorifier vôtre Fils unique. Continuez de le faire connoître, de le faire craindre, adorer & aimer de toutes les creatures. Il y a des Villes & des Nations entieres qui ignorent encore les Mistéres de sa Mort, & de sa Resurrection, dissipez au plûtost ces tenebres pour la gloire du nom de JESUS. Vous l'avez établi Roi de tous les Royaumes du monde, hâtez-vous de le mettre en possession de ceux qui gémissent encore sous la tirannie de l'Enfer: Avancez ce tems où il doit étre l'unique Pasteur, le Legislateur unique. Et cependant faites qu'il soit servi avec zele de tous ceux qui font profession d'être à lui, qu'il soit aimé de tous ceux qui le connoissent, & qui sçavent combien il les a aimez. Il a merité tout cela par ses souffrances

mais eſt-il bien vrai qu'il n'ait pû le meriter qu'en ſouffrant ? C'eſt ma ſeconde partie.

Comme toute la grandeur de JESUS conſiſte à être ce Meſſie promis dés long-tems aux hommes, & enfin envoié au milieu des tems, il eſt viſible que toute ſa gloire conſiſte à être reconnu, & receu en cette qualité de toutes les Nations de la terre. Pour cela, Chrêtiens Auditeurs, il faloit neceſſairement qu'il endurât tout ce qu'il a enduré, & qu'il mourut en la maniere, qu'il eſt mort. *Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in gloriam ſuam.* Les Prophêtes qui avoient prédit ſon avenement, & qui l'avoient annoncé aux hommes, n'avoient preſque point donné d'autres ſignes ; à quoy il pût être reconnu que ſes douleurs & ſa patience, ils avoient marqué ſi préciſement tout ce qu'il devoit ſouffrir, qu'il ſemble que les Evangeliſtes n'ayent fait que les copier, quand ils racontent ſa Paſſion. Et c'eſt encore ici une des raiſons qui les a obligez à s'étendre, & à être éxacts dans cet endroit de ſon hiſtoire. C'eſt que les Prophêtes l'avoient été à le prédire, & qu'il faloit faire voir à toute la terre, que JESUS avoit accompli fidelement tout ce qui avoit été prédit du Rédempteur. De ſorte, Meſſieurs, que ſi JESUS-CHRIST s'étoit diſpenſé de ſouffrir, il lui auroit été impoſſible de perſuader au monde, qu'il étoit vraiment le Fils de Dieu. Les miracles qu'il a faits pour établir la verité de ſa Miſſion, étoient ſans doute de fortes preuves, mais ces preuves ſe trouvant oppoſées aux Oracles de l'Ecriture, cette contradiction auroit jetté les eſprits dans une confuſion effroiable, & dans

des ténebres, que nulle lumiere n'auroit jamais pû diſſiper.

Davantage perſonne ne doute que rien n'a été plus glorieux à Jesus-Christ que ſa Reſurrection. S'arracher ſoi-même d'entre les bras de la morr, vaincre celle à qui tout avoit cedé, c'étoit une victoire qui étoit reſervée à l'Auteur même de la vie; Auſſi croions nous que toutes les fois, qu'on avoit preſſé le Sauveur de donner quelque témoignage de ſa Divinité qui ne laiſſât plus de lieu à aucun doute, il avoit toûjours offert de la prouver en reſſuſcitant, & ſes Diſciples s'attendoient ſi fort à cette derniere preuve, que ceux qui alloient en Emaûs, le jour qu'il devoit ſortir du tombeau, étoient déja tous ſcandaliſez de ce qu'ils ne l'avoient point encore vû, quoi que ce jour ne fut pas fini. C'eſt pour cela même que dans la Prédication de l'Evangile, les Apôtres n'ont rien tant fait valoir que la Reſurrection du Sauveur, ils ne préchent que ce prodige ny aux Juifs, ny aux Gentils, ils ne font eux mêmes de miracles, que pour confirmer ce grand miracle: C'eſt pour cela, qu'il a pris lui même un ſi grand ſoin d'en établir la verité, comme devant être le principal fondement de la créance, qu'on auroit en lui; C'eſt pour cela qu'il permet qu'il y ait des Gardes au Sepulcre, afin de tirer de la bouche même de ſes ennemis un témoignage, qui ne puiſſe être ſuſpect à perſonne; C'eſt pour cela qu'il a voulu conſerver les veſtiges de ſes plaies, qu'il ne s'eſt pas contenté de ſe faire voir, qu'il s'eſt laiſſé conſidérer, toucher, manier; qu'il n'a rien refuſé à l'incredulité de ſes Diſciples, il leur apparoit

en particulier, il prend le tems qu'ils ſont aſſemblez, pour ſe faire voir à eux, ils s'entretient, il marche, il mange avec eux, il leur donne quarante jours de tems, afin qu'ils aïent le loiſir de revenir de la ſurpriſe, que leur cauſe une ſi grande merveille & qu'ils puiſſe l'examiner de ſens froid.

Cela étoit neceſſaire pour établir dans le monde la créance de ſa Divinité, mais il ne l'étoit pas moins, pour y faire obſerver ſa nouvelle Loi. Ce n'étoit pas une petite affaire que de porter les hommes à ſe réformer ſur le modele que le Sauveur du monde leur en avoit tracé dans l'Evangile, le détachement des richeſſes, le retranchement des plaiſirs, l'amour de la croix & de la mortification, ſont des points fort oppoſez à la pente de la nature, & je ne-ſai pas comment on pourra s'en accommoder ? On n'en viendra jamais à-bout, qu'en faiſant eſperer aux hommes une vie immortelle, affranchie de tous maux, & comblée de toutes ſortes de bien, mais comme nous ſommes tous condannez à mourir, on ne peut paſſer à cette vie que par la Réſurrection. Cette Réſurrection eſt une choſe inoüie: Les Gentils, dit Saint Auguſtin, doutoient de l'immortalité de l'ame, mais nul d'entre-eux ne s'étoit jamais aviſé de parler de la Reſurrection. Comme JESUS-CHRIST pourra-t-il rendre croyable ce point de foi ſi important, ſi ce n'eſt en reſſuſcitant lui-même ? Et comment pourra-t-il reſſuſciter, s'il ne meurt ? *Credere eum reſurrexiſſe non poſſumus, niſi prius mortuum fuiſſe credamus*, dit ce grand Saint. Autant que la Réſurrection a été neceſſaire pour la confirmation de la Divinité du Sauveur, & pour

l'établiſſement de ſa Morale, autant étoit-il neceſſaire qu'il mourût, puis-que l'un ſuppoſoit l'autre neceſſairement.

Mais pourquoi une mort ſi cruelle & ſi honteuſe? Il falloit qu'elle fût cruelle; qu'il verſât ſon Sang juſqu'à la derniere goutte, & par autant de plaïes qu'il y avoit de parties en ſon corps, de-peur que ſi elle avoit été plus douce, on ne l'eût fait paſſer ſimplement que pour un ſommeil, ou pour une mort contrefaite. Il falloit qu'elle fût honteuſe; afin-qu'elle eût plus de témoins, & qu'elle ne pût jamais être revoquée en doute. Je pourrois encore ajoûter à tout cela que c'eſt l'exemple de ſes douleurs, & cette preuve d'amour infini, qu'il nous a donnée en mourant pour nous, qui a fait & les Martirs & les Saints; les Martirs dis-je, qui lui ont fait tant d'honneur ſur la terre, & qui lui compoſent une ſi belle Cour dans le Ciel. Les Saints qui ſont ſes veritables enfans, ſa joïe, ſa couronne, ſon royaume, la plus-belle portion de ſon heritage. C'eſt par ſes ſouffrances, qu'il leur a appris, comment on pouvoit ſe ſantifier en l'imitant, & qu'il leur a donné envie de l'imiter par reconnoiſſance. Auſſi diſoit-il parlant figurément de lui-même, qu'à moins que le grain de froment ne meure dans la terre, ſur laquelle il eſt tombé, il ne multiplie point. *Niſi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipſum ſolum manet, ſi verò mortuum fuerit multum fructum affert.*

Que ſi nonobſtant toutes ces raiſons, quelqu'un veut encore ſoûtenir que Jesus auroit pû entrer dans la gloire, dont-il a été récompenſé, ſans l'a-

voir merité par ſa Paſſion, du-moins ne-ſauroit-on nier que cette gloire auroit été moins éclattante en cela-même, qu'il ne l'auroit pas meritée; s'il eſt vrai que les dignitez & les récompenſes ne font d'honneur à ceux qui les reçoivent, qu'à proportion de ce qu'ils ont fait pour s'en rendre dignes, s'il eſt vrai que les grandeurs rendent précieuſes les couronnes, qui en ſont le prix; & qu'une branche de laurier qu'on met ſur la teſte d'un Conquerant, vaut mille-fois mieux que les perles & les diamans, dont un faineant ſe pare le front: Qui oſera dire qu'il y-ait quelque comparaiſon entre la gloire, dont on a paié les travaux de JESUS-CHRIST, & cette même gloire s'il avoit aquiſe dans l'oiſiveté? Comment auroit-il pû l'appeller ſa gloire, *Gloriam ſuam*, s'il ne l'avoit pas achetée, ſi on la lui avoit donnée gratuitement; n'auroit-ce pas été plû-tôt, & uniquement la gloire de ſon Pére, qui auroit ſignalé ſa puiſſance, & ſa liberalité en l'élévant au deſſus de hommes & des Anges, ſans y étre engagé par aucun motif de reconnoiſſance, & de juſtice?

Eh bien, Meſſieurs, n'ai-je pas eu raiſon de dire qu'il falloit que JESUS ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire. *Nonne oportuit Chriſtum pati; & ita intrare in gloriam ſuam?* La recompenſe qui l'attendoit, ne valoit-elle pas bien tout ce qu'il a ſouffert pour y parvenir, & pouvoit-il y parvenir autrement que par les ſouffrances? Il eſt étrange que nous-nous flations nous autres de pouvoir arriver par d'autres voies à celle que Dieu nous prépare, ou ſi nous ne ſommes dans cette er-

reur, il eſt encore plus étrange que nous ne puiſſions étre engagez à entrer dans ces mêmes voies par une auſſi grande récompenſe que par les promeſſes d'un Dieu ſi riche & ſi liberal. Helas! je vois tous les jours que lors-qu'un ouvrier à trouvé un homme, qui païe ſon ouvrage, je ne dis pas qui païe liberalement, qui païe promptement, mais ſeulement, qui païe, qui ne fait pas perdre, il ne demande pas mieux que de travailler pour lui, il eſt ravi quand on lui ordonne quelque choſe de ſa part, il quitte tout, il ſe hâte, il veille, il ſe fatigue pour le ſatisfaire. S'il ſe trouve un Prince liberal, qui ſe connoiſſe en mérite, qui ſache eſtimer la valeur, ſans avoir égar. n'y à la naiſſance des gens, ni à ſes propres inclinations, préfere par tout les plus-braves à tous les autres, on s'engage pour lui obéir, on ſe précipite dans tous les hazars, il n'a qu'à témoigner ſon deſir, & il fera perir, quand il lui plaira toute la fleur de ſon Roïaume. Et vous, ô mon Dieu, vous avez peine à trouver des hommes, qui veuillent faire quelque choſe pour vous, pour vous dis-je Seigneur, dont les recompenſes ſont ſi aſſeûrées. Qui avez une ſi parfaite connoiſſance du veritable mérite, & qui étes ſi juſte, ſi génereux, ſi exceſſif à le réconnoître.

On ne voit rien de ſi ordinaire dans la vie, que des gens, qui ſe plaignent de l'injuſtice, & de l'ingratitude du monde, des gens, qui aprés avoir uſé leurs forces, & conſumé tous leurs biens pour la gloire, ou pour l'interét d'autrui, traînent en murmurant une vieilleſſe mal-heureuſe dans le mépris, & dans l'indigence: & cependant ce monde ne manque jamais de ſerviteurs, on ne laiſſe pas de

s'empreſſer, de ſe rendre importun pour être admis à le ſervir on achette fort cherement les offices qui demandent le plus d'aſſiduité, parce-qu'on veut eſperer, je ne-ſai ſur quel fondement, qu'on ſera plus-heureux que tous les autres: & moi je ſuis ſeur de mon ſalaire; & d'un grand ſalaire, ſi je veux m'attacher à Dieu, je ſuis ſeûr même dés ce monde du centuple de tout ce que le monde me peut promettre; Et j'aime-mieux perdre mon tems & mes peines, que de les luy conſacrer. Que veut dire ceci, Chrêtienne Compagnie? D'où vient que nous differons de prendre parti? D'où vient que nous nous épargnons, que nous travaillons lâchement? D'où vient qu'aïant trouvé un Maître qui nous tient comte de tout, avec qui il y a de ſi grans gains, de ſi grans profits à faire, nous demeurons dans l'oiſiveté? D'où vient que nous cherchons à partager nos ſoins & nos peines, que nous ne voulons pas donner tout à Dieu? Un Marchand, qui auroit trouvé un bâtiment ſeûr, & nullement expoſé à faire naufrage, ou à être pris, ne lui confieroit-il pas volontiers tout ce qu'il a? Se mettroit-il en peine de placer ſon bien ſur divers vaiſſeaux? Eh quoi! vous défiez-vous de la fidelité du Seigneur? Quoi mon Dieu, vous donnez abondamment à toutes ſortes de perſonnes; pour obtenir de vous tout ce qu'on deſire, il ſuffit de le demander, il ſuffit même de l'eſperer de vôtre Miſericorde; & je croirai que ceux qui aurôt en quelque ſorte engagé vôtre juſtice à leur faire du bien, ceux qui auront eſperé en vous juſqu'à mépriſer tout autre appui, juſqu'à vous ſacrifier leur tems, leurs biens, leurs plaiſirs, toute leur vie, je croirai que vous pour-

rez les laiſſer ſans recompenſe ?

Pour moi, dit le grand S Paul, je ne l'appréhende pas, je ſouffre beaucoup, il eſt vrai, pour m'aquitter de mon miniſtére, la profeſſion que je fais, m'attire bien des perſecutions, toute ma vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de travaux & de fatigues; mais je ne m'en plains point : parceque je ſai bien pour qui je travaille, *Scio cui credidi.* Je ſai à qui je confie ce treſor de peines, & de mortifications, je ſai que tout me doit étre rendu avec une grande uſure. *Scio cui credidi.* Croiez-moi, Meſſieurs, donnons-nous ſans reſerve à un ſi bon Maître, & ne travaillons plus que pour lui. Quel dommage de perdre tant de tems à ne rien faire, ou tant de travaux à ſervir un monde ſi ingrat & ſi impuiſſant, lorſque nous pourrions nous enrichir en faiſant pour Dieu les mêmes-choſes. Quand le monde auroit autant de bonne foi, qu'il eſt infidelle, quand il s'épuiſeroit en nôtre faveur il ne ſauroit nous paier de la moindre de nos actions, elles valent toutes une éternité de récompenſe. Servons donc celui, qui peut les païer ſelon leur juſte valeur, & qui doit les paier infiniment plus qu'elles ne valent, ſoit en ce monde, ſoit en l'autre. Amen.

SERMON XV.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Quis eſt iſte Rex gloriæ ?

Quel eſt ce Roi de la gloire ? Pſal. 23.

La ſainteté de JESUS-CHRIST *eſt au deſſus de tout éloge, eû égar aux graces qui ont été comme les ſemences de cette haute perfection, & à ſes actions vertueuſes qui en ont été comme les fruits.*

IL eſt étrange que JESUS-CHRIST, aiant rendu ſi publique l'ignominie de ſa mort, il cache aujourd'hui la veûë de ſon Aſcenſion glorieuſe à ſes amis les plus-intimes, aprés avoir converſé avec eux durant l'eſpace de quarante-jours depuis ſa réſurrection, il les mene ſur la montagne des oliviers, il leur dit un adieu plein de tendreſſe & de

zélé, il leve les mains pour leur donner ſa derniere benediction, puis ſe détachant inſenſiblement de la terre, à peine s'eſt-il élevé de quelques coudées qu'un nuage le dérobe à leurs yeux, & que deux Anges les avertiſſent de ſe retirer. Voila Chrêtiens Auditeurs, tout ce que nous ſavons du Miſtére, que l'Egliſe nous ordonne de célebrer aujourd'hui. Quand il y auroit eu des témoins de tout le reſte, il eſt bien probable qu'ils n'auroient pas eu des paroles, pour nous en faire le recit, mais la choſe s'étant tout-à-fait paſſée hors de la veûë des hommes, je ne penſe pas qu'on puiſſe exiger de moi, que j'en faſſe le ſujet de ce diſcours.

Le devoir d'un orateur Chrêtien, ſi je ne me trompe, eſt d'accompagner ici Jesus triomphant des loûanges qui lui ſont deûës, & de célebrer les vertus, par-quoi il a merité la reception qu'on lui fait au Ciel. Les Anges qui ſurpris d'un ſi magnifique appareil s'écrient avec le Prophete, *Quis eſt iſte Rex gloriæ?* Quel eſt donc cét homme qu'on reçoit dans le Paradis, comme s'il en étoit le Roi? les Anges dis-je, ſemblent nous inviter par cette demande à leur dire ce que nous ſavons du Sauveur du monde, & comment c'eſt qu'il a vécu parmi nous. C'eſt pour les ſatisfaire que j'entreprens aujourd'hui le Panegirique le plus-beau, mais le plus-difficile qu'il eſt poſſible d'imaginer. Diſons la verité, Meſſieurs, c'eſt pour me ſatisfaire moi-méme que je prens cette occaſion de traiter un ſujet, ſur quoi il y a-long-tems que je deſire vous entretenir. Pour m'y réſoudre il a fallu que j'aié oublié pour un tems

& la ſublimité de la matiére & la foibleſſe de mon eſprit. En effet je n'ai conſulté que les ſentimens de mon cœur, je me ſuis perſuadé que tout étoit permis, & poſſible à l'amour ; qu'en tout cas il n'y-aura pas de honte à ſuccomber ſous le faix d'une entrepriſe, que je n'ai pas formée par préſomption, & que n'ayant d'autre veûë, que de plaire à JESUS-CHRIST, ni d'autres eſperances que dans ſon ſecours, je dois m'expoſer à une confuſion, que je me ſerai attirée innocemment. Mais je me trompe Seigneur, l'eſperance qu'on a en vous ne nous expoſe à nulle confuſion, nous pouvons toutes choſes avec vôtre grace & vous ne la refuſez jamais, ſur tout à ceux qui vous la demandent au nom de Marie, comme nous l'allons faire par les paroles de l'Ange. *Ave Maria.*

S'il eſt vray comme la plus-grande partie des Péres Grecs & Latins l'ont enſeigné, que preſque tout le Pſeaume vingt-troiſiéme d'où j'ai tiré les paroles de mon téme, n'eſt autre choſe qu'une prophétie de l'Aſcenſion de JESUS-CHRIST, il eſt viſible, que ce qui fait aujourd'hui le ſujet de l'admiration des Anges, c'eſt de voir qu'il ſe trouve ici bas un homme aſſez bon & aſſez pur, pour paſſer de la terre au Ciel, pour prétendre une place dans ce lieu de ſainteté, d'où les Abrahams, & les Moïſes ont été exclus juſqu'aujourd'hui. *Quis aſcendet in montem Domini, aut quis ſtabit in loco ſancto ejus ? Innocens manibus, & mundo corde ?* Qui eſt-ce qui pourra monter ſur la montagne du Seigneur, & faire ſa demeure dans ſon ſaint lieu, ſi ce n'eſt celui qui a les mains nettes, & le cœur pur ? Comment donc le monde qui eſt plongé

dans la corruption, peut-il nous envoïer quelque choſe qui mérite d'être admis dans un ſéjour, lequel exige une pureté ſi parfaite ? Quel eſt donc ce Roi pour qui l'on nous ordonne d'ouvrir les portes du Paradis, & même de les renverſer ? *Attollite portas principes veſtras, & elevamini portæ æternales, & introibit Rex gloriæ, quis eſt iſte Rex gloriæ ?*

De-ſorte que pour leur répondre ſelon leur penſée, il faut les entretenir des vertus de JESUS-CHRIST, *Ipſe eſt Rex gloriæ, Dominus virtutum.* Il faut compoſer ſon éloge de telle-ſorte, qu'on puiſſe donner une grande idée de ſa ſainteté, pour connoître combien elle a été excellente, il me ſemble qu'il n'y a que deux voïes ſeûres & infaillibles. Il faut conſiderer prémiérement les principes qui l'ont produite, & en ſécond lieu les actions qu'elle a produites elle-même. Car ſi JESUS a en ſoi les ſources de toute la ſainteté, & ſi ſa vie eſt remplie de toutes les vertus, dont la ſainteté peut être la ſource, on ne peut douter qu'il ne ſoit parfaitement ſaint. Nous allons donc examiner dans le prémier Poinct les graces qui ont été comme les ſemences de cette haute perfection, & dans le ſecond nous en conſidererons les actions vertueuſes qui en ont été comme les fruits. Nous verrons d'abord ce qu'on doit penſer de la ſainteté du Sauveur à en juger par les cauſes, & enſuite ce qu'on en doit croire à en juger par les effets. C'eſt le ſujet de cét entretien.

Le Docteur Angelique parlant de la grace ſantifiante, dont ſaint Jean aſſeûre, que l'ame de JESUS-CHRIST a été comblée, Demande en

quel ſens ce comble doit être entendu ? Sçavoir ſi l'on doit dire ſimplement qu'il a été plein de grace, ou bien qu'il a eu la plenitude de la grace. Marie, Saint Eſtienne & pluſieurs autres Saints en ont été remplis, mais ni Marie ni les autres Saints, n'en ont pas eu la plenitude. Pour être rémpli de grace, il ſuffit d'en avoir autant qu'il en faut, pour s'acquitter parfaitement des devoirs de ſon état, & des emplois à quoi on eſt deſtiné par la providence ; pour en avoir la plenitude il faut poſſeder toute la grace, il faut en être la ſource & le reſervoir ; tout de même que pour être plein d'eau, c'eſt aſſez d'en avoir autant qu'on en peut contenir, & en ce ſens, les plus petits ruiſſeaux les rivieres les moins connuës peuvent être pleines du moment qu'elles ont de quoi occuper tout le lit où elles coulent, mais pour avoir la plenitude des eaux, il faut les ramaſſer, & les renfermer toutes dans ſon ſein, & cela ne peut être attribué qu'à la mer, d'où tous les fleuves tirent leur origine, & où les mêmes fleuves ſe vont rendre.

Or il eſt certain, que c'eſt de cette ſeconde ſorte de plénitude, que le S. Eſprit a parlé, quand il a dit que le Sauveur étoit plein de grace, & c'eſt pour cela que l'Apôtre déclare que nous avons tous été enrichis de ſon abondance : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Tout de même que dans l'opinion de quelques Philoſophes, c'eſt du Soleil, que toute la nature emprunte la chaleur qui l'anime, & qui la ſoûtient, cette qualité étant toute reünie en lui, & retournant ſans ceſſe à lui comme à ſon centre. Cela ſuppoſé, cet homme qu'on a appellé JESUS, & à qui l'on ouvre aujourd'hui le

portes du Ciel, cét homme dis-je, conſideré même comme homme, doit avoir été le plus-ſaint de tous les hõmes, doit avoir été le plus ſaint que tous les hommes enſemble, auſſi Saint qu'il eſt poſſible à une créature de l'être. Suppoſé que toute la grace ait été verſée dans l'ame de JESUS-CHRIST, non ſeulement il a été ſouverainement ſaint, puis qu'avoir la grace, & être ſaint, c'eſt la même choſe, mais cette grace operant en lui dans toute ſon étenduë, il doit avoir été orné dans toutes les facultez de ſon ame, & de ſon corps de toutes les vertus, de tous les dons ſurnaturels, dont elles ont été capables, & dans toutes les occaſions il doit avoir exercé toutes ces vertus, mis tous ces dons en uſage, de la maniére du monde la plus excellente & la plus parfaite.

Quoi que toutes les vertus ſe trouvent dans chaque Saint, on ne peut pas dire toutes fois, qu'ils excellent également dans la pratique de chaque vertu. Nous admirons en l'un un ſi grand mépris du monde, qu'il n'a pas de plus grand plaiſir que d'en être mépriſé; En l'autre un ſi grand déſir d'endurer que la vie lui eſt inſupportable, ſi elle n'eſt aſſaiſonnée de ſouffrance; en un autre un amour de Dieu qui le rend incapable de toute affaire temporelle, de tout entretien humain, de toute penſée terreſtre. On en a vû qui ont aimé leurs ennemis avec autant de tendreſſe & d'empreſſement, que les femmes les plus paſſionnées en ont pour leurs enfans, ou pour leurs époux. Quelques-un ont brûlé d'un ſi grand zele, qu'ils ont mieux aimé continuer de travailler au ſalut

des ames que d'aller au Ciel recevoir la récompenſe de leurs travaux. Quelques-autres ſe ſont ſignalez par une ſi grande patience, qu'ayant été obſervez durant cinquante ou ſoixante-années dans mille rencontres differentes, on n'a jamais remarqué aucun changement dans leur viſage, qui pût faire juger que leur cœur étoit émëû. On a vû des Saintes ſi modeſtes que leur beauté-même inſpiroit l'amour de la cheſteté. Il y-en-a eû de ſi obëiſſantes que tous les commandemens leur étoient également faciles & agréables, de ſi humbles qu'elles ſe croioient ſerieuſement dignes du mépris & de la haine du genre humain, & ſouffroient plus quand on les loüoit; que ne font les plus-vains quand on les outrage.

C'eſt à la grace de JESUS-CHRIST, que nous devons tous ces beaux exemples, c'eſt ſon Eſprit qui agit ſi parfaitement dans ces ames choiſies. Mais comme il a poſſedé lui-même la plenitude de cette grace, il eſt certain qu'il a eu toutes les vertus dans un degré d'exellence, qui les met au deſſus de toute comparaiſon, & qu'il les a toutes pratiquées en toutes rencontres, d'une maniere tres-ſinguliere & tres-heroïque. Faites un peu de réflexion au bel effet, que devoit produire en cét homme incomparable l'aſſemblage & l'union de tant de vertus parfaites? Si nous avons une ſi profonde véneration pour un Saint, en qui nous en voyons briller une ſeule avec un éclat un peu extraordinaire? Quel reſpect? quel amour ne devoit pas imprimer dans tous les cœurs cét amas d'extraordinaires vertus, qui paroiſſoit au Sauveur du monde? Une perſonne, qui

auroit réüni en ſoi l'amour de ſainte Magdelaine le zéle de ſaint Paul, l'empreſſement que S. André a eu pour la croix; La foi de Saint Gregoire le faiſeur de miracles, la charité de Saint Paulin, & de Saint Jean l'Aumônier, la conſtance de Saint Alexis, la chaſteté de Saint Edoüard, l'humilité de Saint François, la ferveur de Sainte Téreſe, la douceur de Saint François de Sales, Combien, dis-je, cette perſonne cauſeroit-elle d'admiration à tout le monde? Pourroit-on s'empêcher de l'aimer, & même de l'adorer? Or, Meſſieurs, ce concours de tans d'heroïques vertus & de toutes les autres dont le détail ſeroit impoſſible, cét admirable concours s'eſt trouvé dans cét homme, qu'on a appellé JESUS: ſuppoſé la grace dont il étoit rempli, il faut neceſſairement que dans toutes les actions de ſa vie, il ait fait éclatter toutes ces vertus, autant qu'il étoit poſſible dans les circonſtances, où il ſe trouvoit; de ſorte que quand les Evangeliſtes ne nous auroient pas laiſſé l'hiſtoire de ſa vie, je ne laiſſerois pas de croire que ç'a été la plus-belle vie, la plus-ſainte, la plus-fertile en grandes & en heroïques actions, que l'on puiſſe imaginer.

Mais, Meſſieurs, les plus-grans Saints, ont été des hommes, & de purs hommes, & par conſequent parmi les plus-éclatantes vertus, il a paru des ombres & des imperfections. Ces imperfections quoi-qu'involontaires, les ont accompagné juſqu'à la mort, & quoi-qu'elles n'aïent ſervi qu'à purifier leur amour, & à les rendre encore plus-ſaints, elles n'ont pas laiſſé d'être des miſeres, qui nous doivent humilier, autant-que leur

ſainteté nous édifie. O qui pourroit nous faire voir un homme entiérement parfait, & exemt de toute foibleſſe ! JESUS l'a été, & la vraye ſource d'une perfection ſi achevée a été l'union particuliere qu'il a eüë avec le Verbe éternel. Cette union ne l'a pas ſeulement rendu incapable de tout peché, de quelque nature qu'il puiſſe être, mais encore incapable de tout défaut, en un ſens qui ne peut convenir qu'à lui ſeul. Comme ſon humanité étoit unie à la perſonne du verbe à-peu-prés, dit Saint Athanaſe, comme le corps eſt à l'ame & que par conſequent cette divine perſonne étoit le principe propre & particulier de toutes les Actions ſoit interieures, ſoit exterieures, il falloit que toutes ces actions fuſſent exemtes non-ſeulement de toute imperfection poſitive, mais encore negative, comme on parle dans l'école, c'eſt-à-dire qu'elles ne devoient manquer d'aucune perfection dans leur eſpece, qu'elles devoient être accompagnées de toutes les circonſtances, qui pouvoient les rendre loüables & dignes de Dieu.

Sur ce principe jugés, quel doit avoir été l'interieur de JESUS; Il n'a jamais eu de penſée de laquelle on n'ait pû dire que c'étoit la penſée d'un Dieu, jamais aucun ſentiment ſur quoi-que ce ſoit, jamais aucun mouvement de déſir, d'amour, de joïe, de triſteſſe, qui ne pût faire honneur à la divinité, qui habitoit en lui corporellement ſelon l'expreſſion de Saint Paul. O mon Dieu ! ſi on avoit pû découvrir tout ce qui ſe paſſoit dans cette belle ame, ſi on avoit pû voir combien elle étoit équitable dans ſes jugemens, combien ardente, & combien trauquille en même-

tems dans ſes Saints déſirs, combien elle étoit élevée au deſſus des choſes créées, & combien anéantie en preſence de ſon Createur, avec quelle ferveur & quelle humilité elle prioit, avec quelle facilité & quel reſpect elle s'appliquoit aux occupations les plus viles & les plus baſſes, pour faire la volonté de ſon Pere; de quelles intentions elle relevoit encore ſes actions les plus relevées. Je confeſſe que je ſuis charmé par la ſeule idée que je me forme de ſes admirables diſpoſitions, quoique je n'ignore pas que tout ce que je puis penſer ſur cela, eſt infiniment au deſſous de la verité.

De plus comme le même Dieu qui agiſſoit au dedans devoit encore paſſer pour l'Auteur des actions exterieures, & que quand il parloit, ou qu'il faiſoit quelque autre choſe, on pouvoit dire que Dieu parloit, & qu'il agiſſoit: il faut que JESUS ait été ſi irrepréhenſible dans ſes diſcours & dans toute ſa conduite, que toutes ſes paroles aïent été proferées avec tant de prudence, & toute ſa vie reglée par les principes d'une ſi excellente morale, qu'elle puiſſe ſervir de modéle de toute ſorte de Sainteté à toute ſorte de perſonnes, qu'en un ſens elle puiſſe être imitée de tout le monde, & qu'en un autre ſens elle ſoit entiéremét inimitable.

C'eſt pourquoy, je ne ſuis point ſurpris, quand je lis dans l'Evangile, que les ennemis même de JESUS confeſſoient que jamais homme n'avoit parlé comme lui. Je ne m'étonne point quand j'apprens que du moment qu'il commença à prêcher, il ferma la bouche à tous les Docteurs, & que dans toute la Galilée on ne parla plus que de ſes diſcours. Je comprens comment c'eſt qu'aprés

l'avoir entendu dans les Synagogues, on ne pouvoit s'empêcher de le ſuivre au plus profond du déſert, qu'on oublioit la neceſſité qu'on avoit de boire & de manger, qu'on l'environnoit, qu'on le preſſoit, qu'on lui fermoit tous les chemins, qu'il étoit contraint de ſe jetter ſur une barque, & de paſſer le Lac de Genezaret, pour ſe défaire de la multitude, qu'on ne laiſſoit pas de le ſuivre par mer dans ſa retraite, que pluſieurs milliers de perſonnes s'embarquerent aprés lui, pour ne pas perdre, s'il étoit poſſible, aucune de ſes paroles.

C'eſt une choſe admirable, qu'aprés avoir été épié, examiné avec tant de ſoin & de jalouſie durant l'eſpace de trois années, par les Docteurs & par les Phariſiens, ils n'aient rien pû dire contre lui, qui eut la moindre apparence ou de crime ou de verité. Que Pilate aprés une accuſation ſi ardente & ſi envenimée, ait été contraint de declarer hautement, qu'il n'avoit fait aucun mal, qu'il n'avoit nulle raiſon de le condanner, qu'il étoit juſte, c'eſt à dire Saint & hors d'atteinte à la calomnie. *Innocens ego ſum à ſanguine juſti hujus.* Judas au ſouvenir de l'innocence de Jesus, conçoit une ſi grande horreur de ſa trahiſon, qu'il s'abandonne au déſeſpoir, les Démons ne ſe contentent pas d'admirer ſa Sainteté, ils ne peuvent s'empêcher de la publier, & de dire tout haut en preſence du pêuple aſſemblé. *Scio quis ſis, Sanctus Dei es?* Nous ſçavons que vous êtes Saint, & que vôtre Sainteté vous donne tout pouvoir. Mais quand cela ne ſeroit pas rapporté dans l'Hiſtoire Sainte, je me l'imaginerois facilement ſur ce que la Foi nous enſeigne de l'union hipoſtatique. Un hom-

me en qui Dieu parle, en qui Dieu agit, doit parler & agir en Dieu, il doit vivre d'une vie toute divine, & cette vie ne peut manquer d'être admirée de tous les eſprits.

Cette admiration, ne doit pas être le ſeul effet que la vie & la Sainteté de Jesus ayent produit en ceux qui en ont été les témoins. Comme il n'eſt rien de plus aimable que la vertu, & que ſa vertu a été parfaite, elle doit avoir inſpiré à tous ſes Diſciples un amour extrême pour ſa perſonne, & un déſir ardent de lui plaire en l'imitant. Et ainſi je ne m'étonne point que S. Pierre ait pleuré juſqu'à la mort l'infidelité, qu'il fit à ce bon Maître en le renonçant, qu'il n'ait jamais pû s'en conſoler; je ne m'étonne point qu'aprés ſon départ, Magdelaine n'ait pû aimer, qu'elle n'ait pû même ſouffrir la preſence de nul autre homme; je ne m'étonne point qu'elle ſe ſoit comme enterrée toute vivante dans une grotte, pour n'avoir point d'autre entretien durant trente-ans, que le ſouvenir de ſon bon Maître, que tous les Apôtres n'ayent eu ni à la bouche, ni dans le cœur que leur Jesus, qu'ils n'aient ſongé juſqu'à la mort, qu'à le faire connoître, & à le faire aimer de tout l'univers, que plus ils ont ſouffert dans cette entrepriſe, plus ils ſe ſoient eſtimé heureux, qu'ils aient adoré juſqu'à la Croix & aux autres inſtrumens de ſon ſupplice, que l'envie de lui reſſembler leur ait fait trouver des délices dans les tourmens les plus cruels, & les plus honteux, qu'ils aient tous donné leur vie pour ſon amour. Je ne m'étonne point que tous ceux qui ont été à ſon école, quoi que ignorans & groſſiers pour la pluſpart,

aïent été tous illuſtres en ſageſſe, & en toute ſorte de vertus, qu'ils ſe ſoient fait admirer de toutes les nations, qu'ils aient-été capables d'enſeigner les peuples qui ſe croioient les plus-éclairez, de réformer ceux qui étoient en effet les plus-corrompus, qu'ils aïent mérité l'eſtime & la veneration de tous les ſiécles.

Je m'étonne au-contraire, comment le ſouvenir d'une ſainteté ſi parfaite, ne produit point encore aujourd'hui les mêmes-effets. Je m'étonne comment les Chrêtiens peuvent s'entretenir de quelque autre choſe que des vertus de leur Rêdempteur? Comment ils n'ont pas ſans ceſſe à la bouche & ſon Saint Nom, & ſes divines paroles! Je m'étonne de les voir ſi froids en ſon amour, & dans le deſir de lui reſſembler. Que de Saints, Chrêtienne Compagnie, que d'Apôtres, que de Vierges, que de Confeſſeurs toûjours préſts à ſouffrir & à mourir ne feroit pas encore en nos jours la ſainteté admirable de Jesus, ſi on daignoit la conſiderer, ſi à force de l'étudier on venoit enfin à la comprendre: C'eſt ma penſée, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible qu'une perſonne raiſonnable repaſſe ſouvent avec un peu d'attention ſur la vie, & ſur les actions du Sauveur du monde, qu'il ne ſoit charmé d'une vertu ſi parfaite, qu'il n'en devienne amoureux, qu'il ne lui prenne une forte envie de la retracer en ſoi même, & qu'il ne s'eſtime fort heureux de ſe voir appellé à l'imiter. J'eſpere, Meſſieurs, que la ſeconde partie de ce diſcours vous fera ſentir cette verité. Je dois vous y donner des preuves ſenſibles de la ſainteté de Jesus-Christ, en vous rapportant les fruits de ces

l'uſage durant tout le cours de ſa vie, il s'eſt fait paſſer pour le fils d'un artiſan, il a vécu dans la pauvreté, il s'eſt rendu obeïſſant juſqu'à la mort & à la mort de la Croix.

Pour les talens de l'eſprit ſoit naturels ſoit ſurnaturels, il les a tenu cachez durant l'eſpace de trente-ans, durant tout ce tems-là il a obſervé un profond ſilence, il a mené une vie ſimple & obſcure, ne ſe faiſant connoître à perſonne, ne ſe diſtingant en quoi-que-ce-ſoit de la plus-vile populace. Mon Dieu que cela eſt grand, que je vous trouve admirable dans ces tenebres ! qu'un diſcours tout entier ſeroit bien emploié à mettre au jour une humilité ſi parfaite, un mépris ſi héroïque de toute la gloire du monde. Mai j'ai tant de choſes à dire que je ne puis m'étendre ſur aucun point. Apres trente-ans il commence à ſe produire, & à déplier les tréſors que ſon Pére lui a confiez, il s'agit d'inſtruire, & de réformer les hommes, il auroit plus d'honneur à le faire par la force de l'éloquence, il aime-mieux ſe ſervir d'abor des exemples qui ſont moins éclatans & plus-efficaces ; il ſe retire au deſert, il jeûne, il combat contre le Démon, il ne choiſit que des pauvres pour ſes Diſciples, il aſſiſte aux Prédications de S. Jean, il s'humilie juſqu'à recevoir ſon Baptême. Bien-loin d'entrer en jalouſie de l'ambaſſade que les Juifs envoient à ce Précurſeur, comme s'il étoit le veritable Meſſie, au lieu de les deſabuſer, comme il paroiſſoit ſi neceſſaire pour ſon deſſein, il n'oublie rien pour les confirmer dans l'eſtime qu'ils ont conceûë de ſa vertu, il en parle en des termes, qui donnent ſujet de

penſer, qu'on ne ſe trompe point, quand on le prend pour le liberateur promis aux hommes, il ſe croit lui-même quelque choſe de moins que ce précurſeur. *Inter natos mulierum non ſurrexit major Ioanne Baptiſta.* Mais enfin, il faut qu'il ſe faſſe connoître pour le fils du tout-puiſſant, & qu'il donne des preuves de ſa Miſſion, qui ne puiſſent pas étre conteſtées. Les plus évidentes de toutes ſont les miracles, il en remplit preſque en un moment toute la Judée, & l'on ne parle plus que des morts qu'il a reſſuſcitez, & des aveugles qu'il a gueris. On lui apporte des malades de toutes parts, tous les chemins par où il paſſe en ſont bordez. Il n'y-en-a pas un ſeul qui ne reçoive une parfaite gueriſon; les Démons les plus-inſolens s'humilient, & ſortent des corps au premier commandement. Voila ſans doute un grand éclat, voila toute la gloire des Anciens Prophetes effacée; c'eſt bien ici un autre pouvoir que celui d'Elie, & d'Eliſée, ou même de Moïſe le liberateur du peuple de Dieu. Mais dans la neceſſité ou Jesus eſt d'en uſer ainſi pour obeïr à ſon Pere, voiez je vous prie qu'elle eſt ſa moderation. En prémier lieu, il n'a jamais fait de miracle qu'outre le deſſein de faire connoître ce qu'il étoit, il n'y fut invité par le beſoin de ceux en faveur deſquels il emploioit ſa puiſſance.

Quoique les Juifs l'aient ſouvent preſſé, de leur faire voir des prodiges dans le Ciel, comme d'en faire deſcendre le feu, d'arrêter le ſoleil au milieu de ſa carriere, le couvrir de tenebres, de le faire avancer, ou retourner ſur ſes pas, d'arrêter la pluie, & d'autres ſemblables. Il n'a jamais voulu

lu les ſatisfaire ſur ce point, il a fait voir que c'étoit la charité qui l'obligeoit à exercer le pouvoir qu'il avoit ſur la nature. Au reſte ſes Diſciples ſont en danger d'étre ſubmergez, il s'éveille, & calme les flots. Tout un peuple eſt à jeûn depuis trois jours, il multiplie le peu de proviſion qu'on a faite. Des aveugles implorent ſon ſecours, il les exauce. Une femme crie aprés lui, il ſe rend à ſon importunité. Une veuve deſolée pleure la perte de ſon fils unique, il la conſole en le lui rendant, témoiguant par tout qu'il fuïoit la gloire, & tout ce qui pouvoit ſentir tant ſoit peu l'oſtentation, bien éloigné en ce point des faiſeurs de faux miracles, qui n'en font que d'inutiles, ou même de pernicieux, comme de voler ou d'exciter des tempêtes.

C'eſt pour ce même-ſujet, que dans les plus-ſurprenantes merveilles qu'il a opérées pour l'utilité des hommes, il n'a jamais invité le peuple à ſe trouver au tems, ou au lieu que la choſe devoit arriver, comme fit Elie, lors-qu'il défia les faux Propheres. Il a tout fait comme par occaſion & avec une ſimplicité, qui ſembloit ôter à ſes actions tout ce qu'elles avoient de plus admirable. On manque de vin aux nopces de Cana, il fait remplir les cruches d'eau, ſans que les conviez s'en aperçoivent, & donne ordre aux ſerviteurs, qu'ils en donnent à ceux qui demanderont à boire. Dix lepreux ſe trouvent en ſon chemin, il les adreſſe aux Prêtres, comme ſi c'étoit par eux, qu'ils dûſſent étre gueris, peut-étre le crûrent-ils effectivement; du moins ſavons-nous que de dix il n'y en-eût qu'un, qui vint lui rendre graces de la ſanté

qu'il avoit reçeûë, il voit en paſſant un homme aveugle dés ſa naiſſance, il l'envoie ſe laver dans la piſcine de Siloë, comme pour laiſſer en doute, ſi c'étoit par ſon pouvoir ou par la vertu de ces eaux, qu'il avoit receû la veûë. La plû part de ſes miracles ſe ſont ainſi faits ſans façon, ſans appareil, comme il alloit d'un lieu en un autre, ne ſe mettant point en peine de faire valoir les graces qu'il accordoit, emploiant toûjours le-moins de paroles qu'il étoit poſſible, il ſemble, à voir comme il ſe comporte en ces rencontres, qu'il ne fait pas grand état de ce que tout le monde admire le plus.

Les Saints Péres ont encore obſervé qu'il attribuoit preſque toûjours à la foi des malades, ce qui étoit un effet de ſa puiſſance infinie. Allez vôtre foi vous a gueri, rien n'eſt impoſſible à celui qui croit : C'eſt ainſi qu'il conclut la plû-part de ces gueriſons miraculeuſes. Il dit au pére de l'enfant poſſedé d'un eſprit muët, & à quelques autres, qu'il vous ſoit fait ſelon vôtre confiance ; on diroit que ne pouvant éviter la gloire qui ſuit ces actions ſurnaturelles, il veut perſuader au peuple, que les malades y ont autant de part que lui. Lors-qu'il en fait quelcune en ſecret, ou devant peu de témoins, il ne manque pas de leur recommander à tous le ſilence. Il l'impoſe encore aux Démons, lors-que ſortant des corps ils veulent publier ce qu'ils ſavent de ſa perſonne. Enfin il défend aux Apôtres de publier ce qui s'étoit paſſé à ſa transfiguration, il leur défend même aprés la confeſſion de Saint Pierre, de détromper le peuple, qui ne connoiſſoit point encore ſa Divi-

nité, & qui ne le prenoit que pour un ſimple Prophete. Il s'eſt trouvé ſouvent en peril d'étre lapidé, d'étre precipité par les Juifs avant le tems que ſon Pére lui avoit marqué, il pouvoit s'en delivrer d'une maniere éclatante, en rendant ſes ennemis immobiles, en les livrant au Demon, en les puniſſant même de mort. Il a toûjours choiſi la voïe la plus-obſcure qui eſt de fuïr, & de ſe rendre inviſible. Que dirai-je de la connoiſſance qu'il avoit des cœurs, & de tout ce qui ſe paſſoit dans les conſiences? Il ne s'en eſt ſervi que trés rarement, & jamais pour faire de la peine à perſonne. Il a parlé des vices des Phariſiens, mais toûjours en général, il a reproché à la Samaritaine les ſix maris qu'elle avoit eû, mais il prit le tems que ſes Diſciples s'étoient retirez; on croit que ce furent les pechez des Prêtres, qu'il écrivit ſur la terre avec le doit, lors-qu'on lui amena la Femme adultere, mais c'eſtoit en des caracteres qui ne pouvoient étre entendus que par eux, il choiſit cette voïe pour leur épargner la confuſion qu'ils auroient eûë, s'il leur avoit dit leurs veritez en préſence de cette Femme.

Il a toûjours découvert tous les pieges qu'on lui a tendus, pour le ſurprendre dans ſes diſcours, pour lui faire dire quelque choſe qui pût étre priſe en un mauvais ſens, il s'en eſt toûjours tiré à la honte de ſes perſecuteurs, mais ſans empreſſement & ſans bruit. Nous ne voïons pas que dans ces rencontres il ſe plaiſe à leur inſulter, il évite ſimplement les embûches qu'on lui dreſſe, & continüe ſon chemin, comme s'il ne s'en étoit pas aperçû. Je ſuis obligé, Meſſieurs, de paſſer tout-

d'un-coup à ſa Réſurrection glorieuſe, qui eſt tout-enſemble le tems de ſa plus-grande proſperité, & celui de ſa plus-grande moderation. Je ne dis point que ſortant du tombeau tout couvert de gloire, & chargé des dépoüilles de l'enfer, il ſe mêle avec ſes Diſciples comme auparavant, il ſe laiſſe toucher à eux, il converſe, il mange, il marche avec eux, il ne leur parle point de la lâcheté, du peu de foi qu'ils avoient fait paroître à ſa Paſſion, du peu d'amour qu'ils lui avoient témoigné en cette rencontre, il ne leur en dit pas un ſeul mot. Mais qui n'admirera point la maniere, dont il en uſe envers les Juifs ſes accuſateurs & ſes Juges Ils ont prétendu lui ôter la réputation avec la vie, ils l'ont fait paſſer pour un faux Prophete, ils ont publié que ſes Diſciples avoient enlevé ſon corps, pour tromper le peuple; il peut diſſiper en un moment les calomnies de ces impoſteurs, il n'a qu'à paroître pour les couvrir de confuſion. Quel triomphe pour Jesus-Christ, s'il avoit voulu ſe montrer dans la Sinagogue & dans les places de Jeruſalem! Avec quelles acclamations n'auroit-il pas été reçeû? Avec quel avantage n'auroit-il pas effacé toute l'infamie de ſa mort? Il ſe refuſa ce triomphe, & le plaiſir délicat qu'il y auroit-eû à voir tous ſes ennemis confondus, & ſa gloire entiérement réparée, il ſe contenta de ſe faire voir à ſes freres, pour les confirmer dans la foi, & pour les faire reſſouvenir de ſes plus-importantes leçons! veritable force! grandeur d'ame! Philoſophie Chrêtienne éloignée du faſte! vertu inconnuë aux petits eſprits qui ne ſaute point aux yeux, mais qui ravit l'ame de ceux qui ont quelque intelligence.

Je ne dirai rien de l'uſage qu'il a fait des adverſitez, c'eſt un ſujet qui nous a ſervi d'entretien durant les meditations de tout le Carême, & on ne peut pas avoir encore oublié, ni le ſilence qu'il obſerva ſi conſtamment dans tous les Tribunaux ni la patience invincible qui laſſa, qui épuiſa & la force & la rage de ſes Bourreaux, ni la douceur avec laquelle il traitta Judas, & ceux qui venoient pour le prendre, ni les prieres qu'il fit pour ceux qui l'avoient crucifié. Je vois bien que j'ai embraſſé un ſujet trop vaſte pour le renfermer dans un ſi petit eſpace de tems, mais je n'ai prétendu donner qu'une idée generale de la Sainteté admirable de JESUS-CHRIST; le monde entier ne ſuffiſant pas pour contenir le détail de ſes vertus non plus que de ſes actions.

Que j'aurois de choſes à dire de la diſcretion, du ſoin qu'il a eu d'allier les vertus les plus oposées, & de tenir dans les bornes celles qui peuvent aller à des extremitez vicieuſes. Il eſt impoſſible, d'imaginer juſqu'où alloit ſa haine pour le peché, & néanmoins jamais homme ne l'a pardonné avec tant de facilité, ni n'a témoigné tant d'amour pour les pecheurs, ce fut par un mouvement de zele qu'Elie fit décendre le feu du Ciel, qu'Eliſée maudit les enfans, qui furent dévorez enſuite par les Ours, que S. Pierre fit mourir Ananie, que S. Paul frappa Helimas d'aveuglement. Le zele de JESUS l'a ſouvent porté à guérir des pecheurs pour les obliger à mieux vivre, témoins ces paroles qu'il dit au Paralitique de trente-huit ans, Allez & ne pechez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pire. Mais Tertullien obſerve que ja-

mais il ne s'eſt ſervi de ſon pouvoir pour ôter la vie, ni pour faire aucun mal à qui-que ce ſoit. Il a témoigné beaucoup d'averſion pour l'hipocriſie des Phariſiens : mais cela n'a pas empêché, que dans ſes diſcours, il n'ait porté le peuple à avoir pour eux toute la créance qu'on devoit aux ſucceſſeurs de Moïſe. Quoi-qu'il ait extrêmement aimé la pauvreté, & décrié les richeſſes, il n'a pourtant pas rebuté les riches, témoin ſaint Mathieu, Zachée, Magdelaine & pluſieurs autres. Il refuſa de ſe rendre en la maiſon de ce Roi, dont le fils étoit malade, lui qui étoit allé chez le Centenier rendre viſite à un valet, voulant faire voir qu'il contoit pour rien les qualitez, dont le monde fait tant de cas ; mais il ne laiſſa pas de rendre la ſanté au jeune Prince, pour montrer que nul état n'étoit exclus de ſes biens-faits. Il fit ſi peu d'état de la Roïauté, qu'il prit la fuite, pour éviter celle que le peuple lui vouloit donner aprés le miracle de la multiplication des pains, & néanmoins il recommanda toûjours l'obéïſſance qu'on devoit aux Rois. Il voulut bien ſe rendre leur tributaire, il fit même un miracle pour donner à ſes Diſciples le moïen d'obéir aux ordres de l'Empereur. Parmi ſes Apôtres il a eû des favoris, il a fait des careſſes & des graces ſpeciales à quelques-uns ſelon leur mérite, mais cependant avec tant de prudence que faiſant juſtice aux uns, il n'a jamais donné de la jalouſie aux autres. Il n'a pas rebuté le ſexe devôt, il a aimé Magdelaine, il a ſonffert qu'elle l'aimât ; & qu'elle lui donnât de grandes marques de ſon amour, mais avec elle, & avec toutes les autres femmes il

s'eſt ménagé de telle ſorte, il s'eſt comporté avec tant de reſerve & de modeſtie, que ſes plus-grans ennemis ne lui ont jamais rien reproché à cét égar. C'eſt merveille qu'ayant un deſir incroyable de ſouffrir, il ne voulut pas prévenir d'un ſeul moment l'heure deſtinée à ſa Paſſion. Quoi-qu'il affectât-d'être muët devant ſes juges, il parla toute-fois, lors-que le reſpect qu'il devoit à Dieu, au-nom duquel il fut interrogé par le Pontife, l'y obligea, & qu'il fallut rendre témoignage à la verité. Il étoit venu établir la nouvelle Loi, & cependant il n'y-eût jamais un plus religieux obſervateur de l'ancienne. Enfin, Meſſieurs, il en uſa en toutes rencontres avec tant de diſcretion, il fut ſi moderé & ſi juſte dans la pratique méme de la juſtice & de toutes les autres vertus, il fut ſage avec tant de ſobrieté, pour parler avec l'Apôtre, qu'il oſa défier tous ſes ennemis, de trouver ou en ſa Doctrine, ou en ſa Perſonne, ou en ſes Paroles, ou en aucune des actions de ſa Vie, quelque choſes qui pût lui être reproché avec quelque apparence de raiſon. *Quis ex vobis arguet me de peccato.* Qui de vous a remarqué en moy quelque choſe, ou de defectueux, ou d'exceſſif? Qu'ai-je dit? qu'ai-je jamais commis ou de criminel ou de ſuſpect? Pouvez-vous me convaincre d'avoir mal fait quelque-fois, ou de n'avoir pas aſſez bien fait, ou d'avoir voulu trop bien faire? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si je vous dis la verité, quel ſujet avez-vous de vous défier de mes paroles? Certainement il faut avoir été le Seigneur des vertus pour pouvoir parler de la ſorte?

Concluons, puis que ce fut la conclusion que JESUS-CHRIST tira de son innocence, & c'est le fruit que nous pouvons récüeillir aujourd'huy de son éloge,

Si Mahomet & tous les Héresiarques, qui se sont jamais separés de l'Eglise de JESUS-CHRIST sous prétexte de la reformer, si, dis-je, ces chefs prétendus de Religion avoient la hardiesse de nous faire une pareille demande, vous savez bien, Messieurs, ce que nous aurions à leur répondre : Nous leur reprocherions leurs meurtres, leurs adulteres, leurs revolte contre les puissances legitimes, leur avarice, leur ambition, leur hypocrisie ; Nous leur dirions, que quand leurs nouvelles opinions seroient fondées sur la verité toute pure, nous aurions raison de les tenir suspectes, nous aurions lieu de refuser de les recevoir de leurs mains, de douter que Dieu eût voulu emploier des hommes si vicieux, pour corriger tous les autres, & pour annoncer une Doctrine qui doit renfermer toute Sainteté. Mais à JESUS CHRIST, qu'est-ce que les Juifs ou les libertins peuvent répondre. Si je suis entiérement irréprehensible dans mes mœurs, si les yeux les plus malins, les plus pénétrans ne voient rien en moy, qui soit contraire à la plus parfaite vertu; quel sujet avez-vous de croire que c'est à faux que je prens la qualité du Fils de Dieu, & qu'ainsi je suis le plus ambitieux, & le plus scelerat de tous les hommes ? Comment pouvez-vous penser que je sois ou assez méchant, ou assez fou pour entreprendre de seduire tout l'univers, & de l'engager dans l'Idolatrie ? Si me-

connoiſſant comme vous faites, n'aiant jamais enſeigné qu'en public, aiant toûjours eu tant de témoins de mes actions, on n'a jamais rien obſervé en moi qui pût donner le moindre ſoupçon de ma probité ou de ma ſageſſe ? *Quis ex vobis arguet me de peccato : ſi veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?*

Il eſt étrange ſans doute qu'une ſainteté ſi parfaite puiſſe être ſoupçonnée d'une ſi noire impoſture, & que l'incredulité des hommes reſiſte à une ſi grande lumiére. Dieu-merci nous ne ſommes pas capables d'une pareille obſtination. Mais je ne reviens point de mon étonnement ordinaire, je n'ai point encore compris comment c'eſt, qu'étant ſi perſuadez de tout ce que Jesus a dit, nous continuons de vivre, comme ſi nous n'en croyons rien. *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi* ? Si vous m'avez crû lors que je vous ai annoncé le miſtére de la Trinité & celui de mon Incarnation, ſi vous avez jugé qu'il valoit mieux vous aveugler que de douter des choſes les plus incroiables ; d'où vient que malgré les témoignages que j'ai rendus à la verité, vous ne croiez pas qu'il eſt impoſſible de ſervir Dieu & le monde en même tems, que l'on ne peut vivre ſans un extrême peril dans les plaiſirs & dans les richeſſes, qu'il ne ſera pas tems à la mort de ſe convertir, que vous périrez tous, ſi vous ne faites pénitence. Vous le croiez, dites vous : O Dieu & vous vivez de la ſorte ! Jesus qui montez aujourd'hui à la droite de vôtre Pére, pour y être nôtre Protecteur, & nôtre Avocat ; envoiez-nous du Ciel cet Eſprit Saint qui doit nous enſeigner tout ce

que vous nous avez enſeigné, c'eſt-à-dire, qui nous doit donner l'intelligence des veritez que vous nous avez annoncées, qui doit animer la foi que nous avons réceûë par vôtre mort, qui doit échauffer les ames que vous avez éclairées par vôtre doctrine & par vos exemples. Sans lui, Seigneur, nous pouvons croire aſſez pour n'être pas infidelles; mais jamais aſſez pour être ſauvez.

Allons-nous préparer à recevoir cét Eſprit, qui doit être l'ame de nos ames, qui nous doit faire croire d'une foi vive, qui nous doit faire vivre conformément à nôtre croyance. Allons avec les Diſciples employer ces dix jours qui reſtent juſqu'à ſon avénement, à nous diſpoſer à le recevoir; paſſons tout le temps, s'il eſt poſſible, dans la retraite, dans l'exercice de la mortification, & dans les prieres continuelles, n'oublions rien pour nous rendre dignes du bien, qu'on nous a promis, de ce don qui r'enferme tous les dons, ſans lequel la mort-même de JESUS nous eſt inutile, de ce don avec lequel on peut croire ſans peine les choſes les plus-obſcures, faire avec joïe les plus-difficiles, commencer dés ici-bas une vie heureuſe, & en mériter une éternelle. Ainſi-ſoit-il.

SERMON XVI.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem.

Si vous m'aimiez, vous vous réjoüiriez de ce que je m'en vais à mon Pére. S. Jean chap. 14.

L'Aſcenſion de IESUS-CHRIST doit réjouir tous ceux qui l'aiment veritablement, parce-qu'elle aſſeûre à celui que nous aimons la poſſeſſion de toutes ſortes de biens, & qu'elle nous aſſeûre à nous-mémes la poſſeſſion de celui que nous aimons.

Tous les Miſtéres que nous avons ſolemniſés juſqu'ici ont fait ſur nous des impreſſions ſi ſubites & ſi fortes, les unes de joye & les autres de triſteſſe, qu'ils ne nous ont

pas laiſſé la liberté de déliver, à laquelle de ces deux paſſions nous devions ouvrir nos cœurs. A la mort du Sauveur du monde, lors que nous perdions nôtre bon maître, & qu'il perdoit lui même la vie, pouvions nous retenir nos larmes? A ſa Réſurrection lors que nous l'avons vû ſortir du Sepulcre, non ſeulement plein de vie, mais encore tout couvert de gloire, ne falloit-il pas neceſſairement ſe réjoûirs. Mais aujourd'hui qu'il remonte au Ciel, il eſt ce ſemble, aſſez difficile de déterminer, quels doivent être nos ſentimens. JESUS nous quitte, comme il nous avoit quitté à la mort, mais s'il ſe ſepare de nous, c'eſt pour retourner à ſon Pere. JESUS triomphe comme il fit en reſſuſcitant, mais ce ſecond triomphe nous le ravit, au lieu que le premier nous l'avoit rendu.

Que ferez-vous donc pauvres Diſciples, vous qu'un plus grand amour pour le Sauveur doit auſſi rendre & plus zelez pour ſes intereſts, & plus attachez à ſa perſonne? Vous rejoûirez-vous de ſa gloire? Vous affligerez-vous de ſon départ, ou ſi vôtre ame demeurera flottante entre des mouvemens ſi contraires? Meſſieurs le Fils de Dieu a prévenu cet embarras, par les paroles que j'ai choiſies pour mon téme. *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad patrem.* Si vous avez quelque amour pour moi, vous devez vous réjoûir, parce que je m'en vais à mon Pere. Non, pour ceux qui aiment veritablement JESUS CHRIST, l'Aſcenſion ne peut être qu'un ſujet de joïe. Je dis pour ceux qui aiment veritablement JESUS-CHRIST; car pour ceux qui ne

l'aiment pas, ou, qui le haïſſent, il importe peu de ſavoir quels doivent étre leurs ſentimens. Je ne parle ici qu'à des perſonnes, qui ſont remplies de l'amour de Dieu, ou qui deſirent d'en étre remplies; C'eſt à ces perſonnes que j'anonce la joie de l'Aſcenſion, & à qui je vais expliquer les raiſons, qu'ils ont de ſe réjoüir; aprés que j'aurai imploré le ſecours du Saint Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

Il y-a deux ſortes d'amour, ou plû-tôt tous les amours ont preſque toûjours deux mouvemens, par le premier nous-nous portons à l'objet qui nous a touchés, & par le ſecond nous tâchons de r'amener, pour ainſi dire, à nous mêmes ce même objet. Le premier nous fait ſoûaitter toutes ſortes de biens aux perſonnes que nous aimons; le ſecond fait que l'on deſire pour ſoi-même la poſſeſſion de ces mêmes-perſonnes, comme le plus-grand de tous les biens. Quand l'amour n'a en veûë que les avantages de ſon objet, il s'appelle bien-veillance, quand il retourne au ſujet qui le produit, ce n'eſt à vrai dire qu'un amour propre, qui ne nous fait ſortir de nous-mêmes que pour y rapporter tout ce qui nous plaît, & nous attire au déors.

Si l'on pouvoit ſeparer ces deux amours, ſi celui que nous avons pour Jesus Christ, étoit tout-à-fait des-intereſſé, il ſeroit aiſé de comprendre les raiſons, qu'on auroit de ſe réjoüir au jour de ſon Aſcenſion, puis-qu'en remontant au Ciel il entre dans la joüiſſance d'une gloire auſſi grande, que nous pouvions la lui ſoûaitter. Mais comme il eſt bien difficile d'aimer le Sauveur de

telle ſorte-que nous ne nous aimions point nous-mêmes en l'aimant, que nous ne l'aimions lui-même pour nous-mêmes. Il eſt mal-aiſé de trouver dans ce miſtére le ſujet d'une joie bien pure. Tous les biens que JESUS va recevoir, n'étant pas capables de nous conſoler de celui, que nous allons perdre en le perdant. Quel eſt donc le ſens de ces paroles : Si vous m'aimiez, vous-vous réjoüiriés de ce que je m'en vais à mon Pére? Veut-il parler de ce pur amour, de cét amour génereux, qui n'a en veûë que l'interêt de la perſonne aimée. Veut-il parler de cét autre amour plus-ordinaire & plus-naturel, qui cherche ſon bon-heur dans ce qu'il aime? Meſſieurs, il parle de l'un & de l'autre, & je m'en vais vous le montrer dans les deux parties de ce diſcours. Je m'en vais vous faire voir que le miſtére de l'Aſcenſion doit réjoüir tous ceux qui aiment veritablement JESUS-CHRIST: premiérement parce qu'elle aſſeûre à celui, que nous aimons la poſſeſſion de toutes ſortes de biens, c'eſt le premier poinct; en ſecond lieu, parce-qu'elle nous aſſeûre à nous-mêmes la poſſeſſion de celui que nous aimons, c'eſt le ſecond poinct, & tout le ſujet de cét entretien.

Il eſt rapporté au ſeiziéme chapitre de l'Evangile de Saint Jean, que le Sauveur du monde aïant dit à ſes Diſciples quelque-tems avant ſa mort, qu'il les quitteroit bien-tôt, pour s'en retourner à ſon Pére, ils en eûrent le cœur ſaiſi de triſteſſe, *Quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum.* Cette triſteſſe fut ſans doute un effet de leur amour, mais en même-temps elle fut une preuve bien ſenſible que leur amour étoit encore

fort imparfait. Car ſachant que JESUS-CHRIST étoit Dieu, & que ce n'étoit que pour eux, qu'il s'étoit fait homme, s'ils l'avoient aimé veritablement, ils auroient ſouffert avec peine qu'il eût été ſi long-tems aſſujetti à toutes les miſeres d'ici-bas, & privé de la gloire qu'il avoit comme quittée, pour nous venir retirer de l'abîme où nous étions. Mais aprés-qu'il fut ſorti du Sepulchre, le miſtere de nôtre redemption étant accompli, tous les ordres du Pére Eternel éxecutez, toutes les propheties verifiées, rien ne l'arrêtant plus ſur la terre, tout le Paradis l'attendant avec une impatience incroyable, je ne-ſai comment on ne le preſſoit point d'aller au Ciel, recevoir la récompenſe de ce qu'il avoit ſouffert parmi des hommes.

Allez Seigneur, allez au plû-tôt prendre poſſeſſion de ce Royaume, qui vous a coûté tant de fetigues. C'eſt aſſez fait pour de miſérables créatures, qui de leur côté ne peuvent rien faire, pour reconnoître vôtre charité infinie; C'eſt aſſez prolonger un exil, qui vous doit étre ſi ennuieux. Il eſt tems que vous retourniez au lieu de vôtre naiſſance, & que vous alliés vous aſſeoir ſur ce trône, que vôtre Pére vous a préparé à ſa droite. Et vous Pére Eternel ne voulez-vous pas rappeller ce Fils unique, dont vous avez éprouvé l'obëiſſance par de ſi rudes commandemens? Juſqu'à quand differerés vous ce triomphe, qu'il a mérité par tant de victoires? Quand viendra ce jour que nous aurons le plaiſir de voir qu'il n'a pas perdu toutes ſes peines, quoi-qu'il ait travaillé pour nous, qui ſommes dans l'impuiſſance de

lui donner aucune marque effective de gratitude. Il eſt venu ce jour, Chrêtiens Auditeurs. Déja le Sauveur eſt ſorti de Jéruſalem, ſuivi de ſes diſciples au nombre de plus de cinq-cens, pour ſe rendre avec eux ſur le mont des Oliviers; C'eſt en ce même lieu qu'avoit commencé ſa Paſſion, c'eſt-là qu'il avoit été comme noyé dans une ſueur de ſang, & qu'il avoit ſouffert en ſon ame tout ce que ſon corps endura depuis; cette circonſtance bien loin de troubler la joie d'une ſi grande fête, étoit au contraire bien capable de l'augmenter, il y-avoit encore plus de gloire à être couronné ſur le lieu-même où il avoit combattu, s'il eſt toûjours agréable de ſonger aux maux paſſez, il doit être encore plus-doux de s'en reſſouvenir, quand on eſt ſur le point de receuillir le fruit de ſa patience.

Etant arrivé au plus-haut de la montagne avec la troupe, qui l'accompagnoit, il leur dit un adieu plein de tendreſſe & de zéle. Que ne puis-je au lieu de ce que j'ai à vous dire, vous répeter ici le diſcours que JESUS fit à cette ſéparation. Qu'il y-auroit du plaiſir, qu'il y auroit d'utilité pour vous à l'entendre? Adieu donc, leur dit-il, mes chers Diſciples: Quoi-que je parte pour aller revoir mon Pére, ce n'eſt pas toute-fois ſans douleur que je vous quitte: Quelque gloire qui m'attende dans le Paradis, ſi vos interés ne m'y attiroient encore plus-fortement que les miens, je ne pourrois pas me reſoudre à me ſeparer de vous. Je ſuis deſcendu ſur la terre, lors-que j'ai crû que ma préſence vous y étoit neceſſaire; ſi je remonte au Ciel, c'eſt que je ſai que deſormais je vous

ſerai

ſerai plus-utile étant abſent. Au reſte le Saint Eſprit viendra bien-tôt prendre ma place, & vous ne ſerés pas long-tems ſans conſolateur. Cependant aimez vous toûjours mes chers enfans, aimez-vous les uns & les autres, ſouvenez-vous que vous me haïriez moi-même en celui de vos fréres, à qui vous voudriez du mal. Sur-tout n'oubliez pas que je vous laiſſe ma gloire, & mon ſang entre les maius, ſi vous avez quelque amour pour moi, vous porterez celle-la juſqu'au bout de l'univers, & vous verſerez celui-ci ſur tous les hommes. Allez mes Apôtres, allez apprendre à toute la terre les veritez que je vous ai enſegnées; allez détromper tant de pauvres mal-heureux, qui ſont enſevelis dans le vice & dans l'ignorance. Faites enſorte, s'il eſt poſſible, que de toutes les ames que j'ai rachetées, il n'en periſſe pas une ſeule: & ne craignez ni la ſience des doctes, ni la puiſſance des Grans du monde, je vous donnerai de-quoi confondre l'orgueil des uns & des autres. Vous ſouffrirez à la verité; mais outre les ſecours, que vous devez attendre de moi dans les maux les plus-preſſans, ſi j'en juge par moi-même, on ſouffre peu quand on aime bien. A peine ai-je ſenti ces tourmens horribles, que j'ai endurés pour l'amour de vous, du moins ne les ai-je pas trouvez ſi cruels, que je ne fuſſe tout prét de m'y expoſer de nouveau, pour vous rendre heureux. Allez donc encore une-fois, allez meriter les riches couronnes, que je vais vous préparer. Ne doutez pas que vous ne me ſuiviez bien-tôt dans le Ciel, & que vous n'y ſoiez placez fort prés de vôtre bon Maître.

Aïant fini ce diſcours, il eſt probable, qu'il embraſſa ſa Sainte Mére, & qu'il permit à tous les autres de baiſer pour la derniere-fois les plaïes de ſes piés & de ſes mains. Il eſt certain qu'il ne leur avoit jamais paru ſi aimable, ſoit que la penſée de ſon départ les obligeât de le conſiderer avec plus d'attention; ſoit qu'ils commençaſſent à eſtimer d'avantage un bien, qu'ils étoient ſur le point de perdre; ſoit enfin qu'à cette derniere entreveüe, JESUS leur dépliât tous les charmes de ſa beauté, fortifiant leurs foibles yeux pour en pouvoir ſoûtenir l'éclat. Quoi-qu'il en ſoit ils ne goûterent pas long-tems ce plaiſir, car le Sauveur aïant levé les mains, pour leur donner la derniere benediction, il commença à ſe détacher de la terre, & à ſe perdre inſenſiblement dans les nuës.

Souffrés, Meſſieurs, que je vous faſſe remarquer ici le premier avantage, que JESUS-CHRIST retire de ſon Aſcenſion, & par conſequent le premier ſujet de nôtre joie; C'eſt la confirmation de ſa divinité, une preuve infaillible, qu'il étoit veritablement le Redempteur. Car enfin le Ciel étoit encore fermé, les plus-grans Saints avoient pris juſqu'ici une route toute contraire, ils étoient paſſez de cette vie aux plus-baſſes parties du monde, pour y attendre un liberateur. Si ce n'eſt pas ici le liberateur qu'ils attendoient, par quelle force, par quel privilege cét homme peut-il s'ouvrir aujourd'hui une voïe ſi extraordinaire au ſéjour des bien-heureux? Comment peut-il renverſer ces portes de bronze, qui juſqu'à cette heure en avoient fermé l'entrée à Moïſe, & aux

Prophetes ? *Nemo aſcendit in cælum, niſi qui deſcendit de cœlo Filius Dei.* L'arrêt qui avoit été porté contre Adam, envelopoit tous les homme, tous les hommes avoient été bannis du Paradis, & JESUS, s'efforceroit en vain d'y monter, s'il n'en étoit pas deſcendu. Je dis bien d'avantage, ſi cét homme n'étoit pas, veritablent le Fils de Dieu, bien loin de mériter un tel privilege, il ſeroit digne au contraire des plus grans ſupplices, pour s'étre attribué une qualité, qui ne lui ſeroit pas deûë. Le Seigneur n'auroit garde d'ouvrir le Ciel à un ſélerat, qui par ſes impoſtures auroit voulu renverſer ſa loi, & lui débaucher ſon peuple. Si JESUS-CHRIST n'eſt pas le Meſſie, il eſt tems de détromper ceux qu'il a ſeduits par tant de miracles, que ſi bien-loin d'étre confondu, il met le ſeau à toutes ſes avantures par le plus éclattant de tous les prodiges. Si aprés étre ſorti du tombeau, il quitte encore la terre à la veûë de ſes Diſciples pour aller, dit-il, placer ſon trône au deſſus du firmament, qui peut douter qu'il n'ait pris naiſſance au même lieu, où ſe terminent toutes ſes courſes. C'eſt ainſi que nous jugeons de l'origine des fontaines jailliſſantes, par le point qu'elles vont toucher, en ſortant du ſein de la terre, il eſt ſeûr qu'elles ne peuvent s'élancer plus-haut que leurs ſources, & ſi l'on en voit qui ſe perdent en l'air à force de s'élever, c'eſt qu'elles nous viennent de quelques-unes de ces montagnes, dont la pointe va ſe cacher dans les nuës. *Nemo aſcendit in cœlum, niſi qui deſcendit de cœlo filius Dei*: C'eſt pour cela que tous les Diſciples bien-loin d'étre dans le duëil s'en re-

tournerent à Jeruſalem pleins d'une extreme allegreſſe ; *Reverſi ſunt in Jeruſalem cum gaudio magno*, dit Saint Luc ; C'eſt que l'Aſcenſion de leur Maître avoit diſſipé leurs doutes, elle avoit enfin ſurmonté cette incredulité ſi opiniâtre, que JESUS-CHRSIT leur avoit encore reproché un moment avant ſon départ, & qui juſqu'alors avoit toûjours mélé quelque crainte, quelque défiance, à toutes leurs joies.

Toute-fois ils n'avoient vû qu'une petite partie de la gloire du Sauveur ; Car comme ils étoient attachez à le conſiderer, il entra dans un nuage, qui le déroba à leurs yeux, & qui les priva du plus-beau ſpectacle qui fut jamais. Ce fut alors proprement que commença ce triomphe ſi magnifique, préparé dés la naiſſance des ſiecles au Fils unique du Pére Eternel. A-peine ce rideau eut-il été comme tiré entre le Ciel & la terre, que le corps de JESUS-CHRIST commença à jetter de toutes parts une lumiere, aux prix de laquelle toute la lumiere n'eſt que ténebres. La Divinité à laquelle il étoit uni, ſe produiſit avec tout ſon éclat.

La nüée ſur laquelle il étoit porté, en devint en un moment mille-fois plus-lumineuſe que le Soleil. Tous les Saints de l'ancienne Loi, qui l'accompagnoient parurent en même-tems révêtus de gloire. Les étoiles bien-loin d'étre effacées par un ſi grand jour, en reçeurent une augmentation de clarté, & contribüerent encore à la pompe de cette fête. Enfin le firmament ſe ſeparant tout-d'un-coup, on vit a découvert tout ce que le Paradis renferme de richeſſes & de beau-

tez, & ſur-tout ce ſuperbe trône, lequel étoit deſtiné au trioṁphateur, cét eſpace immenſe qui eſt entre le Ciel & la plus-haute region de l'air fut rempli en un moment de mille & mille legions d'Anges, qui vinrent au devant de leur nouveau Maître, répetant mille fois en ſon honneur ce cantique de David. Le Seigneur eſt fort, il eſt puiſſant, il eſt invincible dans le combat. *Dominus fortis, & potens, Dominus potens in prælio.* Mais ce qui touche le plus JESUS-CHRIST, c'eſt la veûë de ſon Pére qui l'attend à l'entrée du Paradis pour le reçevoir dans la gloire; C'eſt à cette veûë que tranſporté par des mouvemens d'amour & de reſpect, il perce avec une rapidité incroïabe tous les eſcadrons de l'armée celeſte, & ſe va proſterner devant celui qui l'avoit envoié, pour ſanctifier le monde.

Quand JESUS n'auroit été qu'homme, Chrêtiens Auditeurs, quand il n'auroit regardé ſon Pére que comme ſon Dieu, ou même comme ſon juge, on ne peut pas douter qu'aprés avoir vécu auſſi ſaintement qu'il avoit fait, aprés avoir donné en toutes rencontres des marques d'une obeïſſance ſi parfaite, aprés avoir pratiqué des vertus ſi héroiques, il ne ſe preſentât volontiers à lui, chargé des dépoüilles de ſes ennemis, & couvert des plaïes qu'il avoit reçeûës en ſon ſervice. Il me ſemble voir un Général d'armée qui paroît à la Cour au retour d'une longue expedition, où il a gagné des batailles, pris des places & aſſujeti des peuples entiers; avec quelle confiance, avec quelle joie ne ſe préſente-t-il pas devant ſon Prince? Quel plaiſir pour lui d'avoir à faire le recit,

de tant de glorieuſes actions, qu'il trouve agréable la neceſſité, qu'on lui impoſe de rendre compte de ſa conduite, puis que c'eſt l'obliger à faire lui-même ſon panegerique.

pater ego te clarificavi ſuper terram. Mon Pere, pouvoit dire alors le Sauveur du monde, je vous ai procuré ſur la terre toute la gloire, que j'ai pû vous procurer, je n'y ai épargné ny mes peines, ny mes ſoins, je n'ai pas perdu un moment de tems, pas une occaſion de vous honorer, aux dépens même de mon honneur & de ma vie, *Opus conſummavi, quod dediſti mihi, ut faciam.* Vous m'avez confié une entrepriſe difficile, & d'une grande importance, j'en ſuis venu à bout par vôtre ſecours, vôtre juſtice eſt ſatisfaite. La Mort eſt détruite, le Démon eſt enchaîné, le peché eſt anéanti, & vôtre Grace triomphe. Vous m'aviez donné bien des ordres, vous m'aviez chargé de l'accompliſſement de toutes les Propheties, tout eſt executé; tout eſt accompli; J'ay obſervé juſqu'aux plus menuës circonſtances: J'ay rêveré juſqu'aux moindres lettres, juſqu'aux points de vôtre Loy. *Manifeſtavi nomen tuum hominibus.* Je vous ai fait connoître au monde, qui vous ignoroit: J'ai appris aux hommes le culte qu'ils vous doivent rendre, je leur ai appris à vivre & à mourir pour vous; J'ai pratiqué moi-même à leurs yeux tout ce que je leur ai enſeigné par mes paroles. Vous allez bien-tôt recueillir le fruit de mes peines: Bien-tôt il n'y aura plus d'autre Dieu que vous dans l'Univers, on n'offrira plus de ſacrifice que dans vos temples: vous aurez de adorateurs dignes de vous, des ſujets qui ſeront à vous ſans

reſerve, qui ſacrifieront toutes choſes, qui ſe ſacrifieront eux mêmes à mon exemple pour vôtre amour. *Manifeſtavi nomen tuum hominibus....opus conſummavi, quod dediſti mihi, ut faciam.* Je vous laiſſe à penſer avec quelles démonſtrations d'amour & de joie on receut dans le Ciel un homme qui venoit de rendre des ſervices ſi importans. Si un pecheur, lequel a paſſé ſes jours dans les plus grands déſordres, trouve en Dieu un Pére ſi tendre, lors qu'il vâ ſe jetter entre ſes bras. Si l'on fait une ſi grande Fête à l'arrivée de ce prodigue, qui a diſſipé ſon patrimonie en des voluptez honteuſes, quelles careſſes ne fera pas le Seigneur à ſon fils unique, qui pour lui plaire s'eſt conſumé dans les fatigues d'une vie pauvre & ſouffrante, à ce Fils ſi zelé, qui pour augmenter la gloire de ſon Pére, s'eſt livré lui-même aux tourmens les plus cruels, à ce Fils innocent qui lui a ſauvé tant de pecheurs, & qui par ſa mort a ouvert à tous les hommes le chemin du Paradis.

Ce fut alors que le Pere Eternel montrant le Sauveur à toute la Cour Celeſte reconnut en leur preſence, qu'il l'avoit engendré avant tous les ſiécles, & que tout homme qu'il étoit, il ne laiſſoit pas d'être Dieu, il leur declara qu'à l'avenir il ſeroit leur Roi, qu'il prétendoit que tout pliât ſous ſon autorité, que tout fut ſoûmis à ſa puiſſance, qu'il ſeroit le maître & du Ciel qu'il avoit ouvert, & de l'Enfer qu'il avoit fermé, qu'il avoit vaincu, & de la Terre qu'il avoit ſanctifiée. Ouï, Seigneur, répondirent ces Eſprits Saints, vous êtes juſte, & nous nous ſoumettons

ſans peine à des ordres ſi equitables. *Dignus eſt agnus, qui occiſus eſt accipere virtutem & divinitatem & ſapientiam, & fortitudinem, & honorem, & gloriam, & benedictionem.* L'agneau qui à ſouffert la mort, merite de recevoir les honneurs divins, de regner avec force, avec ſageſſe, avec une puiſſance abſoluë, il eſt juſte qu'on lui rende toute ſorte de reſpects, qu'il ſoit élevé au plus haut point de la gloire, & que tout le Ciel rétentiſſe éternellement de ſes loüanges. Ce fut au bruit de ces acclamations & de ce beau chant de triomphe, que le Fils de l'homme fut introduit dans le Paradis, où nul homme n'avoit encore été vû. Cette belle & grande troupe de Saints qu'il avoit tirez des Limbes, le ſuivit dans ce ſuperbe ſéjour, & fut receuë avec tout l'accueil qui étoit dû aux mérites de leur liberateur, & à leurs propres mérites.

Je ne penſe pas, Meſſieurs, que vous attendiez de moy, que je vous parle ici ny de cette riche Couronne, qu'on lui mit alors ſur la teſte, ny du Manteau Royal, ny du Trône magnifique ſur lequel il fut élevé, tout cela eſt au deſſus de toute expreſſion, au deſſus même de toute intelligence créée. Mais que dirons-nous de la grandeur & de le nouveauté de ce miſtere; nous avons eu raiſon d'admirer un Dieu abaiſſé juſqu'à la condition des hommes: Mais eſt-ce un moindre prodige, qu'un homme ſemblable à nous, compoſé des mêmes élemens que nous, mortel de ſa nature comme nous, un homme tiré du néant, formé de terre & de boüe, ſoit élevé au deſſus de toutes les Puiſſances de l'Univers, qu'il voie tous

les Anges à ſes piés, qu'il ſoit placé à la droite de celui qui l'a créé; que cette terre ſoit réverée des Seraphins qu'elle faſſe trembler les Démons, que cette boüe ſoit immortelle, immuable, incompréhenſible, qu'elle éclaire par ſes lumieres qu'elle ébloüiſſe même les plus hautes intelligences.

Il eſt inutile de vous faire obſerver en tout cela les ſujets que nous avons de nous rejoüir, puis que nôtre Rédempteur reçoit aujourd'hui une gloire, qui n'eut jamais de pareille, il eſt tout viſible que nôtre joie doit être parfaitte, à moins que nôtre amour ne ſoit extrêmement imparfait. Mais remarquons, s'il vous plaît, pour nôtre édification, que quelque extrêmes qu'ayent été les maux que JESUS-CHRIST a ſoufferts, pour plaire à ſon Pére, le voila bien payé de ſa patience. Je ne m'étonne point que l'eſperance certaine d'un ſi grand bon-heur l'ait fortifié, l'ait ſoûtenu dans les ſupplices les plus cruels, qu'elle l'ait rendu capable d'eſſuier les plus horribles confuſions; *Propoſito ſibi gaudio*, dit Saint Paul, *ſuſtinuit Crucem confuſione contemptâ.* Je comprens comment il attendoit avec quelque ſorte d'inquietude, une mort qui devoit l'élever à ce comble de grandeur. Mais d'où peut venir que la veuë d'une ſemblable récompenſe ne nous excite point à ſuivre les exemples du Fils de Dieu. La raiſon, ſi je ne me trompe, c'eſt qu'il nous ſemble que cette récompenſe viendra bien tard, nous ne pouvons nous réſoudre à relâcher des biens qui ſont entre nos mains, pour une felicité qui eſt encore à venir; nous voudrions être payez dés cette vie de

toutes nos peines, il nous fâche qu'on nous renvoye à un tems, que nous croions fort éloigné, ou du moins que nous ne voudrions pas qui fut ſi proche.

On nous dit bien, que ceux qui ſe donnent à Dieu de tout leur cœur, reçoivent dés cette vie des gages de cette felicité, qu'ils la goûtent même par avance, mais on a beau nous le dire, nous ne le voulons pas croire, parce que nous ne le pouvons pas comprendre. Comme la veritable pieté bannit la plûpart des plaiſirs du corps, ou du moins qu'elle en détache le cœur, nous traitons de viſionnaires ceux qui nous veulent perſuader, qu'elle a de quoi remplacer tout ce qu'elle nous retranche, parce que nous ne connoiſſons pas d'autres plaiſirs que ceux que l'on goûte par les ſens.

Cela me fait reſſouvenir de cette Samaritaine, qui refuſa de l'eau au Sauveur du monde, & qui crût qu'il ſe mocquoit d'elle, lors qu'en échange il lui promettoit d'une eau vive, & qui éteindroit ſa ſoif pour toûjours; comment cela ſe pourroit-il faire, diſoit-elle, veû que ce puits eſt profond, que vous n'avez pas de cruche, & que ni Jacob, ni ſes enfans n'ont trouvé en nulle part de meilleure eau que celle-cy. O Femme! ô Ame Chrêtienne, ſi vous connoiſſiez les dons de Dieu; ſi vous ſaviez qui eſt celui qui vous invite à une vie plus reglée, qui vous demande le ſacrifice de vos vaines joies. *Si ſcires donum Dei, & quis eſt, qui dicit tibi: Da mihi bibere.* Si vous ſçaviez ce qu'il y a de douceurs cachées dans cette ſolitude, qui vous paroît ſi affreuſe, ſous les triſtes déhors de cette

vie mortifiée, de cette vie dévote qui vous fait peur.

Mon Dieu, pourquoi cachez-vous à ceux qui ne vous aiment pas les délices, que vous reſervez à ceux qui vous aiment? & vous Ames Saintes, que ne déſabuſez-vous ceux qui ont horreur de vôtre maniere de vivre? Que ne leur declarez-vous tout ce qui ſe paſſe en vôtre cœur, aprés avoir été ſi heureuſement détrompées, que ne détrompez-vous encore les autres? Eſt-ce que vous ne pouvez pas dire ce que vous ſentez? Eſt-ce que ce que vous avez à dire eſt incroiable? N'eſt-ce point qu'on ne daigne pas même vous écouter.

C'eſt ma penſée, Chrêtiens Auditeurs, que ſi les récompenſes que Dieu donne dés ici-bas à ceux qui ſe donnent à lui ſans reſerve; ſi ces récompenſes pouvoient être connuës, avant qu'on eut renoncé à tout le reſte, nous verrions la plûpart du monde prendre le parti de la dévotion, & s'attacher à Dieu avec autant d'empreſſemét, qu'on s'attache aujourd'hui aux créatures. Je dis que la plus fine ſenſualité mépriſeroit tout ce qu'il y a de plus exquis dans les plaiſirs des ſens; on feroit par intereſt & par amour propre, tout ce qu'il y a dans l'Evangile de plus contraire à cet amour déreglé. Mais nôtre Dieu qui veut que nous méritions ſes faveurs, qui veut qu'on ſe donne à lui par le motif d'un amour pur & ſincere: Dieu, dis-je, a voulu dérober à la connoiſſance des hommes du monde, ce qu'il fait en faveur de ſes bien-aimez. Il a ſemé d'épines les avenus de la pieté, il a voulu qu'on y abordât par un chemin rude & étroit, cependant il eſt

certain qu'il n'y a que les premiers pas de difficiles, que ce ſentier s'élargit bien-tôt, qu'on y marche avec moins de peine, & avec plus de liberté que dans la voye large, qui mene à la perdition. C'eſt pour cela que David diſoit à Dieu, qu'en l'attirant à ſon ſervice, il l'avoit comme retiré de la priſon, pour le mettre dans un lieu ſpatieux, où rien ne pouvoit deſormais ny l'embarraſſer ny le contraindre. *Poſuiſti in loco ſpatioſo pedes meos.* Seigneur, je m'étois repréſenté vôtre Loi comme une Loi dure, comme un joug inſuportable à nôtre foibleſſe; j'avois crû que s'engager à une exacte obſervance de tous vos préceptes, c'étoit comme ſe mettre à ſoi-méme les fers aux piés & aux mains, & ſe condanner à une éternelle torture; cependant j'éprouve tout le contraire, je trouve que vos commandemens ſont trop aiſez. *Latum mandatum tuum nimis.*

Au témoignage de ce grand Roy, je pourrois joindre celui de Saint Auguſtin, qui ayant renonçé à la fleur de l'âge à des voluptez, dont il avoit toûjours crû qu'il lui étoit impoſſible de ſe paſſer, confeſſe qu'il a trouvé dans la continence des délices, qu'il eſt inconſolable de n'avoir pas plû-tôt connuës. Je pourrois encore ajoûter le dégoût qu'on remarque aux gens-de bien pour les mémes-choſes dont le monde eſt affamé, leur ferveur, leur perſeverance dans la pratique des vertus les plus-auſteres, & ſur-tout les excez qu'ils ont tant de peine à s'empêcher d'y commettre, attirez par l'excez du plaiſir qu'ils y rencontrent. Que ſi tout cela ne ſuffit pas pour vous perſuader, ie veux bien m'en remettre à vôtre propre expe-

rience. *Guſtate, & videte quoniam ſuavis eſt Dominus.* Eprouvez, je vous en conjure, éprouvez cette vie, dont on vous préche les avantages; voiez un peu ſi l'on vous trompe, & s'il eſt vrai que le Paradis des Saints commence dés ce monde-ci. Que hazardez-vous à en faire l'eſſai, ſi ce n'eſt je ne-ſai quels plaiſirs terreſtres, que vous dites vous-même étre fort cours, fort imparfaits. O ſaveur ineffable, ô manne cachée, ô torrens qui innondés l'ame des juſtes, ô conſolations, ô extaſes, ô langueur de l'amour divin! eſt-il poſſible que les Crêtiens vous rejettent pour courir aprés des douceurs fades & paſſageres, des douceurs mélées de mille amertumes, accompagnées de honte, & qui doivent étre ſuivies d'un éternel repentir? Diſons quelque choſe de la ſeconde partie, & faiſons voir que ce n'eſt pas ſeulement l'interet du Sauveur que nous aimons, qu'il remonte au Ciel, mais que c'eſt encore l'interét de nôtre amour. Que ce miſtere qui met JESUS en poſſeſſion de la gloire, nous aſſeûre encore la poſſeſſion de JESUS. Je n'ai que deux mots à dire.

Quoi-que le Fils de Dieu nous ait apporté des biens infinis, lorsqu'il eſt deſcendu ſur la terre, j'oſe dire qu'il ne nous en procure pas moins en montant au Ciel. Car en premier lieu, il nous ouvre les portes du Paradis. S'il ſe fût arrêté parmi les hommes aprés ſa Reſurrection, ces portes ſeroient encore fermées, de-ſorte-que de quelque maniere qu'on vécût, la mort ne ſeroit point un paſſage à une meilleure vie. Tant de glorieux Martirs, tant de Saintes Vierges, tant d'illuſtres Con-

feſſeurs ne brilleroient point encore ſur le firmament, & il nous faudroit attendre avec eux dans les Limbes, que le monde fût fini, pour commencer à joüir de la récompenſe de nos peines. En ſecond lieu, ſi JESUS-CHRIST ne ſe fût point ſeparé de nous, le Saint Eſprit n'auroit pas été donné aux hommes. *Si enim non abiero, paracletus non veniet ad vos.* C'eſt-à dire que tous les effets de l'Incarnation ſeroient demeurez comme ſuſpendus; l'Evangile n'auroit point été prêché, & nous vivrions encore dans l'Idolatrie, où nos ancêtres ſont morts. Enfin JESUS-CHRIST lui-même nous auroit été moins utile ſur la terre par ſa préſence, qu'il ne l'eſt par ſa protection dans le Ciel. Il eſt vrai, dit Saint Leon, qu'il s'eſt éloigné, ſi vous avez égar à l'humanité, mais par la Divinité il eſt plus-prés de nous qu'il n'étoit auparavant, c'eſt-à-dire qu'il nous envoïe plus de ſecours, qu'il ne nous en auroit donné par lui-même. *Sic cœpit eſſe divinitate propinquior, qui factus eſt humanitate longinquior.* C'eſt ainſi qu'un Ambaſſadeur habile & zelé, rend bien plus de ſervice à l'Etat dans une Cour étrangére, que s'il ne ſortoit jamais du Roïaume; Cette comparaiſon eſt de Saint Jean, lequel écrivant aux Chrêtiens d'Aſie, leur dit ces paroles, capables d'inſpirer la confiance aux ames du monde les plus-criminelles & les plus-timides. *Filioli hæc ſcribo vobis, ut non peccetis, ſed ſi quis peccaverit, Advocatum habemus apud Patrem Ieſum Chriſtum juſtum.* Mes chers enfans, je vous écris ces choſes, pour vous porter à vivre dans l'innocence, mais quand quelqu'un de vous auroit péché, nous

avons un Agent, un bon Avocat auprés d nôtre Pére celeſte, c'eſt JESUS-CHRIST, qui n'a point peché, & qui ne ceſſe de demander grace pour les pecheurs.

Tout cela, me direz-vous, n'eſt pas capable de ſatisfaire un cœur amoureux du Fils de Dieu, un amant n'a qu'un ſeul interét à ménager, c'eſt celui de ſon amour, il n'y-a pour lui ſeul qu'un ſeul bien au monde, c'eſt la poſſeſſion de ce qu'il aime, & comment eſt-ce que l'Aſcenſion qui nous ravit nôtre Rédempteur, nous en peut aſſeûrer la poſſeſſion ? Le voici en deux mots : Si JESUS reſſuſcité, ſe fût arrêté ſur la terre, juſqu'au jour qu'il doit juger tous les hommes, s'il étoit encore parmi nous, je conviens, Meſſieurs, qu'il y-auroit bien du plaiſir pour ceux qui l'aiment, à joüir d'un entretien auſſi charmant que le ſien, à conſiderer ce beau viſage, où la majeſté & la douceur étoient peintes, & qui étoit comme le portrait de la plus-grande & de la plus-belle ame qui fut jamais. Mais en ce cas-là, de quelle durée ſeroit nôtre bon-heur ? Eſt-ce que nous ſommes immortels, ou que nous pouvons même nous promettre une longue vie ? Faites y reflexion, Chrétiens Auditeurs, nous n'avons perdu nôtre Maître, que pour le recouvrer bien-tôt, au lieu-que s'il n'étoit pas monté au Ciel, nous ne le poſſederions que pour le perdre peut-étre dans peu de jours. Pourquoi ſoûaitter qu'il demeure ſi long-tems ſur la terre, où nous ſommes pour ſi peu de tems ? ne vaut-il pas mieux qu'il nous aille atendre au Ciel ; où nous le devons ſuivre de ſi prés, & où nous ſerons durant toute l'Eternité ? Certainement je

ne-ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'il vaut mieux vivre dans l'eſperance de poſſeder bien-tôt & pour toûjours, ce que l'on n'a pas encore, que dans une crainte éternelle de perdre à chaque moment ce que l'on a.

Davantage, quand nous aurions pû vivre avec Jesus reſſuſcité juſqu'à la fin des ſiécles, il eſt certain que nous ne l'aurions poſſedé que fort imparfaitement. Tandis qu'il a été ſur la terre, on n'a vû de lui que ce qu'il avoit de terreſtre, ſon Ame, ſa Divinité ne ſe découvroient pas aux yeux des hommes, ſon Corps de quelques charmes qu'il fût orné, n'étoit qu'un nuage obſcur, qui nous cachoit ces deux aſtres, dont la veûë fait aujourd'hui la felicité des Saints. De ſorte-que deſirer de vivre long-tems ici bas en la compagnie de Jesus-Christ, c'étoit à vrai dire, deſirer d'être privé de ſa poſſeſſion pour long-tems. Il eſt donc vrai que l'amour que nous avons pour lui nous doit porter à nous réjoûir de ſon départ, puis-que nous ne le poſſederions que pour peu de jours, & d'une maniere fort imparfaite; au lieu qu'il ſe rend en nôtre patrie, où nous eſperons de le révoir bien-tôt, pour ne le perdre jamais, & où nous ne verrons pas ſeulement ſon Humanité dans ſon plus-grand éclat, mais encore ſa Divinité, telle qu'elle eſt en elle-même, avec l'union ineffable & incompréenſible de ces deux natures. *Videbimus eum ſicuti eſt.*

Mais ſavez-vous ce que je crains, je crains que l'amour de la terre ne combatte en nos cœurs l'amour de Jesus. Il eſt tout viſible que nous le poſſederons plus-parfaitement dans le Ciel, mais

il faudra quitter la terre pour le poſſeder, & je m'apperçois que cette penſée refroidit en nous le deſir ardent que nous devrions avoir de joüir de ſa preſence. Voila qui eſt étrange ; ſi JESUS étoit encore ſur la terre, il eſt peu de Chrêtiens, qui ne ſoûaïttaſſent de le voir, & je ſuis aſſeûré qu'il n'eſt point de navigation ſi perilleuſe qu'on n'entreprit volontiers, pour l'aller adorer, quand il ſeroit au-bout du monde. Saint Jérôme, dit, que durant la vie de Saint Jaques le Mineur, on alloit de fort loin à Jeruſalem, à deſſein d'y voir cét Apôtre, ſeulement parce-qu'on diſoit qu'il avoit quelques traits du Fils de Dieu.

D'où vient donc qu'on deſire ſi peu d'aller au Ciel, quoi-que le Sauveur lui-même y ſoit à préſent, quoi-qu'il y ſoit dans un état ſi glorieux? Eſt-ce le Paradis qui nous rebutte, ce ſéjour ſi riant, cette region où toutes les beautez, toutes les délices ſont raſſemblées, où regne un printems éternel, une ſerenité éternelle, un jour ſans nuit & ſans ombre? Il n'eſt point d'exil ſi fâcheux, qui ne ſoit agréable à un Chrêtien, dit Saint Auguſtin, parce-qu'il trouve par tout JESUS-CHRIST. D'où vient donc que JESUS CHRIST lui-même n'a plus d'attraits pour nous, depuis qu'il eſt en nôtre patrie, dans le plus-beau lieu du monde? Eſt-il poſſible que la terre puiſſe nous attacher juſqu'à ce point? La terre, dis-je, ce ſéjour ſi ſombre, ſi infect, cét égoût de l'univers, où la poudre nous étouffe quand il fait ſec, où nous ſommes comme plongez dans la fange s'il fait humide, où nous paſſons ſans ceſſe d'un froid extréme à des exceſſives chaleurs, de la faim au dégoût, du deſir au

repentir, de la crainte qui nous trouble au deſeſpoir qui nous tuë: Cette terre où le travail nous abbat, & où l'on s'ennuie de l'oiſiveté, où la ſolitude eſt triſte, & la compagnie incommode, où les ennemis ſont cruels, & la plû-part des amis importuns & intereſſez, où la fortune nous attire l'envie de nos égaux, où l'adverſité nous expoſe à leurs mépris & à leurs inſultes, où les richeſſes ſont ſi fertiles en ſoucis, & où tous les maux accompagnent la pauvreté. Cette terre enfin où je vois que tout le monde ſouffre, que tout le monde gemit, où à-peine avons-nous un jour bien calme, où nôtre vie n'eſt qu'un enchainement & une revolution continuelle de diſgraces & d'afflictions, qui ſe ſuccedent les unes aux autres, ſans nous donner preſqu'un moment de rélache.

Soïez éternellement loüée aimable & divine Providence, d'avoir ainſi ſemé d'épines toutes nos voïes, d'avoir rendu les plaiſirs d'ici bas & ſi rares & ſi courts, de les avoir même mélé de tant d'amertumes. Quel ſeroit nôtre attachement pour ce monde periſſable, s'il avoit quelques douceurs pures & ſolides, puis-que tel qu'il eſt, il ne laiſſe pas de nous enchanter & de nous ſeduire? O monde immonde, s'écrie ſur ce ſujet l'admirable Saint Auguſtin; *Teneri vis periens, quid faceres ſi maneres, quid facetes dulcis, ſi amarus alimenta mentiris.* O monde, monde impur & infidelle! on ne te quitte qu'à regret, malgré la fragilité de tes biens, & ce nombre infini de maux dont tu es rempli! Que ſeroit-ce ſi tu étois ou moins rebuttant, ou moins caduque, avec quelle avidité ne courrions-nous pas aprés tes biens, ſi tu en avois de ve-

ritables, puis que ne nous preſentant rien que de faux & de vuide, tu ne laiſſes pas de nous attirer & de nous ſurprendre ? *Quid faceres dulcis, ſi amarus alimenta mentiris ?*

Reconnoiſſons aujourd'hui nôtre aveuglement, Chrêtiens Auditeurs, commençons à nous détâcher de tout ce que nous devons neceſſairement quitter un jour. Examinons devant Dieu par quoi c'eſt que nôtre cœur tient plus fortement à la terre, ce qui nous fait davantage aimer la vie, ce qui nous fait le plus craindre la mort, ce qui nous empêche de la deſirer. Rompons ce lien, s'il eſt poſſible, rendons à nôtre cœur la liberté de ſoûpirer pour le Ciel, où regne nôtre Rédempteur, & que la volonté de Dieu ſoit deſormais l'unique choſe qui nous arrête en ce monde.

Diſons-lui cent-fois le jour, ouï Seigneur, je ſuis prêt d'abandonner au premier commandement tout ce que j'aime, tout ce que je poſſede, tout ce que j'eſpere ici bas. Je vous offre ces enfans pour qui vous m'avez donné tant de tendreſſe, ces honneurs que je tiens de vôtre main, ces tréſors, cette beauté, cette jeuneſſe qui ſont encore de vos bien-faits, ma vie enfin & tout ce que je puis perdre avec la vie, lors-qu'il vous plaira m'appeller à vous. Je ne veux pas que ma volonté réſiſte un ſeul moment à la vôtre, ni qu'il y-ait rien dans le monde, qui me faſſe regreter. Je veux vous rendre mon ame, ô mon aimable Sauveur ! avec la même facilité que la vôtre ſortit de ſon corps, que vôtre corps ſortit du ſepulchre, & que l'un & l'autre monta dans le Ciel. Ce n'eſt pas aſſez, ce me ſemble, non ce n'eſt pas aſſez pour un Chrê-

rien de faire une bonne mort, c'eſt à dire de mourir en vôtre grace, il faut qu'il meure avec douceur, qu'il meure avec joie; il faut qu'il faſſe connoître par ſes ſentimens, que tout ce qu'il aime eſt au Ciel, où il s'en vâ, qu'il y a long-tems qu'il languit dans l'attente du bon-heur, dont la mort le va mettre en poſſeſſion, que ſon bon Maître ne l'appelle pas ſeulement, mais qu'il l'attire fortement à lui, qu'il meurt moins par la foibleſſe de la nature que par la force de ſon amour, & par le déſir ardent qu'il a de s'aller unir à celui duquel il ne doit jamais être ſeparé. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XVII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos.

Il vous eſt utile que je m'en aille, parceque ſi je ne m'en vais pas, le conſolateur ne viendra pas à vous. S. Jean chap. 16.

Le Saint Eſprit donne les derniers traits à l'homme Chrêtien pour le rendre Saint, ajoûtant l'intelligence à la Foi, le Zele à la Charité, & la force à la Grace.

IL étoit difficile de dire en faveur du Saint Eſprit quelque choſe de plus avantageux que ces paroles, que je viens de rapporter, elles

paroiſſent même pleines d'exagerations, & tout-à-fait incroyables. Car enfin quels biens la troiſiéme Perſonne de la tres-Sainte Trinité peut-elle apporter aux hommes, qui ſurpaſſent, ou qui égalent même ceux que le Verbe Eternel nous a procurez en ſe revétant de nôtre chair? Le Saint Eſprit ne nous ſera point donné, que Jesus n'ait quitté la terre, il faut donc que Jesus remonte au Ciel, quelque utilité que nous recevions de ſa preſence; Il eſt de nôtre interêt que nous le perdions, nous devõs ſoûaitter qu'il s'en aille, pour faire place à l'Eſprit conſolateur. Pourrez-vous bien croire cet-verité Bien-heureux Diſciples, vous qui trouvez tant de douceur & tant d'avantage en la compagnie de vôtre bon maitre? Que le Saint Eſprit nous puiſſe conſoler dans la douleur que cette abſence nous cauſera, que nous puiſſions même trouver en lui tout ce que nous perdons en la Perſonne du Fils de Dieu, cela n'eſt peut-être pas impoſſible, mais qu'il nous apporte ou plus de biens que nous n'avons receus, ou de nouveaux biens que nous n'ayons pas encore receus, cela peroît contraire à cet autre texte, que le Saint Eſprit lui même a dicté au grand Saint Paul. Celui qui a livré ſon Fils pour l'amour de nous, comment ne nous a-t-il pas donné toutes choſes avec ce Fils? *Qui etiam propro filio ſuo non pepercit, ſed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit.*

Cependant, Meſſieurs il eſt vrai non ſeulement, que la décente du Saint Eſprit ſur la terre, eſt un nouveau bien-fait de Dieu, que c'eſt le comble des biens-faits de Dieu, mais encore que ſans cette

derniere grace toutes les autres, & la rédemption même nous auroient été inutiles. Je m'en vai faire voir aujourd'hui en quoi consiste ce prétieux don, & ce qu'il ajoûte à tous ceux qu'on nous a déja départi : Nous apprendrons en même tems à connoître par des marques tres sensibles, si nous y avons eu quelque part, & ce qu'il faut faire soit pour l'attirer en nos cœurs, soit pour l'y conserver quand on le possede. Descendez Divin Esprit sur tout ce nous sommes ici de Fideles assemblez en vôtre Nom: Car comment pourrai-je parler des effets que vous produisez dans les hommes, si je ne sens au fond de l'ame ce que je dois dire, & comment mes Auditeurs pourrõt-ils me comprendre sur cette matiere, s'ils ne sentent eux mêmes ce qu'ils entendront. Le Saint esprit ne peut être connu de tous, s'il n'est dans nous-même, dit Saint Augustin, mais comment y viendra-t-il Vierge Sainte s'il n'est attiré par vos prieres; nous vous les demandons par celle que l'Eglise a coûtume de vous offrir. *Ave Maria.*

Parmi toutes les créatures, il n'en est point, où Dieu se soit plus appliqué, ni qui lui ait tant coûté que l'homme. Les trois Personnes Divines y ont travaillé long-tems, & en divers tems : Elles se sont efforcées comme à l'envi de le perfectionner, de le rendre admirable, & de se faire admirer elles-mêmes en ce chef d'œuvre. Le Pere l'ébaucha pour ainsi dire, en le créant, le Fils a fait comme le gros de l'ouvrage durant l'espace de trente-trois ans, qu'il a vécu sur la terre, mais il faut avoüer que c'est le Saint Esprit qui l'a fini. Le Pere en formant l'homme lui donna la raison

pour connoître, l'apetit pour aimer, la liberté pour agir, pour aimer avec mérite ; Le Fils en réformant ce même-homme lui a donné la Foi pour conduire ſa raiſon, la charité pour rectifier ſon appetit, la grace pour fortifier ſa liberté ; & le Saint Eſprit pour donner les derniers traits à cét ouvrage, ajoûte l'intelligence à la Foi, le zéle à la Charité, la force & la magnanimité à la Grace, le Pére a donné la Raiſon pour juger de tout ce qu'on voit, le Fils a ajoûté la Foi à la raiſon, pour croire même ce qu'on ne voit pas, & le Saint Eſprit joint l'intelligence à la Foi, pour croire ce qu'on ne voit pas, comme ſi on le voyoit effectivement. C'eſt du Pére que nous tenons cette volonté qui nous porte au bien. C'eſt le Fils qui ajoûte l'habitude de la charité à la volonté, pour nous porter au ſouverain bien, & c'eſt le Saint Eſprit qui ajoûte le zéle à la charité, afin que nous portions encore à ce bien ſouverain & éternel tout ce qui nous environne. Enfin le Pére nous a donné la liberté pour agir conformément à la nature, le Fils a ajouté la grace à la liberté pour nous rendre poſſibles les actions qui ſont au-deſſus de la nature, & le Saint eſprit ajoûte le don de force à la grace, pour nous rendre non-ſeulement poſſibles, mais encore aiſées les choſes qui ſont le plus-contraires à la nature. De-ſorte qu'on peut dire que le Pére nous a fait hommes, que c'eſt par Jesus-Christ que nous ſommes devenus Chrêtiés, mais que c'eſt le S. Eſprit qui nous rend Saints. Voions s'il vous plait, Meſſieurs, de quelle maniere s'accomplit en nous ce grand miſtere, & tâchons d'expliquer dans les trois poincts de ce diſ-

cours, ce que c'eſt que cette intelligence que le Saint Eſprit ajoûte à la Foi, ce zéle dont-il enflame la charité, cette force dont-il anime la grace. Voila le ſujet de nôtre entretien.

Vous ſavez, Meſſieurs que les Diſciples de nôtre Sauveur étant demeurez comme orphelins par le départ de leur bon Maître, ils ſe retirerent à Jéruſalem, & ſe tinrent dans la ſolitude, pour y attendre en priere le conſolateur, qui leur avoit été promis. Il y-avoit déja dix-jours, qu'ils prioient dans cette ſainte retraite, lors-qu'un tourbillon de vent qui venoit du Ciel, inveſtit tout-d'un-coup la ſale, où ils étoient enfermez, & y entra de toutes parts avec un bruit & une violence extrême. Une exalaiſon enflammée, qui ſuivoit le mouvement de ce ſouffle impetueux, les enveloppa en même-tems; & les ayant d'abor rempli de frayeur ſans toutes-fois leur donner aucune atteinte, elle ſe partagea en mille petites flammes, qui s'arrêterent enfin ſur leur teſte en forme de langues. Ce fut alors, Chrêtiens Auditeurs, que le Saint Eſprit deſcendit ſur les Apôtres, & qu'ils en furent tous remplis. Ce feu, ce tourbillon, ce tonnerre ne furent que des ſimboles de ce qui ſe paſſa inviſiblement en eux, j'oſe même dire, que ce ne furent que des ſimboles fort imparfairs.

Jéruſalem étoit alors remplie d'un grand nombre de Juifs, qui s'y étoient rendus de toutes les parties du monde, pour ſolémniſer la Fête de la Pentecôte. Ces Juifs étrangers ſe joignent à ceux de la ville, & accourent au bruit, qu'ils ont entendu de-ſorte-que le Cenacle fut bien-tôt aſſié-

gé d'une multitude preſque infinie de gens de toute ſortes de Nations. Les Apôtres étant ſortis pour leur parler, ce ne fut pas une petite ſurpriſe de voir des pauvres pêcheurs ſe méler dans cette foule, & ſe faire entendre non ſeulement de ceux du païs, mais encore des Romains, des Grecs, des Africains, des Egyptiens, des Medes, des Perſans, des Arabes, & parler toutes ces langues avec autant de facilité, autant de force, que s'ils les avoient appriſes dés leur naiſſance. Ce n'eſt pas là toute-fois ce que j'admire davantage: Saint Pierre s'étant apperçû de l'étonnement, que cette merveille cauſoit dans tous les eſprits, il éleva la voix pour être entendu de tout le monde, & commença à leur développer le miſtere, qui s'accompliſſoit. Le diſcours qu'il leur fit, eſt rapporté dans les actes des Apôtres. Il parle ſur tout de la divinité du Sauveur de la maniére du monde la pus forte & la plus ſolide. Il leur dit tout ce qui eſt capable de la perſuader aux plus incredules, il en touche toutes les preuves, il l'établit par le témoignage des Prophêtes, il trouve dans l'Ecriture Sainte toute l'hiſtoire Evangelique, juſqu'à la deſcente du Saint Eſprit, il y trouve toutes les circonſtances, dont ce dernier miſtére eſt accompagné, il fait valoir les textes qu'il rapporte, il en découvre le ſens caché, il appuie ſon explication par des raiſonnemens tres-forts & tres-juſtes, on diroit qu'il a vieilli dans l'étude des livres ſaints, & qu'il s'eſt formé par un long uſage dans l'art de parler & de diſcourir.

Voila, Meſſieurs, le premier effet, que le Saint Eſprit produit dans l'ame qui le reçoit, il lui

donne l'intelligence des choſes ſurnaturelles, c'eſt à dire qu'il l'éclaire, qu'il la perſuade de ce qu'elle croit & la rend capable d'en perſuader les autres. Le Fils de Dieu n'avoit rien caché à ſes Diſciples de tout ce qu'il avoit apris lui-même de ſon Pere. *Omnia quæcunque audivi à patre, nota feci vobis.* Et cependant il eſt incroiable combien ils étoient encore groſſiers, lors qu'il fut obligé de les quitter. Aprés trois ans d'inſtructions, & d'une converſation preſque continuelle, ils ignoroient encore ce que JESUS-CHRIST étoit venu faire parmi les hommes, ils ne croyoient point que le monde eut été racheté par ſon Sang, ils s'attendoient encore qu'il affranchiroit la Judée de la domination des Romains, & qu'il remonteroit ſur le trône de David; ils étoient encore dans cette erreur le jour de ſon Aſcenſion. Je ne parle point des veritez morales, dont il leur avoit fait tant de leçons, elles étoient bien plus aiſées à comprendre que les autres, & néanmoins ils ne les avoient pas mieux compriſes.

Combien de fois leur avoit-il dit qu'il établiſſoit un ordre nouveau parmi ſes ſujets ? Qu'il falloit que le premier de tous affectât de prendre toûjours la derniere place : que celui d'entre-eux qui ſeroit le maître devoit ſervir tous ſes freres, que le plus-petit ſeroit le plus-grand, qu'on ne pouvoit s'élever que par l'humiliation : Il leur avoit dit toutes ces choſes, & cependant vous ſçavez qu'à la derniere cene en preſence de leur Maître, la veille de ſa mort, ils entrerent en conteſtation ſur le point de la preſéance, chacun prétendant qu'il étoit plus que tous les autres. Il ne leur avoit

rien tant inculqué que le mépris de la mort, que l'amour des croix & des perſecutions. Ne craignez point, leur avoit-il dit, ceux qui ne peuvent nuire qu'à votre corps ; Celui qui aime trop la vie la perdra : Bien-heureux ſont ceux qui pleurent, qui ſouffrent, qui ſont perſecutez pour l'amour de moi. Tout cela ne leur étoit point entré dans l'eſprit, ils n'en furent pas moins lâches à ſa paſſion. Il faloit que le Saint Eſprit deſcendit ſur eux, pour leur faire comprendre ces belles maximes. C'eſt pour quoi le Sauveur leur avoit promis que cet Eſprit de verité leur apprendroit toute verité. Il vous enſeignera, leur dit-il, tout ce que je vous ai enſeigné. C'eſt à dire qu'il ne vous dira rien de nouveau, mais il vous donnera l'intelligence de ce que je vous aurai dit. *Ille vos docebit omnia, & ſuggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis.*

On peut dire que le Saint Eſprit ajoûte à la ſience de la Foi, ce que la lumiere ajoûte aux figures & aux couleurs : Lors que le Soleil eſt entré aujourd'hui dans ce Palais, il n'a ni doré les alcoves, ni brodé les lits, ni ciſelé l'argenterie, ni peint les tableaux, dont les appartemens ſont enrichis, tout étoit déja fait avant qu'il parut, il n'y a ajouté ni trait ni couleur. Mais quoi que tout cela fut fait, cependant on ne voioit rien de tout cela : tant de beaux meubles étoient à nôtre égar comme s'ils n'euſſent pas été. C'eſt la lumiere de cet aſtre, qui les a rendu viſibles, c'eſt elle qui nous en fait admirer & la matiére & l'ouvrage: il en eſt de même des veritez de la religion, & de la morale Crêtienne ; Nous en ſçavons à

peu prés, ce que nous en devons ſavoir nous en ſommes inſtruits dés l'enfance ; les Prédicateurs & les livres ne nous laiſſent rien ignorer ſur ce ſujet; mais il arrive ſouvent que tout cela eſt comme éteint dans nôtre eſprit, qu'il y eſt comme ſi en effet il n'y étoit pas. Parmi tant de veritez qui ornent l'entendement, il n'y en a pas une qui touche la volonté; C'eſt qu'elles ne ſont pas éclairées de ce raïon ſurnaturel, qui les découvre, qui les fait briller, quand il entre dans nôtre eſprit : Elles ſont comme peintes dans la memoire, ſans que l'ame les apperçoive. C'eſt pourquoi lors que le Saint Eſprit vient en nous, on eſt ſurpris de voir tout d'un coup des choſes, qu'on ne voioit point auparavant, quoi qu'on les touchât pour ainſi dire, quoi qu'on les eut en quelque ſorte devant les yeux. On s'étonne qu'on ait pû joindre une connoiſſance ſi éxacte de la verité, avec une ignorance ſi groſſiere de cette même verité qu'on connoiſſoit, il ſemble que juſqu'alors on n'ait crû qu'en ſonge, tant on trouve de difference entre le grand jour, duquel on eſt environné, & les ténebres où l'on étoit.

Outre ce que j'ai dit des Apôtres, nous en avons encore un tres bel exemple, dans ceux qui ont entendu la prédication de Saint Pierre. A peine leur a-t-il dit, que ce JESUS, qu'ils ont crucifié, étoit le Meſſie, que trois mille d'entre-eux ſe viennent jetter à ſes piés, le cœur percé de douleur, & tout diſpoſez à faire pénitence d'un ſi grand crime. *Viri fratres quid facere debemus?* Fréres, diſent ils, que nous ordonnez-vous, ou que nous conſeillez-vous de faire? Quel prodige

que ces cœurs endurcis, qui durant l'eſpace de trois ans avoient réſiſté à l'éloquence, à la ſainteté, aux miracles à la douceur, à tous les charmes du Sauveur du monde, ſe rendent préſentement au premier diſcours d'un homme, qui n'a ni réputation, ni ſavoir, & qu'ils ſe rendent, pour ainſi-dire à diſcretion! Jesus-Christ en toute ſa vie n'a fait que cinq-cens diſciples, encore faut-il avoüer, qu'ils les a laiſſez pour la plû-part fort imparfaits, & voila trois-mille perſonnes qui dans un même-jour renoncent le Judaïſme, & ce qui eſt encore plus-ſurprenant, ſe dépoüillent de leurs biens, pour les mettre en commun & les diſtribüer aux pauvres.

Voila, Meſſieurs, quelle impreſſion la verité fait ſur les hommes, lors-que le Saint Eſprit leur en donne intelligence. Je remarque que ceux d'entre nous qui n'ont pas de lettres, rejettent leur peu de foi ſur leur ignorance, que les ſavans s'en prennent à l'obſcurité de nos miſtéres, & voudroient voir des miracles pour ſe convaincre. Les uns & les autres ſont aſſeûrement dans l'erreur. La ſience humaine deſtituée des lumieres du Saint Eſprit fera plus d'Athées, plus d'Héretiques que de veritables Fideles, & les miracles ne ſerviront qu'à nous aveugler, & à nous endurcir toûjours davantage. Mais le Saint Eſprit eſt-il deſcendu ſur la terre, douze preſcheurs devïennent les maîtres du monde; & les plus grans ennemis de Jesus-Christ, ceux qui ne l'ont perſecuté, que parce qu'il faiſoit des miracles trop éclattans & en trop grand nombre; ceux-là, dis-je, croient en lui ſur le ſimple témoignage de ſes diſciples.

Voulez-vous donc ſavoir, ſi vous avez reçeû le Saint Eſprit, vous n'avez qu'à vous conſulter vous même, & à obſerver l'effet que la parole de Dieu & les veritez de nôtre foi font ſur vôtre eſprit. De deux Chrêtiens, qui croïent qu'il y-a un enfer, que pour un peché mortel on ſera malheureux durant toute l'éternité, on perdra Dieu ſans reſſource, celui qui n'a pas reçeu le Saint Eſprit ne laiſſera pas de pecher mortellement, & de ceder à des tentations aſſez foibles. L'autre aura mille-fois moins d'horreur de la mort que du peché; Il s'étonnera, qu'il y-ait des hommes capables d'offencer Dieu, il ne pourra comprendre comment il l'a pû offencer lui-même autrefois, & étre tranquille aprés l'avoir fait. Une perſonne qui a reçû le Saint Eſprit, croit au Saint Sacrement de l'Autel, que dis-je, elle y croit, elle y goûte, elle y ſent JESUS-CHRIST caché, elle n'a pas moins de deſir de le recevoir, elle ne ſe croit pas moins heureuſe, quand elle l'a recû, elle n'eſt ni moins charmée de l'excez de ſon amour; ni moins dégoûtée de l'amour des créatures, que ſi elle voioit de ſes yeux, tout ce que la foi lui enſeigne de ce miſtére.

Que feriez-vous, vous qui balancez peut-étre entre le Ciel & la terre, vous que Dieu attire d'un côte, & que le monde retient de l'autre, qui vous ſentez bien quelque envie de vous faire Saint, mais qui n'avez pas aſſez de courage pour une ſi belle entrepriſe? Que feriez-vous, ſi ce ſoir, lorsque vous ſerez retiré en vôtre chambre JESUS-CHRIST vous apparoiſſoit, comme il apparut à Saint Paul, & qu'il vous conjurât de ne le plus

perſecuter dans vôtre cœur, où il a deſſein de s'établir, où il veut regner, & verſer ſes dons les plus-précieux? Que feriez-vous ſi la Sainte Vierge vous apportoit ſon Fils à vôtre oratoire, qu'elle le remît entre vos bras, qu'elle vous priât d'en avoir ſoin, de ne le refuſer pas pour vôtre époux; héſiteriez-vous plus-lontems à embraſſer une vie ſainte & parfaite? Quelle pénitence ne vous verroit-on pas embraſſer, ſi vôtre bon Ange vous conduiſoit cette nuit en corps & en ame juſqu'aux portes de l'Enfer, & qu'il vous y fit voir les divers tourmens, que l'on y ſouffre, ou ſi quelcun de vos amis défunts vous venoit trouver en vôtre lit tout environné de flammes, pour vous avertir de craindre le mal-heur, où il eſt tombé? Une perſonne qui a reçû le Saint Eſprit, ſans avoir rien vû de toutes ces choſes, ſert Dieu avec autant de ferveur, que ſi elle les avoit vûës. Elle n'a point beſoin de ces graces éclattantes, pour ſe confirmer dans la foi, elle ne les ſoûaitte point, elle ne porte point d'envie à ceux qui les ont reçûës. Que m'apprendroiẽt ces viſions, ſe dit-elle à elle-même, que je ne ſache déja? On n'a que faire d'éclairciſſement, quand on ne doute de rien. Pour-quoi ne vivrai-je pas auſſi ſaintement que ceux à qui Dieu a fait ces faveurs ſi ſingulieres, puis-que je crois tout ce qu'ils on vû, comme ſi je l'avois vû moi-même. Ne ſuis-je pas auſſi certain, qu'il y-a un Paradis, que ſi j'avois été ravi au troiſiéme Ciel avec Saint Paul? Le Seigneur me ſaura-t-il moins de gré de mes ſervices, que ſi j'étois comme forcé à les lui rendre par une apparition, ou par quelqu'autre miracle? Eſt-ce qu'il n'a pas aſſez

fait

fait ſur moi, pour m'obliger à me donner à lui ſans reſerve? Ne me parle-t'il pas aſſez clairement au fond de mon cœur? Ne l'entens-je pas qui m'offre ſon amour, & qui me demande le mien?

Qu'il y a d'avantage à prêcher à ces ſortes de gens? Qu'il eſt facile de les perſuader, que tout ce qu'on leur dit eſt bien reçû, qu'on eſt toujours raiſonnable, qu'on eſt éloquent, qu'on eſt fort & preſſant à leur égard! Lors que le Saint Eſprit deſcend dans une ame, une ſeule parole ſuffit quelque-fois pour la faire paſſer du déſordre à la pénitence, & d'une mediocre pieté au déſir de la plus ſublime perfection. Elle découvre dans le diſcours du Prédicateur des miſteres, que le Prédicateur lui même ne comprend pas, elle ſe ſentira toute enflammée de ce qu'il dira, ſans être touché le moins du monde, & preſque ſans deſſein de la toucher. *Super omnes docentes me intellexi.* Peut-elle dire avec David; J'ai beaucoup plus appris que mes maîtres ne m'ont enſeigné, beaucoup plus qu'ils n'en ſçavoient peut-être eux mêmes. C'eſt ainſi qu'on eſt diſpoſé, Chrêtiens Auditeurs, quand outre la Foi on a reçû du Saint Eſprit l'intelligence des choſes qu'on eſt obligé de croire. Voïons quel effet produit en nous le zele, que ce même Eſprit Saint ajoûte à la charité; C'eſt la ſeconde Partie, elle ſera courte auſſi-bien que la troiſiéme.

Je croirois peut-être, Meſſieurs, que de toutes les paſſions, l'amour ſeroit la plus agréable & la plus douce, s'il pouvoit être ſeparé & de la peine qu'on ſe fait à ſoi-même quand on ne ſe croit pas aſſez aimé, & de celle qu'on ſouffre des autres,

quand on eſt aimé avec excés. Mais comme il eſt mal-aiſé, qu'il y ait beaucoup de tendreſſe ſans jalouſie, il arrive preſque toûjours qu'on eſt tourmenté, ou par la paſſion qu'on a conçuë, ou par celle qu'on a fait naître. Si vous étes aimé foiblement, vôtre propre amour vous inquiete; ſi l'amour qu'on a pour vous ne vous devient importun: De ſorte-qu'on peut dire que de toutes les paſſions, l'amour eſt la plus-fâcheuſe & la plus-cruelle, puis-qu'il tiranniſe infailliblement ou la perſonne qui aime, ou la perſonne qui eſt aimée, L'amour de Dieu n'eſt point ſujet à ces miſeres, à ces honteuſes foibleſſes, & c'eſt pour cela qu'il cauſe à l'ame des plaiſirs ſi purs. Bien-loin de degenerer en jalouſie à meſure qu'il s'augmente, il produit le zele, qui eſt un mouvement tout oppoſé à la jalouſie. Quand on aime fortement une créature, on veut étre le ſeul qui l'aime, on veut en étre aimé tout ſeul, mais quand on aime bien Dieu, on n'a point de plus-grand deſir que de le faire aimer de tout le monde, & de faire que tout le monde en ſoit aimé.

C'eſt pour cela que Jesus-Christ s'étant apparu à Saint Pierre, aprés la réſurrection ſur le bord de la mer Tiberiade, il lui demanda trois-fois, s'il l'aimoit? A quoi le Saint aïant toûjours répondu, Ouï Seigneur je vous aime, vous le ſavez-bien, vous qui ſavez toutes choſes. Paiſſez donc mes agneaux & mes brebis, lui replique le Sauveur, *Paſce agnos meos, paſce oves meas.* Comme s'il eût voulu dire. D'où vient qu'aiant tant d'amour pour moi, vous avez ſi peu de zele? D'où vient que vous ne ſongez point à me ramaſſer ce troupeau,

que jai aquis par mon ſang, & qui eſt diſperſé par toute la terre. Vous m'aimez, & vous ne ſongez point à me faire aimer de vos freres ? Vous m'aimez, & vous ſouffrez que je ſois l'objet de l'averſion des Juifs & du mépris des Infideles ? Il eſt étrange, que des paroles ſi preſſantes, & ſi ſouvent reïterées ne furent pas capables de reveiller alors la charité de cét Apôtre. Il y-a même lieu de s'étonner de ce que dés le jour de la Réſurrection, tous les Diſciples ne ſortirent point de Jeruſalem pour convaincre l'incredulité des Juifs par les preuves ſi viſibles, & ſi éclatantes qu'ils avoient de la divinité de leur maître. Ce n'eſt pas qu'ils naimaſſent le Fils de Dieu ; C'eſt que le S. Eſprit n'étoit pas encore deſcendu pour leur inſpirer ce zele, qui eſt comme l'ardeur de l'amour. Mais ont-ils reçû le Saint Eſprit le jour de la Pentecôte ; la charité qui étoit dans leur cœur comme un excellent parfun, excitée par la chaleur de ce feu divin, commença à répandre ſon odeur de toutes-parts, elle commença à ſe répandre elle-même comme une liqueur, que le feu fait bouillonner, & qui s'enflant peu-à-peu s'éleve enfin au deſſus du vaſe, lequel n'eſt plus aſſez grand pour la contenir.

Voiez je vous prie comme les Apôtres, que la crainte avoit tenus enfermez juſqu'aujourd'hui, ouvrent ſubitement toutes les portes du Cenacle, & ſortant tous en même-tems comme des gens inſpirez, font retentir toute la Ville de Jeruſalem du Nom du Sauveur reſſuſcité. Ils prêchent avec tant d'éloquence & tant de ferveur, que cette multitude de Juifs, qui ſont aſſemblez autour

d'eux, ne ſçachant que penſer de l'ardeur qui les tranſporte, s'entre-demandent les uns aux autres quelle en peut être la cauſe? Quelques-uns des plus malins crûrent qu'ils étoient îvres, & que la fumée du vin qui leur montoit à la tête, leur cauſoit cette eſpece de fureur; dont ils étoient poſſedez. *Alii autem irridentes dicebant, quia muſto pleni ſunt iſti.* Mais l'impreſſion que leurs paroles firent ſur le peuple, ferma bien-tôt la bouche à ces médiſans.

Je ne pretens pas de rapporter ici tout ce que ce zele fit faire enſuite aux mêmes Apôtres, pour la converſion des Juifs & des infidelles. Il ſuffit de dire en un mot qu'il n'eut point de bornes que celles de l'Univers, qu'ils porterent le feu par tout, que nulle force, nulle puiſſance, nul obſtacle ne fut capable de les arrêter, qu'ils annoncerent le Royaume du Ciel juſqu'au dernier ſoufle, & que même aprés leur mort leur Sang continua de prêcher la Foi du Sauveur, que leurs cendres firent des Chrêtiens & des Martirs. Ces douze pauvres peſcheurs n'eurent pas plûtoſt reçû le Saint Eſprit, qu'ils formerent le deſſein d'aſſujettir toute la terre à JESUS Crucifié. Le projet étoit vaſte & plein de perils, ils l'entreprirent toutefois, & ils ne l'abandonnerent point qu'ils ne l'euſſent executé. Non, il n'eſt point de climat ni ſi inculte ni ſi ſauvage, où ils n'aient porté l'Evangile, point de peuples ſi ſtupides, ou ſi barbares, qu'ils n'aient civiliſez, quils n'aient addoucis, point de ſecte ſi établie qu'ils n'aient détruite, point de réligion ſi ancienne qu'ils n'ayent abolie, point de ſi grand Roiaume qu'ils n'aient ſoûmis à

l'empire de leur bon maître, & cela ſans ſecours, ſans moïens humains; leur zele ardent & infatigable ſuppléant à tout, ſurmontant toutes les difficultez & tenant lieu de ſience, de force, d'autorité, d'éloquence, & de richeſſes.

Meſſieurs, ceux qui ont déja reçû le Saint Eſprit s'en appercevront aiſément à cette marque. Voyez ſi vous vous ſentez enflammés de ce feu, qui ne cherche qu'à éclairer, qu'à échauffer, qu'à conſumer toutes choſes? Eſtes-vous touchez du mal-heur de ceux qui ſe perdent? avez vous quelque fois verſé des larmes ſur l'aveuglement des mauvais Chrêtiens? ſouffrez vous avec peine, que Dieu ſoit ſi peu connu des hommes, qu'il en ſoit ſi peu aimé? Que faites-vous pour leur donner cette connoiſſance pour leur inſpirer cet amour? Je ne vous demande pas ſi vous avez fait quelque choſe qui puiſſe être comparé aux travaux d'un Saint Paul, ou d'un Saint Thomas. Je vous demande ſi parmi vos amis, ſi du moins dans vôtre famille, vous avez eu quelque ſoin d'inſinuër, d'établir, de faire regner la pieté? Il ne faut point nous flatter ny ſur nôtre état, ny ſur nos emplois, quand le Saint Eſprit eſt dans une Ame, il ſe fait ſentir à quiconque aproche d'elle, il ſe communique ou d'une maniere ou d'une d'autre, on peut dire qu'il rend la vertu contagieuſe, & que d'un ſimple fidelle il en fait d'abord un Apôtre. *Effundam de Spiritu meo ſuper omnem carnem, & prophetabunt filii veſtri, & filiæ veſtræ.* Je répandrai mon Eſprit, dit le Seigneur, ſur toutes ſortes de perſonnes, & ceux qui le recevront de quelque condition, de quelque âge, de quelque ſexe même

qu'ils ſoient, deviendront d'abor de zelez Prédicateurs.

Tout Chrêtien, dit Saint Jean Chriſoſtôme, doit être dans le monde comme le levain, qui échauffe, qui fait lever toute la paſte où il eſt mêlé. Mais un Chrêtien qui a reçû le Saint Eſprit, s'aquite comme naturellement de ce devoir. Tous ſes diſcours, tous ſes entretiens ſont édifians, tout prêche en lui, juſqu'à ſon air, juſqu'à ſes habits, juſqu'à ſon ſilence. Il prêche par ſes aumones, par ſon aſſiduité, & par ſa modeſtie dans les Egliſes, il prêche par les ferventes prieres qu'il offre à Dieu pour la converſion des pecheurs, & pour la perſeverance des gens de bien, & non ſeulement il fait quelque fois plus de fruit par là que tous les Prédicateurs enſemble; mais c'eſt bien ſouvent à ſes prieres ſecrettes, qu'on doit tout le fruit, qu'on attribuë aux plus grands Prédicateurs.

Qui pourroit dire en combien de manieres ſe produit le zele de cette Ame remplie du Saint Eſprit, & combien d'occaſion elle trouve de l'exercer? C'eſt par un mouvement de zele qu'elle a ſoin de couvrir, de tenir ſecret tout ce qui pourroit ſcandaliſer les foibles; qu'elle ſe plait à publier, à faire valoir, tout ce qui peut donner de l'amour pour la vertu. C'eſt par le même motif, qu'elle affecte de loüer les perſonnes qui vivent bien, de les honorer devant le monde, de leur donner la préferance dans les graces qu'elles peut faire. Elle eſt bien éloignée de chercher à faire de la peine à ceux qui s'adonnent à la pieté, en parlant de leur reforme, en affectant de les obſerver,

ou en les traverſant dans leurs ſaints deſirs, au contraire elle leur eſt commode, elle leur eſt même favorable, elle les aide, elle les fortifie autant qu'elle peut dans leurs réſolutions. Ses liberalitez, ſes complaiſances, les amitiez qu'elle lie, les bons offices qu'elle rend, tout cela a pour but la converſion ou la ſantification des ames, elle tâche de les attirer à ſoi, pour les conduire plus facilement à Dieu, les pauvres, les malades, tous les malheureux de quelque diſgrace que le Seigneur les ait affligez, ſont des ſujets que Dieu cherit, & qu'il frappe pour les rendre bons, ou pour les rendre meilleurs. Une Ame zelée s'applique à faire rêüſſir ce deſſein de Dieu, elle recherche les affligez que la plû-part du monde fuit, elle tâche de les conſoler, de les ſoûtenir contre les atteintes de la douleur, contre la tentation du deſeſpoir, de leur apprendre à connoître, à adorer l'autheur de leurs maux, à faire profit de ces maux pour l'autre vie, à ſonger à un bon-heur ſtable & parfait. *Effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem, & prophetabunt filii veſtri, & filiæ veſtræ.* Et il ne faut pas craindre qu'ils ſoient rebutez, par ce qu'il y a de penible en ces actions de zele, parce qu'outre la grace de Jesus-Christ, ils ont encore reçeû les dons de force, que le Saint Eſprit ajoûte à la grace. C'eſt la troiſiéme Partie.

Quoi-que le peché neût pas tout à fait depoüillé l'homme de la liberté, il eſt certain qu'il l'avoit tellement affoiblie, que la concupiſcence nous auroit emportez comme neceſſairement au mal, ſi nous n'avions retrouvé dans la grace du Rédempteur, ce que nous avions perdu par le cri-

I.

me de nôtre Pere. Cette grace nous a été donnée, pour fortifier en nous l'empire de la raiſon contre les revoltes de l'appetit inferieur, pour balancer les choſes de telle ſorte que la volonté ne puiſſe pas être contrainte de prendre parti, & qu'elle n'ait pas moins de force, pour ſe ſoumettre à la Loi, qu'elle a de pente à la déſobeïſſance. La force que le Saint Eſprit eſt venu communiquer aux hommes, nous met en des termes encore plus avantageux. La grace n'a fait que rendre la balance égale entre le mal & le bien. Mais la force la fait même pencher du côté du bien. La grace reprime la cupidité. La force l'étouffe en quelque ſorte, elle excite même, pour le dire ainſi, une cupidité ſainte, qui fait qu'on trouve à la vertu les mêmes attraits, qui nous font naturellement aimer le vice.

Cet effet eſt ſi viſible dans les Apôtres, qu'en vain en chercheroit-on ailleurs des preuves. On ne vit jamais ſucceder tant de reſolution à tant de foibleſſe, un ſi grand mépris de la mort à une plus honteuſe lâcheté, enfin un déſir plus ſincere & plus ardent de ſouffrir à un plus grand éloignement des plus legeres ſouffrances. On diroit que cet Eſprit qu'ils viennent de recevoir, ne les a pas ſeulement reformez, mais qu'il les a transformez en d'autres hommes. C'eſt peu dire, qu'ils ne craignent rien, ils aiment tout ce qu'ils craignoient auparavant, ils avoient fui au jardin à la veuë de quelques Soldats, qui n'en vouloient pas à eux, ils ſe preſentent aujourd'hui à tout un Peuple, qui les aſſiége, & ils oſent leur reprocher en face l'injuſtice la plus horrible, le plus

grand crime qui ait jamais été commis. Saint Pierre, qui n'avoit pas eu le courage de confeſſer JESUS-CHRIST devant une petite ſervante, le prêche aujourd'hui au milieu des places publiques, & dans le Temple même de Jéruſalem. Les Docteurs de la Loi s'en ſcandaliſent, ils font traîner ces nouveaux Prédicateurs devant les Juges pour être punis comme des ſeditieux; Ils y vont ſans peine, & ils en reviennent comblez de joie de ce qu'on les a trouvez dignes d'être outragez pour l'amour de JESUS-CHRIST. Vous les menacez de la Croix, elle eſt l'objet de tous leurs vœux; s'ils ne la trouvent pas en leurs païs ils l'iront chercher juſqu'au bout du monde, & qu'and ils s'y verront enfin attachez, il s'en faudra peu qu'ils n'y meurent de joie, avant que le tourment puiſſe leur ôter la vie.

Tous ceux qui ont reçû le Saint Eſprit, ſont en cette même diſpoſition. Les difficultez qui ſe rencõtrent dans l'exercice de la vertu ne les épouvantent plus. Ils ſe font des plaiſirs de tous les travaux de toutes les rigueurs de la pénitence. Eſſuïer un affront, pardonner une injuſtice, mortifier un deſir, renoncer à une vanité, ſe taire, ceder, obeir, ce ſont toutes victoires qui leur paroiſſoient autre fois impoſſibles, aujourd'hui ils les remportent preſque ſans combattre, ils triomphent en ſe joüant de toutes ſortes d'ennemis, dit Saint Baſile. *Omne genus bellorum ipſis ridiculum exiſtit.* Cela étant ainſi ſuppoſé, ſi l'on nous faiſoit aujourd'hui la méme demande que Saint Paul fit autre fois à ceux d'Epheſe: *Si Spiritum Sanctum accepiſtis credentes.* Ames fideles avez-vous reçû la

Saint Eſprit, qu'eſt-ce que nous aurions à répondre? Quel courage, quelle force nous ſentons-nous, lors-qu'il ſe preſente une occaſion de faire, ou de ſouffrir quelque choſe pour JESUS-CHRIST? Hélas nous ſommes pour la plû-part encore ſi foibles, il faut tant de tems pour faire oublier une injure, on a tant de peine à nous arracher un pardon ſincere. Combien de combats avant-que de pouvoir vaincre un reſpect humain, avant que de pouvoir renoncer à un gain injuſte, ou retrancher quelque choſe du luxe & de la vanité des habits? Nous faiſons quelques-fois d'aſſez bonnes réſolutions, nous ſommes durant quelques jours tout dégoûtez du monde, tout perſuadez du bon-heur qu'il y a à ſervir Dieu, nous faiſons même quelques démarches, mais il faut ſi peu pour nous tenter, pour nous vaincre, pour nous faire oublier ces ſentimens, pour nous r'engager dans cette vie mondaine, pour laquelle il ſembloit que nous euſſions conçû tant d'averſion. A-peine pouvons-nous réſiſter à une priére, à un exemple, à un objet, à une penſée; *Si Spiritum Sanctum accepiſtis credentes*? Non certainement nous ne l'avons pas reçû cét Eſprit Saint, peut-être même n'avons nous jamais bien ſû, s'il y en avoit un, qui ſe communiquât de la ſorte, à l'ame des Juſtes, & qui y produiſit les effets que nous avons dit. *Neque ſi Spiritus Sanctus eſt, audivimus.* Du moins ſuis-je tres-certain, que ſi nous ne l'avons pas reçû, nous ne l'avons pas même demandé, parce que JESUS-CHRIST a engagé ſa parole, que ſon Pére l'accordera à nos priéres, avec la même facilité qu'un homme donne du pain à ſes enfans, quand

ils lui en demandent dans leur beſoin.

Demandons-le donc cet eſprit de verité, cet Eſprit d'amour, cet Eſprit de force, cet Eſprit qui fait les Saints, qui fait les veritables Dévots, & qui rend la dévotion ſi aiſée & ſi conſtante. Diſons lui ſouvent avec l'Egliſe. *Veni Sancte Spiritus, & emitte cœlitus lucis tuæ radium.* Venez Eſprit Saint, envoyez-nous du Ciel un raïon de vôtre lumiere, de cette lumiere, qui fait un ſi grand jour dans l'ame, qui la détrompe en un moment des erreurs du ſiécle, qu'il lui fait connoître tout ce qu'elle doit aimer, & qui lui fait aimer ſon devoir ſur toutes choſes. *Veni pater pauperum, veni dator munerum.* Si vous étes le Pére des pauvres, ſur qui eſt-ce que vous devez plûtoſt répandre vos liberalités, que ſur nous qui ne ſommes pas ſeulement denüez de toutes vertus, de tous biens ſpirituels, mais qui vivons dans une region de ténebres, où la pieté eſt ſi peu connuë, où elle eſt ſi peu pratiquée, où nous manquons & d'inſtructions & d'exemples, où à peine a-t'on la liberté de vous aimer, & où l'on a tant de liberté de faire toute autre choſe? *Veni lumen cordium.* Venez divine lumiere des cœurs, toute autre lumiere ne peut éclairer que nos eſprits ni produire qu'une ſience froide & ſtérile; vous ſeule pouvez diſſiper les ténebres que forment les paſſions, & rendre l'amour clairvoïant & raiſonnable. *Conſolator optime, dulcis hoſpes animæ, dulce refrigerium.* Venez admirable Conſolateur, qui n'adouciſſez pas ſeulement les maux, mais qui nous les rendez même agréables, en nous faiſant comprendre combien ils nous ſont utiles.

Que nous ſerons heureux, lors que vous aurez établi en nous vôtre demeure, puis que tout eſt toûjours calme, où vous habitez, & que vous portez par tout la confiance & la joie. *Lava quod eſt ſordidum, riga quod eſt aridum, ſana quod eſt ſaucium.* Il eſt vrai nous ſommes indignes de vous recevoir, mais ce n'eſt qu'en vous recevant que nous pouvons devenir meilleurs que nous ne ſommes. Vous ſeul êtes capable de purifier des cœurs que le monde a tout-à-fait corrompus, de guérir des plaïes ſi profondes, & ſi ſouvent renouvellées. *Flecte quod eſt rigidum, fove quod eſt frigidum, rege quod eſt devium.* C'eſt à vous à vaincre nôtre obſtination, & à exciter nôtre tiedeur, à corriger nos égaremens. *Da virtutis meritum, da ſalutis exitum, da perenne gaudium.* C'eſt à vous à nous engager par des attraits également doux & puiſſans dans la pratique de la vertu, c'eſt à vous à nous y donner la perſeverance; c'eſt à vous enfin à recompenſer vos propres dons, & à couronner toutes ces graces d'une gloire infinie & immortelle, que je vous ſouhaite, Meſſieurs, au nom du Pére & du Fils, & du Saint Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XVIII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Ego rogabo Patrem, & alium paraclitum dabit vobis Spiritum veritatis, quem mundus non poteſt accipere.

Je prieray mon Pere, & il vous donnera un autre Conſolateur l'Eſprit de verité, que le monde ne peut recevoir. S. Jean c. 14.

Le Saint Eſprit ne ſe donne pas au monde parce qu'il eſt tout charnel; Le monde refuſe l'Eſprit de verité, parce qu'il ne ſubſiſte que par le menſonge que la verité détruit.

QUOIQUE l'Evangile ſoit plein de malédictions & d'anatémes prononcez contre le monde, je ne ſçai ſi l'on y trouvera rien de

plus terrible que ces paroles du Fils de Dieu, par leſquelles il declare ce monde incapable de recevoir le Saint Eſprit. Cét eſprit, *quem mundus non poteſt accipere*, eſt une lumiére qui peut diſſiper les plus-épaiſſes ténebres, une ardeur qui purifie en un moment les ames les plus ſoüillées, qui reveille les plus-endormies, qui échauffe les plus-froides. C'eſt un Eſprit de ſageſſe & de conſeil, capable de tout reformer, de tout rétablir, de faire ſervir le deſordre-même & la confuſion, à l'établiſſement, & à la conſervation d'un ordre conſtant & inalterable. C'eſt un Eſprit de force à qui rien n'eſt impoſſible, & par qui tout devient aiſé, qui amollit les cœurs les plus-durs, & qui addoucit les choſes les plus ameres. Un Eſprit de paix qui s'inſinue ſans bruit, qui ne trouble rien, qui porte au-contraire, & qui entretient le calme par tout, qui inſpire une joie tranquille, qui bannit toute crainte, toute défiance, ou ce qui eſt encore plus-merveilleux, qui raſſeûre, qui réjoüit par la défiance même, & par la crainte qu'il communique. *Qui timet Dominum, nihil trepidabit, & timor Domini delectabit cor.*

Que vous étes heureuſes, Ames Chrêtiennes, vous à qui cet Eſprit a été donné, & qui en avez été remplies? Vous ſeules pouvez comprendre l'excellence de ce grand Don: vous ſeules pouvez déplorer aſſez le mal-heur du monde, qui n'y a point eu de part, qui n'eſt pas même capable d'y en-avoir. Mais quel eſt donc ce preſent que le Ciel fait au monde, quoi-que le monde ne ſoit pas en état d'en profiter? Pour-quoi l'envoier avec tant déclat, s'il ne peut pas être receu? Pour-quoi

ne peut-il pas étre réçeu, s'il eſt offert? Quel eſt ce monde, à qui une ſi grande grace eſt préſentée? Quelle eſt cette impuiſſance qui la lui rend inutile? Ce ſont-là des miſtéres qui ne ſont pas impénetrables, il ſera même fort aiſé de les éclaircir, s'il plaît à l'Eſprit de verité de nous favoriſer d'un ſeul raïon de ſa tres-pure lumiére. Demandons lui cette grace par la priere ordinaire. *Ave Maria.*

Je ne ſaurois bien faire comprendre pour-quoi c'eſt que le monde ne peut pas recevoir l'Eſprit de Dieu, que je ne diſe en deux mots ce que c'eſt que recevoir cét Eſprit; quel eſt ce monde qui ne peut pas le recevoir, & en quoi conſiſte cette impuiſſance. Il eſt certain que les Apôtres avoient déja reçû le Saint Eſprit avant l'Aſcenſion du Fils de Dieu, puis-qu'ils avoient réçû la grace & la Foi, & que Jesus en ſoufflant ſur eux leur avoit dit, *Accipite Spiritum Sanctum.* Recevez le Saint Eſprit. Cependant il ne laiſſe pas de le leur promettre tous les jours, il prétend les conſoler de ſon depart en leur faiſant eſperer ce Conſolateur, il leur déclare que s'il ne monte au Ciel, il ne pourra pas le leur envoier. Eſt-ce qu'à la Pentecôte ils reçeûrent un Eſprit different de celui qui leur avoit été donné? Non, Meſſieurs, ce fut le même Eſprit, mais il leur fut donné d'une autre maniére. Ils l'avoient réçû auparavant, mais ils n'en avoient pas été remplis. Il deſcend aujourd'hui avec tous ſes Dons les plus-exquis, il les verſe tous dans l'ame des Diſciples aſſemblez, & il ajoûte à leur Foi une intelligence ſi parfaite, un courage ſi héroïque, une charité ſi fervente, qu'il n'y a

plus pour eux ni obſcurité dans les miſtéres, ni difficulté dans les travaux, qu'il y a même de la douceur, un plaiſir incroiable à ſouffrir, à mourir pour ſon bon maître.

Vous me demanderez peut-être ſi cet Eſprit Saint ſe communique encore en nos jours avec cette plenitude. Il n'en faut pas douter, Chrétiens Auditeurs, mais ce n'eſt pas au monde qu'il fait une grace ſi ſignalée, c'eſt-à-dire, comme l'explique Saint Auguſtin, que ce n'eſt pas aux perſonnes qui aiment le mõnde & ſa vanité, qui s'y plaiſent, qui s'y attachent, qui ſe rendent eſclaves de ſes ſentimens, qui ſont Chrêtiens à la verité, mais qui réglent leur vie ſur des maximes toutes oppoſées à celles de Jesus-Christ, Ces perſonnes ne reçoivent point cette abondance de graces ſurnaturelles, elles ne ſont point pénétrées & embraſées de ce feu Divin, & il eſt même impoſſible qu'elles le ſoient. Quand je dis qu'il eſt impoſſible, je veux dire qu'il y a une extrême difficulté. Ouy il eſt difficile, & même tres difficile que le monde reçoive cet Eſprit de verité, par ce qu'il eſt Eſprit, & parce qu'il eſt verité; D'un côté il n'eſt rien de ſi materiel que le monde, & de l'autre il n'eſt rien de ſi chimerique; il ſe nourrit de chair & de ſang, il ſe repaît d'illuſions & de vains fantômes. C'eſt pourquoi le Saint Eſprit ne ſe donne pas au monde, & le monde lui-même ne veut pas le recevoir. L'Eſprit de verité ſe refuſe au monde, parce que le monde eſt tout charnel; c'eſt le premier point. Le monde refuſe l'Eſprit de verité, parce-qu'il ne ſubſiſte que par le menſonge que la verité détruit; c'eſt

le

le ſecond poinct, & tout le ſujet de cet entretien.

Saint Auguſtin en divers endroits de ſes Ouvrages demande pour quoi c'eſt que Dieu étant de ſa nature un Etre tout Spirituel, & par conſequent le nom d'Eſprit Saint convenant également aux trois perſonnes Divines, il eſt néanmoins attribué plus particuliérement à la troiſiéme. Sans m'arrêter aux ſubtiles raiſons que ce Pere & les autres Théologiens en ont renduës, on peut dire, ſi je ne me trompe, qu'il eſt appellé Eſprit, pour marquer la Sainteté de ſes operations, & l'oppoſition particuliere qu'il ſemble avoir avec la chair. En effet, le Pere a creé cette chair, & il la conſerve par ſa puiſſance; le Fils l'a élevée juſqu'à la Divinité en s'uniſſant à elle perſonnellement, mais il ſemble que le Saint Eſprit ne veüille avoir aucun commerce avec elle: ce n'eſt qu'à l'ame qu'il ſe communique, c'eſt dans elle ſeule qu'il opere. Et non ſeulement il n'opere rien dans la chair, ny pour la chair, mais le premier ſentiment qu'il inſpire à l'ame, dont il s'eſt rendu le maître, c'eſt la haine de cette partie materielle, qu'il ne ceſſe de perſecuter, comme ſa plus mortelle ennemie, juſqu'à ce qu'il l'ait tout à fait domptée, qu'il l'ait réduite à une entiere ſoûmiſſion, qu'il l'ait comme détruite & annéantie. Je me repreſente un Général, qui ne s'eſt pas plûtoſt emparé d'une Citadelle, qu'il tourne contre la Ville qui en eſt commandée, toute l'Artillerie qu'il y rencontre, qui la foudroïe jour & nuit, juſqu'à ce qu'il l'ait ruinée, ou entiérement aſſujettie.

Cela étant ſuppoſé, ſi le Saint Eſprit a tant d'o-

poſition avec la chair, s'il la perſecute, s'il porte l'ame à lui faire une guerre ſi cruelle, comment pourroit-il établir ſa demeure dans un homme, dont l'ame ſeroit elle-même toute charnelle? J'appelle avec Saint Bernard une ame charnelle, celle qui ne ſort jamais par les ſens, que pour s'attacher aux objets ſenſibles, & qui ne revient jamais à elle-même, que chargée des images de ces mêmes objets, dont elle eſt toujours occupée. Une ame charnelle eſt celle qui met ſon plus grand ſoin à parer & à embellir ſon corps, à lui conſerver ſa ſanté & ſon embonpoint, à lui épargner toutes ſortes de travaux, à lui procurer toutes les commodités, toutes les douceurs de la vie: Une ame charnelle eſt celle qui n'eſtime que ce qui flatte la chair, qui n'eſt touchée que des biens & des plaiſirs d'ici-bas, qui ne peut s'élever au-deſſus des choſes terreſtres ni par ſes déſirs, ni par ſes penſées.

L'eſprit de l'homme ſe trouve geſné dans ce corps, auquel le Créateur l'a attaché, il eſt comme accablé de ſon poids, il n'y exerce ſes fonctions qu'imparfaitement & avec peine, à cauſe du peu de proportion, qu'il y a entre ſes facultez ſpirituelles, & les organes materiels dont il eſt obligé de ſe ſervir. Combien l'eſprit de Dieu qui eſt infiniment plus pur, plus éloigné de la matiere, s'accommodera-t'ils moins d'une ame, qui eſt toute corporelle, & qui ſemble avoir renoncé à tous les avantages de ſa nature? Une ame ainſi plongée dans les délices, & qui ſe rend eſclave des plaiſirs & des paſſions du corps: Cette ame, dis-je, s'émouſſe, pour ainſi dire, elle perd tous les jours

quelque choſe de ſa délicateſſe, & de ſa pénetration, elle devient lente & peu propre pour les ſciences humaines, elle ne conçoit plus, elle ne penſe plus, elle ne raiſonne plus ny ſi promptement, ny ſi finement à l'égard des objets même naturels. La Philoſophie, au ſentiment des Païens, demandoit des hommes éloignez de la volupté, independans de leurs appetits ſenſuels, accoûtumez à reprimer les déſirs de la nature, & à ne ſe rendre qu'avec peine à ſes plus preſſantes neceſſitez : Et vous voudriez que des Chrétiens tous terreſtres, qui ne ſongent qu'à ce qui peut rendre la vie ou plus longue, ou plus agréable, fuſſent capables de cette ſageſſe ſurnaturelle, de ces Divines lumiéres, que le S. Eſprit répand dans les ames pures? *Animalis homo non percipit ea, quæ ſunt Spiritus Dei, ſtultitia enim eſt illi, & non poteſt intelligere*, dit Saint Paul. L'homme animal, c'eſt à dire l'homme charnel, n'eſt point capable des choſes qu'enſeigne l'Eſprit de Dieu, elles lui paroiſſent une folie, & il ne les peut pas comprendre.

Il ſeroit à ſoûaiter, Meſſieurs, que l'experience ne nous eut pas ſi bien appris cette verité, nous n'en avons tous les jours que trop de preuves. Nous voions dans ces ames attachées au monde ſi peu d'ouverture pour la ſcience du Saint Eſprit, qu'elles n'en entendent pas même les termes. C'eſt en vain qu'on s'efforce de les faire entrer dans ces grandes veritez, qui ont coûtume de faire les grandes converſions. Nul ſoin, nulle éloquence ne peut les leur rendre intelligibles. Il eſt de certains livres, que l'Eſprit de Dieu ſemble avoir

dictez lui même, des Livres que les perſonnes ſpirituelles n'ouvrent jamais, qu'elles n'en ſentent ſortir comme une flame qui les éclaire, & qui les échauffe en un moment : Un homme du monde lira ces Livres depuis le commencement juſqu'à la fin, ſãs avoir une bõne penſée, & ſãs former un bon déſir. Au ſortir d'une Prédication où l'on aura parlé cõntre la détraction ou contre le luxe, une perſonne du monde ira entretenir une compagnie de tout ce que la médiſance a publié & des bons & des méchans, comme ſi elle n'avoit rien compris à tout ce qu'à dit le Prédicateur. Elle ira froidement donner des ordres pour de nouveaux habits, pour de nouveaux meubles, où elle ſacrifiera à la vanité ce que Dieu deſtinoit à la nourriture des Pauvres. Tous les Chrêtiens voyent dans l'Evangile les exemples & les leçons, ſur quoi ils ſont obligez de ſe former ; ils croient tous que cet Evangile eſt la parole de Dieu, ils ſont prêts de mourir pour la moindre des veritez qu'il contient, on le lit tous les jours, on le ſçait par cœur Et cependant un Chrêtien charnel, comme ſi c'étoient toutes veritez impenétrables, non ſeulement vit d'une vie toute oppoſée aux regles, que le Sauveur nous y a données, mais encore ils trouve étrange que quelques-uns s'attachent à les obſerver, il les blâme ſerieuſement de ce qu'ils veulent ſe diſtinguer des autres, il les accuſe de folie, de faire autrement que tout le monde ne fait. *Animalis homo non percipit ea, quæ ſunt Spiritus Dei, ſtultitia enim illi eſt.*

C'eſt ainſi que des hommes, qui ayant à la verité de tres bons yeux, mais manquant de connoiſ-

ſance & de goût pour les belles choſes, parcourent toutes les figures; tous les plus rares tableaux d'une galerie, ſans rien trouver qui les arrête un ſeul moment. Ils traiteront même d'extravagance l'étonnement & la ſurpriſe d'un connoiſſeur, qui eſt touché de tout ce qu'il voit, qui demeure immobile à la veuë d'un morceau de marbre, qui ne peut aſſez exprimer le plaiſir qu'il goûte à y conſiderer ces grands chefs d'œuvres. Un Saint Pere compare encore ces hommes charnels à des ignorans, qui ſçavent lire à la verité, mais qui n'entendent pas la langue, dans laquelle ils liſent. Ils peuvent juger, dit il, de la beauté des caracteres, & de la main de celui qui les a formez, mais ils ne ſçauroient entrer dans le ſens des paroles, ny dans la penſée de l'Auteur. Tout de même une ame attachée au monde & à ce corps terreſtre & mortel, elle a des yeux pour voir dans les Livres Saints les paroles que l'Eſprit de Dieu a dictées, elle a des oreilles pour entendre tout ce qu'on peut dire de plus touchant dans l'interpretation de ces paroles; mais elle n'a pas cet œil inviſible, comme parle Saint Auguſtin, cet Eſprit qui découvre, qui approfondit toutes choſes juſqu'aux miſteres les plus cachez. *Spiritus omnia ſcrutatur etiam profunda Dei.*

C'eſt pour cela que JESUS-CHRIST déclara à ſes Apôtres, qu'ils ne pouvoient pas recevoir le Saint Eſprit, à moins qu'il ne ſe ſeparât d'eux; parce que, diſent les interprêtes, il leur reſtoit encore pour ſa preſence corporelle une attache, qui avoit quelque choſe de charnel, & qui étoit un obſtacle à la reception de ce pur Eſprit. *Si enim*

non abiero, Paracletus non veniet ad vos. Que ſi l'amour qu'on avoit pour le Sauveur, parce qu'il n'étoit pas tout-à-fait ſpirituel rendoit ſes Diſciples incapables de recevoir cette abondance de lumieres & de dons celeſtes, qui leur fut donnée aprés ſon Aſcenſion : faut-il s'étonner que tant d'attaches groſſiéres, tant de paſſions terreſtres qui poſſedent nôtre cœur, en ferment l'entrée à ces mêmes graces, & nous cauſent une ſi triſte & ſi ſombre obſcurité.

Il ne faut donc point trouver étrange, que de toutes les Nations du monde, où l'Evangile a été annoncé, il n'y en ait point qui lui aïent reſiſté davantage, ny qui l'ayent ſi-tôt abandonné, que celles qui ont naturellement plus de pente à la molleſſe, & qui habitent des regions qui leur fourniſſent plus de délices, comme les peuples de l'Aſie & des Indes Orientales. Il n'y a pas lieu de s'étonner, ſi dans les Villes toutes plongées dans les plaiſirs de la chair, on voit naître tant d'erreurs, tant d'opinions ſi abſurdes ſur les matieres de la Foi ; s'il y a ſi peu de Religion dans les Cours, & qu'à force de tout accorder à ſes ſens, on va juſqu'à cet excez de ſtupidité, qu'on doute s'il y a un Dieu, quoi que toutes les créatures chacune en ſon langage nous annoncent cette verité. C'eſt que tout langage eſt inconnu aux eſprits charnels, dit le grand Saint Hilaire : *Omnis ſermo carnalibus tenebræ ſunt.* C'eſt que la connoiſſance des choſes ſurnaturelles, eſt un don de cet Eſprit, qui a une oppoſition extrême avec tout ce qui s'appelle impureté, & qui ne ſe communique point aux ames, qui ſe plaiſent dans la boûë

& dans l'ordure. Bien loin d'être ſcandaliſé de tous ces déſordres, c'eſt pour moi une preuve qui me rend inébrandable dans ma créance, de voir que tous ceux qui s'en éloignent, ſont toutes perſonnes impures & voluptueuſes; Que de toutes les Sectes contraires, il n'y en a pas une ſeule qui n'accorde aux ſens des choſes, que ma Religion leur retranche, & qu'à meſure qu'on ſe laiſſe plus emporter à ſes brutales paſſions, on devient auſſi plus aveugle, plus incredule, plus hardi à combattre la Foi, dont je fais profeſſion.

Ce que je dis des lumieres du Saint Eſprit, ſe doit auſſi entendre de ſes divines ardeurs, & de tous ſes autres dons. Le monde qui ſelon Saint Jean, n'eſt autre choſe que concupiſcence de la chair, un déſir des honneurs ou des richeſſes terreſtres : Ce monde, dis-je, ne peut pas eſperer d'avoir part à ſes dons ſurnaturels; un feu ſi pur ne ſubſiſte pas dans une region ſi baſſe & couverte de ſi épaiſſes vapeurs. Et ceci, Meſſieurs, peut éclaircir un doute, qui fait tous les jours de la peine à bien des gens. Nous admirons peut-être le zele & l'attention, avec laquelle les Saints ont coutume de prier, nous leur envions cette conſtante ferveur, qui les porte à faire avec joie tout ce qui peut plaire à Dieu. Nous nous reprochons ſans ceſſe le peu de goût, que nous avons pour les exercices de pieté, la repugnance que nous ſentons à faire nôtre devoir, la dureté de nôtre cœur à la veûë de nos pechez : En un mot nous nous plaignons de n'avoir nulle dévotion aux jours les plus ſolemnels, & dans les actions les plus ſaintes. Pour moi je vous avoûë que je ſerois fort étonné,

ſi les choſes étoient autrement. Ce zele, cette vigueur d'eſprit, cette componction de cœur, cet amour pour la priere : En un mot tout ce qu'on appelle dévotion, tout cela, dis-je, ne ſe peut trouver que dans des ames qui ont reçû la plenitude du Saint Eſprit, & je vous ai déja dit, que cette plenitude eſt une grace, à quoi les ames mondaines n'ont pas ſujet de s'attendre. Sondez un peu vôtre cœur, Ame Chrêtienne, & voyez quels ſont les ſentimens qui y regnent, s'il eſt détaché de la terre, & purgé des vains déſirs de la chair, s'il eſt ſans empreſſement pour tout ce que le monde aime le plus, s'il n'a que du dégout pour tout ce qui flatte les ſens, s'il a renoncé à toutes les attaches les plus naturelles & les plus fortes : Soyez ſeure que l'inſenſibilité où il eſt aujourd'hui, les ariditez qu'il ſouffre, n'eſt qu'une épreuve qui ne durera pas long-tems, & qui ſera incontinent recompenſée par un redoublement de ferveur & de veritable amour de Dieu.

Mais ſi vous vous trouvez rempli de l'amour des créatures, ſi outre l'attache que vous avez à ce que vous poſſedez, vous deſirez encore ce que vous ne poſſedez pas. Si vous aimez tout ce qu'aiment les gens du monde, ſi vous ne prenez nul ſoin de combattre, de mortifier lés inclinations de la nature, comment vous plaignez-vous de manquer de Foi, de contrition, de force, d'onction, de ferveur d'eſprit ? Ce n'eſt pas dans de vieux muis, dit le Fils de Dieu, qu'on met ce vin nouveau, qui enyvre ſi doucement les ames des Juſtes : La chair & le ſang ne poſſederont pas le Royaume du Saint Eſprit. C'eſt en vain

que vous faites des efforts, pour retenir cette imagination qui s'égare, pour allumer dans ce cœur quelque étincelle de dévotion, pour l'exciter à quelque mouvement ou de douleur ou de joie ſurnaturelle. Il faut être rempli du Saint Eſprit, pour reſſentir ces mouvemens ; & pour en être remplis, il faut être vuide de toute autre choſe. Pleût à Dieu que je pûſſe bien perſuader ce point à ceux qui aſpirent à la veritable pieté ! O ſi toutes les ames dévotes pouvoient reduire à l'avenir toute leur dévotion à méprifer & à mortifier leur corps, & à reprimer leurs paſſions, que nous les verrions bien faire d'autres progrez dans la voye de la vertu, & qu'elles recevroient bien-tôt le comble des graces qu'elles recherchent inutilement dans leurs froides & embarraſſantes pratiques ! Quelles feroient éloignées de ces inconſtances, de ces inegalitez qui décrient la vie devote, & qui ſouvent nous font perdre en peu de jours le fruit de pluſieurs années de bonnes œuvres.

Croyez-moi, Meſſieurs, toute devotion ſéparée de celle-ci eſt chancellante, ſuſpecte, ſujette à mille illuſions, ce n'eſt point une dévotion Evangelique, elle n'eſt point un fruit du Saint Eſprit, & elle ne nous conduira jamais à une vie veritablement Spirituelle. Cette vie, au ſentiment de Saint Paul, ne ſe peut acquerir que par la mort de la chair, & par la mortification des œuvres charnelles. *Si Spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Et ce n'eſt pas ſeulement le ſentiment de ce grand Apôtre; le monde, quoi que ſi charnel, lui-même témoigne d'être ſcandaliſé, lors qu'il voit

que des perſonnes qui font profeſſion d'être dévotes, ne laiſſent pas d'avoir des paſſions, & d'être dans la vanité & dans les plaiſirs comme les autres : Vous ſçavez mieux que moi ce qu'il en dit. Il a raiſon, & il ſeroit à ſouhaitter qu'il fut auſſi raiſonnable en toutes choſes, mais il eſt étrange que connoiſſant ſi bien les illuſions des dévots, il ne veuille pas reconnoître ſes propres erreurs, & qu'il refuſe l'Eſprit Saint, qui les lui découvre. J'ai fait voir que l'Eſprit de verité ne peut être reçû des hommes qui aiment le monde, parce que cét Eſprit eſt ennemi de la chair : J'ajoûte que les hommes du monde ne le veulent pas recevoir, parce qu'ils ſont ennemis de la verité. C'eſt le ſecond Point.

Meſſieurs, je remarque que toutes les fois que l'Evangile nous parle du Saint Eſprit, il nous fait entendre qu'on aura en lui comme un ſavant Interprête, qui nous donnera l'intelligence de tout ce que JESUS nous a enſeigné, une lumiere qui nous éclaircira les points les plus obſcurs de nôtre créance, un guide qui nous fera entrer dans les miſteres les plus profonds. En un mot un maître qui nous apprendra toute verité. *Docebit vos omnem veritatem.* Comme les hommes ſont naturellement curieux, il ſemble que c'eſt là un grand motif, pour les porter à deſirer cet Eſprit Saint : mais comme les hommes du monde ſont extrêmement vains, & qu'ils ne ſe repaiſſent que de menſonges, c'eſt en effet la veritable raiſon pour quoi ils craignent de le recevoir. Croyez-vous qu'ils puiſſent voir ſans regret, que ce qu'ils aiment, ce qui fait toute leur felicité n'eſt qu'un

maſque, une fauſſe idée de bon-heur, qu'ils ont ſacrifié ce loiſir, cette ame, cette vie ſolidement & éternellement heureuſe à une idole ridicule, à une chimére, & pour des biens qui les rendront mal-heureux dés cette vie? Cette ame vaine peut-elle découvrir une ſi triſte verité, ſans reſſentir la même douleur que ſouffriroit un avare, qui croyant poſſeder pluſieurs milions en perles & en diamans, apprendroit d'un lapidaire que ce ſont toutes fauſſes pierreries, & qui ainſi en quelque ſorte tout d'un coup paſſeroit de la plus grande richeſſe dans la derniere pauvreté. Il eſt vray, dit Saint Auguſtin, que les hommes aiment naturellement le verité, mais comme ils aiment beaucoup d'autres choſes avec elle, ils voudroient la rencontrer dans tout ce qu'ils aiment, & rien ne les mortifie davantage, que quand ils viennent à appercevoir que ce qu'ils aiment, n'eſt que menſonge & que vanité.

C'eſt une grande verité, que celle que le Sage a déclaré au commencement de l'Eccleſiaſtique, par ces paroles ſi remarquables: Vanité des Vanitez, tout n'eſt ici bas que Vanitez; Saint Jean Criſoſtôme conſeille à tous les Grans de faire graver ces mots ſur les entrées & ſur les murailles de leurs Palais, de ſe les faire repeter ſouvent & durant leur repas, & dans les Aſſemblées où ils ſe trouvent. Et certainement il eſt mal aiſé de leur donner un plus ſalutaire conſeil: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Il eſt vrai, il n'eſt rien que de faux dans les honneurs, & dans les plaiſirs de la terre, nul eſprit raiſonnable, nulle perſonne de ſens peut ſe defendre d'en convenir. Ce n'eſt

qu'une vaine ſuperficie, qui impoſe à ceux qui veulent bien être trompez, pourveu qu'on veuille pénetrer dans ce que le monde appelle Grandeur, Gloire, Proſperité, on n'y trouve rien qui réponde à des noms ſi éclatans; on n'y trouve rien de réel, rien de ſolide, tout eſt vuide, tout eſt vanité.

O Enfans des hommes, de quoi vous repaiſſez-vous? N'avez-vous point de honte de témoigner tant d'empreſſement pour des bagatelles? Comment perdez-vous un tems ſi precieux & ſi court à courir apres des fantômes, aprés une fumée qui vous fuit, & qui ſe diſſipe en fuyant? Vous ne le comprenez pas ſans doute, l'experience des autres, vôtre propre experience ne ſuffit pas pour vous détromper; Mais le Saint Eſprit ne manque jamais de rompre ce charme, qui nous aveugle. Du moment qu'on a ouvert les yeux à ſa lumiere, on voit chaque choſe juſqu'au fond, & on voit qu'il n'y a que néant, & qu'illuſions en toutes choſes. Il fait voir clairement quelle eſt la briéveté des plaiſirs, l'inconſtance des honneurs, l'infidelité des hommes, & la triſte fin où tout cela doit aboutir quelque jour. Il repreſente les perils qui accompagnent la volupté, les dégoûts qui la ſuivent, l'infamie qu'elle cauſe, les troubles qu'elle excite dans l'ame, les maux qu'elle engendre dans le corps, & l'éternité des tourmens qu'elle traîne infailliblement aprés elle. Qu'eſt-ce que c'eſt que la beauté, la ſcience, la faveur des Grands? Que ſont les Grands eux-mêmes, & toutes leurs grandeurs, conſiderez dans ce grand jour, des ombres qui s'évanoüiſſent? Et tous ceux qui

s'y attachent des enfans, des insensez qui font pitié aux personnes raisonnables. Cet Esprit Saint imprime dans l'ame une si haute idée de la Majesté & de la Puissance du Seigneur, elle lui donne une veûë si claire & si presente de la mort, une pensée si forte de l'éternité, que toutes les idées des biens de la vie, en sont ou effacées, ou presque reduites à rien. Cette connoissance si agréable & si utile aux gens de biens, combien croiez-vous qu'elle est amere pour une ame attachée au monde, & aux biens du monde?

C'est pour quoi bien loin de desirer cette lumiere, qui leur montreroit leurs erreurs, bien loin de la demander avec instance, ils la refusent opiniâtrement, quand elle leur est presentée, ils évitent les personnes, de qui ils pouvoient recevoir des instructions, ils fuient la méditation, la lecture, la solitude, ils craignent la veuë des objets édifians: en un mot ils s'éloignent de tout ce qui peut donner quelque entrée à la grace & aux leçons de l'Esprit de Dieu. *Recede à nobis*, luy disent-ils, *scientiam viarum tuarum nolumus.* Retirez-vous de nous, pour quoi nous voulez-vous apprendre ce que nous voulons ignorer? Laissez-nous dans des tenébres qui nous cachent nos maux, ou qui nous les font même passer pour des biens. C'est de vôtre science qu'on peut dire avec verité, que plus on en a, & plus on en a à souffrir. *Qui addit scientiam, addit dolorem.* Vous n'avez jamais que des veritez fâcheuses à nous dire; puis que nous ne voulons pas devenir meilleurs, à quoi nous peuvent servir toutes vos lumieres, si ce n'est à nous rendre plus mal-heureux.

La vaine felicité des gens du monde, Meſſieurs, n'eſt pas fondée ſeulement ſur la fauſſe idée qu'ils ont des choſes terreſtres, mais encore ſur la fauſſe opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & de leur mérite. Et le Saint Eſprit qui les deſabuſe ſur leur ſujet, auſſi bien que ſur tout le reſte, leur eſt d'autant plus odieux pour cette connoiſſance, qu'il leur donne d'eux-mêmes à eux-mêmes; qu'ils s'aiment encore plus que toute autre choſe. JESUS-CHRIST dit que la premiére choſe que le Saint Eſprit fera ſur la terre, ſera de reprendre le monde de ſes pechez. *Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato.* En effet c'eſt la premiere de ſes operations dans les ames, qui le reçoivent, il leur met leur propre conſience devant les yeux, il leur reproche leurs défauts d'une maniere ſi preſſante, & ſi éxacte, que les plus pures ſe trouvent comme accablées, & ne peuvent plus ſe ſouffrir. Mais quand ce raïon ſi clair, & ſi vif vient à entrer dans une ame attachée au monde, & ſoüillée de mille affections baſſes & impures, qui peut exprimer l'excez de ſa confuſion, & l'horreur qu'elle ſe fait à elle-même. Faut-il s'étonner ſi elle ferme les yeux, ſi elle tâche d'étouffer cet eſprit cenſeur, d'éteindre cette lumiere qui la fait paroître ſi hideuſe & ſi criminelle.

Saint Pierre de Damien raconte que dans le quatriéme ſiécle le peuple de Ravenne s'étant aſſemblé, pour aſſiſter à l'élection de ſon Evêque, laquelle ſe faiſoit encore alors viſiblement par le Saint Eſprit, qui deſcendoit ſous la figure d'une Colombe: la Colombe parut ſelon ſa coûtume, & s'alla repoſer ſur un nommé Severe, qui s'é-

toit caché derriére la porte de l'Egliſe; Cet homme vraiment humble n'oublia rien pour l'empêcher de venir à lui, il la repouſſa pluſieurs fois, & comme il ſentit qu'elle s'attachoit à ſa teſte malgré qu'il en eut, on ne ſçauroit dire les efforts, qu'il fit pour la détacher, & pour éviter l'opinion que ce miracle alloit donner au monde de ſa vertu juſques alors inconnuë. Ce que fit ce Saint pour fuir l'éclat & l'eſtime qui étoit deuë à ſa ſainteté, c'eſt ce que fait une ame mondaine pour s'épargner la confuſion ſecrette que lui cauſe la veuë de ſes déſordres. Elle chaſſe autant qu'il eſt en ſon pouvoir, cet Eſprit de verité, dont la preſence & les reproches continuels l'importunent; Ne pouvant le fuir au dédans d'elle-méme, elle ſort, pour ainſi dire, & tâche de ſe répandre ſur de vains objets, pour éloigner la penſée de ſes crimes qui ſe préſentent à elle ſous des formes ſi monſtreuſes. Enfin comme cet Eſprit de verité rend témoignage aux gens de bien, qu'ils ſont veritablement enfans de Dieu. *Teſtimonium reddit ſpiritui noſtro, quod ſimus filii Dei.* Auſſi fait-il entendre fort clairement aux amateurs de ce monde, qu'ils ſont du nombre de ſes ennemis. Il leur fait voir dans eux mémes, il leur fait ſentir en quelque ſorte la marque de leur reprobation. Qui pourroit ſe plaire dans un jour, qui fait voir des choſes ſi déſagréables? Qui ne s'éforceroit de faire taire une voix, qui annonce une ſi funeſte verité?

Non, Meſſieurs, on ne ſçauroit ouvrir ſon cœur à l'Eſprit de Dieu, qu'on ne ſe ſoit purgé de l'amour du monde, qu'on n'ait du moins réſolu

tout de bon d'y renoncer. Du moment qu'on a conçû le déſir de le mépriſer, de le haïr, on reçoit avec joie la lumiere, qui en découvre la vanité : On ne craint plus de ſe connoître ſoi-même, parce qu'on ſait bien que c'eſt un moyen neceſſaire pour ſe changer. On écoute volontiers la verité qui parle dans l'interieur, parce qu'elle n'a plus rien à nous dire, qui ne doive ou nous plaire, ou nous être utile. Mais tandis que nous ſerons encore liez avec ce monde charnel, & que nous nous rendrons volontairement ſes eſclaves, que nous lui donneront & nos ſoins & nos penſées, que nous voudrons être de tous ſes plaiſirs, que nous ne ſongerons qu'à vivre avec lui d'une vie douce, & conforme aux inclinations de la nature : Cet Eſprit Saint aura horreur de nôtre impureté, & nous redouterons ſa lumiére.

Mais quoi, Chrêtiens Auditeurs, rien ne ſera-t'il capable de nous faire rompre une attache ſi pernicieuſe ? Aimerons-nous donc juſqu'à la mort ce monde, que l'Eſprit de Dieu a reprouvé, & qui nous porte à étouffer l'Eſprit de Dieu ; Ce monde qui paſſe, qui diſparoit, qui perit & qui nous fera perir infailliblement avec lui ? Encore s'il vous étoit fidele ce monde, s'il n'avoit rien que d'aimable & d'attirant, vous auriez peut-être quelque excuſe? Mais vous n'en pouvez pas diſconvenir ? vous vous en plaignez vous-mêmes : On n'y voit qu'injuſtice & que perfidie. Il eſt impie, lâche, interreſſé, médiſant, cruel, ingrat. Il a de l'averſion pour la vertu ; & quoi qu'il aime le vice, il ne laiſſe pas de haïr les vicieux. Il haït juſqu'à ſes adorateurs, il ſemble qu'il ne les attire que

pour

pour les perſecuter. Il a des douceurs, je le veux croire : Mais vous permet-il d'en joüir tranquillement? N'y vit-on pas dans une défiance, dans un trouble continuel ? N'y a t-il pas toujours quelque choſe à craindre, ou à déſirer? Et puis combien d'amertume parmi ces douceurs ? Combien d'épines aiguës & ſecrettes? combien de chagrins morrels, dont il n'eſt pas même permis de ſe plaindre? Choſe étrange, s'écrie Saint Auguſtin, le monde eſt plongé dans le trouble & dans le déſordre ! On connoit ſes vices & ſes abominations, on ſent ſes coups, on éprouve ſa cruauté, & on s'y attache toutes-fois & on ne ſauroit s'en détacher ! Que ſeroit-ce, s'il étoit tranquille & reglé; s'il n'avoit rien de rebuttant, s'il n'étoit que fleurs & que miel ? vous ne voulez donc pas laiſſer ce monde, ajoûte ce Pere; ſçachez que ce monde vous laiſſera, que vous n'aurez pas longtems le plaiſir de le poſſeder, & que vous ſerez privez pour toûjours de la gloire de l'avoir fui! *Non vis relinquere mundum, relinquet te mundus, etiam ſi ſequaris mundum.* Sans parler de la mort qui nous ravira toutes choſes, & que nous portons peut-être déja dans les entrailles ; Qui peut dire en combien de manieres la beauté peut être ternie, & la grandeur humiliée ? Manquons-nous d'exemples de l'inconſtance des choſes humaines ? Eſt-il quelque bon-heur ſi établi, qui ne puiſſe être troublé par la malice des hommes, & renverſé par la providence ? le Seigneur ſera-t-il obligé pour nous ſauver de nous frapper de ſes fleaux, & de nous arracher au monde par quelque tragique avanture? il le fera ſans doute, s'il

nous cherit, & ſi nous ne prevenons par un volontaire ſacrifice la main, qui eſt peut-être déja levée pour nous frapper. Quel regret, ſi dans quelques jours un triſte revers, une mort imprévûë, une maladie mortelle venoit interrompre le cours de nôtre vie mondaine, & nous forcer d'abandonner à la fortune, ou à la nature ce que nous refuſons avec tant d'opiniâtreté à la grace du Saint Eſprit, & à nôtre propre conſcience ?

Præterit figura hujus mundi. La figure de ce monde paſſe; c'eſt un changement de ſene continuel, une perpetuelle révolution; celuy qui regnoit il n'y a pas long tems, eſt preſentement mangé des vers. Ce mal-heureux courtiſan occupera bien-tôt peut être la place du favori, qui le mépriſe. C'eſt une fête aujourd'huy, ce ſera demain un deüil, on ne penſe qu'à rire, & voicy l'heure des larmes qui s'approche. *Præterit figura hujus mundi.* Croiez-moy, Meſſieurs, attachons-nous à quelque choſe de conſtant & de ſolide, faiſons-nous un bon-heur qui ſoit au deſſus des changemens, un bon-heur plus parfait que celui que le monde nous peut donner, plus ferme que celui que le monde nous peut ravir Un bon-héur qui bien loin de finir dés ce monde, ou avec ce monde, s'accompliſſe au contraire, & devienne éternel en l'autre. *Amen.*

SERMON XIX.

POUR LE JOUR DE LA TRES-SAINTE TRINITE'.

Misterium quod absconditum fuit à sæculis & generationibus, nunc autem manifestatum est Sanctis.

C'est ici le Mistere qui a été caché dans tous les siécles precedens, & que Dieu revele aujourd'huy à ses élûs. Saint Paul aux Colossiens, chap. 1.

Il n'est rien de plus obscur à la raison que le mistére de la Tres-Sainte Trinité, quoi qu'il ne soit rien de plus évident à la Foy.

QUELQUE amour que le Seigneur ait témoigné pour le peuple Juif, quoy qu'il l'ait choisi entre toutes les nations de la terre, pour verser

ſur lui ſes plus grandes graces, il faut reconnoître toute fois, pour nôtre conſolation que les Chêtiens ſont les veritables favoris. Il eſt vray qu'il s'étoit fait connoître aux Iſraëlites, il leur avoit appris ſon Nom, qui pour lors étoit peu connu dans le monde ; mais il ne s'étoit fait connoître à eux, que fort imparfaitement, & l'on peut dire qu'il ne leur avoit appris que ſon Nom. Ils n'ont ſçû de lui que ce qu'ils ne pouvoient ignorer, à moins que de s'aveugler eux-mêmes Dieu leur a revelé qu'il étoit, & qu'il étoit tout puiſſant, il n'y avoit pas une créature qui ne leur pût apprendre cette verité, outre qu'elle eſt comme gravée en l'ame de tous les hommes, & qu'elle naît en nôtre eſprit comme ces plantes qui viennent ſans ſemence, & ſans culture, qui viennent même malgré qu'on en ait. *Quod notum eſt Dei, manifeſtum eſt illis.*

Le miſtere que l'Egliſe honore aujourd'hui, ce Miſtere ſi ſublime, ſi impenétrable ne leur a jamais été découvert, ils n'ont point ſçû ce qu'il y avoit de plus admirable en Dieu, qui eſt la Trinité des Perſonnes jointe à l'unité de nature. C'eſt un ſecret reſervé pour un peuple encore plus cheri ; pour les Enfans de la nouvelle alliance. *Miſterium quod abſconditum fuit à ſæculis, & à generationibus, nunc autem manifeſtatum eſt ſanctis.* En quoi, Meſſieurs, je trouve qu'il a d'autant plus aimé les Chrêtiens, qu'il nous a revelé une choſe, que nous ne pouvions découvrir par nous-mêmes, & qu'il l'a revelé d'une maniere que nous ne pouvons pas en douter. Nous ne ſerions jamais parvenus à la connoiſſance de la Trinité, ſi Dieu

n'avoit lui-même ouvert la bouche, pour nous l'apprendre, & nous ne l'aurions jamais pû croire, s'il ne s'en étoit expliqué fort clairement.

C'eſt pour quoi nous lui avons à cet égar une double obligation, que je tacherai de vous expliquer dans les deux Parties de ce diſcours, en vous faiſant voir dans la premiere, que la verité de ce Miſtere eſt abſolument incompréenſible; & dans la ſeconde, qu'elle eſt néanmoins indubitable. Qu'il n'eſt rien de plus obſcur a la raiſon, qu'il n'eſt rien de plus évident à la Foi. En un mot, qu'il faut fermer les yeux pour le croire; ce ſera le premier Poinct; qu'il faut s'aveugler entiérement pour ne le pas croire, c'eſt le Second. Quelque épineuſe que paroiſſe cette matiére, je ne dirai rien, qui ne puiſſe être entendu des plus idiots; & d'où toute-fois les plus ſavans ne puiſſent tirer quelque profit, pourveû neanmoins que le Saint Eſprit daigne éclairer les uns & les autres, comme nous l'en allons prier par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Dans la penſée que j'ai de vous montrer que le Miſtere de ce jour eſt au deſſus de toutes nos conceptions, j'ai du moins cet avantage, que je n'appréhende pas qu'on manque de ſavoir pour me comprendre; comme ceux qui ont moins de lumiere, conçoivent les choſes avec plus de peine, auſſi ſe perſuadent-ils bien plus aiſément que les choſes ſont inconcevables. Dans la neceſſité où l'on eſt d'avoüer qu'on n'entre pas dans une verité, nous aimons mieux croire que c'eſt l'obſcurité de la verité même, qui en eſt la cauſe, que de l'attribuer à nôtre ignorance. Et ainſi vous

voiez que ce qu'on a coutume de craindre le plus dans le diſcours de la Trinité, qui eſt le défaut de penétration, & de ſuffiſance dans les Auditeurs ; cela même pourroit être une diſpoſition favorable pour mon deſſein. Mais ce n'eſt pas ſeulement aux ignorans que ce Miſtere eſt impenétrable ; on peut dire que les Doctes ſont auſſi ignorans que les plus groſſiers.

Pour en être convaincu, il ne faut que ſe reſſouvenir de ce que la Foi nous oblige de croire ſur ce ſujet. Qui peut expliquer comment une même Divinité ſe trouve en trois Perſonnes diſtinctes ; ſans néanmoins en faire trois Dieux ? Comment le Fils n'eſt pas le Pere, quoi qu'il ſoit une même choſe avec le Pere ? Comment le Saint Eſprit n'eſt ni le Pere, ni le Fils, quoi qu'ils ne ſoient tous trois qu'un même Eſprit Saint, tres indiviſible, & tres ſimple ? Comment le Fils non ſeulement eſt auſſi puiſſant que le Pére, & le Saint Eſprit auſſi puiſſant, auſſi ſage que le Fils, mais que tous trois enſemble ils n'ont ni plus de puiſſance, ni plus de ſageſſe, qu'en a un ſeul, qu'un ſeul occupe autant d'eſpace par ſon immenſité que la Trinité toute entiére ? Quelle Enigme, & qui ſe peut vanter de la pouvoir démêler ? La premiére Perſonne produit la ſeconde, ſans avoir pour cela nul avantage ſur elle, ni de rang, ni d'ancienneté. La troiſiéme eſt produite par les deux autres, & elle eſt de même âge qu'elles ? Il y a plus de bon-heur à donner qu'à recevoir, ſelon la parole de l'Evangile : mais dans Dieu le Saint Eſprit reçoit tout, & ne donne rien, ſans être pour cela ni moins heureux, ni moins liberal que le

Pére qui donne tout, & ne reçoit rien. Que toute la Philoſophie medite, & diſcoure tant qu'il lui plaira, elle ne me fera jamais entendre comment il ſe peut faire que n'y aiant qu'un ſeul entendement en Dieu, qu'une ſeule volonté ſans compoſition ſans diſtinction aucune, ce même entendement ſoit fecond dans le Pere & ſtérile dans les deux autres Perſonnes, que cette volonté ſoit efficace dans le Pére & dans le Fils, & qu'elle ne produiſe rien dans le Saint Eſprit? D'où vient que le Verbe eſt le Fils du Pere, & que le Saint Eſprit n'eſt pas le Fils des deux Perſonnes qui le produiſent? Les Theologiens ont beau raiſonner ſur ce point, dit Saint Athanaſe, il faut demander à Dieu qu'il le revele à ſon Egliſe ou attendre qu'il nous le faſſe voir dans le Ciel, car juſqu'ici on n'a rien dit qui puiſſe nous ſatisfaire. *Petendum ut reveletur, aut expectandum ut videatur.*

C'eſt une perfection dans le Pére d'engendrer, c'en eſt une dans le Fils de conſpirer avec le Pere à la production du Saint Eſprit, ces deux perfections ne ſe trouvent point en la troiſiéme Perſonne, & cependant elle n'eſt pas moins parfaite que les deux autres. Davantage la Paternité & la Divinité ne ſont qu'une même choſe dans le Pére, & cependant il communique la Divinité à ſon Fils, & ſe reſerve à lui ſeul la Paternité. Enfin pour être Dieu il n'eſt pas neceſſaire d'engendrer, ny de rien produire; puis que le Saint Eſprit qui eſt Dieu, ne produit rien dans la Divinité; & cependant ſi dans Dieu il n'y avoit une generation & une production infinie, il n'y auroit

point de Dieu. Voila, Meſſieurs, une partie de ce que la foi nous oblige de croire de l'adorable Trinité. Mais quel ſecours nôtre eſprit peut-il attendre de la raiſon, pour ſe faciliter cette créance ? Les autres perfections Divines ſont peintes dans les créatures, & pourveu qu'on veüille étudier l'Univers, il eſt aiſé d'y découvrir la bonté, la ſageſſe & la puiſſance de celui qui l'a creé.

Les ſaiſons & les élemens, dit Saint Proſper, ſont comme des livres publics, où dés le commencement du monde on a pû s'inſtruire de la grandeur de nôtre Dieu. Le Ciel eſt comme l'image de cette nature immenſe, qui renferme toutes choſes, qui ne peut être borné par aucun lieu. La Terre nous repreſente ſon être immuable, la Mer nous exprime dans ſes abîmes les ſecrets de cette ſageſſe, que nul eſprit ne peut ſonder, & qui accable ceux qui veulent trop l'approfondir. Il n'eſt point de ſi petite fleur qui ne nous faſſe l'éloge de ſa beauté, point de ſi petit atome qui ne nous prêche ſa toute-puiſſance. C'eſt pour cela que les Saints ne voyent rien ici-bas qui ne les faſſe reſſouvenir de Dieu, qui ne les enflamme toûjours davantage en ſon amour, parce que toutes choſes leur apprennent qu'il eſt bon, qu'il eſt infiniment aimable, *Cœlum & terra clamant, Domine, ut amem te*, S'écrioit Saint Auguſtin, Seigneur, le Ciel & la Terre me diſent que je dois vous aimer, & ils me le diſent d'une voix bien haute, & bien éclattante, ou plûtoſt ils me le diſent par un million de voix, que Dieu eſt Eternel, qu'il eſt beau, qu'il eſt bien-faiſant, qu'il eſt plein d'amour pour nous : Mais ſi nous leur demandons

combien il y a de Perſonnes en Dieu, & s'il eſt vray que leur multiplicité ne détruit point l'unité de ſon eſſence, toutes ces voix ſont ou muettes, ou trompeuſes, elles ne ſçauroient nous inſtruire ſur ce point, elles pourroient même nous faire tomber dans l'erreur, ſi nous voulions les écouter. C'eſt pour cela que le même Saint Auguſtin aiant expliqué ce miſtere, dans une lettre qu'il écrit à Conſentius, il ajoûte, lors que vous lirez toutes ces choſes, gardez-vous bien d'en chercher des images parmi les créatures ſenſibles; au contraire détournez, déſavoüez, renoncez, rejettez, chaſſez, fuïez tout ce qui ſe preſentera de corporel à vôtre imagination. *Quidquid tibi, cum iſta cogitas, corporeæ ſimilitudinis occurrerit, abige, abnue, nega, reſpue, abjice, fuge.*

Mais d'où vient que toutes les autres perfections divines paroiſſent dans les créatures, comme en autant de miroirs, & qu'on n'y voit pas un ſeul trait de la Trinité, quoi que les trois Perſonnes aient eu part à la création de tous les êtres? La raiſon qu'en rend Saint Thomas, c'eſt que les Perſonnes Divines n'agiſſent pas au dehors par les perfections, qui les diſtinguent entre elles, mais ſeulement par celles qui leur ſont communes. Le monde eſt bien l'ouvrage du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit, mais il n'eſt ni l'effet de la Paternité du Pere, ni de la Filiation du Verbe, ni de la Spiration active ou paſſive du Saint Eſprit, comme on parle dans l'école. Il eſt l'effet de la ſageſſe, de la puiſſance, de la beauté & de la bonté, qui ſont tous attributs qui conviennent également à tous les trois. De toutes les qualitez d'une cauſe

nous ne pouvons connoître par les effets, que celles qui contribuent à la production des mêmes effets. C'eſt ainſi que l'image du Soleil peinte dans une eau bien claire, ne nous repreſente ni la fecondité, ni la chaleur de cet aſtre, mais ſeulement ſa lumiére, parce qu'il n'y a que la lumiere qui ait travaillé à ce portrait. On peut bien connoître à voir une ſtatuë de marbre, ſi celui qui l'a taillée entend ſon art, s'il a du feu & de l'imagination, mais vous ne jugerez pas par ſon travail; s'il eſt noble ou roturier, s'il eſt lâche ou intrepide, parce que ni la naiſſance, ni le courage du Sculpteur, n'ont rien contribué à faire cette figure, il n'y a employé que ſa ſcience & ſa main. De même les créatures peuvent bien vous apprendre que le Seigneur eſt ſage, & qu'il peut tout ce qu'il veut, parce que c'eſt ſa ſageſſe, & ſa puiſſance qui les ont crées; mais elle ne peuvent pas vous marquer la diſtinction qui ſe trouve entre le Pére & le Fils, parce que les qualitez qui diſtinguent ces adorables Perſonnes, n'ont aucun rapport avec la création. Comment eſt-ce donc que nôtre eſprit pourroit parvenir à la connoiſſance de ce miſtere, ſi de toutes les créatures, où il a plû à Dieu de ſe peindre, il n'y en a pas une qui nous repreſente ce merveilleux trait ?

Je ſai que pour nous faire entendre ce que la Foi nous enſeigne de la Trinité, les Peres en ont cherché des figures parmi les choſes naturelles, ſoit ſpirituelles, ſoit ſenſibles. Conſiderez vôtre Ame, dit Saint Auguſtin au deuxiéme livre de ſes Confeſſions, vous y trouverez l'être, la connoiſſance & la volonté. Il y a quelque diſtinction en-

tre ces trois choſes, & cependant elles ne ſont qu'une même eſſence, qu'une même ame. Dans le Soleil, dit Tertullien, & pluſieurs autres Peres aprés lui, on peut diſtinguer la lumiere qui eſt comme la ſubſtance du Soleil, l'éclat qui eſt comme la beauté de la lumiere, & la chaleur qui en eſt comme l'efficacité & la vertu. La lumiere répond à la premiere Perſonne : Le Fils, que l'Ecriture appelle la ſplendeur du Pere, n'eſt pas mal exprimé par le raïon, & l'ardeur eſt le veritable ſimbole de l'Eſprit Saint, qui eſt l'amour du Pere & du Fils. Saint Baſile trouve encore une image de ce miſtere dans l'arc-en-ciel [1], c'eſt une nuë, dit ce Pere, qu'un même raïon peint de trois couleurs differentes. Saint Denis d'Alexandrie le compare à l'eau d'une fontaine, qui venant à couler fait un ruiſſeau, lequel produit enfin un fleuve, voila une même eau qui a trois differens noms. Mais apres avoir compris toutes ces ſimilitudes, gardez-vous bien, dit Saint Auguſtin, de penſer que vous ayez conçû le miſtere de la Trinité. *Sed cum invenerit in iis aliquid, non jam ſe putet inveniſſe illud, quod ſupra iſta eſt incommutabile.* En effet, dans toutes ces Trinitez créées, s'il m'eſt permis de parler ainſi, où la diſtinction n'eſt pas réelle, où l'unité n'eſt qu'apparente: Ce ſont trois noms donnez à la même choſe, ou trois choſes qui n'ont qu'un ſeul nom. Mais dans Dieu, la diſtincton & l'unité ſont également réelles; il eſt vray que le Fils n'eſt pas le Pere, & il eſt vray néanmoins qu'il eſt une même choſe avec le Pere. De ſorte, Meſſieurs, que les comparaiſons qu'on apporte en cette matiére, peu-

veut bien nous aider à apprendre ce que la Foi nous enſeigne, mais non pas à comprendre ce que nous croions.

Mais que ſuit-il de tout ce diſcours? l'obſcurité de ce grand miſtere doit-elle affoiblir nôtre Foy? Devons-nous douter de ce que Dieu nous apprend, parce que nous ne pouvons pas le concevoir? Ce n'eſt pas le ſentiment des Saints Peres, qui ſoûtiennent au contraire, qu'il ne peut y avoir de foi ſans ténebres. Quelle vertu ſeroit la foy, dit Saint Leon, & comment Saint Paul auroit-il dit, que c'eſt elle qui nous juſtifie; ſi elle conſiſtoit à croire ce qui eſt évident aux ſens ou à l'eſprit? Ne ſeroit-ce pas faire un grand ſacrifice à Dieu, que de ſuivre ſon Jugement, lors qu'il s'accorderoit avec le nôtre, que de reconnoître des veritez qu'on ne pourroit nier ſans extravagance? Mais ne ſeroit-ce pas traitter le Seigneur de la maniere du monde la plus inſolente & la plus indigne, que de luy demander raiſon de tout qu'il dit, que de ne vouloir rien croire ſur ſa parole, que de nous défier de ſon témoignage, au point d'exiger des preuves ſenſibles de tout ce qu'il daigne nous reveler?

Quoy ce petit eſprit, dont les veûës ſont ſi courtes & ſi bornées, qui ignore les choſes les plus communes, qui s'embarraſſe, qui ſe confond, qui ſe trompe tous les jours dans la diſcuſſion des affaires les moins embroüillées, qui a beſoin d'étre conduit, d'être redreſſé, d'être corrigé à toute heure: Cet eſprit, dis-je, oſera examiner ce qu'on lui annonce de la part de ſon Créateur, & déliberer, s'il doit ajoûter foi à ſes oracles? Quelle te-

merité, quelle audace de pretendre ſoûmettre au jugement de la raiſon, l'Auteur même de la raiſon? Que de vouloir oppoſer ce foible raïon de lumiere, qu'il nous a communiqué en nous tirant du néant, à cet abîme infini de clarté, qui éclaire tout, & que nul regar ne peut ſoûtenir, non pas même celui des plus-hautes intelligences? Combien le veritable Chrétien eſt-il plus judicieux, & plus ſage, qui ſachant que le Seigneur ne peut ni nous tromper, ni ſe tromper ſoi-même, croit aveuglement tout ce qu'il lui ordonne de croire, qui ſe réjoûit de trouver parmi les veritez Catholiques des points qui ſemblét choquer toute verité, pour avoir lieu de lui donner des marques d'une ſoûmiſſion plus parfaite?

Parlez Verité éternelle & immuable, parlez au plus indigne de vos ſerviteurs! Parlez, je crois fermement tout ce que vous dites; quoi que je ne le voie pas; quoi que mes ſens s'oppoſent à ma créance, quoi que ma foible raiſon ſemble la combattre, quoi que je n'en aye point d'autres preuves que vôtre Parole même. Vous avez révelé à vôtre Egliſe le miſtére adorable de la Trinité, vous commandez à tous vos fidelles de confeſſer qu'il n'y a qu'un Dieu, quoi qu'il y ait trois Perſonnes Divines: Que le Pere eſt diſtingué du Fils, que le Pere & le Fils ſont diſtinguez du Saint Eſprit, quoi qu'ils aient tous trois la même nature, la même Divinité. Qu'ils ſont tous trois Sages, tous trois immenſes, tous trois Eternels, & qu'ils n'ont pourtant qu'une Eternité, qu'une immenſité, qu'une Sageſſe. Que non ſeulement ils ſont également puiſſans, également

bons, mais même qu'ils n'ont qu'une même puiſſance & une même bonté. Que nous leurs devons à tous trois une égale obeïſſance, & que cependant nous n'avons qu'un maître. Que le Pere n'a point de principe; Que le Fils eſt engendré du Pere; Que le Pere & le Fils n'engendrent pas le Saint Eſprit, mais qu'ils le produiſent. Que nonobſtant cet ordre de production il n'y a ni primauté ni préeminence entre ces divines Perſonnes; que l'une ne dépend point de l'autre, quoi que l'une procede de l'autre.

Mon Dieu, je confeſſe que je ne comprens rien à toutes ces choſes, que tout cela paſſe, trouble, confond mon intelligence. Que ſi je conſulte mes connoiſſances naturelles: tous ces miſteres me paroiſſent non ſeulemẽt peu vrai-ſemblables, mais poſitivement faux, impoſſibles, chimeriques, contraires aux principes de toutes les ſiences, aux principes même de la nature. Et cependant je les crois, je les adore, & je ſuis ſi certain de leur verité, que je ne fais pas difficulté de fonder ſur cette créance toute l'eſperãce de mon bon-heur éternel. Quand je verrois de mes yeux, quand je toucherois, pour ainſi dire, des choſes ſi extraordinaires, je ne laiſſerois pas d'en douter: Que dis-je, d'en douter, je ne laiſſerois pas de les tenir pour tres fauſſes; non je n'en croirois pas à mes propres yeux; je me défierois de ceux de mes ſens, qui ſont le moins ſuſceptibles d'illuſion. Nul témoignage ne me paroîtroit recevable en faveur de ces étonnantes veritez. Mais puis que vous avez parlé, Seigneur, c'eſt en vain que mes ſens, & ma raiſon même ſe revolte: je n'ai pas une goutte de

ſang que je ne verſe avec plaiſir, pour ſouſcrire à tout ce que vous me propoſez de plus incompréhenſible. Il faut que cette fiére & orgueilleuſe raiſon plie ſous le joug que vous daignez lui impoſer, & je ne trouve pas qu'il faille uſer de beaucoup de violence pour l'y reduire. C'eſt elle-même qui m'apprend que vous êtes la ſouveraine raiſon, qu'il eſt ridicule de vouloir s'oppoſer à vôtre autorité infinie ; qu'il n'eſt rien de plus raiſonnable que de ſe ſoûmettre à vous, mon Dieu qui nous avez formez de rien, à vous qui n'ignorez rien, à vous qui nous aimez ſi tendrement, & qui ne pourriez pas nous engager dans l'erreur, quand même vous nous haïriez de tout vous même.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, ce que nous devons croire de la Trinité, & comment nous le devons croire. Le miſtere eſt incompréhenſible, & il le faut adorer, ſans écouter la raiſon qui s'y oppoſe. Je m'en vais vous faire voir qu'il n'eſt pourtant pas incroïable, & qu'il faut au contraire avoir renoncé à toute raiſon pour en douter. C'eſt ma ſeconde partie.

Je ſai qu'il y a des perſonnes qui penſent que la Foi eſt entiérement aveugle, & que nous croïons ſans avoir aucune raiſon de croire, mais c'eſt une erreur, que les libertins tâchent d'introduire dans le monde pour ſervir de prétexte à leur incredulité. La foy pourtant a ſes yeux, dit Saint Auguſtin : *Habet fides oculos ſuos, quibus quodammodo videt verum eſſe, quod nondum videt.* Elle voit en quelque maniére la verité des choſes, qu'elle ne croit pas. Il y a divers motifs qui rendent croïa-

bles les miſteres les plus obſcurs; & pour ce qui regarde en particulier celui que nous honorons en ce jour, je prétens que ſon obſcurité même le rend plauſible & qu'elle en facilite merveilleuſement la créance.

L'Egliſe nous oblige de croire qu'il y a trois Perſonnes en un ſeul Dieu. C'eſt une verité incompréenſible, j'en conviens, mais pour être incompréenſible, eſt-elle pour cela moins vrai-ſemblable? N'eſt-il pas au contraire tres vray-ſemblable que Dieu a une maniere d'être toute differente de celle des créatures, & infiniment élevé au deſſus de toutes nos conceptions? Vous êtes choqué de cette apparente contradiction, qui ſe trouve entre l'unité de nature, & la multiplicité des Perſonnes, c'eſt que vous n'en penétrez pas le miſtére. Que ſi c'eſt cela même qui vous choque, qu'on vous propoſe comme un objet de foi Divine, un Miſtere impenétrable, vous ſerez bien-tôt reduit à ne rien croire de toutes les veritez Catholiques; puiſqu'il n'en eſt aucune que l'eſprit humain puiſſe concevoir. Eſt il quelque choſe en Dieu qui ne vous paſſe? Pouvez-vous comprendre comment il remplit tous les lieux, quoi qu'il ſoit indiviſible; de quelle maniere le tems avenir, & le paſſé même lui ſont preſens, & comment de rien il a fait toutes choſes? Il donne le mouvement à tout ce qui ſe meut, & néanmoins il eſt immobile. Il allie en ſoi une Juſtice infinie avec une infinie Miſericorde. Il ſouffre mille déſordres dans le monde, qu'il ne tient qu'à lui d'empêcher, & toute-fois on ne peut pas le gouverner avec plus de ſageſſe. Faut-il s'étonner ſi l'être de Dieu renferme des choſes qui

paroiſſent

paroiſſent s'entre-détruire ; puis que ces jugemens mêmes ſont ſi profonds, que nôtre eſprit croit y découvrir des contrarietez toutes viſibles, lors qu'il oſe les examiner ? Avez-vous jamais compris pourquoi c'eſt que Dieu permet qu'un Saint tombe, & qu'il ſe danne au même temps qu'il releve un pecheur, & qu'il le ſauve ? Pourquoy avant tous les ſiécles, il a reſolu d'éclairer certains peuples, & d'en laiſſer d'autres dans les tenebres, de prodiguer à quelque Chrêtien toutes ſes graces, & de n'en donner à quelques-autres qu'autant qu'il leur en faut, pour ſe ſauver à grand-peine ? Y-a-t'il jamais eu de Docteur ſi ſubtil, ſi penétrant qui ne ſe ſoit perdu dans la conſideration de toutes ces choſes, s'il a été aſſez temeraire pour vouloir les approfondir ? Ne ſommes-nous pas contraints à la vûë d'une conduite ſi miſterieuſe de fermer les yeux, de renoncer à toutes nos lumiéres, d'avoüer nôtre ignorance, & de nous écrier avec Saint Paul: *O altitudo divitiarum ſapientiæ, & ſcientiæ Dei! Quam incomprehenſibilia ſunt judicia ejus, & inveſtigabiles viæ ejus !* O profondeur de la ſageſſe, & de la ſcience de Dieu ! Que ſes jugemens ſont impenétrable, & ſes voyes incompréhenſibles.

Mais nous voulons comprendre Dieu, nous, qui n'avons pas encore compris le moindre de ſes ouvrages: Nous, qui ne nous comprenons pas nous mêmes ? Qui me dira par quels reſſorts l'ame agite le corps qu'elle anime, & comment le corps communique à l'ame qui eſt toute ſpirituelle; les paſſions dont il eſt troublé? Comment

eſt-ce, Meſſieurs, que vous formez une penſée, que vous en conſervez l'image en vôtre memoire, que tous les objets qui ſont jamais entrez par vos ſens, ſe ſont peints en vôtre imagination, que vous les y cherchez, que vous les y trouvez quand il vous plaît, que vous les voyez, que vous en jugez, comme s'ils étoient préſens? Comment eſt-ce que durant le ſommeil vous croiez agir, parler, entendre, & faire tout ce qu'on fait quand on veille? J'ouvre les yeux, & voila que les portraits de tout ce qu'il y a de perſonnes en cette Egliſe, y ſont tracez en un inſtant, ſans qu'ils ſe confondent, ou qu'ils s'effacent les uns les autres, quoi que l'eſpace où ils ſont tous raſſemblez ſoit indiviſible. Je parle & ma voix frappe d'abord toutes vos oreilles, & porte ma penſée en vôtre eſprit: Comprennez-vous ce que c'eſt que cette voix? Comment elle ſe multiplie, comment elle ſe fait ſentir, comment en touchant l'organe materiel de l'ouïe, elle vous inſtruit de mes plus ſecrets ſentimens?

Parcourez toute la nature, c'eſt une étude qui eſt d'une tres grande utilité, & qui eſt accompagnée d'un plaiſir incomparable; parcourez, dis-je, toute la nature, vous n'y trouverez rien qui ne vous cauſe de l'admiration, rien qui ne vous humilie, & qui ne vous faſſe connoître vôtre ignorance. Quel prodige qu'un moucheron renferme en un ſi petit eſpace toutes les parties, qui ſervent aux fonctions de la vie; tous les reſſorts qui ſont neceſſaires pour voler, pour marcher, pour faire mille mouvemens differens de la tête, des pieds, des aiſles, & de

tout le corps, comme d'un petit pepin jetté dans la terre ; s'en forme-t'il un grand arbre, qui ſe charge enſuite de fleurs, & de fruits ? Comment d'un oignon ſec qu'on plante dans un fumier, ſort-il tous les ans une fleur parfumée, peinte de mille couleurs ſi éclattantes ? comment un œuf ſe change-t'il en un pouſſin ; Et comment ce pouſſin croit-il inſenſiblement, & pouſſe-t'il de lui-méme de quoi ſe couvrir, & ſe défendre du froid ?

Mais quoy, tous les ouvrages de Dieu ſont incompréenſibles, ils ſont produits, ils ſubſiſtent ; ils ſe multiplient par des voyes inconnuës aux eſprits les plus penétrans ; & nous pretendrions que dans le Créateur tout fut ſemblable, & proportionné aux ſombres lumieres de nôtre eſprit ; Les créatures ſont les degrez, par où nous pouvons monter juſqu'à Dieu. Quelle préſomption, à qui eſt encor au premier degré, de vouloir déja toucher au faîte ? Exercez vôtre ſubtilité à découvrir les cauſes de tant de merveilles, qui arrivent dans la nature ; avant que vous attacher à la contemplation de ſon Auteur. Faites vôtre eſſai du moins ſur une feuille d'arbre, ou ſur une inſecte, & ne trouvez pas étrange qu'il y ait en vôtre Dieu quelque choſe d'incompréhenſible que vous n'aïez compris ce qu'il y a d'admirable en ſes créatures que vous mépriſez.

Pour moy, Chrêtiens Auditeurs, je me défierois de nôtre Religion ſi elle m'obligeoit d'adorer quelque choſe que je peuſſe concevoir Quand je n'aurois jamais entendu parler de la

Trinité, je n'aurois pas laiſſé de croire que l'être de Dieu eſt un miſtere que nul entendement créé ne peut éclaircir. De ſorte que quand j'apprens qu'il ſubſiſte en trois Perſonnes diſtinctes, ce dogme me paroît d'autant plus-plauſible qu'il eſt plus oppoſé aux principes ordinaires. J'en doute d'autant moins que je le puis moins comprendre.

Mais ce n'eſt pas ſeulement pour cette raiſon, que l'obſcurité de ce miſtere nous le doit rendre croïable: En voici une ſeconde, qui eſt démonſtrative en cette matiére. C'eſt que tout obſcur, tout incompréenſible qu'il eſt, il n'a pas laiſſé d'être crû de toute la terre. Ce ne ſont pas ſeulement les Apôtres, qui en ont fait le principal article de leur créance, toutes les Nations l'ont tenu pour indubitable, & depuis plus de mille & ſix cens ans ç'a été la penſée de tout ce qu'il y a eû de Sçavans dans l'Univers.

Je vous laiſſe à penſer ſi les Grecs furent d'abor choquez de cette propoſition, qui renverſoit toute leur Philoſophie. Ils demanderent des preuves, des démonſtrations; ou on leur en donna, ou on ne leur en donna point; ſi on leur en donna, il y en a; ſi on ne leur en donna pas, quel miracle! Nous qui avons été élevez en cette créance, nous avons de la peine à nous y ſoûmettre, nôtre eſprit ſe revolte quelque-fois, & des Docteurs qui juſqu'àlors n'avoient rien avoüé, à quoy ils n'euſſent été forcez par la raiſon, combien doivent-ils être éloignés de recevoir une doctrine ſi nouvelle, & qui ſembloit ſe

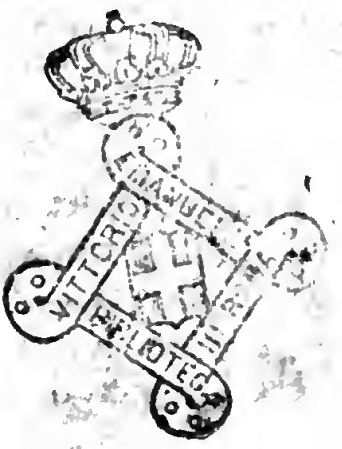
détruite elle-même ? Cependant ils l'ont embraſſée, & non ſeulement une ſecte, mais toutes les ſectes ſe ſont accordées à la recevoir. Il faut neceſſairement que Dieu ait agi, qu'il ſe ſoit fait entendre au fond des cœurs, qu'il ait fait des miracles, pour perſuader à tous les peuples ce qu'ils ne pouvoient pas concevoir.

Quelle ſeroit nôtre incredulité, Chrêtiens Auditeurs, ſi des Philoſophes & des Idolatres, ſi tout l'Univers aïant crû aveuglement le miſtere de la Trinité, nous nous ſcandaliſons des difficultez que nôtre eſprit y découvre? Vous demandez des raiſons; Athenes, Rome, Cartage n'en demanda point, on leur ordonna de croire ſans examiner, du moins on ne leur en donna point, & ils crûrent.

Je ſçai que quelques Theologiens en ont rendu, qu'ils ont prétendu que la Trinité pouvoit être démontrée. Leurs raiſons ſont trop ſubtiles, pour être débitées hors de l'Ecole. Je ne ſçai même ſi tout ce que j'ai dit ſera entendu de tout le monde. Mais afin que perſonne ne ſorte d'ici ſans quelque profit, ceux qui n'ont point de lettres, peuvent aiſément ſe conſoler ſur ce qu'ils en ſçavent toûjours aſſez pour croire, & que la ſcience n'eſt pas une choſe ſi neceſſaire pour la charité. Si vous n'aimez pas ce Dieu, dont vous auriez de ſi belles connoiſſances, elles vous ſeroient inutiles. *Et ſi habuero omnem ſcientiam.* Au contraire ſi vous aimez beaucoup Dieu, il importe peu que vous en ayés ces connoiſſances ſi ſublimes, qui enflent bien ſouvent ceux

qui les poſſedent, au lieu de les ſanctifier. Or il eſt certain, Chrétiens Auditeurs, & voici qui eſt bien conſolant pour le peuple, & même pour toutes ſortes de perſonnes : Il eſt certain que les plus ignorans peuvent.....

Fin du premier Volume.



APPROBATIONS.

JE Soussigné Prêtre, Docteur en Theologie, Curé du Bourg de la Guillotiere lés Lion, & Promoteur General de l'Archevêché dudit Lion, ay lû avec plaisir, de l'ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Sermons composez & prêchez par le R. P.* CAUDE LA COLOMBIERE *de la Compagnie de* JESUS: Non seulement parce que je n'y ai rien trouvé qui ne soit tres conforme aux veritez Evangeliques, mais encore parce que tous les Sujets y sont traitez d'une maniere solide & édifiante, & que l'on y remarque le Caractere de la Pieté & du zele de leur Auteur, qui ne s'est pas moins rendu recommandable par la regularité de sa vie, que par les travaux Apostoliques, dans lesquels il n'a pas manqué au martire si le martire lui a manqué. En foy de quoi j'ai signé. A Lion ce 22 Decembre 1681.

VUILLEMOT.

J'Ay lû aussi un recüeil de *Lettres Spirituelles, & d'autres Oeuvres sur des Sujets de Pieté, & quelques Compositions Latines du même Auteur*; Où je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la Foy & aux bonnes mœurs. En foi de quoi j'ai signé. A Lion ce 14 Fevrier 1683.

VUILLEMOT.

Permiſſion du R. Pere Provincial.

JE Souſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de Lion, ſuivant le Privilege, qui nous a été octroyé par les Rois tres-Chrêtiens, Henry III. Henry IV. Loüis XIII. Loüis XIV. à preſent regnant, par lequel il eſt défendu à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer aucun Livre de ceux de Nôtre Compagnie, ſans Permiſſion des Superieurs d'icelle, permets aux Sieurs ANISSON, POSUEL & RIGAUD, de faire imprimer & debiter les *Sermons Compoſez & Prêchez par le R. Pere* CLAUDE LA COLOMBIERE, *Religieux de la même Compagnie; d'autres Oeuvres ſur des Sujets de Pieté & quelques Compoſitions Latines du même Auteur.* Le tout ayant été vû & approuvé par quatre Theologiens de nôtre Compagnie. Fait à Lion ce 15. May 1683.

GEORGE GALIEN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Paris, le 5. Juillet 1690. Signé BOUCHER, & Scellé. Il eſt permis à ANISSON & POSUEL, Libraires de Lion, de faire imprimer les Oeuvres ou Sermons du R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE de la Compagnie de JESUS, pendant le temps & eſpace de ſix années, entieres & accomplies, à compter du jour que le Livre ſera achevé d'imprimer, avec défenſes à toutes perſonnes de le contrefaire ou faire contrefaire, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amande ſans dépoſt par chacun des contrevenans, ainſi qu'il eſt plus au long conteu audit Privilege.

Achevé d'imprimer le 15. Juillet 1692.

2-2-2